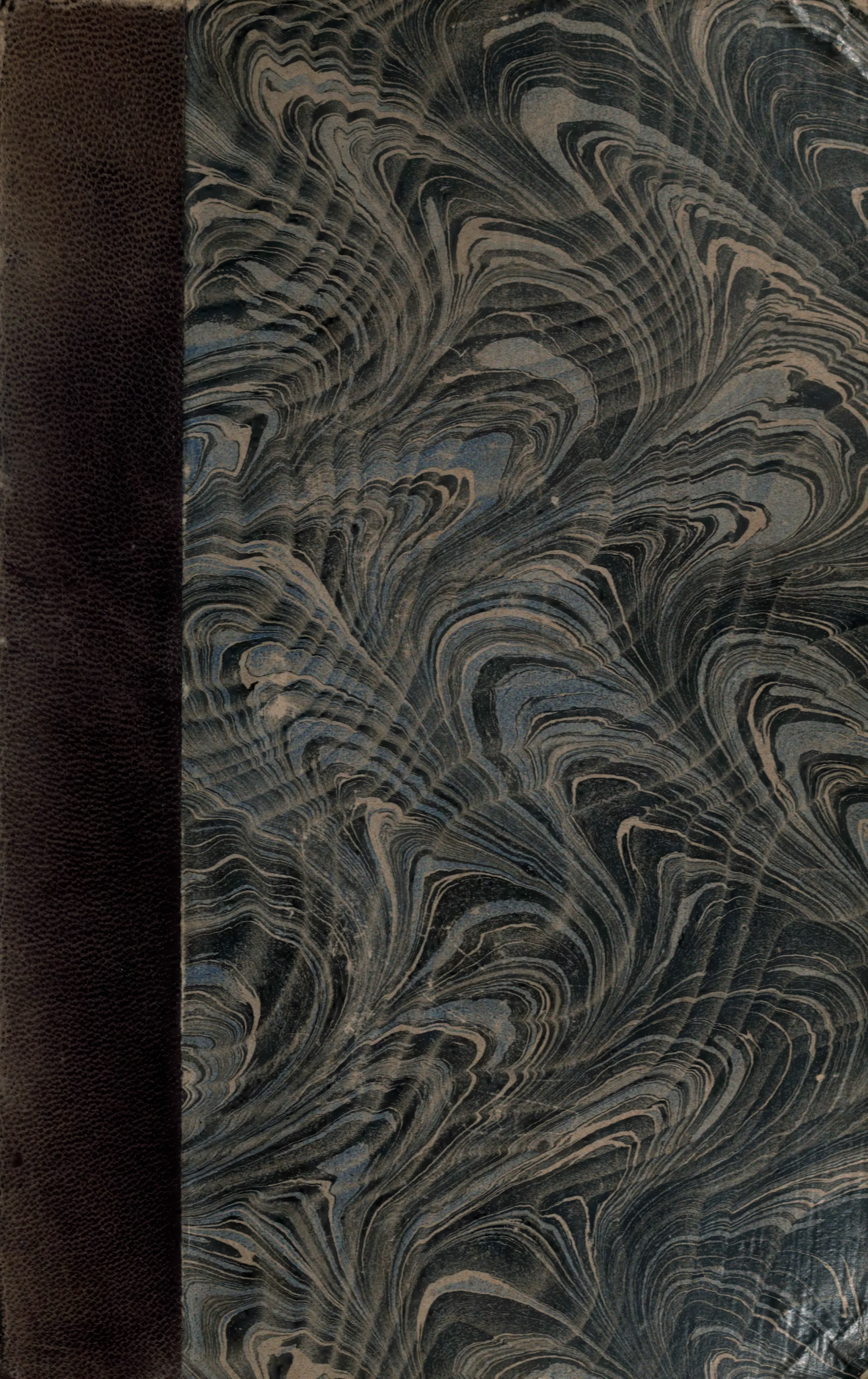
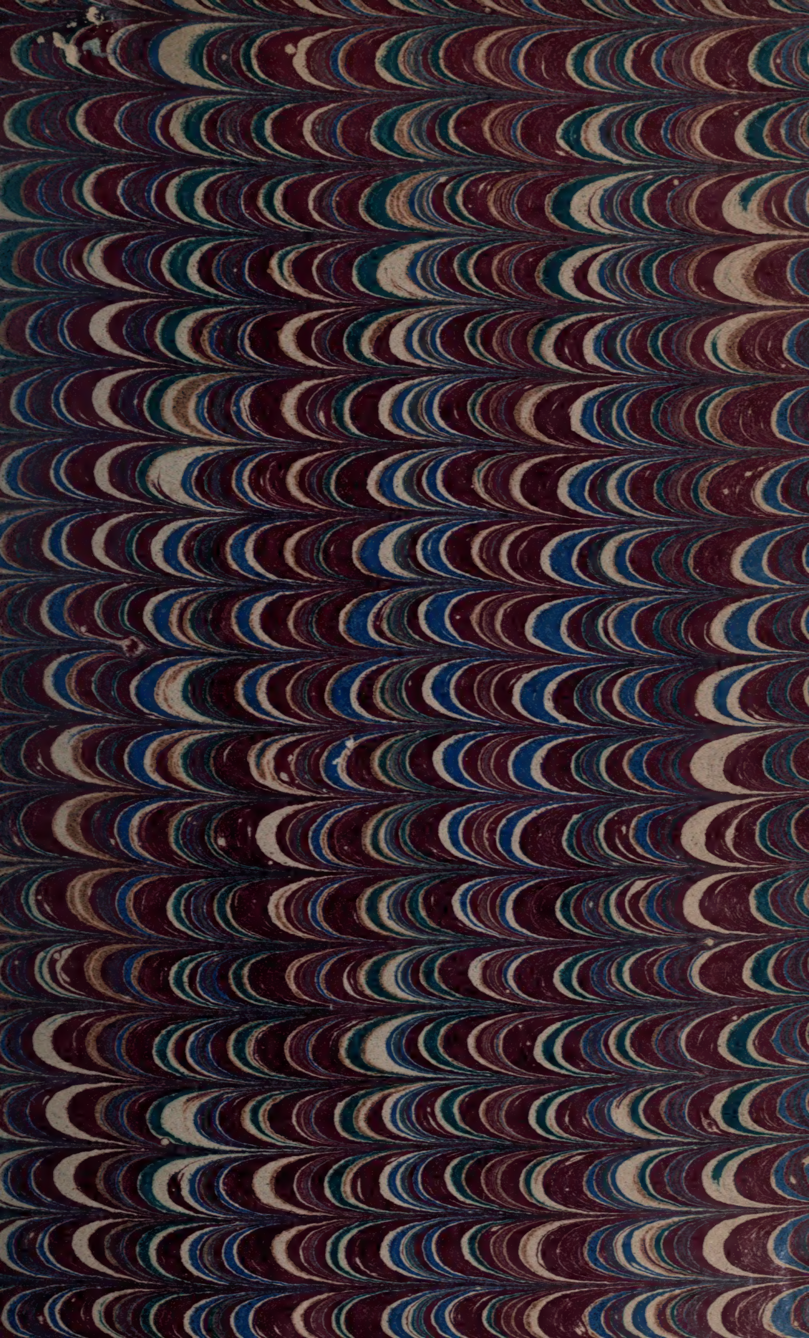




UNIVERSITY OF
TORONTO.
KING
ALFRED
LIBRARY
OF
HISTORY
FOUNDED BY
GOLDWIN SMITH
AND
HARRIET SMITH
1901



RIVAROL

ET

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION

(1753-1801)

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

RIVAROL

ET

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION

(1753-1801)

ÉTUDES ET PORTRAITS

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

M. DE LESCURE



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1883


LIBRARY
MAY 24 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

A MON CHER MAITRE ET AMI

FERDINAND DELAVIGNE

DOYEN HONORAIRE

DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

Hommage de reconnaissant dévouement.

PRÉFACE

A livre long, préface courte ; ce sera toujours cela de gagné pour le lecteur et peut-être un moyen d'entrer, dès le début, dans ses bonnes grâces.

Nous n'avons d'ailleurs aucun mérite à user de discrétion envers lui et à abréger l'entrevue préliminaire d'usage.

En ce qui touche le sujet et les divers points de vue auxquels nous nous sommes placé pour le traiter, le public trouvera dans l'ouvrage même, et dès les premières pages, l'exposé de notre plan, des motifs qui nous ont déterminé à le suivre, du but vers lequel nous tendons. Si nous avons réussi à réaliser ce plan, à justifier nos motifs, à atteindre le but, le lecteur le verra bien, s'il nous fait l'honneur de nous suivre jusqu'au bout, et c'est à lui de décider, puisqu'il est juge. Nous n'avons pas d'avance à défendre notre livre, qui doit se défendre lui-même. S'il doit gagner sa cause, à quoi bon des raisons prématurées?

et s'il doit la perdre, à quoi bon d'inutiles excuses? Dans les deux cas, notre silence est un hommage et un témoignage de respect.

Mais si l'auteur a le devoir de se taire sur ce qui concerne son ouvrage, il a le devoir de parler quand il s'agit de signaler au public les personnes dont la collaboration, le concours, les conseils lui ont été utiles, et qui lui ont fourni des documents intéressants.

C'est un devoir que nous remplissons avec plaisir d'abord envers les membres de la famille de Rivarol qui ont libéralement mis à notre disposition tout ce qui, parmi les papiers et les manuscrits du célèbre écrivain, a survécu aux vicissitudes de la Révolution et aux hasards d'une vie errante, prématurément terminée en exil.

M. Édouard de Rivarol, fils du général, neveu de l'écrivain, avait le premier encouragé nos recherches, s'y était associé amicalement, et nous aurions été heureux de lui en offrir le fruit. A notre grand regret, nous ne pouvons que payer à la mémoire de cet aimable et excellent homme, mort en 1870, le tribut de reconnaissance qui lui est dû. Sa nièce et fille adoptive et son mari M. A. Tollin, agent de change honoraire, ont bien voulu nous continuer la confiance que leur oncle nous avait témoignée, et nous laisser le dépôt des papiers de Rivarol qu'il nous avait remis. Nous avons tiré, dans la plus complète indépendance d'appréciation, le meilleur parti possible de ces *reliquiæ* intimes pour faire mieux connaître un homme que la postérité seule a le droit de juger.

Rivarol, causeur admirable et écrivain laborieux, n'a laissé que très-peu de lettres. C'est à peine s'il en est passé quatre en vente publique, peu importantes d'ail-

leurs, et cotées, en raison de cette rareté même et de l'attrait du nom de leur auteur, à un assez haut prix.

C'est dire combien nous avons tenu pour bonne fortune la faculté d'user de la correspondance de Rivarol avec sa famille pendant l'émigration, et d'ajouter ainsi aux lumières sur sa vie intime, que nous fournissaient avarement les cinq ou six lettres connues jusqu'à ce jour et qui figurent dans ses *OEuvres*. Nous devons à la même source d'informations la communication du carnet de notes de Rivarol pendant son séjour à Londres, de son traité avec le libraire Fauche à Hambourg, etc. M. Tollin possède aussi le beau portrait de Rivarol peint par Wyrsch en 1784, qui donne si bien l'idée du modèle qu'il faut l'avoir vu pour croire avoir vu Rivarol.

Le groupe non moins important de la correspondance avec le banquier David Cappadoce-Pereira, l'ami, l'hôte et le bienfaiteur de Rivarol à Hambourg, nous a été communiqué par un amateur spirituel et lettré, qui le possédait par héritage de famille. Nous nous bornerons à le remercier, n'ayant pas obtenu de lui l'autorisation de le nommer, par suite d'une modestie hostile à toute publicité qui impose cette formule trop discrète à notre gratitude.

Nous enveloppons aussi dans l'expression générale de notre reconnaissance, pour leurs avis ou leurs communications, un certain nombre de *dilettanti* épris de l'esprit de Rivarol. Il y a en province et à Paris plus d'un de ces *rivarolisants,* admirateurs fervents, dévoués à sa mémoire, d'un homme dont la séduction irrésistible a triomphé de tous les préjugés et qui a trouvé moyen, après sa mort, de faire des conquêtes et de passer

prophète, contrairement au dicton, jusque dans son propre pays, où l'on pourait bien un de ces jours lui élever un buste, sinon une statue. Nous ne citerons parmi ces fidèles, nos correspondants en province, qui ont pris un intérêt sympathique à notre travail, que M. Allègre, bibliothécaire de la ville de Bagnols, et M. Louis de Leiris, avocat à Lyon.

A Paris, nous avons dû plus d'un renseignement, plus d'un avis utiles à M. Paul Lacroix, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal; à M. A. Bardoux, qui étudie depuis plusieurs années et connaît aujourd'hui à fond cette histoire de la fin du dix-huitième siècle, qu'il contribuera à éclaircir sur plus d'un point, et à M. Poulet-Malassis, éditeur des opuscules de Rivarol. Nous devrions remercier encore, pour les encouragements que nous avons reçus d'eux à propos d'un travail qui nous occupe depuis longues années, et dont nous leur avions communiqué le plan, plusieurs des maîtres de la littérature et de la critique de ce temps; mais la pensée qu'ils peuvent devenir nos juges impose le silence à notre gratitude et ne nous permet pas de citer les lettres qui la justifient. Nous ne nommerons que deux d'entre eux, parce qu'ils ne sont plus, et que leur mort nous délie envers eux de tout scrupule de discrétion. Ce sont les regrettables M. de Loménie et Saint-René Taillandier, l'un et l'autre fort compétents pour ce qui touche l'histoire littéraire et politique du dix-huitième siècle. Le dernier nous faisait l'honneur de nous écrire, le 10 juin 1875, une lettre dont nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques passages, parce qu'ils renferment sur notre sujet des vues qui ont gardé toute leur valeur :

« J'ai consacré en effet toute une série de leçons à Chamfort, à Rivarol et à Rulhière; tandis que mes leçons du samedi, destinées à un public plus nombreux, appartenaient aux questions générales et aux tableaux d'ensemble, nos leçons du mardi matin me procuraient l'occasion d'étudier certains sujets plus à fond, dans le plus grand détail, sans avoir peur des recherches minutieuses et des citations prolongées. C'est ainsi que j'ai étudié Rivarol avec mes auditeurs. Je l'ai tourné et retourné dans tous les sens; j'ai montré ce qu'il a été avant 89, puis en pleine mêlée révolutionnaire, puis dans l'émigration. J'ai dit ses misères, et j'ai signalé ce qui fait sa grandeur. J'ai expliqué comment le dilettante de la veille est devenu un penseur, comment et dans quelle mesure le sceptique est devenu un homme de foi. Je crois avoir dit sur ce point des choses assez neuves. Vous en trouverez de votre côté, car ce sujet est riche et se prête aux analyses fécondes. Sainte-Beuve a bien apprécié le talent littéraire de Rivarol, quoiqu'il y ait encore beaucoup à dire après lui sur la traduction de l'*Inferno;* mais l'histoire morale de Rivarol lui a échappé presque complétement... »

Il est certainement à regretter que le temps ait manqué à M. Saint-René Taillandier, soit pour faire le portrait en pied de Rivarol qu'il destinait à la galerie de la *Revue des Deux Mondes,* soit pour rédiger les six ou sept leçons qu'il lui avait consacrées à la Sorbonne.

Parmi les écrivains et critiques de notre temps qui ont parlé de Rivarol ou esquissé l'histoire de la société où il tint une si brillante place, outre ceux que nous avons cités au cours de notre ouvrage, nous mentionnerons, pour les avoir lus non sans plaisir et sans profit, MM. Edmond et Jules de Goncourt et M. Barbey d'Aurévilly, qui a consacré à Rivarol, dans le *Constitutionnel,* à propos de notre édition de ses *OEuvres choisies,* une brillante Étude.

Enfin, nous avons payé une dette d'esprit et de cœur en dédiant notre livre à M. Ferdinand Delavigne, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse, dont

aucun de ceux qui ont suivi avec nous et après nous ses leçons n'a oublié l'érudition, l'éloquence et le goût. C'est lui qui fut l'initiateur littéraire de notre jeunesse dans cette capitale du Midi, où M. Charles Lévêque, un autre maître de premier ordre, aujourd'hui membre de l'Académie des sciences morales et politiques, demeuré aussi notre ami, professait alors la philosophie avec un éclat digne des chaires illustres de Paris.

M. DE LESCURE.

Paris, avril 1883.

RIVAROL
ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'ÉMIGRATION
(1753-1801).

LIVRE PREMIER
LA JEUNESSE DE RIVAROL.
1753-1788.

CHAPITRE PREMIER
LA FAMILLE DE RIVAROL.

Vicissitudes de la réputation de Rivarol. — Variations de l'opinion sur son compte. — Les succès du causeur ont fait tort à ceux de l'écrivain. — Il y a tout un Rivarol nouveau, inconnu ou méconnu, un Rivarol sérieux à la gloire duquel a nui la renommée du Rivarol frivole. — Sainte-Beuve a découvert, révélé, réhabilité ce Rivarol sérieux. — Légende hostile réduite à la vérité et à la justice par la critique contemporaine. — Raccourci de la vie et de l'œuvre de Rivarol. — Surprises et trahisons du rôle d'homme à bonnes fortunes littéraires. — Né naturellement un peu vain, Rivarol le devient artificiellement encore plus, et se fait le fanfaron des défauts même qu'il n'a pas. — Quel est le ridicule qu'il a le mieux vu chez les autres, qu'il n'a point vu chez lui-même et qui a le plus contribué à le discréditer. — Détails d'origine et d'influences, de famille et de pays. — Cadre domestique du portrait. — Il n'est plus possible de rire des prétentions nobiliaires de Rivarol, dont la gloire littéraire a consacré le nom. — Que faut-il en penser ? — Présomptions morales favorables. — S'il ne fut pas noble, il vécut noblement. — Le titre qu'il avait pris quand il n'était qu'un honneur, il le garda quand il fut devenu un danger. — Ses opinions sur le rôle politique de la noblesse étaient d'ailleurs fort indépendantes. — A la fin du dix-huitième siècle, plus d'un bourgeois d'esprit

s'anoblit moyennant finances ou *gratis*. — Exemples. — Grimod de la Reynière résiste seul à la contagion. — Renseignements fournis par un biographe qui se venge. — Le chevalier de Cubières-Palmaizeaux. — Le marquis de Rivarolles, lieutenant général, mort en 1704. — Ce qu'en dit Saint-Simon. — Rôle politique et fin tragique d'un autre marquis de Rivarol, Piémontais. — Traditions et documents de famille. — Généalogie de la branche française. — Antoine-Roch, aïeul de l'écrivain. — Armes des Rivarol. — Examen et conciliation des contradictions des documents d'état civil avec la tradition de famille. — Décadence et déchéance de certaines familles. — Dérogeance par pauvreté. — Rivarol aîné de seize enfants. — L'auberge des *Trois Pigeons*. — Les pères de Rabelais, de Voiture, de Brissot. — Le père de Rivarol. — Ses deux fils relèvent son nom et redorent son blason. — François garde du corps en 1786, compagnie de Noailles. — Les Rivarol se titrent au moment où certains marquis prennent le bonnet rouge. — Saint-Huruge. — Antonelle. — Montflabert. — Ce que ne disent pas les documents d'état civil. — Il faut en avoir la religion, non la superstition. — Exemples curieux de décadence et déchéance de certains noms. — Les La Motte-Valois. — Les Courtenay. — Le maréchal de Vauban né dans une maison de paysan. — Un Duquesne hôtelier. — Le chevalier de Pradt charbonnier. — Noms contestés du temps même de Rivarol. — La Harpe. — Chénier. — Mirabeau. — Le comte d'Antraigues. — Un Villiers de l'Isle-Adam. — Martyrologe de noblesse et de pauvreté. — Opinion de Marivaux sur la noblesse de cœur. — Conclusion.

Rivarol n'appartient pas, dans notre littérature, au premier rang. Il y visait, et il était capable d'y atteindre. Mais arrêté en plein essor par la Révolution et rejeté par elle dans la vie politique militante, mort prématurément en exil à quarante-sept ans, il n'a pu donner toute sa mesure. Il n'a laissé que des fragments, pendant à vide sur le monument interrompu. Mais il y a dans ces fragments des commencements de chefs-d'œuvre. Ce qui reste surtout de Rivarol, c'est le souvenir de ses épigrammes, de ces traits de son ingénieuse malignité, qui volent et piquent encore, de ces mots, à la fois solides et brillants, où l'esprit n'est que l'ornement du bon sens ou la vengeance du goût, et dont une circulation aujourd'hui presque séculaire n'a pu émousser le coin ni altérer l'aloi.

Ce qui survit encore de précis dans l'effacement progressif de cette aimable et légère figure, c'est l'indélébile renom de cette conversation prestigieuse, servie par une fécondité de

parole égale à celle de l'imagination, aidée dans son effet par l'attrait d'un visage enchanteur, d'un sourire à lui seul éloquent. Le comte de Tilly et surtout Chênedollé nous ont conservé, dans des notes écrites sous l'impression du moment et qui ont la fidélité vivante d'une sténographie, des spécimens de ces improvisations éblouissantes. Par ces traductions forcément bien inférieures à l'original, il est possible de se représenter ce que devait être le succès, où l'étonnement et l'admiration se mêlaient à doses égales, de ce charmeur à la verve intarissable, animant le monologue par une mimique d'acteur, imperturbable à la réplique dans le dialogue, petillant de saillies comme le fer choqué contre le fer petille d'étincelles, excellant à se moquer des gens en leur absence, en leur présence même, de façon à avoir toujours les rieurs et même les raillés de son côté.

Si Rivarol, comme écrivain, par le don de la verve et l'art du style, a porté le talent à sa plus haute expression, comme causeur, il est sans maître et sans rival, et son originalité a touché au génie. Il faut même le dire : la justice qu'on lui rend si facilement quand on l'envisage comme improvisateur, comme causeur, a nui quelque peu à celle qui lui est due comme écrivain et comme philosophe. Sous le Rivarol connu, presque banal, il y a tout un Rivarol nouveau, inconnu ou méconnu, un Rivarol sérieux, à la gloire duquel ont fait tort les succès du Rivarol frivole. C'est à ce Rivarol nouveau que nous nous sommes attaché de préférence ; c'est lui que nous allons chercher et découvrir avec le lecteur.

Il verra que Rivarol, comme il arrive souvent, a été quelque peu victime de sa renommée, et déprécié autant peut-être par ses admirateurs eux-mêmes que par ses ennemis. Il verra que du côté où nous allons appuyer, il peut gagner sans rien perdre de l'autre, demeurant, ce qui n'est pas peu de chose, au lendemain de la mort de Voltaire et de Diderot, pour un contemporain de Beaumarchais et de Chamfort, un grand homme d'esprit, un grand, le dernier des grands causeurs, sans cesser

d'être un écrivain. Il ne lui a manqué que le temps pour devenir, en ajoutant aux dons natifs les perfections de l'art, et en laissant mûrir en œuvres la fleur de ses essais, un grand homme tout court.

Nous n'avons pas le mérite de cette appréciation et n'y prétendons pas. Là, comme en tant d'autres sujets, Sainte-Beuve a été le précurseur, l'initiateur, le vulgarisateur. C'est lui qui a découvert sous le faux le vrai Rivarol, et notre livre ne sera guère, au point de vue critique, que le développement de son jugement. C'est donc sous l'autorité d'un maître, dont la reconnaissance nous rend la mémoire chère autant que l'admiration, que nous plaçons cet hommage, rendu à Rivarol sur ses conclusions, d'une tardive réparation, et ce recours à la postérité, contre ses amis et ses ennemis, d'un écrivain trop brillant pour n'avoir pas été plus loué que jugé, et trop malin pour n'avoir pas été aussi maltraité par ses contemporains qu'ils le furent par lui.

C'est cette légende hostile, œuvre de la rancune et de l'envie, qui dominait encore il y a vingt ans le sujet que nous traitons, et y étouffait d'autant plus facilement la vérité sous l'erreur, que nous sommes dans un pays où la critique a plus facilement raison que la louange, où, selon le mot de Duclos, on pense volontiers « que ce qui est vrai doit être malin, et que ce qui est malin doit être vrai ». Il faut aussi faire la part, dans cette longue éclipse de la renommée de Rivarol, non-seulement des calomnieuses représailles de ses adversaires, mais encore et surtout de l'indifférence pour ses vrais mérites d'amis séduits par ses bons mots, et qui n'eurent jamais le temps d'ouvrir ses livres.

De là ce résultat qu'il y avait, il y a quelques années encore, peu d'hommes célèbres aussi inconnus que Rivarol, c'est-à-dire dont on parlât à la fois plus souvent, plus désavantageusement et plus superficiellement : châtiment excessif certainement de l'abus qu'il avait parfois fait lui-même de la malignité et de la frivolité. La leçon de ces contrastes serait

plus salutaire s'ils étaient d'une justice moins capricieuse, et s'il n'entrait de l'ingratitude dans certains oublis. Les variations du goût public ne sont pas sans erreurs, et les vicissitudes de certaines renommées sans injustice. C'est à tort, nous le verrons, que Rivarol était et semblait irrévocablement classé parmi ces auteurs loués à la fois et dédaignés, célèbres sans être lus et dont le nom survit seul à leurs ouvrages, qui expient ainsi ou leur présomption, ou l'engouement des contemporains, et qui reçoivent en récompense de travaux incomplets un salaire incomplet : « *Receperunt mercedem suam : vani, vanam.* »

Quoi qu'il en soit, c'était là, il y a vingt ans encore, l'histoire de Rivarol. Le pamphlet y avait singulièrement nui. Sa renommée, pareille à sa vie, à la fois bruyante et secrète, pleine à la fois de scandales et de mystères, était une de celles qu'on pouvait citer comme un exemple de ces vicissitudes singulières, de ces intermittences, de ces alternatives d'épanouissement et de dépérissement, de lumière et d'ombre, de popularité et de mépris. Pour le public lettré lui-même, qui n'a pas le temps de tout lire, et qui non moins que l'autre vit sur des opinions préconçues et des jugements tout faits, Rivarol n'était qu'un homme d'infiniment d'esprit, dont il était plus commode à la fois et plus sage de répéter les bons mots que d'étudier les ouvrages. Cinq volumes in-octavo! c'était beaucoup pour le testament littéraire d'un homme condamné à la frivolité.

Sainte-Beuve, un des premiers, le premier avec autorité et avec succès, entreprit de réagir contre cet injuste préjugé. Il a montré combien Rivarol était supérieur à la fois aux éloges et aux critiques dont il était l'objet, et combien il valait plus et mieux que sa réputation. Cette initiative de réparation, sinon de réhabilitation, a porté ses fruits, et la physionomie un peu effacée de l'auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française* et de la traduction de l'*Enfer* de Dante, a repris, dans ce portrait consciencieux, quelque chose du mou-

vement et du charme de l'original. On a commencé à entrevoir le penseur dans le causeur, le moraliste dans le railleur, le philosophe dans le critique. Le rôle joué par l'écrivain a été défini avec précision et avec équité ; le grand homme d'esprit nous est apparu aussi comme un grand homme de goût, capable de formuler éloquemment la raison de ses admirations enthousiastes ou de ses ironiques mépris.

Mais Rivarol a encore plus grandi dans cette opinion de quelques hommes choisis, qui finit par devenir l'opinion de tout le monde, quand la critique l'a montré, pendant et après la Révolution, si différent de ce qu'il avait été avant. Dès le mois de juillet 1789, Rivarol n'est plus le persifleur à outrance du *Petit Almanach des grands hommes,* le dernier et le plus parfait virtuose de cet art de la conversation qui va disparaître avec l'ancienne société française, au bruit des grossiers applaudissements des triomphes de club, étouffant le murmure discret des succès de salon. Dès le 12, deux jours avant la prise de la Bastille, Rivarol saisit la plume du polémiste politique, plus brillante et plus redoutable dans sa main que la meilleure épée ; se rangeant avec un courage désintéressé parmi les rares défenseurs de la cause royale, il ouvre à leur tête la lutte des principes dans ces analyses, ces discussions, ces tableaux et ces portraits du *Journal politique national,* « le seul, disait-il avec un orgueil qui n'avait rien de vulgaire, car il se désignait ainsi aux proscriptions prochaines, que l'événement n'eût point corrompu ».

Embrasser ainsi la cause évidemment la plus faible parce qu'on la croit la meilleure, et la défendre contre le double aveuglement de ses ennemis et de ses amis, sans l'illusion du succès, sans l'espoir de la récompense, malgré la déception présente et l'ingratitude prévue, tout cela n'est point le fait d'un homme ordinaire. Une telle attitude, qui est d'un mâle caractère autant que d'un mâle esprit, suffirait à justifier l'avis de ceux qui pensent comme nous qu'il est des choix qui grandissent un écrivain, même lorsqu'ils n'ajoutent rien à son talent ;

et ce n'est pas ici le cas : car Rivarol journaliste et philosophe politique a puisé une originalité nouvelle dans cette épreuve où tant d'autres perdaient l'ancienne originalité ; et il gagna, à l'effort de cette lutte si inégale contre les tyranniques erreurs de la démagogie triomphante, une énergie d'accent imprévue, un éclat de verve inaccoutumé. Il fut, pendant la Révolution d'abord, pendant l'émigration ensuite, le philosophe et l'écrivain d'une cause qui en compta trop peu, et se défendit trop rarement par l'éloquence et la raison. Après avoir en vain défendu l'ancienne constitution et l'ancienne société françaises, il entreprit plus heureusement de rendre à notre langue ses titres, à notre littérature son histoire, de fixer la raison des mots, de tracer les règles du goût. De telles entreprises, même lorsqu'elles ne sont point arrivées à terme et n'ont pas dépassé l'essai, sont des témoignages de courage et de force qui méritent mieux qu'une gloire frivole et qu'une immortalité de salon.

Ceux qui ont ainsi déprécié et discrédité Rivarol, réduit à une gloire d'*ana,* ne le connaissaient pas. Pour connaître Rivarol, il faut le lire. Ses ennemis se sont bornés à l'écouter. Et il y perdait quelquefois, car si bien qu'un homme parle, quand il parle beaucoup, il est rare qu'il ne parle pas trop. Son caractère emportait quelquefois Rivarol au delà de son esprit et de son goût. Profitant des surprises et des trahisons de ce rôle d'homme à bonnes fortunes littéraires, les ennemis de Rivarol ont essayé de le perdre devant la postérité en le chargeant de quelques-uns de ces ridicules qu'il sentait trop bien chez les autres pour les apercevoir toujours en lui-même. Il est certain qu'il ne sut pas s'en préserver entièrement. Il en eut ou parut en avoir un, le pire de tous parce qu'il suppose tous les autres. Né naturellement un peu vain, il le devint artificiellement encore plus, et jusqu'à être fat, à force d'éloges et d'insultes, à ces heures d'enivrement ou de lutte où l'esprit de contradiction et de vengeance pousse à outrer tout, et à se faire, en se calomniant soi-même, le fanfaron des défauts même qu'on n'a pas.

Et cela à ce point qu'il a suffi pendant un temps, pour enterrer Rivarol, de railler les incertitudes de son origine, et de jeter son père à la tête de cet homme qui parlait trop volontiers de ses aïeux.

En France, pays d'égalité jalouse, ces moyens-là ont toujours réussi, et il suffit, pour y tuer un écrivain, de quelques sottises de l'homme, surtout de celle qui consiste à se targuer d'une autre aristocratie que celle de l'intelligence.

Aujourd'hui encore, l'impression dure ; et le premier grief que le défenseur de Rivarol trouve en face de lui, c'est celui d'un orgueil nobiliaire contraire à l'humilité de sa naissance.

C'est donc la première question à vider, le premier problème à résoudre, le premier taureau à prendre, comme on dit vulgairement, par les cornes. Débarrassons donc immédiatement le sujet de cette première objection qui a eu son contre-coup jusque sur les jugements contemporains les plus graves et les plus circonspects [1]. Faisons hardiment ce que Rivarol ne sut pas ou ne put pas faire ; et avant de peindre son portrait, traçons le tableau du pays et du foyer natal, fixons notre toile à son jour et à son point par quelques renseignements sur les influences d'origine et de famille qui en forment comme le cadre.

Pour être décisives, de pareilles explications ont besoin d'être quelque peu détaillées. Il importe, avant d'arriver aux documents authentiques, d'en corriger l'effet dans ce qu'il aurait de trop strict, en les interprétant d'avance par quelques considérations préliminaires déduites, au point de vue impartial et serein de la postérité, du caractère de l'homme, de l'ensemble de sa vie, des mœurs et des usages du temps.

Disons-le tout d'abord : que Rivarol soit né à Bagnols, d'un

[1] « Il n'a manqué à Rivarol, pour jouer un grand rôle, que d'être mieux établi dans le monde, et d'avoir, en effet, la haute naissance qui aurait valide son titre de comte, malheureusement problématique, ce qui était un ridicule et non une force. » (GÉRUSEZ, *Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, p. 69.)

père noble et aubergiste, ou aubergiste seulement, cela nous est assez indifférent; et nous trouverions, si en la négligeant nous ne courions le risque de paraître l'éviter, la question inutile, du moment que le doute n'a plus même la chance d'être malin. Il n'est plus possible de ridiculiser Rivarol parmi ses contemporains; et pour la postérité, qui ne tient compte que des œuvres, oublie les titres et ne se souvient que des noms, il sera toujours Rivarol, nom qu'on ne lui a point contesté, auteur d'ouvrages qu'on ne lui conteste pas non plus. Pour nous, *à priori,* si l'on veut notre avis, nous le tenons pour un bon gentilhomme..... d'esprit, sinon de blason.

Qu'importent, d'ailleurs, toutes ces questions d'origine, dont le biographe, qui est l'historien d'une âme, devrait répudier la futilité? N'en est-il pas de la gloire en France comme en Chine, où l'illustration d'un homme anoblit à la fois son passé, son présent et son avenir, et où elle rejaillit non-seulement sur ses descendants, mais encore sur ses ancêtres?

A envisager les choses d'un peu plus près, le talent et le caractère de Rivarol, ses habitudes, sa vie tout entière ne protestent-ils pas contre la faute de cette usurpation de noblesse? N'est-il pas à remarquer qu'elle ne fut signalée que par des gens qui avaient intérêt au scandale, tandis que les prétentions nobiliaires de Rivarol ne parurent être que l'exercice d'un droit à ceux que l'intrusion eût touchés de plus près? Rivarol, dénoncé comme vilain par Chamfort, Cérutti et Chénier, et accepté comme noble, en dépit de quelques épigrammes inoffensives[1] dans leur intention comme dans leur portée, contre une certaine affectation que lui imposait la contradiction même de ses adversaires, par toute la société de son temps, n'est-il pas à demi absous d'avance?

[1] On a prétendu notamment qu'un jour que Rivarol disait devant le marquis de Créqui : « Nous autres gentilshommes », celui-ci, dont on connaît l'esprit caustique, l'avait interrompu par ces mots : « Voilà un *pluriel* qui me semble *singulier.* »

Il y a lieu aussi de tenir compte (toujours préventivement) de l'instruction de Rivarol, de son éducation, de ces brillantes manières qui le mirent du premier coup au niveau de toutes les distinctions et de toutes les supériorités, de son superbe dédain des moqueries et des injures, du choix héroïque de cette cause perdue dont il se fit le courageux et désintéressé défenseur. N'y a-t-il pas là toutes les présomptions, tous les signes même de cette noblesse, la seule véritable, qui n'est pas moins dans le cœur que dans le nom, que l'on peut recevoir par le sang, mais que l'on ne possède réellement qu'à la condition de la justifier par le mérite?

Ce qui devrait suffire à établir que Rivarol fut noble, c'est qu'il se montra digne de l'être à une de ces heures critiques, où plus d'un, si empressé à profiter des priviléges du rang et des faveurs de la monarchie triomphante, se hâtait d'oublier des titres qui n'étaient plus qu'un danger, et de faire le sacrifice de son droit à la proscription. Nul n'eût contesté peut-être la noblesse de Rivarol, s'il l'eût, comme tant d'autres, fastueusement déposée sur l'autel de la patrie. Nul ne la lui eût contestée peut-être, si à cette prétention du nom il n'eût pas ajouté l'exercice d'une supériorité intellectuelle qui blessait trop de médiocrités, l'exemple d'une fidélité qui accusait trop de défections.

Quand on songe à ce choix spontané d'une cause perdue, à cette défense de la monarchie entreprise et poursuivie jusqu'au moment où fu dressé l'échafaud du monarque, on ne peut s'empêcher de penser que Rivarol fut noble comme l'éloquence, noble comme le courage, noble comme le dévouement.

Ce titre qu'il avait pris quand il y avait encore quelque avantage à le faire, il le garda, quand il ne représentait plus qu'une provocation à l'insulte, qu'une protestation contre ce niveau égalitaire qui ne se bornait pas à raccourcir les noms, mais qui raccourcissait aussi les gens. C'est au moment surtout où les brevets de noblesse étaient des brevets d'échafaud,

que Rivarol prit plaisir à afficher la sienne, se faisant ainsi une des cibles de l'impopularité du temps. Et qu'on ne s'y trompe pas : ce ne fut point là une frivole gageure, un puéril défi, un paradoxe de plus. Ce ne fut pas non plus un aveugle engouement de vanité, un superstitieux entêtement de parvenu : Rivarol garda son nom et son titre comme on garde un symbole. Ce n'est pas le lendemain de la défaite qu'il convient de cacher la cocarde des vaincus. Ses opinions sur la noblesse, sa valeur morale et son rôle politique étaient d'ailleurs, comme nous le verrons, plus qu'indépendants ; et il eut cela de rare parmi les défenseurs d'une cause compromise, que sa foi fut mêlée de plus d'un scepticisme, et qu'il se dévoua sans espérance. Il avait le légitime orgueil du nom, il n'en eut jamais le préjugé. Mais il se croyait noble et ne pensait point que le meilleur moment pour s'embourgeoiser fût celui où tout le monde voulait être bourgeois.

Car tout le monde voulait être bourgeois, depuis qu'il y avait du profit à l'être, et du péril à ne l'être pas, comme quelques années auparavant, pour le motif contraire, tout le monde voulait être noble. N'est-ce pas Rivarol lui-même qui avait dit alors :

« Les gens d'esprit et les gens riches trouvaient la noblesse insupportable ; et la plupart la trouvaient si insupportable qu'ils finissaient par l'acheter [1]. »

Passe pour les gens riches qui payaient cela comme autre chose. Mais les gens d'esprit s'anoblissaient pour rien, en s'anoblissant eux-mêmes. Danton signait d'Anton, Brissot s'intitulait de Warville, Roland ajoutait à son nom celui de la Plâtrière, Pons voulait être de Verdun, François se disait de Neufchâteau, et Dupont de Nemours. Collot était d'Herbois, Barrère de Vieuzac, sans parenthèses, et après Jean Le Rond,

[1] Comme Beaumarchais, par exemple, qui disait de sa noblesse : « Elle est bien à moi, en bon parchemin, scellé du grand sceau de cire jaune ; elle n'est pas, comme celle de beaucoup de gens, incertaine et sur parole, et personne n'oserait me la disputer, car j'en ai quittance. »

qui s'était fait d'Alembert, Arouet, qui s'était fait de Voltaire, Nicolas se faisait de Chamfort, Caron se faisait de Beaumarchais, et Fabre se faisait d'Églantine.

Pas un n'échappait à la contagion, sauf Grimod de la Reynière, qui prenait un malin plaisir à faire endêver, en lui parlant tout haut, à table, de son cousin le mercier, ou de sa cousine l'épicière, sa mère, née de Jarente et infatuée de son nom.

Ces considérations préliminaires épuisées, il est temps de voir si en effet Rivarol avait cédé, comme tant d'autres, à cette manie dominante de son temps, et sur quels documents ou témoignages il fondait son droit de s'appeler le comte de Rivarol.

Le chevalier de Cubières-Palmézeaux, que Rivarol n'avait pas épargné dans son *Petit Almanach des grands hommes,* et qui s'est vengé en écrivant sa biographie [1], s'exprime comme il suit dans cette *Étude* fort superficielle et moins maligne qu'elle ne cherche à l'être, mais où il est possible de glaner quelques détails intéressants. Cubières était le compatriote et avait été le camarade d'études et de jeunesse, sinon l'ami de Rivarol. Quoique témoin suspect, à raison des motifs qu'il avait de n'être pas bienveillant, il est bon de l'entendre. Il est à remarquer tout d'abord qu'il n'a garde, lui authentiquement noble et compatriote de Rivarol, parfaitement en mesure par conséquent de contredire, d'élever le moindre doute à l'encontre des prétentions nobiliaires de celui qui a dit de lui : « Cubières est la providence des Almanachs. »

Cubières, qui contestera sur d'autres points et, par exemple, trouvera Rivarol inférieur à Garat, ne lui dispute pas son

[1] Il déclare qu'il n'a pas gardé rancune à Rivarol de ses plaisanteries, et ne lui en veut pas le moins du monde. En le lisant, cependant, on est tenté de s'écrier : Que serait-ce donc si Cubières, qui traite ainsi ses amis, était l'ennemi de celui sur lequel il nous a laissé tant de commérages diffamatoires ?

nom, ne lui marchande pas sa noblesse, et ne fait nulle difficulté d'écrire :

« Le fameux marquis de Rivarol, lieutenant général dans les armées de Louis XIV et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, mort en 1704, était le grand-oncle de son père[1]. »

Quel était donc ce fameux marquis de Rivarol ? C'est Saint-Simon qui nous l'apprendra :

« Rivaroles, autre fort bon lieutenant général, mourut en même temps (1704). C'était un Piémontais qui s'était attaché au service de France, et qui y était estimé. Un coup de canon lui avait emporté une jambe il y avait fort longtemps; un autre lui emporta sa jambe de bois à Neerwinden et le culbuta. On le releva sans mal, il se mit à rire. « Voilà de grands sots, dit-il, et un coup de « canon perdu ! Ils ne savaient pas que j'en ai deux autres dans ma « valise. » Il était grand-croix de Saint-Lazare, puis de Saint-Louis à l'institution. Il laissa des enfants peu riches, qui ont servi et n'ont pas fait fortune. Ce Rivaroles, qui était un grand homme, fort bien fait, adroit et vigoureux, était, avec sa jambe de bois, un des meilleurs joueurs de paume, et y jouait souvent[2]. »

C'est sans doute le fils de ce marquis de Rivaroles que nous voyons figurer dans la promotion des maréchaux de camp du 24 février 1738[3].

Nous ne trouvons plus de trace historique de cette famille, dont La Chesnaye des Bois n'a enregistré dans son répertoire, si hospitalier pourtant, ni la généalogie ni les armes.

Mais voici un autre Rivarol, celui-là demeuré en Piémont et parvenu à une haute situation, d'où il tombe tragiquement. Si le marquis de Rivaroles, par le courage spirituel, la belle

[1] *Fontenelle, Colardeau et Dorat,* ou Éloges de ces trois écrivains célèbres, ouvrage..... précédé d'une lettre que le célèbre et infortuné Bailly a écrite à l'auteur, au sujet de l'éloge de Fontenelle, et suivi d'une *Vie d'Antoine Rivarol.* Paris, an XI (1803), un vol. in-8°, p. 227 à 380.

[2] *Mémoires de Saint-Simon,* édition in-18, Hachette, t. III, p. 72.

[3] *Mémoires du duc de Luynes,* t. II, p. 44. (Il est indiqué à la *Table alphabétique des noms et des matières* sous le nom de Charles-Amédée de Saint-Martin d'Aglie, marquis de Rivarolles.)

mine et les succès mondains, a quelque chose d'un ancêtre de notre héros, celui dont nous allons raconter brièvement la fin déplorable, couronnant sans doute une vie d'ambition, d'intrigue, d'audace et d'aventures, dont la dernière tourna si mal, mériterait aussi d'être de ses aïeux.

Nous lisons dans le *Journal de Barbier,* à la date d'octobre 1731 :

« Le duc de Savoie, roi de Sardaigne[1], a abdiqué la couronne en faveur de son fils, il y a un an. Il s'est retiré à Chambéry, après avoir épousé une simple demoiselle[2] à laquelle il était attaché depuis longtemps. Depuis trois mois, cette femme ambitieuse, qui avait eu le crédit auprès du Roi de le faire abdiquer pour pouvoir l'épouser (ce qu'il n'aurait pas pu faire étant sur le trône), a engagé son mari à faire une conspiration pour remonter sur le trône et détrôner son fils, afin par ce moyen de régner elle-même. Heureusement le roi régnant a été informé du projet. A la fin de septembre dernier, le Roi son père ayant demandé à venir dans une ville plus près de Turin, pour exécuter apparemment son projet, le Roi son fils l'a fait arrêter par ses troupes, et l'a fait conduire dans un château[3] où il est bien gardé, et sa femme a été arrêtée et conduite de même dans un autre château. On a instruit le procès. *Le marquis de Rivarol, grand seigneur du pays, et quelques autres ont eu la tête tranchée,* et un médecin a été pendu ; en sorte que ce duc de Savoie, qui pendant sa vie a été le plus grand politique de l'Europe, qui a trompé l'Empereur, le roi de France et tous ses alliés, est la dupe de sa politique dans ses propres États, et y devient prisonnier pour le reste de ses jours, et séparé pour toujours de sa femme. Cela fait un événement fort singulier[4]. »

Nous avons interrogé, avant de faire appel aux documents

[1] Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, grand-père de Louis XV. Il avait abdiqué le 3 septembre 1730, en faveur de Charles-Emmanuel, son fils.

[2] La marquise de Saint-Sébastien, dame d'honneur de la princesse de Piémont. Ce mariage se fit le 12 août 1730.

[3] Au château de Montcalier, où il mourut le 31 octobre 1732.

[4] *Journal de Barbier, avocat au Parlement de Paris,* édition Charpentier, t. II, p. 204.

de l'état civil, la tradition de la famille de Rivarol sur la question de savoir à laquelle des branches de cet arbre fécond, qui a étendu ses rameaux en Italie, en Espagne, en Corse, en France, elle rattachait son origine.

Il résulte des renseignements qui nous sont venus de cette source les faits suivants :

« La famille de Rivarol est originaire de Parme. Suivant les *Annales de Parme* et l'historien Casoni, l'empereur Conrad II fit don, en 1050, du fief de *Rivarolo* dans le Parmesan à Bernard Rossi, comte de San-Secondo; mais son fils Guillaume, dépouillé dudit fief par la comtesse Mathilde de Toscane, vint, en 1089, s'établir en Ligurie, près de Chiavari, où il fit construire un château, auquel il donna le nom de *Rivarolo,* que son père avait porté.

« Sa famille fut la souche des Rivarol, qui, suivant les pays où ils s'établirent, s'appelèrent *Rivarolo, Rivarola* et *Rivaroli,* même *Riveroli.*

« Mais la terminaison en *a* a prévalu à Gênes, où résidait le fondateur de la maison, le chef du nom et armes. A cette branche mère se ramifient les Rivarol de Lombardie, de Corse, de Sicile et d'Espagne.

« Les *Rivarola* de Gènes et de Chiavari, la souche originaire, se sont alliés aux Doria, aux Spinola, etc., et parmi eux on peut citer le cardinal Dominique, nonce à Paris en 1611, Étienne-Bonaventure, ambassadeur de la République de Gênes en 1776, et Augustin *Rivarola,* né en 1758, et mort cardinal à Rome en 1842.

« Le duc de la Rocella est le chef de la branche sicilienne.

« La branche d'Espagne, apparentée avec les maisons de Lopès-Pineda, Ponce de Léon, etc., a produit un historien célèbre dans la personne de Jean-François *de Rivarola Pineda,* né à Séville, auteur d'une *Histoire du gouvernement ancien et moderne de Gênes,* imprimée à Madrid.

« La branche de Corse est bien connue; originaire de Piémont, elle a fourni un vice-roi de Sardaigne en 1738, et ses représentants en 1846 étaient :

« Dominique *Rivarola-Barbaggi,* ancien député de la Corse avant 1830, mort en 1844 sans enfant mâle;

« Son frère cadet, major général au service d'Angleterre, mort à Malte en octobre 1853, laissant deux fils jumeaux.

« Cette famille a toujours reconnu son alliance avec les Rivarol de France, et les traitait de cousins.

« La branche de Lombardie a produit au dix-septième siècle Jean *Rivaroli* ou *Riveroli,* qui se signala durant la guerre d'Italie et mourut investi d'un haut grade militaire.

« Il eut de son mariage avec Anastasie Binelli Antoine-François, son premier-né, officier de mérite comme son père, et Antoine-Roch.

« C'est de cet Antoine-Roch, à la vie aventureuse et vagabonde, que les Rivarol de France font dériver leur filiation.

« Il était né à Vinsali, diocèse de Novare, dans le Milanais, le 16 août 1685.

« C'est en revenant d'Espagne (où il fit en 1708 la guerre de la succession) qu'une passion terminée par le mariage l'arrêta sur le chemin de l'Italie et le fixa à Nîmes, où il épousa sur la paroisse Saint-Castor, le 22 mai 1720, une personne de condition modeste, Jeanne Bonnet d'Alais.

« De ce mariage naquirent quatre enfants, dont l'aîné, Jean, né en 1727, est décédé le 27 octobre 1807, pensionnaire de l'État (ayant été employé dans les aides à Toulouse, puis directeur des fermes à Bagnols) [1].

« Ce Jean fut le père d'Antoine, l'écrivain, et de François, le général.

« Sa femme, leur mère, Catherine Avon, est morte à quatre-vingt-un ans, le 13 août 1815.

« Les renseignements qui précèdent, en ce qui touche les Rivarol, leur origine et leurs branches diverses, sont extraits du *Nobiliaire génois* de 1781, pages 159 et suivantes. (*Casa Rivarola.*) On y voit que les armes des Rivarol sont : coupé au premier d'or à l'aigle de sable éployée et couronnée; au deuxième, de gueules, au lion d'or; couronne de comte. Le nom originaire étant *Rossi* (roux, fauve), le lion, roi des fauves, est l'emblème parlant. L'aigle fut concédée le 5 octobre 1496 par l'empereur Maximilien I[er] avec cette devise : *Leo meruit aquilam.* Le cri de guerre est : *Ecco li guelfi* [2] ! »

[1] Le frère puîné de Jean, Claude-François, fut curé de Montfaucon. Des deux filles, l'une, Françoise, ne se maria point ; l'autre, Pauline, épousa le comte de Barruel-Beauvert.

[2] Nous extrayons ces détails d'un *Mémoire* manuscrit, auquel nous ferons plus

Il nous reste à examiner les documents d'état civil et à les confronter avec les détails fournis par la tradition de famille. En quoi se contredisent et comment peuvent se concilier ces deux témoignages? C'est la double question que nous allons examiner avec impartialité, grâce à la précaution que nous avons prise d'écouter, avant ses adversaires, les partisans de Rivarol. Nous pénétrons ainsi dans la cause sous cette impression favorable à l'accusé, qui est le meilleur état d'esprit où puisse se trouver le juge et le plus conforme à son devoir. Il était du nôtre de nous initier, dès l'abord, à cette légende domestique de la décadence de la famille au commencement du dix-huitième siècle, à la suite de ces campagnes aventureuses et de cette mésalliance d'Antoine-Roch, de sa détermination de fixer sa vie là où l'amour l'avait arrêté, et de renoncer à sa part de l'héritage paternel, qu'en sa double qualité d'absent et de *dérogeant,* il eût sans doute vainement revendiquée.

Cette circonstance est d'une importance décisive pour le biographe de Rivarol. Elle explique tout ce qui, sans elle, serait inexplicable, et nous ne sommes plus étonné de voir tomber, en quelques années, de mésalliance en pauvreté et de pauvreté en roture[1], la famille sortie de cette union féconde d'un étranger avec une Française, d'un noble avec une fille de petits bourgeois, peut-être d'artisans, famille qui, dès la seconde génération, se chargea, sur une seule branche, de seize fruits. C'était défier par trop de côtés à la fois la fortune, dont l'implacable vengeance se lit dans cette déchéance passagère de la maison, qui touchera un moment au plus vulgaire commerce, celui de l'hospitalité mercenaire et banale. D'autres familles plus superbes sont tombées bien plus bas. On en

d'un autre emprunt intéressant, de M. Édouard de Rivarol, fils du général, neveu de l'écrivain, homme aimable et instruit, ancien contrôleur des contributions directes à Paris, mort dans un âge peu avancé à Vichy, en octobre 1870.

[1] C'est le cas de se souvenir du mot de Dufresny, autre triste victime de la même déchéance. « Pauvreté n'est point vice », lui disait-on. « C'est bien pis », répondit-il.

pourrait citer plus d'une dont les descendants actuels, retombés au dernier degré de l'échelle sociale, sont simples soldats ou simples laboureurs, et qui est revenue ainsi, — mais après que l'a tarie le soleil de la prospérité, — à la source de toute fortune, de toute noblesse : la conquête et la propriété du sol.

Il est même à croire que la décadence de la famille de Rivarol avait commencé dès Antoine Roch, grand-père de l'écrivain célèbre, et mari, le 22 mai 1720, de Jeanne Bonnet, car il est représenté, à l'acte de mariage de son fils, comme illettré et incapable de signer.

Nous transcrivons en note cet acte de mariage, première pièce de ce dossier de documents authentiques, ouvert à tous, et auquel, avant nous, personne, ami ou ennemi, n'avait eu l'idée, pourtant si naturelle, de recourir. Mais les moyens les plus simples sont ceux, paraît-il, auxquels on songe toujours en dernier lieu[1].

De l'acte de mariage de Jean-Baptiste Rivarol et de Catherine Avon, que nous venons de transcrire, il résulte qu'à ce moment le père de notre héros était qualifié de fabricant en soie, fils d'un aubergiste, et qu'il épousait la fille d'un tailleur d'habits pour femme.

[1] « Le vingt-sixième septembre mil sept cent cinquante-deux, nous soussigné, après avoir publié une fois, au prône de notre messe de paroisse, le mariage de sieur *Jean-Baptiste Rivarol,* âgé de vingt-cinq ans, *fabriquant en soie,* fils de sieur *Antoine Rivarol* et de mademoiselle Jeanne Bonnet, mariés, *aubergiste* de la ville de Bagnols, avec *demoiselle Catherine Avont,* âgée de vingt ans, fille de sieur *Pierre Avont* et de feue *Marie Rabanis,* mariés, de la paroisse de Laudun ; vues les dispenses de deux bans, accordées par Mgr l'Évêque d'Uzès en date du vingt et un du courant, n'ayant reçu aucune opposition, ni découvert aucun empêchement, leur avons donné la bénédiction nuptiale, en présence de Messire Michel Bermond, prêtre, du sieur Antoine Rivarol, de sieur Pierre Avont et de Joseph Doux, qui ont signé, excepté Antoine Rivarol, illittéré, enquis, Bermond, prêtre, Avon, Rivarol, C. Avon, Doux, Mignot curé, signés. »

(*Extrait des registres de l'état civil de la commune de Bagnols, Gard.*)

L'acte de baptême de Catherine Avon, fille du sieur Pierre Avon, maître tailleur d'habits pour femme, et de Marie Rabanisse, née le 19, est du 21 octobre 1731.

Il résulte de l'acte de baptême de Jean-Claude Rivarol, huitième enfant issu de cette union féconde, qu'à sa date, c'est-à-dire le 30 mars 1762, le père était qualifié d'aubergiste[1].

A partir de 1763, Jean-Baptiste Rivarol est, dans les actes de naissance de ses enfants, qualifié de receveur des droits réunis, ou y figure sans mention de profession.

A l'acte de mariage de son cinquième enfant, Claude-François, celui qui devait être le général, avec Charlotte-Simon-Félix-Camille Sibert (9 mai 1808), Jean-Baptiste Rivarol, décédé, est indiqué comme Italien d'origine, propriétaire et pensionnaire de l'État. Au même acte, les deux parties contractantes, dénommées sans particule, signent avec la particule : *C. F. de Rivarol, Camille de Sibert.*

Le fait qu'à un moment de sa vie Jean-Baptiste Rivarol aurait hébergé ses contemporains à l'enseigne des *Trois Pigeons*[2], comme jadis Thomas Rabelais, père de l'auteur de *Gargantua,* comme plus tard le père de Voiture, comme vers la même époque le père de Brissot, semble hors de conteste.

Il n'en est pas de même des circonstances dont se sont plu à l'enjoliver quelques biographes sournoisement hostiles, comme Cubières-Palmaizeaux[3].

[1] « Le trente mars mil sept cent soixante-deux est né, à une heure du matin, Jean-Claude, fils de sieur Jean Rivarol, aubergiste, et de Catherine Avon, mariés, et le lendemain a été baptisé par moy, prêtre soussigné. Le parrain a été sieur Jean-Claude Billery, et la marraine demoiselle Marianne Calvet, soussignés. Témoins : sieurs Jean-Baptiste et Joseph Dumas, et sieur Jean-Baptiste Dupuy, qui ont signé; le père de l'enfant. Billery-Calvet-Rivarol-Dupuy-Dumas-Dumas-Barral prêtre, signés. » (*Extrait des registres de l'état civil de la commune de Bagnols, Gard.*)

[2] Suivant M. Léonce Curnier et M. Lefèvre-Deumier.

[3] « Une longue suite de malheurs qu'il serait inutile de raconter ici, avait obligé ce dernier à prendre un état utile : ce qui alors s'appelait déroger. Rivarol père avait monté une auberge à Bagnols pour gagner sa vie et celle de ses enfants, et réparer, en quelque sorte, les torts de la fortune. Il ne jouit pas longtemps des avantages que cet état lui procurait. M. le comte d'Eu, ayant passé par Bagnols à son retour des états du Languedoc, logea dans l'auberge de Rivarol père, où on lui fit payer extrêmement cher un modique déjeuner ; il s'en plaignit à son arrivée à Paris, et le ministre de la maison du Roi fit fermer la maison de M. de Rivarol. Cette aventure dut apprendre

A ces diverses professions, successivement exercées par le père de notre héros : fabricant de soie et aubergiste, il faudrait ajouter celle de maître d'école. Quelques-uns de ses anciens élèves vivaient encore à Bagnols il y a quelques années[1]. Nous aurons d'ailleurs plus tard l'occasion de constater par des témoignages irrécusables, empruntés à la correspondance intime de Rivarol, le cas qu'il faisait de son père. Il était, paraît-il, homme d'esprit et d'imagination, versé dans la connaissance de la langue italienne, et faisait fort agréablement les vers[2].

Nous revenons maintenant à la tradition de famille, et nous enregistrons d'abord, avant de communiquer au lecteur nos propres réflexions, les faits qu'elle oppose à cette mention de la profession d'aubergiste accolée au nom de Jean-Baptiste Rivarol, et à l'absence de toute qualification nobiliaire dans les actes qui constatent le baptême de ses seize enfants.

Sur le fait de l'auberge, la famille répond « que le père de l'écrivain possédait à Bagnols quelques terres et trois maisons, au nombre desquelles il y avait une auberge ».

Ainsi le père de Rivarol aurait possédé une auberge sans être aubergiste, c'est-à-dire en faisant gérer son établissement et en recevant le prix de cette hospitalité mercenaire,

à Rivarol père qu'il ne faut tromper personne, pas même les grands seigneurs. »

Nous croyons qu'il n'y a pas lieu de faire à ce commérage, qui se réfute et se juge suffisamment lui-même, l'honneur de le discuter.

[1] A la date de mai 1862, époque de nos premières recherches.

[2] M. Arsène Houssaye, qui fait venir de la Corse la famille Rivarol, a placé dans la bouche du père de Rivarol une généalogie quelque peu fantaisiste : « Carlo Rivaroli, mon trisaïeul, était grand-duc d'Italie; Jacob Rivaroli, mon bisaïeul, a gouverné la Corse six mois durant ; enfin, mon père avait un fief sur la rivière d'Orco. » Le père de Rivarol semble avoir été incapable de ces ignorantes gasconnades. La *Préface* des *Pensées inédites de Rivarol* (1836) dit qu'il était l'auteur de la traduction d'un épisode de la *Jérusalem délivrée* (*les Amours de Tancrède et d'Herminie*), publiée dans la *Bibliothèque de romans ;* d'un poëme très-spirituel intitulé : *la Fuite de Marat,* et d'un sonnet que bien des gens préfèrent à celui de Desbarreaux, à ce qu'assure le rédacteur de ce fragment biographique, d'une indulgence toute filiale.

sans en subir la servitude. Soit : la chose n'a rien d'impossible, après tout.

Sur le fait de l'absence de toute indication nobiliaire aux actes d'état civil, la famille répond que cette omission ne saurait empêcher, pas plus qu'elle ne saurait la créer, la noblesse, qui tient surtout à la transmission d'un sang et d'un nom nobles; que Jean Rivarol tout court n'en était pas moins le descendant des Rivarol illustres ; que la dérogeance est un fait passager, accidentel, qui n'entraîne pas tache indélébile, déchéance irrémissible, mais qui cesse avec sa cause, comme l'éclipse cesse quand le contact n'a plus lieu. Antoine-Roch Rivarol, qui était étranger, qui n'était que soldat et ignorant comme un soldat pouvait encore l'être, avait commencé par la mésalliance et la pauvreté cette déchéance de la famille que son fils Jean-Baptiste dut subir, laissant à ses enfants le soin de relever le nom. C'est ce qu'ils firent, l'un par la plume, Antoine, l'écrivain ; l'autre par l'épée, François, le général. Par eux la dette fut payée, par eux fut rachetée l'humiliation passagère de leur maison, dont Antoine devait redorer de gloire le blason.

Tous deux, dès leur début, l'un dans le monde littéraire, l'autre dans le monde militaire, reprirent le nom, le titre, les armes auxquels ils avaient un droit qui semble avoir été reconnu par les généalogistes autorisés commis à cet effet.

Nous voyons en effet François, le futur général de la Restauration, entrer comme gendarme surnuméraire dans la maison du Roi (1780), recevoir en 1784 le grade de lieutenant dans la légion de chasseurs de Maillebois, envoyée en Hollande, enfin être reçu garde du corps du Roi en 1786, après avoir fourni les preuves nécessaires, ainsi qu'il résulte d'un certificat du duc de Noailles, prince de Poix, capitaine de sa compagnie [1]. De là il passa au troisième régiment en qualité de capitaine d'état-major.

[1] Brevet du 23 septembre 1786.

Nous verrons les deux frères, après avoir repris leur noblesse, se conduire d'ailleurs noblement, et témoigner à la cause de la monarchie et du Roi un dévouement d'autant plus honorable, qu'il était plus désintéressé et allait devenir plus rare. Les Rivarol défendirent Louis XVI par la plume et l'épée, alors que le prince n'avait plus autour de lui que les courtisans du malheur, et ne pouvait plus récompenser ses fidèles que par une part de la fatalité qui allait le foudroyer. C'était le moment où Condorcet se démarquisait, et où Hérault de Séchelles essayait de conjurer, à la faveur de la carmagnole, l'ostracisme auquel n'allaient échapper aucune vertu, aucune fortune, aucune beauté, aucune supériorité, fût-elle la plus sacrée, fût-elle la plus profane. C'était le moment où Danton ne redoutait rien tant que l'épithète de modéré avec laquelle on devait le tuer; c'était le temps où un Saint-Huruge se faisait courtier d'émeute et souteneur de populace, pour échapper au danger d'un nom malgré tout aristocratique, qu'il n'avait pu encanailler suffisamment comme lui, et où un marquis d'Antonelle et un marquis de Montflabert ne trouvaient que la haine pour les guérir de la peur, que l'exercice d'un ministère de mort pour garder le droit de vivre, et se réfugiaient jusque sur les bancs des jurés du tribunal révolutionnaire.

A ce moment, les deux Rivarol risquaient chaque jour leur vie pour défendre une cause qu'ils sentaient perdue. C'est bien là aussi une preuve de noblesse, une de ces preuves morales, les plus rares de toutes.

Nous n'hésitons pas à l'ajouter aux témoignages divers fournis par la famille à la décharge du grief tiré par les adversaires de Rivarol, de l'absence, aux documents d'état civil, de toute constatation favorable à ses prétentions nobiliaires.

Certes, les documents d'état civil ont une valeur incontestable, une autorité qu'on ne saurait méconnaître. Ce sont des témoins dont on ne peut se passer. Mais ce ne sont pas les seuls qu'on doive interroger sur l'histoire des familles, car leur laconisme est souvent énigmatique Ces inscriptions som-

maires, vulgaires, lapidaires, aveugles et sourdes comme le parchemin du registre où on les trace, ne disent rien que le fait brutal, l'état du moment. Elles ont le tort de rendre immobile ce qui est mobile, de fixer ce qui change, et en réfléchissant à jamais le ciel à l'instant de l'aurore ou à l'instant du déclin, de donner comme *éternelles* la prospérité ou la décadence *actuelles* d'une famille.

C'est dans ce sens que rien n'est n'est parfois trompeur comme ce qui est sûr, infidèle comme ce qui est authentique. Que de circonstances, en effet, peuvent rendre illusoire cette preuve du document d'état civil avant 1789, trop exclusivement interrogé aujourd'hui, trop considéré comme infaillible, et qui cependant n'est ni infaillible ni incorruptible ! car il suffit pour y perpétuer l'erreur, d'une faute d'orthographe, pour y perpétuer la fraude, d'une connivence coupable du scribe, ou tout simplement de son obéissance passive à la déclaration d'un nom usurpé, attestée par deux témoins.

Il n'y a donc pas lieu d'attribuer une autorité sans conteste, d'accorder une confiance sans discernement à des documents trop stricts pour ne pas comporter l'interprétation, la contradiction. Ces témoignages des registres baptismaux, nuptiaux, obituaires, sous l'ancien régime, où ils étaient tenus sans contrôle et sans responsabilité, ne sont pas moins soumis que les autres à l'erreur, et à la vanité. Une ambition prévoyante et sans scrupules a pu, plus d'une fois, y déposer sourdement, impunément, le premier titre d'un anoblissement usurpateur ; de même aussi une pauvreté insoucieuse ou fière a pu y laisser volontairement s'embourgeoiser un nom trop lourd pour la fortune présente.

La particule, d'ailleurs, considérée aujourd'hui à tort dans l'usage comme un signe de noblesse, n'en a jamais été une preuve aux yeux des généalogistes, ainsi que l'établit plus d'un travail spécial. Dans le Midi surtout, on en use fort peu, et la rapidité impatiente du génie gascon supprime le plus souvent dans la conversation le *de* comme une longueur inutile.

Quant au titre, qui ne voit qu'un homme, même infatué de sa noblesse et se trouvant, comme Jean Rivarol, par le malheur des temps, aubergiste et père de seize enfants, en pleine décadence de pauvreté, a dû être victorieusement tenté de dissimuler un titre qui eût trop juré avec sa situation présente, et eût ajouté le ridicule au malheur? Je ne crois pas beaucoup à ces discrétions quand elles prétendent avoir la modestie pour cause ; mais j'y crois quand elles sont inspirées par l'orgueil.

Nous en avons fini avec ce premier point de la cause, avec cette première difficulté de la biographie de Rivarol. Nous avons loyalement exposé le pour et le contre. Les arguments tirés, contre les prétentions nobiliaires de Rivarol, des actes de l'état civil, ne sont péremptoires que sur le fait. Restent les interprétations et explications qui en atténuent la portée.

Les exemples abondent, surtout en certaines provinces, la Bretagne, le Languedoc, la Provence surtout, de ces vicissitudes inouïes des familles, de ces contrastes navrants entre le passé et le présent de certains noms, de ces contradictions entre un état civil des plus humbles et d'inutiles titres de l'ancienne grandeur, de traditionnels souvenirs d'une noblesse abâtardie dans la misère. Avait-il donc fallu attendre au dix-huitième siècle pour voir des mendiants qualifiés et d'illustres gueux? N'y avait-il pas des noms des croisades dans la classe des gentilshommes verriers? Sterne n'avait-il pas rencontré un petit marchand des rues étalant sur ses haillons la croix de Saint-Louis? Le sang des Valois ne devait-il pas, dans la personne de madame de La Motte, fille d'un noble braconnier mort à l'hôpital, déchoir jusqu'au bourreau, et subir à titre de flétrissure la marque de cette fleur de lys d'infamie si différente de la fleur de lys du blason originaire[1]? Examinons :

[1] Les La Motte-Valois ne seraient point, s'il faut en croire Balzac, Léon Gozlan et Paul Parfait (*Chronique* du journal *la République française* du 27 décembre 1879), les seuls qui pourraient être cités en exemple des dérogeances et déchéances d'une race royale. Un sieur Dujol, facteur à Saint-Chamas

quelques détails sur cette curieuse matière ne manqueront ni d'intérêt ni de leçon.

La déchéance des La Motte-Valois n'avait-elle pas un pendant dans celle, plus regrettable, des Courtenay, dont un descendant avait manqué, sous Mazarin, ce mariage avec une des nièces du cardinal qui eût redoré son blason et épargné à sa famille les dernières chutes? Voici ce qu'en dit l'ingénieux biographe des *Nièces de Mazarin* [1] :

« Une autre idée passa encore par la tête de Mazarin. Il songea un moment à donner Hortense au prince de Courtenay. C'était le dernier rejeton d'une branche de la maison royale, et l'alliance avait par là de quoi tenter ; mais ce descendant des premiers Capétiens n'avait littéralement que la cape et l'épée; on connaît l'origine des Courtenay, issus du dernier fils de Louis le Gros.....

« On vit quatre princes de cette famille s'asseoir sur le trône des empereurs d'Orient; mais ce qui fit leur grandeur devint aussi leur ruine. Dépossédés de ce superbe héritage, leurs descendants firent de vaines tentatives pour le ressaisir : ils y engloutirent toute leur chevance, et c'est ainsi qu'ils lâchèrent le corps pour courir après l'ombre. Devenus pauvres, ils descendirent aux plus infimes échelons de la hiérarchie féodale, trouvant à peine à s'allier aux filles de leurs moindres vassaux, et servant comme écuyers sous la bannière de leurs voisins..... [1]. »

Si nous voulons citer d'autres exemples de ces déchéances de familles nobles, sinon illustres, nous n'aurons, hélas! que l'embarras du choix.

(Bouches-du-Rhône), est l'auteur d'une brochure au moins curieuse, fièrement intitulée : *Valois contre Bourbons !* où il expose des revendications fondées sur sa qualité de descendant de François de Valois, quatrième fils de Henri II, dont la famille avait été réduite par les persécutions de Louis XV à cacher sous le nom de Dujol ses droits aux titres de « comte d'Usson, d'Auvergne, duc d'Alençon, prince de Valois ». Comme exemple de ces vicissitudes et de ces déchéances de races princières, sinon royales, on peut citer encore un Florestan, prince de Monaco, un moment comédien par nécessité plus que par vocation, et ce prince Iturbide, tombé des marches du trône du Mexique à l'industrie de restaurateur et d'entrepreneur de bal public à Neuilly, où il est enterré.

[1] *Les Nièces de Mazarin,* par Amédée Renée, 5e édition, p. 300.

Le maréchal de Vauban avait été, disait-il lui-même, le plus pauvre gentilhomme de France. Cette qualité de gentilhomme, bien qu'incontestable, n'apparaît même pas dans son acte de baptême, où il est dit simplement fils « d'Albin le Prestre et d'Edmée Corminalt ». Son père s'était marié en 1630 et vivait dans une gêne si voisine de la misère qu'aujourd'hui on désigne comme lieu de naissance du maréchal une humble maison « composée d'une seule chambre, d'une grange et d'une écurie, sous une couverture de chaume [1] ».

Peu d'années après, en 1698, la descendance du grand du Quesne comprenait, à côté d'Abraham du Quesne, seigneur de Belesbat, capitaine des vaisseaux du Roi, petit-neveu de l'illustre marin, un Léonard du Quesne, hôte de la *Croix blanche,* à la Rochelle, réduit par des malheurs mérités ou immérités à la condition d'hôtelier, sans cesser d'étaler dans les grandes occasions son incontestable blason, portant « d'argent à un lion de sable armé et lampassé de gueule [2] ».

Mais, pour en revenir au temps de Rivarol, si l'on comptait, rien que dans les *Mémoires* de cette époque, qui n'enregistrent que les exemples éclatants et négligent les chutes obscures, que de grands ou nobles noms tombés à la besace, déchus en roture réelle ou apparente, et par là jusqu'à ce dernier affront de ces accusations d'usurpation qui n'avaient pas été épargnées à Ronsard anobli, disait-on, par lui-même [3] ! Ne suffisait-il pas pour cela d'un crime, d'un procès, du plus noble et du plus vulgaire malheur, la ruineuse bénédiction d'une trop nombreuse famille?

Les historiens de la Bretagne et des états de Bretagne, MM. Pitre-Chevalier et de Carné, Chateaubriand, dans ses *Mémoires*, nous montrent au temps même où Rivarol, venu à Paris, y ranimait l'éclat longtemps terni de son nom, de très-authentiques gentilshommes, membres des états, se rendant

[1] Voir la *Vie de Vauban,* par A. Michel.

[2] A. Jal, *Dictionnaire biographique,* art. Du Quesne.

[3] Voir l'article dans le *Journal officiel* du 29 juin 1875.

en charrette rustique aux délibérations de l'assemblée provinciale. En Auvergne, il ne manquait pas non plus de types et d'exemples du même genre. Jugez-en par cet extrait :

« L'abbé de Pradt appartenait à une famille très-ancienne, mais très-pauvre, si pauvre que, avant la Révolution, son frère, le chevalier de Pradt, avait dû adopter la profession de charbonnier. On sait qu'elle est du nombre de celles qu'un gentilhomme pouvait exercer sans déroger..... Le chevalier de Pradt faisait donc du charbon qu'il allait vendre lui-même en sabots, l'épée au côté. Le charbon était porté par un âne, et l'épée aussi, car, cette ferraille chevaleresque étant fort incommode pour un piéton, le digne gentilhomme avait l'habitude de passer son ceinturon au cou de la bourrique; arrivé à la barrière, il se bouclait et faisait majestueusement son entrée, la main sur le pommeau de cette vénérable colichemarde [1]. »

Au moment même où l'on riait à Paris, dans un certain monde, des prétentions nobiliaires de Rivarol, et où l'on contestait à La Harpe son nom qu'on disait être celui de la rue où il avait été trouvé abandonné [2], on épiloguait aussi malignement sur la noblesse des Chénier, dont le père, Louis Chénier, originaire du Languedoc, né à Montfort le 3 juin 1722, n'eût pu l'établir d'après les documents d'état civil, son acte baptistaire ne la comportant pas [3], et jusque sur la légende généalogique italienne des Mirabeau, non moins problématique que celle des Rivarol [4].

Il en était de même du comte d'Entraigue ou Antraigues, réduit à défendre son nom contre ceux qui ne lui accordaient que celui d'Audanel. Vaublanc raconte dans ses *Mémoires* par suite de quelle curieuse circonstance il eut pour camarade

[1] G. d'Orcet, *les Grands Pauvres. Revue britannique*, septembre 1876.

[2] La Harpe était en réalité fils de J. F. De l'Harpe, né sur la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 20 novembre 1739. Son père prend à l'acte les qualités de gentilhomme et d'officier suisse.

[3] Voir la *Mère des Chénier*, article de M. Robert de Bonnières dans le *Correspondant* du 25 juillet 1879.

[4] Voir les belles études sur Mirabeau par M. de Loménie.

à la Flèche l'héritier d'un des plus anciens noms de France, tiré par un hasard heureux de la misère où il végétait :

« Le principal, revenant de Paris où il était allé pour les affaires du collége, fut *accueilli,* comme disent les marins, par une horrible tempête. Les éclairs et le tonnerre effrayaient les chevaux; on ne pouvait les faire marcher; il fallut descendre de voiture et chercher un asile dans une maison délabrée, voisine du grand chemin. Le principal y fut reçu par un enfant de huit à neuf ans, d'une jolie figure; interrogé sur son nom, il répondit : *Villiers de l'Isle-Adam.* Il allait répondre à d'autres questions lorsque son père entra. Il répéta le nom qu'avait dit son fils, et lorsqu'il apprit à qui il parlait, il répondit à toutes ses questions, il montra de vieilles armures, de vieux papiers. M. Donjon les parcourut, et fut persuadé que cette famille descendait du célèbre grand maître de Rhodes. Il emporta les papiers, les envoya au ministre, qui les fit examiner par le juge d'armes de France; il trouva la descendance bien prouvée, et l'enfant fut placé au collége de la Flèche [1]. »

Nous trouvons mentionné dans ces mêmes *Mémoires,* comme médecin de l'École militaire sous Louis XVI, M. Mac Mahon, dont les descendants devaient élever le nom à une illustration et à une importance que cette situation honorable, mais modeste, ne permettait pas alors de prévoir [2].

La Révolution et l'émigration devaient bientôt causer et montrer de bien autres exemples de ces renversements subits des fortunes et des conditions, de ces étonnants contrastes et de ces douloureuses déchéances qui ont inspiré à Boccace tout un traité : *Des cas des nobles malheureux, hommes et femmes,* et ont fait dire à M. de Loménie : « Il y a plus de faux roturiers que de faux nobles. »

Il y aurait, rien qu'en extrayant les journaux de ces dernières années, tout un martyrologe, tragique et comique à la fois, à dresser de ces catastrophes et de ces chutes, grâce auxquelles

[1] Vaublanc, *Mémoires,* édit. F. Barrière-Didot, p. 19-20.
[2] Vaublanc, *Mémoires,* p. 43.

on a pu voir de nos jours des Laubespine-Sully apprentis menuisiers[1], une Babou de la Bourdaisière blanchisseuse, un comte Charles de Busserolle décédé garde champêtre aux environs de Ruffec, un comte de La Marche peintre en bâtiments à Épernay, un petit-fils du marquis d'Hauteroche, le brillant et trop chevaleresque officier des gardes-françaises à Fontenoy, saluant les Anglais du : *Tirez les premiers,* qui nous coûta si cher, simple gendarme à Gramat[2]; un membre de la maison de Bridiers bûcheron dans le Berry, un Saint-Mégrin cocher de fiacre, un Grailly, de la maison de Foix, choriste à l'Opéra; un douanier de Guérande descendant de Beaumanoir, un baron de Rosgrand meunier, un Tinteniac garçon meunier, un Jean de Retz, arrière-petit-cousin du fameux cardinal, ménétrier et fossoyeur dans le Finistère[3]; une marquise de Torcy de Talonde aubergiste à Carnac[4], une comtesse Aimée de Dieusse-Brémont, née de Marlis, ouvreuse de loges au Châtelet, à l'Ambigu et au Château-d'Eau[5]; un de Moutiers et un d'Aubenas douaniers à Fos[6], le dernier des marquis de Chambéry baigneur à Saint-Malo, où l'on trouve aussi un comte de Saint-Jean fabricant de souricières, un comte de Saint-Paul employé au gaz, un marquis de Folligné conducteur de l'omnibus de l'hôtel de France[7]; enfin un Louis de Créqui simple cultivateur près de Saint-Omer[8].

La conclusion de tout ce qui précède, c'est que, dans cette affaire comme dans presque toutes les questions d'origine, de généalogie, de nom, s'il n'y a pas de raisons pour croire sur parole un homme qui n'offre, à l'appui de son droit, que des

[1] Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux,* t. I.

[2] *Revue des Deux Mondes,* 1852. (*Rocamadour et le Quercy,* par Alexis de Valon.)

[3] *Liberté* du 19 février 1882.

[4] *Figaro,* 27 septembre 1875.

[5] *Figaro,* 22 avril 1875.

[6] *Constitutionnel,* 17 août 1874.

[7] *Figaro* du 20 septembre 1882.

[8] *Voltaire* du 26 septembre 1882.

présomptions favorables, il n'y a pas de raisons non plus pour ne le croire pas. Il y a des témoignages moraux, des preuves d'induction qui valent souvent mieux que les autres.

Pour nous et pour ceux que l'esprit, l'éloquence, le courage rendent indulgents sur tout le reste, Rivarol est noble s'il le veut et comte s'il lui plaît; nous ne le chicanerons pas pour si peu. Il a à nos yeux de ces titres qui suppléent à l'absence de tous les autres.

Dès le moyen âge, un adage autorisé dit :

Nul n'est noble si de cœur non,
Nul n'est vilain s'il ne vilaine.

Marivaux, qui admettait comme nécessaire l'inégalité des conditions, et tenait comme de raison à sa noblesse de robe, bien qu'elle « fût déchue à la finance », suivant l'expression d'un de ses biographes, eût sans doute dit de Rivarol, s'il l'eût connu, ce que madame de Miran, dans son célèbre roman, dit de l'héroïne Marianne :

« Vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paraît jolie, est, en vérité, ce qui la distingue le moins; et je puis vous assurer que par son bon esprit, par les qualités de l'âme et par la noblesse des procédés, elle est demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse être. »

Marivaux, par la même bouche, dit encore, et cette fois à Marianne elle-même :

« La noblesse de vos parents est incertaine; mais celle de votre cœur est incontestable, et je la préférerais s'il fallait opter. »

Nous nous rencontrons dans cette opinion avec un homme d'esprit, biographe de Rivarol, qui a écrit :

« Il ne serait pas, à la rigueur, impossible que les prétentions de Rivarol fussent fondées, et qu'il descendît, plus ou moins directement, des fameux comtes lombards de Rivarola. Peu importe; si sa famille n'était pas noble, son esprit était de qualité, et c'est là ce qui nous intéresse. Légitime ou bâtard, il me semble qu'on a quelque droit de porter le nom qu'on illustre ou qu'on

recommande; qu'il ait été ce qu'on voudra pendant sa vie, il n'en sera pas moins toute sa mort M. le comte de Rivarol. »

Pour les partisans du document strict et de la lettre morte, il est seulement, aux termes de son acte de baptême, Antoine Rivarol.

Pour la postérité, qui ne tient compte que des titres à son souvenir, il est ce qu'il s'est fait : le comte de Rivarol, ou plutôt Rivarol tout court, par une familiarité plus flatteuse que quinze lignes de titres.

A nos lecteurs d'apprécier et de choisir, selon leur goût et leur gré, ce qui leur semblera, dans notre minutieuse enquête, décisif. Nous n'avons rien négligé pour satisfaire le public, dont la curiosité possède désormais les éléments d'une opinion raisonnée; les descendants de Rivarol, s'il s'en trouve qui préfèrent son titre à sa gloire, sa noblesse à son esprit, ce que nous ne croyons pas; ses compatriotes, s'il en est, parmi ceux de Rivarol comme de bien d'autres, dont la malignité soit agréablement chatouillée par le plaisir de voir payer tribut à la vanité du nom reçu, au lieu de se borner à la fierté du nom acquis, l'homme de talent qu'ils se piquent d'admirer depuis qu'il est célèbre et d'aimer depuis qu'il est mort [1].

[1] Une des rues de Nîmes porte le nom de Rivarol, et la bibliothèque de Bagnols se pare de son buste et de ses œuvres, en attendant qu'une de ses places se pare de sa statue.

CHAPITRE II

ANNÉES DE DÉBUT EN PROVINCE ET A PARIS.

1776-1782.

Rien de plus obscur que les commencements du plus brillant des écrivains de la fin du dix-huitième siècle. — Tous ses biographes ont erré sur la date de sa naissance. — La vérité sur ce point. — Il est l'aîné de seize enfants, dont deux seulement ont fait parler d'eux. — Le futur général de Rivarol. — L'écrivain, après avoir reçu de son père les premiers rudiments, est élevé chez les joséphistes de Bagnols, puis chez les sulpiciens à Bourg-Saint-Andéol. — Il sort avec le petit collet du séminaire de Sainte-Garde à Avignon, d'où devait sortir également l'abbé Maury. — Le bel abbé Rivarol étouffe en province et vient à Paris. — Ce que Mazarin disait de Rome. — Ce que Montesquieu et Jean-Jacques, et Rivarol lui-même, ont dit du séjour de Paris pour les jeunes gens de talent. — Rivarol est à Paris en 1777. — Légende hostile sur son passage à Lyon, et les diverses vicissitudes de sa carrière avant son arrivée à Paris. — Ce qui ressort d'à peu près certain dans ces témoignages. — L'abbé, puis le chevalier de Parcieux. — Rivarol se présente sous ce dernier nom, qui lui est disputé par les ayants droit, à d'Alembert, introducteur attitré, depuis la mort de Voltaire, des débutants dans la vie littéraire. — Rivarol prend définitivement le nom et le titre de chevalier, puis de comte de Rivarol. — Trait caractéristique de sa physionomie morale. — Pamphlet de Cerutti. — Conjectures sur ces premières et pénibles années de lutte et de misère. — Première célébrité de bons mots et de succès de salon. — Les cinquante écus du *Mercure*. — Le secrétaire de Rivarol. — Cosseph d'Ustaritz. — Premières querelles avec Garat. — Entrevue avec M. de Maurepas. — Jusqu'en 1782, Rivarol débute tous les jours.

Rien de plus obscur que les commencements du plus brillant des écrivains de la fin du dix-huitième siècle. L'aube de cette vie qui devait avoir un si radieux midi, est chargée de nuages. On en était jusqu'à ce jour à ignorer la vraie date de la naissance d'un homme qui devait faire, littérairement parlant, une si belle fortune, partager avec Chamfort et Beau-

marchais l'héritage de Voltaire, et le privilége d'être un des représentants les plus parfaits et comme un des types mêmes de l'esprit français, pendant un siècle qui fut par excellence le siècle de l'esprit.

Sur ce premier mystère : la date de la naissance de Rivarol, il est facile de faire la lumière ; il n'y a qu'à soulever le voile de l'état civil. Faute de recourir à ce moyen, si simple que personne n'y a songé, pas un de nos devanciers, et ils sont nombreux, n'a rencontré juste [1].

Antoine Rivarol naquit à Bagnols, en Languedoc[2], le 17 avril 1757 [3], selon les uns; en 1754, selon les autres[4] ; en juin 1753, suivant ceux qui ont le plus approché de la vérité [5].

La vérité est qu'il naquit le 26 juin 1753, date maintenant irrécusable [6].

[1] Pas même Cubières-Palmaizeaux, compatriote et camarade de Rivarol ; pas même son dernier biographe, M. Léonce Curnier, ancien receveur général du Gard, dont l'Académie du Gard a justement couronné l'estimable travail.

[2] Aujourd'hui Bagnols, chef-lieu de canton, arrondissement d'Uzès, département du Gard.

[3] *OEuvres complètes de Rivarol*, Paris, 1808. Légende du portrait. Cette légende, il est vrai, est démentie ou plutôt contredite par la *Notice*, qui dit de Rivarol mort, selon elle, le 13 avril 1801, qu'il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Pour cela, il faudrait qu'il fût né en 1753, et non en 1757.

M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi* (t. V, p. 49), s'est rangé à cette date de 1757, qui rajeunit Rivarol de quatre ans, tout en convenant de son incertitude. Quérard dit aussi 1757.

[4] Selon M Léonce Curnier (*Rivarol, sa vie et ses œuvres*, Nîmes, 1858), selon M. Lefèvre-Deumier (*les Célébrités d'autrefois*, Amyot, 1853), selon M. Arsène Houssaye (*Galerie du dix-huitième siècle*, 1re série : *les Hommes d'esprit*, édition de 1858, p. 248). La *Biographie Michaud* dit *vers* 1754; Sulpice de la Platière (*Vie*, etc., *de Rivarol*) dit 1754 ; Cubières-Palmaizeaux dit 1755.

[5] *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*, 17e livraison. *Mémoires du comte de Rivarol*, 1824. Notice signée par M. Berville, p. 1. Madame de Rivarol, dans sa *Notice*, dit aussi juin 1753, date qu'on trouve encore dans la *Biographie Feller*.

[6] « Malheureusement, nous écrit un correspondant autorisé, l'acte de naissance d'Antoine Rivarol n'existe plus sur les registres de l'état civil de la commune de Bagnols. Huit actes de naissance des enfants Rivarol ont été lacérés, à une époque, par des mains et pour des motifs inconnus. La

Il était l'aîné de cette famille nombreuse qui devait compter en vingt ans seize enfants [1].

De ces seize enfants, deux seulement, en dehors d'Antoine, firent parler d'eux [2]. Les autres n'ont pas eu d'histoire. Espérons qu'ils ont été heureux.

preuve de ces lacérations est manifeste ; une partie du feuillet déchiré est encore attachée au registre. Un seul acte de naissance, celui de Jean-Claude Rivarol, qui a échappé aux lacérations, existe avec la qualification d'aubergiste donnée au père. Les autres actes de naissance, à partir de celui de Bonaventure Rivarol, né le 14 mai 1764, ont été respectés.

« Mais si l'acte de naissance d'Antoine Rivarol a été lacéré, il demeure mentionné dans les *Tables générales* des registres de l'état civil avec ses nom et prénom, sous la date du 26 juin 1753. Cette date peut et doit être acceptée comme certaine.

« Jean-Baptiste Rivarol et Catherine Avon se sont mariés le 27 septembre 1752. Neuf mois après, jour pour jour, le 26 juin 1753, est né Antoine Rivarol. Or, la preuve que cet Antoine Rivarol est bien le fils de Jean-Baptiste Rivarol et de Catherine Avon, c'est qu'après vérification attentive, on demeure assuré que depuis 1720 jusqu'en 1752, il n'existe sur les registres de mariage aucune autre personne du nom de Rivarol et d'Avon ayant contracté mariage. C'est donc bien au fils du mariage de 1752 que s'applique la mention, à la *Table générale*, de la naissance d'Antoine Rivarol, né le 26 juin 1753, et qui reconnaissait d'ailleurs pour son père et sa mère Jean-Baptiste Rivarol et Catherine Avon. »

[1] Voici leurs noms : 1° Antoine Rivarol, né le 26 juin 1753. — 2° Françoise Rivarol, née le 20 août 1754. — 3° Jean-Baptiste Rivarol, né le 22 décembre 1755. — 4° Jeanne-Cécile Rivarol, née le 22 novembre 1756. — 5° Claude-François Rivarol, né le 3 juin 1758. — 6° Jeanne-Christine Rivarol, née le 27 novembre 1759. — 7° Élisabeth-Paule Rivarol, née le 13 février 1761. — 8° Jean-Claude Rivarol, né le 30 mars 1762. — 9° Constantin Rivarol, né le 19 mai 1763. — 10° Bonaventure Rivarol, né le 14 mai 1764. — 11° Marianne-Luce Rivarol, née le 28 mai 1765. — 12° Victor-Sébastien Rivarol, né le 5 mai 1767. — 13° Victor-Sébastien Rivarol, né le 5 février 1769. — 14° Basilisse-Catherine Rivarol, née le 21 mars 1770. — 15° Auguste-Bruno Rivarol, né le 8 octobre 1771. — 16° Marie-Victoire-Antoine-Françoise Rivarol, née le 2 décembre 1773.

[2] Claude-François, né le 3 juin 1758, ancien garde du corps du Roi, ancien capitaine sous Louis XVI, royaliste intrépide et dévoué, connu par plus d'une aventureuse mission, arrêté au cours de l'une d'elles et enfermé au Temple, fait maréchal de camp par la Restauration, comme le baron de Batz ; auteur d'*Isman,* tragédie ; de la *Guerre des Sots,* etc. ; collaborateur, mais surtout défenseur de son frère, qui l'aidait dans ses menus ouvrages, mais surtout se battait à l'occasion pour lui, et tenait tête avec l'épée aux victimes révoltées des railleries d'Antoine, quand incapables de riposter avec les mêmes armes, et d'avoir les rieurs de leur côté, elles se fâchaient tout

« Rivarol fit ses études dans le Midi sans doute, et peut-être à Cavaillon », dit Sainte-Beuve[1].

Suivant la tradition adoptée par la famille, cette conjecture de l'éminent critique serait erronée.

Après avoir reçu sans doute de son père, — dont il était le préféré, et qui prit certainement plaisir à cultiver dans leur fleur des aptitudes de bonne heure éclatantes, — les premiers rudiments[2], Antoine Rivarol fut élevé au collége des Joséphistes de Bagnols, où il franchit en un an l'intervalle qui sépare la classe de cinquième de la seconde.

A dix-huit ans, il entra au séminaire des Sulpiciens à Bourg-Saint-Andéol[3]. Là, ses mérites et ses succès précoces attirèrent

rouge, et parlaient de bâton. Rivarol disait de ce frère qu'il écrasait de sa gloire, et dont il ne laissait briller que le courage : « Il serait l'homme d'esprit d'une autre famille, et c'est le sot de la nôtre », s'exposant ainsi, pour le plaisir de faire un bon mot, à être injuste envers ceux mêmes qu'il aimait le plus. — Une sœur qu'il avait mariée au baron d'Angel ou de Saint-Angel, femme intrigante et hardie, ayant la beauté et l'esprit de la famille, fut la maîtresse de Dumouriez, dont elle partagea la bonne et la mauvaise fortune, qu'elle suivit au ministère et dans l'exil. Madame Roland l'appelle madame de Beauvert, confondant la nièce avec la tante, sœur du père de Rivarol.

1 *Causeries du lundi,* t. V, p. 50.

2 Dans quelle mesure, jusqu'à quel moment le père de Rivarol garda-t-il la direction intellectuelle de son fils? C'est ce qu'il est difficile de préciser, en présence des variations et des contradictions des témoignages. « Fils d'un père très-éclairé qui avait fait son éducation », dit la *Préface* de l'édition de 1808. « Son père, homme de mérite, prit soin de son éducation », répète l'éditeur de 1824. M. Malitourne, auteur de l'excellent article de la *Biographie Michaud,* incline même à penser que Rivarol n'eut pas d'autre éducation que celle du foyer paternel. Suivant Sulpice de la Platière, l'éducation première de Rivarol fut négligée. C'est là une assertion démentie par le détail suivant, que nous donne la *Préface* des *Pensées inédites* (1836). « Le père de Rivarol, à qui le sien ne parlait qu'italien, apprit cette langue à ses deux fils dès leur enfance, ce qui fit que son fils aîné traduisit l'*Enfer* de Dante étant encore bien jeune, et le cadet, son petit poëme des *Chartreux* en vers italiens ; c'est leur père qui dirigea et perfectionna leur éducation, et c'est faire son éloge; d'ailleurs, au sujet de la révolution, il pensait comme ses deux fils, et ne varia jamais. »

3 M. Arsène Houssaye dit aux Jésuites d'Avignon. Sulpice de la Platière raconte que le père de Rivarol ayant négligé de payer sa pension dans le collége où il l'avait mis, Rivarol, à peine âgé de seize ans, aurait dû interrompre son éducation, sans la générosité de l'évêque de Cavailhon, qui y pourvut. Selon

sur lui l'attention et la sollicitude de l'évêque d'Uzès, qui favorisa l'accès du corps ecclésiastique à un sujet doué de façon à lui faire honneur.

Antoine mit en effet le pied à l'échelle, et il était d'une figure et d'un talent oratoire à y monter très-vite et très-haut. Mais quoique l'exemple de l'abbé de Bernis et de plus d'un autre n'eût rien de décourageant, et que déjà Rivarol ne fût pas homme à s'effaroucher de peu, il s'arrêta au premier degré et reprit terre vers des devoirs plus faciles et des succès plus profanes. Il fut tonsuré, *minoré* peut-être (c'est-à-dire investi des ordres mineurs), au séminaire de Sainte-Garde à Avignon, d'où devait sortir aussi l'abbé Maury. C'est avec le titre d'abbé et le petit collet qu'il paraît être entré dans le monde.

Cubières-Palmaizeaux, qui avait gardé sur le cœur quelques bons mots de Rivarol dont il faisait les frais, et qui ne le flatte pas, subissait encore rétrospectivement le prestige de cet esprit en sa première fleur, l'enchantement de cette beauté juvénile comparée par les poëtes à une aube de mai, quand il écrit les lignes suivantes :

« Antoine Rivarol, ayant fait d'assez bonnes études, fut destiné de bonne heure par son père à l'état ecclésiastique. Son père, malgré sa détresse, avait fait de grands sacrifices pour son éducation; il fut envoyé au séminaire de Sainte-Garde à Avignon, lorsque j'étais moi-même à celui de Saint-Charles de la même ville. J'obtins la permission de l'aller voir, comme étant du même pays, et surtout pour lui demander des nouvelles des respectables parents que j'ai encore à Bagnols; il m'en donna de satisfaisantes; il vint me voir à son tour. Nous eûmes l'un pour l'autre non pas une étroite amitié, le temps ne nous permit pas d'en resserrer les nœuds, mais une estime réciproque et sentie.

« Quelquefois nous nous promenions sur les remparts d'Avignon, si bien conservés et si célèbres dans toute la province; et comme Rivarol avait la plus belle figure, la plus belle taille et la démarche

le même auteur, il fut élevé par des jansénistes, ce qui exclurait les Jésuites d'Avignon. On n'en finirait pas si l'on voulait relever toutes les bévues des biographes à l'endroit de Rivarol.

la plus noble, quelques dames s'écriaient en le voyant passer : « *Voilà le bel abbé du séminaire de Sainte-Garde.* » Il y en avait même qui, entraînées par l'admiration, le suivaient des yeux en soupirant, et d'autres qui l'accompagnaient jusqu'aux portes de son austère demeure.

« On trouvera peut-être minutieux que je parle ici de la figure de Rivarol; mais une belle figure influe plus qu'on ne le pense sur les destinées d'un homme; et celle de Rivarol lui valut des bonnes fortunes, que je raconterais s'il n'avait pas eu d'autres mérites, et s'il n'eût été qu'un héros de ruelles ou un petit-maître. Plutarque, d'ailleurs, ne parle-t-il pas plus d'une fois de la beauté d'Alcibiade? Rivarol avait avec ce dernier plus d'une ressemblance; il était éloquent comme lui, et comme lui, il savait se plier aux mœurs et aux usages de tous les pays où il allait[1]. »

Ces quelques détails intimes donnés par le *sigisbée* de la comtesse Fanny de Beauharnais et le biographe de Restif de la Bretonne permettent bien des conjectures; et il est facile d'en broder le canevas. Nous nous bornerons à dire qu'ils expliquent suffisamment pourquoi, sinon comment, Rivarol sortit bien vite du séminaire où il s'était fourvoyé, quels aiguillons profanes lui rendirent insupportable le joug des vœux sacrés, et avec quelle soif de connaître, quelle impatience de jouir, quel superbe appétit de la vie, il s'élança dans le monde, plein de cette confiance en soi-même et dans les autres qui fait la joie de la jeunesse.

Mais celui qui étouffait sous les voûtes du cloître d'Avignon ne devait se trouver guère moins à l'étroit dans la maison paternelle, dans le paysage natal. Une si luxuriante et exubérante nature ne pouvait respirer à l'aise que du côté de Paris. Il fallait à ses poumons, il fallait à ses ailes l'air subtil de la capitale. Aussi ne sommes-nous pas étonné d'entendre Cubières-Palmaizeaux ajouter au récit que nous avons reproduit plus haut : « Envoyé avant lui dans la capitale pour y achever

[1] *Vie de Rivarol,* par Cubières-Palmaizeaux, dans l'ouvrage dont nous avons donné plus haut le titre, p. 241-242.

mes études, j'allai, avant de partir, lui faire mes adieux; et nous nous séparâmes avec la promesse de nous y revoir, et j'ai presque dit avec l'impatience de nous y retrouver. Rivarol était alors en philosophie, et la théologie m'avait déjà ouvert son sanctuaire. »

Nous n'avons pas de détails sur la vie de Rivarol en province, au sortir du séminaire. Nous en sommes réduits aux conjectures. Ces conjectures, fondées sur la connaissance que nous avons du caractère et du tempérament de l'homme, ne s'appuient d'ailleurs sur aucun fait positif. En est-il besoin pour comprendre ce travail de fermentation qui dut se faire en lui sous le feu des effervescences de la vingtième année, et pour croire que l'attraction qui le poussait vers Paris dut se fortifier de plus en plus des répugnances qui l'éloignaient de son pays natal? Par la force même des choses, par la seule fatalité de son esprit, il devait en être ainsi; et une cause déterminante de son départ n'est pas nécessaire pour expliquer qu'un tel acteur n'ait pu trouver dans Bagnols ni dans Avignon un digne emploi de ses facultés et un suffisant théâtre.

Son génie aventureux, son ambition impatiente, son humeur curieuse et frondeuse, ses goûts prodigues ne pouvaient s'accommoder longtemps de ces habitudes régulières, de ces mœurs circonspectes, de ces affections tranquilles, de ces sages plaisirs, de ces monotones devoirs qui rendent le séjour des petites villes si doux à ceux qui ne pensent plus ou à ceux qui ne penseront jamais, et en font le terne paradis des jeunesses oisives ou des égoïstes vieillesses.

L'esprit tout frémissant d'idées, le cœur bouillonnant de passions, Rivarol, qui n'avait pu contenir longtemps la séve débordante de ses vingt ans, et qui comptait déjà des succès, des bons mots et des dettes, ne tarda pas à étouffer devant ces eaux stagnantes, sous cette atmosphère étroite et lourde, chargée de préjugés et de résistances, de la vie domestique et provinciale. Il comprit de bonne heure, comme tant d'autres, qu'on n'est jamais prophète en son pays.

Qui n'a souffert comme lui, au début, des méfiances et des scrupules de ces petits centres provinciaux, sanctuaires de la tradition, casernes de l'habitude, où l'intolérance répond à toute hardiesse et l'inertie à toute initiative, où l'envie punit toute supériorité que ne dédaigne point le préjugé, où l'originalité fait peur, où la nouveauté déshonore? Là, le débutant, emprisonné dans la malveillance et le ridicule, se roidit en vain contre cette conspiration spontanée du mépris ou du silence. Là, le génie naissant se débat inutilement dans les mille liens de la routine. Pas d'encouragements à espérer, d'ailleurs, quand il n'y a pas d'hostilité à redouter : ou l'envie ou l'indifférence. On vous regarde vous noyer tranquillement dans l'ennui, quand on ne vous y aide pas. Le poëte et le penseur y vivent seuls, enfermés avec leur chimère comme avec un oiseau sauvage. Que de beaux feux qui s'éteignent comme un flambeau dans une grotte! Que de vies consumées, que de vieillesses venues peu dans cette morne attente de l'occasion qui ne passe jamais!

De là, l'instinct vivace, l'impatient élan qui tournent vers Paris, comme la plante vers la lumière, les rêves des jeunesses choisies; de là, l'attraction qui fait de Paris le rendez-vous des grandes ambitions et des grandes espérances. Ce n'est qu'à Paris que l'apprenti grand homme trouve le public qui fait les réputations. Ce n'est qu'à Paris qu'il trouve la liberté et les livres nécessaires à l'étude, la discrétion nécessaire à la pauvreté, des maîtres protecteurs et des émules dévoués. Ce n'est qu'à Paris que l'esprit peut tout oser et que la raison finit par avoir raison. Ce n'est qu'à Paris enfin que les jeunes gens de la tournure et de l'esprit de Rivarol, riches d'idées, prodigues de bons mots, affamés d'aventures, trouvent, selon le mot de Montesquieu, « à déballer leur marchandise » [1].

[1] On peut dire de Paris ce que Mazarin disait de Rome : « Rome n'est marâtre à personne », en ajoutant la condition du courage, du talent et même du bonheur, de l'étoile qui ne nuit point. « *Matrigna non fu mai Roma ad alcuno.* » « C'est dans Paris, a dit Duclos (*Considérations sur les mœurs*),

Dès l'automne de 1777[1] nous retrouvons Rivarol à Paris, terme d'une odyssée qui ne semble pas avoir été sans vicissitudes, port après maints orages. Sur ces vicissitudes, sur ces orages, nous ne savons rien que par ses ennemis, c'est-à-dire de source fort suspecte. Ces années d'apprentissage, toujours si dures même pour ceux qui, comme Rivarol, ne doutent de rien, surtout d'eux-mêmes, prêtaient sans doute quelque peu aux détails indiscrets et aux commentaires malins.

Il n'a pas daigné prendre la peine de rectifier les uns ou de réfuter les autres. De sorte que c'est à des témoignages étrangers et hostiles que nous devrons recourir, pour chercher à démêler le vrai et le faux, dans l'histoire des changements de nom de Rivarol et de son mariage, les deux points par lesquels cet habile et heureux railleur est demeuré vulnérable. « Tout Achille a son talon », disait Chamfort.

Est-ce Chamfort, est-ce Cerutti qui, dans un portrait satirique, — qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre en prose de la haine des ennemis de Rivarol, de même que la parodie du *Pauvre Diable* de Joseph Chénier en est le chef-d'œuvre en vers, — nous a montré le jeune abbé traversant les incarnations les plus diverses, endossant les costumes les plus disparates, plongeant dans les eaux les plus troubles, avant de reparaître enfin à Paris, toujours pimpant et narquois, sous le petit collet du début[2] ?

qu'il faut considérer le Français, parce qu'il est là plus Français qu'ailleurs. » « Êtes-vous en doute d'avoir du génie, a dit Jean-Jacques, selon Garat, allez passer un an à Paris, et si vous en avez un, vous le sentirez fermenter dans votre sein. » M. Mignet a dit moins déclamatoirement et non moins justement, à propos d'Amédée Thierry : « Il quitta de bonne heure sa ville natale, qui lui offrait bien peu de ressources, et il vint à Paris, dans cette ville de tout le monde, qui est à la fois la métropole et la colonie de la France, où le travail peut trouver des facilités, l'esprit des applaudissements, le talent se faire jour, le mérite prendre sa place. » Rivarol, qui devait beaucoup à Paris et à son influence vivifiante, n'a pas été ingrat. C'est lui qui a dit de Paris que « la Providence y est plus grande qu'ailleurs ».

[1] M. Lefèvre-Deumier dit 1774, beaucoup trop tôt à notre avis.

[2] « Il forma son génie adolescent dans une étude de procureur... Du silence

Quoi qu'il en soit de toutes ces évolutions et métamorphoses imaginées pour les besoins de la cause, il n'y a guère d'avéré que le passage de Rivarol à Lyon, comme précepteur, sous le nom de *Longchamps,* et son séjour à Paris et à Versailles comme solliciteur, chercheur d'occasions, apprenti grand homme, aspirant à une sinécure quelconque sous le nom d'abbé, puis de chevalier Rivarol de Parcieux.

C'est sous ce nom qu'à Paris et à Versailles, tour à tour, dans quelque hôtel d'Espagne ou autre, Rivarol, vers 1777, taillait sa plume, demandant de quoi il était question, et en attendant un meilleur emploi de son éloquence, l'essayait sur son hôte et sur son tailleur. Plein de confiance dans la Providence et le hasard, « son incognito », il se sentait tout prêt à gouverner le monde, quoique fort incertain encore de la façon dont il payerait son écot. Mais un homme de tant d'esprit devait-il être embarrassé pour si peu ?

Aussi croyons-nous que de ce premier et vulgaire souci il ne se tourmenta guère. Et il eut raison, car il ne tarda point à trouver tout ce qui commençait alors une fortune : des salons pour l'admirer, des libraires pour l'imprimer, et des sots pour le haïr.

En moins de temps qu'il n'en faut pour user un habit, ses premiers succès en tout genre, sa fatuité naturelle qui ne fit que s'en accroître, sa verve inépuisable, son imperturbable jovialité, la précision dans la critique et le bonheur dans la satire, qui en firent bientôt un maître redoutable dans cette escrime de l'esprit et un juge par excellence en matière de ridicule : toutes ces qualités et tous ces défauts, mis encore en relief par l'expansivité de sa nature gasconne, lui avaient

de l'étude, il passa au bruit des armes, et malgré sa haute naissance, il commença par être, comme Pierre le Grand, simple soldat. Ami précoce de l'antithèse et des travestissements, après avoir quitté la plume pour l'épée, il quitta l'épée pour le petit collet ; il fut précepteur à Lyon, puis bourgeois à Paris, puis grand seigneur à Versailles, puis journaliste en Amérique, puis marié en Angleterre. » Tout cela sent bien le libelle ; et le pire des pamphlétaires est encore celui qui est mal informé.

procuré beaucoup d'amis et encore plus d'ennemis, dont la légère mésaventure que lui suscita l'adjonction, qualifiée d'usurpation, du nom de de Parcieux à son nom patronymique, défraya d'abord la malignité.

Cette adjonction n'était pas un masque; c'était, au contraire, pour être mieux vu, et donner le meilleur air possible à son infimité, que Rivarol inconnu s'affublait non du déguisement, mais de la recommandation du nom de l'honorable membre de l'Académie des sciences [1], avec lequel, d'ailleurs, il avait une certaine parenté. Était-il simplement son cousin ou son neveu à la mode de Bretagne? Toujours est-il qu'il orna un moment son nom, encore obscur, de ce supplément, et que c'est sous ses auspices [2] qu'il se présenta à d'Alembert, en compagnie de Cubières-Palmaizeaux son introducteur, et fut présenté par d'Alembert à Voltaire. Car le patriarche de Ferney, attendri par le pressentiment de la mort prochaine, et dont la griffe ne faisait plus que patte de velours, devait bénir Rivarol à ses débuts, comme tant d'autres qui étaient moins

[1] Antoine de Parcieux, physicien et géomètre célèbre, comme dit un écrivain spécial, « par ses cadrans solaires, le projet du canal de l'Yvette, et cette modestie qui fit dire de lui qu'il était aussi simple que ses machines. C'est ce même savant dont Voltaire, sous le nom de l'*Homme aux quarante écus,* adopta les calculs économiques pour les présenter avec cette naïveté maligne qui donne à la raison tout le piquant de la satire, à la discussion tout le charme du roman. » (*Notice sur Antoine Deparcieux, professeur à l'École centrale du Panthéon et au Lycée républicain, lue à la rentrée des Écoles centrales du département de la Seine, etc., le 15 brumaire an VIII,* par J. F. R. Mahérault, professeur à l'École centrale du Panthéon. Paris, Ballard, an VIII, in-8° de 37 pages.) Cet Antoine Deparcieux, né à Cessuns-le-Vieux, département du Gard, en 1753, mort le 7 messidor an VII, à quarante-six ans, était le petit-neveu, savant distingué lui-même, du savant illustre. Ce dernier était né au Clotet de Cessuns, dans le diocèse d'Uzès, le 23 octobre 1703; il mourut le 2 septembre 1768.

[2] On trouve dans les notes de la *Vie de Rivarol,* par Cubières-Palmaizeaux, p. 295 de l'ouvrage biographique dont nous avons donné le titre, une lettre de Rivarol datée de Versailles, priant en grâce son compatriote « d'écrire à M. d'Alembert, pour lui dire en sa faveur tout ce que sa bonté pour lui lui suggérera ». La lettre est signée Rivarol-de-Parcieux. Cubières ne se borna pas à la recommandation, puisque c'est lui, à ce qu'il raconte du moins, qui conduisit Rivarol chez d'Alembert.

de sa race. Et il devait trouver dans d'Alembert, comme nous le verrons, un patron plus sérieux et aussi actif que le permettait à l'illustre savant auquel mademoiselle de Lespinasse avait pris tout ce qu'il possédait de tendresse, le philosophique égoïsme dont il est demeuré, après Fontenelle, un des types[1].

Rivarol de Parcieux ne garda qu'un moment cette dernière qualification, que l'académicien auquel il l'avait empruntée ne lui réclamait point, par la bonne raison qu'il était mort en 1768[2], mais qui lui fut disputée aigrement par un neveu, plus autorisé que tout autre à s'appeler d'un nom qu'il tenait de son père, et assez excusable de prétendre le garder seul.

Lorsque, sur la protestation de M. Antoine de Parcieux, qui revendiquait de fort mauvaise humeur le privilége d'un nom que Rivarol avait pris de si bonne grâce, celui-ci le rendit tranquillement à son adversaire, personne ne s'avisa de rire aux dépens du séduisant usurpateur. Il avait la qualité française par excellence. Il faisait tout de bonne grâce. Il désarmait la médisance par son imperturbable belle humeur. Quand il lui arriva d'être ainsi un peu brusquement et même brutalement démasqué, on fut plutôt tenté de se moqner du plaignant, qui avait le tort d'avoir raison sans esprit, que de l'auteur de cet assez inoffensif sinon innocent larcin, qui, grâce à son esprit, n'avait jamais plus raison que lorsqu'il avait tort.

[1] D'Alembert était à cette époque le protecteur attitré des débutants, leur introducteur dans la vie littéraire. C'est ainsi que nous voyons l'académicien, un peu faux bonhomme, et non moins décevant que bienveillant, recevoir et éluder tour à tour les hommages et les sollicitations de Brissot, de Colin d'Harleville, de Desgenettes, de Montlosier. Il avait succédé à Voltaire dans ce rôle, mais ne l'y avait pas remplacé.

[2] Rivarol n'avait donc pu se présenter, comme l'ont dit la plupart des biographes, à l'académicien Deparcieux. Il n'y a pas d'enchevêtrement de lianes dans une forêt vierge qui soit plus épais et plus confus que ce fourré de calomnies parasites et acérées dont la haine des ennemis de Rivarol a embarrassé sa mémoire. Nous les écarterons une à une, sans nous flatter de les arracher toutes.

Il se tira donc de ce mauvais pas avec la désinvolture d'un homme de bonne compagnie qui a, par mégarde, pris au vestiaire un autre chapeau que le sien, et d'une pirouette il esquiva même le ridicule dans une affaire où tout autre eût mis le pied dans l'odieux.

La gaieté avec laquelle il accepta cet accident dont il ne tînt pas à la mauvaise humeur du revendiquant, mauvaise humeur qui a gagné jusqu'à son biographe[1], de faire un camouflet et même un affront, sembla même et semble encore témoigner de sa bonne foi. Il s'empressa donc de restituer au réclamant, qui en avait plus besoin que lui, ce passe-port qu'il jugeait désormais inutile[2], et se résigna sans barguigner à s'appeler le chevalier, et bientôt après le comte de Rivarol[3].

[1] Le citoyen Mahérault, qui avait trop beau jeu contre un absent, un proscrit, un émigré, n'y va pas de main morte dans sa brochure, où nous lisons le passage suivant (p. 17):

« Ce fut par respect pour la mémoire de cet oncle, dont il portait le nom avec orgueil, qu'il sortit une seule fois de sa modération ordinaire. Un prétendu chevalier, qui ne l'était que sous le rapport de l'industrie, voulait cacher sa rentrée dans Paris, et se faisait appeler Deparcieux. Le physicien, persuadé que le vol d'un nom n'est souvent que le prélude d'autres vols plus considérables, prie M. le chevalier de ne pas faire tant d'honneur à un roturier. Celui-ci crut intimider notre philosophe, en se présentant chez lui avec l'audace de Mercure entrant chez Amphitryon ; mais on lui prouva si énergiquement qu'il n'avait pas affaire à Sosie, que le dieu prétendu se trouva trop heureux de prouver au moins qu'il avait des ailes aux talons. Blâmera-t-on cette vivacité momentanée dans Deparcieux, etc. ? »

[2] Cubières-Palmaizeaux attribue le demi-pseudonyme affiché par Rivarol à de bien singulières causes · « L'accident arrivé à son père, et que j'ai rapporté plus haut (la fermeture de son auberge pour avoir fait payer trop cher son hospitalité au comte d'Eu), lui faisait craindre peut-être qu'on ne lui fît un crime des torts paternels, comme alors c'était l'usage. » Il nous semble plus dans le vrai quand il ajoute : « Peut-être aussi que voulant paraître dans le monde sous une bannière respectable, il crut qu'il n'y en avait pas qui pût lui faire plus d'honneur que le nom de Deparcieux, nom qui était alors universellement honoré. » Rivarol dut en effet céder à la tentation des gens d'autant plus impatients du succès, que le succès leur est nécessaire pour vivre, et prendre un nom tout fait, en attendant qu'il pût s'en faire un.

[3] « Il s'est vengé fort noblement, dit Grimm, en prenant le nom de chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartiendrait pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre. »

Ce ne fut pas, comme nous le verrons bientôt, sans faire plus d'une infidélité à son nom définitif et sans prendre encore de temps en temps, pour ses premiers ouvrages, des pseudonymes plus ou moins autorisés.

Quoi qu'il en soit, quand on ne lui contesta plus ce nom de Rivarol, c'est le titre dont il le faisait précéder qui devint le point de mire des quolibets.

Rivarol laissa dire et demeura comte en dépit des lazzi de certains critiques qui se discréditaient par leur acharnement, et qui étaient trop intéressés pour être sincères.

Dès ces premières attaques se dégage ce trait de caractère qui est essentiel dans sa physionomie, que nous avons déjà signalé à propos de son attitude dans l'affaire Deparcieux, et qu'il importe de mettre tout à fait en lumière.

Rivarol était ce qu'on peut appeler beau joueur en matière de raillerie. Il ne déplaisait pas à cet excellent tireur d'être pris pour cible à son tour. Il n'avait point l'épiderme sensible à l'excès, la susceptibilité ombrageuse et chatouilleuse des grands railleurs de son temps, Voltaire entre autres, qui ne pouvait pardonner aux autres d'user des armes dont il se servait si volontiers lui-même.

Rivarol, au contraire, qui voulait jouir de toutes les immunités de l'esprit, et en abusait même quelquefois, avait cela de bon qu'il les accordait volontiers à ses ennemis, même lorsque, en s'efforçant d'être spirituels, ils ne parvenaient qu'à être méchants. Il admettait fort bien qu'on se moquât de lui, comme compensation du droit qu'il avait pris de se moquer de tout le monde.

Peu d'hommes ont été plus attaqués, et ont fait tête à l'injure avec un plus imperturbable sang-froid. Il était impossible d'essuyer le feu avec plus d'intrépidité et plus de calme, de le rendre avec plus de rapidité, de justesse et de bonheur. Ses ripostes étaient encore plus terribles que ses attaques. Il avait le dernier mot foudroyant.

Le plus souvent, il faut le dire, il se contenta de rire de

l'impuissance de ceux qui prétendaient égayer la galerie à ses dépens. Il ne prodiguait point sa verve et ne brûlait pas sa poudre aux moineaux. Mais ceux à qui il fit l'honneur de les traiter en adversaires n'ont pas eu à s'en louer, et la blessure de leur vanité déchirée saigne encore. Chamfort, Cerutti, Chénier, Garat, Rulhière, Mirabeau, Delille, les meilleures dents de cette meute de beaux esprits acharnée après lui, ont mordu en vain, et leur réputation porte toujours la marque du fouet dont Rivarol les cinglait de temps en temps, en se retournant, lorsque le bruit fait à ses trousses l'importunait. En revanche, le public a depuis longtemps oublié la plupart de ces anecdotes de représailles, et cette chronique scandaleuse de la jeunesse de Rivarol, dont le sel s'est vite éventé [1].

Cerutti semble convenir de l'inégalité de la lutte, lorsque, après avoir resumé la vie de Rivarol et compté ses métamorphoses, il ajoute, avec un ressentiment qui s'essaye en vain à la légèreté, et ne parvient pas à dissimuler la douleur de piqûres trop bien dirigées :

[1] C'est à Cerutti, dans sa *Satire des satires*, et non à Champort, qu'il faut attribuer ces pages enfiellées qui sont en *noir* le meilleur portrait de Rivarol. L'éditeur des *OEuvres de Rivarol* (1857) et plusieurs biographes les donnent à Chamfort. Mais Auguis (*Révélations indiscrètes du dix-huitième siècle*) nomme Cerutti comme leur véritable auteur. C'est là que nous trouvons un de ces tours par lesquels Rivarol s'amusait, au dire de ses ennemis, à corriger la malignité de la fortune. Inutile d'ajouter que l'anecdote est évidemment controuvée, et que nous n'y croyons pas. « Voici l'espièglerie qu'il a faite à la dame Meunier, aubergiste à Fontainebleau. M. le comte, sa digne épouse, son noble fils et une servante étaient logés et nourris chez elle depuis six semaines. Tout à coup M. le comte va à Paris pour un jour et ne revient point. Huit jours après, madame la comtesse part et ne revient plus ; l'enfant reste seul pour caution. Les Égyptiens mettaient en gage les momies de leurs ancêtres ; le vaillant Albuquerque y mit sa moustache. M. le comte n'a ni moustache ni momie, mais il a un fils qu'il expose dans les grandes occasions. »

Du même acabit est la mésaventure que lui prête ce sournois de Cubières : « Avant de se dépouiller de ce glorieux manteau (le nom de Deparcieux), Rivarol avait connu à Versailles une dame qui n'était ni jeune ni belle, l'avait trouvée fort jeune et fort jolie ; elle s'était arrangée avec lui comme alors s'arrangeaient certaines dames ; elle lui donnait la table, le logement : bref, ils partageaient ensemble tout ce qui était susceptible de partage. Ce

« On voit qu'il a, pour parler sa langue, voyagé dans toutes les conditions. L'empire de sottise n'a pas un coin qui ne lui soit familier : *avantage inestimable pour piquer les gens à l'endroit sensible*. La fortune s'est plu à lui donner l'éducation de la satire, comme la nature lui en avait formé l'heureux tempérament. Aussi sa vie n'est qu'une raillerie continuelle. Il serait facile de rapporter toutes les bonnes plaisanteries qu'il a faites à une foule d'amis, de bienfaiteurs, de créanciers ; mais c'est de la gaieté de ses écrits et non de ses actions que le public a besoin. »

Par un sentiment de discrétion et de fierté fort légitime, Rivarol ne nous a laissé, du reste (et c'est encore un trait caractéristique à noter au passage), aucun détail sur lui-même. Réduisant volontairement, dédaigneux des biographes, son immortalité au viager, il ne parlait jamais de ces dures et pénibles années, dont ses ennemis aimaient tant à parler, au contraire : années d'épreuves et d'efforts, de souffrances ignorées et de douleurs solitaires, dont sa puissante et souple nature triompha non sans peine, fécondes pour la calomnie, stériles pour le souvenir, et sur lesquelles plus tard il jetait comme un voile de pudeur, non pour en cacher l'ivresse, mais

genre de vie plaisait assez à Rivarol, qui, naturellement paresseux, aimait à cueillir des roses pourvu qu'elles fussent sans épines. Un incident qu'il aurait dû prévoir, vint tout à coup troubler son bonheur, et lui prouva qu'on se pique le bout des doigts même en cueillant les roses les plus fanées. Ce fut un rival qui causa son infortune, et quel rival encore ! un apothicaire !..... Oui, le croira-t-on ? Ce fut un apothicaire qui lui enleva sa conquête surannée, et qui, jaloux de ses succès, voulut même lui enlever la vie... Rivarol haïssait autant les procès criminels qu'il aimait le repos ; il aurait pu traduire devant les tribunaux un homme qui l'avait attaqué avec un tube beaucoup plus dangereux qu'une seringue ; il lui céda sa Dulcinée, et vint à Paris rire avec ses amis de son aventure. Il était pauvre cependant, et presque dans l'indigence ; ses amis lui prêtèrent de l'argent, et il leur témoigna sa reconnaissance avec tant de grâce, qu'ils le remercièrent de l'avoir accepté. »

Nous ne citons ces anecdotes que pour montrer jusqu'où est allée la haine jalouse et rancunière des ennemis de Rivarol. Il n'était pas inutile de marquer la limite des calomnies dont il a été l'objet, si elles ont eu des limites, afin de faire pardonner au railleur ses propres écarts, dont aucun n'est allé aussi loin, et permettre d'apprécier des adversaires qui ne reculaient pas devant de si plates diffamations. Ces excès donnent l'idée des mœurs littéraires d'un temps où l'on pouvait échanger impunément de telles aménités.

pour en cacher la nudité. On peut supporter les affronts de la fortune, et dévorer l'amertume des rigueurs du sort, mais on le fait en silence pour le faire avec dignité ; et s'il y a quelque charme intime et personnel à se souvenir, arrivé au port, des naufrages qu'on a traversés, on n'a garde de partager ce plaisir amer dans des confidences toujours dangereuses, car il ne manque pas de gens pour trouver au fond de vos infortunes les plus innocentes quelque chose de mérité.

Pourtant à ceux qui comme nous lui eussent posé avec une sollicitude amicale, au-dessus du soupçon d'indiscrète curiosité, l'importune question : « De 1777 à 1784, époque où vous sortîtes enfin de cette littérature facile qui vit d'occasions et de bons mots, et dont le plus insigne labeur se compose d'une collaboration intermittente au *Mercure,* comment vécûtes-vous ? » sans doute que Rivarol eût répondu :

« A la grâce de Dieu. Oubliant sans cesse le jour pour rêver au lendemain, je vécus de privations et d'espérances, de sacrifices et de chimères, du pain sec du prisonnier, de l'eau claire du philosophe ; j'amassai, dans de capricieuses études, ce trésor de mémoire et d'improvisation que trouve inépuisable aujourd'hui l'indiscrète avidité de mes admirateurs. Je nourris mon esprit et je négligeai mon estomac. Quelques soupers chez les grands seigneurs amis de l'esprit, quelques bonnes fortunes d'hospitalité, quelques triomphales conférences au Caveau, payées en applaudissements, quelques succès de café ou de salon, plus brillants que solides et plus flatteurs que lucratifs, quelques obscurs travaux de journal, quelques anonymes besognes de librairie, la réputation en agréable fumée, en mousse de champagne, la fortune en menue monnaie : voilà comment, l'œil opiniâtrément fixé sur l'avenir réparateur et vengeur, ma jeunesse insoucieuse épuisa les roses et les épines d'une existence fastueuse et précaire, laborieuse et active, féconde et stérile, enviée et méprisée à la fois. Si vous me demandez pourquoi j'ai si peu produit, étant par ma pauvreté si forcé de produire, je vous répondrai qu'en véritable

Gascon, j'ai la parole alerte et la plume lente, et que j'ai dû, avant de les écrire, parler longtemps tous mes livres. Je vous dirai ensuite que de bonne heure est venue la gloire des salons, complice de ma paresse. Je vous dirai enfin qu'il ne s'agissait pas alors d'écrire, mais de vivre, et que c'est là un assez beau résultat pour avoir absorbé tout mon temps. A la jeunesse libre, pauvre et fière à qui l'on demande : *Qu'as-tu fait?* et qui répond tristement : *J'ai vécu,* il n'en faut point demander davantage. C'est là une assez belle victoire. »

Ainsi, sans doute, devançant et paraphrasant le mot fameux de Sieyès sur son silence pendant la Terreur, nous eût répondu Rivarol, non pour satisfaire notre curiosité, mais pour s'y dérober. Ces quelques détails évasifs, ces allusions mystérieuses, ces réticences qui permettaient de deviner ce qu'il ne voulait pas dire, sont tout le tribut de confidences que les plus favorisés ont obtenu de lui sur l'intimité de ces années maigres, de ces temps brillants en apparence, ingrats en réalité, d'incubation, de gestation, qui précèdent toutes les hégires. On comprend cette coquetterie de réserve, quand on songe qu'avec son nom, son titre, ses goûts élégants, ce besoin même de réflexion et d'étude qui l'empêchait de se livrer au hasard de l'inspiration et l'enchaînait au sourd labeur de la pensée [1], Rivarol dut endurer plus d'une déception, dévorer plus d'un affront et connaître dans toute sa rigueur ce supplice d'un esprit large dans une vie étroite, exprimé par l'antiquité dans ces trois mots pleins de choses : *res angusta domi.*

[1] Comme tous les vrais écrivains, Rivarol avait, de la dignité de l'art et de la perfection nécessaire de la forme, une idée inflexible comme un besoin. Il était exigeant et difficile pour lui-même plus que pour les autres. « Il avait pour principe, dit la *Notice* de 1808 en tête de ses *Œuvres,* qu'un jeune homme qui se sent des talents doit commencer par bien approfondir sa langue avant de se livrer au public; qu'il doit d'abord beaucoup écrire pour lui-même avant d'écrire pour les autres; qu'il faut paraître dans la littérature avec un style tout formé, et ainsi qu'il le disait, armé de toutes pièces, comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter. » Il disait encore : « L'art doit se donner un but qui recule sans cesse. »

Il est trop facile de se figurer ce que devait cacher de tristesses la coulisse de cette existence brillante et précaire, une fois le fard du théâtre essuyé, en ces temps où de précoces succès de salon ne sauraient compenser pour Rivarol l'absence de la gloire ; où une *Lettre sur le poëme des Jardins* de l'abbé Delille, une autre sur les *Aérostats et les Têtes parlantes* de l'abbé Mical, composent à peu près tout son bagage littéraire ; où il passait la journée à lire, à se chercher, à dormir ; la nuit, à causer dans ces réunions dont il faisait le charme, et au sein desquelles cette bonne nouvelle : « *Nous aurons M. de Rivarol* », suffisait pour attirer un nombreux auditoire.

Le plus clair de son talent se composait alors, pour le public, de ces mots plaisants qui faisaient si rapidement le tour de Paris, dont la malignité déguisait la profondeur, et dont la victime était à jamais jugée [1].

De même, le plus clair de son revenu devait se composer de ces cinquante écus par mois que lui vint offrir Panckoucke pour écrire au *Mercure,* et avec lesquels, par un emploi qui contribue à le peindre, il s'empressa de payer un secrétaire et un valet. C'est ce secrétaire dont il aimait à parler, et sur la bêtise duquel il aiguisait son esprit tous les matins [2].

[1] Celui-ci, par exemple, à propos de ce vers de Lemierre que son auteur appelait orgueilleusement le *vers du siècle :*

> Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

« — *C'est le vers solitaire* », dit un jour plaisamment Rivarol. Et Lemierre éteignit sa prétentieuse bougie, qu'il prenait pour un flambeau.

[2] Il ne se souvenait plus le soir de ce qu'il avait écrit le matin. Aussi Rivarol disait : « Ce serait un excellent secrétaire de conspiration. » Il y toute une légende sur ce secrétaire qui pourrait occuper un bon chapitre du *Rivaroliana.* M. de L... avait dit, dans une société, à l'abbé de Balivière : « Mettez-vous là à côté de moi, l'abbé. Vous direz force bêtises, et cela réveillera mes idées. » Rivarol retournait plaisamment ce mot de M. de L... en disant à son secrétaire : « Monsieur de B..., mettez-vous là ; je vous dirai force bêtises, et cela réveillera vos idées. » Un jour, Rivarol avait discuté très-vivement sur la politique avec M. de B..., son secrétaire. Celui-ci lui dit : « Je suis bien aise, monsieur de Rivarol, que vous vous rapprochiez enfin de mes idées. » — « Et moi, je suis charmé de voir que vous vous rapprochiez enfin de mon genre. »

Les ennemis de Rivarol se sont d'autant plus égayés sur ce secrétaire, qu'il n'était pas un mythe. Mais ils n'en ont point ri autant que Rivarol lui-même.

Il est demeuré peu de traces de cette collaboration de Rivarol au *Mercure,* qui fut évidemment son premier travail littéraire, et ce n'est qu'à ce titre de *maiden-speech* que nous mentionnons ces improvisations de journal, moins brillantes, mais aussi éphémères que ses improvisations de salon.

Le plus clair bénéfice, pour Rivarol, de la protection de Panckoucke, cet intelligent entrepreneur de publicité, ce Mécène à bon marché, dans lequel les industriels littéraires de ce temps saluent à bon droit le fondateur de leur commerce, le type le plus complet, idéalisé par le lointain, de leur physionomie, fut ce subside de cinquante écus, qui permit à son prodigue collaborateur de se donner le luxe d'un secrétaire et d'un valet. Pécuniairement, on le voit, ce fut peu.

Moralement, Rivarol ne gagna guère qu'un ennemi de plus, aux hasards dangereux, pour les natures délicates, de ces hospitalités banales du journal commun, qui dégénèrent facilement en promiscuités tranquilles quand on s'y accommode de tout, en universelles hostilités quand on prétend y choisir parmi les hommes et y distinguer parmi les procédés.

Littérairement, Rivarol y assouplit sa plume, y disciplina sa verve, y apprit le métier, y essaya divers sujets, y aiguisa son talent.

Il n'y ajouta rien à sa réputation naissante, car il n'y signait point ces *extraits* (c'est le nom des essais critiques du temps), qu'il ne jugeait pas valoir l'honneur de son nom, ni même d'un nom [1].

C'est là ce qui rend si obscure cette aurore littéraire d'un talent qui avait non la modestie, mais l'orgueil du nuage, et s'y déroba jusqu'à ce qu'il fût sûr de son rayonnement.

Aussi le nom de Rivarol ne figure-t-il pas sur la liste des

[1] Cubières Palmaizeaux, *Vie de Rivarol,* dans l'ouvrage précité, p. 245 à 249.

collaborateurs du *Mercure,* dressée pour cette époque, de 1780 à 1782, par les historiens spéciaux [1].

Garat, ce Basque sournois, dont toutes les rencontres avec le subtil Gascon furent des chocs qui ne se terminèrent pas toujours à son avantage, a su dissimuler ses griefs et ses blessures sous le voile de ce silence dont il a usé, dans le cours de sa carrière, plus habilement encore que de son éloquence.

Nous avons en vain cherché, dans les *Mémoires littéraires* ou dans les *Mémoires politiques* de celui qui signait au *Mercure* du nom rocailleux de *Cosseph d'Ustaritz,* le nom de Rivarol. Il s'est vengé, en n'en parlant pas, même dans les pages où il esquisse l'histoire de la conversation au dix-huitième siècle, de celui qui fut le dernier maître, le dernier héros de cet art frivole et charmant de l'éloquence mondaine [2].

Si Rivarol, qui toute sa vie plus voluptueux de gloire qu'ambitieux de pouvoir, sut plutôt se servir de son talent qu'en profiter, fit à peu près à ses frais sa campagne du *Mercure,* on peut dire qu'il ne tira pas mieux parti des occasions et des succès de sa campagne mondaine dans les cercles et les salons. Il ne fit pas plus fortune qu'un bel esprit de café. Toute son histoire, sous ce rapport, se trouve résumée par l'avortement de cette entrevue avec M. de Maurepas, où Rivarol se déroba, plus encore par insouciance que par désintéressement, à des avances dont tout autre que lui eût sans doute recueilli plus qu'un sourire répondant à un bon mot.

Rivarol se méfia-t-il de ce ministre égoïste et stérile qui se piquait plus encore d'aimer l'esprit qu'il ne l'aimait réellement, et se plaisait plus à compromettre un jeune talent qu'à l'employer, à le flatter qu'à l'encourager? Toujours est-il qu'il paya de vent celui qui sans doute ne l'eût payé que de fumée, et quitta, sur un aimable persiflage, qui lui épar-

[1] M. Eugène Hatin, dans son *Histoire de la presse*, l'ouvrage le plus complet sur la matière, ne le mentionne pas.

[2] *Mémoires historiques sur le dix-huitième siècle et sur M. Suard,* par Dominique-Joseph Garat, 2 vol. in-8°, 1821.

gnait le danger d'être dupe, le plus frivole et le plus décevant des hommes d'État.

« M. de Maurepas, ayant désiré connaître Rivarol, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le vieux ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, s'écria :

« — C'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs.

« — Monseigneur, répliqua Rivarol, de grâce, ne vous fâchez pas ; je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste ; dans peu, je serai un personnage[1]. »

C'est ainsi que Rivarol, qui sacrifiait si volontiers les autres à un bon mot, s'y sacrifia cette fois lui-même, éludant par malice les ouvertures de M. de Maurepas, comme il devait plus tard éviter par mépris, au début de la Révolution, une autre de ces équivoques bonnes fortunes qui veulent des Mirabeau, et dont il renvoya en effet à celui-ci le digne entremetteur, Lauzun.

Nous sommes arrivés au terme du premier chapitre, plus riche en conjectures qu'en faits certains, et en anecdotes qu'en événements, de cette histoire d'une jeunesse que Rivarol prolongea, sans trahir par une œuvre la force qu'il dissimulait sous la grâce, jusqu'à trente ans.

Jusqu'en 1782, celui qui sera surtout un grand *essayist* et qui commencera, à la façon de ses confrères anglais d'alors, tant de choses pour en achever si peu, n'a encore rien écrit que des travaux de journal, rares, mercenaires et anonymes. Dans cette carrière, où il ne se hasarde que pas à pas, choisissant l'heure, attendant l'occasion, son premier ouvrage ne dépassera pas les bornes de la brochure, et il ne le signera encore que de sa gaieté et de son esprit.

Ce n'est guère qu'à partir de 1783 que Rivarol entrera sérieusement, si ce mot peut s'appliquer à un homme qui

[1] *Œuvres de Rivarol,* t. V, p. 352.

garda toujours en tout la légèreté et même la frivolité de son esprit et de son temps, dans la littérature et dans la vie : dans la littérature, par le *Discours sur l'universalité de la langue française;* dans la vie, par son mariage. Ce n'est qu'à partir de 1783 qu'il aura une situation reconnue, sinon respectée, et que s'effacera le contraste, — qui est l'originalité la plus saillante de ces années d'incubation, d'initiation, — entre des débuts littéraires obscurs et des succès mondains éclatants, entre les tâtonnements solitaires dans l'ombre, le jour, et les bruyants essors du soir, à la lumière et aux applaudissements des salons.

Nous nous hâtons donc de clore cette période, ingrate pour le biographe, où Rivarol n'a point et n'a pas tenu à avoir d'histoire, et nous arrivons à la période des faits précis, des dates certaines, du développement progressif du talent de Rivarol, du développement complet de sa physionomie.

Cette période nous le montrera recueillant en amis et en ennemis la double moisson de tous les premiers succès, payant les suffrages plus mondains encore que littéraires dont se compose à ce moment sa gloire, de la fausse bonne fortune d'un mariage décevant; enfin, aiguillonné dans sa paresse par la nécessité et par le dégoût, par le besoin de pain et le besoin de consolation, tirant de sa veine mûrie deux bons ouvrages, deux fruits déjà savoureux, et fondant, comme tant d'autres, sa renommée sur les ruines de son bonheur.

CHAPITRE III

PREMIERS OUVRAGES. — LE MARIAGE DE RIVAROL.

1782-1783.

Un mot de Rivarol sur l'avantage qu'il y a de n'avoir rien fait, à condition de n'en pas abuser. — Premier ouvrage qu'il ait *écrit* après en avoir *parlé* tant. — Pamphlet critique sur les *Jardins* de l'abbé Delille. — Horreur de Rivarol pour la plume. — Rivarol proteste au nom du goût contre l'engouement des salons pour le poëme de Delille. — La critique est en général de son avis, et la postérité lui a donné raison. — Molle défense de la *Correspondance* de Grimm. — Analyse de la lettre critique de Rivarol. — Sa conclusion. — Extrait de la *Correspondance littéraire*. — Succès de l'opuscule. — Rivarol n'a pas plus que Delille le sentiment de la nature. — Pour achever sa victoire et mettre tous les rieurs de son côté, Rivarol publie le *Dialogue du chou et du navet*. — Extrait de cette satire. — Delille ajoute à son poëme un épisode expiatoire consacré au potager. — Premières relations de Rivarol avec Buffon, qui applaudit à ses épigrammes contre Delille. — Celui-ci est tenté de représailles non littéraires, mais a le bon goût d'y renoncer. — Rivarol le remercie ironiquement de sa clémence. — Lettre de Buffon au comte de Barruel-Beauvert. — Lettre du même à madame Necker. — *Lettre* de Rivarol *sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes,* et *l'état présent de l'opinion publique à Paris.* — Hommage de cet opuscule à Cubières-Palmaizeaux. — Appréciation de la *Correspondance littéraire* de Grimm. — Physiologie et philosophie du ballon. — Avis de Rivarol sur la découverte de Montgolfier. — Curieux état d'opinion. — Le mariage de Rivarol. — C'est la seule sottise d'une vie toute spirituelle. — Tout Achille a son talon. — Rivarol avare de confidences sur cette surprise du cœur. — Louise-Henriette Mather-Flint. — Esquisse de sa physionomie et de sa vie. — Témoignage de Cerutti. — Témoignage plus autorisé du frère de Rivarol. — Madame de Rivarol figure parmi les admiratrices de Rétif de la Bretonne. — Billet d'elle à l'auteur de la *Paysanne pervertie*. — *La Rivarole*. — Ouvrages de madame de Rivarol. — Sa *Notice* sur son mari. — Sa lettre à Suard. — Type de veuve implacable plus qu'inconsolable. — Sa mort. — Conjectures sur la date du mariage de Rivarol. — Portrait de Rivarol en 1784 par Wyrsch. — Il est bien supérieur à celui de Carmontelle. — Détails fournis par le baron de Théis. — Les bonnes fortunes de Rivarol. — C'est un don Juan discret. — Séparation consacrée, a-t-on dit, par le divorce. — Conjectures

sur la date et les circonstances de cet événement domestique. — Histoire du premier prix de vertu décerné par l'Académie française... à la garde-malade de madame de Rivarol. — Version de Cubières-Palmaizeaux. — Version de Sulpice de la Platière. — Extrait de la *Correspondance littéraire* de Grimm. — Insinuation maligne relative à la part de l'abbé Delille à cette marque de bienveillance de l'Académie accordée à un de ses détracteurs. — Grâce à une réciproque réserve, à une égale fierté, les dissensions du ménage de Rivarol n'ont pas éclaté en public et sont exemptes de scandale. — Les mariages *dos à dos.*

« C'est un terrible avantage, disait Rivarol, que de n'avoir rien fait; mais il ne faut pas en abuser. »

Nul mieux que son auteur n'était à même d'apprécier la justesse de cette assertion.

C'est en 1782 qu'il se décida à profiter pour lui-même de ce conseil qu'il donnait aux autres, à risquer sous un *incognito* qui n'était plus que de la coquetterie sa première entrevue avec le public, et à faire son début véritable, en dehors de ces apparitions furtives à quelque fenêtre du *Mercure* qui ne pouvaient guère compter pour sa réputation.

Les journaux ont plus d'un avantage sur le livre, aux yeux du moins de ceux qui savent se contenter de peu. Le livre, si petit qu'il soit, a cette supériorité sur ces feuilles légères, qu'il résiste au vent qui les emporte, et qu'il dure plus longtemps. Aussi n'existe-t-on littérairement que par le livre. Dans les journaux, où la trace du jour efface celle de la veille, pour disparaître elle-même le lendemain, l'écrivain débute perpétuellement.

Le premier ouvrage que Rivarol ait écrit, après en avoir parlé tant, et auquel il ait fait le sacrifice de ces répugnances pour la plume qu'il exprimait si plaisamment [1], était une sorte de petit pamphlet critique sur le dernier ouvrage de l'abbé

[1] Rivarol, qui adorait le lit et y passait une partie de sa vie à lire ou à causer, trônant, comme les belles pédantes d'autrefois, au milieu d'un cercle d'auditeurs de ruelle, détestait la plume, « cette triste accoucheuse de l'esprit, avec son long bec effilé et criard ». Il s'en servait pourtant fort bien, dans le sens matériel du mot, car son écriture élégante et svelte est gracieuse et claire comme son esprit.

Delille, où il donnait le signal d'une réaction salutaire contre l'enthousiasme dont était l'objet l'habile et heureux plus encore qu'habile traducteur et versificateur.

La *Lettre du président de *** à M. le comte de *** sur le poëme des Jardins, et la réponse du comte de ****, dont Rivarol était l'auteur, mais qu'il n'avouait que sous le nom de M. le comte de Barruel-Beauvert, capitaine de dragons, son neveu et son secrétaire, parut en 1782.

C'était au plus fort de la gloire de cet imitateur ingénieux qui prétendait au titre d'original en s'abandonnant, pour la première fois, dans un sujet de longue haleine, à son inspiration.

Cette tentative de l'abbé Delille, membre de l'Académie française depuis 1774, devenu l'idole des salons, la coqueluche des jolies femmes sensibles, avait de quoi déplaire sans doute par elle-même à Rivarol, qui rencontrait sans cesse devant lui l'ombre importune d'un succès par lequel tout autre était éclipsé et qui épuisait, pour ainsi dire, l'admiration d'un temps frivole. Mais s'il était capable de dépit, il était incapable de jalousie; et ce poëme sans inspiration, cette composition sans plan, sans unité, sans harmonie, cette amplification didactique, dont les descriptions se noient dans la périphrase, ce tableau de la nature, d'où la nature est absente, cet art puéril, ce faux goût, cet enthousiasme de tête, cette sensibilité sans larmes, cet ouvrage enfin si inférieur à son sujet d'un auteur gâté par la vogue et si inférieur à sa fortune : tout cela, dans Rivarol, offusqua surtout le critique.

C'est au nom de la critique qu'il protesta contre l'engouement des salons, trop partagé par le public, en faveur d'un poëme qui, selon lui, ne valait pas les *Saisons* de Saint-Lambert, et eût mérité le sort des *Mois* de Roucher. C'est non comme rival, mais comme juge, qu'il remit à sa place cet aimable ambitieux, ce séduisant indiscret dont la renommée exagérait le talent, et qui se faufilait au premier rang, digne seulement du second. Il le montrait non content d'abuser à son

profit de l'autorité des génies classiques dont il s'était fait dans notre langue l'harmonieux introducteur, exploitant encore la mode récente qui opérait dans l'esprit blasé des Français, en faveur de la nature et de la mélancolie, des champs et des ruines, une imprévue réaction.

Rivarol ne fut pas, d'ailleurs, le seul à critiquer comme il le fit le poëme des *Jardins*. S'il eut le mérite de prendre l'initiative et d'attacher, comme il aimait à le faire, le grelot, il ne fut, contre l'opinion de la foule, que l'interprète de l'opinion de l'élite. L'*Année littéraire,* La Harpe, Ducis, l'auteur anonyme de l'épigramme un peu crue et même brutale qu'on peut lire dans les *Mémoires secrets* [1], furent de son avis; et la postérité leur a donné raison [2], en dépit de la molle défense tentée par le rédacteur de la *Correspondance littéraire* de Grimm [3].

Ce premier factum donne la mesure de la verve de Rivarol, sans donner encore entièrement l'idée de cette critique originale, très-différente de celle de La Harpe et de Marmontel, et parfois supérieure, dont il est demeuré le type, qui possède à la fois les ailes et le dard de l'abeille, mêle l'amour du beau à la haine du laid, et laisse du miel dans sa blessure. Rivarol, cette fois, se garde de ces enthousiasmes du goût qu'il saura rendre si éloquents, et se bornant à ses colères ou plutôt à ses malices, il montre moins à l'auteur ce qu'il aurait pu faire que ce qu'il a eu tort de faire, le blâme moins encore de n'avoir pas réussi que d'avoir essayé, et risqué sa frêle coquille de noix de versificateur sur l'immensité de ces sujets réservés aux poëtes.

On trouve dans ce morceau, pour aiguiser l'effet de vues neuves et fines, l'agrément, si rare dans la critique, de ce style alerte, courant, armé à la légère et emportant à la pointe de l'épigramme les adhésions qui résisteraient à l'autorité du bon sens.

[1] 23 décembre 1782.

[2] *Portraits littéraires,* par SAINTE-BEUVE, t. II, *Delille,* p. 65 à 105.

[3] *Correspondance littéraire,* édition M. Tourneux, t. XIII, p. 178 et suiv. (août 1782).

Dès le début, il le prend à la fois de haut et en souriant avec un homme doué par la fée de ces dons charmants dont la facilité est l'écueil, et qui jouait au génie avec son esprit, tandis que la gloire trompée s'égarait sur son talent, auquel la vogue aurait suffi.

« Il vient enfin de franchir le pas; il quitte un petit monde indulgent qu'il charmait depuis tant d'années, pour paraître aux regards sévères du grand monde qui va lui demander compte de ses succès; enfant gâté qui passe des mains des femmes à celles des hommes, et pour qui on prépare une éducation plus rigoureuse, il sera traité comme les petits prodiges. »

Après avoir raillé l'abbé Delille de ses succès mondains, de ces lectures répétées où il se prodiguait à la complaisance d'admirateurs superficiels, le critique abordait l'œuvre dans son ensemble.

« Ce cliquetis et ce désordre qui règnent avec art dans tout le poëme déroutent et fatiguent ses amis, qui n'ont pour se délasser qu'une continuité de préceptes, des semblants d'épisodes, une maigreur générale, et un défaut absolu d'intérêt et de mouvement. Car, bien que le poëte ait varié son mécanisme, ait donné à son vers des attitudes différentes, ce n'est, après tout, qu'une volubilité de rhythme, un mouvement intestin, et le poëme ne marche pas : on peut le prendre et le commencer, le quitter et le reprendre à chaque page, sans que le plan et même le sens en souffrent..... »

Il concluait en ces termes :

« Ils veulent enfin que non-seulement il ait manqué de grandeur dans la conception, d'abondance dans les moyens, et d'ordre dans les détails, mais encore qu'il ait négligé les ressources d'un bon esprit, d'un esprit simplement juste, *et que, toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, il n'ait pas songé à la fortune de l'ouvrage entier.* »

Nous avons souligné à dessein une de ces formules piquantes de jugement où Rivarol excelle déjà à mêler la satire à la critique, à égayer et à assaisonner le bon sens d'un grain de malice, d'une goutte d'ironie. C'est ce persiflage élégant, cette

raillerie académique que prisaient si fort les anciens, et dont ils comparaient poétiquement l'effet, pour les délicats et les raffinés, à la pointe d'un sel petillant ou à la douce amertume d'un vinaigre parfumé.

Souvent, chez Rivarol, l'imagination vient à son secours pour lui permettre non-seulement d'exprimer, mais encore de peindre la déception de son goût ; et l'épigramme éclate en images. Comme exemple de ces saillies pittoresques autant que malignes, nous pouvons citer le passage où, après avoir placé le poëte de la nature au-dessous non-seulement de son modèle, mais de ses devanciers Gessner, Thompson et Saint-Lambert lui-même, et l'avoir réduit à ne se placer qu'au-dessus de Roucher, il l'immole comme traducteur et ne voit en lui que le moins imparfait des interprètes de Virgile :

« ... Pour s'être si longtemps mesuré avec le poëte romain, il n'a fait, au lieu de s'agrandir, que se disloquer les membres, et il est sorti boiteux, comme Jacob, de sa lutte avec un dieu. »

Ce petit chef-d'œuvre de finesse et de malice fit grand bruit, comme on pense ; et comme au mérite d'avoir raison Rivarol ajoutait celui d'avoir raison non-seulement avec esprit, mais encore avec tact et avec mesure, de ne point heurter brutalement le préjugé contemporain, de ne point égarer sa critique sur les sommets à propos d'un poëte auquel il reprochait précisément d'être trop demeuré à terre, cette hardiesse d'un débutant qui s'attaquait à une gloire consacrée ne fut pas trouvée trop téméraire [1]. Comme il arrive d'habitude en pareil

[1] Excepté par Grimm ou son collaborateur, qui écrivaient : « De toutes les critiques du poëme des *Jardins,* la plus amère, la plus injuste peut-être, mais aussi la plus piquante, est (ici le titre). Elle est d'un jeune homme qui s'est fait appeler longtemps M. Deparcieux, et qui, n'ayant pu prouver le droit qu'il avait de porter ce nom, s'en est vengé fort noblement en prenant celui de chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartenait pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter, tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre.

« Si l'analyse générale qu'il fait du poëme n'est pas très-exacte, elle est du moins assez plaisante... Le plan de Delille, sans être fort ingénieux, n'est

cas, les amis de l'abbé Delille protestèrent, les indifférents sourirent, les jaloux applaudirent ; mais nul ne songea, même plus tard, et quand Rivarol se fut découvert tout entier, à l'opposer à lui-même et à le montrer ayant besoin d'indulgence précisément sur un des points où il avait déployé contre le poëme des *Jardins* le plus de sévérité.

Rivarol, en effet, qui accusait Delille de manquer du vrai sentiment de la nature et de la poésie qui lui est propre, était encore moins avancé que lui sous ce rapport. Il était incapable de donner ces notes nouvelles qui allaient régénérer le genre descriptif : la tendresse et la mélancolie. Il fallait, pour que la poésie se décidât à peindre la nature, à la pénétrer dans ses plus mystérieuses intimités, à la sentir dans ses plus muettes éloquences, que le coup de foudre de la Révolution rouvrît en elle la source des larmes et que deux grands écrivains, d'abord grands voyageurs, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, allassent rajeunir aux spectacles du Nouveau Monde l'imagination moderne épuisée.

Esprit plus souple que fort, plus propre aux dissections critiques qu'aux lyriques élans, inflexible bon sens, vue prompte et aiguisée, imagination singulièrement perspicace et subtile,

cependant pas aussi absurde que M. le chevalier de Rivarol voudrait nous le persuader... Nous sommes forcés d'avouer qu'en se renfermant dans ce cercle de beautés, dont la poésie didactique et descriptive nous paraît susceptible, on pourra trouver beaucoup de choses à désirer dans le poëme des *Jardins*, mais du moins n'aura-t-on pas alors l'injustice de lui reprocher ce qui n'est que le défaut du genre et non celui du talent... Le tort le mieux senti du poëme des *Jardins* est de n'être ni chanson ni drame ; un autre qui ne l'est guère moins, c'est de manquer d'idées et d'esprit... Tout méchant qu'est ce persiflage, il renferme quelques traits de vérité. Le poëme des *Jardins* a été plus acheté qu'il n'a été lu, et beaucoup plus lu dans ce moment qu'il ne le sera dans l'avenir ; on peut douter même qu'il ait ajouté infiniment à la réputation de l'auteur, etc. »

Ce qu'il y a de comique, c'est que Grimm, tout en professant à l'endroit de Rivarol une évidente hostilité, et en prenant parti pour sa victime, adresse à l'ouvrage de l'abbé Delille les mêmes reproches, les mêmes critiques que son détracteur, et que son plaidoyer est aussi sévère en somme pour son client que le réquisitoire de Rivarol, avec l'esprit en moins.

mais d'un essor borné, qu'eussent déconcertée les abruptes hauteurs, les étendues sans fin, les profondeurs sans bornes où se joue l'inspiration du vrai poëte, tempérament en un mot d'observateur, plus propre à poursuivre les rapports subtils des idées et des mots qu'à embrasser dans l'étreinte d'une contemplation héroïque la synthèse du drame cosmique, Rivarol, qui avait peut-être le goût et l'intelligence des beautés champêtres, en avait encore moins que Delille le sentiment. C'est dans les choses de poésie et d'émotion surtout qu'il gardait son sang-froid et sa mesure. Cet homme plein d'idées n'avait point d'idéal. Il ne perdait jamais terre dans l'admiration, et il avait trop le sens et l'horreur du ridicule pour se prêter à ces enthousiasmes, auxquels ne messied point une certaine exagération.

Mais ce n'était pas tant la nature et la poésie qu'elle comporte et qu'elle appelle, que Rivarol défendait contre les entreprises stériles d'un élégant versificateur, que le goût et le génie même d'une langue faits pour l'art et non pour le métier, et dont la lumière et la couleur ne doivent pas s'étioler dans des trumeaux, mais s'épanouir dans des tableaux.

Quoi qu'il en soit, Rivarol, épuisant son succès et abusant aussi un peu de son droit, consomma sa victoire sur l'abbé Delille, et acheva de mettre les rieurs de son côté, en lui adressant en vers un reproche indigne de la gravité de la prose.

Il écrivit le *Dialogue du chou et du navet,* où il affectait de plaider, contre le courtisan exclusif de l'aristocratie végétale, la cause des espèces populaires oubliées, et vengeait les plus humbles légumes des injustes mépris du poëte des *Jardins*.

C'est de la parodie, et cela ne prétend pas à plus. Mais vraiment elle est du meilleur coin, et, comme on dit vulgairement, de derrière les fagots. On en jugera par quelques extraits.

Voici d'abord l'apostrophe du chou à l'ingrat dédaigneux :

Lorsque sous tes emprunts masquant ton indigence,
De tous les écrivains tu cherchais l'alliance,

D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut
Du jardin potager ne dirent pas un mot?
Il aurait pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée :
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchants.
N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile?
Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
Longtemps composé seul ton modeste festin,
Avant que dans Paris ta muse froide et mince
Égayât les soupers du commis et du prince ?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi!
Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maître.
Ma feuille t'a nourri ; mon ombre t'a vu naître.
Dans les jardins anglais tu me proscris en vain [1].
Adam au paradis me plantait de sa main.
Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques;
Et l'auteur immortel des douces *Géorgiques*,
De ses grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans son vol pour chanter le persil...
. . . .
Réponds donc maintenant aux cris des chicorées,
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front.

Le navet modère la colère menaçante qui respire dans cette objurgation de son confrère :

J'ai senti comme toi notre commune injure,
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure
Des oignons irrités j'imite le courroux.
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.

Le navet ne garde pas longtemps cette modeste et débonnaire allure. Il s'irrite soudain et distille un portrait du poëte qui atteste que les navets ont aussi leur venin :

Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous
Et n'y parle jamais de navets et de choux.

[1] Rivarol remplaça par ces deux vers les deux primitifs que voici :

Tu reçus du navet la taille et la couleur,
Et, comme nos lapins, tu lui dois ton odeur.

Son style citadin peint en beau les campagnes ;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Longchamps,
Et tous ces grands objets ont anobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
Et pour nous renonçant au musc du parfumeur
Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur?
Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Éole,
C'est assez qu'il effleure en ses légers propos
Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos ;
La mode, à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes ;
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis ;
Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Préville
Lui décernent déjà le laurier de Virgile...

Enfin, vient, prononcé par le chou, l'horoscope vengeur, le prophétique anathème, dans le vers fameux, passé en proverbe :

Sa gloire passera; les navets resteront.

Nous ne savons ce que l'abbé Delille pensa de cette satire. Il était homme d'esprit et dut en rire : car il y avait quelque chose de fondé dans ce reproche si plaisamment exprimé.

Toujours est-il que, pour apaiser les légumes et leur avocat, il prit le parti d'ajouter au poëme des *Jardins,* bien des fois remanié, et qui, tout en contenant des morceaux charmants, n'en est pas meilleur en tant que poëme, un épisode expiatoire, consacré au potager.

La *lettre* sur le poëme des *Jardins,* et les suites à cette lettre, répliques, contre-répliques, qui l'allongèrent successivement, à chaque prétexte de *post-scriptum,* d'une queue de grelots malins et d'épineuses fleurs, fut l'occasion de relations plus intimes ou du moins plus familières entre son auteur et Buffon. Rivarol, qui semble avoir déjà entrevu Buffon, n'a garde de dérober au grand peintre et au grand historien de la nature l'hommage indirect, mais d'autant plus flatteur, de ces critiques et de ces satires dirigées contre un homme coupable

d'entreprises poétiques, il est vrai, mais non moins importunes, sur sa propre gloire, et d'incursions sur ce grandiose domaine qu'il s'était réservé.

L'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* (pas si naturelle souvent, disait un malin) goûta, comme on va le voir, l'hommage, loua le morceau, et même trouva moyen de regretter, dans une lettre adressée à un de ses correspondants, que le satirique n'eût pas fait assez complète justice, n'eut pas entièrement balayé de son allée, chassé de son soleil le fourmillement ou le bourdonnement de ces gloires poétiques importunes et parasites.

Nous trouvons d'abord, dans les *OEuvres de Buffon,* sa lettre au comte de Barruel, capitaine de dragons, neveu de Rivarol, qui s'était abrité sous son nom, moins pour éviter des querelles privées que pour dépister ces lettres de cachet, mises trop souvent, par l'arbitraire insoucieux des ministres, au service des représailles de leurs protégés. Il ne faut pas oublier que précisément pour un crime du même genre, le journaliste Clément, coupable de lèse-majesté poétique, avait expié par une détention au Fort-l'Évêque, qui ne valut à l'auteur des *Saisons* que quelques épigrammes de plus, l'audace de trouver

. . . . .ses vers sans génie
Assoupissants par leur monotonie.

Il paraît que le dépit de l'abbé Delille fut tenté un moment, contre Rivarol, de la même vengeance. Il eut le bon goût d'y renoncer, mais non le tact de le taire, car il n'y a pas de mérite à ne pas se servir contre un adversaire littéraire d'un moyen de le faire mettre en prison. Cette mauvaise humeur trop expansive et cette modération trop peu modeste éclatèrent en pleine Académie, dit-on, non pas précisément à propos de la *Lettre au président de *** sur le poëme des Jardins,* mais à propos d'une suite à cette lettre, publiée par Rivarol quelque temps après. Il avait pris prétexte d'une pièce d'un M. Landrin, jouée sur le théâtre des Variétés amusantes, et où le poëte était indiscrètement et inopportunément loué.

Quand Rivarol apprit la sortie motivée par cette seconde critique, il s'empressa d'écrire à l'abbé Delille pour le remercier ironiquement de sa clémence, et lui offrir un gage de son repentir, dans une petite pièce qui n'était précisément autre que le *Dialogue du chou et du navet.* L'abbé Delille se tut et fit bien, car il avait affaire à un homme qui tenait à avoir le dernier mot, dont la verve croissait avec la contradiction, et qui ne mourait pas, comme l'abeille, de sa première piqûre.

Ainsi finit cette petite querelle toute littéraire, au dossier de laquelle nous devons ajouter maintenant la lettre de Buffon au comte de Barruel, et des extraits d'une autre lettre du même à sa confidente, madame Necker, qui nous donne sa véritable opinion, après son remercîment officiel.

Voici la lettre au comte de Barruel, datée de juillet 1782 :

« J'ai reçu, Monsieur le comte, et j'ai fait lire en bonne compagnie, quoique en province, votre *Lettre* sur le poëme des *Jardins.* Nous autres, habitants de la campagne, et qui ne nous piquons pas d'être poëtes, l'avons jugé comme vous pour le fond, et nous avons admiré votre manière d'analyser la forme.

« Cette critique est non-seulement de très-bon goût, mais d'un excellent sens; et si vous ne savez pas faire encore des vers mieux que M. l'abbé, votre prose vaut mille fois ses vers. Ce petit écrit est plein d'esprit; le style est naturel et facile, et la plaisanterie est du meilleur ton.

« Je vous en fais mon compliment, en attendant l'honneur de vous revoir à Paris. C'est peut-être de moi que vous aurez à dire que je suis meilleur à connaître de loin que de près.

« J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux attachement, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le comte DE BUFFON [1]. »

Peu de jours après, l'illustre écrivain, s'épanchant, avec sa galanterie un peu outrée, mais grandiose comme en lui tout le

[1] *Correspondance inédite de Buffon* (à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour), recueillie et annotée par Henri NADAULT DE BUFFON. Hachette, 1860, t. II, p. 137-138.

reste, dans le sein de sa *grande,* de son *adorable amie,* madame Necker, s'exprime en ces termes :

« Connaissez-vous, ma trop indulgente amie, une assez bonne et plaisante critique du poëme des *Jardins,* par le comte de Barruel? Je n'y trouve qu'une méprise, c'est qu'il met Saint-Lambert fort au-dessus de l'abbé Delille et de Roucher, tandis que tous trois me paraissent être de niveau. Je ne suis pas poëte, ni n'ai voulu l'être, mais j'aime la belle poésie; j'habite la campagne, j'ai des jardins, je connais les saisons, et j'ai vécu bien des mois; j'ai donc voulu lire quelques chants de ces poëmes si vantés des *Saisons*, des *Mois* et des *Jardins*. Eh bien! ma discrète amie, ils m'ont ennuyé, même déplu jusqu'au dégoût, et j'ai dit dans ma mauvaise humeur : « Saint-Lambert, au Parnasse, n'est qu'une froide grenouille, « Delille un hanneton, et Roucher un oiseau de nuit. » Aucun d'eux n'a su, je ne dis pas peindre la nature, mais même présenter un seul trait bien caractérisé de ses beautés les plus frappantes[1]. »

Nous aurons prochainement occasion de revenir sur ces relations de Rivarol et de Buffon, de les caractériser, et de préciser l'opinion définitive qu'à travers plus d'une intermittence et d'une contradiction, ils avaient l'un de l'autre.

Parmi les autres opuscules un peu notables par lesquels Rivarol pelotait, pour ainsi dire, en attendant partie, et dépensait, au gré du caprice ou de l'actualité, l'or de son esprit en pièces de quatre sous, pour parler comme M. le marquis de Créqui, il faut citer sa *Lettre à M. le président de..... sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris, pour servir de suite à la Lettre sur le poëme des Jardins*[2].

Cubières-Palmaizeaux a cité la lettre par laquelle l'auteur lui fait hommage de son opuscule et en apprécie lui-même, avec une modestie peut-être sincère, les frivoles mérites :

« Monsieur le chevalier, il n'y a que l'éclat extraordinaire qu'a

[1] *Correspondance inédite de Buffon*, t. II, p. 139.
[2] Avec cette épigraphe : *Audax Japeti genus.* (Hor.) Paris, chez les marchands de nouveautés, 1783.

eu l'expérience d'*Annonay*, qui puisse justifier la liberté que je prends de vous envoyer cet opuscule. Il se ressent un peu trop de la précipitation que j'ai mise à l'écrire; mais si le fruit n'est pas bon, c'est du moins une primeur qui a de l'à-propos du moment, et qui peut donner une idée légère des sensations, des propos, des démêlés, des espérances folles qui ont été dans Paris la suite de l'invention des globes. Il me fournit d'ailleurs l'occasion de vous assurer du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé :* A. DE RIVAROL.

« Paris, rue de Grammont, nº 22, 20 octobre 1783. »

On relit encore avec plaisir cette relation animée par une verve malicieuse et pittoresque, qui nous donne l'impression vive de l'état de l'opinion au moment où la surprise des premières expériences des Montgolfier, des Robert et des Charles, enivrait et enfiévrait les esprits. Rivarol y fait preuve d'un talent d'exposition et de description qui eût fait de lui, s'il l'eût voulu, dans le genre de la vulgarisation scientifique, l'émule de Fontenelle; il s'y montre aussi très-fin et très-mordant observateur des divers effets produits, aux divers étages de la société, par cette découverte qui ouvrait les perspectives mêmes de l'infini aux investigations de la science, aux spéculations de la philosophie, aux chimères des philanthropes et des rêveurs. C'est écrit dans le ton d'une excellente, d'une exquise conversation, dont il semble voir le sourire, dont il semble entendre le petillement de malice et de gaieté [1].

[1] Voici en quels termes la *Correspondance littéraire* de Grimm (édit. Tourneux, t. XIII) parle de cet opuscule :

« Nous avons eu l'honneur de vous rendre compte des prétentions de M. Charles, démonstrateur de physique, à la découverte de M. Montgolfier; pendant que ce dernier s'occupe à perfectionner sa machine et s'enlève à plus de trois cents pieds de hauteur dans l'atmosphère, M. Charles cherche des faiseurs de pamphlets, et, dans son état de cause, n'a pu trouver que le chevalier de Rivarol. Ce faiseur s'est moins attaché à soutenir les prétentions de son client qu'à diminuer, autant qu'il l'a pu, la gloire de M. Montgolfier et à prêter beaucoup de ridicule à M. Faujas de Saint-Fond, dont le zèle s'est occupé à faire répéter l'expérience de MM. Montgolfier par la voie d'une souscription, et à leur faire frapper une médaille. Quoique cette brochure manque essentiellement de vérité dans les faits et quelquefois de goût dans le

Rivarol, par exemple, faisant remarquer qu'il n'y a rien de nouveau, scientifiquement parlant, dans la découverte de Montgolfier, que l'application grandiose d'un principe connu, exalte l'auteur de cette belle expérience, contre ceux qui l'abaissent, et le rabaisse, contre ceux qui l'exaltent, c'est-à-dire le met à son vrai point, sous son vrai jour, à sa vraie place :

« Toutes ces notions circulaient dans le monde et alimentaient quelquefois les conversations les moins distinguées. A quoi tenait-il donc qu'on en tirât une conclusion pratique? Pourquoi ne se disait-on pas : La fumée qui s'élève de nos foyers n'est qu'un assemblage de globules qui emportent leur humide enveloppe avec eux : or, si nous rassemblons une quantité de ces globules, et que nous en formions un globe, il emportera aussi son enveloppe, si elle est assez légère. Pourquoi, dis-je, ne pas songer à cela? C'est qu'il n'est rien de si absent que la présence d'esprit. On avait cela sous les yeux, mais on ne le voyait pas; on le savait, mais on ne le disait pas...

« .....En tout ceci, me direz-vous peut-être, je ne vois pas quel sort, quelle portion de gloire on fait à M. de Montgolfier. On ne l'a point oublié, Monsieur, mais on s'est partagé à son sujet. Ses contempteurs prétendent que c'est un homme sans géométrie, sans mécanique et sans chimie; ils ont la dureté de dire qu'il n'a fait à tout hasard qu'une *brutalité de physique;* et ils le présentent, lui et son expérience, en preuve. Ses admirateurs répondent que, tel qu'il est, il n'en a pas moins pris acte de possession, qu'il ne s'agissait pas d'enlever des bulles de savon, mais *de bons globes bien matériels;* qu'on ne lui fait pas de chicane qu'on n'ait faite jadis à Christophe Colomb, et ils prétendent que si M. de Montgolfier savait le trait de l'œuf, il pourrait le citer et s'en prévaloir.

« A mon avis, la gloire de M. de Montgolfier doit être *en raison de l'utilité qu'on tirera de son expérience;* et c'est toujours de cette mesure qu'il faut se servir avec tout inventeur qui n'a été qu'heureux... »

Quelle sera cette utilité? quelles seront du moins les conséquences de la découverte? et que faut-il penser des hyperbo-

style, elle est pourtant en général faite avec adresse et écrite avec esprit; elle annonce chez son auteur le talent propre à ce genre d'ouvrage. »

liques espérances des enthousiastes, des atrabilaires pressentiments des pessimistes? Rivarol examine ou plutôt effleure, avec bien de l'esprit et du bon sens, ces divers aspects de la question, et fait une peinture de l'opinion, qui est aussi une image exacte de la société française à la veille de la Révolution, avec sa soif de l'inconnu, son ardeur à la nouveauté, son impatience de voir l'esprit humain s'élever plus haut et plus loin qu'aux siècles précédents, dût une immense catastrophe répondre seule à cette ambition d'un essor démesuré :

« Maintenant, il s'agit de vous rendre l'état où cette expérience a jeté Paris. Cette ville, idolâtre de nouveautés, avait vu en plein jour un globe de trente-six pieds de circonférence s'élever dans les airs par sa propre vertu; elle l'avait vu, dis-je, de tout son million d'yeux, pourquoi n'y verrait-elle pas bientôt des vaisseaux volants et des hommes? Pour vous le dire, en un mot, le mélange des sensations a égalé celui des esprits. C'était de la joie, c'était de la surprise; ensuite de l'admiration, de la stupeur et enfin de la crainte : — Le voilà donc trouvé, s'écriaient les uns, ce secret pour lequel tous les siècles ont soupiré : l'homme va donc voler et réunir en lui la plénitude du règne animal; maître de la terre, des eaux et de l'air, il n'y aura plus que le feu d'inhabitable pour lui. Et ils se félicitaient de vivre à l'époque d'une si grande révolution.

« Les autres, et ce ne sont pas les moins nombreux, ont montré une complexion moins gaie. Tout leur a paru renversé dans le monde civil, politique et moral. Ils voient déjà des armées s'égorger dans les airs, et le sang pleuvoir sur la terre. Les amants et les voleurs descendent déjà par les cheminées, et emportent dans d'autres climats nos trésors et nos filles. — Il faut, crient-ils, faire monter la maréchaussée sur des globes, les contrebandes sont inévitables, les postes inutiles; l'État, la religion, tout est perdu. Et ils pleurent.

« Je vois aussi des raisonneurs perchés sur leur ignorance, qui se figurent qu'à chaque découverte que fait la physique, la religion perd un miracle; et l'expérience des globes fait échec, dans leur esprit, à l'ascension de Jésus-Christ et à l'assomption de la Vierge. Mais ils devraient voir que les globes n'emportent des corps dans les nues, et que l'électricité ne fait descendre le feu du ciel qu'en vertu des lois éternelles de la nature, tandis qu'un miracle est au

contraire une suspension de ces mêmes lois et un pur acte de la volonté divine. Dans ce moment, par exemple, M. Quinquet, au moyen de l'électricité, change les vapeurs en pluie, en grêle, en givre ou en neige, et résout l'air fixe en eau. Ce sont là sans doute de sublimes expériences; mais elles augmentent la réputation de M. Quinquet et nos lumières, sans diminuer le dépôt de la foi. Plus on est physicien, et plus on est frappé des miracles. »

Rivarol ajoute, au point de vue des résultats scientifiques et philosophiques à espérer de la nouvelle découverte, des réflexions fort sages, fort sensées, qui n'auraient aujourd'hui rien de bien original mais qui en 1783 annonçaient un esprit solide autant que léger, capable de suivre les mouvements de l'actualité et les entraînements de l'opinion, mais sans jamais perdre du sang-froid nécessaire pour les diriger et les dominer, pareil au marin habile qui en apparence cède au vent et au flot, mais en réalité demeure leur maître.

Citons encore, à l'appui de notre éloge, ce joli et malin croquis, où il se montre très au-dessus des engouements contemporains et les raille avec cette impartialité au milieu de la passion et ce désintéressement au milieu de la lutte des esprits, que n'atteint pas le vertige de la mode :

« Au moment où je tâche de mettre sous vos yeux cet intéressant procès, tout est en globe dans Paris. On se cotise pour louer des globes; les femmes se coiffent de globes, les petites sociétés se forment en globes, les petits théâtres jouent des globes, et les étrangers s'étonnent un peu de notre enthousiasme. Il est pourtant clair que la découverte est à nous en dépit d'eux, et que si quelque nation peut prétendre à voler, c'est nous. »

C'est au moment où nous sommes arrivés, au moment où la légère notoriété de Rivarol, pareille à ces globes aérostatiques dont il a si bien décrit les premières évolutions, s'élève du ras de terre et, dépassant le niveau de la foule, commence à s'élever dans la publicité jusqu'à une sorte de réputation, que se place dans sa vie un événement d'un caractère intime, mais destiné à avoir de l'influence sur sa destinée et sur son esprit.

Nous voulons parler de son mariage, qui passa d'abord inaperçu, ignoré plus encore que dédaigné par les malignités de la chronique littéraire ou mondaine. Mais quand plus tard brilla, sur sa vie soudain éclairée, ce chaud rayon de la prospérité, qui, suivant le mot d'Agrippa d'Aubigné, « réveille les serpents »; lorsque Rivarol, riche de tous les amis et ennemis que donne le succès, eut ajouté à ces derniers les innombrables victimes de ses épigrammes, et que, ayant semé la ronce, il recueillit l'épine, son cœur ne fut pas plus épargné que son esprit; et son foyer domestique, violé par d'indiscrètes curiosités et d'implacables médisances, trahit en public les misères et les déceptions qui saignaient à son ombre. Mais il n'est plus d'ombre pour celui qui a trop aimé le soleil; et la punition de ceux qui ont abusé du droit de tout dire, c'est qu'on dit tout d'eux à leur tour, et qu'il n'est pas de pudeur dans leur vie, profane ou sacrée, à laquelle on n'arrache son voile.

Le point vulnérable de Rivarol, ce n'était point son nom, ce n'était point sa noblesse, ce n'était point ce fameux valet, et ce non moins fameux secrétaire dont il trouvait moyen d'économiser les gages sur les cinquante écus par mois que Panckoucke lui donnait au *Mercure;* ce n'était pas même son père, l'aubergiste, disait-on. De tout cela, nous l'avons vu, il riait volontiers tout le premier. C'était son mariage. Quand il en était question, il ne riait plus. « Tout Achille a son talon », faut-il répéter, comme a écrit Chamfort, qui avait aussi le sien, par où cet esprit si venimeux reçut à son tour la blessure empoisonnée.

Ce mariage, c'est la seule sottise d'une vie si spirituelle. C'est la seule des folies de Rivarol qui n'ait pas été gaie. Malheur unique, en effet, puisqu'il est de ceux dont il est de mauvais goût de se plaindre; faute terrible, puisqu'elle est de celles que rien ne répare, que tout aggrave au contraire.

Aussi Rivarol n'en parlait pas. Tout au plus dévoilait-il parfois, dans une rapide allusion, la plaie secrète, affectant alors de se moquer de son sort, de peur d'en pleurer.

Dans une lettre datée des premiers jours, il écrivait à M. de Lauraguais, bien fait pour apprécier une telle confidence : « Je m'étais avisé de médire de l'amour; il m'a envoyé l'hymen pour se venger. »

Une autre fois, il disait à ses amis : « Je ne suis ni Jupiter ni Socrate, et j'ai trouvé dans ma maison Junon et Xantippe. » C'est tout; mais un biographe et un moraliste doivent en savoir et en dire plus long.

Rivarol avait rencontré, en 1780 ou 1781, dans les hasards parfois perfides de sa brillante vie mondaine, une jeune femme romanesque, aventureuse et quelque peu aventurière, plus âgée que lui, et qui n'avait guère d'autre mérite que sa beauté. Assez instruite pour être pédante, elle possédait pour toute dot cette érudition d'institutrice et des prétentions nobiliaires peut-être moins justifiées que celles de son mari. Elle lui plut; il le lui dit. Elle le prit au mot; il l'épousa. Ils s'en félicitèrent un jour, et s'en repentirent toute la vie.

Elle s'appelait Louise-Henriette Mather-Flint, d'une famille écossaise, qui avait eu des malheurs sous les Stuarts, et se vantait de cette honorable misère, due à la fidélité.

Comme nous n'aurons guère d'autre occasion de la rencontrer, nous allons consacrer quelques lignes à l'esquisse de la physionomie et de la vie de cette personne, un moment, à l'en croire, fort gracieuse de visage, mais à notre avis assez ingrate d'esprit, même de cœur, de bonne heure excentrique et plus tard d'une originalité hypocondre, qui confina à la monomanie.

« Il épousa, dit Cerutti dans son libelle sur Rivarol, la fille d'un maître de langue anglaise ; elle lui apporta en dot la grammaire de son père : mais elle ne s'en tint pas là ; il se trouvait qu'elle descendait de la maison de Saxe, comme son mari descendait de la maison de Savoie ».

La *Préface* des *Pensées inédites de Rivarol*[1], où, sous le

[1] 1836, in-8°.

rapport du caractère, sa veuve est assez maltraitée [1], prend sa défense au point de vue généalogique.

« Le beau-père de Rivarol est auteur d'une grammaire anglaise très-estimée, et il n'était point professeur de langue anglaise, comme on l'a dit. La famille Mather-Flint est très-ancienne et très-connue dans le pays de Galles, et il y a eu un diplomate de ce nom, cousin de madame de Rivarol, connu dans toutes les cours de l'Europe dans le dernier siècle... Les aïeux de mademoiselle Mather-Flint avaient suivi en France le roi Jacques. »

Comme nous l'avons dit, madame de Rivarol se piquait de bel esprit. Elle figure parmi les admiratrices de Restif de la Bretonne, qui a donné à quelques-uns de ses billets la compromettante hospitalité de ces ouvrages où, pour allonger la sauce ou piquer par un ragoût de plus la curiosité dont il vivait, le fameux pornographe vidait sans façon sa correspondance [2]. Madame de Rivarol ne se bornait pas à ce commerce avec les lettres. Elle écrivait aussi pour son propre compte, et il existe d'elle plusieurs traductions de circonstance, plusieurs ouvrages de littérature subalterne et mercenaire dont on trouve la liste dans les bibliographes [3].

Nous citerons seulement : l'*Appel des whigs anciens aux*

[1] On lui reproche notamment une jalousie excessive.

[2] On trouve au tome XIX des *Contemporaines*, sous le numéro 138, un billet de la comtesse de Rivarol. La *Paysanne pervertie* valut à son auteur, le 1er décembre 1785, le billet suivant : « La comtesse de Rivarol prie M. Restif de vouloir bien lui faire l'honneur de passer chez elle demain vendredi dans la journée, ou samedi si cela lui convient mieux. Elle a l'honneur de lui souhaiter le bonjour, et de lui faire mille compliments sur la *Paysanne*. Cet admirable ouvrage l'a fait revenir de sa prévention contre les hommes, puisque c'est un homme qui a su peindre avec tant d'énergie l'âme sublime de deux femmes naturelles, Fanchon Berthier et sa belle-mère, ainsi que l'âme sublimatroce (*sic*) de Gaudet. » Est-ce au prétentieux *bas bleu* qu'en récompense de ses éloges, Restif a consacré, au volume de décembre de l'*Année des Dames Nationales*, une de ces notices comme il pouvait les faire, entre la *Genlis*, la *Théroigne*, *Olympe de Gouges* et la *du Barry*, sous ce titre un peu familier : *la Rivarole* ?

[3] Quérard notamment.

whigs modernes, traduit de l'anglais d'Edmund Burke, 1791, in-8°; une sorte d'*Histoire de l'agriculture en Italie*, avec une notice sur les différents gouvernements, traduite de l'anglais, 1797, in-8°; le *Couvent de Saint-Dominique,* traduit de l'anglais, in-8°; *Encyclopédie morale,* 1802, in-12, réimprimée sous le titre d'*Économie de la vie civile,* 1821, in-12. C'est une traduction de Dodsley. Etc.

Les écrits qui seuls ont gardé quelque intérêt pour nous, en raison des détails qu'ils renferment, utiles à la biographie des deux époux, sont ceux que la veuve de Rivarol a consacrés à ses récriminations et à ses revendications, soit contre les journalistes coupables de n'avoir pas assez parlé d'elle ou de n'en avoir pas parlé à son gré, soit contre les amis et les parents de son mari, — son beau-frère notamment, — qu'elle accuse d'avoir semé la discorde dans son ménage, et d'avoir fomenté une séparation (que quelques-uns ont dit même être allée jusqu'au divorce), afin de la dépouiller de la succession de Rivarol, après l'avoir privée de son affection. Il y a dans tout cela plus d'aigreur que de sensibilité, et plus de dépit de vanité que de douleur sincère. Cette femme, qui drape si prétentieusement ses souvenirs, ses reproches, n'a que le costume de la veuve. C'est un deuil de théâtre, une sensibilité d'apparat, une douleur officielle. Les larmes de madame de Rivarol sont des larmes de pleureuse. C'est elle seule qu'elle plaint dans sa déploration funèbre; et c'est presque d'elle seule qu'elle parle, avec un égoïsme choquant, dans ces *Notices* consacrées, d'après leur titre, à son mari.

Nous avons sous les yeux, en écrivant, deux de ces pamphlets vengeurs d'une opiniâtre querelle, expiatoires d'une longue humiliation, dont l'auteur abuse peut-être un peu de l'absence de toute contradiction, et se fait sans ménagement les honneurs de la mémoire de Rivarol, qui n'est plus là pour répondre.

Le premier de ces opuscules, intitulé : *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol, par madame de Rivarol, sa veuve,*

en réponse à ce qui a été publié dans les journaux [1], avec *Préface* et *Notes,* est une longue diatribe contre les journaux et les journalistes en général, que l'auteur prend à partie, à propos de l'article nécrologique publié par le *Journal des Débats* du 24 floréal an IX (14 mai 1801). Madame de Rivarol n'y épargne personne, et y dénigre surtout son beau-frère, prisonnier en ce moment au Temple, et dont la situation lui commandait plus d'égards; elle emploie à se louer elle-même tout le papier qui n'est pas consacré à dénigrer ceux dont elle croit avoir à se plaindre, et la liste en est longue. Si l'on peut comparer cette brochure vindicative à une pelote d'aiguilles, la *Notice biographique* placée par madame de Rivarol en tête de l'édition en cinq volumes in-8° des *Œuvres complètes* de son mari, donne l'idée d'une salade où le vinaigre abonde, mais où manque le sel.

Elle raconte dans cette *Préface* qu'elle était fille unique, comblée des dons de la nature, et n'ayant pas trop à se plaindre de la fortune; qu'elle est née à Remiremont; que son père lui avait donné la plus exquise éducation; qu'elle voyait la meilleure compagnie; qu'elle était estimée et adorée de tous ceux qui la connaissaient; que tout cela plaisait infiniment à M. de Rivarol, qui ne l'avait pas prise les yeux fermés, mais rendant au contraire justice à la fois à ses qualités, à ses attraits, et aux avantages d'une union où il recevait pour le moins autant qu'il donnait, etc. Elle veut paraître l'avoir possédé constamment et tout entier jusqu'aux nuages amassés sur leur union par de pitoyables intrigues. Elle assure que l'arrière-saison de M. de Rivarol serait devenue très-intéressante, et qu'il aurait repris tous ses droits à l'estime, etc...

Cette variation diffuse, exécutée par une vanité exaspérée sur les thèmes connus de la vie de Rivarol, témoigne surtout de la singulière exaltation à laquelle la misère et la douleur

[1] A Paris, de l'imprimerie des *Annales des arts et manufactures,* rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 11; an X (1802), 30 p. in-8°.

ont porté le cerveau de la pauvre femme, et l'on est plus tenté de la plaindre que de la blâmer. Quant au véritable sentiment qui a pu la dicter, le lecteur hésite entre divers mobiles. Est-ce opiniâtre illusion, parti pris d'aveuglement ou de dissimulation? Peut-être faut-il voir tout simplement dans cette impérieuse et amère oraison funèbre la révolte d'un orgueil que rien n'a pu guérir, qui poursuit à travers toutes les déceptions une chimère à la fois vengeresse et consolatrice, qui enfin, n'ayant pu fixer M. de Rivarol pendant sa vie, veut au moins le posséder après sa mort, et tyrannise sa mémoire.

Madame de Rivarol écrivait, le 16 juillet 1804, à Suard, rédacteur du *Publiciste,* une lettre caractéristique, où, après un insinuant exorde d'éloges qui durent paraître encore plus exagérés que flatteurs à un homme d'un esprit si fin et si avisé, dont la vie est le triomphe du savoir-faire et de la mesure, elle lui offrait sa collaboration :

« Si l'impudence et l'audace sont les vices du siècle, le mensonge en est le père. C'est à lui que nous devons tous nos malheurs. C'est par son moyen que tant d'idées fausses se sont propagées, que tant d'honnêtes gens ont été et sont encore victimes. La calomnie dont on se fait un jeu pour parvenir à ses fins porte en effet des coups funestes. Il faudrait hurler avec les loups, et ceux qui ne savent que gémir, comme la tendre colombe, deviennent la proie des loups affamés. Votre charmant article est le *Fiat lux!* Vous parlez religion en sage. C'est quand on est bien désabusé sur le compte des hommes qu'on sent tout le prix de la religion. Vous connaissez l'Angleterre comme la France, et vous en parlez en juge bien instruit.

« Si mes idées, qui ne ressemblent pas à celles de tout le monde, vous conviennent, je vous proposerai de faire quelques articles, feuilletons ou variétés, comme il vous plaira, pour votre *Publiciste;* bien entendu que vous y réformerez tout ce qu'il vous plaira. Je ne parlerai que morale ou religion ; et personne que vous ne saura qui je suis. Voilà près de quinze jours que ces idées me trottent dans la tête. Si elles vous agréent, j'aurai l'honneur d'aller

vous trouver ; et si je parviens à rendre ce que j'ai dans le cœur et dans la tête, peut-être réussirai-je à me faire lire.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

« E. F. DE RIVAROL, veuve [1]. »

Cette veuve plus implacable encore qu'inconsolable de Rivarol est morte à Paris, le 21 août 1821, dans une position précaire, que soutenait à peine une maigre pension, demandée avec ce mélange de jactance et d'humilité, d'orgueil et de modestie, de plainte et de reproche, de prière et de menace, enfin obtenue, malgré ses importunités, peut-être même à cause de ses importunités, d'un gouvernement réparateur qui avait tant à réparer, qu'il dut se contenter souvent de replâtrer, et qui se trouva chargé de tant de dettes de reconnaissance, qu'il préféra parfois les oublier que les payer.

Mais il est temps de rétrograder dans le passé pour revenir à notre point de départ, d'où nous a éloigné un moment la nécessité d'esquisser dans leur ensemble la vie et le caractère de la funeste compagne de Rivarol.

C'est vers 1781 ou 1782 (car nous n'avons pas la date précise et en sommes réduit aux conjectures), quatre ou cinq ans après son arrivée à Paris, et au moment où il abordait lui-même sa trentième année, que Rivarol enchaîna ainsi irrémédiablement, à l'autel de Saint-Sulpice, sa liberté, par une de ces unions étourdies, où le cœur, qu'on n'a pas pris le temps de consulter, se trouve si cruellement la dupe de la tête, qui a tout fait.

Parmi les erreurs et les fautes de Rivarol, nous l'avons déjà dit, son mariage est certainement l'erreur qu'il dut se reprocher le plus amèrement, la faute dont il se repentit le plus

[1] Nous devons la communication de cette lettre inédite à l'obligeance de M. F. Pouy, un des savants membres de la Société des antiquaires de Picardie. Nous y remarquons dans la signature de l'auteur une initiale nouvelle. Madame de Rivarol s'appelait-elle Louise, Henriette, Élisabeth Flint? Peut-être les trois à la fois.

souvent. Lui qui subit tant de vicissitudes durant une vie perpétuellement militante, lui qui, loin de les craindre, allait si galamment au-devant des injures de la fortune ou des hommes, esquivait la tête baissée ou laissait s'éteindre dans le silence toutes les allusions hostiles ou amies faites à ses déceptions conjugales. Il est des malheurs fatalement ridicules, et qu'on ne se fait pardonner qu'en les cachant. Les malheurs domestiques sont de ce nombre, surtout pour un homme à bonnes fortunes, comme Rivarol. Non pas qu'il fût trompé. Plût au ciel ! eût-il peut-être pensé volontiers. Mais il s'était trompé, ce qui est bien pis, et ne pouvait s'en prendre qu'à lui d'un de ces mécomptes dont console à moitié le droit, quand on l'a, de les reprocher à la fortune. Et ce droit, Rivarol ne l'avait pas. C'est librement, volontairement, qu'il avait épousé une femme que devaient séparer forcément de lui toutes sortes d'incompatibilités, dont l'épine apparut sitôt que se furent fanées des illusions aussi éphémères que séduisantes. De là cette douleur unique, mais profonde, que Rivarol eut tant de peine parfois à voiler de l'habituel sourire, ces jours-là héroïque.

Si l'on veut avoir une idée du désabusement, de la rage, du désespoir de Rivarol emprisonné d'abord dans les filets du bonheur légitime, et lié ensuite pour jamais, au réveil décevant de ce songe d'une nuit, à une femme qu'il n'aimait déjà plus, ne fût-ce que parce qu'il était condamné à l'aimer toute sa vie, il faut regarder son portrait. Cette physionomie léonine et conquérante nous fait mieux comprendre que toutes les paroles la surprise, la douleur, la révolte de l'épicurien chargé de devoirs, du brillant causeur voué au tête-à-tête ennuyeux, du prodigue aux prises avec les sollicitudes domestiques, de l'homme de parade, de salon, d'académie, du mondain par excellence étouffant sur cet étroit et mesquin théâtre du coin du feu.

C'est une chose à remarquer que les hommes qui sentent le plus vivement sont aussi ceux dont les sentiments ont le moins de durée. Tous les enthousiastes sont inconstants. Ils dévorent

en une minute l'émotion d'une heure, absorbent en un jour le bonheur ou le malheur d'un mois. Ils boivent la vie comme le fer chaud boit la goutte d'eau ; les natures ardentes ne tardent pas à être altérées, tarissant en quelques gorgées les délices de la vie domestique, et n'en éprouvant plus que les aridités. Rivarol ne fut donc pas longtemps heureux en ménage, où l'on ne saurait l'être que par l'économie. Lui, il avait toujours prodigué, gaspillé en quelques jours de quoi faire, sagement ménagé, le trésor des petits bonheurs d'une existence. C'est par un de ces jours de dénûment moral, d'indigence de cœur, d'intolérable sécheresse de toute nouveauté, d'impatiente soif de l'inconnu, que l'écrivain rompit sa chaîne et quitta sa femme.

Ce fut une faute, aux yeux de la postérité, qui n'entend pas, avec raison, raillerie sur ces matières comme le dix-huitième siècle. Rivarol était non-seulement mari, mais père. Il se devait à l'exemple douloureux, au salutaire supplice de la résignation. Il eut donc grand tort de déserter ce logis monotone dont il était le gardien, et dont il eût voulu n'être que l'hôte. Il eut tort de demander à la liberté, à l'infidélité, à la satiété ce bonheur que la Providence a mis plutôt dans l'obéissance, dans la persévérance, dans la modération, et pour tout dire en un mot, plus dans le sacrifice que dans la satisfaction de soi-même. Mais regardez son portrait, et dites si à mesure qu'on le considère, on ne comprend pas, presque jusqu'à l'excuser, cet irrésistible élan de Rivarol, ouvrant joyeusement pour respirer, après quelques mois de travail solitaire, d'énervante paix, de jeûne de tout plaisir, toutes les fenêtres de son esprit et de son cœur !

Le portrait de Rivarol auquel nous faisons allusion, et que possède notre ami M. Tollin, petit-neveu par alliance de Rivarol, est celui de Wyrsh, le peintre franc-comtois. Il porte la date de 1784.

C'est une image autrement authentique et caractérisée que le portrait frisé, minaudier et chiffonné de Carmontelle, gravé en tête des œuvres, qui touche à la caricature.

Rivarol est représenté en habit rouge galonné d'or, la cravate de batiste flottant autour du cou, ses cheveux noirs négligemment relevés et bouclés, le front découvert, l'œil à la fois plein de langueur et de feu, le teint animé d'un doux éclat, un sourire gracieux et malin errant sur ses lèvres pourprées. C'est une tête fraîche, mâle et fine, faite pour les triomphes de la parole et de l'amour. C'est Chérubin avant la trentaine, en pleine fleur de virilité. Il est impossible de regarder ce portrait impunément. Ce je ne sais quoi, ce rien, ce tout, *le charme*, l'environne comme une auréole. Il s'exhale de cette fière et élégante jeunesse comme un parfum d'urbanité, de malice et de galanterie. Ce portrait explique tous les bonheurs et tous les malheurs de Rivarol, comme homme et comme écrivain.

L'impression qu'on éprouve en le considérant est confirmée par celle des contemporains qui, tous, parlent de ce Rivarol extérieur, si bien fait pour mettre l'autre Rivarol en relief, avec une admiration pour sa personne supérieure à celle même qu'ils éprouvent pour ses ouvrages.

« Le baron de Theïs, qui a vu souvent Rivarol en 1791 à Manicamp, dit M. Arsène Houssaye [1], a bien voulu me noter ses souvenirs. M. de Theïs a encore très-présente à la mémoire toute la physionomie de Rivarol. Il était grand et beau, avait les traits heureux, un regard d'aigle, une bouche fine et gaie, de nobles façons; et pour couronner cela une belle chevelure brune; c'était l'homme le mieux coiffé de son temps. M. de Theïs a vu à Manicamp une belle femme qui était venue en secret pour Rivarol; il n'a pu découvrir si c'était madame de Rivarol. Rivarol aimait le mystère en tout; il n'ouvrait à personne le grand livre de sa vie privée; il avait raison en cela, car c'était un des livres scandaleux de cette époque fertile en scandales. »

Comment M. Arsène Houssaye peut-il parler de scandale à

[1] *Galerie du dix-huitième siècle,* 6e édition. Première série : *les Hommes d'esprit.* Hachette, 1858, p. 267.

propos des infractions de Rivarol à ce contrat juré sans y songer? Le mot est beaucoup trop fort, puisqu'il eut le bon goût de cacher ses infidélités. Il n'y a dans la vie de Rivarol que des scandales d'esprit. Chose étrange et caractéristique! Nous manquons de détails sur ces éphémères liaisons auxquelles il prodigua le superflu de son cœur et même le nécessaire. Cet homme si facilement, et nous dirions presque si naturellement fat, si indiscret d'ailleurs en toutes choses, s'est avisé de tenir au secret de ses bonnes fortunes. Elles furent nombreuses, c'est tout ce qu'il est permis d'en dire; mais la chronique scandaleuse du temps n'en donne point la liste. Il n'est guère permis de nommer à coup sûr que Manette, dont nous parlerons longuement et plus tard, et la princesse Dolgorowska. Hâtons-nous d'ajouter, en ce qui touche cette dernière, que le sentiment qui l'unit à Rivarol fut surtout une amitié tendre, une admiration passionnée; que cette suprême liaison, salutaire et décente, se tint constamment dans la région noble et calme du platonisme et, respectée des contemporains, mérite encore plus de l'être par la postérité [1].

Madame de Rivarol, qui semble avoir pris les choses plus au sérieux que son inconstant époux, chercha en vain à retenir celui qu'elle avait su attirer. A toutes les qualités qui la rendaient ennuyeuse, elle joignit en vain une constance, au moins apparente, qui ne servit qu'à la rendre plus insupportable, et qui, aux yeux de son mari, fut peut-être son plus grand défaut, puisqu'il le privait du seul prétexte honnête qui lui permît de secouer ouvertement le joug.

Des incompatibilités que développa cette déception mutuelle sortirent des querelles domestiques et des conflits probable-

[1] Il y a quelques détails dans les *Causeries d'un curieux*, le spirituel et savant ouvrage de M. Feuillet de Conches, sur certaine passion, demeurée platonique, au moins au dire de son objet, pour madame de Cheminot, et dans laquelle Rivarol se serait trouvé en concurrence avec Beaumarchais. Il fut aussi lié, selon Sulpice de la Platière, avec une dame de la maison de la reine Marie-Antoinette.

ment orageux, dénoués par une séparation volontaire et silencieuse, sanctionnée plus tard, a-t-on dit, quoique rien ne le prouve, par un divorce en forme.

Madame de Rivarol, qui pourrait s'être laissé entraîner à cette rupture officielle du lien conjugal par le souci de sa sécurité, à un moment où la proscription du suspect s'étendait à toute sa famille, et où le nom de Rivarol était encore plus un danger qu'un honneur, regrette amèrement, dans ses *Notices,* d'avoir cédé au dépit, à la crainte, et surtout aux conseils d'équivoques amis, dont le but était de lui enlever tout droit non-seulement sur la personne, mais sur l'héritage de son mari. Elle proteste que ces nœuds, auxquels elle n'a renoncé qu'en apparence, subsistent toujours; et elle affiche d'autant plus son titre de veuve de Rivarol que, pour certains, elle a cessé d'être sa femme.

Ainsi finit par une séparation amiable, puis peut-être légale, cet imprudent et importun hymen dont l'unique rejeton, Raphaël, jeune homme d'une beauté et d'un esprit dignes de son père, devait mourir prématurément vers 1810 au service de la Russie, après avoir été à celui du Danemark.

A quelle époque eut lieu entre Rivarol et sa femme la cessation de l'existence commune? C'est ce qu'il est assez difficile de préciser, aucun document authentique ne venant éclairer la question. Il n'est pas de sujet, on le comprend, à propos duquel l'imagination des ennemis de Rivarol se soit donné plus librement carrière que celui de sa vie privée et de ses ennuis domestiques. C'est une histoire dont ils ont fait le terrain favori de leurs calomnies et de leurs médisances, qu'ils ont cultivé en roman, où ils ont détourné toutes les boues du pamphlet et où fleurit encore plus d'une vénéneuse légende. Parmi ces légendes, il en est une que son parfum indiscret et son âcre saveur devaient naturellement désigner au choix d'un *essayist,* grand amateur de ces fleurs des sentiers de traverse, et qui prend pour des bonnes fortunes de cette histoire du dix-huitième siècle, où il court spirituellement le guilledou, la moindre rencontre un peu piquante.

M. Arsène Houssaye a donc écrit ceci :

« Un beau jour, il lut dans un journal que l'Académie française venait de décerner le prix de vertu à la servante de M. de Rivarol, pour avoir nourri et soigné madame de Rivarol, abandonnée par son mari. Il y avait là de quoi frapper un homme au cœur, mais Rivarol était un homme d'esprit [1]. »

M. Arsène Houssaye nous semble avoir un peu arrangé, *romancé* un fait qui se trouve en effet dans deux biographies subalternes de Rivarol.

Voici la version de Cubières-Palmaizeaux :

« Une occasion se présenta cependant de rendre service à Rivarol qui alors était très-pauvre. D'Alembert la saisit avec empressement. Il fit avoir à la femme de chambre de madame de Rivarol le prix de vertu proposé par l'Académie française, ne pouvant encore rien faire pour le mari, à cause de son extrême jeunesse; le prix de vertu était brigué par des personnes du plus grand mérite; et sans d'Alembert la femme de chambre de madame de Rivarol ne l'aurait pas remporté, quoique à beaucoup d'égards elle le méritât [2]. »

La même anecdote est racontée par Sulpice de la Platière [3] dans les termes suivants :

« Rivarol, en apprenant que la femme de chambre de sa femme avait obtenu le prix des vertus domestiques, et que l'Académie française le lui avait décerné, courut au-devant de cette femme et lui dit : « J'aurais dû deviner votre âme; j'expierai cette faute en « vous traitant désormais avec tout le respect et toute la tendresse « d'un fils. » Ajoutons un mot en l'honneur de Rivarol : fidèle à ses promesses, absent de sa patrie, il a constamment veillé et pourvu à la subsistance de celle qu'il n'a cessé d'appeler *sa seconde mère*. Ce trait nous paraît au-dessus de tous ses ouvrages. »

Nous n'insisterons pas sur les invraisemblances et les contradictions qui distinguent, à première vue, ces trois récits. Ils peuvent donner une idée de l'embarras qu'éprouve le

[1] *Galerie du dix-huitième siècle,* t. I, p. 261.
[2] *Vie de Rivarol, etc.,* p. 296.
[3] *Vie de Rivarol,* t. I, p. 67.

biographe à démêler la vérité et à la dégager du fatras anecdotique sous lequel elle est si souvent écrasée. La chose est, dans l'espèce, relativement facile, grâce à la *Correspondance littéraire de Grimm*. Le proverbe qui dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu est, une fois de plus, justifié. Cubières-Palmaizeaux, Sulpice de la Platière et M. Arsène Houssaye ont tous les trois fait allusion à un fait vrai, mais seulement dénaturé, interprété *romancé* par chacun des trois biographes, suivant son tempérament particulier. On en jugera par l'extrait suivant de la *Correspondance de Grimm,* duquel il résulte simplement qu'en août 1783, l'Académie française accorda le prix Monthyon à la servante ou garde-malade de madame de Rivarol dans des circonstances qui n'établissent à la charge de Rivarol ni le fait d'abandon, ni le fait d'ingratitude, et sans qu'on puisse bien déduire des détails fournis et choisis par le malin chroniqueur quelles furent les véritables intentions de l'Académie. Il faudrait plus de renseignements que n'en donne Grimm, et des pièces, en un mot, irrécusables, pour se hasarder à considérer l'illustre assemblée comme ayant été la dupe ou la complice d'une cabale hostile à Rivarol, et comme ayant fait de la première distribution de ses prix de vertu une sorte d'épigramme par ricochet contre un écrivain coupable, il est vrai, lui-même de bien des épigrammes, dont quelqu'une peut-être était tombée dans le jardin aux palmes symboliques. Quoi qu'il en soit, voici le témoignage, un peu sujet à caution, nous l'avons dit, de Grimm ou de son collaborateur :

« La séance publique de l'Académie française s'est tenue, suivant l'usage, le lundi 25, jour de Saint-Louis. M. l'archevêque d'Aix, en qualité de directeur, a annoncé que le prix d'éloquence proposé pour le meilleur *Éloge de Fontenelle* avait été remis à l'année prochaine, aucun des discours qui ont concouru n'ayant satisfait l'Académie.

« Les bonnes actions sont encore moins rares que les bons discours. Plusieurs actes de charité et de désintéressement avaient partagé l'attention du nouvel aréopage de vertu; après en avoir cité quelques-uns, M. le directeur a déclaré que la Compagnie avait

cru devoir donner la préférence au dévouement généreux avec lequel une garde-malade avait sacrifié à la personne confiée à ses soins, non-seulement tout ce qu'elle possédait, mais encore tout ce que son crédit avait pu lui procurer pendant l'espace de deux ans.

« Cette garde-malade est la dame Lespanier, et l'objet de ses sacrifices, madame la comtesse de Rivarol, fille du sieur Flint, maître de langue anglaise et femme du prétendu comte de Rivarol, assez connu par ses libelles contre l'abbé Delille. C'est cette dame Lespanier qui a mérité la première l'honorable prix fondé par M. de Monthyon; présente à l'assemblée, elle a reçu avec la médaille tous les applaudissements dus aux preuves d'un attachement si rare et si digne d'admiration. Il n'y a que la vanité très-humiliée de M. et de madame de Rivarol qui se soit avisée de lui disputer l'honneur d'une si juste récompense; les intentions de la compagnie n'étaient pas encore publiques, qu'on s'est empressé de lui adresser des remontrances, et même les menaces les plus vives pour l'empêcher de persister dans son jugement en niant ce fait, en s'efforçant d'en altérer les circonstances pour en diminuer le mérite, en déclarant, enfin, qu'on réclamerait hautement contre la surprise faite à la religion de MM. les quarante. Ces messieurs ont dédaigné les plaintes et les menaces de M. de Rivarol; on a eu seulement la discrétion de ne pas nommer l'objet des charités de la garde-malade; on a bien compté que la malignité du public ne l'ignorerait pas longtemps, et l'abbé Delille n'aura pas été trop fâché sans doute d'avoir trouvé, sans la chercher, une réponse si chrétienne au vers de la fable du *Chou et le Navet :*

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître. »

Il est difficile, sinon impossible, nous le répétons, de savoir aujourd'hui jusqu'à quel point le prix de vertu de 1783 fut une épigramme académique, et quelle part put prendre l'abbé Delille à ces représailles contre le satirique coupable d'avoir méconnu son génie et raillé sa naissance. Il ne résulte point du tout, d'ailleurs, du passage cité, que le reproche d'avoir abandonné sa femme et de l'avoir laissée dans le dénûment, reproche des libellistes du temps répété par M. Arsène Houssaye, soit fondé. Ce qui est incontestable, c'est une mésintelligence ou plutôt une incompatibilité d'humeur entre les deux

époux, qui aboutit bientôt aux effets de la séparation. Chacun des deux époux reprit sa liberté et tira de son côté. Pauvres l'un et l'autre, ils n'avaient point de fortune à partager ni de subsides à se fournir. Il y eut donc séparation, mais non abandon. Ce qui semble l'établir à nos yeux, c'est le silence même gardé par madame de Rivarol sur cet accident de sa vie, qui en compta plus d'un. Elle n'eût pas manqué d'arguer du fait, si elle eût pu invoquer un tel grief. Elle fait plus d'un reproche aigre-doux à son volage mari; mais nous n'avons pas trouvé, dans ses *factums,* trace de celui-là.

Grâce à cette discrétion et à cette réserve inspirées par une égale fierté, les dissentiments de M. et de madame de Rivarol, et leur séparation, s'ils devinrent, malgré eux, publics, le devinrent sans éclat fâcheux et sans scandale. Ils ne renoncèrent pas à s'estimer mutuellement, à défaut de s'aimer, et leur intérieur n'offrit jamais aux ennemis satisfaits, aux amis affligés, les débats lamentables qui troublaient le ménage de La Harpe, après avoir déshonoré celui de Lebrun-Pindare.

Le biographe imitera l'exemple de son héros, qui n'a dit de ses ennuis domestiques et conjugaux que ce qui lui a échappé, malgré un évident parti pris de pudeur et de silence. Après avoir soulevé par devoir le voile qui nous couvre ces tristes intimités, il le laissera retomber en énonçant l'opinion qui lui semble le plus conforme à la justice et à la vérité : celle qui consiste à supposer des torts aux deux parties, à les blâmer, et surtout à les plaindre du malheur plus que de la faute d'un de ces mariages dos à dos où l'erreur d'un moment s'expie toute la vie. Quoi qu'il en soit, il est certain que la séparation entre Rivarol et sa femme n'était pas effectuée, et que duraient encore leur cohabitation réelle et leur bonne intelligence au moins apparente, quand Rivarol, jugeant l'incubation suffisante, laissa éclore les deux ouvrages qu'il nourrissait depuis longtemps, et donna des ailes à sa renommée.

Ces deux ouvrages, dont les nécessités du jeune ménage et

peut-être le besoin, pour l'âme blessée de Rivarol déjà déçu, d'un succès consolateur, d'un succès vengeur, hâtèrent l'essor, furent la traduction de l'*Enfer* de Dante (1783) et le *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784), dont nous allons parler, comme ils le méritent, avec quelque détail.

CHAPITRE IV

RIVAROL LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.
RIVAROL TRADUCTEUR DE L'*ENFER*.

Rivarol tente, non à Paris, mais à Berlin, la fortune académique. — Habileté du choix de son ouvrage de début sérieux et décisif. — *Discours sur l'universalité de la langue française.* — Son succès. — Rivarol est élu membre de l'Académie de Berlin, et reçoit des lettres flatteuses de Frédéric. — Mirabeau fut-il un des concurrents malheureux de Rivarol? — Jugement de Sainte-Beuve sur le *Discours* de Rivarol. — Louis XVI pensionne l'auteur. — *État des gens de lettres demandant des pensions en* 1786. — Critiques de Garat, de La Harpe, de Cerutti. — Analyse du discours. — Concours philosophique et philologique entre les langues européennes. — Rapports de la langue de chaque peuple avec son sol, son génie et son histoire. — Examen caractéristique de la langue espagnole, de la langue italienne, de la langue anglaise. — Parallèle entre l'Angleterre et la France. — Passage prophétique du discours de Rivarol qu'il n'est pas possible de lire aujourd'hui sans tristesse. — Absence de tout faux patriotisme chez Rivarol, et son mépris des gloires qui ne sont pas au-dessus de la fortune. — Admirable éloge de la langue française. — Apothéose du dix-huitième siècle et de ses grands hommes. — Un indiscret et importun point d'interrogation. — La décadence de l'Angleterre. — Reproches qu'on peut adresser au *Discours*. — Louis XIV n'y est pas compris ou du moins n'y est pas loué dignement; le génie de Shakespeare et de Milton y est méconnu; l'abbé Raynal y est vanté avec excès. — Explication de ces méprises d'un goût si sûr. — Jugement flatteur de l'Académie de Berlin. — Appréciation non moins élogieuse de la *Correspondance littéraire* de Grimm. — Après avoir donné sa mesure dans un ouvrage original, Rivarol par curiosité, par coquetterie, par orgueil et non par modestie, aspire à la gloire subalterne du traducteur. — Il choisit Dante, parce qu'il a été déclaré intraduisible par Voltaire. — Il affecte, selon Cerutti, de donner à sa tentative des mobiles encore plus frivoles. — Lettre à l'abbé Roman. — Opinion de Voltaire sur Dante. — Le président de Brosses lui préfère l'Arioste. — Rivarol réagit courageusement contre l'opinion régnante. — Véritable originalité de sa traduction de l'*Enfer*. — Dans le poëme, il s'est borné aux beautés littéraires; dans l'auteur, il a surtout étudié l'homme. — En somme, malgré ses défectuosités, la traduction de Rivarol est un grand effort et un grand service rendu à la gloire de Dante. — Opinion de Sainte-Beuve. — L'*Introduction* sur Dante, sa vie et ses ouvrages est neuve pour le temps. — Il a le premier sondé les ténèbres dantesques. — Il a très-bien vu que pour apprécier justement Dante, il ne faut le

comparer à personne. — Autres observations qui n'ont rien perdu de leur pénétration ni de leur justesse. — S'il a bien vu les beautés de son modèle, il en a aussi bien vu les défauts. — Inconvénients du système de Rivarol ; défauts de sa traduction. — Éloges de Buffon. — Critiques du *Mercure*. — Vive riposte de Rivarol. — Il corrigeait et perfectionnait sans cesse sa traduction, en vue d'une édition définitive dont le projet ne fut pas réalisé. — La traduction de l'*Enfer* de Littré en français du treizième siècle. — Jugement favorable porté par la *Correspondance littéraire* de Grimm sur la traduction de Rivarol.

Après avoir débuté par les deux ouvrages de littérature légère et quelque peu fugitive que nous venons d'analyser, et lancé en avant-coureurs d'une renommée frivole les deux petits brûlots de la *Lettre sur* ou plutôt *contre les Jardins* de l'abbé Delille et de la *Lettre sur les aérostats,* Rivarol résolut de tenter, non à Paris, mais à Berlin, les aventures académiques, et de s'essayer à un succès sans malice, et qui ne coûtât de regrets qu'à ses concurrents. Tout en achevant et peut-être en commençant déjà d'imprimer l'ouvrage qui devait le montrer, tenté tour à tour par toutes les ambitions littéraires, dans le rôle imprévu de traducteur, luttant corps à corps avec le robuste et souple génie de la langue italienne personnifié dans son plus altier chef-d'œuvre, il voulut justifier son audace et consacrer son autorité en réunissant, dans le cadre rajeuni du discours académique, des vues neuves et hardies sur la langue française, son caractère et sa mission dans le monde, fruit de plusieurs années de réflexions solitaires et de brillantes expériences dans les salons.

On n'a pas assez remarqué peut-être combien, dans le choix de son ouvrage de début sérieux et décisif, sinon de son premier ouvrage [1], Rivarol fut habile, et combien il sut profiter de ce

[1] Il existe aussi peu d'accord entre les biographes sur la date du premier ouvrage sérieux de Rivarol que sur celle de sa naissance. M. Sainte-Beuve assigne à la traduction de l'*Enfer* la date de 1783. Il en fait son premier ouvrage. La *Préface* des *Œuvres* (1808) la donne aussi comme son œuvre de début, mais fixe à 1784 son apparition. La *Préface* de l'édition des *Mémoires* en 1824 dit de même. M. Léonce Curnier, M. Malitourne et M. Lefèvre-

qui semblait n'être qu'un heureux concours de circonstances. Il n'y a que les faux oisifs et les faux indifférents pour avoir de ces bonheurs-là. Dans la vie littéraire, on n'a le plus souvent que les chances qu'on se donne et qu'on mérite. Rivarol publia donc, en 1784, un *Discours sur l'universalité de la langue française,* sujet d'un grand charme littéraire en même temps que d'un grand attrait patriotique, et dont le choix fait honneur au goût de Frédéric et à sa reconnaissance pour le pays qui le premier lui avait rendu justice, en dépit des susceptibilités nationales, et l'avait salué du titre de grand avant ses propres sujets. Le choix de son Académie, inspiré ou approuvé par lui, trouva un digne interprète dans Rivarol, et fut justifié par un éclatant succès. Le mérite exceptionnel du lauréat [1] fut récompensé d'ailleurs, en dehors du prix, par des faveurs non moins exceptionnelles. Il fut proclamé membre de cette compagnie littéraire où il avait trouvé des juges dont aucun n'eût pu être son rival, et Frédéric, dans une lettre toute française, le félicita en des termes qui doublaient le triomphe [2].

Deumier regardent le *Discours* comme le premier ouvrage de Rivarol. M. H. de la Porte place successivement en 1785 le *Discours* et la traduction de Dante. Ce qui explique ces dissidences, c'est que 1784 est l'année commune de la publication des deux ouvrages. La *Correspondance littéraire* de Grimm parle des deux à un an d'intervalle, du *Discours* d'abord, en septembre 1784, et ensuite de la traduction de l'*Enfer,* en août 1785.

[1] Selon l'auteur de la *Notice* placée en tête de l'*Esprit de Rivarol* (par Fayolle, Chênedollé, etc.), le *Discours* partagea le prix avec une dissertation allemande sur le même sujet. L'éditeur de la *Correspondance entre Mirabeau et Chamfort* (qui ne comprend pas les lettres de Chamfort), brochure de 95 pages contenant 21 lettres de Mirabeau, Paris, chez le directeur de la *Décade philosophique,* rue Thérèse, butte des Moulins, an V de la République française, a publié à la suite des lettres de Mirabeau une traduction de la dissertation allemande sur les causes de l'universalité de la langue française, qui a partagé le prix de l'Académie de Berlin, traduction attribuée à Mirabeau et imprimée sur le manuscrit corrigé de sa main. Ce témoignage de l'attention toute particulière que Mirabeau apportait au sujet, permettrait-il de supposer qu'il a été peut-être au nombre des concurrents français évincés par Rivarol? La chose n'aurait rien d'impossible. Mais faute de documents décisifs, nous demeurons réduits à une simple conjecture.

[2] Rivarol, une fois couronné, envoya son *Discours,* aussitôt qu'il fut

« L'Académie de Berlin, dit le critique éminent qui est encore celui qui a le mieux parlé de Rivarol, comme de tant d'autres, avait proposé, en 1783, pour sujet de prix, un discours en réponse à ses questions : *Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? — Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? — Est-il à présumer qu'elle la conserve?* — Le discours de Rivarol, qui obtint le prix, a de l'éclat, de l'élévation, nombre d'aperçus justes et fins, exprimés en images heureuses. C'est un esprit fait et déjà mûr qui développe ses réflexions, et par endroits, c'est presque un grand écrivain qui les exprime. Insistant sur la qualité essentielle de la langue française qui est la clarté, tellement que lorsque cette langue traduit un auteur elle l'explique véritablement, il ajoutait : « Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et, puisqu'il faut le dire, elle est, de toutes les langues, *la seule qui ait une probité attachée à son génie*. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. » Ce remarquable *Discours*, qui dépassait de bien loin, par le style et par la pensée, la plupart des ouvrages académiques, valut à Rivarol l'estime de Frédéric le Grand et obtint un vrai succès en France et en Europe[1].

imprimé, au roi de Prusse, avec une *Epître* en vers. Son hommage fut bien accueilli. Il reçut une réponse où on lisait ces mots : « Depuis les ouvrages de Voltaire, je n'ai rien lu de meilleur en littérature que votre *Discours*, et j'ai trouvé vos vers aussi spirituels qu'élégants. » Sulpice de la Platière (*Vie de Rivarol*, t. I, p. 111) cite une lettre non datée de Frédéric à Rivarol en réponse à l'envoi d'un *Mémoire politique et philosophique sur la révolution des lettres*. Le biographe déclare la choisir entre une soixantaine d'autres lettres du roi philosophe, plus flatteuses les unes que les autres. L'édition définitive de la *Correspondance de Frédéric*, publiée par les soins du docteur Pertz, sous les auspices de la cour de Berlin, ne contient aucune lettre de Frédéric adressée à Rivarol.

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. V, p. 52. Nous signalons aussi

Un fait assez peu connu, et révélé pour la première fois par la *Préface* des *Pensées inédites* (1836), c'est que Louis XVI ne voulut pas demeurer en arrière de Frédéric. Émerveillé de ce *Discours*, qui faisait si bien valoir la langue et la nation, il donna l'ordre à M. de Breteuil de remettre à l'auteur — qui n'apprit que lors de l'émigration à qui il devait un bienfait qu'il avait attribué à Monsieur — 1,000 francs tous les trois mois. Le secret de cette libéralité a été dévoilé par l'éditeur des *Pensées inédites*, qui n'est autre que le frère de Rivarol. Il le tenait de M. de Breteuil lui-même, ce qui exclut toute possibilité de doute. Voici en quels termes il s'exprime :

« Quand le *Discours sur l'universalité de la langue française* parut, le bon Louis XVI en fut émerveillé, et disait tout haut, ainsi que *Monsieur*, depuis Louis XVIII : « Ah! comme cet auteur fait « bien valoir la langue et la nation! » Le Roi ordonna à M. le baron de Breteuil de prendre des renseignements sur l'auteur de ce *Discours*. Le ministre sut bientôt que Rivarol n'était pas riche, et qu'il était issu d'une très-ancienne famille d'Italie. Le Roi dit alors à M. de Breteuil de faire remettre secrètement à M. de Rivarol mille francs tous les trois mois. Rivarol crut pendant longtemps que c'était *Monsieur* qui lui faisait cette pension secrète, et ce n'est que pendant l'émigration qu'il apprit que c'était le Roi. Sur ces quatre mille francs, Rivarol en donnait tous les ans mille à son frère pour augmenter ses appointements, et pour qu'il s'entretînt plus convenablement au service. Nous tenons cette anecdote de M. de Breteuil, qui nous la raconta dans l'émigration. »

C'est cette munificence secrète du roi Louis XVI qui explique sans doute la contradiction existante entre cette assertion et la décision souveraine inscrite en marge de l'article concernant Rivarol dans l'*État des gens de lettres demandant des pensions en* 1786. Ce précieux document se trouve dans les *Mélanges curieux et anecdotiques tirés d'une collection de lettres autographes et de pièces historiques ayant appartenu à M. Fossé*

comme excellente l'analyse plus développée de M. L. Curnier (*Rivarol*, etc., p. 38 à 56.)

d'Arcosse. Voici l'article de Rivarol, d'après l'analyse du document donnée dans un recueil spécial[1] : « *M. le comte de Rivarol*, auteur du *Discours sur l'universalité de la langue française*. Il prépare d'autres ouvrages. *Est sans fortune*. »

L'annotateur anonyme et malin chargé de préparer la décision du ministre, et qui se montre cette fois assez bienveillant, contre son habitude, conclut en ces termes :

« Le ton de philosophie qui règne dans son *Discours* a été fortement relevé par l'*Année littéraire*. Il a beaucoup d'esprit, et un encouragement qu'on lui continuerait chaque année, *s'il se dévouait aux bons principes*, serait une considération pour l'empêcher de suivre son inclination vers ceux qui sont dangereux. »

La décision, brève et sèche, est : *Rien*. Nous nous plaisons à croire que l'unique motif de ce refus laconique est que depuis quelque temps déjà, Rivarol jouissait de ses quatre mille livres de pension sur la cassette particulière du Roi.

Le *Discours* eut quatre éditions, dont l'une à Londres, chez Dulau. Sulpice de la Platière l'a inséré en entier dans le second volume de sa diffuse biographie, avec des modifications et corrections qu'il attribue à Rivarol lui-même.

Il ne manqua pas, on le pense bien, de critiques acharnés à contester et à augmenter, en voulant le diminuer, le succès qui les offusquait. Il va sans dire que Garat trouva le *Discours* médiocre, que La Harpe reprocha à l'auteur d'avoir beaucoup emprunté à Condillac, et de gâter son style par l'abus des figures et l'excès des métaphores, enfin que Cerutti déclara que ce chef-d'œuvre n'était qu'une mystification.

« Et d'abord, il est sûr que M. le comte n'a pas à se reprocher d'avoir jamais écrit autre chose que des satires. Son *Discours* sur la langue française n'est au fond qu'une longue ironie, une caricature bizarre, dans laquelle il se moque de la langue italienne, de la langue espagnole, et encore plus de la langue française. Plusieurs personnes le devinèrent à la bigarrure du style, aux anachro-

[1] *Bulletin du bibliophile*, 1861, p. 52 et suiv.

nismes, aux plagiats, au tortillage des idées et au grotesque des expressions; mais le plus grand nombre prit à la lettre cette bouffonnerie sérieuse. Il faut convenir qu'il est bien gai à un jeune gentilhomme de mystifier pour son début deux grandes villes comme Paris et Berlin. »

Nous avons cité ce passage pour montrer jusqu'à quel degré de mauvaise foi la rancune et la jalousie peuvent conduire un pamphlétaire. Il convient maintenant de mettre le lecteur en mesure de juger lesquels ont raison, de ceux qui font du *Discours* de Rivarol une plate rapsodie, ou de ceux qui pensent, comme nous, que si les triomphes de la langue française avaient besoin de titres et de trophées, on les retrouverait exposés avec art dans cet éloquent et spirituel éloge de sa suprématie, qui se lit encore avec tant de plaisir et de profit.

Nous allons rapidement suivre les principales lignes de son plan, en citant de temps en temps quelques passages éclatants, comme on surmonte d'un drapeau les jalons d'une route[1].

L'exorde est tout académique, c'est-à-dire qu'il y faut faire la part d'un certain optimisme triomphant, d'une certaine solennité d'attitude et de ton. Rivarol ne met pas en doute cette universalité de la langue française que ses juges étrangers tiennent eux-mêmes pour avérée. Sa tâche se réduit à en exposer les causes, à retracer les caractères de cette supériorité reconnue. De là cet air d'assurance dont se sont offusqués ceux qui ne partagent point aujourd'hui une illusion qu'il était permis d'avoir au temps où écrivait Rivarol, et qu'il était de son rôle, de son devoir même d'afficher. Ceux-là seuls peuvent trouver excessives ou ironiques, en se plaçant trop exclusivement au point de vue de notre décadence, ces paroles naturelles dans la bouche d'un contemporain de Buffon, de Voltaire et de Rousseau :

« Le temps semble être venu de dire : le monde français, comme

[1] Rivarol avait pris pour épigraphe un vers célèbre ainsi modifié :

Tu regere *eloquio* populos, *Galle* memento.

autrefois le monde romain ; et la philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir d'un bout de la terre à l'autre se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre! »

Entrant dans son sujet, après ce court exorde, avec cette heureuse résolution, cette attrayante clarté qui lui assurent la sympathie du lecteur, Rivarol passe à l'examen « des causes si délicates et si puissantes à la fois auxquelles tient cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe ». Pour les démêler, il montre « jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitants et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde, ont pu se combiner et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse. »

Il est impossible de ne pas admirer avec quelle sagacité, quelle variété et quelle finesse d'aperçus l'auteur passe successivement en revue les diverses langues qui ont prétendu tour à tour à cette suprématie, définitivement attribuée au français. Rivarol, dont la vocation philologique et critique s'affirme si brillamment dans ce premier essai, était en effet admirablement doué pour ce genre d'études et d'analyses, où notre siècle a porté depuis la méthode et la rigueur scientifiques, mais ou il a déployé une originalité particulière a son tempérament et à ce talent qu'il semble élever parfois jusqu'au génie. Cette originalité tient à ce qu'il applique le premier à l'étude du caractère essentiel de chaque langue et à l'histoire des vicissitudes de sa destinée une sorte de verve de goût et d'éloquence critique qui ne semblaient pas compatibles avec ces graves et arides sujets. Son exemple montre au contraire combien de tels problèmes méritent et exigent la chaleur et, pour tout dire en un mot, la passion philosophique, combien

d'art comportent des recherches où le meilleur guide est encore cette inspiration sans laquelle il n'est point d'art; enfin combien sont favorables à l'emploi d'un certain luxe littéraire, d'une certaine parure poétique, ces investigations dans le domaine mystérieux des rapports entre la langue de chaque peuple, son génie et son histoire, investigations où Rivarol a choisi avec raison, pour jalonner ses idées, d'éclatantes et pittoresques images.

Dans cette succession de jugements où Rivarol congédie, après leur avoir signifié les motifs de leur exclusion du concours, les diverses langues de l'Europe mandées à son tribunal, que d'observations fines et justes! quelle superbe et facile domination d'un sujet si abondant et épuisé en quelques mots caractéristiques! S'agit-il d'expliquer pourquoi la supériorité de la langue française est plutôt reconnue dans certaines régions du monde civilisé que dans d'autres, il en formule ainsi la raison :

« Le genre humain est comme un fleuve qui coule du nord au midi; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie que pour le reste de l'Europe. »

S'agit-il d'écarter les prétentions de l'espagnol à l'universalité, voici en quels termes Rivarol le fait :

« ... On peut dire que la position de l'Espagne fut un autre obstacle aux progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas. Aussi l'Espagne est-elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes, lorsqu'il est une fois dépeuplé.

« Mais en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique, il n'est pas démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui par-

lait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour les jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables, et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se fasse mieux en espagnol qu'en tout autre idiome. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples, et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'espagnol leur prête encore une tournure plus sentencieuse; mais les proverbes ne quittent pas les livres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole qui l'ont exclue à la fois de l'universalité. »

Le caractère même de la langue italienne, suivant Rivarol, fut ce qui l'écarta le plus d'une prééminence à laquelle elle semblait avoir tant de droits :

« ...On sait quelle distance sépare, en Italie, la poésie de la prose; mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'âpreté, ou pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les lois de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poëte à tronquer les mots, et, par ces syncopes fréquentes, il s'est fait une langue à part qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent et roulent toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur et la langue de sa mollesse, ce qui peut venir de ce que, chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presque insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin, il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvénients de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est tout usuelle : la poésie n'est qu'un objet de luxe. »

Rivarol, continuant ce parallèle moral et littéraire « où l'on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un servir toujours de garant à l'autre », arrive à l'étude comparative de l'Angleterre et de la France. Quelques-uns des traits de cette double image semblent avoir vieilli; il en est d'autres que paraît rajeunir et fortifier au contraire la lumière des événements contemporains.

« Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est temps d'arriver aux deux peuples qui nous attendent et qui doivent fermer cette lice des nations : peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus; peuples voisins et rivaux, qui, après avoir disputé trois cents ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres, et se partagent, depuis un siècle, les regards de l'univers.....

« ..... Par sa position et la supériorité de sa marine, l'Angleterre peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'approprie; il faut que cet esprit d'impatience et d'inquiétude auquel elle doit sa liberté, se consume au dedans, s'il n'éclate au dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais : de sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

« Mais la France, qui a dans son sein une subsistance assurée, et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre que, toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au

7.

sien. Par sa situation, elle tient à tous les États; par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée : ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, l'heureux penchant de tous les peuples pour elle; quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire? »

Ce n'est pas sans tristesse qu'il est permis de lire aujourd'hui ces lignes où Rivarol affirmait si nettement le caractère pacifique du génie français, et faisait reposer sur la fidélité de la nation à ce caractère la continuation du charme attaché à son prosélytisme, la durée de cette influence favorisée par la sympathie de l'Europe, autant qu'elle serait contrariée par la crainte.

Selon l'auteur du *Discours* justement célèbre que nous analysons, la suprématie de la France devait demeurer exclusivement intellectuelle et désintéressée de toute autre ambition que celle des progrès de l'art et du triomphe de la raison.

Depuis, la France révolutionnaire et conquérante n'a que trop dévié de la droite ligne de cette destination providentielle; elle n'a reçu de la Fortune que des succès éphémères et des gloires décevantes en échange de cet empire philosophique et littéraire dont elle faisait le sacrifice. Aussi aujourd'hui, au lendemain de désastres inouïs qui ne lui ont laissé que des restes mutilés de l'ancien prestige, il est plus sage, il est plus

nécessaire que jamais de la rappeler au retour à sa tradition, au respect de son génie, de lui montrer, dans les souvenirs sans reproche de son passé, alors qu'elle ne s'inquiétait point d'une autre gloire que de celle des arts, d'une autre force que de celle des idées, la source des seules espérances qui restent encore dignes d'elle.

Rivarol, auquel nous revenons, — après avoir noté au passage cet autre trait caractéristique de sa physionomie morale, l'absence de tout faux patriotisme et le juste mépris des gloires qui ne sont pas au-dessus de la Fortune, — Rivarol achevait sa démonstration par une comparaison, non moins spirituelle que juste, entre le Français et l'Anglais. Quoique peint par un Français, nul ne peut dire que le portrait de l'Anglais ne soit demeuré singulièrement ressemblant. Pour le Français du dix-huitième siècle et de tous les temps, jamais on ne l'a mieux peint. Rivarol n'avait pour cela qu'à se regarder lui-même.

« ...La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais, sec et taciturne, joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du Nord une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie; le Français a une saillie de gaieté qui ne l'abandonne pas, et à quelque régime que leurs gouvernements les aient mis l'un et l'autre, ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglais semble toujours assister à un drame; de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien se prend ici à la lettre; on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir; le Français, pour être vu. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement; mais le Français, visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles, comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entre eux; aussi les femmes, qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation : mais on ne peindrait le Français que de profil, si l'on faisait le tableau sans elles; c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour, et qui

donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du Midi, et l'excessive simplicité du Nord, la France a la politesse et la grâce, et non-seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire que le Français change toujours; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité; mais nous en avons tiré plus de parti que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeler au Français de quarante ans, et l'Anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des moments où le Français pourrait payer de sa personne; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin, s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de grâce et de goût qu'aux dépens des mœurs, il est encore très-possible que l'Anglais ait perdu les siennes sans acquérir ni le goût ni les grâces. »

Toute la partie du *Discours* consacrée à l'éloge raisonné de la langue française touche au chef-d'œuvre par le double charme de la pensée et du style :

« Il y a des piége et des surprises dans les langues à inversions; le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit, et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grâce et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite, et qu'elle s'accommode également et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature... »

Mais il faudrait tout citer de ce merveilleux morceau, où de véritables bonnes fortunes d'idées ou de mots arrêtent à cha-

que instant le lecteur, et où la raison se montre parée de toutes les couleurs de l'imagination.

Rivarol terminait son *Discours* par un magnifique éloge du dix-huitième siècle et de ses grands hommes. Il évitait néanmoins, avec une spirituelle prudence et le tact d'un goût qui ne se permettait l'audace que dans les choses sûres, de se prononcer expressément sur la troisième question du programme : *Est-il à présumer que la langue française la conserve* (son universalité) ? Ce malin point d'interrogation ne cachait-il pas un piége ? Rivarol, pensant que le passé répond de l'avenir, ou feignant de le croire, se borne à jeter sur le présent un coup d'œil qui encourage ses espérances, exprimées toutefois avec discrétion. Il se tient sur la réserve, se gardant également d'affirmer l'éternité de la suprématie de la langue française, et de prévoir la décadence de cette suprématie. C'était là le double écueil du sujet. Il fut très-habilement esquivé par un homme trop fin pour ne pas sentir la contradiction qu'il y aurait à douter, à la fin d'un Discours à l'éloge de la langue française, de la durée de son prestige, et celle qu'il y aurait aussi à le considérer comme invulnérable, après avoir précisément montré que la prééminence des langues est passagère, comme celle des nations, et qu'un empire fondé sur le progrès de la raison et sur l'assentiment de l'opinion est soumis forcément aux changements qui agitent l'opinion et font passer de la main d'un peuple à celle de l'autre le flambeau civilisateur. Il allait jusqu'à espérer que la langue française était destinée à survivre à la fin de l'Europe elle-même, qu'il était impossible de prévoir. Cependant, s'il se croyait permis de croire à la durée de l'universalité de la langue française, il n'osait affirmer sa perpétuité :

« Les États se renverseront, et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre humain. »

C'était d'ailleurs donner à l'optimisme le plus exigeant un assez large horizon. Cet horizon, Rivarol se complaisait à l'embrasser, du point de vue d'où il dominait le dix-huitième siècle lui-même, avec une confiante fierté :

« Louis XIV, se survivant à lui-même, voyait commencer un autre siècle, et la France ne s'était reposée qu'un moment. La philosophie de Newton attira d'abord nos regards, et Fontenelle nous la fit aimer en la combattant. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçait sur des objets profonds, et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté ; pour en fixer les époques, il se transporta dans des temps qui n'ont point existé pour l'homme; et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales : de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde, et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé entre deux suites d'événements comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitants.

« .....Partout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'Encyclopédie était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation, et couvrit le malheur de nos armes. En même temps un roi du Nord faisait à notre langue l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs : il associait son immortalité à la nôtre ; Frédéric voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire, parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique; au tribunal de la philosophie, pour rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations; au tribunal de la politique,

pour y entendre leurs véritables intérêts fondés sur le bonheur des peuples... »

Après l'inévitable éloge de Frédéric, qui doit nous trouver indulgent, en raison de l'obligation; après celui de l'abbé Raynal, que rien n'obligeait Rivarol à commettre, et qui demeure une faute de goût (les yeux les plus perspicaces ont de ces erreurs, les oreilles les plus délicates ont de ces faiblesses), Rivarol esquissait dignement l'éloge de Voltaire, le plus séduisant, le plus efficace propagateur du prestige de la langue, l'apôtre le plus éloquent du progrès philosophique, au nom duquel était décerné un juste hommage à Louis XVI lui-même, libérateur de l'Amérique. Seule l'Angleterre, qui payait les frais de tout cet encens, était peu ménagée et gardait le droit de se plaindre de la maigreur de sa part, au milieu de ces prodigalités laudatives.

« Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche ni à ses admirateurs, ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son âme de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événements, à toutes les révolutions de son temps, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des grâces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue son universalité personnelle; et c'est un problème de plus pour la postérité.

« Ces grands hommes nous échappent, il est vrai; mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géants qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue, des automates vont la donner à notre prononciation [1]. C'est en France et à la face des nations que deux hommes

[1] Qu'eût dit Rivarol, si, frappé des automates de l'abbé Mical, de ses têtes d'airain parlantes et des essais des premiers aéronautes auxquels il consacra ses deux premiers opuscules, s'il eût pu prévoir les merveilles de nos jours,

se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera longtemps, et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes ; il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions... »

De l'avenir revenant au présent et y trouvant une revanche, presque une vengeance du passé, Rivarol jetait sur la décadence de l'Angleterre un regard satisfait et offrait aux rancunes plus patriotiques que clairvoyantes de la rivalité française et de la jalousie allemande le spectacle expiatoire de la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance. En même temps il payait à Louis XVI, libérateur de l'Amérique, le tribut des gratitudes contemporaines, devançant les hommages de l'histoire :

« Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous la laisse dans la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance ; et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ramené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques : égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre et sauvée par la France. »

Tel est ce discours, d'un accent si libre et si hardi, d'un tour si souple et si vif, qui reculait si élégamment les limites d'un grand sujet, énumérait si brillamment les titres de notre suprématie intellectuelle, et ajoutait, en termes dignes d'elles, à la dignité, je dirai presque à la religion de la langue et de la littérature française. Il fut, pour les contemporains étonnés, une révélation de Rivarol. Ils l'admirèrent d'autant plus qu'il les

les conquêtes contemporaines de la science, les miracles de la vapeur, de l'électricité, de la lumière?

flattait autant par ses défauts que par ses qualités, autant par l'erreur que par la vérité. Nul ne songea alors à devancer par les siens les reproches de la critique actuelle, plus éclairée et plus désintéressée. Ces justes griefs peuvent se résumer en ceci : que Rivarol a, volontairement peut-être, méconnu la grandeur politique de Louis XIV, pour n'en faire qu'un magnifique distributeur de récompenses; qu'il n'a pas compris ou du moins n'a pas loué dignement le génie de Shakespeare et celui de Milton, et qu'il a trop vanté le mouvement philosophique du dix-huitième siècle, et son plus déclamatoire apôtre, l'abbé Raynal. Mais les contemporains n'étaient pas faits pour sentir les méprises d'un goût d'ailleurs si sûr et d'un jugement d'ailleurs si sagace. Reportons-nous au temps, à tout ce qu'il avait d'illusions, à tout ce qui lui manquait de leçons. Il fallait la lumière d'événements terribles, que nul ne prévoyait alors, pour illuminer dans toute leur profondeur le génie de Shakespeare et de Milton; il fallait de ces réalités qui dépassent la fiction et ajoutent, par la douleur, à l'expérience d'un peuple. Pour comprendre le drame shakespearien, avec ses contrastes de délicatesse et de trivialité, de poésie et de mauvais goût, son perpétuel mélange du sublime et du grotesque, du rire et des larmes, il fallait avoir éprouvé les horreurs et les grandeurs de la Révolution française ; pour comprendre le Satan du *Paradis perdu*, il fallait avoir traversé la période infernale de la Terreur.

Sauf ces défectuosités, peut-être inévitables, l'œuvre de Rivarol reste intacte, préservée de toute détérioration et de toute flétrissure par la vertu de l'art et le parfum du style. Et nous pouvons, ces réserves faites, nous associer au jugement flatteur que l'Académie de Berlin portait sur le *Discours* en le couronnant :

« L'auteur n'obtiendra les suffrages du public, comme il a déjà obtenu ceux de l'Académie, que lorsque son discours sera lu et médité dans le silence des préjugés nationaux. Le plan qu'il s'est tracé est juste et bien ordonné, et il ne s'en écarte jamais. Son

style est brillant; il a de la chaleur, de la rapidité et de la noblesse. Ses pensées sont aussi profondes que philosophiques; et tous ses tableaux, où l'on admire souvent l'énergique pinceau de Tacite, intéressent par le coloris, par la variété, et j'ose le dire encore, par la nouveauté. Cet écrivain a, dans un degré supérieur, l'art d'attacher, d'entraîner ses lecteurs par ses raisonnements et son éloquence. On lui trouve toujours un goût épuré et formé par l'étude des grands modèles. Ses principes ne sont point arbitraires; ils sont puisés dans le bon sens et dans la nature, et l'on voit bien qu'il s'est nourri de la lecture des maîtres fameux de l'antiquité. En un mot, il est peu d'ouvrages académiques qu'on puisse comparer au sien, soit pour le fond des choses, soit pour le style, et je ne doute pas que le jugement qu'en a porté l'Académie ne soit enfin confirmé par celui du public[1]. »

Le jugement de l'Académie de Berlin fut ratifié par la *Correspondance littéraire* de Grimm, en des termes chaleureux, presque enthousiastes, et une admiration pour l'ouvrage qui, triomphant d'une longue hostilité, arrivait presque à la bienveillance pour l'auteur :

« Ce ne sont pas ici des lieux communs de rhétorique ou de philosophie, c'est une question intéressante discutée avec beaucoup de raison et de sagacité; depuis longtemps nous n'avons rien lu qui nous ait paru plus digne d'être remarqué. A quelques idées, à quelques tournures près, que l'ambition de paraître neuf et original a pu seule faire hasarder à l'auteur, nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre tout à la fois plus finement pensés, plus ingénieusement écrits. »

Ce jugement de Grimm est demeuré, comme nous l'avons vu, celui de la postérité.

Après avoir donné sa mesure dans un ouvrage original, Rivarol, qui avait la coquetterie de son esprit, l'habileté de son orgueil, et qui savait qu'un élément plus indispensable encore du succès que le talent, c'est l'inattendu, la nouveauté, la vivacité dans les entreprises, rappela sur lui l'attention publique

[1] Signé : Borelli, de l'Académie de Berlin.

par une tentative dont l'apparente modestie ne devait faire et ne fit illusion à personne. Il s'agissait d'une traduction, mais quelle traduction! Une traduction de l'*Enfer* de Dante, tout simplement, c'est-à-dire la plus difficile des énigmes devinée, le plus ardu des problèmes résolu, le plus paradoxal des tours de force réalisé. L'auteur de la traduction de l'*Enfer* avait donc choisi son modèle et son heure, de façon à mettre en sa faveur ou contre lui, selon la chance favorable ou maligne, ce bel air de superbe et cette allure de défi dont il n'était pas homme à se départir volontiers. Il n'y avait évidemment entre son esprit et le génie de Dante aucune affinité, en dehors des mobiles particuliers qui le poussèrent à tenter cette difficile entreprise, qualifiée même d'impossible par Voltaire, qui lui en donna l'idée en la caractérisant de la sorte. Ainsi, il faut faire, en première ligne, dans la décision de Rivarol, la part de l'attrait de la témérité, du paradoxe, de la gageure, du sphinx vaincu, du tour de force accompli.

Dante, comme Shakespeare, avait été déclaré intraduisible. Personne encore en France n'avait osé essayer d'en appeler de cet arrêt, et prendre, pour ainsi dire, l'opinion à rebrousse-poil.

Or, c'est quelque chose, c'est beaucoup, en toute affaire, que d'arriver le premier [1].

Il y avait là une raison suffisante pour que Rivarol jetât son gâteau de miel au cerbère, et se ménageât le triomphe de reparaître au jour sans avoir été dévoré.

Toutefois, comme il était aussi prudent que hardi, il ne se pressa point; il ne hasarda qu'un pied après l'autre dans la

[1] Dante avait été traduit dès la fin du seizième siècle (1596), et en vers, par Grangier. « Mais, dit Sainte-Beuve, il n'en était pas devenu plus clair ni plus habituellement lu. » Rivarol en tout cas, en admettant que la traduction de Grangier puisse compter, a le premier traduit Dante en prose, ou le premier du moins a fait lire sa traduction, car il paraît qu'il y en aurait eu aussi une de Moutonnet. Montesquieu, dans ses lettres à l'abbé de Guasco, parle aussi d'une traduction du comte Colbert d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert, et personnage original ou singulier. Elle n'a été imprimée qu'en 1796.

forêt obscure où il s'engageait sans guide. Il garda plusieurs années sur le métier ce rude canevas qu'il brodait en silence des fleurs souvent heureuses de sa mémoire, de son imagination, de ce talent divinatoire, en matière de langues et de style, qui ajoutait chez lui les inspirations de l'artiste à la sûreté de main innée de l'ouvrier. Surtout, il se garda bien de dévoiler le vrai mobile de sa tentative et le dissimula sous des prétextes gouailleurs.

Il avait trop d'esprit, en effet, pour prétendre sérieusement qu'il voyait dans sa traduction de Dante « un bon moyen de faire sa cour aux Rivarol d'Italie » et de payer sa dette à la patrie de ses pères. L'avidité de la haine a seule pu se prendre à cet ironique hameçon [1]. Rivarol songeait certainement beaucoup moins à faire indirectement preuve de sa noblesse ultramontaine qu'à fournir un témoignage irrécusable de son talent. Et quel plus éloquent, plus décisif pouvait-il rêver que de naturaliser dans notre langue et notre littérature un poëte qui y était inconnu ou méconnu, que Voltaire avait déclaré « un monstre d'obscurité » ?

Rivarol ne cachait pas à ses amis qu'il avait eu surtout en vue de répondre au défi du patriarche de Ferney.

« Avec le goût que vous me connaissez pour le *farniente*, écrivait-il plus tard à l'abbé Roman, vous serez surpris que je me sois livré à un travail aussi pénible que celui de la traduction, et que j'aie précisément choisi le plus bizarre et le plus intraitable des poëtes. Un défi de M. de Voltaire m'engagea, et une plaisanterie assez piquante acheva de me déterminer. Ce grand homme dit tout haut que je ne traduirais jamais Dante en style soutenu, ou que je changerais trois fois de peau avant de me tirer des pattes de ce diable-là. »

Voltaire, en parlant ainsi, était fidèle aux opinions de toute sa vie, et ces opinions faisaient encore loi après sa mort.

[1] Les mauvais plaisants ne manquèrent pas de profiter de l'aveu, qu'ils prirent au sérieux. « M. le comte disait, écrivit Cerutti, qu'il avait traduit l'*Enfer* de Dante, parce qu'il y retrouvait ses ancêtres. »

Il avait dit, dans ses *Lettres sur les Anglais,* « qu'on ne lisait plus Dante en Europe, parce que tout y était allusion à des faits ignorés; il en est de même d'*Hudibras* ».

Dans une lettre adressée au Père Bettinelli, auteur des *Lettres Virgiliennes* (mars 1761), Voltaire envoyait encore sa grêle de petites pierres au géant :

« Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que Dante était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle que tous les vermisseaux appelés *sonetti,* qui naissent et meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

« Algarotti a donc abandonné le triumvirat[1] comme Lépidus. Je crois que dans le fond, il pense comme vous sur Dante. Il est plaisant que même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. Ce monde-ci est une pauvre mascarade...

« .....Ce pauvre homme[2] a beau dire, Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne m'a jamais volé un Dante. »

Enfin, dans le *Dictionnaire philosophique,* Voltaire formule ainsi l'arrêt définitif :

« Vous voulez connaître Dante; les Italiens l'appellent *divin,* mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles. Il y a des commentateurs; c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste. »

Un homme qui connaissait l'Italie aussi bien que Voltaire la connaissait peu, et qui n'était pas assez son ami pour épouser

[1] C'est-à-dire sa liaison avec Frugoni et Bettinelli, qui se rompit à propos de Dante.

[2] Il s'agit d'un abbé Marini, un admirateur de Dante à Paris, et que pour cela Voltaire vient d'appeler *un polisson.*

un avis de lui à la légère, ne parle pas autrement au fond, quoique avec plus de justice et de modération. Le président de Brosses écrit de Rome (1740), en parlant de ses lectures italiennes de prédilection :

« Ce n'est cependant pas l'Arioste que les beaux esprits d'Italie mettent au premier rang ; ils l'adjugent à Dante. C'est celui-ci, disent-ils, qui a porté leur langue à son point de perfection, qui a surpassé tous les autres en force et en majesté... J'ai lu quelque chose de Dante à grande peine; il est difficile à entendre, tant par son style que par ses allégories,

......car un sublime dur
Se trouve enveloppé dans un langage obscur ;

me paraît plein de gravité, d'énergie et d'images fortes, mais profondément tristes ; aussi je n'en lis guère, car il me rend l'âme toute sombre; cependant je sens que je commence à le goûter, et je l'admire comme un rare génie, surtout pour le temps où il a vécu. »

Mais de Brosses a beau faire et y mettre beaucoup d'application et de bonne volonté, Dante, malgré tout, lui paraît un poëte tout à fait sec et *sans aménité :*

« Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici que plus je lis Dante, plus je reste surpris de cette préférence que je lui ai vu donner sur l'Arioste par de bons connaisseurs ; il me semble que c'est comme si l'on mettait le *Roman de la Rose* au-dessus de la Fontaine. J'avoue que Dante ne me plaît qu'en peu d'endroits et me fatigue partout [1]. »

Telle était l'opinion régnante en France sur Dante quand une boutade de Voltaire mit le feu à l'ambition et à l'activité de Rivarol, et nous valut sa traduction de l'*Enfer*. Le défi eût d'ailleurs moins réussi auprès de lui s'il n'eût été à la fois conforme à ses idées et propice à sa paresse elle-même, puisque, si dans une traduction on a un grand effort à faire pour trouver l'expression, on n'a pas du moins la peine de chercher la pensée.

[1] Nous empruntons l'indication de ces antécédents de la question de Dante avant Rivarol à Sainte-Beuve (*Causeries du lundi,* t. XI, p. 167 à 169).

Rivarol se mit donc hardiment à l'œuvre, calquant laborieusement, de l'italien sur le français, les scènes de la vision infernale du grand poëte, et comparant ce travail, dans ses difficultés et dans ses profits, à celui des apprentis peintres auxquels on fait copier les cartons de Michel-Ange.

Nous touchons ici à la véritable, à l'unique originalité de cette traduction de l'*Enfer*, si éloignée de la précision littérale et de la fidélité scrupuleuse qui semblent faire partie de la probité du genre. Rivarol ne s'est point piqué de cette probité. Il a fait le tour du génie de Dante, plus qu'il n'a pénétré dans ses profondeurs. Il s'est borné aux côtés extérieurs, à ceux par lesquels on peut se pencher sur le gouffre, sans perdre pied à terre et sans éprouver le vertige. Une traduction, suivant Rivarol, n'est pas faite pour dispenser de lire un poëte; elle a pour but d'aider à le lire. C'est moins une copie qu'une imitation, qu'une interprétation. Dans le poëme, Rivarol s'est borné aux beautés littéraires; dans le poëte, aux aspects humains. La *Divine Comédie* est une sorte d'encyclopédie de la science du temps où écrivait Dante : il y est à la fois ou tour à tour politique, philosophe, théologien; dans ce poëme qui est une confession, une satire, une vengeance, une revanche de l'idéal sur le réel, ce à quoi il a le moins songé peut-être, c'est à faire une œuvre littéraire. Voilà peut-être pourquoi il a fait une œuvre immortelle, d'une inspiration d'autant plus haute qu'elle était plus désintéressée.

Cette œuvre, au contraire, Rivarol l'a envisagée exclusivement au point de vue historique et littéraire. En convenant de l'étroitesse de ce point de vue, on ne peut nier qu'il n'ait atteint le triple but qu'il se proposait : appliquer toutes les ressources de la langue française à un de ces duels courtois où deux langues luttent moins pour se vaincre que pour montrer leurs forces; prendre dans l'œuvre de Dante ce qui est le plus facilement intelligible à tous, c'est-à-dire la partie de son poëme où, dans l'intérêt même de sa vengeance, il s'est le moins écarté de la réalité, et a mis surtout son art à faire

preuve d'une fécondité de supplices égale à la fécondité des crimes; enfin ne présenter au dix-huitième siècle, qui n'eût pas compris grand'chose au *Purgatoire* ni au *Paradis,* que ce qu'il pouvait entendre et accepter : de belles horreurs, auxquelles il était capable de descendre, et non des sublimités mystiques, auxquelles il était incapable de s'élever.

Le caractère particulier de la traduction de l'*Enfer* ainsi nettement dégagé, du propre aveu du traducteur, il est plus facile d'apprécier avec impartialité les qualités et les défauts, les inconvénients et les avantages de cette œuvre purement littéraire, considérant le poëme de l'*Enfer* à un point de vue exclusivement littéraire, et offrant du poëte non une image complète et absolument ressemblante, mais choisissant seulement dans sa physionomie les traits capables d'attirer l'admiration des contemporains sans offusquer leur goût.

En demeurant dans ces termes, on ne peut contester que la traduction de l'*Enfer* par Rivarol ait été une entreprise originale, ayant son utilité au point de vue de la propagation de la gloire de Dante et de l'éducation du goût public; qu'il ait dépensé beaucoup de souplesse et de vigueur dans cet exercice de gymnastique littéraire, et que cet essai ait mérité, avec les critiques qu'on ne lui épargna point, le succès qu'on lui marchanda un peu trop.

En reconnaissant comme nous le caractère exclusivement, égoïstement et peut-être trop étroitement littéraire de son entreprise, un excellent juge l'a, mieux que nous ne pourrions le faire, appréciée sous ce rapport :

« C'était une manière de s'exercer sur un beau thème et de lutter avec un maître. Rivarol, nommons-le tout d'abord par son vrai nom, est un *styliste;* il veut enrichir et renouveler la langue française, même après Buffon, même après Jean-Jacques. N'ayant pas d'abord en lui-même un foyer d'inspiration et un jet de source suffisant pour lui faire trouver une originalité toute naturelle, il cherche cette originalité d'expression par la voie littéraire et un peu par le dehors. Il s'attaque à Dante, dont il apprécie d'ailleurs l'austère

génie. « Quand il est beau, dit-il, rien ne lui est comparable. Son « vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, « sans le secours d'une seule épithète. » C'est en se prenant à ce style « affamé de poésie », qui est riche et point délicat, plein de mâles fiertés et de rudesses bizarres, qu'il espère faire preuve de ressources et forcer la langue française à s'ingénier en tous sens. Il n'est point, selon lui, de poëte qui tende plus de piéges à son traducteur; il compte parmi ces piéges les hardiesses et les comparaisons de tout genre, dont quelques-unes lui semblent intraduisibles dans leur crudité. Il se pique d'en triompher, de les éluder, de les faire sentir en ne les exprimant qu'à sa façon.

« Un idiome étranger, dit-il, proposant toujours des tours de force à un habile traducteur, le tâte, pour ainsi dire, dans tous les sens; bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue; il épuise ses ressources, mais il augmente ses forces. Ainsi ne demandez pas à Rivarol le vrai Dante; il sent le génie de son auteur, mais il ne le rendra pas, il ne le calquera pas religieusement... Il vise, en le traduisant, à ce *style soutenu,* déclaré impossible, et dans cet effort, il ne songe qu'à s'exercer, à prendre ses avantages, à rapporter quelques dépouilles, quelques trophées en ce qui est du génie de l'expression. Telle est son idée, qui nous paraît aujourd'hui incomplète, mais qui n'était pas vulgaire [1]. »

Non, certes, il n'y avait rien de vulgaire dans l'entreprise de Rivarol, et il eût pu parodier en la reproduisant la trop fière réponse de la Calprenède, à qui l'on reprochait son style lâche : « Il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenède. » On prend même de Rivarol une idée supérieure à son œuvre, trahie parfois par l'exécution, quand on considère moins ce qu'il a fait que ce qu'il a voulu faire.

Si son mérite comme traducteur est incomplet et par plus d'un point contestable, il n'en est pas de même de la supériorité d'esprit et du courage de goût dont il fit preuve en osant, le premier, comprendre et admirer Dante. Et ce ne fut point une fantaisie de curiosité, mais un attrait profond qui l'entraîna vers l'Alighieri et ses frustes beautés. Il a lui-même, dans un

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. V, p. 51.

morceau critique plus remarquable que sa traduction, essayé de justifier son enthousiasme, de raisonner son admiration et d'esquisser la grande figure qui, durant de longues heures de torture et de méditation, avait traversé son rêve, y laissant une trace brûlante.

Cette *Introduction* sur *Dante, sa vie* et *ses ouvrages,* si nous la jugeons d'après les nombreux travaux dont le poëte a été l'objet, et qui ont marqué sur ce sujet non encore épuisé la trace des Fauriel, des Ozanam, des J. J. Ampère, des Ch. Labitte, des Delescluze, des Lamennais, sans parler des études de MM. Sébastien Rhéal, E. Aroux et de bien d'autres, n'est certes pas bien neuve ni bien hardie. Elle l'était pour son temps ; il ne faut jamais oublier la date de certaines œuvres, si l'on veut les apprécier sainement ; car tout jugement impartial doit tenir compte de ce qu'un écrivain dit de nouveau non-seulement par rapport à son sujet, mais par rapport à l'état de l'opinion. Or, à ne prendre son avis qu'au point de vue littéraire, Rivarol est déjà très en avant de son temps. Il a eu le mérite de frayer la voie, d'écarter les buissons de l'antre, de défricher, en un mot, le sujet. Il était réservé à d'autres de lever le sceau de ce mystérieux et profond esprit, de pénétrer dans les arcanes de son symbolisme étrange et compliqué, d'expliquer une à une toutes ses énigmes. Mais sur les points purement littéraires, et dirai-je, profanes de ce génie sacré, Rivarol est encore très-bon à entendre, surtout à son rang de précurseur, d'avant-coureur, d'initiateur. Il a le premier sondé les ténèbres dantesques, et il a porté dans l'étude des problèmes que soulève la *Divine Comédie,* si rapide et si superficiel qu'ait été le coup d'œil qu'il y a jeté, ce privilège d'intuition et de clarté qui l'accompagne partout.

Tout d'abord, il a évité à merveille ce lieu commun de la comparaison, marchepied des critiques vulgaires, qui ne sauraient sans son secours s'élever à un jugement. Il a très-bien vu que pour apprécier justement Dante, il ne faut le comparer à personne.

« Il n'est guère dans la littérature de nom plus imposant que celui de Dante. Le génie d'invention, la beauté des détails, la grandeur et la bizarrerie de conception lui ont mérité, je ne dis pas la première ou la seconde place entre Homère et Milton, le Tasse et Virgile, *mais une place à part.* »

Les observations qui suivent n'ont rien perdu de leur pénétration ni de leur justesse :

« .....Le triple théâtre de son poëme se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. D'abord, la terre, creusée jusque dans son centre, offre dix grandes enceintes qui sont toutes concentriques. Il n'est point de crime qui soit oublié dans la distribution des supplices que le poëte rencontre d'un cercle à l'autre. Souvent une enceinte est partagée en différents donjons, mais toujours avec une telle suite dans la gradation des crimes et des peines, que Montesquieu n'a pas trouvé d'autres divisions pour son *Esprit des lois*.

« Il faut observer que dans cette immense spirale les cercles vont en diminuant de grandeur, et les peines augmentent de rigueur, jusqu'à ce qu'on rencontrera Lucifer garrotté au centre du globe, et servant de clef à la voûte de l'enfer.

« Observons encore ici qu'une spirale et des cercles sont une de ces idées simples avec lesquelles on obtient aisément une éternité; l'imagination n'y perd jamais de vue les coupables, et s'y effraye de l'uniformité de chaque supplice ; un local varié et des théâtres différents auraient été une invention moins heureuse. »

Parvenu à côté du poëte aux sommets radieux de son ascension, Rivarol jette de haut un coup d'œil d'ensemble sur la route parcourue et s'émerveille justement du succès d'un tel effort, qui fait honneur à la puissance de l'imagination humaine.

« Étrange et admirable entreprise! Remonter du dernier groupe des Enfers jusqu'au sublime sanctuaire des Cieux, embrasser la double hiérarchie des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le temps et l'éternité; peindre à la fois l'ange et l'homme, l'auteur de tout mal, et le Saint des saints!

« Aussi l'on ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce poëme national rempli de hardiesses contre les papes, d'allusions aux événements récents et aux questions qui

agitaient les esprits, écrit d'ailleurs dans une langue au berceau, qui prenait, entre les mains de Dante, une fierté qu'elle n'eut plus après lui, et qu'on ne lui connaissait pas avant. L'effet qu'il produisit fut tel que lorsque son langage rude et original ne fut presque plus entendu, et qu'on eut perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces fortes commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances. »

Si Rivarol a bien vu les beautés de son modèle, il n'en a pas moins bien remarqué les défauts, et le pire de tous. C'est de lui qu'est cette juste observation que dans cette immense galerie de supplices, on ne rencontre pas assez d'épisodes, et que malgré la brièveté des chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue ; enfin que cette fatigue est le vice fondamental du poëme.

Qui n'applaudirait maintenant à cette page de critique philosophique si neuve, si originale, si vraie, et d'une application si directe au temps présent?

« Enfin, du mélange de ses beautés et de ses défauts, il résulte un poëme qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, et qui laisse dans l'âme une impression durable. On se demande, après l'avoir lu, comment un homme a pu trouver dans son imagination tant de supplices différents qu'il semble avoir épuisé les ressources de la vengeance divine; comment il a pu, dans une langue naissante, les peindre avec des couleurs si chaudes et si vraies, et dans une carrière de trente-quatre chants, se sentir sans cesse la tête courbée dans les Enfers.

« Au reste, ce poëme ne pouvait paraître dans des circonstances plus malheureuses : nous sommes trop près ou trop loin de son sujet. Dante parlait à des esprits religieux, pour qui ses paroles étaient des paroles de vie, et qui l'entendaient à demi-mot; mais il semble qu'aujourd'hui l'on ne puisse plus traiter les grands sujets mystiques d'une façon sérieuse. Si jamais, ce qu'il n'est pas permis de croire, notre théologie devenait une langue morte, et s'il arrivait qu'elle obtînt, comme la mythologie, les honneurs de l'antique, alors Dante inspirerait une autre espèce d'intérêt; son poëme s'élèverait comme un grand monument au milieu des ruines des littératures et des religions; il serait plus facile à cette postérité

reculée de s'accommoder des peintures sérieuses du poëte et de se pénétrer de la véritable terreur de son enfer; on se ferait chrétien avec Dante, comme on se fait païen avec Homère! »

Quand on a lu ces pages, on ne peut qu'adhérer avec empressement au jugement spécial formulé en ces termes par Sainte-Beuve, dans une étude précisément consacrée à Dante et ses traducteurs :

« Honneur à Rivarol! On dira de sa traduction tout le mal qu'on voudra, on ne lui enlèvera pas le mérite d'avoir le premier chez nous apprécié avec élévation la nature et la qualité du génie de Dante. Sans doute il le sentit plutôt en artiste qu'en philosophe ou en historien; il le prit plutôt par le style que par l'ordre de ses idées; il méconnut le théologien, négligea le côté tendre, suave même et idéalement amoureux; il ne l'aborda que par l'Enfer, ne le suivit point au delà, et y laissa ses lecteurs, comme si c'avait été le vrai but. Il vit surtout, dans l'étude qu'il en faisait, un thème d'innovation et d'audace pour sa propre manière de dire et pour l'expression française qu'il s'efforçait d'aiguiser et de renouveler. Quoi qu'il en soit, ce dilettante brillant et incrédule dut à quelque chose de fier et de hardi qu'il avait dans l'imagination, et qui tenait sans doute à ses origines méridionales, d'être le premier chez nous à parler dignement de Dante, et même de le juger très-finement sur des beautés de détail et d'exécution qui semblaient être du ressort des seuls Italiens :

« ...Il faut surtout varier ses inversions, disait-il en pensant « au travail imposé aux traducteurs; Dante dessine quelquefois ses « personnages par la coupe de ses phrases; il a des brusqueries de « style qui produisent de grands effets; et souvent, dans la pein- « ture de ses supplices, il emploie une fatigue de mots, qui rend « merveilleusement celle des tourments... »

« Rivarol a prononcé le nom de Pascal, à propos de Dante. Si en effet une poésie eût pu convenir à Pascal, et non point à cause de la seule misanthropie et de l'effroi, c'est bien celle de Dante, là où il est beau, cette poésie la plus contraire à tous vains oripeaux et à tout jargon, et où l'invisible même est rendu avec tant de géométrie et de réalité [1]. »

[1] SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. XI, p. 169-170.

Nous sommes maintenant tout à fait à l'aise pour reconnaître que si la traduction de l'*Enfer* par Rivarol mérite des éloges en tant que tentative littéraire originale et curieux exercice d'esprit, elle n'en mérite guère en tant que traduction. Son système, si superbement dédaigneux de la fidélité et de l'exactitude, a même des dangers contre lesquels il n'est pas inopportun de protester. S'il a tenté Rivarol par sa difficulté même, il a l'inconvénient d'offrir à la paresse ou à l'ignorance de littérateurs moins ambitieux de trop grandes commodités. C'est à lui que nous devons une foule d'amplifications, d'interprétations et d'imitations où l'*à peu près* se donne toute licence, où la périphrase triomphe sans ménagement, et qui ne méritent même pas le nom de « belles infidèles » donné depuis Brébeuf à ces versions trop indépendantes, où le copiste cherche moins à reproduire le modèle qu'à l'éclipser. C'est de ce genre de traducteurs qu'on peut dire qu'ils sont des traîtres. Car c'est trahir le poëte et le lecteur à la fois que de se faire valoir à leurs dépens. Et quoique Rivarol, sincère dans sa théorie, ait qnelquefois été singulièrement heureux dans la pratique, et qu'il ait fait, à l'assaut de ces mystères de Dante, des prodiges de valeur, il est certain qu'il n'a réussi qu'a moitié, et qu'il a été sans le vouloir le fauteur d'une foule de tentatives du même genre qui n'ont pas réussi du tout. La traduction de *Don Quichotte* par Florian et celle de l'*Iliade* par Bitaubé sont de cette école de la traduction indépendante, qui compte encore trop d'adeptes.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Rivarol, quoique critiqué par les uns avec autant de vivacité qu'il était loué par les autres, eut du succès, puisqu'on en parla, puisqu'on le discuta, puisqu'il produisit ce bruit d'opinions contraires, ce choc d'approbations et d'improbations passionnées qui signalent au public une œuvre et un auteur. Ce succès toutefois, où, comme il arrive d'habitude, il entendit moins le blâme que l'éloge, ne l'encouragea point à continuer. Buffon cependant avait daigné signer le brevet de sa célébrité et lui accorder un solennel

satisfecit dans lequel il disait « que cette traduction était une création perpétuelle, et que la langue française y était maniée avec une haute supériorité ». L'éditeur de 1808 affirme que certains lecteurs ont pu se demander si un tel éloge ne cachait point quelque ironie. Il se répond négativement, et nous sommes de son avis. Le génie de Buffon était incapable de ces malices dans l'éloge, familières à Rivarol, qui se dédommageait parfois irrévérencieusement de la contrainte de ses admirations.

Tout le monde ne fut pas de l'avis de Buffon, mais qu'importe? C'est la contradiction qui donne du prix aux louanges, et cette voix éloquente et autorisée couvrit les murmures dissidents de l'autorité de son approbation. Il ne servit de rien au *Mercure* d'ouvrir contre Rivarol, alors non-seulement auteur de la traduction de l'*Enfer,* mais encore du *Discours sur l'universalité de la langue française,* le feu de toutes ses batteries. Rivarol riposta vivement au journal, ce qui prouve qu'en 1784 il avait cessé d'y écrire, et que l'influence rivale de Garat et de La Harpe, qui l'avait obligé de quitter la place, y triomphait sans ménagement. L'ancien pensionnaire de Panckoucke, qu'on punissait à la fois de sa désertion et de son succès, répondit vertement à ses détracteurs :

« On a imprimé dans le *Mercure* que la traduction de Dante n'était pas fidèle : on a imprimé ailleurs que le *Discours sur l'universalité de la langue française* n'était pas français. Je dois sans doute beaucoup d'égards et de reconnaissance aux deux écrivains qui m'ont successivement fait l'honneur de me critiquer, mais je suis pourtant fâché que l'un de mes critiques (M. Framery) ait si bien prouvé qu'il ne savait pas l'italien, pour mieux démontrer que je n'avais pu traduire Dante, et que l'autre (M. de Sauseuil) ait cru devoir faire beaucoup de solécismes, pour mieux prouver que je ne savais pas le français. »

C'est possible; mais les critiques de Rivarol, il faut en convenir, n'avaient pas tout à fait tort contre un écrivain qui traduisait en ces termes le début de l'*Enfer :*

« J'étais au milieu de ma course, et j'avais déjà perdu la bonne voie, lorsque je me trouvai dans une forêt obscure, dont le souvenir me trouble encore et m'épouvante.

« Certes, il serait dur de dire quelle était cette forêt sauvage, profonde et ténébreuse, où j'ai éprouvé tant d'angoisses, que la mort seule me sera plus amère; mais c'est par ses âpres sentiers que je suis parvenu à de hautes connaissances, que je veux révéler en racontant les choses dont mon œil fut témoin.

« Je ne puis me rappeler le moment où je m'engageai dans la forêt périlleuse, tant ma léthargie fut profonde! etc. »

On se souvient des vers originaux :

Nel meno del cammin di nostra vita,
Mi ritrovai... etc.

« Le milieu du chemin de notre vie » n'est point rendu par : « j'étais au milieu de ma course », pas plus que

Io non so ben ridir com'i v'entrai,

« je ne saurais redire comment j'y entrai », n'est rendu par : « je ne puis rappeler le moment où j'entrai dans la forêt périlleuse. »

Mais voici un exemple décisif entre cent autres. On se rappelle l'épisode de Francesca di Rimini, et ce dernier vers, sublime dans sa réticence, de la naïve et tragique victime de l'amour, quand elle avoue que le livre qu'ils lisaient ensemble, elle et Paolo, s'échappa de ses mains sous la brûlante surprise du premier baiser :

Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

Rivarol traduit : « Et nous laissâmes échapper ce livre par qui nous fut révélé le mystère d'amour. »

Certes c'est là une traduction des plus insuffisantes, et il serait difficile d'être indulgent si l'on jugeait par ces échantillons de tout le reste. Heureusement pour Rivarol, il a de meilleurs endroits, où il reprend victorieusement ses avantages, où sa défaite du moins rend témoignage de sa force et de sa souplesse. Heureusement encore pour lui, ses ennemis ne mirent

aucune mesure dans leurs attaques et les discréditèrent par là. Il y avait certainement plus de haine que de raison dans cette appréciation de Cerutti, embusqué dans l'ombre de son pamphlet anonyme :

« .....Cette traduction était un nouveau persiflage contre l'Italie et la France; mais cette plaisanterie n'eut point le succès de l'autre... Les Italiens et les Français en eurent le vent et ne la lurent point, de peur d'être attrapés... »

Rivarol d'ailleurs, qui n'était dupe de rien, ne fut pas dupe de son système ni de son succès. Il ne s'aveuglait point sur le mérite de sa traduction, qu'il retouchait et corrigeait sans cesse pour se mettre en paix avec sa conscience critique, qui n'était pas sans remords. M. Hippolyte de la Porte affirme qu'il a laissé dans ses papiers un exemplaire interfolié chargé de notes et de corrections marginales, toutes de sa main. Il est à regretter qu'elles n'aient pu être publiées. Selon Sulpice de la Platière, il faudrait s'en prendre à Esménard, qui, durant son séjour à Hambourg, avait obtenu communication de cet exemplaire qu'il *oublia* de rendre, quoique Rivarol n'oubliât point de le lui réclamer et chargeât une personne de son intimité, dans une de ses dernières lettres, de le réclamer, en caractérisant sévèrement cet emprunt dégénéré en larcin.

Il est à regretter que Rivarol n'ait pas pu donner le sceau de sa maturité à l'ouvrage de sa jeunesse. Mais tel qu'il est, cet essai d'une traduction qui, même après les versions données tour à tour par Lamennais, Fiorentino et Brizeux, demeure toujours à faire, n'en garde pas moins sa valeur, et il est curieux, intéressant de le comparer avec celui de Littré, dû à un système entièrement différent de celui de Rivarol. Là où il appliquait en effet toutes les ressources d'une langue raffinée par l'usage et mûre parfois jusqu'à la corruption à traduire le chef-d'œuvre, aux rudes et frustes beautés, d'une littérature naissante, Littré a cherché dans le français du treizième siècle, contemporain de l'italien de la *Divine Comédie,* la naïveté, la fraîcheur et la jeunesse nécessaires selon lui à une traduction de Dante. Il a

employé pour la copie des couleurs et des pinceaux du même temps que le modèle. Ce système, qui a sa logique, a aussi ses côtés trop absolus et presque paradoxaux, et cet effort outré, presque servile, d'archaïsme, n'a pas été beaucoup plus heureux pour la solution du problème d'une entière fidélité, que l'effet en sens contraire tenté par Rivarol, traduisant avec une liberté souvent excessive dans la langue du dix-huitième siècle le chef-d'œuvre de Dante [1].

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'appréciation des critiques contemporains de Rivarol sur sa tentative. Elle fut, et nous parlons ici seulement des critiques capables de sacrifier leur hostilité ou leur rancune à la vérité et à la justice, comme Grimm et ses collaborateurs, plutôt favorable que contraire à Rivarol. Voici en quels termes dignes de remarque s'exprime la *Correspondance littéraire* de Grimm, à la date d'août 1785 :

« Cette traduction est précédée d'un excellent morceau de littérature sur la vie et les poëmes de Dante, sur celui de l'*Enfer* en particulier, et sur la méthode que l'auteur a cru devoir se prescrire, et dans la traduction qu'il nous en a donnée, et dans les notes qu'il a jugé nécessaire d'ajouter à la fin de chaque chant. Quoique le ton de cette nouvelle traduction ne soit pas également soutenu, quoiqu'elle nous ait paru manquer souvent tout à la fois d'élégance et de fidélité, nous y avons trouvé de grandes difficultés heureusement vaincues; et n'en déplaise à la sévérité ou à l'ineptie de ceux qui l'ont critiquée avec tant d'acharnement, nous osons penser qu'elle est bien supérieure à toutes celles que nous connaissions. La physionomie de Dante, l'odeur de son siècle, y transpirent du moins à chaque page; ce sont les expressions de l'auteur de l'avertissement hasardées à la vérité comme le sont quelquefois celles du traducteur, mais pleines cependant de justesse et d'énergie. »

Ce jugement de la correspondance de Grimm est demeuré confirmé, comme tant d'autres, en dernier ressort, par l'arrêt définitif des maîtres de la critique contemporaine.

[1] Traduction de l'*Enfer* par Littré en vieux français du treizième siècle. (Hachette éditeur.)

CHAPITRE V

RIVAROL PAMPHLÉTAIRE. — LE *PETIT ALMANACH DES GRANDS HOMMES.*

1787-1788

Rivarol revient aux sujets frivoles. — Après avoir fait un *Essai sur l'amitié*, pour le *Mercure*, il se met sur les bras, par un livre tout entier en épigrammes, une foule d'ennemis. — Décadence littéraire du temps. — Ses symptômes. — Facilité universelle, émulation banale du succès littéraire. — La maladie appelle les caustiques. — Rivarol se charge d'épurer le *Parnasse* contemporain. — Le *Petit Almanach des grands hommes pour l'année* 1788. — Dans ce persiflage immense, Rivarol ne s'épargne pas et se raille lui-même. — Succès de l'*Almanach*, mais succès scandaleux et victoire chèrement payée. — Ligue des représailles, coalition des rancunes : Cerutti, Garat, Chamfort, Joseph Chénier, Cubières-Palmaizeaux. — Le défaut de la cuirasse. — C'est à ce moment que la calomnie et la médisance fouillent la vie de Rivarol et lui font une gloire diffamée. — Satire de Chénier. — *Le Public et l'Anonyme*. — Un pavé pour tuer une mouche. — Le comte Grifolin et le marquis Zinzolin. — Coup d'œil sur l'opuscule cause de tant de colères et de haines. — Noms baroques de certains courtisans des Muses du temps. — Procédé satirique de Rivarol. — C'est le *ridiculus mus* mis en action. — Modèles de fortifications et travaux avancés à l'usage des livres de guerre. — *Épître dédicatoire* à M. de Cailhava de l'Estandoux. — Articles de Cubières-Palmaizeaux, de Garat, de Marie-Joseph Chénier. — Malices sur Cerutti et Le Brun. — Article de Rivarol sur lui-même. — Défauts du genre adopté par Rivarol. — C'est de la satire, non de la critique. — Ce qu'il y eut de meilleur dans l'ouvrage, c'est sa salutaire influence ; il ranima la crainte du ridicule, qui s'était presque éteinte et ne suffisait plus à la police des lettres. — Les *Saturnales* de la littérature et les *Saturnales* de la liberté.

A peine eut-il conquis et pour ainsi dire enjôlé son public, que, par une de ces volte-face qui lui étaient familières, Rivarol se reprit de plus belle aux salons, à leurs faciles triomphes, et à l'oisiveté de main qu'entraîne forcément l'activité de la langue [1].

[1] On cite de lui, entre l'*Enfer* et l'*Almanach des grands hommes,* quelques

Il signala sa rentrée sur la scène frivole par ces grêles d'épigrammes qui rendaient son abord si dangereux, et profitant de l'expérience et de l'autorité qu'il devait à deux succès aussi incontestables que contestés, il se voua tout entier à cette guerre implacable à la médiocrité qui semble avoir été un des buts essentiels et le suprême plaisir de sa vie.

Il se mit à poursuivre d'*Étrennes de Polymnie* en *Almanach des Muses* tous ces prétentieux oisifs, tous ces poëtes amateurs qui encombraient de leur bourdonnement importun l'entrée des recueils littéraires, et y déposaient périodiquement le tribut de leur stérile fécondité. Cette facilité universelle, cette émulation banale du succès littéraire, cette incessante multiplication des poëtes de qualité, la complaisance intéressée de recueils qui comptaient plus d'auteurs que d'abonnés et vivaient moins des profits d'une vogue restreinte que de ceux d'une hospitalité vénale, enfin la tolérance d'un public que ce régime de fadeurs avait littéralement abêti, tout cela constituait une sorte de maladie intellectuelle dont Sénac de Meilhan notait, avec une tristesse indignée, les progrès caractéristiques, et dont Montesquieu avait signalé les premiers symptômes, lorsqu'il se plaignait de la décadence de l'admiration.

Cette décadence du goût, cette corruption de l'opinion en matière littéraire appelaient d'urgence les soins d'un médecin habitué à manier les caustiques. Rivarol était éminemment propre à cette besogne inflexible et rapide, à cette chirurgie

articles, pour le *Mercure*, dit-on, avec lequel il se serait, dans ce cas, raccommodé. Le plus remarqué de ces opuscules aurait été un *Essai sur l'amitié*. Singulier sujet, a-t-on fait observer, pour un homme qui passait sa vie à se faire des ennemis. Mais cela ne prouve rien. L'essentiel n'est pas de n'avoir point d'ennemis, mais de ne point les mériter. Rivarol faisait cas de l'amitié, mais il n'était point banal, et avait le mépris plus facile que l'affection. *Inde iræ*. On ne pardonna point à cet homme trop clairvoyant pour se donner beaucoup, qui ne se livrait qu'en paroles, qu'un implacable sentiment du ridicule rendait dédaigneux, et à qui ne déplaisait pas l'impopularité. Quoi qu'il en soit, M. de la Porte place cet *Essai sur l'amitié* au nombre des morceaux que Rivarol donna de 1795 à 1799 au *Spectateur du Nord*, à Hambourg.

de la critique, à cet implacable emploi du ridicule. Il s'agissait d'exécuter en masse cette multitude de faux grands hommes qui avait envahi, à la faveur des engouements de province et des complicités de la camaraderie, la littérature. Rivarol se chargea volontiers, à ses risques et périls, de ce rôle salutaire et dangereux de magistrat du goût offensé, de dictateur critique. Il s'était promis de dissiper le bruit de ces essaims de frelons littéraires qui infestaient le Parnasse contemporain. Il s'était promis de venger l'ennui du public, livré sans défense à des nuées de parasites de la renommée. Il se tint parole.

Le livre dans lequel Rivarol passa au fil de l'épée de la satire ce millier de médiocrités importunes, et leur infligea le châtiment d'une célébrité ridicule, s'appela : *le Petit Almanach des grands hommes pour l'année* 1788. Jamais mission de police littéraire ne fut plus strictement et plus joyeusement accomplie; jamais, dans le marais poétique, de campagne d'assainissement plus énergique et plus efficace. Rivarol avait un sens critique inexorable; il était d'une probité d'esprit incorruptible. Personne ne fut épargné dans ce massacre général des amours-propres innocents ou coupables. Pour ôter à ses amis le droit de se plaindre, Rivarol se persifla lui-même de très-bonne grâce. Frappe! frappe! semblait-il se dire à lui-même, le public reconnaîtra bien les siens. Et il frappait avec une verve endiablée, sans colère et sans pitié, se faisant, pour aller plus vite, à la fois juge et bourreau, jugeant par un bon mot, châtiant par une épigramme. Ce livre de police et de justice littéraire fut plus qu'un livre, ce fut un événement. Le public respira, débarrassé des importunités de ces ardélions de gloire, de ces fanfarons de publicité qui troublaient son repos et gâtaient son goût. Et Rivarol, en passant en revue le champ de bataille, où gisaient tant de vanités blessées, tant de réputations mortes, dut se frotter les mains, en homme qui n'a pas perdu sa journée, et s'est fait un millier d'ennemis de plus pour le bon motif.

Peut-être la joie de son triomphe fut-elle plus courte qu'il

ne l'aurait cru, et arriva-t-il plus vite qu'il ne l'eût voulu à ce fond amer de toutes les voluptés, même celles de l'esprit. Peut-être plus tard fut-il plus d'une fois tenté non de se repentir, — il était beau joueur et n'avait que les remords qu'il n'est pas permis de ne pas avoir, — mais de regretter d'avoir assumé une de ces besognes ingrates d'épuration dont le public croit en riant avoir assez récompensé le courage; encore est-on bien heureux quand, soudain apitoyé par une exécution dont il a tous les profits, il ne se met pas du côté des victimes.

Rivarol ne devait pas tarder à éprouver qu'il est des succès nuisibles et des victoires funestes. Depuis ce jour-là, il y eut, dans les bas-fonds littéraires nettoyés par le feu, comme un perpétuel sifflement de vipères. La médiocrité, si rudement châtiée par lui, dressa contre lui ses mille têtes furieuses. Il sortit de ce bourbier littéraire, où il avait si imprudemment mis le pied, des milliers de vengeances ailées et venimeuses, acharnées après son esprit et son cœur, dont le bruit troubla sa gloire, et dont la piqûre empoisonna son bonheur. Rivarol, atteint au talon par plus d'une perspicace calomnie, se souvint, mais trop tard, qu'il n'était pas complétement invulnérable[1]. Cerutti, Garat, Chamfort, Joseph Chénier, Cubières, se distinguèrent dans cette guerre d'implacables représailles, dont tous les coups ne portèrent pas à faux, dont quelques-uns trouvèrent le défaut de la cuirasse de l'homme et de l'auteur. Rivarol porta toute sa vie, plus ou moins, la peine de cette *vendetta* de rancunes conjurées; mais il est arrivé sain et sauf à la postérité, quoique criblé d'injures, dont quelques-unes seulement ont porté et sont demeurées attachées, comme autant de traits malins, à sa renommée. Les plus acharnés et les plus

[1] Rivarol paraît d'ailleurs s'être attendu au résultat, et sans trop grande inquiétude, puisqu'il déclamait et corrigeait lui-même, selon Sulpice de la Platière, en héroïque dilettante, les vers faits contre lui. Il prenait la chose très-philosophiquement. Il disait à Champcenetz : « Mon ami, nous n'avons attaqué ces grimauds que de face; mais ils sont gens à manœuvrer à rebours, et alors, de battants que nous sommes, il faudra bien se résoudre à être battus. »

heureux, parmi ces sagittaires ennemis, furent Le Brun, Cerutti et Chénier. Il est bon de s'arrêter un moment devant cette lutte, ne fût-ce que pour montrer à quoi l'on s'expose en étant juste sans mesure et sincère sans précautions, et à quelles représailles peut descendre, pour se venger, la vanité littéraire offensée.

C'est à ce moment critique qu'on fouilla en tous sens et sans le moindre ménagement la vie privée de Rivarol, qu'on interrogea les plus hostiles témoins de ses débuts, qu'on sonda sa noblesse pour la faire sonner creux, qu'on imagina, d'après les commérages de sots bernés ou de créanciers mécontents, toute une légende scandaleuse; enfin, qu'on poussa la haine jusqu'à l'outrager dans la personne de son père. C'est à ce moment que fut mise en circulation l'aventure de Fontainebleau, rapportée par Cerutti, et selon laquelle Rivarol aurait un jour laissé, dans son hôtel déserté, sa femme et son enfant en gage de l'écot. On racontait aussi qu'une aventure galante, qui avait éveillé sur la sincérité de sa vocation religieuse de fort légitimes soupçons, l'avait forcé à la fois de quitter le petit collet et d'abandonner son pays; qu'un accident du même genre l'avait chassé de Versailles; enfin « qu'au temps même où *il commerçait de gloire* avec le roi de Prusse, il ne dédaignait pas de demander à sa servante des services encore plus essentiels que ceux que Molière requérait de la sienne ».

Le Brun, Chénier, Cubières et quelques autres se chargèrent de broder de fiel ce canevas calomniateur, tandis que Garat et Cerutti exécutaient sa gloire littéraire, et promenaient dans ses ouvrages un impitoyable ciseau. Le plus lourd pavé de cette lapidation est la satire que Joseph Chénier tailla grossièrement sur le patron du *Pauvre Diable*, et qu'il lança, sans pouvoir l'écraser, contre le moucheron importun qui harcelait son orgueil.

La satire est en forme de *Dialogue* entre le *Public* et l'*Anonyme*. Elle est d'une véhémence haletante et d'une méchanceté qui dépasse de beaucoup les malices de Rivarol. Ce rhythme si familier, si léger, si ailé quand Voltaire s'en sert, donne ici à

l'invective quelque chose de saccadé, de heurté, et rend la forme aussi dure que le fond. Cette collection de vers lourds et sonores ressemble à un chariot de galets. Il s'agissait d'écraser Rivarol sous le poids de cette cargaison d'injures. Il esquiva la décharge, et fut à peine, de ci de là, contusionné. Il serait difficile d'analyser cette pièce, dont le laborieux détail fourmille d'intentions malignes qui avortent en brutalités. Ses accusations principales consistent dans le reproche d'être un usurpateur de noblesse, un larron d'esprit, de n'avoir jamais rien fait, par une paresse d'accord avec son impuissance, de n'avoir cherché et trouvé que dans le libelle et ses honteux profits de quoi soutenir une vie méprisée et de quoi se faire, grâce à la complicité des sots, une célébrité diffamée.

Devers Bagnols, au fond de ma tanière,
Ayant trop bu du vin de feu mon père,
Mais sans payer, je rêve, un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin.
Je vois, j'entends les nymphes de Mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil, je prends ma place au coche,
J'arrive enfin, brûlant d'être aperçu,
Et de la gloire épris à son insu.
Moitié satire et moité flatterie,
Me voilà donc payant d'effronterie,
Ne passant plus déjà pour étranger,
Là, bon valet, me faisant protéger;
De mes aïeux ici parlant en maître
(Je suis bon fils, je voudrais les connaître)
Souvent sublime et souvent très-piquant,
Plus d'un Café me trouvait éloquent.
Dans mon cerveau j'esquissais maint grand livre,
Et je devins un grand homme pour vivre.

L'*Anonyme,* qui n'était autre que Rivarol, dans la transparente pensée du poëte, rencontre au jardin des Tuileries Fréron, qui lui donne des conseils :

Viens, fais-toi jour en des routes nouvelles,
Prends cette plume, écris-moi des libelles,

Tu signeras, si tu n'es pas poltron;
Mais si tu l'es, tu peux cacher ton nom.
Cette méthode est même la plus sûre,
Et c'est toujours éviter une injure.
Sois bien méchant, bien dur, bien effronté;
Point de remords : il faut être acheté.

Rivarol, cela va sans dire, profite des avis de Fréron.

Avant ce temps, j'aimais fort la satire :
Tout pauvre diable est enclin à médire.
J'avais parfois joliment dénigré;
Mais ce jour-là, j'étais un inspiré,
Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie.
J'avais déjà griffonné, ramassé
Tout un volume avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai don Quichotte et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer [1].
Berné cent fois, il est encore novice.
Je fus charmé de sa grosse malice.
Ses traits sont doux, ils ne font point de mal;
En vérité, c'est mon digne rival,
C'est le plus grand de mes heureux émules,
Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Riant tout seul d'un bon mot qu'il a dit,
Chez les catins reconnu bel esprit;
Au fond, bonhomme, et qui n'est pas trop bête,
Car du moment qu'il s'est mis dans la tête
D'être compté parmi les vrais plaisants,
Il a fait rire, au moins à ses dépens.
Point envieux, pas même l'un de l'autre,
Pour mon plaisir, pour le sien, pour le vôtre,
Après avoir invoqué feu Pradon,
Roy le plaisant, le sublime Gâcon,
Nous avons fait un *Songe d'Athalie*.
Ah! Jean Racine en serait mort d'envie!
. . . .
. . . .
Nous avons fait l'*Almanach des grands hommes*,
Où nous jugeons, fins juges que nous sommes,
Nombre de gens bizarrement mêlés,
Sans aucun choix côte à côte assemblés.

Arrive enfin l'invective finale, le coup de massue. Avant de

[1] Champcenetz, dont nous parlerons tout à l'heure.

chercher à écraser son adversaire, le futur auteur de *Charles IX*, le futur Tyrtée révolutionnaire, ne néglige point de mettre les puissances de son côté et caresse de ses louanges intéressées les Brienne et les Montmorin.

As-tu bien pu, noble auteur de libelles,
Un seul instant penser de bonne foi
Que leurs regards descendaient jusqu'à toi?
Va recevoir d'un maraud de libraire,
Pour tant d'opprobre, un modique honoraire;
Cours éviter les brocards, les sifflets
Dans l'antichambre, au milieu des valets.

Le tout se termine par un avis qui ressemble fort à une menace de coups de bâton.

Et tout cela, parce que Rivarol avait assuré que J. M. Chénier avait bien voulu diriger les *Étrennes de Polymnie!* On avouera que Chénier prenait les plaisanteries un peu trop au tragique!

Rivarol, au contraire, prenait volontiers tout en plaisanterie, même ce qui n'était pas plaisant. L'éditeur de ses *OEuvres* (Fayolle), en 1808, n'a pas cru devoir se préoccuper plus que lui des attaques de ses ennemis. Par un hommage à la mémoire du grand et dédaigneux railleur qui ne manque pas d'originalité, il a pris soin de réunir en faisceau, à la fin du tome V des *OEuvres,* les principales satires faites contre Rivarol. Imitant cette philosophique insouciance de notre auteur et du curateur de sa mémoire, nous nous arrêterons encore à ce buisson d'épigrammes, pour y butiner quelques vers d'un *Dialogue* satirique assez amusant entre le comte Grifolin et le marquis Zinzolin (Champcenetz, dont on raillait ainsi le bégayement habituel). La pièce est, dit-on, de Cubières, sous le pseudonyme de Maribon ou Maribaron.

Tel que je suis, marquis, vous allez me connaître.
C'est trop cacher mes traits sous un masque trompeur.
Le rire est sur ma bouche, et la mort dans mon cœur.
Écoute le récit de ma triste aventure :
Par mon père eté dans la cléricature,
J'étudiai Sanchez : *De Matrimonio,*
Et du grand saint Thomas la *Somme* in-folio.

De ces graves docteurs j'épuisai la science,
Et m'instruisis à fond des cas de conscience.
. . . . Las d'un joug odieux,
Je vins persuader au sage de Parcieux
Qu'il devait me traiter comme un fils de son frère,
Et je lui démontrai, par un bon corollaire,
Que j'étais son neveu. Le sage n'en crut rien,
Mais je quittai mon nom pour arborer le sien,
Et je me crus profond dans la géométrie.
. . . .
. . . . Grâce à mon nouveau nom,
Je hantai les savants, les grands seigneurs, les belles,
Et le cours de chimie et même les ruelles.
Pétrone fut toujours mon auteur favori;
C'est mon *vade-mecum*. De ses leçons nourri,
Je m'assis avec gloire aux banquets délectables
Où se rendent le soir des libertins aimables.
On m'accueillit partout; mais j'étais indigent,
Et la gloire toujours ne tient pas lieu d'argent.
Je fis pour en gagner des extraits au *Mercure*...

Nous avons cru devoir, avant de jeter un coup d'œil sur cet *Almanach des grands hommes,* chef-d'œuvre de la critique superficielle, où Rivarol, appliquant un procédé de décadence à la décadence littéraire qu'il veut railler, se moque trop facilement de la facilité universelle, examiner d'abord les satires que provoqua la sienne et les représailles que lui valut son attaque. Cette interversion avait sa moralité. Il n'est que juste maintenant de reconnaître que l'œuvre de Rivarol, d'une gaieté légère, d'une ironie souriante, d'une malice qui ne vise pas à la méchanceté, méritait mieux que des injures. Était-ce sa faute si, dans cette liste de noms et ce catalogue d'ouvrages, le titre seul de l'ouvrage ressemblait à une épigramme, et s'il suffisait du nom des auteurs pour faire rire? Peut-il être permis d'afficher sans danger une vanité deux fois ridicule et de signer impunément des vers fades et prétentieux de ces noms aussi baroques que superbes dont s'affublaient, par droit de naissance ou par droit de conquête, MM. Andebez de Montgaubet, Brutel de Champlevart, de Lormel de la Rotière, Groubert de Groubenthal, d'Ysambert de la Fossarderie, Fenouillot de Falbaire de Quingey, et Thomas Minau de la Mistringue?

Mais ce n'est pas au ridicule des noms, trop facile à exploiter et qui n'était pas toujours coupable, que Rivarol emprunta ses moyens et dut son succès : c'est le ridicule des œuvres qui trouva en lui un juge d'autant plus impitoyable qu'il semblait plus modéré, qui tour à tour, se réduisant à la sécheresse du procès-verbal, égorgeait ses victimes sans phrases, par voie de nomenclature, ou, enflant sa voix au ton du panégyrique, les écrasait, avec une ironique douceur, sous d'hyperboliques éloges.

C'est là le double procédé de Rivarol dans cet ouvrage où l'effet comique résulte tantôt de la simple énonciation des titres littéraires des biographies, tantôt jaillit irrésistiblement du contraste entre de minuscules ouvrages et de colossales louanges. C'est le *ridiculus mus* mis en action. Il est difficile encore d'échapper à la contagion de rire qui s'échappe des pages de ce livre malin, où tout est combiné en vue de ce résultat. Rivarol a fortifié ce livre de guerre de presque autant d'ouvrages avancés que le *Conte du Tonneau* de Swifft, où l'on n'entre qu'après avoir franchi une *Épître luiminaire,* une *Dédicace,* une *Préface,* un *Avant-propos,* un *Avertissement,* etc. C'est un joli morceau, et qui ouvre dignement un jeu d'esprit, que cette *Épître dédicatoire* à M. de Cailhava de l'Estandoux, président du grand musée de Paris. Cette parade d'exposition est plus courte et aussi amusante que la pièce, et cette parodie des dédicaces prélude dignement au succès de cette satire alphabétique, où la critique nait de l'éloge même, et où l'épigramme, comme le dard des abeilles de l'Attique, est parfumée de miel.

« Monsieur le président,

« Ce n'est pas sans la plus vive satisfaction que nous vous dédions cet *Almanach* de tous les grands hommes qui fleurissent dans les musées depuis leur fondation jusqu'en l'an de grâce 1788. Combien d'hommages n'en avez-vous pas reçus, soit en vers, soit en prose ! Car vous n'êtes pas comme les rois de la terre qui n'exi-

gent de leurs sujets que des tributs pécuniaires; votre trésor ne s'emplit que d'opuscules légers, de pièces fugitives, d'impromptus et de chansons; et la plus grosse monnaie de votre empire n'a jamais passé l'*Épître dédicatoire;* mais sans nous, tous ces monuments de leur amour pour le musée et de leur goût pour les lettres périraient sans retour; et l'on verrait tant de fleurs se faner sur vos autels!

« Si l'*Almanach royal,* seul livre où la vérité se trouve, donne la plus haute idée des ressources d'un État qui peut supporter tant de charges, croit-on que notre Almanach puisse être indifférent à votre gloire et à celle de la nation, quand on y prouve qu'un président de musée peut prélever plus de cent mille vers par an sur la jeunesse française et marcher dans la capitale à la tête de cinq ou six cents poëtes?

« Notre Almanach sera pour eux le livre de vie, puisque l'homme le plus inconnu y recevra de nous un brevet d'immortalité. Il y a, dit-on, des chemins connus pour arriver à l'Académie; mais on n'en connaît pas pour échapper au Musée. Ceci peut s'appliquer à notre Almanach; nous ferons au plus modeste une douce violence, et l'on ne verra plus tant d'écrivains exposés à ce cruel oubli qui les gagne de leur vivant, ou à ces équivoques plus outrageantes encore, qui font qu'on les prend sans cesse l'un pour l'autre. Feu Voltaire, dont vous avez peut-être ouï parler, disait toujours: *l'abbé Suard et M. Arnaud;* et on avait beau lui représenter qu'il fallait dire *M. Suard et l'abbé Arnaud,* le vieillard s'obstinait, et ne voulait pas changer les étiquettes, ni déranger pour eux une case de son cerveau. Notre Almanach eût prévenu ce scandale, car sans doute l'auteur du *Pauvre Diable* nous aurait souvent consultés.

« Nous sommes avec un profond respect, Monsieur le président,

« Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs.

« Les rédacteurs de l'*Almanach des grands hommes* [1]. »

C'est surtout dans ces morceaux préliminaires, destinés à mettre le lecteur en goût, que Rivarol prodigue avec une verve inépuisable toutes les ressources, non de la colère, mais

[1] L'ouvrage avait d'abord paru sous le voile de l'anonyme. Rivarol, dit la *Biographie Michaud,* s'empressa de l'avouer quand il vit que Champcenetz, selon son habitude, en prenait tout le dangereux honneur. Son collaborateur n'y garda plus alors que sa part, la plus mauvaise.

de l'ironie du goût, et dissimule avec la plus comique gravité, sous l'affectation outrée du respect, son mépris pour ces Lilliputiens de la littérature, pour ces moucherons de la renommée qui pullulent au moindre rayon de la publicité. Par exemple, dans l'un de ses *Avis* au public, il le préviendra « que les personnes qui voudront parcourir cette galerie tout d'une haleine en seront bientôt punies, d'autant plus qu'il y a une foule de notices qui ne signifient rien ; et ce sont les plus ressemblantes » . Ou bien il commencera sa *Préface* par ces lignes, qui demeurent d'une toujours piquante actualité :

« Il y a, parmi les gens du monde, certaines personnes qui doivent tout le bonheur de leur vie à leur réputation de gens d'esprit, et toute leur réputation à leur paresse. Toujours spectateurs et jamais auteurs, lisant sans cesse et n'écrivant jamais, censeurs de tout et dispensés de rien produire, ils deviennent des juges très-redoutables, mais ils manquent un peu de générosité. C'est sans doute un terrible avantage que de n'avoir rien fait ; mais il ne faut pas en abuser. »

Tout le livre est sur ce ton de gravité plaisante, de persiflage sérieux. Il va sans dire que c'est un procédé peu fécond, et qu'il est difficile de varier les formules d'un sentiment aussi peu flexible de sa nature que le dédain ; mais si plus d'un trait siffle sans frapper, s'il est dans le carquois du moqueur mainte flèche rebouchée, il est facile aussi d'en ramasser encore qui ont porté coup, fait leur blessure et ne s'y sont pas émoussées. Quelques citations donneront l'idée du genre, du succès, et nous choisirons de préférence celles qui s'appliquent aux principaux ennemis de Rivarol, et expliquent, sans les excuser tout à fait, leur rancune et leurs représailles.

Prenons d'abord Cubières-Palmaizeaux. Qu'en dit son malin compatriote?

« *Cubières* (M. le chevalier de). Voyez M. le chevalier de Palmaizeaux. Il nous a fait dire qu'il refaisait l'*Art poétique* de Boileau. »

A l'article *Palmaizeaux,* nous lisons :

« *Palmaizeaux* (M. le chevalier de Cubières de), le plus pur, le plus riche et le plus brillant modèle que nous puissions proposer à la jeunesse : ses soixante volumes de vers et de prose forment aujourd'hui une collection qui ne laisse plus d'excuse au jeune écrivain qui ne demande que des exemples. L'extrême activité de M. le chevalier de Cubières et son admirable régularité dans les almanachs devraient faire rougir plus d'un homme de lettres. Nous avons en ce moment onze recueils de vers sous les yeux, auxquels tout manquerait plutôt que M. le chevalier de Cubières ; et ce n'est pas un seul morceau à chacun qu'il distribue mesquinement ; ce sont des douzaines de pièces à la fois, jetées avec magnificence dans les almanachs riches ou pauvres, sans distinction. Il en est de ces recueils indigents pour qui M. le chevalier de Cubières est une vraie providence. Parmi les quatre-vingts pièces qu'il nous a données en ce mois de janvier, sans préjudicier en rien à la collection de ses œuvres, qui va toujours, on a distingué un *Dialogue entre les fauteuils de l'Académie*.

« Le premier fauteuil prend la parole, et dit :

De l'impromptu le dieu, troublant ma fantaisie
De raisonner en vers me souffle le désir;
Raisonner en vers! quel plaisir !
Cédons à la fureur dont ma bourse est saisie, etc.

« Le second fauteuil répond :

Mes coussins sont enflammés, etc.
Le feu jaillit de mes clous menaçants, etc.

« On ne fait pas ces vers-là *sans son tapissier*. Voyez *Étrennes de Mnémosyne*. »

Tout cela est malin, mais y a-t-il de quoi justifier des ripostes comme la *Confession du comte Grifolin?* Elle ne suffit pas à Cubières-Palmaizeaux, dont la rancune ne put s'assouvir qu'au moyen d'une biographie, et qui ne se crut quitte envers Rivarol qu'après avoir fait de lui, pour la postérité, un portrait heureusement non arrivé à son adresse.

Passons à Garat, rival de Rivarol au *Mercure*, qui se vengea des torts qu'il avait envers son collaborateur, plus encore que de ceux que son collaborateur avait envers lui, en le pour-

suivant d'une haine à laquelle ce dernier fit fort bien de ne pas se fier, en n'attendant pas, pour quitter la France, que Garat fût devenu le successeur de Danton au ministère de la justice. Il y avait plus à craindre qu'à espérer d'un homme d'État que les excès révolutionnaires trouvèrent trop indulgent, et peut-être Garat eût-il médiocrement défendu la tête de celui dont il a raccourci la gloire, en passant systématiquement sous silence, dans son histoire de la conversation et des salons, le héros par excellence de la causerie à la fin du dix-huitième siècle [1].

Si nous ouvrons le *Petit Almanach des grands hommes,* nous ne trouvons pourtant à son article qu'une légère et presque inoffensive plaisanterie :

« *Cosseph de Ustariz,* moine basque, de la plus haute réputation. Il parla beaucoup de Baruch et monta la tête à tout son auditoire, d'autant qu'on ne le comprenait pas beaucoup. L'obscurité dispense de la profondeur, et n'occupe pas moins les esprits; elle est sœur de la majesté, et l'éloquence ne peut s'en passer. »

Dans un article de son *Supplément,* Rivarol démasquait sa batterie et donnait le vrai nom du moine basque, dont les oracles le laissaient incrédule :

« *Cosseph de Ustariz* (dom). On vient de nous apprendre que ce n'est point un moine basque, mais M. Garat, professeur au lycée, qui se déguise quelquefois ainsi pour savoir ce qu'on pense de lui, quand son nom n'en impose pas. On assure que le Grand Seigneur a souvent recours à ce stratagème, et qu'il attrape de fort bonnes vérités, dans les cafés de Constantinople, à la faveur de ses déguisements. »

Et Marie-Joseph Chénier, qui décocha contre Rivarol non pas une seule flèche, mais les mille traits, dont quelques-uns avaient la prétention d'être mortels, de sa satire du *Dialogue du public et de l'anonyme;* qui plus tard ne mentionnait, dans

[1] *Mémoires historiques sur le dix-huitième siècle et sur M. Suard,* par Dominique-Joseph Garat. 2 vol. in-8°, 2e édition, Paris, Belin, 1821. Par un oubli qui s'explique moins, M. Deschanel ne mentionne même pas le nom de Rivarol dans son *Histoire de la conversation.* Michel Lévy, 1857, in-12.

son *Tableau historique de l'état et du progrès de la littérature française* depuis 1789 [1], le principal ouvrage de Rivarol que pour en médire et l'immoler précisément à un ouvrage analogue de Garat, quels étaient donc ses griefs contre l'*Almanach des grands hommes?* Le futur auteur de *Charles IX* n'était encore que celui d'*Azémire,* tragédie qu'il n'a pas jugée digne d'entrer dans le recueil, donné par lui en 1801, de ses pièces de théâtre. Né le 28 août 1764, il n'avait guère plus de vingt-trois ans en 1787, et ne comptait guère que des succès de petits vers et d'almanach. Rivarol ne l'insultait donc pas, mais le raillait tout au plus, et avec plus de malice que de malignité, dans l'article suivant :

« *M. Charuel d'Antrain, M. de Chénier, M. de Choisy, M. Cholet de Jetphort.* Ce sont en général les quatre têtes les plus harmonieuses de toute la littérature. Effrayés du sort qui menace les pièces fugitives, ces quatre grands hommes ont résolu de former des recueils où tous les vers épars dans le monde littéraire viendraient se rendre comme les ruisseaux à la mer. Et pour couper le mal dans sa racine, ils ont dressé quatre étendards, autour desquels doivent se rassembler tous les poëtes de la nation, et surtout les *fugitifs.* 1° M. l'abbé Charuel d'Antrain a arboré la *Rhétorique des savants,* recueil mêlé de prose et de vers, comme celui de M. d'Aquin de Château-Lion ; 2° M. de Chénier a bien voulu présider aux *Étrennes de Polymnie;* 3° M. de Choisy a promis un coup d'œil à l'*Almanach des grâces;* 4° M. Cholet de Jetphort, avocat, s'est chargé des *Étrennes lyriques.* Ils se sont assurés des poëtes suivants, tous très-connus et très-recherchés, etc. »

Une attaque si légère méritait-elle une aussi lourde réponse que celle de l'irascible auteur du *Dialogue du public et de l'anonyme,* et est-ce à coups de foudre qu'on écrase les mouches? Il y a excès dans la colère de Chénier comme il y a hyperbole dans son expression. Et pour s'irriter et se venger ainsi d'une plaisanterie, il faut avoir le fiel facile. Chénier avait assez de talent pour mettre, en riant tout le premier, les rieurs de son

[1] Édition E. Ducrocq, in-8°, p. 52-53.

côté. Il préféra se fâcher, comme du reste Le Brun et Cerutti, dont toutefois la haine ne tenait pas à l'*Almanach des grands hommes,* car ils n'y sont nommés ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est pas seulement dans son *Almanach* que Rivarol était malin, il l'était partout et volontiers [1]. Il avait dû trouver à formuler sur Le Brun et Cerutti les deux jugements suivants plus de plaisir à coup sûr qu'ils n'en avaient eu à les entendre répéter :

« Cerutti a fait des phrases luisantes sur nos grands hommes de l'année dernière. C'est le limaçon de la littérature; il laisse partout une trace argentée ; mais ce n'est que de l'écume...

« ...Le poëte Le Brun, le matin dans son lit, assis sur son séant, entouré d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, pêche à la ligne un mot dans l'un, un mot dans l'autre, pour en composer des mosaïques poétiques. »

Toutes ces malices coûtèrent plus cher à la colère de ses ennemis qu'à la bonne humeur de Rivarol. Car il était beau railleur, comme il était beau joueur, et riait volontiers d'un bon mot fait contre lui. C'est moins pour dépister la haine et détourner les représailles que pour donner l'exemple de ce philosophique dédain des moqueries qui est le commencement de la sagesse littéraire, qu'il s'était raillé lui-même de fort bonne grâce dans l'article qu'il s'était consacré dans son *Petit Almanach des grands hommes :*

« *Rivarol* (M. le comte de). Cet écrivain n'eût jamais brillé dans notre Almanach, et le jour de l'immortalité ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de Ximenès n'eut bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'une inscription en vers destinée à parer le buste du Roi. Voici quelques-uns de ces vers adressés au peintre, et qui terminent la pièce :

.....Tu peins un jeune roi
De qui la gloire *sans seconde*
Est d'avoir en tous lieux fait respecter sa loi
Sans coûter une larme au monde.

[1] Il était, dit plaisamment Chamfort, en perpétuel état d'épigrammes contre le prochain.

« Cette petite inscription fit un bruit incroyable; le *Journal de Paris* s'en chargea, et c'est là que M. le marquis de Ximenès en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature qu'on dit légère. Les *Étrennes d'Apollon,* l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol une gloire irrémédiable. Notre notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur; et quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre. Mais quoi! la gloire est si douce! On en veut à tout prix, et quel homme ne se laisserait pas violer pour elle! On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription. »

Le *Petit Almanach des grands hommes* ne valut pas que des ennemis et des épigrammes à Rivarol. Il lui attira aussi de justes critiques, non-seulement sur cette œuvre, mais sur celles qui l'avaient précédée. Dans cette guerre d'implacables représailles qu'il avait provoquée, tous les coups ne s'égarèrent pas. Quelques-uns trouvèrent, nous l'avons dit, le défaut de sa cuirasse.

Il est certain que la véritable supériorité et le vrai génie de Rivarol n'étaient ni dans la traduction, ni dans la parodie, ni dans ces recueils de persiflage par ordre alphabétique, ces galeries de portraits en raccourci et en camaïeu, amusants individuellement et ennuyeux réunis. Rivarol n'était un excellent écrivain et un excellent critique qu'à la condition de demeurer sérieux et d'abandonner les genres frivoles. Ses parodies du *Songe d'Athalie* et du *Récit de Théramène* sont à la fois spirituelles et faibles. Ses épigrammes en vers font souvent long feu, au contraire de ces épigrammes en prose, de ces saillies de bon sens assaisonnées d'esprit qui éclatent si à propos, pour en relever le goût dans ceux de ses ouvrages où il a ménagé sa verve et ne s'est pas exclusivement proposé d'être malin. Ses madrigaux et ses bouquets à Chloris ne valent guère mieux que ces petits vers anodins dont il a si rudement interrompu le commerce. Il y eut donc, à travers bien de l'exagération et de la calomnie, plus d'une observation juste et piquante dans les

reproches qu'il s'attira lui-même. Si l'homme ne pouvait guère être atteint par des objurgations dans le genre de celle-ci :

> De vos nobles aïeux cultivez l'héritage,
> Et plantez-y des choux; les choux dans votre ouvrage
> Ont avec les navets caqueté longuement :
> Il vaut mieux s'en nourrir, et vivre honnêtement.

L'écrivain en lui dut être plus sensible aux vers suivants :

> Le Dante a vu par vous, dans une prose aride,
> Se dessécher le nerf de son style rapide.
> . . . .
> N'allez plus désormais, parodiant Racine,
> Coudre à de vils lambeaux une scène divine.

Il n'y a, pour bien voir nos défauts, que l'œil d'un ennemi, et que sa langue pour les révéler. Il avait donc raison, cet ennemi dont la colère ne troublait point les yeux au point de lui dérober les fautes dont fourmille cette traduction de Dante, *trop belle infidèle,* dans l'élégant travestissement de laquelle le farouche Gibelin lui apparaît enrubanné et poudré.

De même, il est certain que si l'idée de l'Almanach est heureuse, si ce cadre du dictionnaire se prête merveilleusement à la punition de ces faux grands hommes qu'on punit deux fois, en les nommant et en les confondant, sans autre distinction que la préséance banale de l'ordre alphabétique, d'un autre côté, ce cadre est essentiellement uniforme, et cette revue satirique, même passée par un homme auquel n'échappe aucune ruse de la vanité, aucune forme de la sottise, finit par devenir monotone. Le manque absolu de variété et l'inconvénient de cette confusion systématique, de ce pêle-mêle prémédité du dictionnaire, enlèvent en même temps à la critique de son agrément et de son autorité; une critique qui ne distingue pas, qui ne compare pas, qui ne donne pas de rangs à ceux qu'elle examine, ne juge véritablement pas.

Aussi le *Petit Almanach des grands hommes* appartient-il plus encore à la satire qu'à la critique, et une satire d'un volume risque fort de paraître trop longue. C'est là un incon-

vénient du genre que Rivarol, malgré tout son esprit, n'a pu éviter, et qui n'échappa point à Chénier et à Cerutti [1].

En somme, l'*Almanach des grands hommes* est une œuvre spirituelle et suffisamment amusante pour qu'on la lise encore. La plupart de ses plaisanteries ont vieilli, mais la forme est demeurée commode et d'un trop sûr effet sur le public, qui ne hait point ces dictionnaires malicieux. Elle a été de nos jours employée et rajeunie parfois avec succès, mais sans pouvoir échapper à ce double inconvénient qui en rend l'abus fastidieux, et en abolira sans doute l'usage, préjudiciable, selon nous, à la dignité et à l'autorité de la critique.

Ce qu'il y eut de meilleur dans l'ouvrage, ce fut l'influence salutaire qu'il exerça sur les mœurs littéraires du temps. Son ironie porta coup, et diminua, sans les arrêter complétement, les effets de ce débordement de petits vers, de cette intempérance de facilité et de publicité qui faisait appeler plaisamment, par un Anglais contemporain, la fin du dix-huitième siècle « l'âge du papier ».

Ce succès diffamé de l'*Almanach des grands hommes,* cette grêle de réponses empoisonnées qui succéda à l'orage [2], ces

[1] « C'est une liste fort longue de noms pour la plupart inconnus dans les lettres, parmi lesquels on en trouve qui sont connus avantageusement. L'auteur, absolument dénué de discernement, n'a eu d'autre dessein que de nuire. Il a choisi la forme d'un dictionnaire, comme le cadre de dénigrement le plus facile à remplir. » — « Un nouveau poison, dit M. de Voltaire, fut inventé depuis quelques années dans la basse littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivants et les morts par ordre alphabétique. » — « Si cette satire, au lieu d'avoir trois cents pages, en avait sept ou huit, elle aurait le petit mérite d'être assez piquante dans un genre facile et déjà usé. » Ces réflexions de Chénier sont beaucoup plus raisonnables que ses vers. « Sa magie, ajoute Cerutti, créa tout à coup un peuple de grands hommes... Fécondité d'autant plus merveilleuse qu'elle ne lui coûta qu'une seule plaisanterie. Une seule plaisanterie a rempli deux ou trois cents pages. Son talent procède comme la nature : économe dans les moyens, prodigue dans les formes. »

[2] Quelques-uns cependant se vengèrent avec esprit de cet abus de l'esprit. « Ce qu'il y a eu de mieux dans ce débordement de vengeance, c'est la remarque d'une femme « qu'il fallait être abandonné de Dieu pour faire preuve « d'une aussi malheureuse érudition que celle de M. de Rivarol », et ce mot de Boufflers : « Il faut que M. le comte connaisse bien mauvaise compagnie. »

rancunes qui commencèrent dès lors à souiller, pour lui, la source de la gloire, tous ces désagréments de son triomphe n'altérèrent en rien la belle humeur de Rivarol, et ne le dégoûtèrent pas de ces bonnes fortunes du persiflage, si cruellement payées. Cependant il se tint désormais sur la défensive, et jusqu'à cette recrudescence de colère et de malignité qui fit jaillir du volcan des *Actes des Apôtres* de si beaux jets de verve satirique, il semble avoir laissé couver son ironie sous la cendre; du moins, on ne rencontre plus dans ses *OEuvres* de suite à ces pochades poétiques et satiriques des premiers temps, sous forme de parodies et de dialogues. Du reste, plus tard, quand il se trouva en présence des excès de la force, Rivarol eut honte des excès de l'esprit et désavoua, pour ainsi dire, son succès, en appelant son Almanach les *Saturnales de la littérature*. Les *Saturnales* de la liberté l'avaient guéri du goût de ce genre de fêtes.

L'épigramme était digne des siennes. Il aurait dû la faire pour la prévenir. » (LEFÈVRE-DEUMIER, *Célébrités d'autrefois*, p. 22.)

CHAPITRE VI

RIVAROL PHILOSOPHE. — LETTRES A M. NECKER.

1788.

Rivarol, qui aime les contrastes et n'aime pas M. Necker, profite de l'occasion de l'ouvrage du ministre sur l'*Importance des opinions religieuses*, pour combattre la doctrine qui y est exposée et faire profession d'épicuréisme transcendental. — Ces deux *Lettres* à M. Necker dépassent la portée ordinaire de Rivarol, et attestent chez lui un grand art de polémiste, en même temps qu'une grande hardiesse d'idées. — Le livre de M. Necker, d'une inspiration élevée, porte un titre doublement malheureux, mais il témoigne d'un courage d'esprit plus rare que celui de Rivarol. — La conscience universelle, comme la conscience individuelle, n'est point sans erreur ni sans complaisance. — Rivarol a écrit ses lettres sous l'empire d'une sorte d'accès d'orgueil philosophique, d'enivrement de la raison. — Il revendique l'indépendance de la morale, et prétend qu'elle suffit à tous les droits et à tous les devoirs de l'homme, affranchie de tout lien religieux. — Le mouvement d'idées qui ramenait M. Necker à la conviction de la nécessité des rapports de la morale et de la religion, comme celui qui en éloignait Rivarol, s'expliquent également par la différence de leurs situations. — Analyse de la première *Lettre,* consacrée à l'examen et à la critique du livre sur l'*Importance des opinions religieuses.* — Politique de Rivarol à la veille de la Révolution. — Elle est celle des philosophes du temps, qui y voyaient l'avénement de la philosophie au pouvoir. — Sa critique du système de M. Necker. — Épicuréisme de Rivarol. — Il n'affiche pas l'athéisme. — Son système défini et défendu dans sa seconde *Lettre.* — Il propose à Necker de se charger de composer le catéchisme de morale qui est dans les vœux de l'opinion, et que l'Académie française a mis au concours. — Pendant que Necker, revenu au pouvoir, achève d'apprendre qu'une révolution ne se gouverne pas philosophiquement, Rivarol fait aussi l'expérience de l'inanité des freins de conscience pour retenir les multitudes triomphantes. — Il prend soin de se réfuter lui-même et de rendre hommage à son tour aux doctrines religieuses et aux idées conservatrices. — Il sent la justesse du prophétique reproche que Necker adressait aux détracteurs de sa doctrine. — La *Correspondance littéraire* de Grimm blâme les théories de Rivarol, qui ne tardera pas à dire lui-même, éclairé par la plus rude des expériences, « que la morale sans religion, c'est la justice sans tribunaux ».

Très-peu de temps après l'*Almanach des grands hommes,*

Rivarol, qui aimait beaucoup les contrastes, et qui n'aimait pas M. Necker, publia deux lettres adressées à l'auteur de l'ouvrage sur l'*Importance des opinions religieuses,* sur ou plutôt contre cet ouvrage.

Ces deux *Lettres,* qui n'occupent pas dans la collection de ses *OEuvres* moins de soixante-dix pages, sont d'une valeur très au-dessus de leur volume. Elles dépassent de beaucoup la portée ordinaire de Rivarol, et attestent chez lui, en même temps que la verve critique et l'art de polémique dont il avait déjà fait preuve, une puissance et une hardiesse d'idées que ses précédents ouvrages ne permettaient pas de soupçonner.

La thèse, que nous ne saurions approuver, que Rivarol lui-même ne devait pas tarder à désavouer, et les pages ingénieuses, originales, où il la développe, mériteraient un examen approfondi ; elles en exigent au moins un sommaire.

Que Rivarol n'ait voulu se livrer qu'à un jeu d'esprit et n'ait cédé qu'à l'attrait du paradoxe, ou qu'il ait exposé sincèrement l'état de ses convictions et sa philosophie du moment, il est impossible de ne pas s'arrêter, avec l'admiration qu'inspirent la force et l'éclat du talent, avec le regret qu'y mêle la désapprobation de ses témérités les plus dangereuses, devant cette subtile, nerveuse, amusante réfutation du livre plus élevé qu'habile par lequel le ministre en disgrâce honorait et consolait sa retraite.

Ce livre, publié en 1788, était intitulé : *De l'importance des opinions religieuses* , titre doublement malheureux et que Rivarol devait reprocher à l'auteur comme sa première faute : car en matière de religion, l'opinion ne suffit pas, il faut des principes; et ces principes doivent résulter, non de l'opinion que la religion qu'on professe est utile, est nécessaire, mais qu'elle est vraie. Necker avait trop et dès le début insisté sur la *nécessité,* sur l'*utilité* des idées religieuses; un railleur comme Rivarol avait beau jeu à l'entreprendre à propos de ces considérations de financier et de politique dans la matière qui les

comportait le moins, et de cet intérêt social appelé au secours de l'intérêt religieux.

Tout en reconnaissant ce que le point de vue auquel s'était placé M. Necker avait d'étroit, tout en convenant de la difficulté et même de l'ambiguïté de ce rôle de médiateur, de conciliateur, assumé par un protestant entre la philosophie et l'Église, il serait injuste de ne pas constater aussi que le ministre disgracié faisait preuve d'une grande élévation d'idées, d'une grande noblesse de sentiments, et pour tout dire en un mot, d'un courage d'esprit bien plus rare que celui de Rivarol, en soutenant une thèse plus ambitieuse de l'estime que soucieuse de la popularité, en se préoccupant « de l'immense danger social qui était prêt à sortir de toutes les doctrines irréligieuses du dix-huitième siècle, en venant montrer les avantages publics de la religion, l'appui efficace, l'achèvement qu'elle seule apporte à l'ordre général, en même temps qu'il parlait avec persuasion du bonheur intime et de la consolation intérieure qu'elle apporte à chacun [1] ».

Necker venait de faire l'épreuve du pouvoir et de sa faiblesse s'il ne s'appuie pas sur un fond supérieur et antérieur à l'homme, s'il ne dispose pas, pour contenir les idées et réprimer les passions, de freins capables de résister aux mobilités de l'opinion, aux entraînements de cette prétendue conscience universelle, qui, de même que la conscience individuelle, n'est exempte ni d'erreurs ni de complaisances.

Rivarol, lui, tout entier à l'enivrement d'orgueil que lui causaient les récentes conquêtes de la science et les progrès de la raison publique, revendiquait l'indépendance de la morale, et la considérait comme capable de suffire à tous les besoins de l'âme, à toutes les nécessités d'un gouvernement, avant d'avoir fait l'expérience de la liberté abandonnée à elle-même, et per-

[1] Voir au t. VII, p. 278-281, des *Causeries du lundi*, de SAINTE-BEUVE, l'appréciation conforme à la nôtre d'un juge très-favorable à Rivarol, et peu suspect de partialité pour Necker et ses idées, qui n'hésite point cependant à donner tort dans cette querelle à Rivarol.

dant la notion du devoir à force de ne voir que celle du droit.

Le mouvement d'idées qui ramenait M. Necker à la doctrine de la nécessité du frein religieux, comme celui qui en éloignait Rivarol, s'expliquent également par la différence de leur situation. Le premier en était arrivé à ce point de la philosophie qui, selon Bacon, rapproche de la religion ; le second n'en était encore qu'au point de la philosophie qui en écarte. Plus tard, tous deux devaient se rencontrer sur ces mêmes sommets sereins d'où l'on domine les agitations des hommes, après avoir traversé, sans s'y arrêter, comme Volney et Saint-Lambert, cette ivresse de la raison qui conduisait ces derniers à écrire leur *Catéchisme de la loi naturelle* ou leur *Catéchisme universel.* Rivarol, alors, dépassant dans son réquisitoire la réaction modérée contre les abus de l'esprit philosophique, dont Portalis se fit l'organe, devait foudroyer d'anathèmes à la de Maistre les idoles qu'il avait adorées.

Mais revenons à 1788, et à cette première des deux *Lettres* de Rivarol à M. Necker, consacrée surtout à l'examen en général ou plutôt à la critique de son livre sur l'*Importance des idées religieuses.*

Cette première lettre débute, dans une sorte de salut préalable à l'homme d'État, par quelques considérations sur sa carrière politique, sur son ministère, l'innovation hardie de cet appel à l'opinion qui a fait entrer pour la première fois la publicité dans les arcanes des finances.

Par cet exorde d'un respect un peu ironique, nous sommes initiés à ce qu'on peut appeler la politique de Rivarol à la veille de la Révolution. Ses idées diffèrent peu de celles de la plupart des esprits distingués de ce temps de confiance superbe dans les progrès de la science et de la raison, et d'illusions sur un avenir réparateur sans secousse et régénérateur sans excès.

A ce moment, il n'y aurait pas eu sans doute de grandes divergences d'opinion sur les abus, leur réforme nécessaire,

l'intervention de la nation dans ses affaires, entre Rivarol et ce marquis de La Fayette, qu'il devait poursuivre plus tard de si mordants et parfois de si injustes sarcasmes.

« Vous avez joui, dit Rivarol à Necker, de la confiance d'un Roi dont la probité n'a jamais été suspecte à l'Europe, et vous avez emporté nos regrets... L'histoire vous vengera de ce vieillard frivole qui n'eut d'autre énergie que sa haine contre Louis XV, qui ne rétablit les parlements que pour remettre en question ce qui était décidé, et qui se fit un jeu cruel de renverser votre prudence et votre économie sur la sagesse et les grandes vues de Turgot. »

Dans cet exorde où Necker est apprécié assez justement, M. de Calonne est assez maltraité; et il demeure évident que si Rivarol ne fait pas plus de cas, comme philosophe, de Necker que Condorcet, il lui rend plus de justice, comme ministre, que Sénac de Meilhan, et le met très au-dessus de l'aimable empirique qui s'est fait son indigne rival en flattant non l'opinion, mais la cour, et a visé à la popularité sans parvenir à l'estime.

Mais c'est au philosophe, dans Necker, que Rivarol a surtout affaire, et il ne l'a épargné d'un côté que pour le mieux accabler de l'autre. C'est de ce côté qu'il oppose sans ménagement « son obscurité à l'éclat de son adversaire et la simplicité de son style à la solennité du sien ». Il fait d'abord cette réserve que c'est là un duel entre gens des classes supérieures, et qui ne sera pas même vu d'en bas par ce peuple qui ne lit point, et ne lit point surtout les ouvrages philosophiques. Ses hardiesses ainsi excusées, il se livre, avant la rencontre face à face et pied à pied dont il prépare le terrain, à une charge préliminaire, destinée à le débarrasser à son profit. Avant « d'établir que la philosophie, qui est la raison sans préjugés, peut seule, avec le secours de la conscience, donner aux hommes une morale parfaite », il attaque vivement Necker, qui s'était tenu, en sa qualité de protestant, dans une prudente réserve, et recommandait simplement, comme bienfaisantes et salutaires,

les idées religieuses, sans application à aucune religion en particulier, sur le vague de sa doctrine et l'insuffisance de son système.

Ce système en effet, selon Rivarol, comme tous les systèmes inspirés par une pensée de modération, de conciliation, de médiation entre la philosophie et le sacerdoce, ne satisfait personne. Ce déisme théologique, déjà battu en brèche par Pascal qui l'avait en horreur « et concevait mieux qu'on pût être athée que déiste », déplaît aux princes, aux prêtres et aux peuples qui ont besoin de plus, et aux yeux de qui ce n'est pas assez que de croire en Dieu; et il déplaît encore davantage aux philosophes, aux yeux de qui l'idée de Dieu doit demeurer indépendante de toute religion, et qui n'admettent pas d'autre loi que la loi morale, planant, uniforme, au-dessus des variétés des cultes.

La première lettre de Rivarol est consacrée au développement de cette thèse, et a moins pour but de préconiser son propre système que de faire ressortir les inconvénients de celui de Necker. Il s'y défend d'ailleurs hautement de toute accusation d'athéisme. N'est-ce pas lui qui a dit de l'athée : *Il nie Dieu en sa présence?* Il rappelle à l'appui de sa profession de foi, très-nette sur ce point, le mot de Shaftesbury : « Le monde serait orphelin, si Dieu n'existait pas. » C'est armé de ce déisme philosophique qu'il combat le déisme théologique de son adversaire, qui n'est fait, selon lui, que pour embrouiller le problème qu'il s'agit d'éclaircir. Il le considère comme conduisant à des déviations aussi dangereuses qu'inutiles. Pour lui, « il mène une vie conforme à l'ordre en suivant les lumières de sa raison ». Et il érige en principe de sa conduite, sans trop sourire de ce paradoxe, la doctrine d'Épicure, « non l'Épicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles et parmi le peuple; mais l'Épicure de l'antiquité, un des hommes qui ont le plus approché de la perfection ». Comme lui, « il a placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate et plus aimable, et de faire le bien pour le plaisir même de le faire,

tandis que son adversaire ne songe qu'à éviter un châtiment ou à obtenir un prix [1] ».

Dans sa seconde lettre, Rivarol se propose « d'établir que les philosophes sans la morale ne sont plus des sages, mais simplement des raisonneurs; que la religion n'est point la perfection de la morale, car la morale est toujours parfaite, et n'est susceptible ni de plus ni de moins; mais que la religion est le supplément des lois, puisqu'elle ajoute à la peur des supplices temporels la crainte des peines éternelles, *lex quæ ligat, religio quæ religat;* qu'ainsi les lois sont faites pour retenir les méchants, la religion pour les âmes intéressées, et la morale pour les consciences. »

Dans sa seconde lettre, en effet, Rivarol, de sceptique devient affirmatif, de critique apologiste; il soutient son système, après avoir combattu celui de Necker, et dans ce changement de rôle il montre une fois de plus combien il est plus facile, surtout à un talent comme le sien, d'attaquer que de défendre.

« Il a tâché, dit-il dans sa première lettre, de faire sentir combien la position d'un déiste-théologien est fâcheuse. Poussé par les philosophes, harcelé par les prêtres, la peur de l'athéisme le fait glisser malgré lui vers une religion révélée, et alors il faut qu'il en adopte une ancienne ou qu'il en fonde une nouvelle. »

[1] Il serait intéressant et curieux de comparer les idées de Rivarol sur Épicure avec celles de Saint-Évremond, un autre voluptueux d'esprit et fanfaron d'indépendance morale ou de morale indépendante. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs, on peut le dire, n'ont connu exactement le système philosophique dont ils se sont faits les champions, par goût du paradoxe plus que par conviction. Ce n'est que de nos jours que la doctrine morale d'Épicure a été étudiée et définie avec exactitude, et ce n'est que de nos jours que leurs théories ont reçu la consécration d'un système formulé avec la rigueur scientifique. Nous ne pouvons qu'indiquer ici le titre des deux ouvrages qui motivent et justifient notre appréciation sommaire. Le premier est intitulé : *la Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines,* et il a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Le second est intitulé : *Traité de morale scientifique* (évolutionniste) *indépendante de la religion.* Il est d'Herbert Spencer, et a été traduit dans la *Bibliothèque scientifique internationale.* Germer Baillière, 1880.

« Rivarol, qui s'est donné facilement la victoire, ne prétend pas en abuser. Il se contente d'observer :

« 1° Que, dans ce conflit de religions qui se disputent la terre, il est naturel que le sage se tienne hors de la mêlée;

« 2° Que tout ministre sage sait fort bien qu'au dix-huitième siècle, un moyen sûr de perdre la terre serait de trop s'occuper du ciel;

« 3° Que ce ne sont pas les vieilles nations qu'il faut mener par des ressorts usés;

« 4° Que c'est un grand signe de décadence dans un État, lorsqu'il s'y trouve une certaine classe de citoyens plus éclairée que le gouvernement;

« 5° Qu'enfin, se contenter de dire aux lecteurs clairvoyants que plus on les opprime, et plus ils doivent être religieux, c'est offrir à un philosophe qui monterait au supplice la ressource d'un confesseur. »

Laissant ces propositions comme évidentes, ce qui est un peu abuser de l'artifice familier à tous les polémistes, Rivarol « passe à la distinction des religions, des lois et de la morale », pour arriver à conclure en faveur de la supériorité de la morale, « qui a tout à espérer des progrès des lumières et de la raison, tandis que la religion a tout à en craindre » ; qui a fait ses preuves de façon à mettre « le christianisme entier dans l'impossibilité de soutenir la comparaison des cinq premiers siècles de la république romaine et de Lacédémone » ; qui suffirait à susciter un Vincent de Paul ; dont il faudrait enfin faire un catéchisme, « aujourd'hui le premier besoin de la nation ».

Ce catéchisme, « l'Académie l'a proposé, les sages l'attendent, les dévots le craignent, le gouvernement l'a rendu nécessaire ; mais ce n'est point aux hommes faits ni à une société corrompue qu'il faut l'adresser ; c'est pour l'enfance qu'il faut l'écrire, car l'enfance est l'espoir de la philosophie ».

Telle est la conclusion de Rivarol, car nous ne pouvons considérer comme sérieuse l'invitation qu'il adresse en finissant à Necker « de se charger de donner un catéchisme de morale à la grande nation... nos mœurs étant encore plus dérangées que nos finances ».

Rivarol savait parfaitement que dans le livre même qu'il combattait, Necker se montrait opposé à l'idée d'un catéchisme purement moral dont l'Académie venait de mettre le projet au concours. Rivarol eût volontiers sans doute accepté la mission qu'il offrait si généreusement à un homme qui la déclinait d'avance. L'Académie, non moins avisée, reconnut spirituellement son erreur en décernant le prix récemment fondé en faveur de l'ouvrage le plus utile aux mœurs, à ce livre de M. Necker, écrit durant la retraite et la disgrâce, dont le succès, auquel ne nuisirent pas les critiques de Rivarol, ajouta un triomphe littéraire au revirement politique par suite duquel l'auteur rentra au ministère (août 1788).

Necker allait être précipité une seconde fois du pouvoir pour n'y plus remonter, en septembre 1790, après des déceptions qui devaient assombrir les dernières années de sa vie. Pendant qu'il apprenait qu'on ne gouverne pas une nation, surtout aux heures de crise, avec des idées et des intentions, et qu'une révolution ne saurait être dirigée philosophiquement, Rivarol faisait à son tour l'épreuve de la vanité politique du scepticisme et de l'insuffisance des freins de conscience et des digues morales pour contenir les passions d'un peuple soulevé. C'est alors qu'il devait puiser dans la lecture de Pascal, faite dans des temps bien différents et sous des lumières imprévues, des raisons non de douter, mais de croire. C'est alors « qu'éclairé par l'esprit encore plus que par le cœur, il prenait soin de se réfuter en rendant hommage à son tour aux doctrines religieuses et aux idées conservatrices[1] ». C'est alors que se mettant au-dessus, non de l'événement qui éclaire et désabuse, mais de l'événement qui abuse et corrompt, il écrivit nettement : « La morale sans religion, c'est la justice sans tribunaux. » C'est alors qu'il regretta, on n'en peut douter, quoi qu'il n'y ait pas de sa part d'aveu explicite à cet égard, ces lettres d'un tour si vif, pleines de vues ingénieuses et de traits

[1] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII, p. 279-280.

spirituels, où il avait trop cédé au plaisir de croire que ce qui est malin doit être vrai, et d'amuser l'opinion aux dépens de ce qu'elle doit respecter. Il voyait alors ce que peut la philosophie, réduite à ses seules forces, et si elle suffit pour inspirer les vertus surhumaines et la charité héroïque d'un Vincent de Paul. Combien il dut sentir alors la vérité de ce reproche anticipé qu'adressait Necker aux détracteurs de son apologie des idées religieuses, dans ces deux passages de son livre attristé de prophétiques pressentiments :

« Un homme sage ne se permet jamais de semer la tristesse et le découragement, pour la ridicule vanité de se montrer un peu élevé au-dessus des opinions communes, ou pour le plaisir de faire des distinctions plus ou moins ingénieuses sur quelques parties de la religion établie..... Je souhaiterais que les hommes d'un esprit étendu, et qui découvrent mieux que personne comment tout se tient dans l'ordre moral, n'attaquassent jamais qu'avec prudence, et dans un temps opportun, tout ce qui communique de quelque manière avec les idées les plus essentielles au bonheur. »

Le moment où Rivarol critiquait Necker sans le réfuter et le raillait sans parvenir à le rendre ridicule, était celui « où Mirabeau agitait déjà la Provence, et où le signal des états généraux résonnait dans l'air [1] ». Necker, sentant, à l'effet des premières secousses, le danger de ces ébranlements des idées fondamentales de toute société, tremblait d'avoir pris trop tard leur défense, et malgré sa confiance en la nation et en lui-même, se troublait à la pensée de son impuissance à conjurer une catastrophe.

« Quel temps, je le sais bien, quel temps je suis venu prendre pour entretenir le monde de morale et de religion! et quel théâtre encore que celui-ci pour une semblable entreprise!... Chacun est autour de sa moisson, chacun vit dans son affaire, chacun est englouti dans l'instant présent. »

Rivarol, à ce moment plus optimiste, et entiché de sa chimère du gouvernement philosophique et de la loi morale suffi-

[1] Sainte-Beuve, p. 281.

sant à tout, ne laissait pas d'être déjà moins sûr de lui qu'il n'affectait de l'être. Il avait étonné plus que convaincu, recueilli plus de critiques que d'approbations, et la hardiesse de certains de ses paradoxes avait scandalisé jusqu'aux philosophes; lui-même avait constaté la décadence des mœurs et osé redouter « que le déficit des idées ne s'ajoutât à celui des finances ». Ses illusions ne durèrent pas longtemps; elles n'étaient pas de celles qui ont des racines vivaces et survivent même aux coups de l'expérience. Rivarol ne tarda guère à chercher dans Pascal et dans Montesquieu des armes toutes différentes de celles qu'il y avait trouvées d'abord, à modifier ses opinions, et à changer d'adversaires dès le lendemain de cette révolution qui devait démontrer si éloquemment l'importance politique et la nécessité morale des convictions religieuses.

Mais avant de le suivre dans cette évolution aussi sincère que désintéressée, et de le voir puiser aux sources de la foi, rouvertes par l'orage, des idées et des expressions qui en feront en quelques points le précurseur des de Maistre, des Chateaubriand et des Bonald, il importe, dans une sorte d'étude rétrospective, d'examiner de plus près l'homme dans l'écrivain, de recomposer le milieu social où vivait Rivarol à la veille de 1789, de dénombrer ses amis et ses ennemis, nous réservant de donner un peu plus tard à sa physionomie, attristée par les adieux hâtifs de l'émigré, le cadre animé des salons dont, à l'heure de la bataille prochaine, il fut le dernier héros frivole, le dernier grand homme d'esprit [1].

[1] Le rédacteur de la *Correspondance littéraire* de Grimm, à la date d'août 1788, ne craignait pas de faire ses réserves sur la doctrine affichée par Rivarol. « L'objet de la seconde lettre est de prouver, dit-il, qu'il existe une morale indépendante de toute espèce de culte et de religion; mais quand cela serait rigoureusement démontré, il ne s'ensuivrait pas encore que cette morale puisse être mise à la portée du peuple, ni obtenir une grande influence sur les mœurs publiques et particulières, sans le secours des opinions religieuses, si propres, tout à la fois, à intéresser le cœur, à frapper l'imagination, à soumettre les esprits. Qu'opposer au témoignage universel de tous les siècles et de tous les pays? En est-il un seul qui n'atteste qu'il n'y eut jamais de société civilisée sans une religion quelconque? »

CHAPITRE VII.

AMIS ET ENNEMIS DE RIVAROL. — PREMIER COUP D'OEIL SUR LA SOCIÉTÉ ET LES SALONS A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION.

Rivarol était fait pour compter beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis, et pour mériter les uns et les autres. — Ses relations durables et caractéristiques depuis son arrivée à Paris. — Le *Parnasse à lanternes.* — D'Alem bert. — *Frugalité* de son style et de son dévouement. — Relations de Rivarol avec Voltaire. — Ce que Voltaire dit de Rivarol. — Ce que Rivarol dit de Voltaire. — Relations de Rivarol et de Buffon. — La « solennité du style ». — La *traduction-création.* — Rivarol défend Buffon devant d'Alembert. — Ce qu'il dit à Buffon de son fils. — Il se brouille avec lui à cause de madame Necker et surtout de madame de Genlis, les deux *agapètes* de Buffon. — Parodie du *Songe d'Athalie.* — Dédicace au marquis du Crest. — Impartialité du jugement de Rivarol sur Buffon. — Le frère de Rivarol. — Mots de Rivarol sur lui. — Son portrait par M. de Belloy. — Le chevalier de Champcenetz. — Son frère aîné, le marquis de Champcenetz. — Rivarol appelle le chevalier « son clair de lune ». — Celui-ci se bat pour les bons mots des autres. — Ses saillies ; les dernières seront héroïques. — Il partage, n'ayant pas voulu le fuir, le sort de Suleau. — Il meurt en riant. — Pourquoi il était revenu à Paris. — Victime de son amour pour sa bibliothèque. — Son *ex libris.* — Relations de Rivarol avec Mirabeau. — Après quelles coquetteries ils professent l'un pour l'autre une haine mêlée de mépris. — Mirabeau plagiaire. — Mots terribles de Rivarol contre Mirabeau. — Mission de Lauzun auprès de Rivarol. — Relations de Rivarol avec Chamfort. — Relations de Rivarol avec Beaumarchais. — Les fonds perdus de Beaumarchais. — Mot de Rivarol sur La Harpe. — Relations de Rivarol avec madame de Genlis ; avec madame de Staël. — Elles se bornent à des épigrammes. — Les amies de Rivarol. — Noms qu'on peut mettre sur sa liste du bon motif. — Madame Vigée-Le Brun. — La marquise de Coigny. — La marquise de Créqui. — Amis de Rivarol. — M. de la Borde. — M. de la Porte. — M. de Tilly. — Le marquis de Créqui. — — Le comte de Brancas-Lauraguais. — Transformation de la société française à la veille de la Révolution. — Traits nouveaux de sa physionomie. — L'anglomanie. — La franc-maçonnerie. — Le goût de la campagne. — Dégoût du luxe. — Rares salons où peut aller Rivarol. — La marquise de Polignac. — Madame d'Angivilliers. — La marquise de Chambonas. — La Révolution jette Rivarol dans la vie militante et errante.

Rivarol, tel que nous le connaissons, était fait pour avoir

beaucoup d'amis, beaucoup d'ennemis, et pour mériter les uns et les autres.

Si nous passons la revue de ses relations, non les passagères, mais les durables, non les insignifiantes, mais les caractéristiques, nous voyons figurer en tête de ce groupe mobile de ces amis d'occasion, de ces compagnons de hasard, de plaisir ou de jeu qui l'environnaient, attirés par la musique de sa parole, au théâtre, dans les salons, au café, et jusque dans l'antre du Caveau, « ce Parnasse à lanternes », les trois plus importants personnages de la littérature à cette fin du siècle : d'Alembert, Voltaire et Buffon.

C'est d'Alembert qui fut, comme nous l'avons vu, le premier introducteur et protecteur de Rivarol dans le monde littéraire ; sans doute il borna ses services à ce passager et tiède patronage, pour rentrer bientôt dans la neutralité qu'il affectionnait. L'illustre savant, à qui mademoiselle de Lespinasse avait pris tout ce qu'il avait de cœur, était demeuré tout cerveau, comme madame de Tencin le disait plaisamment de Fontenelle à lui-même. C'était un homme philosophiquement très-hardi, mais littérairement très-politique, et moralement fort égoïste. La « frugalité » de son style s'étendait à sa bienveillance, qui se contentait, en effet, de peu, sinon comme démonstration, du moins comme effet. Quoi qu'il en soit, Rivarol n'en parle guère. Il y a peu à présumer d'une reconnaissance qui se traduit ainsi par le silence.

Il est demeuré plus de traces et de souvenirs des relations de Rivarol avec Voltaire et avec Buffon.

Quand Rivarol fut présenté à Voltaire, ils eurent une conversation sur les mathématiques et notamment sur l'algèbre. Voltaire lui dit, avec la double ironie de son esprit et de son âge :

— Eh bien! qu'est-ce que c'est que cette algèbre, où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux?

— Oui, riposta Rivarol avec toute la vivacité d'une jeune imagination ; il en est des opérations de l'algèbre comme du travail de vos dentellières, qui, en promenant leurs fils au

travers d'un labyrinthe d'épingles, arrivent sans le savoir à former un admirable tissu.

Voltaire fut bientôt, lui, le grand charmeur, sous le charme de cet esprit, qui, dans Rivarol voulant plaire à Voltaire, devait être en effet d'un irrésistible enchantement. Il se prit d'enthousiasme pour ce merveilleux jeune homme dont l'improvisation avait, avec tant de feu, une si magistrale allure. Il lui offrit de passer une saison à Ferney, offre dont il n'était pas prodigue. Rien ne prouve que Rivarol l'ait acceptée. Il admirait trop Voltaire, pour ne pas s'en méfier un peu. Ses rapports avec le grand homme, ainsi préservés des dangers de l'intimité, n'en furent peut-être que meilleurs. Voltaire se plaisait à le combler de ces éloges, caresses cette fois sincères de son génie, qui commençaient toutes les gloires. Il disait de Rivarol : « C'est là le Français par excellence [1] », ou encore : « L'esprit de Rivarol, c'est un feu d'artifice tiré sur l'eau [2] », exprimant ainsi à merveille la chaleur, l'éclat et la portée de cette parole étincelante qui montait sans effort dans les plus hautes régions de la pensée, en les sillonnant de vives lumières et de reflets éblouissants.

Rivarol, de son côté, admirait sincèrement Voltaire ; mais c'est le côté le plus léger de sa gloire qui lui semblait devoir être le plus durable. Il estimait peu l'historien et encore moins le philosophe [3] ; mais il était ravi par le poëte, et respirait avec délices ces roses anacréontiques dont savait se couronner spirituellement cette toujours verte vieillesse.

L'inspiration de Voltaire, chantre de l'étude, de l'amour ou de l'amitié, lui semblait un printemps doux, mais éternel.

« Voltaire, a-t-il dit, a employé la mine de plomb pour

[1] M. H. de la Porte attribue ce mot à Buffon.

[2] M. Sainte-Beuve cite le mot comme étant de Lauraguais, en s'appuyant d'une note confirmative de Rivarol ; mais il est digne d'être de Voltaire, qui a certainement dit l'équivalent.

[3] L'auteur anonyme d'une excellente *Notice sur Rivarol* (M. Hippolyte de la Porte, qui n'a signé qu'en initiales H. L., Paris, Fournier, 1829, 52 pages, et qui est, avec Chênedollé et Dampmartin, de ceux qui ont le mieux et le plus intimement connu Rivarol) cite, p. 28 et 49, des jugements de Rivarol

l'épopée, le crayon pour l'histoire, et le pinceau pour la poésie fugitive. »

Mais s'indignant contre ces admirations maladroites qui profanent tout ce qu'elles touchent, il comparait les journalistes, qui écrivent pesamment sur les poésies légères, « à ces commis de nos douanes, qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie ».

Buffon n'accueillit pas Rivarol moins bien que Voltaire. Il sentait en lui l'homme le mieux fait pour le critiquer ou le louer. Nous l'avons vu rire de grand cœur, et avec un double plaisir, des épigrammes contre Delille. Rivarol lui avait fait l'honneur de créer pour lui une expression qui est demeurée caractéristique : « la solennité du style. » De son côté, Buffon avait mis, pour louer la traduction de l'*Enfer*, ses plus belles manchettes. « C'est une suite de créations », avait-il dit. Des deux côtés on sent une certaine ironie ou du moins une certaine malice dans ces congratulations affectées. Peut-être, à travers une sympathie mutuelle qu'il est permis de croire sincère, ne s'aveuglaient-ils point l'un sur l'autre, et gardaient-ils leur « quant à soi, » leur « pensée de derrière », comme dit Pascal. Buffon avait sa malignité cachée sous la dignité de son abord et les pompes de son style. Rivarol, dont les éloges ressemblaient à une lame d'acier flexible, brillante et coupante, n'avait pas plus d'illusions qu'il n'en faut à propos de l'*Histoire naturelle*. — Pas si naturelle! eût-il ajouté volontiers comme Voltaire. Quand il la défendait, c'était moins pour faire ressortir ses mérites, que pour narguer un détracteur maladroit, fût-il d'Alembert lui-même.

sur Voltaire d'une mordante finesse. M. Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. II, p. 164) rapproche aussi des éloges de Rivarol à propos de Voltaire et de Buffon, quelques mots du même auteur, mais d'une inspiration toute différente. Ces contradictions, qu'on reproche trop fréquemment aux peintres, tiennent souvent aux contradictions du modèle. Il est peu d'hommes sur lesquels l'opinion n'ait pas eu à varier, et Voltaire est de ceux dont on peut parler de la façon la plus diverse, tout en demeurant fidèle *à lui* et à soi-même.

Un jour, Rivarol causait avec ce dernier, qui n'aimait pas l'auteur des *Époques de la nature.*

— Ne me parlez pas de votre Buffon, grognait d'Alembert, ce comte de Tuffières, qui au lieu de nommer simplement le cheval dit : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, etc. » Que ne dit-il : le cheval?

— Oui, appuya narquoisement Rivarol, c'est comme ce sot de J. J. Rousseau qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant,

au lieu de dire : de l'est à l'ouest.

Si Rivarol admirait Buffon, au moins dans ce qu'il avait de vraiment admirable, il ne le ménageait point dans la personne de son fils, qui, n'ayant pas hérité des grandes qualités paternelles, était médiocre, vain et frivole. Il disait de lui :

— C'est le plus pauvre chapitre de l'*Histoire naturelle* de son père.

Et à cet illustre père lui-même, l'interrogeant un jour sur ce qu'il pensait de son fils, il répondait par cette à la fois flatteuse et maligne épigramme :

— Il y a une si grande distance de vous à lui que l'univers entier passerait entre vous deux.

Il semble qu'il y ait eu un moment, difficile à préciser, où, pour des motifs que nous ignorons, les relations entre Buffon et Rivarol tournèrent à l'aigre. Il est permis de présumer que cette rupture eut pour cause particulière des brouilleries de société. Rivarol était encore alors dans tout son engouement pour l'indépendance de la morale et l'empire de la philosophie. Buffon n'était pas philosophe : le commerce de la nature l'avait rempli d'un pieux enthousiasme pour son Auteur; la terre et les cieux lui avaient raconté la gloire du Créateur; il était, en un mot, comme Necker, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme Florian, un homme *religieux.* Rivarol ne par-

donnait pas au grand homme ce qu'il considérait encore comme une faiblesse. Il lui pardonnait encore moins son crédit dans deux salons avec lesquels il était en guerre, le salon de Saint-Ouen et celui du Palais-Royal; le premier où trônaient cette madame Necker à qui Buffon prodiguait les hommages d'une galanterie enthousiaste, d'un dévouement attendri par la reconnaissance, pressentant en elle la consolatrice de son agonie; cette madame de Staël qu'il admirait bien haut, et ce Necker qu'il prônait volontiers. Or Rivarol les détestait tous trois, aussi bien que le marquis du Crest, chancelier du duc d'Orléans, et madame de Genlis, sa sœur, dont Buffon s'était fait, avec sa sérieuse étourderie, le champion. *Inde iræ.* De là, cette parodie du *Songe d'Athalie,* prêtée malicieusement par son véritable auteur à Grimod de la Reynière, ce qui lui permet de dénouer par des désaveux ironiques cette comédie de quiproquos volontaires.

Fidèle à son procédé habituel, imité de Swift et de ce *Conte du Tonneau* précédé successivement d'une *Épître dédicatoire,* d'un *Discours préliminaire,* d'un *Avant-propos,* d'une *Introduction,* d'un *Sommaire,* d'un *Argument,* d'un *Avertissement* et d'une *Préface,* l'auteur dédie son ouvrage à ce spirituel, ambitieux et chimérique marquis du Crest, chancelier du duc d'Orléans, sur lequel il faut lire, pour le bien connaître, le témoignage de Brissot dans ses *Mémoires.* Le marquis du Crest venait d'adresser au Roi un Mémoire qui avait couru Paris, et dont on avait fait des gorges chaudes à la ville et à la cour, pour lui faire part de son appréciation sur la situation du moment, situation telle à son gré, qu'il n'était que temps, dans l'intérêt de la monarchie et de la France, de le nommer premier ministre. Peu de temps après, ses menées secrètes, son opposition sourde, ou plutôt les intrigues indiscrètes des parasites qui s'agitaient en son nom, avaient provoqué l'exil du prince. Rivarol fait allusion à ce double événement dans les termes suivants :

« Vous percerez donc ma véritable intention, avec cet œil d'aigle

que la nature vous a donné et que vous venez d'offrir à la France. Oui, je le dis en passant, si l'État est encore dans la crise des erreurs et des besoins, c'est sa faute. On n'a point à vous reprocher de vous être enseveli dans un indigne silence. L'État a fait l'aveu de sa faiblesse, et vous lui avez fait celui de vos talents. Puisse le prince, qui, contre toutes les lois de la perspective, vient de s'agrandir en s'éloignant, ne plus hésiter entre la France et sa maison, et vous céder à l'État! »

Venait enfin cette parodie fameuse, accompagnée de notes où l'auteur avait savamment distillé le venin d'une causticité raffinée. Gaillard et Condorcet, madame de Genlis, et la Harpe et Garat, tout le monde y passait pour recevoir l'intérêt et le capital de ces dettes de malignité et de rancune que Rivarol ne négligeait jamais de payer. Buffon, coupable à ses yeux de soutenir cette conspiration antiphilosophique dont le livre de Necker sur l'*Importance des opinions religieuses*, et l'ouvrage, beaucoup plus faible, de madame de Genlis sur la *Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie,* furent le double manifeste, n'y était pas épargné :

C'était dans le repos du travail de la nuit :
L'image de Buffon devant moi s'est montrée,
Comme au Jardin du Roi pompeusement parée.
Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même il usait encor de ce style apprêté
Dont il eut soin de peindre et d'orner son ouvrage
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble, ma noble fille et trop digne de moi :
Le parti de Voltaire a prévalu sur toi;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille... En achevant ces mots épouvantables,
L'Histoire naturelle a paru se baisser,
Et moi, je lui tendais les mains pour la presser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,
De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux,
Que Bexon et Guéneau se disputaient entre eux.

Personne n'était oublié, comme on le voit, pas même les collaborateurs du maître, l'abbé Bexon et Guéneau de Montbéliard, qui partageaient sa disgrâce. Dans ses notes, après

avoir rappelé « la belle et modeste statue de lui que M. de Buffon est exposé à rencontrer tous les jours sur son escalier », Rivarol constate que la partie systématique du bel ouvrage de l'illustre écrivain est attaquée aujourd'hui d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et que la collaboration de l'abbé Bexon et de Guéneau de Montbéliard, si heureuse d'assimilation qu'on n'en distingue pas les traces, est faite pour nuire à l'admiration qu'a longtemps inspirée un style dont la perfection se peut à ce point imiter. Il termine par cette réflexion, qui n'est pas sans avoir, surtout pour l'époque, une grande valeur critique : « Au reste, ce qui sépare M. le comte de Buffon de ses continuateurs, et laisse entre eux et lui une lacune immense, ce n'est point son style, ce sont ses grandes vues sur la nature. Le génie ne craint point d'imitateurs. »

C'est ainsi que Buffon expia le double tort qu'il s'était donné aux yeux de Rivarol en écrivant à madame de Genlis, sur son ouvrage de réaction religieuse, cette lettre du 21 mars 1787, d'un ton emphatique et qui prête en effet au ridicule, et cette autre lettre, la dernière qu'il ait écrite, adressée à madame Necker, deux jours avant sa mort, et envoyant par son intermédiaire l'hommage attendri d'une agonie consolée à l'auteur de ce livre sur l'*Importance des opinions religieuses,* où il avait trouvé de belles pensées, éloquemment exprimées, comme celles-ci :

« Il y a quelque secret magnifique caché derrière cette superbe avant-scène qui forme le spectacle du monde..... Nous ne croirons pas que notre imagination s'élance au delà des temps pour nous fournir un simple jouet; nous ne valions pas la peine d'être trompés, de l'être avec tant d'éclat, si nous ne devions avoir qu'une existence éphémère. »

Nous n'avons pas épuisé, par ce rapide aperçu, l'histoire des relations hostiles de Rivarol avec madame de Genlis, non plus qu'avec une femme qu'il détestait autant, quoiqu'il l'admirât davantage, madame de Staël. Nous aurons bientôt l'occasion

d'y revenir, et nous continuons, par son frère et son collaborateur favori, la revue des amis de notre auteur.

Nous avons déjà mentionné ce frère de Rivarol qui avait d'abord tenté la fortune littéraire, puis qui, pour sortir de l'ombre dans laquelle la renommée absorbante de son aîné l'eût effacé, s'était trouvé à point une vocation militaire, comme le cadet de Mirabeau.

Ce frère, qui se fit appeler tour à tour le chevalier, puis le marquis de Rivarol, et dont la verte et aimable vieillesse s'est prolongée bien au delà de la révolution de Juillet, ne manquait ni de belle mine, ni d'esprit, ni surtout de courage, ainsi qu'il devait le prouver à travers ces expéditions aventureuses de la Révolution et de l'émigration, où il rendit à la cause royale des services récompensés par la Restauration du grade de général. Il avait fait tout comme un autre son poëme et son roman, ce dernier intitulé : *Osman, ou le Fatalisme,* et daté de 1785.

C'est de lui que Rivarol disait :

« Il serait l'homme d'esprit d'une autre famille; c'est le sot de la nôtre...

« C'est une montre à répétition; elle sonne bien quand il me quitte.

« Je fais les épigrammes, et mon frère se bat. »

Rivarol demeura toujours en bonne intelligence avec son frère, doué de qualités de cœur et d'agréments d'esprit, agréments dont, près d'un demi-siècle après, un observateur qui a publié son témoignage, savourait les restes, assaisonnés d'un piquant parfum de double fidélité aux traditions classiques et à celles de la bonne compagnie.

« Jamais homme ne fut d'un commerce si agréable, n'exigeant rien, permettant à peu près tout, dans les limites, bien entendu, des plus parfaites convenances. La littérature était le seul terrain où il souffrît difficilement la contradiction. Humeur légère et admirablement égale, esprit agile, souple et toujours prêt à la voltige dans un cirque peu étendu, rien n'altéra jamais l'humaine

inconséquence de ses principes à la fois religieux, voltairiens et monarchiques, ni la candeur de sa confiance en lui-même.

« Ferme et blanc sous le linge, — il me l'a dit au moins cent fois, — le cou-de-pied cambré, signe de race, la main d'un évêque de cour, la taille encore droite et souple, le nez busqué à la Bourbon, le front moyen, l'œil doux et brillant, le teint un peu hâlé, effet de ses campagnes, les cheveux fins, abondants et à peine argentés, à plus de soixante-douze ans, *il portait beau* comme à quarante, et tournait le quatrain aussi lestement qu'au temps où Voltaire lui écrivait dans la langue des dieux [1]. »

Un autre homme qui avait à la fois trop d'esprit et de courage pour être de ceux qui vivent longtemps, mais qui eût pris certainement place, s'il eût été épargné par la Révolution, parmi ces aimables débris d'une société disparue, ces piliers du classique café Valois dont M. de Belloy a finement et pieusement crayonné l'originale physionomie, c'était le chevalier de Champcenetz.

Il faut se reporter, pour voir sous son vrai jour cette figure qui mérite bien un croquis, au temps du *Petit Almanach des grands hommes,* à cette époque de causticité enragée et de haro universel, où il n'y avait plus dans la langue, disait Rivarol, un mot qui fût innocent de leur malignité, et où la rage de leurs ennemis leur faisait une sorte de gloire diffamée, d'impopularité littéraire, dont tous deux appréciaient fort le ragoût.

René-Ferdinand, chevalier de Champcenetz, était le frère de Louis-Pierre-Quentin de Richebourg, gouverneur de Bellevue et l'un des premiers valets de chambre du Roi, enfin gouverneur des Tuileries, qui avait épousé, en mars 1777, une des femmes les plus célèbres par leur beauté à la fin du règne de Louis XV et au commencement du règne de Louis XVI, la Hollandaise madame Pater, connue, depuis la dissolution de son premier mariage, sous le nom de baronne de Niewerkerke.

Ce frère aîné du chevalier était, au contraire de son cadet,

[1] *Portraits et souvenirs,* par A. de Belloy, collection Hetzel-Lévy, in-12, p. 57 à 65.

d'une humeur sombre, d'un caractère circonspect, et Rivarol a raillé ses habitudes de mystère. « Il n'entre point dans un salon, il s'y glisse, il longe le dos des fauteuils et va s'établir dans l'angle le plus obscur, et quand on lui demande comment il se porte : — Taisez-vous donc! est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut? » Ce malin croquis de Rivarol s'assombrit d'une ombre tragique lorsqu'on le rapproche des pages frissonnantes et émouvantes où miss Elliott raconte avec quelle peine et au prix de quelles angoisses elle parvint à arracher aux perquisitionnaires du 10 août le malheureux et assez pusillanime gouverneur des Tuileries qui s'était réfugié chez elle.

Son frère, l'ami intime, le compagnon, le complice, le Sosie, le Mercure de Rivarol, qui l'appelait « son clair de lune » et qui disait de lui : « Je le bourre d'esprit; c'est un gros garçon d'une gaieté insupportable », était un tout autre homme que son aîné.

C'est avec lui et peut-être grâce à lui que Rivarol supporta les représailles que lui valut de toutes parts son provocateur *Almanach*. Il partagea avec Champcenetz, auquel il donnait, du superflu de son esprit, l'esprit nécessaire, l'ennui de cette grêle de médisances acérées, d'une portée et d'une pointe fort inégales, mais dont le nombre ne laissait pas d'être embarrassant.

Cet ami, séide jovial de Rivarol, son satellite infatigable, espèce de Sancho de son don-quichottisme littéraire, à force de se frotter au grand improvisateur, s'était fait, avec ses bribes d'épigrammes et ses bons mots de rebut, une assez jolie provision de succès et d'ennemis. Homme, du reste, aussi intrépide qu'imperturbable, qui prenait volontiers à sa charge les crimes de sa mémoire, et qui, poussant jusqu'au bout ses bonnes fortunes, ne refusait jamais de se battre, même pour les mots qu'il n'avait pas faits.

« Il se bat, disait de lui Rivarol avec une admiration un peu égoïste, pour les chansons qu'il n'a pas faites et même pour celles que ses ennemis lui accordent. »

« On lui faisait, dit dans ses *Mémoires* Tilly, qui l'a peint à merveille, honneur d'une infinité de bons mots que d'autres avaient dits. Jamais une telle audace à prendre le bien d'autrui dans ce genre, une telle persévérance à colporter l'esprit des autres; tout cela soutenu d'un bégayement qui le servait à miracle. Le chevalier de Boufflers a sur la conscience un coup d'épée que le vicomte de Roncherolles donna à Champcenetz pour la chanson des *Jeunes Gens* que Boufflers avait faite, et qui mit Champcenetz dans son lit, trouvant tout simple d'avoir un coup d'épée bien à lui pour des vers qui n'étaient pas de lui... Le fait est qu'avec une figure qui prêtait au rôle qu'il avait adopté, il avait quelques saillies et de temps en temps du bonheur. Il hasardait tout, retenait tout, prenait tout. Il était doué d'une gaieté intarissable... Cette gaieté était son esprit. »

On va juger jusqu'à quel point Champcenetz garda, jusqu'à quel degré il éleva ce courage de l'esprit et de la gaieté dont il fut d'abord l'enfant perdu, l'enfant prodigue, puis enfin le héros et jusqu'à un certain point le martyr.

Après avoir eu le tort de chansonner Marie-Antoinette et de prêter des armes contre une reine et contre une femme aux malignités du peuple et de la cour, Champcenetz expia cette faute en se jetant à la plus téméraire avant-garde des défenseurs de la royauté. Il fit jusqu'au bout le coup de feu de la satire politique dans le pamphlet périodique des *Actes des Apôtres*. Le sort tragique de Suleau, victime de ses plaisanteries contre Théroigne de Méricourt, immolé aux rancunes de l'amazone révolutionnaire par ses farouches adorateurs, ne le rendit ni plus circonspect, ni plus triste. Il refusa de fuir; comme Tilly, comme Rivarol, il refusa de se cacher, de se taire. Il se trahit par une épigramme, se dénonça par un bon mot et se condamna lui-même, en se moquant, à la barbe de ses bourreaux, de leur prétention à poser pour des juges. A Fouquier-Tinville, qui requérait sa mort, il demanda en riant : « Peut-on se faire remplacer? » Monté sur la charrette du supplice, il disait en riant au bourreau : « Mène-nous bien, tu

auras pour boire. » En présence de l'échafaud, il fermait la bouche en riant à son compagnon d'infortune, Parisot, qui l'importunait de ses protestations et de ses plaintes. — « Je meurs républicain, s'écriait Parisot au pied de la sinistre machine. — N'en croyez rien, citoyens, s'écriait Champcenetz, qu'indignait la faiblesse de cet appel suprême à la justice ou plutôt à la pitié populaire ; n'en croyez rien, c'est un charlatan ; il est aristocrate comme moi [1]. »

Et il se livrait en riant à l'exécuteur, enchanté de finir sur un rire et un bon mot.

Vivre en riant n'est pas d'un homme extraordinaire, mais mourir en riant n'a rien de vulgaire. Cette gaieté héroïque de sa mort ennoblit l'image de Champcenetz ; et une révélation récente ajoutera aux sentiments qu'excite une telle fin les regrets de tous les bibliophiles, s'il est vrai que Champcenetz périt victime de cette noble passion : l'amour de sa bibliothèque.

Le chevalier de Champcenetz en avait une très-belle, paraît-il, où chaque exemplaire était marqué d'un *ex libris* représentant son blason sur un amoncellement de nuées au centre d'une gloire rayonnante, pièce enlevée au burin et typique dans le style Louis XVI.

Réfugié à Meaux, le malheureux ne put résister à la pire de ses privations d'exilé, à la nostalgie de ses livres. C'est surtout pour revoir sa chère bibliothèque, à ce qu'il dit à son ami le chevalier Journiac de Saint-Méard, dont on connaît l'émouvante relation de captivité, qu'il rentra à Paris, où il fut arrêté en novembre 1792. C'est sept mois plus tard qu'il fut exécuté. La vente de ces livres qui lui avaient coûté si cher, commencée à son domicile, rue du Mail, n° 19, le quintidi 5 frimaire an IV (jeudi 26 novembre 1795), demanda quinze vacations ; le catalogue se composait de 1293 numéros [2].

[1] *Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan,* t. II, p. 402.

[2] *Les* Ex libris *français depuis leur origine jusqu'à nos jours,* par A. Poulet-Malassis, 1875, p. 51-52.

En dehors de Champcenetz, pour lequel Rivarol avait une affection qui tenait surtout à l'habitude, et comportait un certain dédain, nous ne connaissons guère d'amis à Rivarol, à moins de compter ceux qui cessèrent de l'être et devinrent ses pires ennemis. Du reste, il n'y tenait pas, doué à cet égard d'une insouciance que nous trouverions égoïste, si elle n'avait eu ses jours de courage et presque d'héroïsme. Les satiriques sont volontiers solitaires, au moins dans la coulisse; sur le théâtre, ils ne manquent, quand ils ont le talent de Rivarol, ni d'admirateurs, ni d'adversaires. Parmi ces adversaires, qui avaient sans doute commencé par être des amis, il faut citer Mirabeau, Beaumarchais, Chamfort.

Pour Mirabeau, il fut de si bonne heure brouillé avec Rivarol, qu'on n'aperçoit pas le moment lointain et fugitif où ils purent s'agacer de ces coquetteries d'esprit et de curiosité, jouant la sympathie, qui étaient dans leurs habitudes. Ils étaient trop capables de se bien juger pour garder longtemps l'un sur l'autre de ces illusions sans lesquelles il n'est pas d'amitié. Qu'est-ce qui les brouilla? Est-ce cet *Essai sur l'amitié* précisément, imprimé par Rivarol au *Mercure*, que Mirabeau trouva de bonne prise, et dont il se para sans façon? Peut-être. Rivarol l'accuse nettement et amèrement de cette usurpation. On lit dans une note placée au bas de cet *Essai sur l'amitié* dans ses *OEuvres*, note reproduite du *Spectateur du Nord* où Rivarol l'avait inséré :

« Feu Mirabeau, dont le portefeuille était, comme celui des courtiers, rempli des effets d'autrui, ayant eu quelque temps à sa disposition le morceau suivant, le donna comme sien à ses amis d'Allemagne. Voyez le Recueil de ses lettres à M. Mauvillon, professeur à Brunswick, qui lui faisait sa *Monarchie prussienne*. Mirabeau, n'ayant qu'une copie manuscrite de cet *Essai sur l'amitié*, ignorait qu'on l'avait inséré dans le *Mercure* près d'un an auparavant. Nous le donnons ici retouché par l'auteur. »

Quoi qu'il en soit de ce grief de Rivarol contre Mirabeau, coutumier de semblables larcins, à ce qu'on peut voir dans les

Mémoires de Brissot et ailleurs[1], on trouve dans les *OEuvres* de notre auteur, à chaque page, des traces non équivoques de la haine mêlée de mépris que le fils de l'*Ami des hommes* lui inspirait, et que sans doute celui-ci lui rendait bien. Écoutons ces jugements passionnés, dont la verve dépasse souvent la mesure, mais dont la forme est parfois si cruellement heureuse :

« Si Mirabeau a eu quelque succès, c'est qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment.

« Mirabeau était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation : il était affreux.

« Mirabeau, capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

« Sur Mirabeau, qui à la tribune affectait le geste de la statue de lord Chatam, et qui profita un jour d'une plaisanterie faite par un enfant, dont il tira parti dans une de ses harangues : « Que penser de l'éloquence d'un homme qui vole ses gestes à un mort, et ses bons mots à un enfant? »

« Toujours sur Mirabeau ou plutôt contre Mirabeau, en vers cette fois-ci, à propos d'une brochure ou d'un discours contre les agioteurs :

Puisse ton homélie, ô pesant Mirabeau,
Assommer les fripons qui gâtent nos affaires!
Un voleur converti doit se faire bourreau
Et prêcher sur l'échelle en pendant ses confrères.

« Je compare les ouvrages de Mirabeau à des brûlots lâchés au milieu d'une flotte : ils y mettent le feu, mais ils s'y consument.

« Dans une dispute littéraire, Mirabeau s'emporta contre Rivarol et lui dit « qu'il était d'une plaisante autorité, et qu'il devait « observer la différence qu'il y avait entre leurs deux réputations.

[1] Selon La Harpe, c'est à Rivarol que Mirabeau devrait un de ses plus beaux mouvements oratoires. Il raconte que Rivarol, ayant aperçu Mirabeau qui se rendait triomphant à l'Assemblée, lui cria : « La roche Tarpéienne est près du Capitole. » Mirabeau, saisissant l'apostrophe au vol, la détourna de sa destination, la faisant servir à un de ses plus saisissants effets : « Et moi aussi, je sais que la roche Tarpéienne est près du Capitole, etc. » (DELILLE, *OEuvres*, éd. Didot, Note du chant VI du poëme de l'*Imagination*, p. 193.)

« — Ah! monsieur le comte, répliqua Rivarol, je n'eusse jamais « osé vous le dire[1]. »

S'il avait suffi des approches et pour ainsi dire des préliminaires de la Révolution, pour brouiller deux hommes déjà instinctivement entraînés vers des camps différents, on juge que la Révolution ne les réconcilia pas. Nous aurons occasion de revenir sur ce point, et de citer encore un mot sanglant de Rivarol à Lauzun, à propos d'une mission indigne de lui, qu'il détourna dédaigneusement du côté d'un homme à qui elle convenait mieux.

Nous arrivons à Chamfort, avec lequel Rivarol était lié assez intimement en 1785, du propre aveu d'une de ses lettres à l'abbé Roman, leur ami commun. Nous ignorons si c'est encore la Révolution qui brouilla nos deux amis; elle les sépara du moins, car ils y suivirent des voies fort différentes.

Antérieurement, et dès l'entrée de Chamfort à l'Académie, Rivarol se prononçait sur le choix de l'illustre compagnie, en des termes irrévérents, qu'elle est accoutumée à pardonner aux gens d'esprit qui n'en sont pas et dissimulent, sous des mépris qui ne trompent personne, pas même eux, leur dépit de ne point en être; en même temps, il affectait de réduire gracieusement le talent de Chamfort à ses côtés frivoles, ce qui donnerait mauvaise idée de son goût, s'il n'avait l'excuse de l'ignorance; car Chamfort n'était encore connu complétement de personne, pas même de lui-même, et il n'avait encore trahi que par quelques mots dépassant la portée ordinaire, ce fond d'observation mélancolique, d'amère misanthropie, qui devait déborder bientôt et faire de lui le digne moraliste de notre décadence.

Rivarol disait donc de Chamfort, à propos de son élection : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. » A quoi Chamfort ripostait en raillant, non sans raison, ce dilettantisme aristocratique et ce royalisme piaffant dont son critique faisait

[1] *Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan*, t. II, p. 474.

parade. Ce dernier lui déclarait un jour : « On ne peut aimer à la fois la République et les arts. Il faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, lui répondit Chamfort, vous êtes de ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe.* »

Et Beaumarchais? C'est, paraît-il, le succès scandaleux et le genre téméraire du *Mariage de Figaro,* surtout l'activité tourbillonnante et la personnalité impertinente de son auteur, qui provoquèrent chez Rivarol, à l'endroit de Beaumarchais, de ces coups de griffe, de ces *rivarolades*, comme on disait alors, qui durent être payées en même monnaie par un homme non moins habile a ces félinités. Rivarol disait de Beaumarchais : « Son nom a toute la vogue d'un pont-neuf. » Et on lui prête cet autre mot, répondu, le jour de la première représentation du *Mariage de Figaro,* à Beaumarchais lui-même, étalant la fatigue de ses démarches enfin victorieuses : « J'ai tant couru ce matin à Versailles, auprès des ministres, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues. » — « C'est toujours cela. »

L'auteur des fines et vives études sur *Beaumarchais et la société française au dix-huitième siècle,* qui éclairent d'un jour si net cette curieuse physionomie et cette curieuse époque, attribue la sévérité de Rivarol envers Beaumarchais à un double grief [1]. Il aurait épousé la rancune de son frère, débouté, en dépit d'une lettre assez bien tournée, d'une demande de prêt de vingt-cinq louis, que Beaumarchais, généreux et volontiers prêteur comme Voltaire, mais comme lui *regardant* à ses heures, jeta au rebut, de crainte de trop accroître son dossier des *fonds perdus* ou des *débiteurs insolvables,* rempli des billets de la Châtre des grands seigneurs et des aventuriers littéraires du temps.

En outre, Rivarol n'aurait point pardonné les services que lui rendait de temps en temps Beaumarchais sous forme de

[1] *Beaumarchais et son temps,* etc., par M. DE LOMÉNIE, t. II, p. 266 à 270, de cet ouvrage, un des modèles du genre.

leçon, en secourant sa femme, laissée sans ressources par un mari égoïste ou prodigue.

Les quelques détails que nous avons donnés en leur lieu sur le mariage de Rivarol, vrai mariage dos à dos, et sur le caractère de son orgueilleuse, importune et indiscrète moitié, atténuent un peu le tort que cette révélation pourrait lui faire. Sans doute il faisait, sur son plus que modeste revenu, soumis à toutes les vicissitudes du hasard littéraire, la part des besoins de sa femme et de son fils; mais madame de Rivarol n'était pas une personne à se contenter du nécessaire, et son avidité trouvait un double profit de bien-être et de vengeance à se targuer de l'abandon de son époux, et à obtenir le superflu de requêtes qu'elle ne dédaignait pas d'adresser à des gens qui pouvaient en abuser.

Beaumarchais n'était pas de ceux-là, et rien ne prouve qu'il ait jamais fait reproche au mari des quelques louis donnés à la femme. Sans pousser plus avant l'examen des motifs qui rendirent hostiles l'un à l'autre deux hommes qui en trouvaient tant dans leur esprit et leur caractère pour être divisés, nous pensons qu'on peut attribuer leur brouille à un de ces mille riens, de ces souffles invisibles qui suscitent les querelles littéraires et leurs tempêtes dans un verre d'eau.

Rivarol n'était pas homme à venger un de ces échecs auxquels la mauvaise fortune devait avoir habitué son frère comme lui; il était trop peu le mari de sa femme pour s'offusquer d'une protection désintéressée s'exerçant sur cette quémandeuse infatigable; mais il avait l'irascibilité de son esprit, de son goût, de ses fréquentes épreuves, et la remuante individualité de Beaumarchais, ses bonheurs insolents pouvaient bien l'avoir agacé; c'est là surtout le grief qu'on sent siffler dans la parodie du *Récit de Théramène,* la moins bonne des trois qu'il ait faites.

Dès le 8 janvier 1785, il écrivait à l'abbé Roman :

« *Figaro* va paraître... les Comédiens français, voyant que tout

l'argent de Paris allait aux boulevards, ont demandé à Beaumarchais une pièce de boulevards. Chargés du dépôt du goût et mourant de faim avec des chefs-d'œuvre, ils ont fait comme le chien qui portait à son cou le dîner de son maître. Beaumarchais ne cherche qu'à faire parler de lui; et s'il venait à être pendu, il demanderait, j'en suis sûr, la potence d'Aman... »

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit des rapports de Rivarol avec Garat, Cerutti, l'abbé Delille, Le Brun, Condorcet, Chénier, Cubières, et ce La Harpe dont il disait : « Le style de La Harpe est poli sans avoir de l'éclat; on voit qu'il l'a passé au brunissoir. »

Nous arrivons à cette partie féminine de la société qui exerça sur les idées et les passions de l'époque une si incontestable influence, à ces brillantes virtuoses de la conversation qui donnèrent tant d'éclat à l'agonie de l'empire des salons, et parmi lesquelles Rivarol compta des inimitiés implacables et des amitiés dévouées.

Tout d'abord il s'était, comme nous l'avons vu, brouillé avec le Palais-Royal, la *savante gouverneur* des princes d'Orléans, le marquis du Crest, digne frère de cette spirituelle mais peu sympathique femme prodige.

Il n'avait pas mieux ménagé ses affaires du côté des Necker, et de leur fille madame de Staël, qu'il distinguait certainement très-supérieure à madame de Genlis, mais en qui il n'aimait pas une rivale dangereuse de ses succès de conversation, et ne pouvait soupçonner encore le génie viril qu'elle a uni à toutes les grâces et à toutes les passions de la femme.

Il la traite mieux dans ses critiques, mais il la maltraite autant dans ses bons mots que madame de Genlis.

Sur cette dernière, qui lui avait fait prendre en grippe jusqu'à Buffon son protecteur, sa verve caustique ne tarit pas. Il glisse des épigrammes contre elle jusque dans les notes de la *Parodie* où il la ridiculise. Il déclare son ouvrage sur la *Religion* absolument nul. A quelqu'un qui lui demandait son sentiment sur elle, il répondit brutalement : « Je n'aime que

les sexes prononcés. » La parodie du *Songe d'Athalie* ne suffit pas à assouvir sa haine. Il rima encore une « *Réponse de la couleuvre* aux éloges que madame de G..... lui a adressés dans une pièce de vers » . Contre madame de Staël, il est relativement plus réservé. Il l'appelle avec hyperbole « la bacchante de la Révolution » . Il la raille d'être en Europe « la seule personne qui puisse tromper sur son sexe » . Il la critiquera longuement et impitoyablement à propos de son ouvrage de l'*Influence des passions,* en compagnie de Garat et de son père, qu'il appelle familièrement : « l'auteur de Staël. » Mais du moins on sent jusque dans ces excès de satire un reste de respect ou de crainte.

Ces éliminations successives opérées, dans les relations de Rivarol, de ses ennemis et de ses *ennemies,* de tous ceux et de toutes celles contre lesquels il a exercé sa verve satirique, et dont plusieurs le lui ont rendu avec usure, il est plus facile de reconstituer sa société habituelle, son milieu favori, dans les dernières années qui précédèrent la Révolution.

Aux femmes d'abord. Parmi elles, il est permis de citer, pour un moment du moins, difficile à préciser, de cette période, un certain nombre de noms.

Nous ne pouvons citer encore, puisque leur liaison date de 1792 et qu'elle mourut à vingt ans, cette madame de Béthizy, avec laquelle il avouait prendre tant de plaisir à lire les *Éloges* de Fontenelle, qu'il en disait ensuite : « Ses objections éclaircissent le point de la difficulté, et ses questions abrégent les réponses » : louange dont Fontenelle lui-même n'eût pas désavoué la forme. Mais nous pouvons signaler déjà la princesse de Vaudemont, amie connue de Talleyrand, chez laquelle, invité à déjeuner, il disait plaisamment de l'abbé Sabatier, son convive et un de ses plastrons habituels d'ironie, de ses souffre-douleur, qui hésitait devant du saucisson d'ânon dont on lui offrait : « L'abbé n'en mangera pas, il n'est pas anthropophage. »

On peut nommer encore madame de Sabran, l'amie, puis la

femme du chevalier de Boufflers; madame de Champcenetz; madame de la Reynière, avant la rupture publique de Rivarol avec son fils; madame Vigée-Lebrun, qu'il ne fréquenta guère, et qui demeura étourdie d'une première entrevue durant laquelle elle remarqua sa belle figure, sa taille élégante et une volubilité qui nuisait un peu, selon elle, au charme de sa conversation [1]. Nommons encore madame de Tessé, madame d'Houdetot, madame de Polignac, madame de Montmorin, et plusieurs autres qui ont évidemment posé d'après nature devant le peintre de la *Galerie des Dames françaises*, pour servir de suite à celle des *États généraux*.

Enfin une mention particulière est due à cette marquise de Coigny, dont le prince de Ligne a fait un si bel éloge [2], et dont nous aurons à reparler au livre de l'*Émigration*, et à la marquise de Créqui, dont il cite dans sa première *Lettre à M. Necker* le mot sur la Providence : le « *nom de baptême du hasard* », avec cette note flatteuse : « Cette expression heureuse et familière est d'une femme dont on ne peut piller que la conver-

[1] *Souvenirs de madame Vigée-Lebrun*, t. II, p. 322.

[2] Lettre à madame de Coigny, de 1787 : « Savez-vous pourquoi je vous regrette, Madame la marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre, et que je ne suis pas un homme comme un autre, car je vous apprécie mieux que ceux qui vous entourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas. C'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue; on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous, mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme; c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez, dans cinquante ans, une madame du Deffand pour le piquant, une madame Geoffrin pour la raison, et une maréchale de Mirepoix pour le goût. A vingt ans, vous possédez le résultat des trois siècles qui composent l'âge de ces dames. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands mots à citer de vous que de bons mots. *Ne point prendre d'amants parce que ce serait abdiquer* est une des idées les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante; et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde, comme ceux qui ont peur des voleurs chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus. »

sation, puisqu'elle n'écrit jamais. » Madame de Créqui aimait fort Sénac de Meilhan, qui ne goûtait point Rivarol, dont elle prenait devant lui la défense[1].

Si nous passons au côté des hommes, nous devons signaler parmi ceux qui furent le plus en relation avec Rivarol, écrivains et philosophes, ou gens de cour qui se piquaient d'être un peu l'un et l'autre : M. de Tressan, M. de La Borde (qui voulut vainement procurer à Rivarol des occasions de s'enrichir), M. de La Porte, le vicomte de Ségur, Vigée, frère de madame Vigée-Lebrun, le duc de Guiche, M. de Tilly, le marquis de Créqui, fils prodigue de la femme d'esprit de ce nom, humoriste, fantasque, fanfaron de philosophie, dont Rivarol disait : « Il ne croit pas en Dieu, mais il craint en Dieu » ; le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche, enfin et surtout cet autre grand original de la fin du siècle, le comte, puis duc de Brancas-Lauraguais, qui inspirait à Rivarol ce jugement piquant et pittoresque : « Ses idées ressemblent à des carreaux de vitre entassés dans le panier d'un vitrier : claires une à une et obscures toutes ensemble. » On peut citer aussi le prince de Ligne, qui songeait certainement à la conversation de Rivarol et à celle de madame de Staël quand il écrivait :

« L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente, il faut l'arrêter ; car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blessent, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la portée du plus grand nombre. »

Enfin, nous ne saurions négliger le comte de Narbonne, que son illustre biographe, M. Villemain, nous montre lié de sympathie d'esprit avec Rivarol, « esprit original aussi, quoique sans

[1] *Lettres inédites de la marquise de Créqui à Sénac de Meilhan* (1782-1789), mises en ordre et annotées par M. Édouard Fournier. Potier, 1856, p. 74. Lettre du 12 janvier 1787 :

« Je ne nie rien de ce que M. de Meilhan reprend dans Rivarol, mais, vu la misère du temps, je le trouve bon ; il a une sorte d'originalité dans le style, et des aperçus qui ne sont que trop justes, mais il faut s'en distraire. »

naturel, dont les conversations travaillées et piquantes, mais nécessairement inédites et perdues pour nous, semblent avoir été son meilleur titre à la célébrité ». Peut-être M. Villemain n'a-t-il pas assez, dans ce jugement, fait la part de l'écrivain[1].

Si de cet aperçu des relations pacifiques ou belligérantes de Rivarol nous voulons, pour retracer le cadre où il se mouvra désormais, nous élever à une vue plus haute et plus générale de la vie et des mœurs sociales, aux années qui précèdent la Révolution, nous nous bornerons à constater ici, sauf à les énumérer en détail et les apprécier un peu plus loin, de nombreux et curieux changements dans les habitudes mondaines, les modes de la conversation, le régime des salons.

Nous ne sommes plus au temps des Lambert, des Tencin, des Geoffrin, des du Deffand, des Lespinasse, des Luxembourg, de ces groupes organisés, de ces centres réguliers, consacrés, d'influence où, par la seule puissance de l'esprit et le consentement de l'hommage universel, une femme règne et gouverne, donne le ton, fait l'opinion du jour, décide des réputations, rend, sous forme de bons mots, des arrêts que répète la renommée et avec lesquels la cour et le ministère doivent compter.

Dans la période de décadence où nous sommes entrés, nous assistons à l'éparpillement de ces influences dominatrices, régulatrices, auxquelles nous avons fait allusion. Nous constatons ce triomphe de l'individualisme qui marque la fin des sociétés polies. Nous voyons les mœurs mondaines modifiées et corrompues par un goût effréné de nouveauté et l'imitation de l'étranger. L'introduction dans le costume, les usages, le langage même, de la commodité anglaise, de la simplicité américaine, de la brièveté et de la rudesse de ces deux races affairées, la pratique de l'argot des courses, des paris, de la Bourse, le goût du thé britannique succédant à celui du café si français, enfin la mode de la redingote et du whist sont des signes caractéristiques de cette période nouvelle.

[1] *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature,* t. I, p. 14.

Les prodigalités de Calonne, les révélations de Necker, les réformes de Saint-Germain, amènent, attestent et cherchent en vain à réparer, dans les finances publiques, un désordre qui pousse d'autant plus à l'économie qu'il se reproduit dans les fortunes privées et qu'il en est peu qui ne comptent pas leur déficit. De là une diminution du luxe, un resserrement du crédit, un affaiblissement du prestige de la cour qu'attestent bientôt de nombreux symptômes. On ne porte plus de dentelles, de plumes et de diamants. On s'habille de drap ou de mousseline. Mademoiselle Bertin répond à la banqueroute sérénissime du prince de Guéménée par une faillite de deux millions. Enfin Paris n'est plus dans Paris et émigre à la campagne. Les ouvrages de Rousseau, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre ont provoqué une recrudescence passionnée dans ce goût de la villégiature, cette religion de la nature qui signale en France la veille ou le lendemain des crises sociales.

Nous sommes à la veille d'une de ces crises, la plus durable et la plus profonde de toutes. L'esprit philosophique tourne à l'aigre et devient l'esprit révolutionnaire. La curiosité scientifique est devenue insatiable et se dédommage des déceptions de la réalité en se jetant dans le merveilleux. C'est le moment du mesmérisme, puis de l'engouement pour Cagliostro. La franc-maçonnerie développe l'esprit d'humanité, de solidarité, le goût du mystère et celui de l'opposition : les loges, les clubs, les lycées succèdent aux salons, les journaux remplacent par le nouvellisme écrit le nouvellisme parlé. L'opinion s'enfièvre, et déjà l'on sent qu'il faudra plus que des réformes à ses impatiences.

Où trouver maintenant ces derniers salons, ou plutôt ces dernières réunions d'une société agitée et dispersée par tant de souffles nouveaux et contraires, qu'attirent et que passionnent encore le culte désintéressé de l'esprit, l'attrait de la conversation d'un grand charmeur?

Où va Rivarol, qui ne peut plus aller chez une madame Doublet, chez une madame d'Épinay, qu'on ne rencontre ni chez

les Necker, à Saint-Ouen ou au Contrôle général, ni chez madame de Staël à l'ambassade de Suède, ni au Palais-Royal, ni au jardin de Monceaux, ni rue Bellechasse, dans le salon de glaces de madame de Genlis, ni à l'hôtel de Toulouse ou à Sceaux, chez le duc de Penthièvre, que ni Marmontel, ni l'abbé Morellet, ni Arnault ne mentionnent au cours de leur revue des personnages marquants de leur vaste intimité, qu'on ne voit pas même à ces soupers fameux où passe tout le monde littéraire du temps de Grimod de la Reynière?

Rivarol va, et nous l'y devinons à la trace de son esprit, comme on suivait Richelieu à l'odeur ambrée que laissait après lui cet homme aussi épris des parfums que Rivarol était prodigue de bons mots, Rivarol va chez madame de Polignac, non la duchesse, mais la marquise, d'une physionomie et d'un caractère si différents. Plus d'une fois, aux dîners présidés par cette fantasque et originale personne, il a ébloui les convives des feux d'artifice de son esprit; parfois il se trouve cependant plus en veine de malice qu'en verve d'éloquence; il lâche une grosse bévue pour jouir de la mine étonnée de ses auditeurs. Tout le monde se récrie en effet, et lui de dire en souriant : « C'est cela; je ne puis pas dire une sottise sans qu'on crie : Au voleur! »

Peut-être aussi avait-on chance de rencontrer Rivarol aux concerts de madame d'Houdetot suivis de médianoches où Saint-Lambert — la conversation chez mademoiselle Quinault, notée par madame d'Épinay, dans laquelle il se montre si hardi et brillant causeur, l'atteste — était fort à même de lui donner la réplique et de lui renvoyer le volant du paradoxe.

Le grave et décent salon de la maréchale de Beauveau, le salon de la maréchale de Ségur, celui de madame d'Angivilliers, furent certainement aussi animés parfois de la présence du prestigieux improvisateur, qui connaissait André Chénier et le rencontra peut-être chez les Trudaine, ou à Luciennes chez madame Pourrat; il figurait volontiers aux débauches d'esprit, aux orgies d'épigrammes du château de Manicamp chez

l'excentrique Lauraguais; il se promena dans les allées de la Malmaison avec la châtelaine madame Le Couteulx du Moley, que Delille ne captivait pas tout entière et qui ne dédaignait pas de faire des conquêtes jusque parmi les ennemis du chantre des *Jardins;* enfin nous le retrouverons, en compagnie des Champcenetz, Tilly, Mirabeau jeune, chez la marquise de Chambonas, où devait s'élaborer bientôt le plus souvent la rédaction du fameux pamphlet périodique de la réaction, et où l'on allait causer, avant de les écrire, avec la gaieté fébrile d'hommes qui jouent leur tête sur un bon mot, et dont plus d'un payera en effet de la vie ses crimes de lèse-majesté populaire, les *Actes des Apôtres.*

Mais le titre de ce journal de combat nous amène naturellement au souvenir des heures de lutte, et nous sert de transition pour arriver au récit et à l'appréciation de la période la plus militante de la vie de Rivarol, essayant en vain, comme tant d'autres, de résister aux entraînements de la Révolution, et de se jeter à la traverse de ce courant bientôt débordé, qui emportait comme des feuilles les institutions et la société, les trônes et les livres, les rois et les écrivains.

LIVRE II

LA RÉVOLUTION

1789-1792.

LIVRE II

LA RÉVOLUTION.

1789-1792.

CHAPITRE PREMIER

RIVAROL PHILOSOPHE, POLITIQUE ET POLÉMISTE. LE *JOURNAL POLITIQUE NATIONAL*.

La Révolution, tant prédite, tant attendue, tant redoutée, arrive et surprend tout le monde. — Symptômes de l'éruption, d'après Rivarol. — Il observe et se recueille. — Il reçoit les avances de plusieurs partis. — Ambassade de Lauzun auprès de lui. — Rivarol le renvoie à Mirabeau. — Rivarol refuse de s'engager et se fait un point d'honneur de demeurer libre. — Cette réserve n'est inspirée ni par l'égoïsme, ni par le scepticisme. — Il est de ceux que la clairvoyance rend méfiants, et qui devancent l'expérience. — Mot de la marquise de Créqui à Sénac de Meilhan. — Rivarol fait son choix la veille de la prise de la Bastille. — Il choisit, pour la défendre, une cause déjà perdue, celle de la monarchie. — Il faut faire, dans cette détermination, la part de ses haines et de ses mépris, plus encore que celle de son goût et de ses affections. — Il est de bonne heure sans illusions, sans ambitions et sans préjugés. — Il voit les fautes de la cour, mais les bévues de ses adversaires le frappent encore plus que celles de ses amis. — Sans la Révolution, il n'eût peut-être pas été royaliste. — Il se fit royaliste, moins par confiance dans ceux qui l'étaient que par méfiance de ceux qui ne l'étaient pas. — Il aimait à être seul de son parti. — Les courtisans de la nation le dégoûtent et le rangent parmi les courtisans du malheur. — Raisons morales, littéraires et sociales plus encore que politiques de son attitude. — Rivarol se fait journaliste. — Rapide aperçu des idées politiques de Rivarol. — Son opinion sur le parti révolutionnaire. — Sur le Roi et les royalistes. — Il ne flatte ni le Roi ni la cour. — Il regarde comme inévitables la décadence et la déchéance des classes supérieures. — Rivarol,

si remarquable dans les jugements épigrammatiques qu'il portait sur les événements, était moins heureux dans ses jugements sur les hommes, parce que, impartial vis-à-vis des événements, il était passionné vis-à-vis des individus. — Il est injuste pour Necker, Lafayette, madame de Staël, le duc d'Orléans. — Analyse du *Journal politique national.* — Ce qui constitue son originalité. — C'est une suite de réflexions sur les décrets de l'Assemblée nationale, sur les fautes du gouvernement et sur les malheurs de la France. — Le recueil de ses articles se lit aujourd'hui comme un livre; il jouit du crédit d'une histoire auprès de la postérité. — Contradictions prétendues de son rôle politique. — Il n'a de parti pris que contre l'erreur, la cruauté et le ridicule. — Premier résumé de Rivarol. — Son opinion sur les assemblées politiques. — Occasion unique que tout le monde a laissé perdre. — Louis XVI agit sans cesse au rebours de la vraie nécessité de la situation. — La séance royale du 23 juin. — La déclaration de ce jour eût pu devenir la grande charte du peuple français. — Causes de son avortement. — Les ambitieux, les peureux et les vaniteux. — Le renvoi de M. Necker fut une faute. — La garde nationale. — La prise de la Bastille ne fut qu'une « prise de possession ». — Rivarol n'aurait pas dû la regretter. — Ce qu'il déplore surtout, ce sont les conséquences. — Les exécutions. — Le Roi pardonne tout, par crainte d'avoir à punir. — Du 17 juin au 17 juillet, les coups mortels sont portés à la monarchie. — Bilan des responsabilités. — Personne n'a été sans torts. — Si Rivarol est sévère pour Paris et le Palais-Royal, il ne l'est pas moins pour les fautes de la cour. — Causes de ces faiblesses et de ces violences, également intempestives. — La postérité aura peine à croire tout ce qu'a fait le gouvernement et tout ce qu'il n'a pas fait. — Après avoir exposé ce qui fut, Rivarol expose ce qui aurait pu être; après avoir raconté la défaite de la monarchie, il se demande quelles auraient été les conséquences de sa victoire. — Après l'examen de ce que la royauté aurait pu faire, Rivarol passe à la critique de ce que l'Assemblée a fait. — Griefs de la nation : c'est le préjugé de la noblesse pour lequel elle a manifesté le plus de haine. — Retour de M. Necker. — Déclaration de droits inutile et dangereuse. — Toute révolution tue le crédit. — La Constitution. — Idées de Rivarol sur la souveraineté du peuple. — Il raille la nuit du 4 août, nuit des Dupes, selon lui. — Quatre partis principaux agitent les ressorts de l'Assemblée : le parti de M. Necker, celui de la maison de Bourbon, celui de la maison d'Orléans, celui des démagogues. — Illusions et avidités coalisées. — Discussion du *veto.* — Le roi de France est mis hors de la Constitution. — Son consentement est nécessaire, c'est-à-dire forcé; sa personne n'est plus inviolable que par décret. — Idéal de gouvernement, selon Rivarol. — La Révolution est toujours grosse d'un despotisme. — Intuition prophétique de Rivarol. — Que fallait-il faire? — Idées et erreurs de Rivarol sur la faction d'Orléans. — Journées des 5 et 6 octobre. — Récit par Rivarol du repas des gardes du corps, prétexte de l'émeute. — Beautés du tableau tracé par Rivarol de la Révolution à Versailles. — Pusillanimité des ministres. — Courage de la Reine. — A partir du 6 octobre, la Révolution est faite, et les vices du peuple vont achever ce que les fautes de la cour ont commencé. — Témoignages de l'indépendance de Rivarol comme journaliste. — Dédommage-

ment de ses déceptions. — Le succès. — Éloges hyperboliques de Burke. — Le *Petit Almanach des grands hommes de la Révolution.* — *Galerie des états généraux et des dames françaises.* — Les *Actes des Apôtres.* — Nouvelle incarnation, dans Rivarol, du royaliste militant.

Cependant, elle approchait, cette Révolution tant prédite, tant attendue d'un côté, tant redoutée de l'autre, et qui surprit tout le monde. Rivarol énumérait plus tard les symptômes auxquels il avait deviné l'imminence de l'éruption, l'avénement de « cette doctrine armée qui allait sortir tout à coup des livres des philosophes ». « Il y a eu des présages de la Révolution pour toutes les classes et toutes les conditions. La cour s'en aperçut à la tournure des Noailles; l'Académie et la police, aux nouvelles des Rulhières et des Suard; le petit peuple, aux propos des gardes-françaises; les filles, aux lazzi insolents du sieur Dugazon; les clubs et les cafés, à la lecture du *Journal de Paris.* »

Tandis qu'aux premiers grondements de la tempête imminente Rivarol observait et se recueillait, chacun des partis dissimulés encore derrière une opinion, qui se préparaient à cette lutte d'idées bientôt dégénérée en conflit d'ambitions, de passions et d'intérêts, cherchait à recruter son armée. Rivarol était indiqué, par la célébrité de son esprit, comme un de ceux qu'attendait un rôle et qui valaient la peine d'être gagnés. Il reçut en effet des avances de plusieurs côtés, qui lui firent plus sentir le prix de sa liberté que le plaisir d'être flatté. Il goûta même peu ce dernier plaisir dans les offres qui lui furent faites, peut-être sans mandat, par un des membres de cette coterie de roués politiques qui s'agitait autour d'un prince incapable des énergies d'ambition et de rébellion qu'on lui a fort arbitrairement prêtées, dont l'opposition n'allait pas au delà d'un frivole plaisir de vengeance et de popularité, qui fut moins enfin le chef que la dupe de ce parti usurpateur de son nom, dont il devait être aussi la victime. Quoi qu'il en soit de cette appréciation d'un rôle que Brissot dans ses *Mémoires* et miss Elliott dans ses *Souvenirs* nous paraissent avoir réduit

à ses justes proportions de bouderie et de fronde, Rivarol reçut dès les premières séances des états généraux la visite du duc de Lauzun, ambassadeur mystérieux de ce parti encore innomé. Celui-ci, trop oublieux de ses propres prodigalités et de ses propres scandales, qui avaient stérilisé pour sa fortune militaire ou politique les occasions d'une faveur unique, venait engager Rivarol à publier une brochure sur ce qu'on appelait les dilapidations de la cour. Rivarol parcourut d'un air dédaigneux le canevas qu'on lui présenta. Puis il répondit au plénipotentiaire : « Monsieur le duc, envoyez votre laquais chez Mirabeau, joignez-y quelques centaines de louis ; votre commission sera faite. »

Pour expliquer, sans la justifier le moins du monde, l'impertinence de ces paroles, il faut se reporter au souvenir de ces jours orageux où Mirabeau n'était encore qu'un éloquent démagogue, porté à la popularité par le scandale, et déchaînant avec une audace imprévoyante ces forces aveugles de l'opinion. Plus tard, il se flatta vainement de faire rentrer le torrent dans son lit, et changeant d'ambition, il prétendit se rendre aussi utile qu'il s'était rendu funeste ; mais il devait épuiser, à ce rôle ingrat de l'agitateur devenu pacificateur, du corsaire devenu pilote, de l'incendiaire devenu pompier, suivant un mot du temps, les restes d'un talent qui n'était puissant que pour la destruction ; et ces efforts inutiles n'ont profité qu'à sa mémoire.

Par une détermination qui l'honore, mais qui surprit alors comme une contradiction, Rivarol refusa donc de s'engager, soit d'un côté, soit de l'autre. Il se fit un point d'honneur de demeurer libre avant la lutte inévitable, et il le demeura en effet aussi longtemps que cette attitude d'observateur désintéressé fut possible. Et quand il prit position dans la bataille, faute de pouvoir faire autrement, ce fut encore en volontaire, en indépendant, aussi loin que possible des poussières et des fumées du combat, au-dessus à la fois de ses amis et de ses ennemis.

Il importe d'insister sur cette réserve imprévue et si peu imitée, d'un homme que tout semblait devoir ranger parmi les partisans d'un nouvel ordre de choses, parmi les ambitieux impatients de faire servir leur renommée à leur fortune, qu'on voyait rechercher les suffrages d'une facile popularité. On a attribué à l'égoïsme, au scepticisme, cet éloignement de Rivarol pour toute brigue, cette répugnance à prodiguer sa personne, à subir les promiscuités de la vie publique. D'autres, plus sévères, et oubliant les exemples qui attestent que ni l'infamie ni le ridicule ne fermaient encore à personne l'accès de la vie publique, ont prétendu que Rivarol, comme Beaumarchais, s'était rendu justice en se tenant écarté de la lumière indiscrète des luttes électorales, des discussions de club et des débats parlementaires. Il n'y a là que des conjectures plus ou moins malveillantes, mais également erronées.

Rivarol n'était ni un égoïste, ni un sceptique. Ce n'est point par indifférence, encore moins par une modestie sincère ou intéressée, qu'il se tint éloigné de la lumière et du bruit de la vie publique.

Il n'aimait pas le bruit qu'il ne faisait pas; mais il redoutait peu la lumière. Les représailles des mécontents de son *Petit Almanach des grands hommes,* qui lui avait mis sur le dos toute la multitude littéraire, l'avaient bronzé sur la médisance et même la calomnie.

Rivarol, venons-nous de dire, n'était pas un sceptique. Non, mais il était de ceux que la clairvoyance rend méfiants, et qui devancent l'expérience. Il était de ceux qui se sont réduits de bonne heure aux ambitions de l'esprit, et qui vivent surtout par curiosité. Il était de ceux enfin auxquels s'applique ce que la marquise de Créqui disait à Sénac de Meilhan : « Vous êtes destiné, monsieur, à passer une vie douloureuse; *vous voyez le jeu des machines; et alors plus de bonheur.* » Rivarol, dès les premiers jours, vit le jeu des machines, le secret des ficelles dans ce spectacle où tant d'autres n'admiraient que le talent des acteurs. Il fut de bonne heure, suivant un autre mot péné-

trant de la marquise philosophe, *désabusé, mais non détaché;* trop *désabusé* pour garder les illusions dernières qui permettent de prendre part à l'action, non assez *détaché* pour s'en retirer tout à fait.

Demeuré libre pour mieux voir, et s'abstenant, pour mieux les juger, de toute participation aux événements, Rivarol, dès la veille de la prise de la Bastille, fit son choix, et non tel qu'il avait intérêt à le faire, mais tel qu'il lui plaisait de le faire. Contrairement aux prévisions de ses ennemis et de ses amis, qui ne s'attendaient pas à trouver si généreux un homme si perspicace, ce n'est pas du côté de la démagogie triomphante qu'il se dirigea, c'est du côté de la cause déjà à moitié perdue, par le seul fait qu'elle pouvait être mise en question, du côté de la monarchie et du Roi. Il faut faire, dans cette détermination de Rivarol, la part de ses haines et de ses mépris, plus encore que celle de son goût et de ses affections. Il n'avait sur la Révolution que les illusions qu'il était impossible de ne pas avoir au début, mais il ne les garda pas longtemps. Il s'était trompé, de bonne foi, avec tout le monde; mais il fut des premiers à reconnaître son erreur, parce qu'il s'était placé dans un poste d'observation implacable, à la fois au-dessous du public et des acteurs. De même qu'il fut de bonne heure sans illusions, il se montra dès l'abord tel qu'il était, sans ambition et sans préjugés. Il était trop clairvoyant pour ne pas voir les fautes de la cour. Mais les bévues de ses adversaires le frappaient encore plus que celles de ses amis. Peut-être, sans la Révolution, n'eût-il pas été royaliste. Il ne le fut jamais dans le sens de l'orthodoxie intolérante et de l'aveugle crédulité. Il était, par nature, incapable de superstition et de fanatisme. Il n'avait pas ce goût du merveilleux qui donne crédit à tant de chimères. Il ne croyait pas plus aux miracles en politique qu'en religion. Il voulait certainement améliorer ce qui existait, mais il ne voulait pas le détruire, au moins avant de savoir ce qu'on mettrait à la place. Il s'arrêtait au désir du progrès, au besoin des réformes; il pensait que dans cette voie,

il convient de ne mettre qu'un pied après l'autre, et qu'on ne bâtit pas sur des ruines ni qu'on ne sème pas sur des sables. Rivarol se fit donc royaliste, moins par confiance dans ceux qui l'étaient que par méfiance de ceux qui ne l'étaient pas, moins par amour de ses amis que par haine de ses ennemis. Il fut conservateur surtout pour n'être pas révolutionnaire.

Il le fut aussi pour demeurer seul. Il avait cette horreur de la foule qui caractérise les esprits délicats. Il voyait faire cause commune avec la Révolution et se montrer en tête de la multitude, pour se perdre bientôt dans ses tourbillons, tous les hommes dont il s'était moqué. Il retrouvait sur la liste qu'il préparait de son futur *Petit Almanach des grands hommes de la Révolution* la plus grande partie de ces médiocrités et de ces vanités qu'il avait clouées au pilori de son *Petit Almanach des grands hommes de la littérature en* 1788. Il ne pouvait se résoudre à suivre la politique des gens dont il avait nié le talent. D'un côté, il voyait, parmi les zélateurs du peuple, les courtisans de la nation, les ardélions de popularité, les fanfarons de liberté, les Necker, les Mirabeau, les Condorcet, les Chamfort, les Chénier, les Cerutti, les La Harpe, les Le Brun, les Ginguené, les Volney, les Brissot, les Garat, les Cubières, les François de Neufchâteau, les Pons de Verdun[1], les La Fayette, les Genlis, les Staël. De l'autre côté, il ne voyait guère que lui. Mais lui, n'était-ce pas assez, du moins à ses yeux? Cette originalité téméraire du choix d'une cause perdue, cet isolement de parti pris et de défi ne lui déplaisaient pas.

Il faut bien tenir compte, sous peine de se tromper dans l'appréciation d'une conduite qui ne s'expliquerait ni par l'ambition, ni par l'intérêt, ni par la vanité, ni par une convic-

[1] « Ce que l'*Almanach des Muses* a fourni d'agents à la Terreur est incroyable. La vanité des médiocrités en souffrance produisit autant de révolutionnaires que l'orgeuil blessé des culs-de-jatte et des avortons; révolte analogue des infirmités de l'esprit et de celles du corps. Pons de Verdun attache à ses épigrammes émoussées la pointe d'un poignard. L'instigateur du massacre des jeunes filles de Verdun fut le poétereau régicide Pons de Verdun, acharné contre sa ville natale. » (CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 3.)

tion entière, des raisons morales, littéraires et sociales, plus encore que politiques, qui jetèrent, dès les premiers événements de la Révolution, dans le parti de la résistance, un philosophe, un critique, un oseur qui semblait peu fait pour regretter le passé, gagné d'avance à toute nouveauté, incapable en tout cas de se décider par une raison de sentiment.

Mais Rivarol était aussi un de ces raffinés qui voient volontiers la raison du côté de la minorité, et trouvent une sorte de plaisir d'art au sacrifice et au danger.

D'un autre côté, en dépit de ses légèretés et de ses malignités, Rivarol avait ses heures d'enthousiasme et de générosité. Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la force du parti royaliste, et sur la reconnaissance qu'il pouvait en attendre. Mais il aima encore mieux se trouver du côté des vaincus que de celui des vainqueurs. Peut-être même la faiblesse de la cause monarchique, la désertion au milieu de laquelle elle s'agitait, le désarroi de ses rares défenseurs, placés entre le Roi cherchant en vain à vouloir, la Reine cherchant en vain à agir, le Roi attendant un parti, la Reine une occasion, touchèrent-ils plus le cœur de Rivarol, que la légitimité de leurs droits n'avait convaincu son esprit. Sans chercher davantage, il décida sans doute, comme le chevaleresque Méré, que la meilleure cause à servir est celle qui compte le moins de serviteurs, et que ceux qui font pitié doivent avoir raison.

Rivarol adopta donc la cause de la monarchie, quoiqu'il vît fort bien les fautes qui la conduisaient fatalement à sa perte, et dédaigneux de la place publique, il demeura fidèle au théâtre de ses anciens succès, jusqu'au moment où la vue du premier échafaud ferma le dernier salon.

Tout se tient dans les vies intelligentes, qui refusent la collaboration du hasard. Aussi logique en réalité qu'il put sembler paradoxal à ceux qui ne pénètrent pas ces rapports intimes et ces harmonies cachées, Rivarol, qui avait toujours vécu avec les grands seigneurs, qui l'était lui-même, au moins par l'esprit et le courage, qui avait été, avec un éclat digne de ses

plus beaux temps, le héros de la conversation française, qui avait éloquemment célébré l'empire européen de la langue française, qui avait si spirituellement exercé la critique et la police du goût, ne pouvait se trouver parmi les détracteurs et les destructeurs de l'ancienne monarchie, de l'ancienne société, de l'ancienne langue françaises. Esprit à la fois enthousiaste et critique, voué en même temps au culte de la règle et de l'ordre, et au goût de la liberté, celui qui s'était fait en littérature le champion de ces traditions et de ces disciplines au respect desquelles était attaché, selon lui, le sort de la prépondérance intellectuelle de la France, se montra en politique avec le même caractère de conservateur opiniâtre et de censeur hardi. Il voulait conserver la monarchie, tout en convenant des excès et des abus qui l'avaient rendue malade; c'est surtout sur le choix des remèdes et des médecins que portait son opposition.

Rivarol crut-il pouvoir être de ces médecins *in extremis?* crut-il avoir le remède décisif? Nous ne le pensons pas, mais nous aurons occasion d'examiner de plus près cette question; car il fut appelé aussi en consultation par la monarchie aux abois, dont on ne peut pas dire qu'elle périt faute de conseillers, mais plutôt par l'excès contraire.

Quoi qu'il en soit, dès le lendemain de la prise de la Bastille, Rivarol, improvisé publiciste, développa ses idées ou plutôt combattit les idées qui lui étaient contraires dans ce *Journal politique national*[1], œuvre de philosophie politique plus que de politique pratique, critique de la Révolution plus que

[1] « Il y eut trois séries ou abonnements de ce journal irrégulier, dont l publication subit toutes sortes de mésaventures inconnues au temps de la censure. Le titre des deuxième et troisième abonnements porte : Publié par M. l'abbé Sabatier, et maintenant par M. Salomon, à Cambrai. Or, ce M. Salomon n'était autre que Rivarol, qui, forcé de quitter Paris, serait allé, dit-on, continuer ses philippiques dans un village près de Noyon. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale se compose de trois séries, la première de 23 numéros, la deuxième de 24, et la troisième de 8 seulement. Deschiens ne parle que de deux séries de 18 et de 24 numéros. » (E. Hatin, *Histoire de la presse*, t. VII, p. 272-273.)

défense de la monarchie, où l'on trouve plus d'esprit que de vues, plus d'épigrammes que de raisons, qui devait fournir à Burke les principaux arguments et la meilleure partie de l'éloquence de son réquisitoire passionné contre la France nouvelle.

Avant d'analyser ce journal d'une façon plus précise et d'en extraire les jugements de son auteur sur les événements et sur les hommes, il n'est pas sans un intérêt piquant de l'examiner au point de vue des principes, et d'en déduire une première synthèse de cette doctrine de Rivarol, aussi originale que peu efficace, qui consistait moins à avoir un avis qu'à critiquer les opinions de tout le monde, et à promener tour à tour sur ses amis et ses ennemis une clairvoyance et une verve également inexorables.

Qu'on en juge par ce rapide aperçu de la politique générale de Rivarol, de 1789 à 1792.

Rivarol disait au parti révolutionnaire :

— « Le génie en politique consiste, non à créer, mais à conserver; non à changer, mais à fixer.

— « Voltaire a dit : Plus les hommes seront éclairés, et plus ils seront libres. Ses successeurs ont dit au peuple que plus il serait libre, plus il serait éclairé, ce qui a tout perdu.

— « La philosophie, étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie.

— « Il n'est point de siècle de lumière pour la populace; elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est toujours et en tout pays la même; toujours cannibale, toujours anthropophage.

— « Le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance.

— « Le peuple ne goûte de la liberté, comme des liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux.

— « Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation ! »

Rivarol disait au Roi et aux hommes d'État :

— « L'or est le souverain des souverains.

— « Il en est de la personne des rois comme des statues des

dieux : les premiers coups portent sur le dieu même; les derniers ne tombent plus que sur un marbre défiguré.

— « Il faut attaquer l'opinion avec les armes de la raison; on ne tire pas des coups de fusil aux idées.

— « L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

— « Il n'y a que les gens de lettres qui aient une reconnaissance bruyante qui se mêle à l'éclat du trône.

— « Les souverains ne doivent jamais oublier que les écrivains peuvent recruter parmi les soldats, et qu'un général ne peut recruter parmi des lecteurs.

— « Les droits sont des propriétés appuyées sur la puissance. Si la puissance tombe, les droits tombent aussi.

— « A prince dévot, confesseur homme d'État.

— « Le crédit est la seule aumône qu'on puisse faire à un homme d'État. »

C'est ainsi que Rivarol parlait au Roi et au peuple, ce souverain nouveau enivré de son avénement et qui ne distinguait pas encore entre ses amis et ses flatteurs. Rivarol ne flattait pas le peuple, et même, par crainte de l'aduler, il affectait par trop de le mépriser. Mais il n'épargnait pas davantage ces classes supérieures, déchues de leur supériorité, et qui avaient mérité leur déchéance. Il avait de ces mots à double tranchant qui coupaient également les doigts aux deux partis contraires, trop prompts à s'en emparer. Il disait au peuple : « Les vices de la cour ont commencé la Révolution. » Mais il s'empressait d'ajouter : « Les vices du peuple l'achèveront. »

Il disait du peuple : « Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger. Sa Majesté est tranquille quand elle digère. »

Mais il disait aussi de la noblesse : « Les nobles d'aujourd'hui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres. — Les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas du temps passé. » « La populace de Paris et celle de toutes les villes du royaume ont encore bien des crimes à commettre avant d'égaler les sottises de la cour et des grands. »

Plus tard encore, quand on parlait des coalisés, des émigrés

et de leur prétention mettre les Français à la raison, il haussait les épaules, et concluant de la première déception à toutes les autres, il disait : « Les coalisés ont toujours été en arrière d'une année, d'une armée et d'une idée. »

Si l'on venait à lui, si l'on dépêchait M. de Malesherbes pour lui prendre la main et demander son remède à un homme assez extraordinaire pour n'être d'aucun parti, et pour les gourmander tous, il répondait par ces seuls mots, qui ne démentaient pas son originalité : « Dites au Roi de faire le roi; tout est là. »

Tout était là, en effet, mais il aurait fallu avoir affaire, dans Louis XVI, à un roi capable de faire le roi.

Aussi, songeant amèrement à l'inutilité de ses efforts, à la vanité de ce rôle qu'il s'était donné, de médiateur dédaigneux entre les deux camps, à cette estime et à cette peur qu'on avait de sa voix, oracle d'autant moins obéi qu'il était plus écouté, et aux événements qui se précipitaient, rendant tout irréparable, il murmurait : « Les cours se recommandent quelquefois aux gens de lettres comme les impies invoquent les saints dans le péril, mais tout aussi inutilement. La sottise mérite toujours ses malheurs. »

Rivarol, si remarquable dans ces jugements épigrammatiques qu'il portait sur les événements, était moins heureux dans les jugements qu'il portait sur les hommes, parce que les événements sont beaucoup moins complexes que les hommes. Nous l'avons cité sur Mirabeau, qu'il était difficile de calomnier. Mais sur madame de Staël, Necker, La Fayette, le duc d'Orléans lui-même, sa malignité l'emporte au delà des bornes; il frappe plus fort que juste, et ne touche qu'un côté du personnage qu'il a visé tout entier. Tout le reste lui échappe. Or l'ironie est une arme qui ne veut pas de demi-blessure, et ne doit porter que des coups mortels; l'adversaire qu'on n'achève pas semble une victime. Dans ces avis passionnés de Rivarol sur ses contemporains les plus engagés dans la Révolution, on sent moins ce qu'ils ont de juste et qui fait sourire, que ce

qu'elles ont de faux, et qui fait protester. Ce qui n'est qu'à demi vrai n'a qu'un demi-succès. Il n'est pas permis à la satire de se tromper. Il est peu de ces jugements qui sont surtout des exécutions, qui résistent à la reflexion ; et l'admiration, un moment séduite par l'esprit, s'éteint dans un regret. Ce n'est pas tout d'être malin, il faut encore avoir raison. L'esprit ne doit être à la vérité, à la justice, au bon sens que cette pointe de l'aiguille dont parle Joseph de Maistre, « qui n'est piquante que pour faire passer le fil ».

Les réserves qui précèdent suffisent pour réduire à leur véritable valeur, qui n'est que celle d'une épigramme, suspecte à l'impartialité et bonne seulement pour ceux dont elle flatte la haine, les hyperboliques appréciations du genre de celles-ci : sur madame de Staël : « C'est la bacchante de la Révolution ».

L'inspiration de madame de Staël n'a certainement jamais rien eu de commun avec celle de la bacchante. Il y a là plus qu'une injustice ; chez cet homme de tant de goût qu'on nomme Rivarol, il y a une faute de goût.

Sur Necker : « M. Necker est un charlatan si impudent que ses promesses finissent par persuader ceux mêmes qui n'y croient pas. »

Sur le cardinal de Brienne qu'on disait s'être empoisonné, et qu'on supposait d'idées et de mœurs corrompues : « C'est qu'il aura avalé une de ses maximes. »

Sur M. Target : « Il n'est point de mot que M. Target ne puisse décrier quand il voudra. Cet orateur s'est rendu maître de leur réputation, et il les proscrit par l'usage. »

Sur La Fayette : « A force de sottises, il vint à bout de ses amis, et sa nullité triompha de sa fortune. »

La Fayette est un de ces hommes sur le compte desquels Rivarol ne pouvait pas être juste. Il perdait le sang-froid en parlant de lui, et épuisait sa verve à son encontre sans parvenir à rassasier sa colère : *Gilles-César, Cromwell-Grandisson, le général Morphée,* tels étaient les sobriquets dont il l'affublait, sans se sentir vengé ; car on peut critiquer la conduite de La

Fayette, mais, tout compte fait, il reste de ceux qui sont au-dessus de l'injure et que n'atteint pas le ridicule.

Enfin, s'agissait-il du duc d'Orléans, autre victime de prédilection, autre bête noire de Rivarol, il s'acharnait sur « ce prince que tous ses vices, disait-il, n'ont pu conduire à son crime », et raillant jusqu'à son visage échauffé, il disait : « La débauche l'a dispensé de rougir. » La postérité, qui est sans amour et sans haine, ne saurait voir dans ces prétendus portraits que des caricatures à outrance.

Il suffit de la faiblesse du caractère du duc d'Orléans pour tout expliquer dans sa conduite, comme il suffit de la faiblesse du caractère de Louis XVI pour tout expliquer dans la sienne. Il n'y a entre eux que la différence de la moralité et des actes. L'un et l'autre ont été entraînés par une situation plus forte que l'homme, l'un en haut, l'autre en bas; l'un jusqu'aux vertus, l'autre jusqu'aux fautes inutiles.

Maintenant que nous connaissons les principes politiques de Rivarol et cette indépendance de tout préjugé qu'il mêlait à des préventions si ardentes contre les personnes, nous pouvons nous livrer à l'examen de ce journal où nous retrouverons la même impartialité, la même sérénité dédaigneuse dans la discussion des idées et des faits, la même verve de satire et la même passion souvent injuste, en ce qui touche les hommes, de façon à nous donner tantôt l'impression d'une histoire, tantôt celle d'un pamphlet.

L'originalité du *Journal politique national,* fondé par l'abbé Sabatier, dont il était le directeur nominal, mais que rédigeait en réalité Rivarol, c'est qu'il ne se livrait pas, comme les autres, à cette polémique au jour le jour qui leur communique quelque chose de la fievre des événements. Rivarol affectait de voir les choses de haut, dédaignait de discuter, et se réduisait orgueilleusement à la critique politique, à l'examen détaillé et raisonné des événements et des actes de l'Assemblée depuis le 12 juillet 1789. Il ne voulait pas faire un journal de combat, mais de jugement. Ne trouvant aucun adversaire

digne de lui, et n'étant pas homme d'ailleurs à discuter pour un seul adversaire, il appréciait les faits avec le désintéressement du philosophe, et plus encore en moraliste, en artiste politique, pourrait-on dire, qu'en homme de parti. Il se flattait de n'être d'aucun parti, et ne l'était en effet que d'un seul, le sien, malheureusement réduit à lui seul. Or, quelque esprit que puisse avoir un homme, il lui est à peu près impossible, en politique, de faire une opinion. Il y a des moments où, si l'on veut agir sur les faits, il faut être légion. Rivarol ne pouvait donc prétendre écrire, et il l'a dit lui-même, « qu'une suite de réflexions sur les décrets de l'Assemblée nationale, sur les fautes du gouvernement et sur les malheurs de la France ». Heureusement pour le journal, il était écrit sous l'impression des faits, par un écrivain de race, dont la grandeur même des événements grandissait encore le talent; de sorte qu'au rebours de la plupart des feuilles d'alors, qui, après avoir eu une puissante action sur les contemporains, sont sans crédit aux yeux de la postérité, l'opinion de Rivarol, préservée de ce discrédit par la perfection de la forme et le désintéressement de son rôle d'observateur, nous trouve aujourd'hui aussi attentifs qu'elle trouva indifférents des adversaires qui ne daignèrent même pas le contredire. Tels sont les inconvénients dans le présent et les avantages dans l'avenir, assurés aux esprits assez élevés et assez détachés pour n'aspirer qu'au rôle de juges. Le recueil des articles de Rivarol dans le *Journal politique national*, comme le recueil des articles de Mallet-Du Pan dans le *Mercure,* se lit aujourd'hui comme un livre; il jouit du crédit d'une histoire, et quand on les compare, on préfère Rivarol, qui a su ajouter l'éclat du style à la force de la raison, qui a écrit des récits et tracé des tableaux dont quelques-uns touchent au chef-d'œuvre.

L'historien de la presse française a cru atténuer la portée des jugements de Rivarol en citant, avec une sorte de malin plaisir, quelques passages du *Prospectus* du *Journal politique national* qui témoignent d'illusions et d'espérances plus que

patriotiques. Il lui semblerait, d'après cela, que le futur avocat de la monarchie n'a pris ce client que comme pis aller, par une sorte de dépit, après avoir été d'abord beaucoup plus favorable au mouvement politique qui régénérait la France qu'à la résistance.

« Nous nous arrêterons à cette grande Révolution pour en expliquer les causes et en calculer les effets. Et véritablement elle est bien digne des méditations du sage, cette Révolution qu'on ne peut contempler sans attendrissement. Quelle nation a jamais pu se promettre ou se vanter d'être régénérée sans effusion de sang? Voilà, en effet, ce dont la France pourra seule se glorifier, et non des conquêtes et des prodiges des arts qui ne furent que l'ouvrage de ses maîtres. L'auraient-ils crue, l'auraient-ils même prévue, cette Révolution, les Français du siècle de Louis XIV, eux qui voyaient tout l'État dans la personne du prince? Et leurs enfants, qui ont vu Louis XV vivre encore splendidement des débris du despotisme? Et tous ceux qui ont trouvé plus simple que le trône brillât des dépouilles que de l'éclat de la nation? »

Et d'abord un prospectus n'est pas un document. Ensuite rien ne prouve que le prospectus soit de Rivarol. Il devait abandonner à l'abbé Sabatier, qui en était flatté, ces besognes subalternes du régisseur parlant au public. Enfin il faut tenir compte du moment. L'illusion était encore permise, aux premiers jours de juillet 1789, d'une révolution toujours sage et pacifique. De là ce passage étalant, en un style qui ne nous paraît pas de Rivarol, qui est en tout cas du mauvais Rivarol, un enthousiasme et une confiance qu'il ne garda pas longtemps.

En tout état de cause nous ne saurions voir dans cette contradiction apparente l'occasion d'un reproche, mais plutôt d'un éloge. Des débuts si favorables à la cause de la nation sont un témoignage non équivoque de bonne foi et de sincérité. Rivarol n'avait de parti pris que contre l'erreur, la cruauté et le ridicule. Or la Révolution enflait à peine ses voiles et n'avait touché encore aucun de ces écueils. Il est certain que dans la modestie de ses premières aspirations, l'ivresse recon-

naissante de ses premiers succès, cette rénovation pacifique, qui ne semblait que la forme populaire du triomphe du Roi, devait gagner tous les cœurs. Rivarol ne dut pas être insensible à la surprise de cette liberté si raisonnable qui ne demandait d'abord que des réformes, et qui voulait seulement tailler dans les abus et non trancher des têtes. Il crut un moment assister à la réalisation du plus beau rêve que puisse faire un philosophe : celui d'un gouvernement sage et d'une liberté réglée. Aussi, dans cette adhésion presque naïve, donnée si spontanément, dès le début, à l'avénement des idées nouvelles, nous ne saurions voir un affaiblissement, mais au contraire une confirmation de cette autorité particulière que doit Rivarol, même quand il se trompe, à sa bonne foi non moins qu'à son éloquence, à sa sincérité non moins qu'à son talent.

N'oublions pas, sous peine de nous tromper, soit dans notre opinion sur l'homme, soit dans notre opinion sur les événements, qu'aux temps de commotion et de régénération politique, il ne faut pas apprécier, la montre à la main, des évolutions d'opinion qui ne ressemblent à des contradictions que parce qu'elles se succèdent. Si vite que marchent les événements, la pensée de l'homme penché sur le spectacle et la leçon d'une révolution marche encore plus vite. Et aux yeux de cet homme, des faits séparés seulement par un jour de temps, peuvent l'être par un siècle d'idées. Voilà pourquoi le Rivarol de la veille semble différer du Rivarol du lendemain. Il était pourtant toujours le même, partisan déclaré d'une liberté modérée. Il n'a pu paraître changé que par la faute des événements qui, en se précipitant, ont modifié non l'observateur, mais le point de vue.

Nous voudrions arriver à donner une idée du système politique ou plutôt de la manière politique de Rivarol, de son opinion sur les hommes et les événements, de son appréciation des causes de la Révolution et des remèdes qu'on aurait pu opposer au mal ; enfin, de sa prévision des conséquences. Nous voudrions dégager, par une analyse serrée, de tout ce

qui sent l'inspiration des circonstances et a dû passer comme elles, ce qui est dicté par la raison et mérite de partager son éternité.

Rien de plus ferme et de plus net que ce premier résumé où il prend la Révolution *ab ovo,* depuis le jour de la convocation des états généraux, et où il démêle, avec une sagacité pénétrante, les passions diverses qui allaient, comme des fils, faire mouvoir les acteurs du drame.

Rivarol regrette qu'on ait cru devoir convoquer les états généraux, qu'on les ait convoqués à Paris, qu'on les ait convoqués sans prévoir, pour l'ordre, la forme et la valeur des délibérations, les conflits et les changements qu'allait amener le doublement du tiers. Il pensait que les assemblées dont les droits et les devoirs ne sont pas strictement et impérieusement délimités, vont toujours plus loin qu'elles ne le voudraient elles-mêmes, qu'elles ne tardent pas à menacer le pouvoir assez faible pour avoir besoin de leur secours, assez imprudent pour l'invoquer, et à donner des ordres là où on ne leur demandait que des avis.

Il regrette les dissidences, trop promptes à dégénérer en antagonismes, qui rendirent si orageuses les premières séances de ces états anarchiques, où, durant deux mois, les sauveurs du pays ne parurent occupés que de compter leurs forces. Le généreux effort de la nation s'épuisa dans ces discussions aigries, et l'inspiration première, toute monarchique, se dénatura au feu des passions. L'imprévoyance de la cour, l'inexpérience de l'Assemblée, les imprudentes théories des philosophes, trop enclins à juger par l'abstraction et à soumettre les choses aux mots, doivent, selon lui, partager le reproche d'avoir fait avorter cette occasion unique pour le bien public, d'avoir laissé aux passions le temps de prévaloir sur les idées, de rendre le Roi impopulaire, les factions audacieuses, la démagogie impatiente; d'avoir enfin, par l'ennui d'un long retard, fait paraître dangereux ce qui était légitime, inutile ce qui était salutaire, insuffisant ce qui était accordé.

A propos des premiers empiétements de l'Assemblée se proclamant nationale, et se rendant souveraine, et de la première résistance de la cour, à propos de cette lutte où l'Assemblée se montra inférieure à ses prétentions et le gouvernement inférieur au Roi, Rivarol déplore l'imprévoyance des ministres, qui firent agir constamment Louis XVI au rebours de la vraie nécessité de la situation, le poussant tour à tour à refuser ou à accorder mal à propos, c'est-à-dire sans profit. Et pour absoudre ces premières et trop fréquentes fautes, il est obligé de se reporter aux intentions, bien meilleures que les actions.

« Les intentions de Louis XVI sont si connues qu'on dit communément en Europe que si la royauté est son état, la probité est son essence. Mais quand la raison monte sur le trône, les passions entrent au conseil, et quand il y a crise, les passions sont plutôt averties du péril que de la raison. »

Rivarol raconte sans émotion et apprécie sans enthousiasme cette fameuse séance du Jeu de paume, un des épisodes les plus dramatisés de la Révolution naissante, et qu'il ne faudrait pas juger exclusivement d'après le tableau de David. « L'Assemblée, dit-il, se réfugia dans un Jeu de paume, et honora ce lieu d'une longue séance. » Et à propos du fameux serment : « Chacun prêta le serment, et cette conjuration en faveur de la cause commune fut rédigée par un secrétaire, et signée de tous les membres. »

La séance du lendemain, dans une église, et la réunion au tiers de la majorité du clergé, trouvent Rivarol aussi insensible et non moins ironique : « L'éclat d'une réunion si désirée, rehaussé d'un peu de persécution, et joint à la sainteté du lieu, formait, *dit-on,* un spectacle touchant. On se parla au nom de la patrie, on se félicita avec transport, et on se promit mutuellement l'immortalité [1]. »

[1] Rivarol, plus tard, lorsqu'il vit tout ce qui était sorti de la théâtrale réunion, en parlait avec moins de calme. Il ne pouvait s'empêcher de regretter

Le 23 juin eut lieu la séance royale. Après une paternelle remontrance, le Roi donna la parole au garde des sceaux, qui lut une déclaration précise et impérative, maintenant l'ancienne distinction des trois ordres. Elle statuait sur les attributions et le régime intérieur de l'Assemblée, limitait la portée de ses délibérations et mettait la tradition monarchique à l'abri de ses entreprises; enfin elle cassait et annulait la fameuse délibération du 17 comme illégale et inconstitutionnelle.

Après cette lecture, le Roi annonça une seconde déclaration qui contenait, en trente-cinq articles, tous les bienfaits que Sa Majesté accordait à ses sujets. Ces trente-cinq articles répondaient aux vœux essentiels apportés par les cahiers; l'exposé de ces faveurs devenues des droits finissait par ces paroles remarquables : « Si vous m'abandonnez dans une si belle entreprise, je ferai seul le bien de mes peuples..... Il est rare peut-être que l'unique ambition d'un souverain soit d'obtenir de ses sujets qu'ils s'entendent enfin pour accepter ses bienfaits. »

C'était se venger noblement de l'atteinte portée à sa souveraineté. En l'admirant si patient et si bon, les esprits à la fois résolus et modérés, dont était Rivarol, eussent désiré que le Roi eût été plus ferme. Il pouvait et devait, selon eux, assurer d'avance l'exécution d'une menace qui ne pouvait trouver tout son effet que dans sa réalisation. Il devait, après avoir prononcé un discours dont Rivarol donne l'éloquent projet, finir par le fameux *Quos ego,* congédier une Assemblée infidèle à son mandat, et qui avait dépassé ses droits avant de remplir le premier de ses devoirs. Il devait mettre la clef du Parlement dans sa poche, et déclarer à la France que ne trouvant pas

que le Roi n'eût pas suivi un conseil « terrible et excellent » qu'on lui donna après cette séance du Jeu de paume où, selon lui, « les députés furent de grands coupables ». « Il ne voulut point y obtempérer, ajoute-t-il. De là sa faute et sa perte. Je connais ce conseil et celui qui le donna. Mais je ne dirai pas l'un et je ne nommerai pas l'autre. Il y a des choses qu'il faut savoir taire. » (*Pensées inédites de Rivarol,* 1836, p. 113.)

dans ses représentants le concours et la déférence qu'il était en droit d'en attendre, il prenait le parti de faire la révolution sans eux.

Comme toujours, Louis XVI, qu'on venait de faire parler en roi, agit en père; il attendit l'effet de sa déclaration au lieu de le seconder, et l'approbation de l'Assemblée au lieu de lui infliger son blâme. Rivarol regrette vivement, et l'on peut regretter avec lui que cette déclaration du 23 juin, « qui eût pu, légèrement modifiée, devenir la grande charte du peuple français, n'ait pas eu le succès qu'elle méritait ». Il attribue ce résultat à plusieurs causes, dont la principale est qu'elle fut tardive; « les opérations des hommes ont leur saison comme celles de la nature. » Au point où en étaient arrivées les choses, l'Assemblée ne pouvait accepter l'humiliation de n'avoir rien fait et de n'avoir répondu à aucune espérance. Enfin, l'absence de M. Necker, absence calculée, bientôt suivie d'une démission coupable, fit à la cause de la Révolution pacifique plus de mal que l'hésitation du Roi et que l'orgueil de l'Assemblée. La confiance fut refusée à une démarche qui n'avait pas l'assentiment d'un tel homme. Necker, que l'enthousiasme populaire obligea de rester, subit cette douce violence, et aima mieux laisser croire qu'il était indispensable que de convenir que la Révolution était faite.

Cependant les têtes s'échauffaient et les partis succédaient aux opinions à la ville, à la cour, et en France. On voyait déjà poindre les ambitieux et les peureux, et les vaniteux s'étaler. La noblesse et le clergé, fidèles à leurs cahiers qui ordonnaient le vote par ordre, crurent que le plus grand sacrifice qu'ils pouvaient faire était l'obéissance. Ils acceptèrent purement et simplement la déclaration royale du 23 juin. Et ce fut le Roi qui, exigeant davantage, les invita à cette réunion définitive qui commençait sa ruine (27 juin). Rivarol désapprouve cette condescendance, que son résultat condamne à ses yeux. A un certain moment, tout ce que l'on fait dans l'intérêt de la paix profite à la guerre. « Ceux qui élèvent des questions

publiques devraient considérer combien elles se dénaturent en chemin. On ne nous demande d'abord que de légers sacrifices; bientôt on en demande de très-grands; enfin, on en exige d'impossibles. »

Ainsi abandonnée par le Roi lui-même, la déclaration du 23 juin, qui était un bienfait, ne parut plus même une concession; et l'Assemblée, enivrée de ce qu'elle avait ainsi acquis, se crut dispensée de demander et permis de prendre.

Le gouvernement, justement inquiet, fit approcher des troupes. L'Assemblée feignit de se croire menacée, et l'offre qu'on lui fit de l'éloigner de Paris, ne la rassura pas. Elle se forma en bureaux où tous les ordres étaient définitivement confondus, et assiégea le Roi d'adresses de plus en plus exigeantes. La cour, en renvoyant M. Necker, que sa présence diminuait, ne pouvait être grandi que par son absence. On lui fournit cette ressource en même temps qu'on procurait un prétexte au mécontentement. Habilement fomenté, il éclata en désordres. La garde nationale, improvisée par le sentiment irrésistible de conservation qui donne parfois tant d'énergie à la bourgeoisie parisienne, se leva, réprima le désordre et demeura armée, prête, sous l'impulsion populaire, à abuser de sa victoire.

Le Roi, sur les plaintes et les représentations de l'Assemblée, consentit à retirer ses troupes, et à donner l'investiture aux officiers des milices civiques. Mais les événements allaient plus vite que les mesures. En politique, il faut toujours être en avant des faits, sous peine d'être en arrière. Devenu chef de la garde nationale, Louis XVI n'en fut pas plus le maître que Henri III ne l'avait été de la Ligue. Bientôt, on apprit que le peuple de Paris, excité par les meneurs, et dirigé par les gardes-françaises, venait de s'emparer de la Bastille. Rivarol réduit à des proportions fort ordinaires cette échauffourée dont on a voulu faire une épopée. Sans les imprudences et les hésitations de de Launay et de Besenval, la Bastille eût, selon lui, résisté victorieusement. Livrée par l'imprévoyance ou la

pusillanimité de son gouverneur, la Bastille ne fut pas conquise, mais occupée. « Cette prise ne fut en réalité qu'une prise de possession. » Soit, mais il est difficile de nier l'effet produit par ce fait, où le peuple attesta sa puissance et sa volonté d'une façon plus éloquente que tous les discours d'une Assemblée. La Révolution date vraiment de la prise de la Bastille. Quant à cette forteresse du bon plaisir, à cette prison d'État dégénérée depuis longtemps en maison de correction pour les étourdis de qualité et en cachot de la littérature, nous ne comprendrions pas que Rivarol l'eût regrettée beaucoup, lui trop indépendant d'opinion et trop hardi d'esprit pour n'être point destiné, si le régime du pouvoir absolu eût duré, à figurer comme Marmontel, comme Morellet, comme Linguet, comme Brissot, parmi les pensionnaires du gouverneur de Launay. Sous Louis XVI même, Beaumarchais n'avait-il pas, en 1784, été encore plus maltraité et enfermé à Saint-Lazare?

Mais si la prise ou la destruction de la Bastille ne sont pas, en fait, à regretter autant qu'affecte de le penser Rivarol, il n'en est pas de même des événements qui suivirent celui-là, important surtout par ses conséquences.

En même temps que le peuple armé s'emparait de la forteresse, le peuple révolté s'emparait de l'Hôtel de ville, où un comité permanent, formé des délégués des districts, usurpait le gouvernement de Paris. Flesselles, un moment président de ce comité, payait de sa vie le crime d'avoir temporisé, comme de Launay celui d'avoir hésité : « Ces deux exécutions, dit Rivarol, imprimèrent une terreur profonde à la cour et un mouvement plus vif à l'Assemblée. Rien n'avance les affaires comme les exécutions. »

Le Roi confirma tout, pardonna tout, par crainte d'avoir à punir. M. Necker fut rappelé, aux applaudissements des capitalistes libéraux, et Louis XVI, venu à Paris, par une inspiration où l'on reconnaît son cœur, mais qui ne peut être attribuée au génie, accorda au triomphe du parti vainqueur la consécration de la présence royale. Ce n'est pas sans doute sans

quelque ironie que Rivarol écrit : « Sa Majesté, par un instinct que nous appellerions du génie, si nous ne craignions de dérober quelque chose à son cœur, confondit les malintentionnés, et tous ceux qui avaient compté sur un parti extrême ou du moins sur un peu de résistance ; elle annonça qu'elle se rendrait à Paris. » Le même jour, moins confiant et aussi moins courageux, le comte d'Artois quittait la France, où il était de son devoir et de son honneur de garder près de son frère le poste du dévouement, malheureusement peu disputé à l'angélique Élisabeth.

C'est ainsi que, du 17 juin au 17 juillet, selon Rivarol, la faiblesse et l'humiliation de la royauté consacrèrent l'audace et le triomphe de la démagogie. Ce n'est pas qu'on fût allé aux derniers coups ; mais les premiers coups rendent les derniers inévitables, quand l'expérience mutuelle de leur force et de leur faiblesse a appris aux uns à tout oser et condamné les autres à tout subir. Tout n'était pas encore perdu ; tout pouvait encore se réparer peut-être, tout le monde n'avait pas encore été « corrompu par l'événement » : Rivarol le pensait; et dans un résumé de cette première phase, où il applique, autant qu'il lui est possible, sa définition de l'histoire, « qui, comme la loi, approuve sans amour et condamne sans courroux », il cherche à faire la part équitable des fautes et des responsabilités. Personne, selon lui, n'a été sans torts. La cour, l'Assemblée nationale, et la ville de Paris furent également coupables : la cour, d'avoir appelé l'armée ; l'Assemblée, d'avoir armé Paris; Paris, d'avoir ensanglanté la liberté. Mais tant qu'il est assez tôt pour les reproches, il n'est point trop tard pour les conseils. Et dans une prophétique objurgation, Rivarol exhorte l'Assemblée à se garder d'une Déclaration des droits, intempestive et chimérique, qui amènera dans la pratique tous les excès de l'abstraction, qui sera pour les passions populaires comme une leçon de révolte, et il menace Paris, non sans illusion lui-même, de l'invasion des provinces et la tête de la France de la vengeance de ses bras.

S'il est sévère pour Paris et le Palais-Royal, il ne l'est pas moins pour les fautes de la cour, pour l'initiative imprudente du gouvernement, pour sa résistance sans moyens et sans but, pour cet appel aux états généraux qui ne témoignait pas moins de son impuissance que de sa détresse, et qui l'a mis à la merci de mille tyranniques sauveurs. De prudentes économies, de sages réformes pouvaient à la fois remédier au déficit et aux abus. « Lorsqu'on veut empêcher une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même; elle était trop nécessaire en France pour ne pas être inévitable. En demandant le remède au peuple, à la fois juge et partie, et dont l'inexpérience prend ses passions pour des idées, on s'expose à tout accorder ou à tout refuser, et toujours mal à propos. Tout le règne actuel peut se réduire à quinze ans de faiblesse et à un jour de force mal employée. »

Amené alors, par la logique des idées et des faits, à examiner les causes de ces faiblesses qu'il déplore ou de ces violences qu'il réprouve, Rivarol en compte, sans les classer, un certain nombre : la double et funeste éducation par laquelle M. de la Vauguyon et M. de Maurepas ont abâtardi, l'un l'homme, l'autre le Roi; le téméraire essor laissé, au moment où il fallait se recueillir et agir, à la liberté de la presse, qui compromet toutes les autres, si elle les précède; le licenciement de la maison du Roi; les mesures du conseil de guerre qui ont déshonoré la discipline, et substitué le bâton à l'honneur; enfin l'impéritie de M. de Brienne, qui aima mieux faire la guerre aux Parlements qu'à la Prusse, et le dépit des Parlements, qui ont mieux aimé périr avec la royauté que de ne se point venger d'elle. Le cabinet n'est pas épargné dans cet examen de conscience. La pitié n'égare pas plus que le mépris l'impartialité de Rivarol : « La postérité aura peine à croire tout ce qu'a fait le gouvernement et tout ce qu'il n'a pas fait. Il y a eu comme un concert de bêtises dans le conseil. » On rappelle Necker quand il eût fallu le congédier, et on le renvoie quand il eût fallu le garder. On environne Paris d'une

armée qu'on laisse se corrompre à la contagion des clubs. On assemble les états généraux en plein foyer de perversion des mœurs et des idées, au lieu de les tenir en province, sous l'œil vigilant de ceux qui les avaient envoyés. Non-seulement on ne prévoit pas les événements, mais on les favorise. S'ils étaient moins inhabiles, les ministres qui ont congédié l'armée au moment où se levait la garde nationale, et qui n'ont gardé ni la Bastille ni l'Arsenal, pourraient passer pour des complices.

Louis XVI a partagé les fautes de ses ministres et mérite sa part de reproches. Rivarol regrette qu'il ne soit pas monté à cheval et n'ait pas pris le commandement d'une armée qui, en France, ne demeure fidèle qu'aux rois qu'elle voit à sa tête. Le Roi avait deux moyens d'éviter la Révolution. Il pouvait la faire lui-même ou l'arrêter. Il a été un moment en effet où il pouvait la rendre inutile ou la trouver désarmée.

Ainsi est dressé par Rivarol cet inexorable bilan des causes de la Révolution, dans lequel il ne fait entrer ni « ce qu'on reproche à la Reine, ni les déprédations de quelques favoris ». « Ce sont là, dit-il, des sujets de mécontentement, et non des causes de Révolution. » Il n'y fait pas entrer davantage la défection de l'armée, « qui n'est pas une des causes de la Révolution, mais la Révolution même ».

Après avoir exposé ce qui fut, Rivarol examine ce qui aurait pu être. Après avoir raconté la défaite de la monarchie, il se demande quelles auraient pu être les conséquences de sa victoire ; et cela non dans un frivole intérêt de curiosité, mais afin de forcer dans leurs derniers retranchements les défenseurs de la Révolution assez honnêtes pour ne vouloir que l'excuser et chercher leur excuse dans la juste terreur d'excessives représailles. Rivarol ne croit pas ces craintes plus fondées que sincères. L'Assemblée et Paris n'avaient, selon lui, rien à redouter d'un Roi qui poussa si loin l'abus du pardon, ni d'un gouvernement qu'un succès eût encore plus effrayé que les vaincus. L'Assemblée, convoquée pour régénérer les finances, eût été

maintenue par ce même besoin d'argent qui l'avait fait appeler, et l'on ne se fût pas exposé à provoquer par une rigueur inutile une insurrection d'autant plus certaine qu'il a suffi, pour qu'elle s'effectue, de la seule appréhension de ce qu'on n'a fait que supposer. Quant à Paris, « qui, pour ne pas trop rougir de ses crimes, s'obstine à dire qu'on avait résolu sa perte, Paris, qui jusqu'à présent a consumé les provinces, ne doit périr que par elles ». Ainsi, « Paris aurait été contenu par des soldats, mais il aurait été tranquille. L'Assemblée n'aurait pas eu l'honneur de faire sa fausse Constitution, mais la nation et le Roi se seraient entendus. »

De l'examen de ce que la royauté aurait pu faire, Rivarol passe à la critique de ce que l'Assemblée a fait. Il la blâme de n'avoir fait encore que détruire; car une Révolution n'est pas autre chose qu'une destruction. Il se plaint « de ces philosophes actuels qui composent d'abord leur république sur une théorie rigoureuse, et qui ne voient pas qu'en législation comme en morale, le bien est toujours le mieux; que les hommes s'attroupent parce qu'ils ont des besoins et se déchirent parce qu'ils ont des passions; qu'il ne faut les traiter ni comme des moutons, ni comme des lions, mais comme s'ils étaient l'un et l'autre ». Mais c'est moins aux philosophes qu'il convient de s'en prendre, qu'à ceux qui se sont chargés de les interpréter à l'usage du peuple qui ne les lit pas; « à ces petits esprits à qui on laissé le temps de commenter les ouvrages du génie, et de les mettre à la portée de la populace ».

Et maintenant, que deviendra le Roi? que deviendront les fortunes?

Avant de répondre à cette question qu'il se pose lui-même, et de conclure du présent à l'avenir, Rivarol sonde, pour reconnaître ceux auxquels il devra, dans l'intérêt du salut, être fait droit, « ces griefs de la nation qui étaient montés à leur comble » ; griefs moins dangereux cependant que la funeste pensée qu'on eut d'en demander la liste aux Notables, sans leur en offrir le remède.

« Quand M. de Calonne assembla les Notables, il découvrit aux yeux du peuple ce qu'il ne faut jamais lui révéler, le défaut de lumières plus encore que le défaut d'argent.

« ...Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir...

« Règle générale : Les nations que les rois assemblent et consultent commencent par des vœux et finissent par des volontés. »

Quant à ces griefs de la nation française, « ils sont nombreux sans doute, et pourtant, qui le croirait? Ce ne sont ni les impôts, ni les lettres de cachet, ni tous les autres abus de l'autorité; ce ne sont point les vexations des intendants et les longueurs ruineuses de la justice qui ont le plus irrité la nation; c'est le préjugé de la noblesse pour lequel elle a manifesté le plus de haine. »

Rivarol trouve cette haine d'autant plus injuste que c'est à la nation française à s'accuser elle-même de ce préjugé dont elle est l'auteur. Doit-on brûler ce qu'on a honoré, ou rougir de ce qu'on envie? Et si, de tout temps, en France, on a honoré et envié la qualité de noble, pourquoi massacrer ceux qui n'ont d'autre crime que leur naissance?

Parmi les autres griefs de la nation, Rivarol mentionne encore, mais sans s'y étendre, l'énorme fortune du haut clergé.

Reprenant le récit des événements et l'analyse des travaux de l'Assemblée, il la montre, au lieu de tomber aux pieds d'un roi dont les mains étaient désarmées et « de lui rendre en hommages apparents ce qu'il perdait en réalité », se laissant tour à tour enivrer de son triomphe ou effrayer de sa victoire, et emporter par la vanité ou la peur au delà de toutes les mesures.

Cependant M. Necker rentrait en France, et sa rentrée dans Paris « fut une belle et heureuse parodie de celle que le Roi y avait faite quelques jours auparavant. Chacun se mit, le ministre d'un côté, l'Assemblée de l'autre, à procéder à l'œuvre si longtemps suspendue, le rétablissement des finances et la constitution. L'Assemblée fit une déclaration des Droits, préface inutile d'un livre nécessaire. »

« Ils déclarèrent, à la face de l'univers, que tous les hommes

naissaient et demeuraient libres, qu'un homme ne saurait être plus qu'un autre homme, etc., ne comptant pour rien la pratique et l'expérience, confondant l'homme absolument sauvage avec l'homme social, et l'indépendance naturelle avec la liberté civile, et pour exprimer plus nettement leur orgueil pour toute tradition et pour toute obéissance, traitant Dieu comme un roi et affectant de ne pas prononcer son nom. »

Bientôt M. Necker, réduit au terre-à-terre des finances, où les abstractions n'ont pas cours, apprenait à ses dépens que toute révolution tue le crédit. Deux emprunts successifs, émis par lui, échouaient piteusement faute d'un gage qui justifiât la confiance. Necker, aux abois, eut recours à l'impôt territorial, proposé par Calonne et Brienne, à une contribution volontaire du quart du revenu, aux dons volontaires, au papier-monnaie, réunissant ainsi les moyens de Law aux moyens de Silhouette. De sorte que le premier soulagement apporté aux misères du peuple fut une aggravation d'impôts. L'Assemblée, qui voulait laisser à son auteur la responsabilité d'un remède aussi imprévu, adopta tous ses plans sans les discuter, et le ministre perdit sa réputation dans cette dernière épreuve, qui devait la consacrer.

L'Assemblée, véritable académie de législateurs, essaya d'être plus heureuse avec la Constitution. Elle rejeta le projet raisonnable et raisonné de son comité, fondé sur la pondération des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, et qu'on eût pu représenter par une balance dont le Roi était le pivot et deux assemblées les plateaux. Le Roi inviolable et sur lequel reposait l'équilibre, pouvait, par un *veto absolu,* repousser tout mouvement hostile ou contraire à la Constitution. Ce projet était trop sage pour être adopté. Il ne faisait pas le compte des ambitions et des passions d'une assemblée enivrée de sa puissance. « La vanité de la plupart des députés est cause d'un si grand malheur. Que demandions-nous? D'être aussi bien que les Anglais; mais nos députés ont voulu que nous fussions mieux. »

Rivarol s'indigne de l'opiniâtreté avec laquelle on a poussé jusqu'à ses conséquences absurdes le principe que la souveraineté est dans le peuple. « On ne peut trop insister, dit-il, sur tout le mal que peut faire un bon principe quand on en abuse. La souveraineté est dans le peuple; mais elle y est d'une manière implicite, c'est-à-dire à condition que le peuple ne l'exercera jamais que pour nommer ses représentants, et que le Roi en sera dépositaire. »

« Si, au lieu d'exciter le peuple, on eût cherché à l'adoucir, on lui aurait dit qu'une nation n'a point de droits contraires à son bonheur; qu'un enfant qui se blesse exerce sa force et non ses droits; car tout peuple est enfant et tout gouvernement est père. Du principe de la souveraineté du peuple découlait nécessairement le dogme de l'égalité absolue parmi les hommes, et ce dogme de l'égalité des personnes ne conduisait pas moins nécessairement au partage des terres.

« Les maximes actuelles ne tendent qu'à détruire. Elles ont déjà ruiné les riches sans enrichir les pauvres. et au lieu de l'égalité des biens, nous n'avons encore que l'égalité des misères et des maux.

« Les pauvres, loin d'avoir gagné à la Révolution, y ont encore plus perdu que les riches, car ils y ont perdu les riches eux-mêmes. Que peuvent donner maintenant des riches opprimés à des pauvres révoltés? On a renversé les fontaines publiques, sous prétexte qu'elles accaparaient les eaux, et les eaux se sont perdues. »

Rivarol explique très-bien, en fait, pourquoi la Constitution est mauvaise. Elle est l'œuvre d'un seul pouvoir qui a étouffé les deux autres. Elle devait être le résultat de l'accord général. Elle n'a été que le triomphe de la domination d'un parti.

Dès les premiers jours, et pour rendre populaire cet instrument politique, l'Assemblée résolut de mettre en pratique son principe fondamental : l'égalité. Rivarol raconte avec une grande verve d'ironie cette nuit du 4 août, nuit des Dupes « où, comme le point d'honneur, chez les Japonais, est de s'égorger, en présence les uns des autres, les députés de la noblesse frappèrent à l'envi sur eux-mêmes, et du même coup sur leurs commettants ». Et il consacre à la dîme, « ce

tribut patriarcal, le plus antique et le plus vénérable qui existât parmi les hommes », et que Sieyès lui-même avait essayé de sauver, une oraison funèbre plus littéraire que politique, et d'un luxe *sentimentaire,* comme dirait le prince de Ligne, un peu factice.

Passant de la critique des principes à la satire des hommes, où il est plus à l'aise, Rivarol fait remarquer que l'Assemblée, dans ces mouvements, en apparence spontanés, dont elle se faisait honneur, n'avait pas même le mérite d'être indépendante. Elle n'était que l'instrument dont quatre partis principaux agitaient les ressorts : le parti de M. Necker, celui de la maison d'Orléans, celui des capitalistes, et celui du tiers état ou des démagogues, qui devait les combattre tous en ayant l'air de les seconder, et qui ne les suivait que pour en hériter.

Rivarol peint successivement ces quatre partis personnifiés dans quelques hommes, ou résumés dans quelques faits. C'est d'abord M. Necker, le ministre banquier, oubliant l'agriculture et le commerce pour ne travailler qu'en finances, et qui, voulant monopoliser le crédit au profit de son ambition, rêva « d'attacher la fortune publique à sa personne ». Rivarol donne, sur cette ambition profonde et sourde dont peu de gens ont pu sonder l'étonnant abîme, des détails vraiment nouveaux, et en vient presque à regretter ce protectorat imaginé par ses aînés, dont le projet parut « également fanatique au peuple qui demandait les états généraux, et à la cour, qui ne les regrettait pas. Mais ce qui sembla fou en ce moment à force de malheurs est à la fin devenu raisonnable... Qu'on juge de ce qu'a dû faire l'Assemblée nationale pour faire aimer une telle hypothèse et regretter un tel état de choses. »

Cette vérité de l'ambition de Necker, Rivarol en fait un paradoxe, à force de l'exagérer et de lui prêter les ressorts du machiavélisme le plus compliqué. L'analyse des vues des capitalistes et de leurs moyens n'est pas moins subtile et raffinée. Selon lui, ces gens, par qui la Révolution a commencé,

voulaient, eux aussi, arriver à l'ordre par le désordre, ou plutôt ils n'avaient qu'une seule pensée. « Ils voulaient que M. Necker régnât pour les payer, qu'on essayât d'une révolution pour les payer, que tout fût renversé, pourvu qu'on les payât. Ils aidèrent donc le peuple et l'Assemblée nationale à s'emparer de tout, à condition que tout serait conservé pour eux. »

De ces illusions et de ces avidités naquit, — toujours selon notre auteur, — entre les démagogues de l'Assemblée et les philosophes du Palais-Royal un compromis par lequel, en faveur de leurs alliés les capitalistes, ils se garantirent mutuellement la dette et la Révolution.

« Le marquis de la Fayette promit d'être un héros; M. Bailly promit d'être un sage. L'abbé Sieyès dit qu'il serait un Lycurgue ou un Platon, au choix de l'Assemblée. M. Chassebeuf parla d'Érostrate. Les Barnave, les Pétion, les Buzot et les Target engagèrent leurs poumons. Les Bussy de Lameth, les Guépard de Toulongeon et les Bureau de Puzy dirent qu'ils feraient nombre; on ne manquait pas de Tartuffes. Le Palais-Royal promit des malfaiteurs, et on compta de tous côtés sur M. de Mirabeau. »

Vains calculs, bientôt déjoués par leurs instruments, surtout « cette populace parisienne appelée la nation » qui « également favorable et redoutable aux différentes factions, a fini par enfanter ce qu'elle n'avait pas connu, une anarchie démocratique, dont tous les profits seront pour elle, tous les honneurs et tous les périls pour l'Assemblée nationale ».

Le résultat de cet accord des ambitieux et de cet empressement de la multitude, qui va toujours bien plus loin qu'on ne le veut, fut la discussion du *veto suspensif* ou *absolu*.

« Certes la nation n'avait songé à aucune de ces subtilités. En disant à ses députés : « Vous ne ferez rien sans le concours du Roi », elle l'avait reconnu partie intégrante du souverain, c'est-à-dire du pouvoir législatif. La Constitution et les lois ne pouvaient donc se passer du consentement royal. »

Rivarol remarque avec raison que le pouvoir législatif aux

mains d'une seule assemblée fait d'un droit un privilége; que le *veto* suspensif accordé au Roi est une dérision, étant un droit d'empêcher, qui n'empêche pas. Il signale aussi, comme un exemple des contradictions auxquelles s'exposent les ambitieux, que Mirabeau défendit le *veto* absolu, et que Necker appuya le *veto* suspensif. C'est cet acte qui démasque, selon lui, ses vues secrètes, que Rivarol punit d'un implacable portrait « de ce ministre philosophe qui sacrifiait au pouvoir jusqu'à la modération qui faisait le fond de son caractère, et s'exposait pour gouverner jusqu'à paraître trahir ».

Le vote du 11 septembre 1789, par lequel toute proposition de loi fut interdite au Roi, et par lequel on ne lui accorda, vis-à-vis d'une Chambre unique, qu'un droit illusoire de refus, qui expirait avec la législature qui en avait provoqué l'exercice, paraît à Rivarol avoir consommé la ruine du pouvoir royal, à la place duquel il ne voit plus « qu'une démocratie armoriée d'une couronne ». Le roi de France fut mis hors de la Constitution, et si l'on dit encore que son consentement est nécessaire, il faut entendre qu'il est forcé; quant à sa personne, elle n'est plus inviolable que par décret et non par sa nature, comme ci-devant.

« Je le déclare donc à la face de l'Europe : l'Assemblée natiotionale ayant tué la royauté dans la personne de Louis XVI, je ne vois de souverain en France que cette Assemblée, et je révère avec elle l'Hôtel de ville, les districts et le Palais-Royal. Voilà mes législateurs et mes rois; ils peuvent me compter au rang de leurs sujets; et malheur, dans une révolution, à qui, ne pouvant dresser des échafauds, ne dresse pas des autels! »

Et donnant à ce propos la formule philosophique de son opinion, Rivarol affirme que partout où il y a réunion de pouvoirs il y a confusion de pouvoirs, c'est-à-dire anarchie ou despotisme.

C'est ici que se place en quelques mots l'idéal de gouvernement selon Rivarol, celui qui lui semblait le mieux concilier la tradition et le progrès, celui qui était le plus conforme au

génie et au caractère de la nation, celui dont l'Angleterre s'est contentée et que la France, plus exigeante, a présomptueusement rejeté au rebut des utopies et des embryons politiques, pour lui préférer cette démocratie armoriée d'une couronne, ce despotisme abusif d'une assemblée unique, qui ne servira qu'à fortifier, qu'à alourdir, qu'à engraisser en quelque sorte l'autorité au profit du premier soldat heureux qui saura s'en saisir. Ce sera le résultat final de ces convulsions monarchiques. C'est là le but auquel tendent fatalement, sciemment où à leur insu, ces ambitions conjurées ou rivales qui ne croient travailler que pour elles. Un jour viendra [1] où l'on verra courber l'échine en haie, devant le triomphe d'un dictateur, tous ces républicains échappés à la République, qui ont réussi « à ne point paver de leurs têtes » l'avenue du sauveur que la crainte a fait roi.

Ce dénoûment valait encore mieux, selon Rivarol, que la fédération, seconde alternative de la France, qui ne sied qu'aux petites nations, qui épuise les grandes, et les prépare, par la division, à la conquête. Pour éviter l'une et l'autre de ces fatalités, que fallait-il donc faire?

« Il fallait, pour asseoir à jamais la Constitution française sur ses vrais fondements, conserver la monarchie, établir les Communes, et créer l'aristocratie dans un Sénat essentiellement inamovible, c'est-à-dire héréditaire et peu nombreux. Il serait résulté de ces trois forces, dont chacune est despotique par sa nature, un gouvernement sans despotisme, mais si énergique et si plein que la France serait rapidement montée au point de grandeur où sa nature l'appelle. »

[1] Nous n'avons pu, dans le cours de cette étude, insister sur la portée véritablement prophétique des vues de Rivarol et la profondeur implacable de ses prévisions. Dès les premiers jours, il avait fixé le terme de ces stériles débats où la France devait gaspiller tant d'esprit et tant de sang, et annoncé Bonaparte. « On me demandait en 1790 comment finirait la Révolution; je fis cette réponse bien simple : — Ou le roi aura une armée, ou l'armée aura un roi. J'ajoutai : — Nous aurons quelque soldat heureux, car les révolutions finissent toujours par le sabre : Sylla, César, Cromwell. » (*Pensées inédites*, 1836.)

Au lieu de cela nous avons eu cette Constitution monstrueuse dont les auteurs ont refusé un Sénat par haine de la noblesse, et par crainte d'imiter l'Angleterre qu'ils ont décapitée du roi, tête nécessaire et dirigeante de tout corps politique, qu'ils ont ainsi privée de règle, et destituée d'équilibre.

Rivarol se demande comment les provinces, sincèrement monarchiques et consciencieusement libérales ont pu laisser violer à ce point leurs intentions, et braver leur démenti.

Rivarol explique cette crédulité par leur bonne foi et cette longanimité par l'erreur dans laquelle on les entretenait sur les dispositions du Roi et le danger de leurs représentants. C'est par la pitié exploitée sans vergogne, que l'Assemblée échappa à cette destitution *manu militari,* par suite de laquelle Paris aurait bien pu expier le crime de sa complaisance pour toutes les usurpations. Les faux principes n'auraient point prévalu sans les fausses nouvelles qui présentaient l'Assemblée comme menacée, le Roi comme menaçant, et qui faisaient de la dupe un tyran et du persécuteur une victime.

Rivarol termine son tableau des préliminaires de la Révolution, de ses événements, de ses causes, de ses partis, en révélant la naissance, les progrès et l'explosion de cette faction d'Orléans, qui fit sourdement son entrée sur la scène politique lors des débats relatifs à l'hérédité de la couronne.

Ce parti compta sans doute surtout — selon lui — pour faire réussir ses ténébreuses menées, sur cette portion de l'Assemblée nationale « qui n'est d'aucun parti, par conséquent acquise au plus habile ou au plus fort, qui n'a été d'aucun secret, qui n'a enfin ni vice ni vertu », et qui compte peut-être apporter un jour l'excuse de sa nullité au tribunal de l'histoire. Rivarol, perçant d'un coup de plume le mystère de cette modération, plus coupable à certains moments que la violence, et de cette patience qui souffrit tout pour garder au moins le droit d'être consultée, dévoile « les deux pivots sur lesquels roulent toutes les actions des membres les plus purs de l'Assemblée nationale, la peur et la vanité, la peur qui les

conduisit à se déclarer inviolables, la vanité qui les amena à se croire infaillibles ».

C'est à ces deux sentiments habilement exploités qu'on doit la coupable complaisance avec laquelle on applaudit à la défection de l'armée, et l'absurde assentiment donné au *veto* suspensif, contradiction odieuse qui supprimait le Roi de la monarchie et, comme le disait Sieyès, « mettait le régulateur hors de la machine. C'est le *veto* qui est le régulateur de la machine ; un roi sans *veto* n'est plus régulateur, et un *veto* qui n'est pas absolu n'est rien. »

Rivarol regrette que le Roi, qui n'avait pas osé faire la Révolution au moment où elle était possible sans excès, n'ait point saisi cette suprême occasion de la combattre. Il déplore qu'il ait hésité quand il fallait agir — comme toujours — et perdu à la fois le bénéfice d'un refus ou celui d'un consentement donné à propos. Rivarol pense que le refus aurait réussi ; que si le Roi était venu dire à l'Assemblée : « Reprenez ce fantôme d'autorité, je ne veux point régner à ce prix », la magnanimité, qui confond toujours l'insolence, aurait dérangé le système de l'Assemblée.

Rivarol, après avoir flétri en quelques coups de pinceau le parti du duc d'Orléans, et surtout ce prince ambitieux et faible « qui, las déjà de ses six mois de patriotisme, n'attendait peut-être qu'une occasion et qu'une espérance de pardon » ; qui, « toujours prêt à racheter sa vie à force de victimes, a été constamment plus redoutable à sa faction que le Roi lui-même, » passe à ces journées des 5 et 6 octobre, dont les amis de ce timide usurpateur, rendus implacables par l'excès de leurs craintes, se servirent comme d'un moyen désespéré pour éviter à jamais une réconciliation qui les eût annulés ou perdus. Après les 5 et 6 octobre, en effet, après cet audacieux défi porté à la monarchie, cette violation à main armée de son domicile à Versailles, ce triomphe humiliant et sanglant de la populace parisienne, il n'y avait plus d'accommodement possible, et contre des preuves de connivence avérée, sinon

de complicité effective, pas de pardon. Et le duc d'Orléans, selon Rivarol, se rejeta de toute la frayeur du crime dans les bras de ce parti dont l'ambition toute seule n'eût pu le retenir.

Avant d'en venir au récit, nous devons faire, au nom de l'impartialité de l'histoire, quelques réserves sur le caractère de conspirateur et le rôle odieux que Rivarol prête un peu trop gratuitement au duc d'Orléans. Si dans cette légende calomniatrice il se trouve d'accord avec des exaltés comme Goguelat, il ne l'est point avec une foule d'autres témoignages assez désintéressés pour compter. Il oublie que la volumineuse procédure d'information ouverte par le Châtelet ne contient pas une seule déposition de nature à fournir contre le prince matière à inculpation. Le duc d'Orléans n'aimait pas le Roi et la Reine, et n'en était pas même estimé. Si Louis XVI et Marie-Antoinette avaient à se plaindre de lui, il n'était pas sans griefs, ni sans doute sans ressentiments. Mais de là à des plans suivis d'usurpation, à une haine impatiente de sang, il y a loin, il y a un abîme que le duc d'Orléans n'était pas d'un caractère à franchir. Il ne faut pas s'exagérer une attitude de bouderie et des propos de Fronde, et les confondre avec les desseins qui commencent par soudoyer l'émeute et finissent par provoquer l'assassinat. Le duc d'Orléans n'avait rien des énergies et des noirceurs d'un Glocester. Les *Mémoires* de miss Elliott, les *Mémoires* de Brissot réduisent son opposition à son véritable caractère, quand ils la montrent frivole et irrésolue comme lui-même. Et Rœderer a dit, suivant nous, le vrai mot de la situation du duc d'Orléans, auquel il demeure assez de responsabilités personnelles sans outrer les politiques, quand il a déclaré « qu'il fut le chef d'un parti dont il n'était pas [1]. »

En ce qui touche les événements du 5 et du 6 octobre, Rivarol est de ceux qui pensent que le prétexte de cette émeute

[1] Il existe sur la conspiration d'Orléans un morceau historique écrit par Garat en 1797, et qu'on trouve notamment à la fin du troisième volume des *Memoires du comte de Tilly*. C'est toujours la même conclusion que celle de Rœderer, de Volney, et en général de tous les observateurs impartiaux du temps.

ambulante, prétexte qui lui fut trouvé, du reste, postérieurement à ses excès, et qui essaya en vain d'excuser des faits accomplis sous une autre instigation, ne repose sur aucun fondement sérieux. Ce fameux repas des gardes du corps, taxé d'orgie sacrilége, où l'on prétendait que les couleurs nationales avaient été foulées aux pieds et la liberté maudite, fut, à son avis, la fête la plus légitime, la plus innocente, il n'ose pas dire la plus opportune et la plus politique du monde.

« Tel fut ce repas si funeste au roi et à ses gardes. Cette joie, ces chants, furent comme les derniers éclairs du caractère des Français, qui n'a pas reparu depuis. Ils furent ce jour-là ce qu'ils avaient toujours été : galants avec les dames, et enthousiastes de leurs princes. Y a-t-il là de quoi être massacrés? »

C'est surtout de ces tableaux saisissants des scènes terribles dont Versailles fut le théâtre en ces jours de sanglantes bacchanales de la liberté, qu'on peut dire que Rivarol y fait preuve d'un talent d'historien et surtout de peintre qui l'a fait appeler, par un éloge un peu démesuré, le Tacite des excès révolutionnaires. Jamais chez lui plus de précision ne s'allia à plus de verve, plus d'ironie à plus de colère, plus de simplicité à plus d'éloquence. C'est par la simplicité même qu'il arrive à ses plus beaux effets. Il a d'ailleurs affaire à un sujet qui peut prêter à l'erreur sur les personnes, mais qui n'en comporte pas sur les faits. Sur les uns et sur les autres, ici avec une vigueur savamment aiguisée, là avec une juste indignation, Rivarol frappe à coups redoublés. Chaque mot porte et blesse d'infamie. Chaque épithète est caractéristique, c'est-à-dire flétrissante. Ce style grave et sombre, si bien adapté aux événements, les peint d'un éclair et les grave d'un trait. Le témoin puise dans son indignation même l'impassibilité du juge, et il arrive au calme par le mépris. Le latin, dans son exactitude et sa précision au besoin vengeresses, n'a pas plus de vigueur que ce français vif, net et tranchant comme une épée.

S'il veut peindre l'attitude de Paris pendant l'invasion de Versailles : « Paris, dit-il, attendait l'événement avec cette

curiosité barbare qui est son sentiment habituel. » S'agit-il des imprévoyances et des maladresses commises de tous les côtés, comme à l'envi : « Je ne crains point de le dire, déclare-t-il, dans cette révolution tant vantée, princes du sang, militaires, députés, philosophes, peuple, tout a été mauvais, jusqu'aux assassins. » A propos de La Fayette et de ses hésitations, qui ressemblèrent à de la trahison, comme il arrive toujours en ces temps critiques où l'absence de caractère est un malheur qu'on ne peut croire innocent : « Tant il est vrai, dit-il, que dans les places importantes, le défaut d'esprit a tous les effets de la perversité du cœur. »

Rivarol regrette amèrement que par suite de cette bonté obstinée qu'il considérait comme la plus grande cause peut-être de la Révolution et qui semblait lutter de patience avec les excès, le Roi, dans le cas le plus éclatant de légitime défense qui ait jamais affligé l'histoire, ait cru devoir refuser aux gardes du corps attaqués l'ordre de tirer. « Cette défense, dit-il, est la plus grande faute de Louis XVI, si parmi tant de malheurs on peut remarquer des fautes; mais dans toute la Révolution, et pendant cette journée surtout, un conseil courageux ne tomba dans l'esprit de personne; on craignait, en se défendant, d'irriter la milice de Versailles; on craignait d'exposer davantage le Roi; enfin, on craignait toujours. Si l'un des ministres proposait, en tremblant, une lâcheté, un autre l'écoutait en frémissant, un troisième l'inspirait au Roi en balbutiant. Le plus vigoureux projet auquel on s'arrêta, ce fut la fuite. »

Une seule personne se trouva et se montra intrépide durant ces journées d'abaissement universel, aux côtés de Louis XVI. Cet homme, peut-on dire, c'est Marie-Antoinette.

« Au sein de tant de perfidies de tous genres, sur ce théâtre où la peur et la lâcheté conduisaient la faiblesse à sa perte, il s'est pourtant rencontré un grand caractère, et c'est une femme, c'est la Reine qui l'a montré..... On verra bientôt cette princesse, quand les périls l'exigeront, déployer la magnanimité de sa mère; et si,

avec le même courage, elle n'a pas eu de succès pareils, c'est que Marie-Thérèse avait affaire à la noblesse de Hongrie, et que la reine de France n'a parlé qu'à la bourgeoisie de Paris. »

Et dans un magnifique tableau, Rivarol « restitue à l'histoire cette princesse qui n'avait encore vécu que pour les gazettes ou la chronique ».

Cependant c'en est fait ; le Roi rentre, chassé de Versailles, dans cette prison de Paris, au milieu des inutiles regrets de ces hôtes cruels qui n'ont pas su le garder, de ces gens de Versailles, ruinés par son départ, et dont les envoyés se retirèrent « avec la douleur d'avoir chassé le Roi, et la honte de s'en être repentis ». Il rencontra sur la route le duc d'Orléans « contemplant son arrivée d'un air agité et se réservant pour dernier outrage ».

« Il essuya deux fois l'éloquence de M. Bailly », et la France assista à la fois à la décadence du caractère royal dans sa personne, et dans celle de ses ennemis implacables ou de ses pusillanimes amis, à la décadence de l'honneur [1].

Tel est ce remarquable tableau des causes et des effets de la Révolution française jusqu'au jour où il ne fut plus possible de la diriger ni de l'arrêter, jusqu'au jour où la force des passions se joignant à celle des idées, les hommes allèrent jusqu'à l'extrême conséquence de leurs principes, et après avoir détruit le prestige royal, travaillèrent à supprimer le Roi. Car il n'y avait pas d'illusions à se faire, Rivarol du moins

[1] Rivarol a négligé de noter ce trait caractéristique de la rentrée du Roi dans Paris : la curiosité rarement attendrie par la pitié, plus souvent indifférente ou railleuse, de ces grands seigneurs, dont le métier eût été d'être royalistes, et qui regardaient passer le triste cortége royal des fenêtres des Champs-Élysées ou de la rue Royale, sans paraître se douter, dans leurs rires ou leurs bâillements, qu'eux-mêmes ne tarderaient pas à faire partie d'un spectacle plus tragique encore, rencontrant, après l'avoir partagée, l'indifférence de ce peuple égoïste et ingrat comme les courtisans, qui sont peuple aussi de ce côté. Cette fin distraite, frivole et sceptique d'une cour qui sourit à sa ruine a été curieusement notée et signalée par Sénac de Meilhan, observateur philosophe plus qu'observateur politique, dans ce roman de l'*Émigré*, où il y a tant d'histoire.

ne s'en faisait pas. A ses yeux, le sort en était jeté. Les fautes du peuple allaient achever ce que les fautes de la cour avaient commencé. Il n'y avait plus désormais dans Louis XVI un point demeuré inviolable, invulnérable, rien, pas même la vie, qu'il allait mettre deux ans à perdre, mais qu'il ne pouvait déjà plus sauver.

Nous n'avons pu, au cours d'une analyse déjà longue, faire ressortir en détail les qualités et les défauts de ce jugement sur la Révolution, dans lequel Rivarol n'a pas toujours échappé à l'influence de ces passions qu'il se flatte de dominer, où il a peint les événements avec les couleurs de l'histoire, et les hommes avec les couleurs du pamphlet, mais qui, tel qu'il est, mérite de survivre aux circonstances, et séduit, par l'attrait du talent, ceux mêmes que rebuterait l'âpreté militante des idées. Si ce tableau des six premiers mois de la Révolution est loin d'être impartial autant qu'on le voudrait aujourd'hui, il est, envisagé du point de vue contemporain, où il faut se placer pour l'apprécier justement, d'une sincérité, d'une indépendance intrépides. Rivarol n'y ménage pas plus la vérité à ses amis qu'à ses ennemis. Il ne se soucie pas plus de plaire aux uns qu'aux autres. Il ne craint rien de ceux qu'il attaque ; il n'attend rien de ceux qu'il défend. Il ne veut être ni député ni ministre ; il n'est ni courtisan ni tribun ; il persifle au besoin les préjugés de ses lecteurs ; à l'occasion, il rabroue les exigences de ses abonnés ; dans l'expression de son opinion, on ne trouve aucun calcul d'ambition ; on y sent battre une conscience. Il n'y a que les désabusés et les désintéressés, également rares dans les temps troublés, pour avoir ce courage d'esprit, le plus difficile de tous.

Il nous paraît utile à l'appréciation exacte de l'œuvre de Rivarol de citer quelques témoignages de cette indépendance dont, par surcroît d'originalité, il ne craignit point de donner la preuve dès les premiers numéros d'un journal commencé le 12 juillet 1789, et continué depuis, en pleine flamme et en pleine fumée de la bataille révolutionnaire, par cet observateur

d'un héroïque sang-froid. De temps en temps, harcelé par quelque insinuation malveillante, il se détournait, pour répondre à ses détracteurs, avec cette verve d'ironie qui ne l'abandonnait jamais.

« Quelques personnes, ne voulant pas entendre que l'impartialité paraît criminelle dans les temps de crise et de fanatisme, ont avancé que nous étions vendus au ministère. Si cela est, nous sommes vendus et non payés, ce qui doit être, quand l'acheteur n'existe pas, et il n'y a pas de ministère en ce moment. D'ailleurs, il est clair que nous tombons également sur les sottises du gouvernement et sur les fureurs du peuple. A la vérité, les cours se recommandent quelquefois aux gens de lettres, comme les impies invoquent les saints dans le péril, mais tout aussi inutilement : la sottise mérite toujours ses malheurs. Ceux qui exécutent une révolution, et ceux mêmes qui en sont les simples témoins, voudraient qu'on partageât leur effervescence, et qu'on justifiât des excès; mais nous avons cru devoir écrire ce qui se passe sous nos yeux, comme voudra le lire la génération suivante.....

« Si jamais l'autorité royale reprend l'éclat et la vigueur nécessaires au bonheur public, nous verrons tous ces furieux écrivains se retourner en faveur du Roi, lui demander des récompenses, et, qui pis est, en obtenir; car on fait plus pour ceux qu'on craint que pour ceux qu'on aime. Ces fanatiques connaissent très-bien le cœur humain; ils ont pris le parti coupable, et nous le parti honnête; ils sont pour les heureux, et nous pour les malheureux; d'où ils concluent qu'ils ont pris le bon parti et que nous avons pris le mauvais ; oui, sans doute, mais c'est le parti honorable. Nous le soutiendrons avec courage, jusqu'au rétablissement de l'ordre; et le même esprit qui nous fait braver les injures et les menaces de tant de furieux, nous fera supporter le silence et l'oubli des princes. »

La carrière que courait Rivarol n'était pas d'ailleurs faite seulement de luttes sans espérance et de déceptions sans dédommagement. D'abord il eut le succès, auquel on n'est jamais insensible, quelque stoïque indifférence qu'on affecte. S'il ne fut pas écouté, il fut du moins beaucoup lu, et beaucoup acheté : l'assez abondant pécule qui devait suffire longtemps

pendant l'exil aux besoins d'une vie prodigue et aux largesses d'une générosité reconnue par ses compagnons d'infortune se composait beaucoup moins des économies faites sur ses précaires revenus que des bénéfices considérables, en dépit des contrefaçons de l'abbé Sabatier, de sa campagne politique, qui fut aussi lucrative que brillante.

Enfin, s'il rencontra d'aigres contradictions et d'âpres critiques, ce qui n'offusquait ni n'effarouchait guère un homme friand de la discussion et passionné pour les querelles d'esprit, d'incontestables bonnes fortunes d'approbation et d'éloge se mêlèrent, pour les adoucir, à ces inconvénients du métier. La brillante et intrépide polémique de Rivarol ne lui valut pas seulement les félicitations qu'il insère à la page 5 du numéro 4 de son journal sous la signature *Filsac,* avocat en Parlement à Versailles. Il n'est pas permis de croire que l'auteur fut dupe longtemps de ce masque qui lui cachait un frère [1]. Car c'est lui qui, non content de servir son aîné de son épée, et de se battre à sa place, employait un innocent subterfuge avoué par lui

[1] Le *Journal politique national,* fondé par l'abbé Sabatier de Castres, qui y fut bientôt éclipsé et même étouffé par son éclatant collaborateur, parut en trois séries ou abonnements successifs : les deux premiers de chacun 24, et le troisième de 8 numéros. Dès l'année 1790, il fut fait, notamment par l'abbé Sabatier de Castres, des réimpressions ou du moins des publications en volumes du recueil des fascicules périodiques. Le journal fut aussi réimprimé en 1791. En 1797, le frère de Rivarol eut l'idée d'extraire du journal et de publier, sous le titre de *Tableau historique et politique des travaux de l'Assemblée constituante, depuis l'ouverture des états généraux jusqu'après la journée du 6 octobre* 1789 (Paris, 1797, in-8°), les *Résumés* qui en formaient la partie essentielle, en quelque sorte philosophique, destinée à survivre aux circonstances. Mais cette reproduction hâtive dut, pour entrer dans le cadre étroit d'un volume, subir des mutilations qui n'ont pas toujours porté sur les luxuriances parasites de toute œuvre de ce genre, et qui ont, au dire de bons juges, regrettablement altéré sa physionomie primitive, si vive et animée. Les divisions, les transitions, les épigraphes, et jusqu'à des passages essentiels, auraient disparu. La publication, ainsi tronquée, a fourni la matière des *Extraits du Journal politique et national* (t. IV des *Œuvres complètes* de 1808) et du volume improprement intitulé *Mémoires de Rivarol,* dans la collection Berville et Barrière (Beaudouin, 1824). Une nouvelle édition, publiée par nos soins, est exempte de ces suppressions et de ces lacunes. (*Œuvres choisies de Rivarol,* 2 vol. in-18, chez Jouaust, 1880.)

dans la *Préface* de son édition de 1797, à le soutenir de ses encouragements. Si bien tourné que fût le compliment, dans lequel l'auteur du *Journal politique national* était loué comme il le méritait et comme il aimait à l'être, il fut sans doute beaucoup plus flatté d'une lettre adressée à son frère en 1791, dans laquelle le célèbre Burke le félicitait de tenir de si près à celui qui le premier s'était déclaré en France l'adversaire de la Révolution, avait été un adversaire digne d'elle, et dont la postérité mettrait les tableaux à côté de ceux de Tacite. Rivarol avait trop d'esprit pour ne pas sourire d'une hyperbole qui fait songer à celle de Voltaire écrivant à Duclos : *Bonsoir, Salluste!* Mais il avait trop de goût pour ne pas être content des meilleurs morceaux de son ouvrage, et ne pas accepter pour eux ce qu'il y avait de juste dans l'éloge et de plus flatteur encore dans l'éloge venant d'un tel homme.

De tels suffrages et l'hommage de l'impopularité, presque aussi doux aux yeux d'un homme comme Rivarol, qui trouvait à étonner de sa contradiction et à braver de ses ironies l'opinion dominante, un plaisir non encore dangereux, durent le consoler de plus d'une déception. La pire pour lui devait être, bien qu'il n'eût que des ambitions d'esprit, dans l'inutilité de ces conseils et de ces reproches qu'il prodigua au parti monarchique, non sans dommage pour sa réputation, qu'il lui fallut refaire, sacrifiant l'ancienne à la nouvelle, et jusqu'au péril de sa vie. Rivarol n'y devait pas toujours résister; mais il est des degrés dans le découragement et dans le dégoût. Pour s'excuser à ses propres yeux de se retirer de la lutte, Rivarol voulait au moins avoir épuisé ses munitions, vidé son carquois. Dès 1789, il avait combattu à la fois et tour à tour ses adversaires, avec les armes de la raison et celles du ridicule. En même temps qu'il publiait le *Journal politique national,* il avait publié le *Petit Almanach des grands hommes de la Révolution,* creusant un filon nouveau dans cette mine de plaisanteries qu'il avait découverte, et poursuivant, dans leur incarnation politique, la plupart de ses anciennes victimes littéraires. Dans le même

temps il collaborait à la double galerie satirique des *États généraux* et des *Dames françaises*. Après le 6 octobre, lorsque, suivant son énergique expression, « tous les grands coups eurent été frappés », et qu'il crut ne pouvoir plus que venger une cause désormais perdue, Rivarol, renonçant à ce rôle de Cassandre politique et de philosophe royaliste, jeta par-dessus les moulins son bonnet de censeur, et s'armant exclusivement à la légère, il rentra dans les rangs de ces tirailleurs du journalisme satirique qui ne combattaient plus la Révolution qu'à coups d'épigrammes, pour consacrer au fameux et scandaleux Recueil de l'opposition à outrance, les *Actes des Apôtres*, les restes de sa verve et de sa colère. Il nous demeure à l'examiner sous ce nouvel aspect et à caractériser avec quelques détails cette évolution, plus désespérée que joyeuse, de sa polémique du sévère au plaisant et de l'objurgation à l'injure.

CHAPITRE II

RIVAROL PAMPHLÉTAIRE POLITIQUE.

Parmi les ouvrages de circonstance que fit éclore le mouvement des passions et des idées en 1789, il faut citer la *Galerie des états généraux et des dames françaises.* — Certains des portraits de cette galerie ont été attribués à Rivarol. — Avis du bibliographe Barbier sur ce recueil anonyme, qu'il attribue à quatre collaborateurs. — *Narsès.* — *Cneis.* — Conjectures sur la part de Rivarol au recueil. — Le portrait de Necker. — *Mitis.* — Mirabeau peint par lui-même. — Cneïs n'est ni Rivarol, ni de Rivarol. — *Galerie des dames françaises.* — Patte de velours à griffes. — Rivarol pourrait bien n'avoir pas été étranger aux portraits de madame Necker (Statira), de madame de Staël (Marthésie), de la comtesse de Sabran (Sapho), de la comtesse de Beauharnais (Corylla), de madame Vigée-Lebrun (Charites), de la marquise de Sillery, madame de Genlis (Polyxène). Le portrait d'Elmire (la comtesse du Barry) est de Mirabeau. — Le *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution, par un citoyen actif, ci-devant rien.* — *Epître dédicatoire à la baronne de Staël.* — Une victime de Rivarol : le duc d'Aiguillon. — Circonstance atténuante des violences de Rivarol. — Articles consacrés à Chamfort; — à Joseph Chénier; — à Garat. — Le frère d'*Abel Chénier.* — Fatalité des révolutions. — Après avoir combattu philosophiquement et par des raisons les systèmes, Rivarol, s'armant plus à la légère, prend les hommes à partie et ne combat plus qu'avec l'épigramme. — La fièvre cynique s'empare de Rivarol lui-même. — Lés *Actes des Apôtres*, monument diffamé de la satire politique. — Appréciation de ce recueil. — Détails curieux fournis par Montlosier et Tilly sur la façon dont il se rédigeait. — Rivarol, s'il est le principal collaborateur, n'est ni le plus assidu ni le plus fécond. — L'*impresario* Peltier. — Suleau. — Rédacteurs des *Actes des Apôtres.* — Outre les deux Rivarol et Champcenetz, on peut citer Peltier, Suleau, Mirabeau jeune, Bergasse, Montlosier, Lauraguais, Tilly, de Bonnay. — Monotonie de la polémique à outrance. — Les tirailleurs des *Actes des Apôtres* tirent souvent sur leurs propres troupes. — Remarquable impunité policière et judiciaire des auteurs des *Actes des Apôtres.* — Rivarol est vite las des succès, dangereux pour la cause royale elle-même, de cette campagne frivole et scandaleuse. — Le *veto* royal disperse cette armée de rieurs. — Ce n'est plus avec des *foudres à deux sous* qu'on peut tenter d'arrêter la Révolution. — Suprêmes ressources, derniers expédients d'une résistance sérieuse et triste. — Villégiatures mélancoliques et laborieuses. — Rivarol correspondant et souffleur politique de M. de la Porte, dernier oracle de la royauté aux abois.

Parmi les milliers d'ouvrages de circonstance que fit éclore le mouvement d'idées et de passions de l'été de 1789, il faut citer la *Galerie des états généraux et des dames françaises,* parce que plusieurs des portraits qui la composent témoignent d'une grande finesse d'observation, d'une élégance de style très au-dessus de la portée des folliculaires ordinaires, et que certains d'entre eux ont été attribués à la plume de Rivarol.

D'après les recueils de bibliographie, et celui surtout qui fait le plus justement autorité dans la matière, le recueil serait l'œuvre collective de quatre collaborateurs : le marquis de Luchet, Mirabeau, Choderlos de Laclos et Rivarol. Barbier estime, sans le prouver, que Mirabeau est l'auteur du portrait de *Narsès* (Necker), et s'est peint lui-même sous le nom d'*Iramba*. *Cneïs* a paru cacher tour à tour Laclos et Rivarol.

Il est très-difficile, on le conçoit, de se livrer, avec quelque chance de succès, à cette recherche de la paternité de portraits satiriques, dont les auteurs ne se sont pas contentés, pour dépister la curiosité et la vengeance, du masque de l'anonyme, et ont dû user de plus d'un autre artifice.

On ne peut tirer que des inductions plus ou moins fondées des appréciations d'une lecture attentive, combinées avec les ressources que peut fournir la connaissance du caractère des auteurs supposés du recueil, et de leurs procédés littéraires habituels. Cette épreuve nous fournira plus de résultats négatifs que de résultats affirmatifs. Mais c'est déjà quelque chose que de pouvoir assurer que les bibliographes qui ne lisent pas se sont trompés en attribuant à Mirabeau le portrait de Necker, et en voyant dans *Cneïs* celui de Rivarol peint par lui-même. Le portrait de Necker pourrait être de Sénac de Meilhan, qui le détestait, ainsi qu'en témoignent surabondamment ses œuvres, s'il n'était de Rivarol, dont on y reconnaît la haine raffinée, implacable, dont manquait Sénac de Meilhan, et que ne posséda jamais Mirabeau. Nous croyons reconnaître la même grâce et la même cruauté félines dans l'image de *Mitis* (le duc de Nivernois).

Nous inclinons à croire que le portrait d'*Iramba* (Mirabeau), plus flatté que ressemblant, d'une touche lourde et molle, où respire une indulgence toute personnelle, dont les éloges ont pour but de répondre aux critiques qui le blessaient le plus, et l'où on trouve un soin visible de dissiper les préjugés, d'écarter les obstacles contre lesquels luttait précisément son ambition, est de Mirabeau lui-même.

Mais il nous paraît certain que *Cneïs* n'est ni Rivarol, ni de Rivarol. La plupart des traits de cette esquissse ne lui conviennent point. Beaucoup sont même absolument contraires à l'idée qu'on a le droit de se faire de lui, grâce à d'incontestables renseignements. Qui pourrait, par exemple, reconnaître Rivarol, le causeur infatigable, le brillant improvisateur, dans le passage suivant :

« Son commerce est doux, sûr, agréable; sa gaieté est modérée, et part de l'âme; son indulgence réfléchie, intéressée et restreinte à certains articles; son humeur *silencieuse* et épigrammatique ; *il fait peu de frais, il ne cherche pas les saillies, il craint l'abus de l'esprit,* et cependant son absence est un vide dans une société, et son assiduité est comptée pour quelque chose, même par ceux qui ne l'aiment pas. »

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur un détail simplement anecdotique ; mais nous osons affirmer que si ce portrait de *Cneïs* offre un certain intérêt, puisqu'il est, dit-on, celui du peintre de la *Galerie*[1], il ne mérite pas à un autre titre l'attention d'un biographe de Rivarol. Le portrait de Cneïs n'est certainement pas le portrait de Rivarol, soit peint par lui-même, soit peint par un collaborateur. On n'y retrouve ni sa ressemblance ni son style, et il convient d'en restituer, soit à titre d'auteur, soit à celui de modèle, les mérites et les attraits médiocres à M. de Luchet ou à M. de Champcenetz.

La troisième partie de la *Galerie des états généraux* comprend, par une extension que le succès de l'ouvrage justifiait

[1] Il débute en effet ainsi : « Il nous a paru plaisant et utile peut-être de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie. »

aux yeux de ses auteurs, une série de portraits de femmes, que l'on ne considère pas longtemps sans constater que le désir de rendre hommage à l'influence du beau sexe sur la Révolution française, était pour eux prétexte à une galanterie tout ironique. On sent en effet souvent percer la griffe d'une causticité féline sous la patte de velours, que présente, pour leur faire les honneurs de son musée, aux héroïnes et aux victimes de la célébrité, un introducteur masqué ; et à certaines des malignes blessures par lesquelles elles expient le triomphe de leur vanité, on croit pouvoir reconnaître la marque de ce grand railleur qu'on nomme Rivarol. Bien que M. de Champcenetz, celui qu'il nommait son *clair de lune,* eût fini par attraper fort bien sa manière, il ne parvient pas à faire illusion aux yeux exercés, et il faut reconnaître plus que l'imitation du maître en cet art frivole et dangereux, c'est-à-dire la façon du maître lui-même dans plusieurs des portraits de la *Galerie des dames françaises*.

Tout en convenant de la difficulté qu'il y a à préciser la part d'un écrivain qui ne manque pas de raisons de l'y dissimuler dans un ouvrage anonyme, on peut croire que Rivarol n'est pas demeuré étranger aux portraits de madame Necker (*Statira*), de madame de Staël (*Marthésie*), de la comtesse de Sabran (*Sapho*), de la comtesse de Beauharnais (*Corylla*), de madame Vigée-Lebrun (*Charites*), de la marquise de Sillery, madame de Genlis (*Polyxène*). Outre certaines vigueurs de touche, inconnues au pinceau frivole des Champcenetz et des Luchet, nous avons pour garante de cette induction son antipathie connue pour ces illustres *bas bleus* dont le salon ne lui avait pas été favorable, auxquels sa rancunière malignité avait à faire expier à la fois les échecs de son amour-propre froissé, les colères de son goût offensé, les déceptions de ses espérances politiques, qu'il haïssait enfin à la fois comme homme, comme critique et comme royaliste. Pour comprendre ce qui nous semble au premier abord inexplicable, il faut se reporter au temps et se rappeler le rôle social, politique et lit-

téraire joué par des femmes comme madame Necker, madame de Staël, madame de Genlis. Rivarol, qui portait une certaine probité jusque dans la haine, et une certaine impartialité jusque dans l'injustice, ne pouvait s'empêcher d'estimer le caractère de la première, et son incontestable vertu; il ne pouvait refuser du talent à la seconde et même à la troisième; mais en pleine lutte des partis et placé au point de vue du sien, dont il était en cela plus peut-être qu'il n'eût voulu l'être, car il n'y a pas de pire tyrannie que celle d'un parti, il ne pouvait pardonner à la femme et à la fille de celui qui avait commencé la révolution, à l'amie de celui qui devait, croyait-on alors, en profiter, le crime (à ses yeux) de leur nom et de leurs liaisons plus encore que celui de leur influence.

Nous abandonnons cet ouvrage léger, dont les piqûres ne sont pas toujours légères, et dont l'examen approfondi, s'il le méritait, pourrait fournir matière à plus d'une surprise piquante pour le lecteur. Il n'apprendrait point, par exemple, avec indifférence que le portrait d'Elmire (la comtesse du Barry), plein de cette galante indulgence dont les juges de Phryné donnèrent un si éclatant exemple, est dû, s'il faut en croire le témoignage des *Mémoires* de Brissot, à la plume de Mirabeau. Nous arrivons à un ouvrage qui porte, avec les traces du talent de Rivarol, les marques d'une passion de plus en plus aigrie, à ce *Petit Dictionnaire des grands hommes de la Révolution, par un citoyen actif, ci-devant rien,* où les haines et les préjugés (car la haine est le pire et le plus aveugle des préjugés) de Rivarol et de ses collaborateurs ordinaires, qui n'avaient plus cette fois affaire qu'à des hommes, se donnèrent carrière avec une liberté qu'on peut taxer de licence.

Là encore nous retrouvons, dans une *Épître dédicatoire à S. E. madame la baronne de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la Nation,* hommage satirique où l'ironie de Rivarol, combinée avec l'impertinence de Champcenetz, produit un mélange dont l'amertume n'a rien d'attique, cette haine contre une femme d'un esprit et d'un cœur si généreux, qui serait à

nos yeux une des faiblesses de Rivarol, comme critique, s'il ne fallait en attribuer l'injustice à sa passion plutôt que l'erreur à son goût.

Nous ne citerons rien de cette *Épître dédicatoire,* qui commence ainsi : « Madame, publier le *Dictionnaire* des grands hommes du jour, c'est vous offrir la liste de vos adorateurs. » C'est assez dire le thème, brodé avec l'âpreté brutale de *l'humour* anglais, plutôt qu'avec la gaieté légère, dont la tradition se perd de plus en plus, de l'ancien persiflage français. Rivarol, comme les autres, s'est gâté la main ; il ne glisse plus, il appuie ; il n'égratigne plus, il déchire ; il perd à cet excès les complices que la malice a toujours, et que la méchanceté rebute ; la pitié s'éveille quand ce n'est pas le dégoût, et le rire s'envole.

La *Préface*, avec ses exagérations voulues, son parti pris de caricature et de charge, sa verve *pince sans rire,* est d'une valeur et d'un effet plus littéraires :

« Tandis que nous sommes libres, il me prend envie de faire le dénombrement des grands hommes de chaque espèce qui d'une paisible monarchie ont fait une brillante république. Également habiles, ils ne sont pas tous également célèbres ; et c'est peut-être le seul hommage digne d'eux que de rassembler leurs noms et de confondre leur gloire. La postérité est si ingrate! elle jouit tranquillement de ce qu'on a fait pour elle, et rougit souvent de ses bienfaiteurs ! Il faut donc la forcer à la reconnaissance, en lui présentant le tableau de nos illustres patriotes, et en lui traçant leur caractère et leurs exploits. Je vais essayer avec toute la patience qu'exige un tel travail ; et si, par hasard, nos neveux se trouvaient un jour le plus heureux peuple de la terre, ils sauront du moins à qui s'en prendre... »

En indiquant que c'est surtout l'Assemblée nationale qui a fourni à son recrutement alphabétique son plus fort contingent de célébrités nouvelles, Rivarol justifie sa prédilection pour ce corps dans les termes épigrammatiques qui suivent :

« C'est dans cet auguste aréopage que nous avons vu éclore des

génies qui sans elle (la Révolution) seraient encore l'ennuyeux rebut de la société. Que de miracles n'opère point le patriotisme! Les plus lourds esprits de la littérature se sont bientôt montrés les plus profonds de l'Assemblée; les plus illustres ignorants de la jeunesse française n'ont paru ni embarrassés, ni déplacés dans la tribune parisienne : en un mot, les ennemis de la langue sont devenus tout à coup les défenseurs de la nation... etc. »

Nous retrouvons dans le nouveau *Dictionnaire* la plupart des victimes habituelles de Rivarol, à commencer par le duc d'Aiguillon, dont il punit le rôle ambigu au 6 octobre, en lui prêtant l'idée d'un travestissement burlesque pendant cette tragique journée, et en affectant d'y croire jusqu'au point d'y faire croire les autres; car on croit toujours volontiers en France à ce qui fait rire, et ce qui est malin y paraît facilement vrai. Ce fut au point que le malheureux duc, longtemps ballotté entre l'odieux et le ridicule, eut la plus grande peine du monde à se débarrasser devant l'histoire, sans y parvenir devant les contemporains, de cette imputation calomnieuse qui ne semblait qu'une médisance, grâce au caprice d'un homme d'esprit, secondé par la complicité de la malignité publique, assurée à tout ce qui la flatte. Bailly, Barnave, Brissot, Camille Desmoulins, Condorcet, Target, La Fayette, Mirabeau, le duc d'Orléans, Necker, cela va sans dire, partagent la disgrâce du duc d'Aiguillon, et sont présentés au public sous un travestissement moral pire encore que le déguisement physique dont ce dernier a été affublé. Il n'est que l'abbé Maury qui échappe cette fois, épargné par le dédain ou par le remords, aux railleries dont l'a accablé l'auteur du récit de son arrestation à Péronne, un des plus fins morceaux, des plus piquants hors-d'œuvre épisodiques du *Journal politique national*[1].

Nous ne citerons rien de ce qui concerne les adversaires et

[1] *Lettre sur la capture de M. l'abbé Maury à Péronne*, délivrée aux souscripteurs du *Journal politique national* comme vingt-quatrième et dernier numéro du premier abonnement.

les victimes politiques de Rivarol. Une seule chose peut l'excuser à nos yeux de son injustice à leur égard : c'est qu'il ne pouvait prévoir en 1790 la fin tragique et prématurée de la plupart de ceux envers lesquels il abusait ainsi de l'arme de la satire, toujours si dangereuse en temps de révolution, car elle porte des coups qui vont bien au delà des intentions d'une vengeance d'esprit. Il ne pouvait non plus prévoir, car il ne l'eût pas bravée sans doute, ne fût-ce que par pudeur, cette impression de répugnance funèbre, ce sursaut de conscience, pareil à celui que provoque le sacrilége, et qu'inspirent ces pages cruelles, quand on songe, en les lisant, à cet échafaud sur lequel Bailly monta en ne tremblant que de froid, et à ce proscrit errant de Clamart, dénoncé par la blancheur de ses mains, trahi par le volume d'Horace qu'il feuilletait en apaisant sa faim, puis se délivrant, avec le poison des stoïques vaincus, de cette douleur de la vie, pire à leurs yeux que la crainte de la mort.

Nous voulons seulement, pour achever de donner l'idée des dispositions d'esprit de Rivarol en 1790, et de cette seconde manière du pamphlétaire royaliste tombant au libelliste contre-révolutionnaire, citer les articles qu'il consacre à Chamfort, à Joseph Chénier, à Garat, qui étaient encore plus des ennemis littéraires que des adversaires politiques de Rivarol, contre lesquels il pouvait donner à ses critiques le prétexte des colères de son goût, et qui devaient du moins survivre à la Révolution qu'ils avaient servie ou auraient pu lui survivre, car si Chamfort se tua, c'est non par nécessité, mais par dégoût :

« *Chamfort :* le meilleur patriote de l'Académie française. Des gens inexorables, en fait de probité, l'ont accusé d'avoir abandonné la tyrannie, après avoir vécu de ses infâmes aumônes; mais l'honnête Chamfort a répondu à la calomnie par des arguments sans réplique. D'abord il a objecté qu'il ne devait à la cour que son existence; ensuite il a prouvé qu'il ne s'est jamais vendu qu'au souverain, qu'aujourd'hui la nation est souveraine, que par conséquent il doit se vendre à la nation. Il s'est donc livré sans remords

à tous les calculs de son patriotisme. Il a insulté les débris d'un trône qu'il ne verra jamais se relever; il a charmé le peuple par la pauvreté de ses déclamations, et pour mieux se conformer à l'égalité générale, il a écrit simplement dans le *Mercure*. Cette souplesse des gens de lettres, qui fait plier ainsi leurs talents à tous les événements, est un grand bonheur pour une république. Que le ciel nous préserve à jamais de ces perfides écrivains qui tiennent à leur gloire et qui pensent avec leur âme, qui osent afficher les principes qu'ils savent défendre, et que l'aspect de la postérité rend incorruptibles! »

Impitoyable pour Chamfort, pour lequel il avait un certain goût personnel combattu souvent par son goût littéraire, qui n'avait riposté à ses attaques que dans la mesure du nécessaire, et auquel il en voulait surtout, ne soupçonnant pas le philosophe amer que renfermait cet homme assombri qui cachait en en recueillant furtivement le sang goutte à goutte, les blessures de son expérience et de son désabusement, d'avoir enté son muguet aristocratique sur les pavots révolutionnaires, Rivarol devait être encore moins tendre pour Joseph Chénier, dont l'irascibilité s'enflait de bile à la moindre plaisanterie, et qui avait répondu par les plus durs cailloux de la satire à la grêlé de pois chiches que lui avait décochée une plus malicieuse que maligne sarbacane. Cette fois-ci, Rivarol n'épargne pas celui qui a répondu par des coups de pavé à des piqûres de mouche, et il montre que la mouche n'a pas seulement un bourdonnement importun, mais au besoin un aiguillon venimeux. C'est Rivarol qui devait trouver plus tard pour le frère accusé (injustement) d'avoir laissé ou même fait mourir son frère, victime de sa haine de républicain, de sa terreur de suspect, de sa jalousie de poëte, ce terrible surnom, « *le frère d'Abel Chénier* ». Nous n'en sommes pas encore à ces coups cruels des luttes suprêmes. Mais l'auteur de *Charles IX* ne perd rien pour attendre.

« *Chénier,* véritable poëte de révolution. Il a profité on ne peut plus heureusement du renversement des idées, et il a donné son

Charles IX. Il fallait un parterre rempli des héros du faubourg Saint-Antoine pour que cette pièce fût dignement admirée, et c'est ce nouveau public qui l'a couronnée. Racine, Corneille et Voltaire, dans de telles circonstances, auraient fait tout au plus quelque chef-d'œuvre de style, qui n'eût respiré que l'humanité. M. Chénier a bien mieux saisi le goût du moment; il a fait un drame national; il a mis un cardinal fanatique et un roi atroce sur la scène; il a employé exprès le patois le plus barbare pour animer le peuple contre la tyrannie, et l'harmonie du tocsin lui a suffi pour charmer son auditoire. En secouant ainsi les règles despotiques du théâtre, il a laissé bien loin de lui tous ces prétendus grands hommes, et il s'en éloigne encore tous les jours par de nouveaux drames. »

Ce n'est point ici le lieu de creuser le caractère de Garat, et d'en noter les faiblesses, qui sont celles d'un philosophe aux prises avec des événements plus forts que lui, et dont on peut dire, sans les calomnier, qu'il n'a jamais su se mettre au-dessus des circonstances. Les rancunes politiques et littéraires de Rivarol ont eu beau jeu avec ce personnage, dont le portrait satirique est assez ressemblant pour qu'on ne s'aperçoive pas trop qu'il n'est pas flatté.

« *Garat le cadet*, autre journalier de l'assemblée, mais il est plus habile que tous les autres; il déguise la vérité dangereuse, il encense la force triomphante, il atténue les horreurs d'une catastrophe; enfin, on peut le regarder comme l'optimiste de la révolution. Que de citoyens alarmés n'a-t-il pas tranquillisés en assurant dans sa feuille qu'*avec deux ou trois idées, on repousserait tous les ennemis de la France!* Il a d'ailleurs, dans son style, cette confusion nécessaire pour chanter une insurrection, et le *Journal de Paris* sera toujours pour le peuple la meilleure histoire du temps. On a cru jeter du ridicule sur cet ouvrage en faisant une liste de ses nouveaux abonnés, en disant qu'*il avait regagné en allées ce qu'il avait perdu en portes cochères*. Mais on en a fait sans le vouloir l'éloge le plus convenable. On a cru humilier l'écrivain, et l'on n'a fait que flatter le patriote. »

Un des grands malheurs et comme le vice fatal des révolutions, c'est que d'aucun côté on n'échappe à leur corruption,

à leurs entraînements, et qu'elles poussent également aux excès, aux extrêmes, leurs amis et leurs ennemis, ceux qui les attaquent et ceux qui les défendent. Rivarol n'échappe point à cette maligne influence, et nous noterons avec regret, dans le ton de sa polémique, cette funeste progression de violence qui envenime et abaisse à la fois de toutes parts, dès 1790, la lutte politique. Après avoir combattu philosophiquement, et par des raisons, les erreurs de la Révolution, Rivarol, s'armant plus à la légère, avait eu recours a l'épigramme, qui a quelquefois, surtout en France, la valeur et la portée d'un argument. Après avoir essayé de réfuter les systèmes, il avait pris les hommes à partie et appelé la satire au secours de son éloquence.

Bientôt, trop tôt à notre gré, il changea ses armes et modifia sa tactique. Après avoir fait penser par ses objections, après avoir fait rire par ses épigrammes, il arrive à cette dernière et funeste, et presque toujours heureusement stérile ambition de la haine, qui veut faire partager son désespoir à des contradicteurs devenus des ennemis, et ne voit plus le succès que dans leur honte, la victoire que dans leurs larmes. Il ne s'agit plus de convaincre, il ne s'agit plus de railler : il faut déshonorer l'adversaire. Adieu les triomphes relativement inoffensifs de la satire tempérée, comme dans les publications que nous venons d'analyser, par un art raffiné d'ironie ; adieu le petillement du sel gaulois mêlé à l'amertume parfumée du vinaigre attique ; adieu le *molle atque facetum* du persiflage classique, soumis encore aux règles de la discipline littéraire, de la bienséance académique ; adieu les flèches à la vieille mode qui égratignent plus qu'elles ne percent, et ces malins chatouillements d'une plume légère qui font rire la victime elle-même du rire de la galerie ; adieu les pastiches élégants des vieux genres démodés, les galeries de portraits mis en vogue par la société de mademoiselle de Montpensier, si chers à ce monde des précieux et des précieuses où chacun à son tour pose ou peint, est modèle ou artiste, dont le salon de madame du Def-

fand et celui de mademoiselle de Lespinasse applaudiront encore les derniers et frivoles chefs-d'œuvre; adieu les *Conversations* apocryphes à la Saint-Évremond, les *Lettres* supposées à la Galiani, à la Grimm, et les *Vocabulaires* et *Dictionnaires*, plus malins que méchants, et les parodies gouailleuses dont Rivarol et Champcenetz ont ranimé le goût et ravivé le succès!

A des passions nouvelles, il faut un genre nouveau et excessif comme elles. Nous n'en sommes plus aux chefs-d'œuvre de la raison ou de l'ironie; nous en sommes aux triomphes brutaux de l'injure, à l'art cruel de la calomnie, à l'escrime tour à tour perfide et violente de la diffamation. Dans ce genre encore, tout inférieur qu'il fût, dans cette mêlée vulgaire, Rivarol trouva moyen d'obtenir quelques-uns de ces succès qui violent l'anonyme, mais qui se jugent eux-mêmes par cette pudeur qui empêche de les avouer, par cette crainte qui empêche de s'en vanter. Il n'en est pas moins regrettable qu'il ait cédé un moment à cette fièvre cynique, indigne de lui, qu'il ait prostitué sa verve à sa colère, qu'il se soit jeté à corps et à esprit perdu dans les aventures suspectes et les honteuses bonnes fortunes de cette débauche de l'esprit, qu'il ait fait, lui artiste, lui juge, le pugilat de l'insulte, et faisant taire les remords de sa conscience et les révoltes de son goût, qu'il ait brigué l'applaudissement des cafés après celui des salons.

Rivarol donc, après avoir d'abord, dans le *Journal politique national,* fourni l'exemple et à certains égards le modèle des discussions de la philosophie politique aux prises avec les premières épreuves et les premiers problèmes d'une révolution, chercha et trouva à point dans ce pamphlet périodique intitulé : *les Actes des Apôtres,* monument diffamé de la satire politique, la machine de guerre dont il avait besoin pour passer de la défensive à l'offensive, pour rendre à ses adversaires triomphants ses déceptions en ridicules, et faire, non plus contre les idées, mais contre les personnes, une de ces campagnes de Vendée en épigrammes qui précèdent et provoquent, en rendant les dissentiments irréconciliables, les cam-

pagnes de Vendée à coups de fusil. Ce n'est pas, tant s'en faut, que tous ses coups aient porté. Durant les temps de commotions sociales et politiques, il est à remarquer que les plus fins railleurs tirent beaucoup moins juste, parce que la main leur tremble, et que d'un autre côté, le goût public s'y émousse terriblement, de telle sorte que le ridicule n'y tue plus et même y blesse rarement. Mais si sa réputation n'eut guère à gagner à ces excès de polémique et à leur rare et dangereux succès, sa cause y gagna encore moins ; et c'est à ce point de vue surtout qu'il faut regretter et blâmer l'emploi de ces armes empoisonnées qui n'honorent jamais la victoire, mais qui, en revanche, rendent la défaite plus meurtrière, en autorisant toutes les représailles. Une opinion qui devient un parti, un parti qui ne discute plus, mais qui insulte, et où l'on combat comme on se venge, renonce de lui-même aux immunités des luttes loyales, et n'a pas à compter sur l'inviolabilité des vaincus.

Les *Actes des Apôtres,* c'est la Révolution mise en vaudeville, la réaction en ponts-neufs. C'est l'entreprise insensée, courageuse, frivole, puissante, banale, originale, insolente, stérile, de gens prêts à tout sacrifier à un bon mot, même leurs amis. C'est une Fronde contre-révolutionnaire, une carnavalade politique. C'est la parade de l'échafaud, jouée par des suspects en belle humeur ; c'est un pique-nique de médisance, une débauche de satire, une orgie de personnalités. C'est Tacite avec des grelots, Montesquieu avec une marotte, du de Maistre brouillé avec du Beaumarchais, du Voltaire mâtiné de Vadé. C'est la politique à coups de poing, la philosophie à coups de sifflet. C'est une carmagnole de sans-culottes à talons rouges, un club d'aristocrates grasseyant la langue des faubourgs. C'est de la raison enragée, de l'éloquence féroce. C'est le feu de joie allumé avec leurs vaisseaux par les conservateurs ivres de dégoût et d'ennui. C'est joyeux et c'est désespéré, c'est amusant et c'est triste, c'est sensé et c'est fou, c'est spirituel et c'est sot, c'est juste et c'est méchant, c'est éloquent et

c'est vulgaire, c'est sublime et c'est rebutant, c'est héroïque et c'est lâche. C'est tout ce que l'on veut, selon qu'on est à la bonne ou à la mauvaise page, de bonne ou de mauvaise humeur, selon que l'on songe à l'art et au goût, ces devoirs éternels, ou aux circonstances, ces corruptrices et ces tentatrices éternelles. A elles surtout la faute de l'emploi de ces armes à double tranchant qui blessent autant ceux qui s'en servent que ceux qu'elles frappent. A elles la faute de cette décadence et de cette déchéance de la discussion publique avilie dans ses moyens, et descendant dans la rue, pour y donner à l'opinion insultée le spectacle des coups de bâton répondant au charivari des coups de sifflet, et des philosophes impatients de sang se heurtant contre des philosophes ivres de champagne.

On peut lire, dans les *Mémoires* de Montlosier et les *Mémoires* de Tilly, quelques détails sur l'étrange façon dont se rédigeaient les *Actes des Apôtres,* sur les festins rabelaisiens, les conciliabules bruyants, les imprudents défis et les conflits tragi-comiques, avec la populace ou la police, des auteurs de ces feuilles satiriques improvisées à table et laissées en payement de la carte chez les restaurateurs Mafs et Beauvilliers au Palais-Royal, puis portées, toutes chaudes d'une inspiration arrachée à l'ivresse, parfois souillées du vin de l'orgie ou de la boue de la lutte, à l'imprimerie clandestine du Recueil, et de là chez le libraire Gattey.

Rivarol, s'il fut le principal, ne fut pas le seul ni le plus assidu des collaborateurs de cet hebdomadaire pamphlet, où le prophétique se mêlait au chimérique, où le burlesque côtoyait le terrible, où le désespoir de la raison touchait à la folie, où les excès de la liberté étaient parfois flétris avec une verve indignée, mais où le plus souvent d'aristophanesques fantaisies profanaient l'agonie de la royauté elle-même, raillée par ses propres défenseurs.

Toutefois, c'est certainement, à côté de l'*impresario* Peltier, boute-en-train de la troupe, Rivarol et Suleau — avant sa séparation pour fonder un journal qui fut tout à lui — qu'on

peut considérer comme les président et vice-président de ce cénacle de spirituels et parfois éloquents farceurs. L'auteur du *Dialogue du Chou et du Navet,* de la parodie du *Songe d'Athalie* et du *Récit de Théramène,* et de mainte autre espièglerie, sans compter l'*Almanach des grands hommes,* cette espièglerie gigantesque, avait tout ce qu'il fallait pour diriger le chœur de ces corybantes de l'esprit, fustigeant en vers fescennins les ridicules de la démagogie, et improvisant, *inter pocula,* la comédie atellane de la Révolution. Si ses succès en ce genre n'élèvent pas sa physionomie, ils la complètent. Ils expliquent ce je ne sais quoi de diffamé, de suspect pour les esprits graves qu'a gardé la réputation d'un homme qui ne sut pas toujours se défendre des tentations de la gaminerie, qui, après s'être élevé jusqu'à la chaire dans ses considérations, s'est abaissé jusqu'au tréteau dans sa polémique, à propos de cette Révolution dont il est ainsi à la fois le philosophe et le loustic.

Les *Actes des Apôtres* commencèrent à paraître le *jour des Morts, l'an de la liberté* 0, c'est-à-dire le 2 novembre 1789. Les Apôtres n'étaient pas quarante-cinq, comme ils le disaient par plaisanterie ou par hâblerie. On en connaît une douzaine, parmi lesquels Peltier, les deux Rivarol, Champcenetz, Mirabeau le jeune, Suleau, Bergasse, Montlosier, Lauraguais, Tilly, de Bonnay, etc.

Il nous est impossible d'analyser ce recueil, dont beaucoup de parties ont forcément vieilli, mais d'où l'on pourrait, avec de la patience et du goût, extraire impartialement une sorte de choix d'anthologie politique et épigrammatique, une *Fleur,* comme on disait jadis des recueils de ce genre, où ne manqueraient pas les épines. Ce choix serait singulièrement facilité par les travaux antérieurs, en tête desquels il faut citer, au titre de l'histoire littéraire ou de l'histoire politique, les ouvrages de MM. E. Hatin et Marcellin Pellet.

Montlosier lui-même a consacré tout un chapitre de ses *Mémoires* à des extraits destinés, dans sa pensée, à donner

une idée de la couleur et du mouvement de la polémique dégénérée, guerre d'idées déchue à la guerre de mots, guerre d'opinion déchue à la guerre de passion, à laquelle il avait pris lui-même une assez notable part. La gerbe des glanes recueillies dans ces onze volumes aurait peut-être quelque succès et ne serait pas sans quelque importance pour la chronique de l'histoire, la connaissance de la coulisse des partis, le dessous des cartes, la comédie enfin de la grande tragédie révolutionnaire. En attendant qu'un érudit de belle humeur tente ce travail, il faut s'en tenir aux analyses de MM. Hatin et Pellet, et se contenter de l'esquisse de la physionomie de ce journal original et banal en même temps, plus malfaisant qu'utile, dont nous avons signalé les excès regrettables, le persiflage systématique et superficiel, la polémique à outrance, et qui n'évite pas la pire des monotonies, celle de la violence.

Ces défenseurs paradoxaux du trône et de l'autel n'avaient pas beaucoup d'illusions et encore moins de scrupules, s'il leur demeurait quelques préjugés. Ils poussaient souvent l'indépendance jusqu'à tirer sur leurs propres troupes, et le Roi et la famille royale elle-même n'échappaient pas à leurs critiques et à leurs railleries. Cette école du mépris des peuples ne fut pas pour cela celle du respect des rois. Quant à la licence du langage de ces champions de la monarchie aux abois, elle sortit souvent des bornes de la logique et de la pudeur, s'inquiétant plus de frapper fort que de frapper juste, et manquant le but à force de le dépasser. On pourrait citer des passages des *Actes des Apôtres* qui n'ont rien à envier à l'*Ami du peuple* et au *Père Duchêne,* ni pour la violence ni pour l'obscénité; car les défenseurs de l'aristocratie avaient gardé des vices de cette aristocratie une tendance fâcheuse à chercher des arguments dans l'arsenal infâme de l'Arétin, un goût plus regrettable encore pour les épigrammes dans le genre de celles de la *Pucelle* ou les *lazzi* dans le genre de ceux de Vadé.

Une chose à remarquer, c'est que malgré les audaces de leur verve souvent obscène ou impie, les voltigeurs de la *démocratie royale*, les mousquetaires de la contre-révolution qui paradaient sur le tréteau des *Actes des Apôtres* n'eurent maille à partir ni avec la justice ni avec la police, et sortirent judiciairement, sinon personnellement indemnes d'une lutte où ils mirent à de rudes épreuves la tolérance quelque peu dédaigneuse que la Révolution montra d'abord pour ses contradicteurs et ses détracteurs. Mais il n'y a rien qui irrite le lion comme le moucheron; le bourdonnement et les piqûres des frelons des *Actes des Apôtres* ne tardèrent pas à épuiser, à lasser la longanimité de leurs victimes. Aux époques où la popularité est le plus grand des honneurs, l'impopularité devient le pire des dangers et des crimes. Suleau et Champcenetz devaient l'apprendre à leurs dépens, et leur tragique sort dit assez celui qui était réservé à Tilly et à Rivarol, s'ils ne s'y fussent dérobés à temps.

Rivarol fut bientôt dégoûté, moins par son danger que par sa stérilité, de cette guerre de la violence, celle de l'ironie ne suffisant plus à la haine des uns ni au mépris des autres, et ne convenant guère à des adversaires invulnérables pour les flèches légères et qui ne sentaient que les blessures de la massue. On sent la trace de ce dégoût à l'effacement progressif de sa collaboration et à ses contrastes. M. Hatin n'a pas assez tenu compte dans son appréciation de cette lassitude, de ces variations de ton, de ces changements de rôle. Il range Rivarol parmi les plus spirituels, mais les plus frivoles défenseurs de la cause royale. Il le réduit impitoyablement aux succès de l'épigramme et de la parodie. S'il est incontestable que quelques-unes des plus piquantes épigrammes ou des plus malignes parodies du recueil attestent la griffe de Rivarol, qui raffolait de cette sorte d'espiègleries, il n'en est pas moins vrai, et on le reconnaît facilement à l'analogie des idées, au choix des citations, à la vivacité du tour, qu'il doit conserver le mérite de ces analyses serrées, de ces considérations élevées qui excusent et rachètent,

par places, l'abus d'un autre genre et d'un autre style. Mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher et de délimiter avec détail cette double collaboration, dont l'heureux contraste, dont la contradiction réparatrice permettent à Rivarol d'échapper à demi au juste reproche d'avoir gaspillé son talent et compromis sa réputation. L'esprit de ce recueil où il entre le plus de raison est de lui et porte sa marque.

Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à reconnaître la nécessité de s'arrêter sur une de ces pentes où l'on ne glisse pas longtemps sans tomber. Il sentit que de tels services nuiraient plus à la cause de la monarchie qu'à ses adversaires, et il ne résista pas à l'ordre émané, dit-on, de Louis XVI lui-même, qui opposa à ce débordement d'invectives le frein d'un *veto* cette fois décisif, et mit un terme trop tardif à cette guerre scandaleuse, à cette grêle d'épigrammes royalistes dont quelques-unes, maladroitement ou malignement dirigées, tombaient jusque dans les jardins de la monarchie elle-même. Le petit corps de tirailleurs trop avancés qui rédigeait les *Actes des Apôtres* fut licencié au moment où s'épuisaient à la fois les ressources de la subvention et les encouragements du succès. Il y a temps pour tout, et le moment du mépris était passé vis-à-vis d'adversaires qui étaient parvenus à se faire craindre. Il n'y avait plus moyen de se faire illusion, et ce n'est plus avec ces *foudres à deux sous* dont la boutique de Gattey au Palais-Royal recélait l'arsenal devenu ridicule, qu'on pouvait tenter d'arrêter une révolution qui poursuivait impassiblement ses progrès, maîtresse de tout, et en apparence encore maîtresse d'elle-même.

Rivarol, après avoir épuisé sans profit, sinon sans succès, les armes de la polémique sérieuse et celles de la polémique amusante, fut pris d'un ennui et d'un dégoût profonds, bien pardonnables à un homme qui avait prodigué la raison et abusé de l'esprit. Ce n'est pas avec une plume qu'on peut lutter contre les piques, et les piques allaient régner. C'est en vain qu'il avait essayé d'imposer les digues monarchiques à la liberté soulevée, et

de faire rentrer la Révolution dans le lit que lui avait préparé la royauté. C'est en vain qu'il avait cherché à donner des idées à ce parti conservateur qui n'avait pas même de volontés. Médecin qui se sent inutile, ami que sa franchise rend importun et sa hardiesse suspect, Rivarol, retiré tour à tour au château de Manicamp, chez son collaborateur et ami Lauraguais, puis, plus à portée de Paris et de l'occasion suprême, à Maisons, y attendit des événements qu'il n'était plus temps de prévoir, ni même de conjurer, mais dont on pouvait encore essayer de tirer parti. Il employa les loisirs inquiets de ces villégiatures errantes, pendant toute la fin de 1791, à correspondre avec M. de La Porte, intendant de la liste civile, et à transmettre, par son intermédiaire, au Roi les avis d'une expérience sans illusions et parfois sans scrupules, lasse des palliatifs et encline aux caustiques. Mais il ne fut pas longtemps à comprendre que le temps des conseils était passé sans retour comme celui des satires. L'irréparable décourage et l'inévitable atterre. Il y a des fautes dont on ne peut plus se moquer, des malheurs qu'on ne peut plus que plaindre. Entre la journée du retour de Varennes et celle du 10 août, il n'y a plus de place pour le rire. La fatalité, si elle est souvent odieuse, n'est jamais ridicule...

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails sur ces consultations *in extremis,* adressées à la royauté aux abois, parce que la lecture de ces Notes et de ces Mémoires, si elle abaisse quelque peu la figure du client, élève celle de l'avocat, et que si la dignité de celui qui reçut de tels conseils sans les suivre et peut-être sans les comprendre y perd, celle de celui qui osa les donner y gagne. Il n'y a là toutefois que des expédients, plutôt que des remèdes; mais c'est déjà quelque chose que d'avoir essayé de faire prévaloir sur les maladresses d'une partie abandonnée au hasard, et dont les tricheries de l'intrigue diminuaient encore les chances, les combinaisons raisonnées du jeu politique.

CHAPITRE III

RIVAROL AVOCAT CONSULTANT ET MÉDECIN *IN EXTREMIS* DE LA ROYAUTÉ.

Relations secrètes de Rivarol avec la cour, par l'intermédiaire de M. de La Porte. — Détails sur ce ministère *in partibus* où il succède à Mirabeau. — Entrevue avec M. de Malesherbes. — Rivarol ne se fait pas d'illusions sur l'ingratitude et même la stérilité de son rôle. — Extrait du *Journal politique national.* — Extrait des *Pensées inédites.* — Conseils de désabusé, trop clairvoyants et trop indépendants pour plaire et pour être suivis. — Le parti royaliste lui-même a gardé plus de rancune que de reconnaissance à l'auteur d'un système qui consistait à sacrifier les étais pourris de la monarchie, la noblesse et le clergé, à retremper l'autorité à ses sources nationales, à chercher dans le tiers état les éléments du nouvel ordre de choses. — Sel amer des consultations de Rivarol. — Il ne peut être goûté que par le comte de Provence. — Premier mémoire remis à M. de La Porte. — Rivarol entre dans son sujet comme dans un salon, avec une désinvolture cavalière des plus originales. — Son appréciation du caractère et du rôle de Necker. — Révélation curieuse sur un *parti décisif* proposé, dès les premiers jours de juillet, par Rivarol au maréchal de Broglie et à M. de Breteuil. — Le sacrifice des aristocrates. — Plan de Rivarol. — Lest inutile et dangereux à jeter à la mer. — Politique de roué, sagesse de corrompu. — Rivarol, dans ses conseils, est sans scrupules comme il est sans illusions. — Travailler l'Assemblée. — Perdre le duc d'Orléans. — Rivarol avoue n'avoir pas été inutile à la séparation de la duchesse et de son mari. — La banqueroute. — Résumé du plan de Rivarol : il s'agit, pour le Roi, de profiter du mal pour en faire sortir le bien, de sacrifier ses amis impuissants ou maladroits pour s'allier avec ses ennemis, de détourner, avec l'appui du peuple, la Révolution au bénéfice de la monarchie. — Politique paradoxale et aventureuse. — Machiavélisme frivole. — L'honnêteté de Louis XVI ne pouvait approuver ni appliquer les conseils de Rivarol. — Les Bourbons pédestres. — Note du 15 mai. — L'ordre par le désordre, la contre-révolution par la révolution. — Club ouvrier, rival de celui des Jacobins. — Note du 2 septembre 1791. — Singulière panacée de Rivarol. — Discours suprême. — Note du 4 septembre. — Toujours la régénération de la monarchie par une infusion de sang du tiers état. — Chimère de la contre-révolution par l'émigration et la coalition. — Clairvoyance implacable et prophétique de Rivarol. — Louis XVI ne doit plus être « le roi des gentilshommes ». — Abandonner la minorité et discréditer l'Assemblée, telle doit être, selon Rivarol, la politique du Roi. — Proposition de la création

d'un ministère occulte. — Dernière note du 30 septembre. — Sorte de démission. — Rivarol n'a réussi ni à être utile, ni à être agréable, ni à plaire, ni à servir. — En septembre 1791, il n'était plus possible de remonter le courant. — Trop tard! — Le plan de M. Du Bucq. — Rivarol prévoit où mènera le système de résistance du Roi « à la façon des corps mous ». — Capable de partager les périls d'une lutte, il se dérobe à l'humiliation d'une défaite sans combat. — Coup d'œil rétrospectif sur cette capitale et cette société que Rivarol, en émigrant, va quitter pour jamais.

Ces relations de Rivarol avec la cour, à titre de conseiller secret, *in partibus,* en quelque sorte, sont demeurées, à raison de leur nature même, et bientôt de leur danger croissant pour les deux parties, enveloppées, surtout à leur début, d'un certain mystère. Une première fois déjà, au temps où la royauté pouvait être encore ou croyait encore pouvoir être sauvée, Rivarol avait offert au Roi, sur la demande de M. de Malesherbes, des avis plus énergiques, plus sincères et plus désintéressés que ceux de Mirabeau. C'est du moins ce qui résulte d'un récit du prolixe Sulpice de la Platière, biographe peu autorisé, mais qui n'a fait peut-être que broder à l'excès un canevas authentique [1] :

« Un matin, on lui annonça M. de Malesherbes. Rivarol se leva avec respect. — Je viens, dit l'ex-ministre, de la part du Roi, vous proposer un rendez-vous avec Sa Majesté, pour ce soir, à neuf heures. Le Roi, plein d'estime pour vos talents, a cru, dans les circonstances difficiles où l'État se trouve, pouvoir les réclamer. — Monsieur, lui répondit Rivarol, le Roi n'a peut-être déjà eu que trop de conseils. Je n'en ai qu'un seul à lui donner : *S'il veut régner, il est temps qu'il fasse le roi; sans cela, plus de roi.* »

« Il fut exact au rendez-vous : — L'État est appauvri, Sire, dit-il; c'est là son côté faible. M. Necker est un charlatan. Son compte rendu est un trébuchet où la confiance se laisse prendre sans qu'il en résulte rien pour le bien de l'État. Les notables sont convoqués. Voilà bien des zéros pour une soustraction à faire. Songez-y bien, Sire, lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. Les parlements et les philo-

[1] *Vie politique, philosophique et littéraire de M. de Rivarol,* par Sulpice de la Platière. Paris, 1802, 2 vol. in-12.

sophes ont commencé le mal, les parlements surtout. Ils formaient, par esprit de corps, un faisceau d'égoïsmes qui contrariait presque toujours la puissance royale. Si j'avais été roi de France, je n'aurais pas exilé ces membres du Parlement, mais je les aurais fait conduire à Charenton, où on les aurait traités comme des esprits aliénés. Il vaut mieux, quand on est condamné à commander à un grand peuple, commettre une injustice apparente que de voir briser en ses mains le sceptre du pouvoir. La faiblesse est pire pour les rois qu'une tyrannie qui maintient l'ordre. Pour vous, Sire, il en est temps encore : *faites le roi !* »

Le récit de Sulpice de la Platière, évidemment *romancé*, ne nous inspire pas dans ses détails grande confiance ; mais il n'est que juste de reconnaître qu'au fond il n'a fait qu'amplifier un fait vrai, auquel Rivarol lui-même a fait allusion dans son *Journal politique national* (édit. de 1808, p. 237), et que les idées qu'il prête à Rivarol ne s'écartent pas de celles dont celui-ci a fait à plusieurs reprises publiquement profession [1].

Rivarol d'ailleurs ne se faisait pas d'illusions sur l'ingratitude du rôle qu'il s'était donné spontanément, avant qu'il lui fût confirmé par l'incertitude d'un prince en proie à toutes les fluctuations, et qui, sans confiance en lui-même, ne devait pas en avoir beaucoup dans les autres. Avant même de désespérer, alors qu'il se bornait encore à douter de l'efficacité des remèdes trop énergiques qu'il conseillait à un malade épris des palliatifs, l'auteur du *Journal politique national* déclarait, non sans quelque humeur et quelque amertume, s'attendre au

[1] « Dans les rois, la bonté ne convient qu'à la puissance, et il n'est plus donné à Louis XVI d'être bon. » (*Journal politique national,* édition de 1824, p. 248.) « Comme roi, Louis XVI mérita ses malheurs, puisqu'il ne sut pas faire son métier; comme homme, il ne les méritait pas; ses vertus le rendirent étranger à son peuple. » (*Pensées inédites*, 1836, p. 74.) « La Révolution n'est due ni à une cause méprisable, ni à l'excès de la tyrannie. Elle est due à la bonté et à la faiblesse de Louis XVI. » (P. 83.) « Un roi honnête homme et qui n'est que cela est un pauvre homme de roi. » (P. 113.) « Si Louis XVI était mort les armes à la main au 10 août, son sang eût bien autrement fécondé les lys. L'échafaud et le silence du peuple seront toujours flétrissants pour la nation, pour le trône, pour l'imagination même. » (P. 70.)

sort de tous les conseillers sincères, de tous les médecins véridiques, de tous les prophètes sans complaisance, c'est-à-dire au sort de Cassandre. Dès le 9 août 1789, il écrivait dans son *Journal politique national :*

« Quand la constitution aura redonné à l'autorité royale l'éclat et la vigueur nécessaires au bonheur public, nous verrons tous ces mauvais écrivains se retourner en faveur du Roi, lui demander des récompenses, et qui pis est, en obtenir; car on fait plus pour ceux qu'on craint que pour ceux qu'on aime. Ces fanatiques connaissent très-bien le cœur humain. Ils ont pris le parti coupable et nous le parti honnête ; ils sont pour les heureux et nous pour les malheureux ; d'où ils concluent qu'ils ont pris le bon parti et que nous avons pris le mauvais. Oui, sans doute, mais c'est le parti honorable. Nous le soutiendrons avec courage jusqu'au rétablissement de l'ordre ; et le même esprit qui nous fait braver les injures et les menaces de tant de furieux, nous fera supporter le silence et l'oubli des princes. »

Plus tard, dans ses *Pensées,* il n'hésitait pas devant cet aveu, d'une triste expérience : « Je m'attends à la méconnaissance des services rendus. » Donnons-nous, par quelques citations plus intéressantes pour l'appréciation de l'esprit et du caractère de Rivarol que pour celle de la situation qu'il juge avec tant de clairvoyance et d'indépendance, une idée de ces conseils de désabusé qu'il adressait à l'homme du monde le moins fait pour les goûter et pour les suivre. Nous comprendrons sans peine le peu de succès auprès de Louis XVI, et auprès du parti royaliste lui-même, qui en a gardé à Rivarol plus de rancune que de reconnaissance, le peu de succès de ces considérations d'une lumière crue et d'une franchise brutale, et de ce système qui consistait à renoncer aux anciens soutiens de la monarchie, la noblesse et l'Église, dénoncés comme « *pourris* », pour retremper l'autorité à ses sources nationales, et chercher dans les « éléments » du tiers état les étais indispensables d'une restauration solide. Cette régénération par le tiers, cette infusion d'un sang nouveau, cet avénement au pouvoir des classes moyennes ne pouvaient paraître à Louis XVI et à son entourage

que le pire des expédients, et l'homme assez hardi pour les suggérer ne devait obtenir que la faveur discrète et le sourire de malicieuse approbation d'un railleur et d'un sceptique comme lui, le comte de Provence, futur Louis XVIII. Lui seul pouvait trouver plaisir de dilettante à croquer le sel amer de ces consultations où des vues pénétrantes sur l'évolution nécessaire de la royauté sont justifiées par des considérations plus satiriques encore que philosophiques sur la décadence et la déchéance de la société jusque-là dirigeante et privilégiée.

Le premier de ces *Mémoires* remis par Rivarol à M. de La Porte, intendant de la liste civile, ou ministre de la maison du Roi, investi de la confiance de son maître et initié à tous les secrets du palais, qui s'inspirait sans doute de l'esprit de ces avis, mais qui dut être assez avisé pour ne les point remettre dans leur lettre stricte à leur adresse, est du 25 avril 1791. Rivarol entre dans son sujet comme dans un salon, et il aborde les problèmes de la situation avec une désinvolture, un ton décisif et cavalier très-caractéristiques, et qu'on trouverait divertissants en une matière moins grave :

« Quoique je ne fasse pas grand cas des conseils rétroactifs et de l'esprit *d'après coup,* je ne dois pas cependant négliger de faire un tableau raccourci de quelques faits importants qui ont influé sur l'état actuel du Roi et de la monarchie. Ce tableau servira : 1° à jeter du jour sur ce que j'ai à dire et donnera du poids au plan que je propose, en prouvant que mes idées s'enchaînent de loin, et tiennent également aux causes et aux effets de la Révolution ; 2° ce tableau prouvera qu'on a toujours conseillé au Roi des actes qui étaient forcés d'avance, ce qui lui a fait perdre l'à-propos de tous ses sacrifices. On ne saurait trop insister sur cette vérité, afin de renoncer le plus tôt possible à une politique si malheureuse. »

Rivarol, tel que nous le connaissons, n'était pas homme à ménager Necker, quoique tombé. De tout temps, aux popularités les plus excessives, les déchéances les plus excessives aussi n'ont-elles pas succédé? Le mépris de Necker, non moins aveugle que l'ancienne idolâtrie, faisait alors partie du com-

mencement de la sagesse, et tous les apprentis politiques se faisaient un devoir et un plaisir d'aiguiser, sur les débris de la statue renversée, de faciles épigrammes. Ce dédain avait l'avantage de poser son homme, et Rivarol, qui met sa coquetterie à ne point passer pour un débutant et à paraître n'en être pas à sa première ordonnance, ne s'est pas assez défendu de la tentation de décocher en passant à l'astre éclipsé un trait inutile. Tout ce premier travail de parade et de malignité sur lequel, comme sur un croquis préliminaire, Rivarol établira son tableau est d'un manége amusant :

« L'effroi de la banqueroute ayant nécessité un remède aussi violent que les états généraux, comment le Roi ne s'aperçut-il pas d'abord que M. Necker le trompait? Ce ministre avait dit et redit que la main seule de la nation pouvait combler le gouffre du *déficit,* et à peine les députés sont-ils arrivés, qu'il leur parle avec mépris de ce déficit et prétend le combler avec du tabac en poudre et autres ingrédients de cette force. N'était-il pas évident que ce ministre trompait ou le Roi ou les députés? *Je communiquai cette observation à M. le comte d'Artois, qui promit d'en faire part à Sa Majesté.*

« Le discrédit où tomba brusquement M. Necker, après son discours d'ouverture, était un accident heureux; on n'en profita point, et il ne fut renvoyé que deux mois après.

« On sait avec quel désavantage il a fallu que ce ministre, qui n'avait pas de plan, mourût peu à peu d'inaction. Comme il ne s'était précautionné que contre le Roi, il n'a pu résister aux attaques.

« Quant à la déclaration du 23 juin, n'est-il pas évident que si elle eût été donnée six mois auparavant, elle eût fait perdre non-seulement l'idée, mais jusqu'au désir des états généraux?

« *Vers les premiers jours de juillet, je proposai au maréchal de Broglie et à M. de Breteuil un parti décisif.* Je demandai qu'au moment même où l'Assemblée nationale disputait l'armée au Roi, Sa Majesté vînt elle-même à Paris lui disputer la nation. Qu'on juge de l'effet qu'eût produit l'arrivée soudaine et volontaire du Roi, proposant à l'Hôtel de ville les principaux articles d'une bonne constitution, et faisant lui-même une simple légitime de cadets aux prêtres et aux nobles, qui étaient alors les heureux aînés

de la nation. Cette démarche, soutenue de quelques distributions d'argent, aurait mis le Roi en état de sortir de Paris avec un cortége de vingt à trente mille hommes qui seraient venus à Versailles faire décréter par l'Assemblée ce qui aurait été décidé à l'Hôtel de ville par le concours de la nation et du Roi. *Le duc d'Orléans, à qui je fis craindre cette démarche* (*lorsque je vis qu'on y renonçait*), *en fut tellement effrayé, que l'abbé Sieyès m'a avoué que le duc de Biron et lui avaient vu le moment où ce prince allait se jeter aux pieds du Roi.*

« Si, au Champ de Mars, le Roi se fût avancé vers l'autel, et qu'après avoir prêté le serment, il eût dit à haute voix : « Je ne « suis pas le roi de Paris, mais le roi de France ; je veux m'accom- « pagner des fédérés et visiter avec eux mes provinces », il paraît certain que rien au monde n'eût arrêté l'enthousiasme des fédérés, que rien ne les eût séparés de la personne du Roi.

« Enfin, *j'ai dit à M. de Lessart,* le lendemain du jour où l'on illumina pour la convalescence du Roi, qu'il me *semblait urgent que Sa Majesté profitât de cette marque de tendresse publique* pour faire au peuple le sacrifice de tout ce qu'on appelle *aristocrates.*

« Ce sacrifice n'ayant pas été fait à propos est aujourd'hui plus nécessaire que méritoire. »

Après avoir ainsi examiné ce qu'on a fait, ce qu'on aurait eu raison de faire à propos, ce qu'on a eu tort de faire trop tard, et blâmé le système qui a prédominé dans le conseil du Roi, système qui consiste à n'abandonner une main que lorsque le bras est déjà gangrené, Rivarol prélude à l'exposition de son plan, en « disant un mot des aristocrates, dans leurs rapports avec la fortune publique et avec la situation particulière du Roi », et en expliquant pour quels motifs il conviendrait d'abord de jeter à la mer ce lest des castes privilégiées, devenu dangereux depuis qu'il est devenu inutile :

« Si tous ceux qu'on appelle aristocrates n'avaient fait la grande faute de vouloir résister, sans moyen, au torrent de la Révolution, ils auraient, comme le Roi, arboré la cocarde de toutes parts, prêté le serment, brigué et obtenu facilement toutes les places ; ils seraient aujourd'hui à la tête des départements et des districts ; ils domineraient dans tous les clubs, mèneraient le peuple à leur gré, etc. ; mais il fallait pour cela concevoir un plan et le suivre ;

tandis que les uns se sont enfuis, les autres se sont déclarés contre la cour, et la troisième partie, qui ne l'a pas quittée, lui a été plus funeste que ses plus ardents ennemis. Quand le vaisseau périt, si tout le monde se jette dans la chaloupe, elle périt aussi; d'ailleurs, le Roi, ayant pris le parti de la douceur et de l'acquiescement à tout, ne devait pas rester avec les vaincus. C'est réunir tous les inconvénients.

« Aujourd'hui, les aristocrates prononcés ne sont bons à rien pour s'être trompés sur tout; ceux qui sont restés passent leur vie à Paris, autour de trois mille tapis verts, et se consolent par la perte de leurs écus de celle de leur existence. Placés tous les jours entre le sabre et le râteau, ils ont des bals et des concerts, et plus touchés de la rigueur de l'hiver que de la rigueur des circonstances, leur unique chagrin est de prévoir qu'il n'y aura pas de glace l'été prochain. En tout, la corruption a des effets plus cruels que la barbarie. Les aristocrates ont succombé sous les démocrates par la raison qui fit tomber les Gaulois et les Romains sous les fondateurs de la monarchie. Règle générale : toutes les fois qu'on est mieux chez soi que dans la rue, on doit être battu par ceux qui sont mieux dans la rue que chez eux. C'est le principe des révolutions et même des conquêtes. »

Rivarol, après ces considérations qui témoignent de peu d'illusions, arrive à l'exposition de son plan, qui témoigne de peu de scrupules. Il est évidemment de l'école de ceux qui pensent que la fin justifie les moyens, et que dans le maniement des hommes la probité est une duperie. La politique de Rivarol, comme sa morale, se ressent de son temps : c'est de la politique de roué, de la morale de corrompu. Il ne le nie point, et s'en excuse sur l'exemple de ses adversaires, voilant des couleurs du patriotisme et du désintéressement des projets qui ne sont ni patriotiques ni désintéressés. Mais cette excuse n'est pas de celles qui valent une raison. Ces réserves faites, voyons par quelle série de déductions il démontre au Roi qu'il doit *travailler* non sur l'Assemblée, mais sur le peuple :

« J'ai écrit quelque part[1] qu'à l'ouverture des états généraux, le Roi

[1] Dans le *Journal politique national.*

ayant parlé du malheureux état des finances, M. Necker de sa vertu, et les troupes n'ayant paru que pour désobéir, l'Assemblée perdit en un jour l'espoir d'être corrompue et la crainte d'être réprimée. Ils ont détruit bien des choses à regret et contre leur envie. Depuis cette époque, l'Assemblée a paru faire exécuter toutes ses volontés au Roi, mais au fond elle exécutait elle-même toutes les volontés d'une puissante cabale qui soulève et calme le peuple à son gré; de sorte que si le Roi est forcé par l'Assemblée, elle est déjà forcée par la populace. L'Assemblée n'est donc pas plus libre que le Roi; ce n'est donc pas sur l'Assemblée qu'il faut travailler, mais sur le peuple; et pour en venir à bout, il faut s'appliquer à détruire la cabale qui forme les tempêtes populaires, rassemble les nuages et les excite quand il lui plaît... »

Pour détruire la cabale, Rivarol a des moyens à lui, « compliqués, mais sûrs », qu'il se réserve d'expliquer de vive voix. Il ne dissimule pas le principal, qui peut donner une idée des autres.

« Perdre le duc d'Orléans, c'est d'abord à quoi il faut viser. La séparation de la duchesse, *à laquelle je n'ai pas été inutile,* est déjà un grand pas. Elle a affaibli le crédit du duc, et lui rend les emprunts plus difficiles.

« Pour démasquer et perdre entièrement le duc d'Orléans, il faut donc travailler sur le menu peuple.

« On aura tous les petits et les gros bourgeois, une fois qu'on aura la canaille. La boue, sous Louis XVI, est la même que sous le roi Dagobert; sans compter que c'est avec elle qu'on a toujours bâti les empires.

« Il faut bien se répéter cette grande vérité : que *la monarchie recommence.* Il faut donc recourir aux éléments, c'est-à-dire tirer du tiers état le parti qu'en ont tiré les premiers rois de France. Si tous les partis qu'on a pris jusqu'ici ont été mauvais, c'est qu'on ne touchait pas à la racine du mal.

« Les moyens que je développerai ne seront pas extrêmement chers : c'est avec des oignons qu'on a bâti les pyramides d'Égypte.

« Quand le duc et son parti seront absolument détruits, et le peuple tranquille, le trône, n'étant plus assailli par des orages répétés, reprendra plus d'éclat et de stabilité. Le temps amènera des chances heureuses, soit que cette législature se prolonge, soit

que nous en ayons une autre. Mais il ne faut pas se laisser surprendre par la seconde comme on l'a été par la première.

« J'expliquerai mes idées sur la banqueroute, qui est inévitable, et je prouverai que ce malheur peut avoir les plus heureux effets pour la tranquillité publique, si le gouvernement y est bien préparé ; j'espère aussi que nous pourrons mettre le Roi en état d'être accusé par son peuple d'avoir trop laissé affaiblir l'autorité; ce sera une belle époque de la vie du Roi, quand la France entière le priera de resserrer le gouvernement, qui est louche, diffus et absolument sans nerf. »

Tel est, dans ses lignes fondamentales, car les détails changeront seuls désormais, le plan que Rivarol expose sans sourciller. Il s'agit pour le Roi de profiter du mal pour en faire sortir le bien, de tirer parti des circonstances contraires en se les appropriant, de sacrifier ses amis impuissants ou maladroits pour s'allier avec ses ennemis, de prendre la tête du parti dominant pour se servir de sa victoire, de venir au secours du plus fort; en un mot, de détourner, avec l'appui du peuple, la révolution au bénéfice de la monarchie, sauf à jeter en proie au tiers état la dépouille d'éléments sociaux usés et qui ont fait leur temps, la noblesse, Rivarol n'hésite pas à le dire, et le clergé, il n'ose que le sous-entendre, en raison sans doute des scrupules bien connus de Louis XVI sur ce point.

Il est facile de voir combien Rivarol, si impitoyable dans ses railleries sur l'optimisme de Necker ou les calculs timorés de M. de Montmorin, dépasse lui-même la mesure dans le sens contraire et cède à l'attrait d'une politique paradoxale, chimérique, aventureuse, romanesque. En admettant même que les circonstances pûssent favoriser les hypothèses dans lesquelles se complaît, se mire son machiavélisme frivole, le principal élément de succès, la carte maîtresse de son jeu quelque peu biseauté lui faisait défaut, puisque son plan ne pouvait être mis à exécution que par un prince incapable de l'appliquer, incapable de l'approuver, trop lent et trop lourd pour se plier aux combinaisons de cette subtile escrime d'intrigue et de ruse, trop honnête aussi, disons-le à son éloge, pour employer

non pas seulement à son triomphe, mais même à son salut, l'art des perfidies utiles et des stratagèmes déloyaux. Louis XVI n'était ni une intelligence supérieure, ni une volonté énergique; c'était une incorruptible conscience. Cette politique d'à-propos, d'occasion, d'expédient, de fraude habile, de tricherie heureuse, d'escamotage audacieux, ne pouvait convenir à la faiblesse, à la bonté, à la vertu de ce Bourbon pédestre, né pour les devoirs domestiques et les plaisirs agrestes, qui n'avait rien gardé de cet entrain à tirer l'épée ou à sauter à cheval d'une race autrefois séduisante, militante, et en lui tombée à l'embonpoint fatal, à la mortelle inertie.

Pour mener cette existence de *cheval-léger* politique, telle que l'esquissait Rivarol, pour ne perdre ni la tête, ni le cœur à cette vie aléatoire, à cette série hasardeuse de coups de main, de coups de théâtre, de coups de dés, il aurait fallu à Louis XVI... tout ce qu'il n'avait pas : cette souplesse de conscience, cette patience de génie, cette jovialité d'esprit qui ont tout rendu facile aux parvenus de la fortune, aux favoris du succès, au Henri IV de *Paris vaut bien une messe,* et au Frédéric de la conquête de la Silésie et du partage de la Pologne. Mais pour confisquer des provinces, et profiter même des batailles perdues, pour faire impunément, comme Henri IV, ce qui coûta la vie à son prédécesseur Henri III, et ce qui lui réussit, pour dissoudre la Ligue en l'absorbant, et pour réduire les protestants ses amis à leur droit et à leur devoir, il faut savoir vouloir, parler, agir avec cet à-propos égoïste et ce prestige parfois cynique qui fondent les empires et les dynasties, et non consulter, temporiser, tergiverser, s'obstiner à ces nobles répugnances, à ces effarouchements vertueux qui les perdent ou du moins ne les sauvent pas. Rivarol l'avait dit crûment, *c'est avec la boue qu'on a toujours bâti les empires;* il n'ajoutait pas que trop souvent cette boue est pétrie avec les larmes et le sang d'indispensables victimes.

Mais ce que comprend un prince politique, un prince militaire, ne pouvait qu'offusquer et que scandaliser un prince

dévot, devant lequel Rivarol continua fort inutilement ses prestigieux exercices, et tira sans profit la poudre de ces feux d'artifice paradoxaux, desquels tombe souvent une sorte d'étincelante poussière de vérité.

Dans sa note du 15 mai 1791, poursuivant l'exposé de son système d'ordre par le désordre et de contre-révolution par la révolution, il propose l'institution d'un club ouvrier, rival des Jacobins.

« Il ne faut pas beaucoup de sagacité pour découvrir les causes de la tranquillité momentanée de Paris : l'exécution de la loi martiale, la dispersion des républicains et des factieux, et plus que tout cela, une méfiance prodigieuse jetée dans tous les esprits. Du jour où la scission du club des Jacobins a partagé les affections du peuple, en divisant ses anciennes idoles, les bourgeois et la garde nationale se sont rangés du côté des Feuillants et de la majorité de l'Assemblée ; le petit peuple et les factieux n'ont pour eux que les Jacobins et quelques députés républicains.

« Il est difficile que cet état dure ; il est trop violent, et le peuple, qui accorde si aisément sa faveur et presque jamais sa confiance, peut être soulevé d'un moment à l'autre contre l'ordre qu'on cherche à établir. Les efforts et les intrigues des factieux pourront bien n'être pas toujours réprimés.

« J'ai donc pensé que pour maintenir la paix dans Paris et déjouer ces clubs factieux qui peuvent troubler en un instant plusieurs départements, il fallait établir un club des ouvriers, sous les conditions suivantes :

« Il est évident que c'est un moyen efficace pour diriger vers l'ordre et la Constitution ces esprits grossiers ; que ce moyen n'est pas moins efficace pour découvrir les intrigues et les plans de ceux qui tentent de soulever les ouvriers et de remuer le fond du peuple, et qu'enfin on peut, une fois le club organisé, se servir de cette grande machine pour produire les effets les plus importants et peut-être les moins attendus.

« Il me paraît instant de monter ce club : le moment d'indécision où se voit le petit peuple est favorable... »

Cependant, tandis que Rivarol écrivait, les événements marchaient, avec cette logique impassible et cette cruauté aveugle

que les commotions sociales semblent emprunter parfois aux révolutions de la nature. La fuite et le retour de Varennes, puis l'acceptation de la Constitution, achevaient à la fois dans Louis XVI la déchéance morale de l'homme et du roi. A un an de là, il ne demeurait plus dans le roi détrôné que l'homme à tuer. Et c'est le 2 septembre 1791 que Rivarol suggérait à son infortuné client, comme remède suprême, comme panacée de salut, quoi? un discours. Hélas! le temps des discours était passé. Ce n'est pas avec des fleurs de rhétorique qu'on arrête les torrents débordés et qu'on conjure la foudre.

Quoi qu'il en soit du remède, puisque nous jugeons le médecin, écoutons-le, exposant son plan de révolution oratoire après son plan de contre-mine parlementaire, et voyons si son projet de discours offrait plus de chances de succès que son projet de club.

« J'ai songé aux moyens dont le Roi pourrait se servir pour regagner l'opinion et même l'affection publique, et je n'en ai pas trouvé de meilleur que le discours que voici... Je le soumets à vos réflexions; mais s'il faut que je vous parle en conscience, je crois qu'il faut être ennemi du Roi et du sens commun pour ne pas conseiller à Louis XVI la publication de ce discours, dans les quatre ou cinq premiers jours qui suivront cette acceptation de la Constitution. Car vous n'ignorez pas, monsieur, qu'une partie de la nation accuse le Roi d'imbécillité pour avoir tout sanctionné, et que l'autre l'accuse de fausseté pour avoir protesté. A quoi sert de se dissimuler la situation du Roi dans l'opinion publique? A quoi servirait de ménager les termes? Son esprit et son cœur sont également inculpés. Ce discours, dont la première partie est un mouvement, et la seconde un aveu raisonné, peut lui ramener les têtes les plus rebelles... »

Or, en lisant ce discours trop vanté par son auteur et destiné à « porter le coup le plus sensible » aux Jacobins et à assurer la victoire de la monarchie constitutionnelle, il nous paraît n'avoir été jamais capable que de « porter le coup le plus sensible » au prestige déjà si affaibli du prince qui l'eût récité.

Après avoir en effet prononcé, en montant sur le vaisseau de

la Constitution, pour s'en faire le pilote, des paroles imitées de celles de Louis XIV à Villars, mais auxquelles eussent manqué par trop, dans la bouche de l'orateur chargé de ce rôle, l'accent héroïque qui fait sortir la victoire de la défaite et fait succéder Denain à Malplaquet : « Allons, Français, essayons-nous, engageons-nous sur des mers inconnues, et s'il faut périr, périssons ensemble », Louis XVI eût profité de l'occasion pour « avouer à la France et à l'Europe entière deux erreurs fondamentales qui ont décidé de son sort et de celui de l'État ». Ces deux erreurs ont été : « l'une, d'appeler la démocratie au secours de la monarchie, et l'autre, de sanctionner aveuglément tous les décrets de l'Assemblée ». Par sa première erreur, il hasardait l'État; « par la seconde, il avait compromis sa raison et son caractère ». Vraiment le jeu d'esprit passe les bornes de la fantaisie permise, et l'on se demande par suite de quelle illusion ou en vertu de quelle gageure Rivarol a pu penser que de tels aveux pouvaient rehausser le caractère du Roi et fortifier son autorité. Je sais bien qu'un roi peut confesser impunément ses torts dans le passé, mais c'est quand le présent lui a donné raison. Frédéric victorieux, et la preuve une fois faite de son courage, a pu se vanter d'avoir eu peur, et n'y a rien perdu de sa gloire. Henri IV a pu avouer des faiblesses et des fautes sans inconvénient pour sa dignité et pour sa puissance, parce qu'il les avait d'abord assurées par ses exploits et ses belles actions. Malheureusement pour Louis XVI, s'il n'avait à se reprocher aucune des fautes qui n'ont pas empêché Henri IV et Frédéric II de mériter le titre de *grands,* ses vertus n'étaient pas de celles qui permettent de l'obtenir. L'aveu de ses faiblesses passées n'eût donc servi qu'à l'affaiblir davantage. De telles confessions publiques ne fortifient que les forts et ne profitent qu'aux triomphants.

C'est donc en vain que Rivarol insistait, dans sa note du 4 septembre, sur les avantages de son projet de discours; mais ce n'est pas sans raison qu'il continuait de préconiser son système, qui, appliqué à temps et par un autre prince, n'eût

pas été sans doute complétement stérile, de régénération de la monarchie par une infusion du sang du tiers état. Il le développait de nouveau en ces termes :

« Nous voyons dans l'histoire que les rois de France ont toujours péri ou se sont toujours conservés par la *partie forte* de leur temps.

« La reine Brunehaut périt pour avoir commencé de trop bonne heure l'ouvrage de Louis XI, c'est-à-dire l'abaissement des seigneurs. Clotaire fut obligé non-seulement d'abandonner son aïeule, mais de la dénoncer lui-même aux seigneurs, qui étaient tellement la *partie forte* du temps, qu'ils pouvaient détrôner les rois et dépouiller l'Église impunément.

« Sous la seconde race, les évêques se trouvaient la *partie forte :* aussi, pour n'avoir pas su se coaliser avec eux, les descendants de Charlemagne furent déposés par eux. Louis le Débonnaire et un de ses enfants avouaient ne tenir leur sceptre que des évêques.

« François Ier et Henri IV se disaient les premiers gentilshommes de leur royaume, et cette phrase, qui perdrait à jamais Louis XVI, leur réussit à merveille, parce que ces rois, embarrassés dans des guerres malheureuses, ne pouvaient régner que par la noblesse, qui était la *partie forte,* et qui dominait dans les armées et dans le reste de l'Europe par cet esprit de chevalerie qui n'existe plus.

« Louis XIII et Louis XIV ayant réuni tous les pouvoirs, et donnant à leur peuple la brillante et coûteuse distraction des victoires et des grandes entreprises, ne laissèrent pas de dominer par la *partie forte* de leur temps, je veux dire par la noblesse et par l'Église réunies.

« L'argent ayant enfin tout égalé, parce que tout courait après lui, Louis XV a vécu nonchalamment des miettes de la table de Louis XIV, et ce qu'il en restait n'a pu conduire Louis XVI jusqu'à la quinzième année de son règne.

« A cette époque, les esprits n'attendaient qu'un prétexte pour remuer : la crainte de la banqueroute l'a fourni et a forcé les États généraux. Dès ce moment, il y a eu transport de souveraineté, etc...

« Voilà ce qu'il fallait bien voir à l'ouverture des états généraux, et si le Roi avait été conseillé d'après ces faits et aperçus, il n'est pas douteux que Sa Majesté n'eût renoncé à l'appui de l'Église et de la noblesse, pour régner désormais par la *partie forte,* je veux dire par les maximes populaires ; car, après tout, il faut que le

royaume soit régi, c'est-à-dire que le roi règne; il faut que le vaisseau aille, quelque vent qui souffle. Quand un appui de la monarchie est pourri, il faut qu'elle en choisisse un autre. Or les nobles et les prêtres ne pouvaient rien pour la royauté, puisqu'ils ne pouvaient rien pour eux-mêmes... Le Roi ne pouvait donc s'appuyer sur eux sans tomber avec eux... »

Examinant les deux inconvénients majeurs, les deux périls principaux, au dehors et au dedans, de la situation du Roi, 1° les clubs, 2° les émigrants, Rivarol traitait déjà sans ménagements les illusions et les préjugés de l'émigration. Sur ce point, comme sur quelques autres, sa clairvoyance, bien loin d'être en défaut, devance l'expérience. Jamais la chimère de la contre-révolution par l'émigration et par la coalition n'a été mieux pénétrée et démasquée.

« Les émigrants, sans s'en douter, ont donné jusqu'ici un grand degré d'énergie à l'Assemblée; ce sont les terreurs qu'ils inspirent qui rallient tous les cœurs et tous les esprits autour du corps législatif. En effet, si les émigrants étaient rentrés depuis six mois, et si les Français étaient sans crainte à cet égard, il n'est pas douteux que l'Assemblée nationale n'eût éprouvé de grandes avanies depuis longtemps, et ces avanies auraient tourné au profit du trône... J'observerai encore, au sujet des émigrants, que les princes sont peut-être plus séduits par les propos de cette noblesse ardente qui les environne et par la tournure héroïque et romanesque que leur donne leur position, que par les promesses des puissances étrangères. Car, comment M. le comte d'Artois sera-t-il jamais bien sur des véritables intentions de l'Empereur et du roi de Prusse? Il est plus que probable que ces puissances n'accorderont aux princes émigrés (si elles accordent quelque chose) qu'un secours au-dessous d'une si vaste entreprise; elles donneront de quoi tourmenter la France, et non de quoi la retourner. D'ailleurs, quand même les puissances étrangères seraient magnifiques dans leurs dons et fidèles dans leurs intentions et dans leur conduite, quand même les princes français, après avoir renversé tout obstacle, entreraient triomphants dans Paris, il me semble que leurs embarras commenceraient le lendemain de leurs succès : ce n'est pas tout de vaincre, il faut régner, et pour régner, il faut payer. Que serait le Roi avec cette noblesse qu'il faudrait remplumer, avec ce clergé qui rede-

manderait ses bénéfices, avec tout l'ancien *déficit* et près de deux milliards de bons ou de mauvais papiers qui circulent dans le royaume?... »

Rivarol insiste avec force, à propos de l'émigration, sur ce point, que Louis XVI ne doit plus être considéré ni par ses ennemis ni par ses amis, qui en abusent également, comme « *le roi des gentilshommes* ».

« Grande leçon pour tous les rois! Ils ne doivent envisager que leur trône et leur descendance. Tout ce qui compromet la royauté doit leur être ennemi. Un roi n'est ni prêtre, ni évêque, ni gentilhomme, ni peuple; *il est Roi,* et tous les moyens qui maintiennent la forme monarchique sont ses moyens. Sa Majesté ne peut maintenant gouverner l'État que par le moyen populaire d'un corps législatif; mais elle le peut avec une force et un bonheur proportionnés à l'habileté de ses ministres. »

Tout cela est juste dans le détail, sinon dans l'ensemble, et permet de reconnaître que Rivarol voit bien les petits obstacles, les petits moyens, les petits ressorts, car pour ce qui est des difficultés suprêmes ou des ressources décisives de la situation, il s'entête toujours à voir la solution et le succès dans la prise de possession par le Roi de la direction des forces révolutionnaires, mais il n'indique pas assez comment il pourra s'emparer de cette direction et y suffire.

« Le seul moyen de servir la raison dans les temps de fougue et de folie, c'est de paraître l'abandonner. En un mot, le Roi peut, en se rangeant avec système et par un esprit de suite du côté de la force, la ramener aux pieds de la raison, parce que Sa Majesté, en se rangeant du côté dominant, en paraîtra mieux à sa place; un roi n'est en effet que le chef du plus fort, et c'est parce qu'il se fait le chef du plus fort qu'il devient enfin le protecteur du plus faible... »

Pour en arriver là, selon Rivarol, « pour gouverner un royaume dans la situation où se trouve la France, et pour le gouverner à la place où se trouve le Roi, il faut : 1° juger cette double position avec un esprit politique et non dans des vues

simplement honnêtes ou religieuses ; 2° se donner tous les moyens de force qui restent à l'État ».

« Car, d'un côté, l'Assemblée nationale ne demanderait pas mieux qu'on l'accusât toujours d'avoir détruit la noblesse et le clergé, puisque c'est par là qu'elle a triomphé de tout, et enchanté le peuple ; de l'autre, la minorité ne demanderait pas mieux que le Roi se perdît comme elle, avec elle et pour elle. Mais est-ce à un roi à se laisser ravir l'amour de son peuple, et son repos et sa liberté même, par l'insolence d'une majorité, ou l'impolitique d'une minorité? Cette minorité voudrait-elle engager le Roi à aller quêter dans les cours de l'Europe des forces qu'il peut trouver dans sa patience et son habileté ? La minorité devrait savoir que si le Roi se fait victime lui-même, il n'en sauvera pas une. Un mouton n'a jamais sauvé un autre mouton des dents du loup. »

Abandonner la minorité, la répudier et discréditer l'Assemblée, telle doit être la politique du Roi.

« En morale, on périt par des crimes, et en politique, par des fautes. L'Assemblée nationale, qui a réussi par les uns, périra par les autres. Il ne faut donc pas lui reprocher ses crimes, mais il faut bien exposer ses fautes, et les mettre dans le plus grand jour. Le Roi, comme un musicien habile, doit toucher l'instrument qui lui est confié, et à force d'en tirer de faux accords, bien prouver qu'il est mauvais et en dégoûter la France...

Ces fautes de l'Assemblée, Rivarol les énumère et en distingue surtout deux.

« Un grand principe en politique, c'est qu'il faut, quand le premier moteur d'un État est simple, que ses agents soient composés; mais quand le premier moteur est composé, il faut que ses agents soient simples. Ainsi le sénat de Rome n'envoyait pas d'autres sénats pour gouverner les provinces; il envoyait des consuls, des proconsuls, des questeurs, et toujours des agents simples. Mais l'Assemblée nationale a rempli le royaume de petites assemblées nationales (les directoires de départements, de districts). Il y a superfétation de démocratie dans son ouvrage... Voilà un principe incontestable, et c'est une des plus grandes fautes de l'Assemblée que de s'être laissé emporter par la popularité, au point de

mettre des assemblées partout. Il en résulte que tout se passe en délibération dans l'État, et qu'il n'y a pas d'action. Chacun propose, chacun empêche, personne n'exécute, personne n'obéit, et on pourrait dire que l'État est malade d'une souveraineté rentrée. C'est aux ministres à montrer à chaque instant le jeu de la machine arrêté, et à le montrer avec éclat, et cependant ils ne le font pas.

« Un second principe en politique, c'est qu'on n'obtient pas, dans deux temps différents, le même effet de la même cause, et qu'il faut savoir changer d'instrument. Ainsi, le ciseau qui a fait la statue, la gâterait, si on continuait de s'en servir. Mais l'Assemblée nationale n'a pas su se défaire à propos des clubs qui, lui ayant d'abord ébauché son ouvrage en soulevant les peuples, sont aujourd'hui en état de renverser ce même ouvrage en continuant de soulever le royaume. Et non-seulement elle n'a point aboli les clubs, mais elle leur a livré l'armée, et toute discipline est perdue. Les clubs influent également sur les tribunaux, et toute justice est arbitraire... »

Les ministres, loin de protester, loin de dénoncer, loin de punir, se sont tenus silencieux ou inertes; le motif en est que « depuis la responsabilité, les ministres ne sont plus les ministres de Sa Majesté, mais ceux de l'Assemblée ».

« Cette loi de la responsabilité a changé complétement leur nature. Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. L'Assemblée les fait payer, l'Assemblée les fait renvoyer. En un mot, ils ne sont pas plus pour le Roi aujourd'hui qu'ils n'étaient autrefois pour le peuple. D'ailleurs, quand il y aurait un ministre attaché à la personne de Louis XVI, il serait nécessairement infidèle au monarque, faute d'être fidèle à ses principes : de l'attachement sans système, c'est du cœur sans esprit. »

Et quel moyen suggère Rivarol pour triompher de cette inaction, pour aiguillonner cette timidité ministérielle? Un ministère occulte, un conseil privé et secret, « lequel, n'étant pas glacé par les frayeurs de la responsabilité, et ayant un système suivi de principes et d'action, sera en état de mieux juger les mouvements du royaume et de l'Assemblée nationale. Ce conseil préparera le travail des ministres, et c'est d'après

ce travail que Sa Majesté prescrira aux ministres ce qu'ils auront à dire dans l'Assemblée. »

Ces ministres réduits au rang de sous-ministres, de porte-paroles de ce conseil de derrière, seul investi de la confiance et de l'autorité, c'est là un expédient tout à fait paradoxal, tout à fait illusoire, et dont la découverte ne donne pas de Rivarol, restaurant ainsi la plus fâcheuse tradition, plagiant la pire combinaison du règne de Louis XV, ce ministère occulte, cette diplomatie secrète dont les agitations sont demeurées si stériles, l'idée d'un homme pratique, d'un homme de gouvernement. Le fait est qu'il était plutôt fait pour la polémique et la critique politique, que pour le gouvernement. Il était trop théoricien, trop philosophe; il était aussi trop absolu, trop sincère, et il ne tarda pas à se convaincre, à la fin de ce mois de septembre 1791, mois de villégiature et de solitude, où il consacra si ardemment ses facultés à l'étude des maux de la chose publique, et des moyens d'y remédier, au milieu du spectacle de cette nature, « dont toutes les opérations sont si éclatantes et dont les ressorts échappent si bien à tous les yeux », que le souverain auquel il s'adressait n'était pas celui qu'il lui aurait fallu pour comprendre l'exemple et appliquer la leçon de la nature.

Il écrivait à M. de La Porte, le 30 septembre, une dernière note dont le ton de désabusement mélancolique et d'ironique découragement fait une sorte de démission :

« .....Je me souviens toujours de l'inutilité de mes observations, à l'ouverture des états généraux, quand l'Assemblée, tirée en sens contraires par quelques factions encore faibles et timides, ne demandait qu'une main un peu ferme pour être dirigée; je n'espère pas un plus heureux succès pour mes réflexions actuelles...

« .....Il y a une fatalité attachée à notre nature : c'est que tout favorise en nous la maladie dont nous devons périr, nos aliments, nos goûts, nos habitudes, et jusqu'à nos raisonnements; mais la raison, quand elle se présente, est toujours traitée de médecine.

« Deux choses me paraissent devoir empêcher Sa Majesté de tirer une conséquence pratique des Mémoires soumis à ses

réflexions et doivent aussi l'empêcher d'adopter un système suivi : d'abord, les souvenirs d'une vie passée dans un ordre si différent de celui qui existe, et en second lieu, les services rendus par la coalition de quelques députés de la première législature avec les ministres.

« En effet, le Roi, ayant été élevé par la noblesse et avec la noblesse, n'a pu tout à coup se détacher des intérêts, des passions et des maximes de cet ordre, et cela est naturel...; mais dans la personne de Louis XVI, le roi devrait l'emporter sur l'homme : Alexandre abandonna les Grecs dès qu'il se vit roi de Perse.

« Quant à la coalition de quelques députés avec le ministère, je me contenterai d'observer que MM. Thouret, Chapelier, Barnave, etc., ne peuvent, dans les conseils qu'ils donneront, que ménager leur ouvrage, et apprendre aux ministres à masquer les défauts de la Constitution ; ils passeront leur vie à lécher l'ours, ce qui est absolument contraire au système qu'il faut adopter, si on veut nous tirer de l'anarchie où nous sommes. D'ailleurs, ces hommes-là, s'étant décriés par les derniers décrets qui sont emportés, ont perdu la popularité et ne peuvent influer en aucune manière sur la nouvelle législature, qui, étant le produit de tous les clubs du royaume, est arrivée absolument armée contre eux. J'ajouterai à cela qu'aucun de ces messieurs n'est redoutable hors de la tribune : c'est de leurs poumons que dépend leur empire. »

Rivarol est dans une disposition trop pessimiste, aiguisant sa clairvoyance dans l'amertume, pour se faire illusion sur les dernières réjouissances de Paris et les succès populaires de Leurs Majestés, à la suite de l'acceptation de la Constitution. Il pense que ce regain de popularité sera vite épuisé, qu'il n'a pas de racines durables, que la majorité des aristocrates est aussi consternée de l'acceptation du Roi que tous les démocrates, et « que divisés par ce motif, ils s'unissent par la pas-« sion. En un mot, le Roi peut dire qu'il aura à combattre, « auprès de son peuple, les démocrates, les aristocrates, les « départements, les clubs et les *ministres,* comme autrefois « le peuple avait à combattre, auprès du Roi, les comman-« dants, les intendants, toute la cour, et toujours les mi-« nistres. »

Voici la conclusion de Rivarol, quelque peu épigrammatique, et qui se ressent de la déception de ces échecs que des événements trop prévus se chargeront de venger :

« Heureux les rois qui savent prendre les conseils amers, et garder un conseiller qui déplaît ! Chercher un ministre agréable, c'est comme si on voulait une maîtresse *femme d'État.* »

Rivarol, dans ce rôle de conseiller, un peu usé et discrédité par la banalité des nombreux prétendants qui s'y étaient essayés avant lui, et s'y évertuèrent encore, n'avait réussi ni à être agréable, ni à être utile, ni à plaire, ni à servir. S'il eut un moment quelque humeur de sa disgrâce, il n'y persista sans doute pas ; car si bientôt les événements se chargèrent de justifier ses prévisions, ils ne furent pas sans doute aussi sans excuser quelque peu à ses yeux Louis XVI de n'avoir rien fait pour lutter contre eux. Il reconnut sans doute que cette attitude passive et résignée, qui n'était que trop dans le caractère de l'homme, s'expliquait aussi par le sentiment et le pressentiment de l'inutilité de la résistance. En septembre 1791, était-il encore possible de remonter le courant de passions et d'idées qui précipitait tout aux extrêmes, de fonder un régime durable sur l'alliance du roi et de la nation, sur le paradoxe de la démocratie royale? Nous ne le pensons pas. Il était trop tard. On ne réalise pas l'impossible ; on ne répare pas l'irréparable. En tout cas, si la monarchie pouvait alors encore être sauvée, ce n'est point par un plan comme celui de Rivarol, quoiqu'il valût mieux à coup sûr, et témoignât de plus d'intelligence de la situation que celui que M. du Bucq, par exemple, un des oracles de la réaction, résumait dans cette non moins prétentieuse que sentencieuse formule : *Empêcher le désordre de s'organiser*. Cela est à merveille ; mais il manque toujours à de pareilles recettes l'occasion et la manière de s'en servir. Les combinaisons imaginées par Rivarol, sa proclamation aux Français, son club ouvrier, son conseil secret supportent au moins la discussion, si elles n'emportent pas l'approbation. On trouve dans ses *Mémoires* des vues originales,

personnelles, piquantes, qui attestent la clairvoyance hardie d'un conservateur sans illusions, sans préjugés ; mais les expédients qu'ils suggère sont d'un désabusé et précisément pour cela n'inspirent pas la confiance qu'il ne ressentait pas. Sa politique, nous l'avons déjà dit, est de la politique théorique, spéculative, métaphysique. Il n'a que des idées à oppposer aux faits; mais des idées ne sont pas des moyens; et ce n'est pas par des discours, mais par des actes, qu'on peut dominer et changer le cours des révolutions. Il y a des nœuds que toute l'habileté du monde ne dénoue pas, et que la force peut seule trancher.

Louis XVI, nous l'avons dit, et c'est en cela que la sagacité surtout de Rivarol nous semble en défaut, car, par excès de zèle ou de confiance en lui-même, il lui était permis de se tromper sur la situation, mais il n'aurait pas dû se tromper sur le Roi, était le prince le moins fait pour appliquer les remèdes indiqués par son trop hardi et trop tardif conseiller, et même pour les comprendre. Toute sa vie nous le montre à la fois aussi incapable de se passer de conseils qu'incapable de les suivre, dépensant toute son initiative à les demander, et toute son énergie à n'en pas tenir compte. Il ne put voir dans ceux de Rivarol, s'ils parvinrent jamais jusqu'à lui dans leur forme primitive, que les paradoxes d'un homme d'esprit ou l'emportement d'un caractère ulcéré. Un dévouement aussi franc et aussi résolu était plus fait pour l'effrayer que pour le toucher. Il se flatta jusqu'au dernier moment de persuader par la douceur ceux qu'il ne pouvait dominer par la volonté. Il se trompait : il faut, en temps de révolution, des clémences qui frappent. Et une violence que tout le monde partage vaut mieux que des qualités qu'on méprise. La résistance ne triomphe que lorsqu'elle est active, comme l'agression elle-même. La résignation n'est pas une vertu de prince. Elle souffre tout et n'use rien. Louis XVI congédia donc Rivarol, comme tant d'autres avant lui, par son silence. Et il se tira de la difficulté d'avoir un avis en déclarant, suivant la formule,

qu'il aviserait. C'est ainsi qu'il attendit, jusqu'au moment où il fut trop tard, non-seulement pour combattre, mais même pour se sauver. La patience ne sert qu'aux forts. Le pardon ne sied qu'aux triomphants. En politique, qui quitte la partie la perd. Louis XVI faisait plus ou moins. Il n'essaya pas même de la jouer.

Rivarol n'eut donc bientôt plus, dans son royalisme, d'autre illusion que la dernière, celle de la fidélité. Il prévit où mènerait ce système de résistance « à la façon des corps mous », et cette longanimité qui laisse passer l'occasion en ne croyant que l'attendre. Il prévit que la royauté laisserait ainsi prendre tout ce qu'elle ne donnerait pas. Il vit, dans un avenir prochain, la monarchie humiliée, quand elle aurait pu n'être que vaincue, et le souverain prisonnier, ce qui est pire que d'être mort. Il eût consenti à partager le péril de la lutte. Il résolut de se dérober à la honte de la défaite sans lutte, la pire de toutes. Après avoir en vain essayé de défendre la royauté contre ses ennemis, le Roi contre lui-même, il songea à se préserver personnellement de la catastrophe inévitable. Il avait assez du courage qui fait rester tant qu'il demeure chance de combattre. Il n'avait pas du tout du courage qui fait rester quand il n'y a plus de chances que pour mourir. Il aimait la vie par épicurisme et par curiosité.

Avant de le suivre dans son exil volontaire, profitons de la triste occasion de ses derniers préparatifs, de ses suprêmes adieux à la capitale qu'il ne devait plus revoir, pour jeter avec lui un coup d'œil rétrospectif sur sa vie intime ou publique depuis 1789. Embrassons, dans un rapide tableau de la société française pendant les trois premières années de la Révolution, tel, moins le talent, qu'il aurait pu le tracer lui-même, l'ensemble des causes de cette décadence encore brillante de l'art de la conversation et de l'influence des salons qui provoquait à la fois ses dégoûts et ses regrets.

Disons, en quelques mots, ce qui lui rendit plus facile sa séparation d'avec un monde déjà condamné, sur lequel la

Terreur allait jeter son voile de deuil, et dont l'émigration avait déjà dispersé à l'étranger les plus aimables représentants. Cette étude des transformations morales et sociales accomplies par l'esprit philosophique d'abord, puis par l'esprit révolutionnaire, concordant avec celle des changements que l'expérience avait déjà provoqués dans l'esprit et le caractère de Rivarol, nous fournira d'avance les traits principaux de cette physionomie nouvelle sous laquelle il va nous apparaître, du plus libéral des réactionnaires, du plus philosophe des politiques, du plus grave des hommes frivoles, du plus spirituel, mais non pas du plus moral des moralistes.

CHAPITRE IV

TABLEAU DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA VIE INTIME OU PUBLIQUE DE RIVAROL DE 1782 A 1792.

Depuis 1780, il s'est accompli de profonds changements dans les mœurs et les habitudes de la société française. — Traits caractéristiques de la physionomie nouvelle de la société. — Les grands salons ont disparu. — Rendez-vous mondains d'un accès plus facile, d'une composition plus mêlée, d'un crédit plus banal. — L'influence des femmes, toujours grande, repose sur des têtes plus légères, des mains plus frivoles. — Elle ne dicte plus d'oracles, suit l'opinion plus qu'elle ne la précède. — Progrès et ravages de l'anglomanie. — Paris n'est plus le salon, mais « le café » de l'Europe. — « Jolie décadence. » — Il faut aussi tenir compte, pour apprécier la transformation des mœurs et des salons, de l'influence que le sentiment et le goût nouveaux de la nature devaient exercer sur les habitudes mondaines, de l'influence que le goût de la philosophie et de la politique devait exercer sur l'art de la conversation. — Renaissance du goût de la campagne et de la villégiature sous Louis XVI. — Le mot d'ordre des Broglie, selon Rœderer : « Aimez vos femmes et vos châteaux. » — Idylle avant la tempête révolutionnaire. — La reine de Trianon. — Le goût de la campagne et de la villégiature, la vogue des parcs et des jardins anglais datent, comme principe, de l'influence de Rousseau; comme mode, de l'influence de Marie-Antoinette. — Sous Louis XIV, le sentiment de la nature n'existe pas, même chez les poëtes. — Deux lignes de la *Princesse de Clèves*. — Dans Marivaux, la scène est toujours au salon. — De 1772 à 1788, dès le printemps, Paris est déserté pour les champs jusqu'à l'hiver. — Chacun veut avoir son petit Trianon. — Résidences célèbres de la cour, de la noblesse, de la robe, de la finance, de la littérature. — La nature est partout fêtée, mais mal chantée. — Satire de Rivarol contre l'abbé Delille. — *Dialogue du Chou et du Navet*. — La querelle des jardins anglais et des jardins français succède à la querelle des glückistes et des piccinistes. — Curieux extraits des lettres d'Horace Walpole pendant ses divers séjours en France. — L'humoristique voyageur s'égaye aux dépens de l'anglomanie française. — L'Élysée-Tivoli. — Le Moulin-Joli. — Le jardin anglais de la comtesse de Boufflers à Auteuil. — La pluie est nécessaire au paysage anglais. — Les bosquets de plumes et les jardins de porcelaine. — M. de Fitz-James dans son parc. — Témoignage d'Arthur Young sur la mode de la villégiature. — La châtelaine de Brasseuse. — La vie à Liancourt. — Détails fournis par Lacretelle sur cette résidence typique. — Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. — Ermenonville. — Le mystère de la mort de Jean-

Jacques. — Pèlerinage d'Arthur Young à l'île des Peupliers. — Madame de Sabran. — Robespierre grand dévot de Rousseau et pèlerin habituel d'Ermenonville. — Chantilly. — Le rébus du jardinage. — La pagode de Chanteloup. — Méréville. — Luciennes. — Trianon. — Décadence des diamants. — Vogue de la gaze, de la mousseline, de la percale. — Le linge blanchi à Saint-Domingue. — Les élégants de Bordeaux. — Le bal de Trianon. — Les portraits de Wertmüller et de madame Vigée-Lebrun. — Montreuil. — *Pauvre Jacques.* — Broglie. — Nangis. — Maupertuis. — Harcourt. — Navarre. — Souvenirs de Des Genettes. — Les vrais jardins anglais. — Le prince de Ligne. — *Coup d'œil sur Bel-OEil.* — Ce que le prince de Ligne dit de la *jardinomanie.* — Il se moque du *gothique* de Walpole et du *grec* de plusieurs de ses compatriotes. — Il venge Ermenonville et le Moulin-Joli. — Madame de Sabran veut acheter le Moulin-Joli en 1786. — Le prince de Ligne est un éclectique. — Les jardins anglais et les jardins français, le classique et le romantique en littérature. — Buffon. — Florian. — Marmontel. — Boufflers. — Roucher. — Ducis. — Bernardin de Saint-Pierre. — Chateaubriand. — L'égoïste ermitage de Fontenay-aux-Roses. — Bonneuil. — Luciennes. — Arnaud et Picard en école buissonnière. — Luzarches. — *Ite, missa est.* — Les deux châteaux du Marais. — Le goût de la nature a des conséquences non-seulement sociales, mais morales, intellectuelles, artistiques, littéraires. — Les habitudes et les formes de la langue écrite et de la langue parlée, le style épistolaire et le style de la conversation sont profondément modifiés. — Palette de couleurs nouvelles. — Les *Salons* de Diderot. — Les *Lettres à mademoiselle Voland.* — Vue intime des jardins de Marly en mai 1759. — Progrès de la nouvelle manière. — Exemples. — Lettres de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers. — Mareuil. — Promenade en Suisse. — Une fête à Bagatelle. — Les bains de Saint-Amand. — Sieste sur le gazon du parc de Meudon. — Les noces de Delphine de Sabran. — Pouilly. — Le lever de l'Aurore. — Les lettres de Boufflers. — La petite négresse. — La chasse aux tourterelles. — L'influence de Rousseau et de Diderot modifie non-seulement les mœurs de la villégiature, mais les mœurs du salon. — Raccourci de l'histoire de la conversation. — Un oubli de Garat. — Modèle idéal de la conversation placé par Delille en tête de son poëme sur le sujet. — Les salons de madame de Lambert, — de madame de Tencin, — de madame Geoffrin, — de mademoiselle de l'Espinasse, — de madame du Deffand, — de madame Doublet. — Troisième phase : la phase encyclopédique. — Madame d'Épinay. — Mademoiselle Quinault. — Madame Helvétius. — Le baron d'Holbach. — Types de conversation. — Conversation croquée au vol par Horace Walpole. — Tournois d'éloquence. — Joutes d'argumentation. — Conversation oratoire, déclamatoire. — La *Société du Bout du banc.* — L'abbé Morellet. — Ce qu'il dit de la conversation de Diderot. — Quatrième période de l'histoire de la conversation. — Le salon de la maréchale de Luxembourg. — Le salon de madame d'Angivilliers. — Le salon de madame Necker. — Le salon de madame de Staël. — Décadence de la société et de la conversation. — Témoignages divers et contraires. — Madame de Staël. — Talleyrand. — Le comte de Ségur. — Karamzine. — Marmontel. — Rœderer. — L'abbé Morellet. — La conver-

sation de Chamfort. — Son entretien avec Marmontel. — Le salon de madame de Flahaut. — Le salon de Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, garde des sceaux. — Le salon de M. de la Porte, le salon de madame de Chambonnas sont fermés. — En 1792, Rivarol émigre, moins par peur que par ennui; il va chercher à l'étranger, où ils se sont réfugiés, les salons dont il ne peut se passer, et qui ne peuvent se passer de lui.

Depuis l'année 1780, il s'était accompli de profonds changements dans les mœurs et les habitudes de la société française. Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur ce sujet, que nous n'avons à envisager que dans ses rapports avec l'existence publique et mondaine de Rivarol. Il nous suffira, pour faire comprendre ce changement de physionomie de la sociabilité française, de relever en passant quelques traits caractéristiques de sa nouvelle figure. Les grands salons, les salons dominants, dirigeants, où un cercle d'habitués fidèles se pressait autour d'une femme célèbre par des qualités supérieures aux prestiges passagers de la beauté, de la fortune ou du rang, avaient été fermés par la mort. Madame Geoffrin, mademoiselle de l'Espinasse, madame du Deffand, avaient disparu de la scène. L'empire un peu despotique exercé par la maréchale de Luxembourg sur la jeune noblesse était tombé en déchéance, et la disgrâce de son petit-gendre, M. de Lauzun, avait été son dernier arrêt. A ces réunions fameuses de grands seigneurs et de beaux esprits, à ces tribunaux du goût, à ces écoles de la bonne compagnie où les ambassadeurs se faisaient présenter au retour de la visite officielle au Roi et au ministre, où les souverains en voyage venaient faire leur cour à l'opinion, où se faisaient et se défaisaient les réputations, où se négociaient les candidatures aux fauteuils et aux prix académiques, avaient succédé des rendez-vous mondains d'un accès plus facile, d'une composition plus mêlée, d'un crédit plus banal.

L'influence féminine, toujours prépondérante, charmante et redoutable en France, s'exerçait toujours sur les choses de la mode, de l'esprit, et même du gouvernement; mais

confiée à des mains plus légères, à des têtes plus frivoles, rajeunie, mais non élevée, elle ne dictait plus d'oracles, n'imposait plus à l'opinion qu'elle suivait plus qu'elle ne la précédait, d'arrêt sans appel, ne donnait plus, de l'éventail qui lui servait de sceptre, que le signal de passagères faveurs ou de courtes disgrâces. L'anglomanie, dont Horace Walpole constatait chez nous, dès 1766, avec un humoristique dépit, les ravages, avait fait des progrès dont nos vêtements, notre langue, nos plaisirs, nos passions et nos idées portaient la trace. Les traditions d'une urbanité délicate et d'une hospitalité choisie avaient subi l'altération d'engouements irréfléchis, d'alliages cosmopolites. Il n'y avait plus trois ou quatre salons régnants par lesquels il fallait passer pour faire son noviciat du *comme il faut*, et entrer dans le grand monde. Il y en avait dix, il y en avait cent par lesquels on avait accès dans tous les mondes, mais dont l'invitation n'avait plus valeur de brevet. Il n'y avait plus les Geoffrin, les Lespinasse, les du Deffand, les Luxembourg; il n'y avait plus que des prétendantes à leur héritage, que leur monnaie dorée; enfin Paris, ce n'était plus « le salon », c'était, suivant le mot de Galiani, « le café de l'Europe », « jolie décadence », pour nous servir encore d'une expression de Galiani, mais enfin décadence.

Dans cette décadence, que nous avons essayé de caractériser à grands traits, il ne faut pas faire seulement la part de la disparition des femmes douées du génie de l'influence féminine, de l'art de gouverner un salon et de diriger une conversation; ni celle des progrès de l'anglomanie, du triomphe du cosmopolitisme, de l'éparpillement capricieux, autour de cent individualités brillantes, de ces hommages et de ce culte qui jadis allaient pour ainsi dire d'eux-mêmes à quelques souverainetés indiscutables, à quelques salons dominants, à quelques coteries privilégiées; il faut encore tenir compte, pour apprécier impartialement ces transformations de la société française, de l'influence que le sentiment nouveau de la nature et le goût de la campagne devaient exercer sur les habi-

tudes mondaines, de l'influence que le goût de la philosophie et de la politique devait exercer sur l'art et les formes de la conversation.

Sous Louis XIV, la noblesse, reléguée dans ses châteaux, se considérait comme exilée. Le bon plaisir royal renvoyait chez eux, pour châtiment, les courtisans qui avaient cessé de plaire; c'était l'unique — en dehors de la Bastille — et suprême forme de la disgrâce. Bussy, le grand rieur, ne pouvait s'empêcher d'en pleurer. Sous Louis XVI, au contraire, le progrès des idées philosophiques, philanthropiques et libérales, l'abaissement des grandes fortunes, les nécessités d'un train de vie plus économique que le séjour à la cour, le besoin d'indépendance, de solitude, de recueillement, qui est en général, quand il se manifeste à ce degré dans les hautes classes, le symptôme avant-coureur des crises prochaines, enfin l'exemple du Roi et de la Reine eux-mêmes, dégoûtés du luxe et du bruit, et affamés des joies tranquilles et modestes de l'existence patriarcale : ces motifs divers font de la période de 1780 à 1789, période de réhabilitation du bonheur domestique, conjugal, patriarcal, où toute la noblesse prend le mot d'ordre des de Broglie selon Rœderer : *Aimez vos femmes et vos châteaux*, une époque féconde en révélations fort intéressantes pour l'observateur et le moraliste.

Cette idylle, avant la tempête révolutionnaire, cette reine en robe blanche qui joue Rosine à Trianon; ce roi qui parie un écu aux courses, comme un notaire, qui ne connaît d'autres plaisirs que la chasse ou le trictrac, et qui apprend la serrurerie avec Gamain; ce duc de Penthièvre, si débonnaire, si charitable, qui ne pense qu'à couronner des rosières et qu'à faire gracier des déserteurs; cette réception de Florian à l'Académie, où tout le monde s'essuie les yeux comme à la représentation de ses sentimentales arlequinades : tout cela est curieux non-seulement au point de vue de l'histoire particulière du temps, mais encore au point de vue de l'histoire générale des mœurs.

Parlons donc des villégiatures d'automne d'autrefois, de la vie dans les grands châteaux, à une époque où il était autant à la mode de vivre dans ses terres qu'il l'avait été auparavant de ne pas quitter Versailles; à une époque d'influence anglaise et américaine, où chacun s'occupait à l'envi, de la meilleure foi du monde, de faire renaître l'âge d'or, de réhabiliter l'agriculture, de glorifier l'humanité; où les contes de Berquin, les drames de Mercier et de Bouilly, les tableaux de Greuze passionnaient les esprits et les cœurs; où tout le monde avait son rêve agreste, sa chimère utopique, où tout le monde, ne voyant qu'aux champs le bonheur particulier et le bonheur public, rêvait châteaux et en avait en France... ou en Espagne.

Le goût de la campagne et de la villégiature, la vogue des parcs et des jardins à l'anglaise, c'est-à-dire naturels et non artificiels, datent surtout, comme principe, de l'influence de Rousseau; comme mode, de l'influence de Marie-Antoinette. Nous ne notons ici que les noms décisifs, car quelque part dans ces innovations reviendrait à Louis XV, qui fréquenta volontiers les résidences royales les plus champêtres et se déroba souvent, parmi les fleurs de Trianon, à l'ennui solennel de Versailles. De même, le souvenir de Ménars, de Bellevue et de Luciennes, est inséparable de madame de Pompadour et parfume sa mémoire. Sous le rapport de l'intelligence et de l'amour de la nature, les mœurs et les lettres du siècle de décadence sont supérieures à celles du siècle d'apogée.

Sous Louis XIV, c'est une chose qui vaut qu'on la remarque, le sentiment de la nature n'existe pas. Il est éclipsé, absorbé par celui de l'art.

Le grand Roi, très-différent en cela de Henri IV, dont il est telle lettre sur les paysages angoumois et saintongeois, et ses promenades en bateau à travers les îles de Marans, qui est un chef-d'œuvre d'émotion intime et de talent pittoresque, ne sentait pas, ne goûtait pas plus les beautés agrestes qu'il ne sentait, ne goûtait les *magots* de Mieris ou de Téniers. Sous

son règne, tout est théâtre ou salon. La vie y a la majesté parfois guindée d'une perpétuelle représentation. A Versailles, le marbre écrase la verdure; le choix du Roi, on le voit trop, a été attiré plus par l'occasion de montrer son pouvoir que par celle de montrer son goût, plus par les disgrâces de la nature à vaincre que par ses faveurs à employer. Versailles est d'un roi bâtisseur, non planteur, à qui la décoration de la puissance souveraine apparaît surtout sous la forme architecturale et monumentale, et qui donnera toujours le pas au génie des Mansart sur celui des Le Nôtre et des La Quintinie.

La littérature, qu'il fait à son image, affecte, comme lui, de mépriser ou plutôt de ne pas voir la nature. Elle n'est pour Bossuet qu'une belle ligne de fond, qu'un horizon grandiose, mais lointain et effacé. A peine si quelque cri, quelque soupir vers elle échappent à la discrétion de Racine :

> Ah! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

Seul, la Fontaine a le culte de la nature et l'interprète avec les tendresses et les délicatesses de l'amour des champs. Mais la Fontaine passe pour un original. Madame de Sévigné risque quelques phrases admiratrices sur les allées des Rochers ou les points de vue de la côte de Bretagne; mais on s'en étonne dans sa société, et tout bas quelques-uns la trouvent un peu bourgeoise. Stendhal a remarqué curieusement la première note, la première touche de paysage dans le roman sous Louis XIV. Ce sont deux lignes de la *Princesse de Clèves,* de madame de la Fayette. « La première trace, dit-il, d'attention aux choses de la nature que j'aie trouvée dans les livres qu'on lit, c'est cette rangée de saules sous laquelle se réfugie le duc de Nemours réduit au désespoir par la belle défense de la princesse de Clèves. » Dans Marivaux, le grand romancier du règne de Louis XV (pas plus du reste que chez l'abbé Prévost), même oubli de la nature, et dans son œuvre, même absence de tout élément pittoresque. Ce rafraîchissement d'un coin de ciel ou de paysage fait absolument défaut à la lecture

de *Marianne* ou du *Paysan parvenu,* et nous ressentons parfois jusqu'à la sécheresse l'impression qu'elle nous laisse de je ne sais quoi d'artificiel et de convenu. Il n'y a pas un arbre, pas une fleur, pas un oiseau dans tous les romans, dans toutes les pièces de Marivaux. La scène y est vouée au salon à perpétuité.

A la fin du règne de Louis XV, les choses avaient bien changé. Rousseau avait donné d'admirables paysages, décrits dans une langue nouvelle qui joignait la précision des détails à la richesse des couleurs, pour cadre aux scènes de ses romans d'éducation ou de passion. Il avait prêché aux femmes les devoirs de la maternité et leur en avait appris les plaisirs. Marie-Antoinette, élevée dans la cour patriarcale de Vienne, habituée à vivre au grand air, dans les jardins de Laxembourg et de Schœnnbrünn, avait rendu populaire la royauté dépouillée de l'éclat de l'appareil traditionnel, parée des seules grâces de la femme et osant s'exposer aux yeux de tous en robe de mousseline blanche et en chapeau de paille. Ce fut une révolution, pacifique celle-là et charmante.

De 1772 à 1785, dès le premier signal du printemps, la société française déserte les salons et tient sous les charmilles ses familiers Décamérons. Durant la partie de l'année où s'épanouit la fleur, où mûrit le fruit, où se dorent les moissons et où les grappes vermeilles s'enflent sous les pampres, Paris n'est plus dans Paris, il est aux champs. La capitale élégante fait l'école buissonnière, ne foule plus que le tapis vert des prés et ne souffre plus d'autre voile entre le ciel et elle que la voûte de feuillage des bois. Dans la relation de ses derniers voyages à Paris, Horace Walpole, le châtelain du parc célèbre de Strawberry-Hill, constate sans regret qu'il n'y a personne à Paris, et que le monde ne tient plus à la ville, mais aux champs, ses périodiques assises.

En ce temps-là, Marly, Meudon, Compiègne, Fontainebleau, Saint-Cloud, se partagent les résidences d'une cour nomade, poursuivant sous ses divers aspects, à travers le changement

de décors des saisons, l'image de cette nature si longtemps dédaignée, dont il est désormais de bon ton d'être idolâtre. Dans la famille royale, chacun veut avoir son petit Trianon. Mesdames ont Bellevue; Madame Élisabeth, Montreuil; le comte de Provence, Brunoy et Grosbois; le comte d'Artois, Bagatelle et Maisons; le duc d'Orléans, Villers-Cotterets et Sainte-Assise, Bagnolet et le Raincy; les Condé, Chantilly et Nanteuil; les Conti, l'Isle-Adam et Triel; le duc de Penthièvre, Sceaux, Billy, Anet et Rambouillet; le duc de Bourbon, Petit-Bourg.

C'est à Navarre, aux jardins fameux, qu'il faut aller voir les Bouillon; à Passy, la princesse de Lamballe; à Vigny, les Guéménée; à Limours, la comtesse de Brionne; à la Muette, les Polignac; à Gennevilliers, les Vaudreuil; à Mareuil, les Coigny.

A Montmorency, on trouve les Luxembourg; à Dampierre, les de Luynes; au château du Val, les Beauvau; à Liancourt, les La Rochefoucauld; à la Roche-Guyon, à Verteuil, les Damville, de la même maison; à Roissy, les Caraman; à Brienne, les Brienne; les Pontchartrain, à Saint-Maur; les Maurepas, à Pontchartrain; à Chanteloup, les Choiseul; à Rueil, à Trie, à Veretz, les d'Aiguillon; à Marly, les Montmorency; les La Vauguyon, à la Celle-Saint-Cloud; les Noailles, à Saint-Germain et à Maintenon; les d'Argenson, aux Ormes; les Paulmy, à Asnières; les Talaru, à Chamarande; les Lauraguais, à Manicamp; les Nivernois, à Montrouge; les Saint-Florentin, à Bezons; les d'Andlau, à Voré; les d'Aremberg, à Raismes; les Custine, à Fervaques; les Conflans, au Vaudreuil; les Guerchy, à Nangis; les Genlis, à Sillery; les de Croix, à la Ferté; les de Galway, à Tourbilly; les Montesquiou, à l'Élysée de Maupertuis; les Broglie, à Broglie, à Lardy, à Condac; les La Vallière, à Champs; les d'Harcourt, à Harcourt, près de Caen; les Fitz-James, à Fitz-James, près de Clermont; les Mirabeau, au Bignon; les d'Haussonville, à Plaisance, à Gurcy; les Boufflers, à Auteuil; madame Helvétius, à Auteuil également.

Si de la cour nous passons à la ville et de l'aristocratie d'épée à l'aristocratie de robe ou de finance, ou à l'aristocratie litté-

raire, il nous faudra aller chercher, suivant que nous aurons affaire à un membre de l'une ou de l'autre de ces puissantes catégories sociales, M. de Girardin à Ermenonville, M. d'Aguesseau à Fresnes, MM. Lepelletier à Morfontaine, M. Molé à Champlâtreux, M. de Lamoignon à Bâville, M. de Nicolay à Bercy, M. de la Briche au Marais, M. de Malesherbes à Malesherbes, M. de la Briffe à Ferrières, M. Bertin à Chatou, M. de Calonne à Berny, les héritiers de Samuel Bernard à Coubert, M. de Monville au Désert-de-Retz, les Necker à Coppet, à Saint-Ouen, les Dupin à Chenonceaux, les Pourrat à Luciennes, les Le Couteulx du Moley à la Malmaison, M. Bouret à Croix-Fontaine, M. Boutin à Tivoli, M. de la Popelinière à Passy, M. de la Borde à Méréville ou à la Ferté-Vidame, le fermier général Bergeret à Cassans, etc.

Dans la littérature, on villégiaturise aussi à qui mieux mieux. Veut-on entendre causer ceux qu'on a admirés en les lisant, au risque de les admirer plus ou moins, selon les cas, c'est à Montmorency ou à Ermenonville qu'on rencontre le sauvage Rousseau; c'est au Grandval, chez le baron d'Holbach, que Diderot lève au ciel ses yeux noyés d'extase et termine, en vous sautant au cou ou en se jetant à vos pieds, ces monologues dithyrambiques dont il a le secret; c'est à la Chevrette ou à l'Ermitage que Grimm tyrannise doucement les hôtes de madame d'Épinay; madame d'Houdetot est à Sannois, et M. de Saint-Lambert, son plus que voisin, à Eaubonne; l'abbé Morellet couve ses factums dans son prieuré de Thimer, qui vaut vingt mille livres de rente; Palissot vit à Argenteuil, aux figues et aux raisins renommés; M. de Buffon trône à Montbars dans tout le luxe de l'existence seigneuriale; les Trudaine tiennent à Montigny les assises de ce petit cénacle littéraire dont font partie les de Pange, les Brazais et André Chénier; M. de Florian est à Sceaux, chez le duc de Penthièvre, quand il n'est pas à Montrouge, chez les Le Sénécal, aimable famille où, dit-on, son cœur est prisonnier; madame Helvétius tient à Auteuil, non loin des jardins célèbres des dames de Boufflers,

son petit bureau d'esprit. Marmontel, las d'aller chez les autres, va s'acquérir un ermitage à Grignon, rival de celui de M. de Rulhières; Chamfort est à Vaudouleurs et n'y est pas seul; Watelet est au Moulin-Joli, le ménage Suard à Fontenay-aux-Roses. L'abbé Delille, le plus aimable des convives, le plus charmant des parasites, est partout, car partout on se dispute sa belle humeur, son esprit, son appétit et l'honneur d'un éloge dans ce poëme des *Jardins* grâce auquel il a fait figure de grand poëte, excepté pour les rieurs implacables comme Rivarol, ou les rivaux malheureux comme Roucher, qui écrit à Montfort-l'Amaury, où la protection de Turgot l'a fait receveur aux gabelles, son poëme intitulé : *les Mois,* M. de Saint-Lambert ayant pris le titre des *Saisons*.

Disons à ce propos que, si la nature trouva à la fin du dix-huitième siècle des peintres dignes d'elle dans la prose, si elle dut à Buffon de pompeux tableaux, si Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, et plus tard Chateaubriand, renouvelèrent la palette du style pittoresque en y ajoutant les couleurs que leur fournissaient la Suisse, l'île de France et l'Amérique, elle fut moins heureuse du côté des poëtes, dont la satire n'a pas épargné les impuissants efforts. Rivarol se distingua par la malice de ses critiques. Il reprochait surtout à Delille d'avoir fardé et musqué la vérité, oubliant que lui-même avait, dans sa traduction de l'*Enfer,* mis du rouge et des mouches à la Muse, trop fruste à son gré, de Dante lui-même. Delille, à ses yeux, n'était qu'un campagnard de salon, un Hésiode de boudoir, payant les dettes de l'hospitalité en fades hommages aux jardins aristocratiques seulement, et dans ces jardins, à l'aristocratie elle-même des arbres, des fruits et des fleurs. Delille s'était écrié, dans l'exorde de son poëme :

Dans sa pompe élégante admirez Chantilly
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre;
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plaisent tour à tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,

L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil,
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil.
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit et s'embellit par elle.

Le malin Rivarol, s'armant contre le favori des salons de ces égoïstes préférences, protestait, au nom du chou oublié, du navet dédaigné, et se faisait l'organe de la jalousie et de la rancune du peuple des légumes.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer ces vers spirituels et irrévérencieux. Nous nous bornerons à rappeler ici le passage où le chou console le navet de leur commune injure par l'espoir d'une prochaine et vengeresse réparation.

Le chou convient que si le succès est une raison, le procédé de Delille a cette raison en sa faveur; mais il l'ajourne à un prochain avenir, pour reconnaître combien sont promptes les vicissitudes de la popularité, et il termine par une prophétie vengeresse, qui s'est trouvée vérifiée par l'oubli, peut-être injuste, où est tombé le talent si vanté de Delille, médiocre poëte à coup sûr, mais très-ingénieux et très-habile versificateur.

Qu'importent des succès par la brigue surpris?
On connaît les dégoûts du superbe Paris.
Combien de grands auteurs dans les soupers brillèrent,
Qui malgré leurs amis au grand jour s'éclipsèrent!
Le monde est un théâtre, et, dans ses jeux cruels,
L'idole du matin le soir n'a plus d'autels.
Nous y verrons tomber cet esprit de collége,
De ses dieux potagers déserteur sacrilége.
Oui, la fortune un jour vengera notre affront;
Sa gloire passera, les navets resteront.

Nous avons insisté, et nous espérons que nos lecteurs, un moment amusés, ne nous le reprocheront pas, sur cette querelle de Delille et de Rivarol, qui fit les beaux jours de la

galerie des rieurs, passionnés encore alors pour ces jeux du bel esprit en 1780-1782, parce que ce duel comique, où Delille n'épargna pas à son tour l'adversaire qui s'était acharné contre lui — et il avait bec et ongles, ce doux poëte — résume d'une façon plaisante les arguments et les griefs des amis de la nature sous le règne de Louis XVI.

La querelle des anciens et des modernes, la querelle des gluckistes et des piccinistes, si féconde en épigrammes, ne sont que de l'eau de roses en comparaison des aménités qu'échangèrent alors les deux camps ennemis des partisans de la nature *telle qu'elle est* et de la nature *telle qu'elle doit être;* les champions, pour préciser, des jardins français et des jardins anglais, ceux-ci voulant faire régner l'ordre, ceux-là le désordre dans le paysage. On se jeta des deux côtés à la tête beaucoup d'injures mêlées à quelques bonnes raisons, et des plaidoyers ou contre-plaidoyers de tout genre furent échangés, depuis le format in-seize du pamphlet à lire sur la toilette, jusqu'au massif in-folio. On n'allait pas à la campagne, à cette époque, sans en emporter une provision dans sa voiture, et l'on jugeait les coups sous les ombrages, au bruit des eaux jaillissantes.

C'est dans les lettres d'Horace Walpole, pendant son séjour en France, qu'on trouve les plus curieux et les plus amusants jugements d'un homme très-compétent, à coup sûr, et non moins certainement très-spirituel, sur la mode des jardins anglais, qui succédait en France, de 1770 à 1780, à l'engouement pour le whist et les paris, Hume et Richardson, les choses les plus ennuyeuses de l'Angleterre, disait l'humoristique voyageur. Son esprit satirique s'exerçait à nos dépens avec une sorte de colère, à propos de ces essais maladroits qui rendaient ridicule l'anglomanie en ce qui touchait les jardins.

L'auteur du *Château d'Otrante*, qui n'était pas lui-même sans sentir la caducité de son système, mêlant le gothique et l'égyptien, et semant les bosquets sans mystère de Strawberry-Hill d'aqueducs sans horizon et de ruines postiches, se vengeait de cette mauvaise humeur de son propre goût sur les erreurs

du nôtre; et il faut voir de quel ton il malmène les merveilles de Tivoli, du Moulin-Joli et d'Auteuil.

Et d'abord il met en mille pièces le chef-d'œuvre du receveur général Boutin, qui devait cependant, jusqu'à la Révolution, recueillir les suffrages aristocratiques et populaires, et se partager, avec la maison de Beaumarchais, sur les boulevards, les pèlerinages des élites et des foules. C'est à l'Élysée-Tivoli, sur le cadavre duquel passe aujourd'hui la rue de Clichy, que Marie-Antoinette affecta, le 19 juin 1791, de mener promener ses enfants, pour mieux dissimuler le projet de la fatale tentative d'évasion que devait trahir la claire nuit du 20.

Horace Walpole écrivait, le 5 août 1771, à son ami John Chute :

« J'envie votre promenade à Strawberry, et je n'ai pas besoin de vous dire combien j'aurais désiré être là pour vous recevoir; je soupire après un peu de gazon comme le marin au retour d'un long voyage. Cependant, la mode des jardins anglais fait ici des progrès étonnants, quoique assez peu rapides, car je n'en ai vu littéralement qu'un, et encore il ressemble exactement à la carte d'échantillons d'un tailleur.

« C'est un M. Boutin qui a relié ce qu'il appelle un jardin anglais à toute une série de terrasses en pierres avec des degrés de gazon; il y a trois ou quatre montagnes fort élevées, exactement pareilles pour la hauteur et pour la forme à un pudding aux herbes. Vous vous faufilez entre elles et une rivière qui serpente par des angles obtus dans un chenal en pierre et qui est alimentée par une pompe; quand il y viendra des coquilles de noix, je suppose qu'elle sera navigable.

« Dans un coin renfermé par des murs de craie, se trouvent les échantillons dont j'ai parlé : il y a une bande de gazon, une autre de blé, et une troisième *en friche,* exactement dans l'ordre où sont rangés les lits dans une chambre d'enfants. On a traduit le livre de M. Wately sur *les Jardins,* et Dieu sait quels actes de barbarie vont être commis à nos portes! Cette nouvelle *anglomanie* sera littéralement de l'*Anglais fou.* »

Horace Walpole n'était pas le seul à jeter des pierres dans le jardin de M. Boutin. C'est de sa rivière que Sophie Arnoult

disait : « Cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau », et la première fois qu'elle vint à Tivoli, elle se récria sur ces effets par trop maladroits qui « mettaient la nature en mascarade ». Elle s'égayait moins, par une prédilection qu'explique l'hospitalité, très-libérale aux artistes, du poëte amateur et fermier général Watelet, qui avait pris au théâtre la meunière de son Moulin-Joli, madame Lecomte, sur les défauts de ce chef-d'œuvre des jardins pittoresques, que Walpole, lui, n'hésitait pas à sacrifier à l'orthodoxie de son goût, et peut-être aussi un peu à ses jalousies de propriétaire.

Le Moulin-Joli, où eurent lieu, à la fin du dix-huitième siècle, tant de Décamérons galants et d'embarquements pour Cythère; le Moulin-Joli, où mademoiselle de Lespinasse, dans une lettre désespérée au comte de Guibert, avoue qu'elle a perdu un certain soir de juin 1772 cette vertu de la fidélité, la seule qui lui restât, méritait peut-être mieux que cette *Provinciale,* comme il l'appelle lui-même, de Walpole sur la conversion des Français au goût des jardins anglais :

« J'ai mis la hache à la racine de l'arbre en commençant par visiter l'île de M. Watelet, qu'on appelle le *Moulin-Joli*. Si, lui aussi, il a mis la hache à la racine et même aux branches de l'arbre, il ne s'en est servi nulle part ailleurs.

« Au lieu de trouver, comme j'y comptais, un moulin à vent bâti en ivoire incrusté de pierres fausses, avec des dryades et des hamadryades récoltant des glands dans des corbeilles de gaze, j'ai vu M. Watelet retombant d'un bond dans la nature telle qu'elle était à l'âge de cinq cents ans; en un mot, son « île » ne diffère en rien d'un jardin à la française dans lequel aucun mortel n'aurait mis le pied depuis le siècle dernier.

« C'est un *ate* (je ne sais si je m'exprime bien) relié à la terre ferme par deux ponts, dont le propriétaire a qualifié l'un de Hollandais et l'autre de Chinois, et qui se ressemblent comme deux pois; il est découpé en allées droites et resserrées qui forment *berceau,* et entouré par un sentier circulaire très-rude. Pour donner à cette *étoile* un air *champêtre,* on a octroyé une indulgence plénière à toutes les orties, à tous les chardons et à toutes les ronces *qui*

poussaient dans le jardin, et ils ont paru bons à ses yeux. Voici la recette : Prenez un *ate* plein de saules; encombrez-le de menus ormeaux et de peupliers d'Italie, élaguez-les en berceaux et tailladez-les en sentiers; laissez ensuite tout le reste aussi inculte que vous l'avez trouvé, et vous aurez un *Moulin-Joli*. La semaine prochaine, j'irai visiter quelques autres essais anglais. »

Si Walpole est implacable pour les fautes d'imitation de plagiaires trop ingénieux et s'égaye sans merci aux dépens de ce *naturalisme français* qui ne pouvait se mettre du premier coup au niveau du farouche *naturalisme anglais,* déjà presque entièrement romantique, et abjurer l'idolâtrie du rococo, il se montre, en revanche, presque satisfait de sa visite aux jardins d'Auteuil.

« Hier, écrit-il le 10 septembre 1775, je suis allé à Auteuil voir le jardin anglais de la comtesse de Boufflers; celui-là est strictement anglais. C'est elle qui l'a créé d'après un jardinier anglais. Il contient cinquante-deux acres de terre, qui vont en montant depuis la maison jusqu'à une hauteur qui s'avance dans les champs avec des lices, des arbres et des arbustes détachés; le gazon est supportable, bien que grossier et d'un vert rarement en usage dans le jardin d'un gentleman en Angleterre; sur toute l'étendue du sommet règne une terrasse imposante, entourée par le bois de Boulogne, où conduit une grille ouvrant sur une longue avenue qui se termine par une colline en pain de sucre.

« De la terrasse, la vue s'étend à travers la plaine sur une magnifique perspective, qui commence à gauche par un des châteaux du Roi, se continue par un bois hors duquel se détache Passy (au duc de Penthièvre), qui forme décoration et laisse par échappées une vue admirable sur des coteaux et des villas à une grande distance. Le milieu du paysage fait encore une pointe en avant; sur le premier plan, sont des villages et des maisons de campagne, au-dessus desquels s'étend tout Paris, avec son horizon découpé par les tours et les dômes de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, des Invalides, du Val-de-Grâce, etc.

« L'extrémité de l'hémicycle, formée de coteaux couverts de clochers et d'habitations de toutes sortes, est close par Meudon et des forêts sur des collines plus élevées. Dans ce magnifique point

de vue, il ne manque que de la verdure et de l'eau, dont on ne voit pas une goutte. En somme, on n'aura jamais ici d'aussi beaux paysages que chez nous, tant que le climat ne sera pas aussi mauvais que le nôtre. »

Cette conclusion, si elle n'est pas une boutade, est assez étrange et semble indiquer que la pluie est la collaboratrice indispensable du paysage anglais, dont la grasse verdure a besoin de cet arrosement perpétuel, et dont les gothiques architectures ne sauraient se passer de la complicité des brumes et ne résisteraient pas aux trahisons du soleil. L'aveu est à noter, et il est plus sérieux, en réalité, qu'il ne semble plaisant. Oui, le goût de la nature au dix-huitième siècle fut plus superficiel que profond ; il garda trop d'esprit, trop de la pastorale galante, trop du pigeonnier d'opéra, trop de la laiterie de salon, trop de bergers en sabots d'acajou, trop de laitières aux paniers enrubannés, déshabillées à la dernière mode du Lignon par mademoiselle Bertin ; mais ce *naturalisme-colifichet* conserva du moins, sur la consciencieuse et laborieuse sauvagerie des paysages anglais artificiels, une supériorité que rien ne remplace : c'est l'usage intelligent des jeux de la lumière et de l'ombre, l'entente des perspectives, le parti tiré des raccourcis, des lointains, le prestige enfin d'un goût sans erreur servi par un soleil sans défaillance.

Tout cela demandera et obtiendra éternellement grâce pour ces singularités que note, avec la malice de la jalousie, l'observateur Horace, et nous permet de rire avec lui, de meilleure humeur que lui, de ses lazzi un peu gourmés, d'une verve un peu saxonne. On ne peut s'empêcher de rire, en effet, en songeant au thé pris à Auteuil chez madame de Bouflers, *sous un bosquet de plumes,* pendant du jardin de porcelaine de madame de Pompadour à Bellevue ; ou à ces noyers de nos routes qu'on élague pour faire du feu, ce qui rappelle à Walpole le hibou qui coupe les pattes des souris pour les empêcher de courir et les forcer à s'engraisser ; ou à ces arbres de nos avenues trop étroites taillés en forme de balai et plantés dans des pié-

destaux de craie; ou à ce bizarre privilége du Roi de requérir pour sa marine tout arbre âgé de plus de trente ans, ce qui fait que les propriétaires n'en laissent arriver aucun à cet âge et qu'il n'y a pas en France de vieille frondaison; ou à ce *parc en quinconce* aux haies tondues, dans lequel se promène, en veste et en cordon bleu, poudré à frimas, le duc de Fitz-James.

Nous avons, sur les belles résidences champêtres de l'aristocratie parisienne, sur la mode récente des jardins anglais et le goût de la villégiature, de plus en plus général à la fin du dix-huitième siècle, les descriptions et les récits d'un autre voyageur anglais, observateur moins spirituel, mais non moins sagace que Horace Walpole. Ce sont les journaux de voyage d'Arthur Young, l'économiste et l'agronome, qui ne sont pas seulement précieux au point de vue des renseignements spéciaux, mais qui abondent en piquants détails anecdotiques.

Arthur Young signale, comme Walpole, la transformation des mœurs, due en grande partie à l'influence de Rousseau, qui a rendu à la nature si longtemps dédaignée les hommages des hautes classes et assuré leur concours à des expériences agronomiques qu'ils n'auraient même pas voulu autrefois regarder.

Dès le début de la première de ces intéressantes excursions qui devaient le conduire quatre fois en France, de 1787 à 1790, Arthur Young constate les progrès de cette mode de la villégiature qui, pendant le printemps et l'automne, dépeuple les hôtels de l'aristocratie.

« C'est une mode nouvelle en France, dit-il, que de passer quelque temps à la campagne; dans cette saison et depuis plusieurs semaines (il écrit en septembre 1787), Paris est comparativement désert; quiconque a un château s'y rend, les autres visitent les plus favorisés.

« Cette révolution remarquable dans les habitudes françaises est certainement le meilleur emprunt fait à notre pays, et son introduction avait été préparée par les enchantements des écrits de Rousseau... Les femmes du premier rang, en France, rougiraient

à présent de laisser allaiter leurs enfants par d'autres, et les corsets qui si longtemps torturèrent, comme encore en Espagne, le corps de la pauvre jeunesse, sont universellement bannis... »

A Brasseuse, résidence de madame du Pont, sœur de la duchesse de Liancourt, Young s'étonnera et se félicitera même de trouver un grand agriculteur chez cette vicomtesse, « qui fait probablement plus de luzerne que qui que ce soit en Europe : deux cent cinquante arpents ».

C'est par Arthur Young que nous avons de curieux et caractéristiques détails sur la grande vie à la campagne, à l'époque de la moisson, des vendanges et de la chasse, chez un grand seigneur libéral, philanthrope, partisan de tous les progrès et s'intéressant directement à ceux de l'agriculture, comme l'était le duc de la Rochefoucauld-Liancourt. Le tableau vaut la peine d'être esquissé, d'après ses souvenirs combinés avec ceux de Lacretelle jeune, qui était à la même époque le secrétaire et l'ami du duc, et qui nous a laissé de lui, dans ses *Dix ans d'épreuves pendant la Révolution,* un si sympathique portrait.

A environ un demi-mille de Liancourt, se trouvait une suite de collines en grande partie abandonnées. Le duc de Liancourt, tirant parti de ce terrain ingrat et de cette situation heureuse, avait transformé cet amphithéâtre de bruyères en un jardin anglais avec bosquets, allées sinueuses, bancs de verdure et tonnelles.

Des sentiers ornés suivaient le bord des pentes dans ce site pittoresque, dont les points de vue avaient été habilement ménagés et variés. Près du château, la duchesse avait fait construire une ménagerie et une laiterie d'un goût charmant, cette dernière entièrement revêtue de marbre. Le duc, de son côté, n'oubliant pas l'utile pour l'agréable, avait fondé dans un village voisin une manufacture de toiles et de tissus mêlés fil et coton, qui comptait déjà vingt-cinq métiers.

A côté de la fabrique, une école pour les apprenties, auxquelles on apprenait le tissage et assurait une dot; plus loin,

une autre école destinée à former les orphelins de l'armée à être soldats, dirigée par un officier retraité, M. Leroux, ancien capitaine de dragons et chevalier de Saint-Louis.

La vie à Liancourt était à la fois sérieuse et gaie, une dans le fond, variée dans les détails, et participait ainsi agréablement du caractère du maître de la maison. C'était assez l'existence d'un grand seigneur anglais, animée par certaines différences qui reproduisaient celles des deux génies nationaux. On descendait pour déjeuner le matin et l'on trouvait servis le thé, le café, le beurre, les laitages; selon les jours et les temps, la promenade à cheval ou en voiture, la chasse, les plantations, le jardinage, menaient jusqu'au dîner, qui réunissait les hôtes du château à deux heures et demie, par dérogation à l'ancienne habitude de midi; la musique au salon, les échecs, les livres de la bibliothèque occupaient l'après-dînée, quand le soleil ou plus communément la pluie retenaient les invités à l'intérieur.

C'était le matin qu'on chassait le cerf, qu'on tirait à l'affût, en resserrant progressivement autour de la bête le cercle des chasseurs, ce qui ne permettait guère qu'au privilégié ou au favorisé de se servir de son fusil. Arthur Young convient que cette méthode est peu divertissante. Il préférait de beaucoup la chasse aux perdrix et aux lièvres dans la belle vallée de Catenay, en dépit des différences du procédé anglais et du procédé français.

On se mettait en file à trente *yards* environ l'un de l'autre, chaque chasseur suivi d'un valet porteur d'un fusil chargé tout prêt à remplacer le fusil déchargé. On parcourait la vallée en travers, en forçant le gibier à se lever devant le chasseur. Après avoir abattu une dizaine de lièvres et une cinquantaine de perdrix, on rentrait pour un dîner spécial servi à l'anglaise, où les hommes seuls s'asseyaient hors de la présence des dames. Elles venaient parfois pourtant, au dessert, sourire aux toasts galants qui leur étaient portés au petillement du champagne moussant dans le verre.

Lacretelle décrit en termes plus élégants et plus attendris, mais avec des détails qui attestent la fidélité du témoignage du voyageur anglais, la vie de Liancourt et cette « opulence sanctifiée par le génie des bonnes œuvres », qui y trouvait dans le bon duc un si noble et si digne représentant. « Ici, dit-il, une école militaire où il faisait dignement élever et instruire les fils de ses vieux compagnons; plus loin, une ferme où d'excellents cultivateurs amenés d'Angleterre offraient le modèle de plusieurs améliorations agricoles; un hospice de sœurs hospitalières, où la charité chrétienne réalisait les vœux les plus éclairés de la philanthropie; un amphithéâtre de coteaux circulaires chargés d'arbres fruitiers, sans clôture, où le propriétaire recueillait quelque chose non sans reconnaissance pour ceux qui lui laissaient une part assez belle; un troupeau de mérinos nouvellement introduit en France par une habile négociation que Louis XVI avait dirigée lui-même; des vaches suisses conduites par un jeune pâtre et par sa jeune femme, dignes par leurs belles couleurs et leurs mœurs de l'âge d'or, du poëme de Gessner leur compatriote; une laiterie brillante de propreté, mais où le sage propriétaire se reprochait comme un gros péché d'avoir laissé s'introduire quelque luxe de marbre; des eaux vives et jaillissantes qui n'avaient pas permis au duc de se refuser le plaisir d'élever une manufacture modeste, sans aucun esprit de luxe et de spéculation ; un parc planté par Le Nôtre, mais dont la régularité était agréablement coupée par les effets piquants, inattendus, du jardin paysage; enfin un vaste château, dans le beau style de la Renaissance, mais où les dorures, les sphinx et les magots avaient fait place à un appartement commode, sans faste et sans recherche; pour combler ma béatitude, une bibliothèque de dix à douze mille volumes, sans jurisprudence et sans théologie. »

Tel était le théâtre où exerçait son activité bienfaisante un homme de la race morale des ducs de Penthièvre, mais avec

beaucoup plus de lumières et de prévoyance : homme sagace qui, interrogé par Louis XVI sur la portée du 14 juillet 1789, qualifié d'émeute par l'optimiste souverain, lui répondit brusquement et justement : « Non, Sire, c'est une révolution » ; homme qui s'appliquait à lui-même, comme Franklin, les principes qu'il professait devant les autres et que les ruines de l'ancienne société, en tombant autour de lui, n'étonnèrent pas. Plus heureux que tant d'autres, qui, il est vrai, n'avaient ni son économie politique ni son économie privée, il triompha, sans avoir pour ainsi dire rien à changer à son genre de vie, des problèmes de l'existence pendant l'émigration. Parti à temps, non pour s'allier contre la patrie avec l'étranger, mais pour épargner à l'aveuglement populaire un crime inutile et pour se mettre à l'abri pendant l'orage, il alla habiter l'Amérique, et en revint, huit ans après, rapportant intacts les quatre-vingt mille francs qu'il avait emportés et dont le revenu avait suffi à ses besoins, le préservant des déchéances qui réduisaient un Montmorency à se faire restaurateur à Hambourg et un d'Autichamp à fabriquer des sabots à Saint-Pétersbourg.

C'est ce même homme, fondateur des écoles d'arts et métiers, dont on célébrait récemment le centenaire avec une unanimité d'hommages et d'éloges si rare et si touchante.

Arthur Young profita, à Liancourt, du voisinage d'Ermenonville pour aller visiter la célèbre résidence acquise en 1763 par le marquis de Girardin et que vient d'acquérir de son héritier madame veuve Blanc. L'économiste anglais était un fervent admirateur de Jean-Jacques, et le tombeau de Jean-Jacques faisait d'Ermenonville le pèlerinage obligé de tous ceux — ils étaient alors nombreux — qui se piquaient d'appartenir à la religion de la nature et du sentiment.

Le mystère de la mort de Jean-Jacques, mystère qui n'a jamais été bien éclairci, ajoutait une impression de pitié mélancolique à l'émotion des visiteurs de l'île des Peupliers, et Arthur Young décrit non plus en agronome, mais presque

en poëte, le champêtre et funèbre asile où reposait, au milieu des arbres et des eaux qu'il avait tant aimés, le philosophe dont la vie fut si agitée et se termina peut-être par le désespoir et le suicide.

Cette hypothèse tragique, combattue au moment de la mort par le marquis de Girardin avec une énergie et une indignation que les scrupules et les susceptibilités de l'hôte rendent un peu suspectes, fut soutenue avec non moins de vivacité dans des articles du *Journal de Paris*, réunis depuis en une brochure, introuvable aujourd'hui, par M. de Corancez, et Saint-Marc Girardin l'a adoptée résolûment, comme M. Louis Blanc.

Quoi qu'il en soit de la vérité sur cette question, qui demeure un secret entre Rousseau et Dieu, c'est avec l'attendrissement d'un disciple que Young salua cette ombre vénérée, qu'il lui semblait voir errer à travers les arbres de l'île des Peupliers :

« Ce paysage est parfaitement conçu et exécuté; le lac a de quarante à cinquante acres; des collines l'entourent de deux côtés; de hautes futaies ferment les autres de façon à l'isoler entièrement. Les restes du génie que nous avons perdu impriment à cette scène un caractère mélancolique auquel les ornements siéraient peu; aussi n'y en a-t-il que quelques-uns. C'était par une soirée calme que nous la visitions. Le soleil, en se couchant, allongeait les ombres sur le lac, et le silence semblait reposer sur les eaux, qu'aucun souffle ne ridait, comme dit un poëte, je ne sais lequel. Les hommes illustres à qui est dédié le temple des philosophes et dont les noms sont gravés sur les colonnes sont : Newton, *Lucem;* Descartes, *Nil in rebus inane;* Voltaire, *Ridiculum;* Rousseau, *Naturam;* et sur une autre colonne non terminée : *Quis hoc perficiet?* L'autre lac est plus grand; il remplit tout le fond de la vallée, autour de laquelle s'élèvent des collines sauvages de rochers ou de sable infertile, ou nues, ou revêtues de bruyères; quelques endroits sont boisés, d'autres parsemés de genièvres.

« Le caractère est ici celui d'une nature sauvage, l'art s'est caché autant qu'il était compatible avec un accès facile. Une rivière forme l'autre tableau, en serpentant au milieu d'une pelouse par-

tant de la maison, parsemée de bouquets de bois. Le terrain est trop plat pour faire un heureux effet; nulle part on ne le voit à son avantage. »

La correspondance de madame de Sabran avec le chevalier de Boufflers contient une lettre où il est parlé dans les mêmes termes, quoique avec une certaine nuance d'ironie féminine, de cet engouement pour Ermenonville et de ce culte de l'ombre de Rousseau. Sait-on qu'un des derniers fanatiques de cette idolâtrie fut Robespierre, qui emprunta à Rousseau son déisme sentimental et cette fête de l'Être suprême, protestation contre l'athéisme hébertiste, où il parut en habit bleu avec un bouquet d'épis de blé à la main, et qui fit plus d'une fois le pèlerinage d'Ermenonville avec la famille Duplay?

Pour avoir son grand homme favori plus à portée de ses hommages, Robespierre, malgré les protestations du propriétaire d'Ermenonville, dépossédé du plus bel ornement de son parc et de l'objet de tant de flatteuses visites, malgré les pétitions des habitants, qui perdaient avec la dépouille de Jean-Jacques une source de lucratifs profits d'hôteliers et de ciceroni, fit décréter la translation des cendres de Rousseau au Panthéon, d'où la réaction de 1814 les tira pour les jeter au vent.

Arthur Young ne visita pas seulement Ermenonville dans cette campagne de mai à octobre 1787, qui n'est guère qu'une promenade de château en château; il s'arrêta à Chantilly, à Chanteloup, à Trianon, et ses observations ont encore leur prix aujourd'hui. La demeure des Condé le frappe par sa magnificence, mais il n'est pas ébloui et semble préférer l'ensemble de cette physionomie aux détails. Il en critique plus d'un; ce qu'il admire sans réserve, c'est l'écurie, la plus belle qu'il ait jamais vue et qui peut renfermer jusqu'à deux cent quarante chevaux anglais, et la ménagerie, consacrée surtout à réunir les innombrables variétés de la gent emplumée.

Arrivé avec un préjugé défavorable à l'effet d'un canal, par suite de l'habitude de retrouver dans les pièces d'eau l'imita-

tion des lignes sinueuses et irrégulières de la nature, il convient que la vue du canal de Chantilly l'a fait revenir de cette prévention, et qu'il s'harmonise à merveille avec tout ce qui l'entoure. Mais il blâme la mesquinerie du parterre devant la façade, qui méritait mieux que le cadre anodin de ces carrés et de ces petits jets d'eau.

« Le *hameau,* dit-il (il n'y avait pas alors de grand château sans ce hameau postiche et en miniature), renferme une imitation de jardin anglais ; comme ce genre est tout nouvellement introduit en France, on ne doit pas user d'une critique sévère. L'idée la plus anglaise que j'ai rencontrée est celle de la pelouse devant les écuries ; elle est grande, d'une belle verdure et bien tenue, preuve certaine que l'on peut avoir d'aussi beaux gazons dans le nord de la France qu'en Angleterre. La labyrinthe est le seul complet que j'aie vu, et il ne m'a pas laissé le désir d'en voir un autre : c'est le rébus du jardinage. » Le mot est joli, et d'un Anglais qui ne s'était pas en vain frotté à l'esprit français.

C'est à Chanteloup, pendant la vie du duc de Choiseul (il était mort en 1785), que se trouvait le plus bel établissement de grand seigneur qu'il y eût en Europe, au dire de Dutems. On le croit volontiers quand on lit les détails si complets sur la vie qu'on menait à Chanteloup, que contient cette délicieuse correspondance entre madame du Deffand, l'abbé Barthélemy et la duchesse de Choiseul, dont le zèle éclairé de M. le marquis de Sainte-Aulaire a fait présent au monde lettré.

La pagode de Chanteloup, seul débris qui reste aujourd'hui intact de cette opulente résidence, donne aussi l'idée de ce que devait être jadis la décoration d'un jardin dont le motif principal avait seul coûté quarante mille écus. A force d'orner Chanteloup et d'y recevoir à table et à maison ouverte les nombreux amis qu'avait multipliés sa disgrâce, la disgrâce ministérielle la plus populaire, la plus honorée qui ait jamais été, le duc de Choiseul, tout en dépensant son revenu de huit cent mille francs, fit encore six millions de dettes, sur un actif,

il est vrai, de quatorze millions. Sa veuve, avec l'admirable dévouement qu'elle lui avait témoigné pendant sa vie et qu'elle continuait à sa mémoire, paya ses dettes en quelques années, en se retirant au couvent des Récollets avec deux femmes et deux laquais, sans autre luxe que celui de la vertu et de l'honneur. Ce fut une conduite fort différente de celle de la princesse de Guéménée après la banqueroute de son mari, banqueroute de trente millions, fort digne du titre de Sérénissime, que lui donna l'ironie publique.

Combien ces jours de digne veuvage, sans autre éclat que celui de l'estime universelle, étaient loin des jours brillants et triomphants où le *particulier* de Chanteloup se composait en moyenne d'une cinquantaine d'invités, portant tous l'uniforme du lieu, qui était, pour les dames, bleu avec des nœuds de rubans jaunes !

Quant à la pagode, dont nous ne pouvons nous dispenser de parler et qui existe encore au milieu des ruines ou des vestiges de tout le reste, elle avait, au dire de l'abbé Barthélemy, plus de cent vingt pieds de hauteur. Elle était en forme d'obélisque, d'une légèreté et d'une élégance remarquables. Dans l'intérieur de ce monument, entièrement bâti en pierres de taille et meublé authentiquement à la chinoise, le duc de Choiseul, consacrant, par une destination sérieuse, ce caprice architectural un peu frivole, avait fait encastrer dans les trumeaux du premier salon des tables de marbre contenant, gravés en lettres d'or, les noms de tous ceux qui, en venant le visiter à Chanteloup, s'étaient faits les courtisans de sa disgrâce.

Arthur Young put voir, dans toute sa brillante et fraîche nouveauté, en septembre 1787, la pagode, achevée seulement en 1778. Il admira la situation du château, élevé sur une hauteur entre la Loire et une forêt de onze lieues. Il trouva la bibliothèque enrichie de très-belles tapisseries des Gobelins par le nouveau propriétaire, qui n'était autre que le duc de Penthièvre, dont le bonheur était de collectionner les belles résidences, et qui avait acquis, en échange de Rambouillet cédé

au Roi, Anet et Chanteloup. Il paye aussi un juste tribut d'éloges à la vacherie et à la bergerie, admirablement installées.

Une autre magnifique résidence du même temps, qu'Arthur Young ne visita point, c'était le château de Méréville, où M. de La Borde avait, dit-on, englouti quatorze millions, qui contenait une belle colonne rostrale élevée à la mémoire de deux fils, victimes de la fatale expédition de La Peyrouse, et au milieu de la forêt une colonne trajane gigantesque, rivale dans un autre genre de la pagode de Chanteloup, au sommet de laquelle on accédait par un escalier de quatre-vingt-dix-neuf marches.

Le voyageur anglais dont nous analysons les impressions est curieux à interroger sur ses visites à Luciennes et à Trianon, deux résidences célèbres à des titres bien différents et habitées par des personnes très-dissemblables.

A Luciennes, il ne trouva point madame du Barry, qu'il eut saluée avec plaisir, comme on va le voir, dans ce cadre qui allait si bien à la figure de l'ancienne favorite de Louis XV, essayant du roman après avoir tâté de l'histoire, effeuillant sentimentalement les restes de sa beauté et de sa sensibilité dans des passions d'automne, dont le prince de Ligne, lord Seymour et le maréchal de Brissac devaient être tour à tour l'objet.

Young parcourut le pavillon de Luciennes, guidé sans doute par le nègre Zamore, qui avait été le nain favori de la favorite et était demeuré son intendant, sauf à la dénoncer, à la persécuter, à l'emprisonner et à la tuer quelques années plus tard, pour la dépouiller, de complicité avec l'Américain Greive. Madame du Barry était à ce moment tour à tour en Hollande et à Londres, où elle aurait dû demeurer, car déjà elle pouvait entendre gronder autour d'elle, à Luciennes, les grondements avant-coureurs d'une tempête qui ne l'épargnerait pas.

Elle eût ainsi évité le vol de ses diamants, qui la fit revenir, la conspiration domestique et politique qui en fut la suite, la mort du duc de Brissac et de M. de Maussabré, qui périrent à cause d'elle, et sa propre comparution au tribunal révolution-

naire, puis à l'échafaud, où elle fit, contrairement aux exemples de courage que devaient lui donner des femmes qui, il est vrai, avaient appris à vivre et à mourir autrement qu'elle, où elle fit, disons-nous, si piteuse figure, se traînant aux pieds de l'exécuteur et demandant, affolée, tout en chair de poule, dit un témoin, grâce à *monsieur le bourreau*.

Si Young eût été de ses juges, il l'eût acquittée très-certainement, si l'on s'en rapporte à cette boutade d'un humour tout britannique : « Elle s'est bâti au bord de la pente dominant le paysage un pavillon meublé et décoré avec beaucoup d'élégance. Il y a une table exquise en porcelaine de Sèvres. J'ai oublié le nombre de louis qu'elle a coûté. Les Français à qui j'ai parlé de Luciennes se sont récriés contre les maîtresses et les extravagances avec beaucoup plus de violence que de raison, à mon sens. Qui, en conscience, refuserait à son roi le plaisir d'une maîtresse, pourvu que le jouet ne devînt pas une affaire d'État? Mais Frédéric le Grand, dit-on, avait-il une maîtresse? lui faisait-il bâtir des pavillons et les meublait-il de tables de porcelaine? Non; mais il avait un tort cinquante fois plus grand. Mieux vaut qu'un roi courtise une jolie femme que les provinces de ses voisins. La maîtresse du roi de Prusse lui a coûté cent millions sterling et cinq cent mille hommes, et avant que le règne de cette favorite, la guerre, soit passé, elle peut en coûter encore autant. »

Après avoir visité à Saint-Germain la résidence du maréchal de Noailles et vu dans sa belle collection d'arbustes exotiques et de plantes rares le plus beau *sophora Japonica* qu'il connût, Arthur Young parvint, grâce à une lettre de M. Richard, à pénétrer dans Trianon.

La reine Marie-Antoinette, après un moment d'engouement pour Saint-Cloud, avait rendu à Trianon toute son ancienne affection. C'est là qu'elle rencontrait à chaque pas des souvenirs de bonheur qui la réconciliaient avec l'espérance; c'est là qu'elle pouvait se mêler aux jeux de ses enfants et se promener de la laiterie au moulin et du presbytère au temple

de l'Amour, dans la robe de percale et sous le chapeau de paille de la villégiature intime.

Là, ayant renoncé au luxe des diamants, depuis la funeste affaire du collier, au luxe des étoffes, depuis la faillite de mademoiselle Bertin, elle pouvait se réduire à la seule dépense, qui n'était pas faite pour exciter les jalousies aristocratiques et les murmures populaires, de cette candeur immaculée des gazes, des mousselines, des percales blanchies à Saint-Domingue. C'était une recherche qu'elle imitait des riches bourgeoises de Bordeaux.

Vaublanc raconte comment la fantaisie lui en était venue : « Un grand nombre de personnes arrivées par la flotte de cent voiles avaient rempli Paris d'hommes et de femmes qui portaient le beau linge blanchi à Saint-Domingue. Ce linge attirait les regards, comme il avait frappé mes yeux en arrivant au cap Français. La Reine en entendit parler, et on lui dit qu'une jeune dame, la vicomtesse de ***, était entièrement habillée de ce beau linge. Elle désira la voir en particulier, et, sur ses excuses parce qu'elle n'était pas encore habillée convenablement, elle lui fit dire qu'elle voulait la voir avec l'habillement américain.

« Elle fut frappée de la beauté du linge et trouva que cet habillement tout blanc convenait très-bien dans l'été. On n'en avait pas encore parlé. On comparait la blancheur de ce linge à la couleur un peu jaune de celui de Paris. On apprit que des négociants de Bordeaux envoyaient blanchir leur linge à Saint-Domingue, comme ils faisaient faire leurs chemises à Curaçao et raccommoder leurs porcelaines en Chine. »

C'est dans les *Souvenirs* de M. de Vaublanc que nous trouvons encore la trace du divertissement favori de Marie-Antoinette à Trianon :

« Elle avait dans les jardins de Trianon, pendant l'été, un bal tous les dimanches. Là étaient reçues toutes les personnes vêtues honnêtement, et surtout les bonnes et les enfants. Elle dansait une contre-danse pour montrer qu'elle prenait part au plaisir

auquel elle invitait les autres. Elle appelait les bonnes, se faisait présenter les enfants, leur parlait de leurs parents et les comblait de bontés. Ordinairement, presque toute la famille royale était avec elle. J'ai vu plusieurs fois ces bals, tels qu'on n'en avait pas encore vus en France. »

Cette reine de Trianon, à la beauté si enjouée jadis et maintenant de plus en plus mélancolique, il ne faut pas la chercher dans le portrait de Wertmüller, le peintre suédois émule de Roslin, qui la peignit, en 1784, se promenant tenant un de ses enfants de chaque main dans les allées dont l'horizon est fermé par le temple de l'Amour. Le portrait était destiné à Gustave III, dont les successeurs le conservent encore au château de Gripsholm.

Là, bien que peinte à Trianon, la Reine est encore vêtue avec un certain apparat. Mais on la retrouve telle qu'elle était à Trianon dans plusieurs des portraits de madame Vigée-Lebrun, notamment dans celui qui fut, au Salon de 1787, l'objet d'un tel mouvement d'impopularité, qu'il fallut le retirer pour épargner à l'image souveraine, déjà disgraciée du public, un accueil qui offensait à la fois la dignité de la femme et celle de la reine.

Arthur Young ne fait pas sans restriction l'éloge de Trianon, qui lui paraît réaliser pourtant le type du jardin anglais le plus conforme au goût, le mieux assorti au génie français.

« Il contient, dit-il, environ cent acres, arrangés d'après les descriptions que l'on nous donne des jardins chinois, d'où l'on suppose que vient notre style. Il a plus de la manière de sir W. Chambers que de M. Brown, plus d'art que de nature; cela sent plus le faste que le bon goût.

« On concevrait difficilement une chose que l'art peut placer dans un jardin qui ne soit pas dans celui-là. On y voit des bois, des rochers, des pelouses, des lacs, des rivières, des îles, des cascades, des grottes, des promenades, des temples, de tout, jusqu'à un village; plusieurs parties sont très-jolies et très-bien exécutées. La seule chose à reprendre est l'entassement, erreur qui a conduit à une autre, celle de sillonner la pelouse par trop de sentiers

sablés, erreur commune à presque tous les jardins que j'ai vus en France.

« Mais la gloire du petit Trianon, ce sont les arbres et les arbrisseaux exotiques. Le monde entier a été mis à contribution pour l'orner. Parmi les édifices, je citerai le temple de l'Amour comme monument élégant. »

Un autre petit Trianon que Young ne vit pas et dont il est facile encore aujourd'hui de reconstituer la physionomie, grâce au respect pieux du propriétaire actuel pour ces lieux consacrés par le souvenir de l'ange de la royauté, c'est le Trianon de Madame Élisabeth, à Montreuil.

C'est en 1781 que le Roi en fit l'acquisition de la princesse de Guéménée, et que Marie-Antoinette, y ayant conduit sa belle-sœur, lui dit : « Ma sœur, vous êtes chez vous. Ce sera votre Trianon. Le Roi, qui se fait un plaisir de vous l'offrir, m'a laissé celui de vous le dire. » Madame Élisabeth sauta de joie et de gratitude au cou de la Reine, et elle prit immédiatement possession de cette résidence champêtre, où elle goûta tous les plaisirs que peuvent donner l'amour de la nature et la pratique de la charité, les seules passions, avec celle de l'amour de sa famille, qu'ait jamais connues cette sainte qui porta sur la terre le nom d'Élisabeth.

Le parc de son petit domaine est situé à droite de la barrière lorsque l'on entre à Versailles; il longe l'avenue de Paris et s'étend de la rue de Bon-Conseil à la rue Saint-Jules; son entrée est au n° 2 de la rue de Bon-Conseil, le seul de cette rue. Il n'a pas moins de huit hectares. Au milieu d'une pelouse ornée de bouquets d'arbres et de massifs de fleurs, s'élève la maison, dont quatre colonnes de marbre soutiennent le péristyle. La partie du bâtiment central est telle qu'elle était du temps de Madame Élisabeth; les deux ailes qui l'encadrent, abattues pendant la Révolution, ont été rebâties vers le commencement de ce siècle sur leurs anciens fondements.

A gauche, est située la ferme de cette laiterie que l'histoire du pauvre Jacques devait rendre célèbre, en dépit de la

modestie de l'auguste propriétaire, qui ne consentait à manger des œufs de ses poules et à boire du lait de ses vaches que ce que lui en laissait sa quotidienne distribution à tous les malades, à tous les vieillards, à tous les enfants de Montreuil.

C'est là que pendant huit ans, de 1781 à 1789, Madame Élisabeth fut vraiment heureuse par la présence ou les lettres de madame de Mackau, son ancienne gouvernante, qu'elle y avait établie à côté d'elle, dans une maison située rue du Champ-la-Garde ; de madame de Causans, de madame de Bombelles, de madame de Raigecourt, auxquelles l'unissait une amitié fraternelle ; par les conversations avec M. Lemonnier, premier médecin du Roi, son ancien maître de botanique, devenu son voisin par l'acquisition du pavillon et du parc de madame de Marsan, et avec les abbés de Lubersac et Edgeworth. C'est là enfin que Jacques et Marie furent heureux par elle.

Ce Jacques était un brave Fribourgeois que, sur la recommandation de madame de Diesbach, Madame Élisabeth avait fait venir avec son père et sa mère, et qu'elle avait préposé au gouvernement de sa ferme, dont il s'acquittait à merveille. En lui procurant les joies de la famille, la pieuse et naïve princesse s'était figuré combler tous les vœux de son protégé. Elle ne voyait pas d'autre bonheur sur la terre que celui d'aimer ses parents, ses amis, et d'aimer Dieu en attendant le ciel.

Pourtant, malgré les efforts du pauvre garçon, elle ne put ignorer qu'il lui manquait quelque chose, en outre de son père et de sa mère, car il pâlissait et maigrissait à vue d'œil. Elle s'informa et apprit en rougissant qu'elle avait oublié que Jacques avait une fiancée, et que sa fiancée, demeurée au pays, languissait comme lui de toutes les tristesses d'une séparation qu'elle pouvait croire sans remède.

Il n'en fut rien, grâce à la bonne princesse, qui répara son oubli et, s'étant chargée du bonheur de son fermier, le voulut complet. Elle manda la jeune Suissesse, et le mardi 26 mai 1789, quelques jours après l'ouverture des états généraux, Jacques

Besson et Marie Magnin, dotés par Madame Élisabeth, l'un en sa qualité de vacher, l'autre en sa qualité de vachère de Son Altesse Royale Madame Élisabeth de France, furent unis dans la petite église de Montreuil.

Quelque temps avant cet événement, qui termina heureusement ce petit drame pastoral tout à fait dans le goût du temps, la marquise de Travanet, sœur de madame de Bombelles, avait composé sur les regrets de Marie, alors sans espérance, une romance qui fut vite à la mode et qui jouit un moment d'une faveur bientôt transportée à des sujets et à des couplets moins idylliques. Beaucoup de nos aïeules ont chanté mélancoliquement :

> Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
> Je ne sentais pas ma misère;
> Mais à présent que tu vis loin de moi,
> Je manque de tout sur la terre.

Arthur Young nous donne encore des détails curieux, dans son voyage de 1788, sur le château de Broglie, habité alors par le général de ce nom, « qui est entouré, dit-il, d'une telle quantité de haies tondues, doubles, triples et quadruples, que ce travail doit faire vivre la moitié des pauvres de cette petite ville ».

Il s'arrêta, dans son excursion de 1789, au château de Nangis, appartenant au marquis de Guerchy, fils de l'ambassadeur en Angleterre qui a eu de si étranges démêlés avec le chevalier d'Éon; au château de Maupertuis, dont les jardins faisaient honneur au marquis de Montesquiou.

Il ne donne qu'une mention aux jardins renommés d'Harcourt et leur préfère ceux d'Ermenonville; il ne paraît pas avoir visité Navarre, la célèbre propriété des Bouillon, où c'est un autre introducteur, le grand médecin Des Genettes, qui, dans ses curieux et malheureusement inachevés Mémoires, nous permet de l'accompagner. Des Genettes y alla en août 1788, accompagnant lui-même le docteur Laumonier, méde-

cin du dernier duc de Bouillon, qui supportait, avec la philosophie sceptique d'un grand seigneur libéral, les épreuves du temps, et ne donnait de regrets ni à la royauté, dont il prédisait la chute prochaine, ni à la vie qu'il allait perdre, l'hydropisie épuisant ses dernières forces.

Le château de Navarre, à peu de distance d'Évreux, avait été bâti par l'un des Mansard, qui avait dressé la coupole du grand salon octogone central auquel aboutissaient tous les appartements du rez-de-chaussée. C'est le Nôtre qui a tracé le plan du plus rapproché du château parmi les trois immenses jardins de Navarre, et dessiné ces bassins de marbre où l'Iton et l'Eure tombent en cascades. Pour le jardin dans le genre anglais, on a profité d'un vaste terrain boisé encadrant dans des massifs les plus beaux de ses arbres séculaires.

D'autres ont formé de leurs hautes branches entrelacées l'avenue à voûte gothique qui conduit au temple de l'Amour, en brique, genre antique, dont l'intérieur est un boudoir à la Crébillon. Le troisième est un immense potager entouré d'un cordon de serres admirablement tenues. Des Genettes quitta sous une impression de tristesse et de dégoût ces beaux lieux où rien qu'un petit bronze, représentant la *Pie,* la jument que montait Turenne, ne rappelait le souvenir du héros, et où le dernier des Bouillon (car il n'avait d'autre héritier qu'un fils cul-de-jatte) plaisantait presque cyniquement sur la fin de sa maison et celle de sa vie, causée par les exploits bachiques, où il luttait d'émulation avec son ami le marquis de Conflans et que punissait l'apoplexie, ainsi que le lui rappela le docteur : *Qui vivunt in vino morientur in aqua;* et par des excès d'un autre genre, auxquels peuvent faire penser ces jardinières élégamment vêtues qui, par son ordre, portaient, le matin, des corbeilles de fleurs à tous les hôtes du château.

Si, pour arriver à une des moralités, à une des leçons de cette étude, nous voulons tirer la conclusion de cette promenade à vol d'oiseau à travers les plus beaux spécimens en France, au dernier siècle, des jardins dits dans le genre anglais,

nous constaterons d'abord que la palme de ce genre de dispositions et de décoration appartient à Trianon et à Ermenonville; ensuite que, dans leur orthodoxie inflexible et despotique, les champions à outrance du genre français et du genre anglais n'avaient pas moins tort les uns que les autres.

Il faut tenir compte, en effet, pour la décoration d'un parc et d'un jardin, d'une foule d'éléments étrangers au premier abord au sujet, et qu'on ne négligerait pas sans s'exposer à plus d'une erreur : le climat et les habitudes de cette atmosphère qui forme le cadre naturel de toute habitation; le goût architectural dominant et les procédés de construction; enfin, même les mœurs et les usages du moment; car tout édifice en désaccord, en dissonance avec les éléments sociaux qui règnent autour de lui est coupable d'erreur ou de faute. L'harmonie est une loi éternelle qu'on ne viole pas impunément.

Par conséquent, adopter le genre anglais dans toutes ses exigences, toutes ses conséquences, sans mélange, sans partage, sans atténuation de ce qu'il a de trop cru, de trop brutal, de trop farouche, de trop romantique, c'était oublier ce qu'accordent, ce que demandent même un climat, des principes architecturaux et des usages sociaux très-différents de ceux de l'Angleterre. La religion du goût anglais ne doit donc pas être gâtée, et elle le fut souvent alors par la superstition.

Une architecture classique se prête peu à une décoration romantique, et l'on ne fit de vrais jardins anglais que là où Mansard n'avait pas plus présidé à la construction du château que Le Nôtre au tracé du jardin. On eut de vrais jardins anglais quand Bellanger et Chalgrin dressèrent les plans du château, quand Hubert Robert et Joseph Vernet dessinèrent, comme à Méréville, les jardins. Mais suivre absolument et sans correction le type anglais ne réussit pas plus au dix-huitième siècle aux partisans de ce goût, qu'au seizième siècle la même servilité plagiaire n'avait porté bonheur aux partisans du goût italien.

Sur cette question des jardins anglais, c'est-à-dire sinueux

et irréguliers, avec des points de vue variés, et des jardins français, c'est-à-dire majestueux, pompeux, réguliers, monotones, deux types qu'il ne faut ni suivre ni proscrire aveuglément, la vérité nous semble avoir été dite par un grand propriétaire, qui fut aussi un très-aimable écrivain, le plus Français, après Hamilton, des étrangers qui ont écrit dans notre langue : le prince de Ligne, le propriétaire des fameux jardins de Bel-OEil et l'auteur de ces deux opuscules charmants : *Coup d'œil sur les jardins* et *Coup d'œil sur Bel-OEil,* qui sont, sous une forme plaisante et légère, le vrai code du bon goût en matière de décoration champêtre (en tenant compte des changements motivés par les *vicissitudes du temps*) et le véritable arrêt du bon sens dans un procès qui passionna l'opinion à la fin du dix-huitième siècle.

Le prince de Ligne parle en termes fort séduisants de cette passion de la nature qu'il garda toute sa vie et dont il fournit des témoignages fameux, sans cesser d'être, quand il le voulait, le plus brillant des hommes de salon.

« Je voudrais, dit-il, échauffer tout l'univers de mon goût pour les jardins. Il me semble qu'il est impossible qu'un méchant puisse l'avoir... Absorbé par cette passion, qui est la seule qui augmente avec l'âge, l'homme perd tous les jours celles qui dérangent le calme de l'âme ou l'ordre des sociétés. Quand il a passé le pont-levis de la porte de la ville, l'asile de la corruption morale et physique, pour aller travailler ou jouir de la campagne, son cœur rit à la nature et éprouve la même sensation que ses poumons à la réception d'un vent frais qui vient les rafraîchir. »

Continuant la paraphrase du vers de Delille,

Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu,

le prince de Ligne finit, comme en un de ses jardins où le point de vue change à chaque pas, par s'égarer dans des variations qui n'ont rien de vertueux, mais sont bien de l'homme et du temps :

« Pères de famille, inspirez la *jardinomanie* à vos enfants; ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche.

« Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper un ruisseau à la course, on a trop à faire pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant et courtisan cabaleur. Si l'on voulait écrire contre les lois, se plaindre au conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la cour, on arriverait trop tard, puisqu'on aurait dans la tête son bouquet d'arbres de Judée, ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. A peine arriverait-on à temps pour profiter de la faiblesse de la femme d'un de ses amis, et on partirait bien vite après pour aller expier dans les champs le plus joli des forfaits. »

Voilà des grâces frivoles auxquelles ne sacrifiera jamais le grave cerveau des botanistes convaincus, qui ne voient dans la campagne qu'un magasin pour l'herbier, et dont le romanesque ne va pas plus loin que l'épithète timide et reconnaissante sous laquelle ils dissimulent les rougeurs provocantes de la fraise : *solatium herborisantium*.

Mais si le prince de Ligne est un frivolite, il a ses accès de bon sens, et il y a une raison saisissante dans sa théorie des jardins, pour l'ornement desquels, dit-il, il ne faut pas se fier à l'inspiration ni au caprice :

« Une ode, une bataille gagnée et un grand et hardi coup de pinceau, sont la suite de l'inspiration. Mais ici les voyages, la lecture, le coup d'œil, la comparaison, la réunion de tous les arts, voilà ce qu'il faut. »

Joignant l'exemple au précepte, le prince de Ligne passe en connaisseur la revue de tous les jardins célèbres en Angleterre, en Italie, en Pologne, en Russie et en France. Il n'épargne pas les railleries à la *gothie* de Walpole et à la *grécie* de plusieurs de ses compatriotes; et il venge de ses sarcasmes Ermenonville et le Moulin-Joli, qu'une de ses amies, la comtesse de Sabran, voulait acheter, en juillet 1786, de madame

Lecomte, la veuve de Watelet, et qu'elle eût si dignement occupé.

Le marché ne se fit pas, madame Lecomte voulant cent mille et madame de Sabran n'offrant que quatre-vingt mille francs.

L'éclectisme en philosophie peut avoir ses inconvénients; en matière de décoration des jardins et de culte de la nature, nous croyons, avec le prince de Ligne, qu'il est le seul système logique en théorie et en pratique, puisqu'il permet de s'accommoder aux temps, aux lieux, et de s'entourer dans un espace relativement étroit des souvenirs, des images, des trophées d'un voyage autour du monde.

C'est la conclusion placée dès le début de ce *Coup d'œil sur Bel-OEil* où le prince de Ligne la justifie si bien :

« Il n'y a qu'un bon et qu'un mauvais goût. Il n'y a qu'une seule musique. J'ai été longtemps à trouver mauvais qu'on dît : C'est français, c'est italien. Je voulais seulement qu'on dise : C'est bon. Je pourrais en dire autant des jardins, mais je conçois qu'il y a une espèce de convention.

« La simplicité, la nature et le désordre appartiennent aux Anglais, de même que les lignes droites, les percés, les grands morceaux sont aux Français. Sans décider quelle est la meilleure musique et quels sont les plus beaux jardins, je crois qu'il faut se conformer aux situations, que Jupiter ne doit pas s'égayer longtemps sur une voyelle, et que Versailles ne doit pas être comme le Covent-Garden. »

Nous ne prolongerons pas cette excursion rapide à travers les rendez-vous fameux des villégiatures parisiennes et les chefs-d'œuvre de cet art de décorer les jardins dont le prince de Ligne a, selon nous, le mieux formulé les règles et donné les meilleurs exemples dans les jardins de Bel-OEil où, tout en préférant les libertés et les effets hardis du genre anglais, il est loin de médire du genre français et place l'idéal, la perfection, dans l'heureuse combinaison des deux procédés.

Il nous eût été agréable de rechercher, à travers la littérature du temps, les effets des deux théories, car le style, qui

est l'art de vêtir et de décorer les pensées, a ses partisans du genre irrégulier anglais, et ses champions du genre français régulier, tout comme le jardinage. Nous aurions trouvé piquant de montrer, par des exemples, les différences de procédé et les changements accomplis dans les mœurs littéraires depuis Buffon, qui fut un partisan du style français, jusqu'à Rousseau, qui incline évidemment vers la liberté anglaise, en fait de style comme en fait de politique.

Nous aurions suivi la décadence du procédé buffonien expirant dans les emphases et les mièvreries de Marmontel et de Florian, pour arriver à la sincérité de ton, à la justesse d'accent, à la richesse de couleurs, à la variété de nuances, dont, avant Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, les deux grands rénovateurs du style pittoresque français, il eût été curieux et piquant de trouver des modèles bien moins connus dans les lettres de Boufflers, celles de Roucher, bien plus poëte en prose qu'en vers, et celles de Ducis. Mais tout cela nous mènerait trop loin. Les prés ont assez bu. Ramenons à propos nos troupeaux au bercail, suivant le précepte virgilien.

Ce ne sera pas sans jeter, au détour de la route, un dernier coup d'œil sur ces résidences champêtres de la fin du siècle que nous n'avons pas encore nommées et que recommande à notre souvenir une double piété, puisque des femmes charmantes, des muses de l'esprit et du cœur s'y rencontrèrent, non sans l'attendrissement mélancolique que donne le pressentiment des orages imminents et des séparations prochaines, avec plusieurs des héros de la littérature et des victimes de la Révolution.

Peut-on, dans cet ordre d'idées, ne pas saluer, dédaignant l'égoïste ermitage de Fontenay-aux-Roses, où deux proscrits, Condorcet et Lacretelle, frappèrent en vain à la porte du bonheur sourd des Suard, ces manoirs hospitaliers de Bonneuil (près de Sénart) et de Luciennes, où l'amour, sous la figure de Camille, et l'amitié, sous les traits gracieux de Fanny (madame Laurent Le Couteulx), attendaient André Chénier

au retour de ses promenades méditatives sur les coteaux que baigne la Seine?

Ne chercherons-nous pas, sous les ombrages de Saint-Germain et de Saint-Cloud, le but hospitalier de ces longues excursions buissonnières où, en 1795, Arnault et Picard se tenaient compagnie en rêvant et en rimant mentalement, l'un une scène de sa comédie des *Conjectures*, l'autre une tirade de sa tragédie d'*Oscar*?

Ne dirons-nous pas un bonjour en passant à l'ermitage profane, succédant à un ermitage sacré, où Sophie Arnould, abritant sous le toit qui avait entendu les *oremus* du curé de Luzarches, les souvenirs sans remords, sinon sans regrets, de sa vieillesse toujours aimable, avait mis sur la porte la fameuse inscription à double sens, à double malice : *Ite, missa est,* indiquant ainsi à la fois qu'on ne disait plus la messe chez elle et qu'on n'y faisait plus l'amour?

Enfin ne regarderons-nous pas, de la grille, ces deux châteaux du Marais, l'un près d'Argenteuil, qui vit l'agonie de Mirabeau et la tragique mort de l'amiral Decrès; l'autre, près de Dourdan, où madame de la Briche, belle-sœur de madame d'Houdetot, belle-mère de M. le comte Molé, prolongea impunément jusqu'en plein septembre 1793 les plaisirs délicats de l'hospitalité? Elle l'y accorda jusqu'au bout aux plus illustres et aux plus menacés représentants de ces supériorités de la naissance, de la beauté, de la fortune, du talent, que le bourreau déjà taché, pour ce qui touche ces derniers, du sang des Malesherbes, des Bailly, des Buffon, des Lavoisier, n'épargnait pas plus les uns que les autres.

Lacretelle a tracé un tableau émouvant de cette dernière rencontre des débris d'une société condamnée, dont beaucoup ne devaient plus se revoir. Parmi eux figurait certainement ce Florian, le fabuliste, le bucolique de Sceaux, que la prison devait tuer à trente-neuf ans, et aux bergeries duquel on n'allait plus reprocher de ne pas contenir de loups; et peut-être ce Ducis, destiné à être épargné, malgré son honnêteté et

son talent, qui venait de déclarer qu'il ne faisait plus de tragédies parce que la tragédie courait les rues !

Ce goût, ce culte de la nature, qui fut, avec celui de la liberté philosophique, en attendant la liberté politique, la grande passion de la fin du dix-huitième siècle, n'eut pas seulement des conséquences sociales, il en eut de morales, d'intellectuelles, d'artistiques, de littéraires, dont il convient de dire un mot. Ce ne fut pas seulement une révolution dans les mœurs, les usages, la mode ; c'en fut une aussi dans la langue, dans la littérature, l'art et le goût. Les habitudes et les formes de la langue écrite et de la langue parlée, de la conversation et du genre épistolaire, en furent profondément modifiées. L'influence de Diderot et de Rousseau qui, les premiers, avaient dignement senti la nature et dignement parlé d'elle, inspire, non à des gens du métier, à des écrivains de profession, mais à des hommes et à des femmes du monde, des impressions, des descriptions, des tableaux, qu'ils ne désavoueraient pas, et où apparaissent ces couleurs nouvelles qui brilleront bientôt d'un si noble et si touchant éclat sur la palette des Bernardin de Saint-Pierre et des Chateaubriand. Ouvrez les *Salons* de Diderot, ou tout simplement ses *Lettres à mademoiselle Voland* où il a tant mis de son esprit et de son cœur. Vous y trouverez à tout moment des croquis d'après nature, de petits tableaux à la plume enlevés en quelques coups, dans un style tout nouveau, qui communiquent au lecteur quelque chose de l'impression chaude et vive dont ils sont nés sans efforts.

Voici d'abord une vue intime des jardins de Marly, prise en mai 1759 :

« ...Nous nous répandions dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominent et qui forment le fond. Ces pavillons séparés et à demi enfoncés dans une forêt, semblent être les demeures de différents génies subalternes dont le maître occupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut.

« Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paraît un peu trop peuplé; il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poëtes, des philosophes et des amants, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aille chercher ou que je rencontre; qui m'arrêtent, et avec lesquelles je m'entretiens longtemps; pas davantage, et point d'autres. Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique[1]... »

On sent déjà le changement de ton, le goût et l'art du pittoresque, la communion avec la nature, pénétrée pour la première fois dans ses intimités, vue à travers un prisme d'imagination et de sentiment, animée, dramatisée selon la passion dominante du promeneur : toutes choses si différentes de la noble, solennelle et impersonnelle observation de Buffon, par exemple, décrivant la nature comme un spectacle, sans se mêler jamais à aucun de ses mouvements.

Avançons, et bientôt nous verrons s'accentuer cette manière nouvelle, et Diderot entrer de plus en plus dans ce que nous appellerons la voie de l'*art passionnel du paysage d'après nature* à un double titre : puisqu'il y a double impression, influence réciproque du modèle sur le peintre, et du peintre sur le modèle, voyant les objets non plus seulement avec les yeux du corps, mais ceux du cœur, non plus seulement en *dilettante,* mais en poëte, en amant.

C'est d'un poëte, c'est d'un amant, ce passage d'une lettre de Diderot, qui vient de perdre son père, adressée à mademoiselle Voland, pour l'inviter à partager et à consoler sa douleur :

« On n'éprouverait plus cette joie bruyante (d'autrefois), l'âme ne s'ouvrirait que par intervalles; mais le rayon de gaieté qui s'en échapperait, semblable au rayon de lumière qui descend du ciel dans un jour nébuleux et couvert, n'en aurait que plus d'éclat et

[1] *Œuvres de Diderot,* édit. Assézat-Tourneux, t. XVIII, p. 353.

d'effet. Celui de notre tristesse sur les autres est bien singulier. N'avez-vous pas remarqué quelquefois à la campagne le silence subit des oiseaux, s'il arrive que dans un temps serein, un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage? Un habit de deuil dans la société, c'est le nuage qui cause en passant le silence momentané des oiseaux. Il passe, et le chant recommence. »

Autres passages, autres tableaux, autres *quadri,* comme disait André Chénier. Diderot passe à Vignory.

« Ma Sophie, quel endroit que ce Vignory!... Imaginez-vous une centaine de cabanes entourées d'eau, de vieilles forêts immenses, des coteaux, des allées, des prés qui séparent ces coteaux, comme si on les y avait placés à plaisir, et des ruisseaux qui coupent ces allées et ces prairies... »

C'est de cette année 1759, où il s'enivre de la poésie de la nature agreste, que sont encore ces croquis des *vordes* d'Isle, au charme sauvage, et ceux que Diderot crayonne à chaque pas de sa villégiature au Grandval.

« A gauche de la maison, nous avons un petit bois qui défend du vent du nord; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil est tout à fait pittoresque et sauvage. C'est là qu'on allait chercher, il y a deux mois, le frais contre les chaleurs brûlantes de la saison. Il n'y a plus moyen d'en approcher; il faut tourner autour et prendre le soleil. »

Voici encore deux croquis pris au Grandval, en septembre et octobre 1760 :

« Je les ai revus, ces coteaux où je suis allé tant de fois promener votre image et ma rêverie, et Chenevière qui couronne la côte, et Champigny qui la décore en amphithéâtre, et ma triste et tortueuse compatriote, la Marne.

« Nous nous promenâmes tête à tête, à gauche de la maison, en sortant sous une belle allée plantée au bord de la rivière mélancolique, d'où l'on voit les riches coteaux de la Champagne. »

En septembre 1762, Diderot est à la Briche, et il trace de

cette résidence, qu'il préfère à la Chevrette, cette vive et chaude esquisse :

« Je ne connaissais point cette maison; elle est petite; mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'air sauvage : c'est là qu'il faut habiter, et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets, où la serpe du jardinier n'a rien coupé; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature, des arbres plantés sans symétrie; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnaît point, voilà ce qui me plaît. »

Nous pourrions multiplier les exemples et citer encore plus d'un morceau, entre autres le récit enthousiaste de la promenade à Marly, du 23 septembre 1762. Mais il suffit, et au delà, de ce que nous avons cité pour donner au lecteur l'idée de ce ton nouveau, de cette poétique nouvelle de la nature qu'inaugurera si originalement, si éloquemment Diderot, et qu'au moins autant que Rousseau, il mettra à la mode. Après lui, Florian et Greuze développeront encore ce sentiment, ce goût, ajouteront encore à ce poëme, à ce roman de la famille et de la nature. Dans les lettres de la duchesse de Choiseul et de l'abbé Barthélemy à la marquise du Deffand, nous surprendrons quelques traces de cette émotion attendrie causée par ces tableaux de la vie agreste, dont le spectacle laissait si indifférents les duchesses et les abbés, avant que l'abbé Delille se fît un si joli sort à les mettre en vers. Mais si nous voulons avoir l'idée exacte du ton auquel Diderot et Rousseau avaient, dix ans avant la Révolution, monté les imaginations et les cœurs, il faut lire ces agréables lettres, où la comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers échangent, entre Paris et le Sénégal, leurs impressions et leurs sentiments, dans une langue qui semble par moments avant-courrière de celle de Bernardin de Saint-Pierre.

Déjà un homme aimable et spirituel de leur société et de celle de madame de Polignac, le chevalier de l'Isle, qui préférait les salons aux jardins et les boulevards aux bois, mais qui se piquait d'être poëte, d'être romanesque, d'être amoureux de la nature, écrivait au prince de Ligne, autre naturaliste sincère, mais modéré, raisonnable encore, une description des jardins de Mareuil qui eût paru bien « à tempérament et à roman » au châtelain de Bel-OEil lui-même, avant que fût venue la mode de sentir la nature avec tempérament et roman.

Voici ce petit tableau léger, superficiel, mais pourtant dans le ton nouveau, du chevalier de l'Isle :

« Le comte de Coigny a donné dans les jardins anglais, ou plutôt dans les jardins naturels : c'est ce qu'avec les plus grandes beautés, est par excellence le jardin de Mareuil. Nulle part on n'y peut apercevoir le travail des hommes; il semble que ce soit depuis mille ans qu'une source abondante mugit, bouillonne et s'échappe d'un amas de rochers pour tomber, s'étendre et couler, pure comme le cristal, dans un lit dont le gazon, qui forme les bords, a la finesse, la douceur, le lustre du velours. Aucune ruine, aucune antiquité menteuse n'y présente aux yeux l'affligeante image de la destruction; au contraire, une multitude d'arbres vénérables, encore pleins de vigueur, semblent donner aux habitants de cet asile le doux espoir d'être, comme eux, respectés par le temps; et la végétation des quatre parties du monde, rassemblée dans cette terre hospitalière, s'y développe avec tant de complaisance, que Salomon, qui connaissait tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ne pourrait, s'il revenait occuper le trône d'Israël, depuis si longtemps vacant, faire un voyage plus intéressant que celui de Mareuil, ni qui pût mieux le mettre à même de montrer la vaste étendue de ses connaissances[1]. »

Ceci, c'est la nature vue et peinte avec esprit par un homme de beaucoup d'esprit, de la petite cour intime de Marie-Antoinette, qui n'enfle point la voix et se contente, sans y

[1] *Tableaux de genre et d'histoire*, par François BARRIÈRE. Paris, 1828. *Lettres inédites du chevalier de Lisle au prince de Ligne sur la cour de France*. Lettre du 15 septembre 1883.

ajouter la hardiesse des mots, de la hardiesse de goût qu'il y avait encore à préférer la nature en liberté avec son charme un peu sauvage, à la nature peignée par l'art, la seule qu'on reconnût digne de commerce et d'admiration au siècle de ce roi qui disait des tableaux de Téniers, dont la vérité naïve l'offusquait : « Otez-moi de là ces magots. »

Mais voici d'autres tableaux tracés par la main d'une femme de beaucoup d'esprit aussi, mais d'encore plus de cœur, qui, dans ses libres confidences à l'amant destiné, après tant d'épreuves, à devenir son mari, ne craint pas de se laisser aller à son tempérament et de voir et de peindre la nature avec les émotions de l'amour, et de mêler à ses couleurs les larmes du sentiment.

Ces charmantes lettres de madame de Sabran [1] à celui qui devait être son mari nous fourniraient sur les vicissitudes et les modifications du langage de la passion à la fin du dix-huitième siècle, comparées, par exemple, aux lettres intimes d'une ingénieuse mais matérialiste galanterie, qu'écrivait vers le même temps Sénac de Meilhan, plus d'un curieux exemple et d'un piquant contraste, si ce côté du changement des mœurs était de notre sujet, comme la révolution accomplie dans le sentiment de la nature ou les habitudes de la conversation. Ce n'est qu'au point de vue des variations du goût et du sentiment de la nature et du renouvellement de leur langue que nous voulons examiner cette correspondance, où nous ne manquerons pas de trouver le récit du voyage en Suisse ou du pèlerinage à Ermenonville, ou la description du lever de soleil, qui étaient comme les épreuves obligées de l'initiation au culte de la nature au temps de Diderot, de Jean-Jacques et de Florian.

« Ah ! le beau pays que la Suisse!... Ma compagne de voyage est très-aimable, mais elle n'est pas assez curieuse, ainsi que son frère; la grande habitude de la cour les rend insensibles aux beautés de

[1] *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers,* 1778-1788. Paris, Plon, 1875.

la simple nature, et les empêche d'en connaître tout le prix; pour moi, qui n'ai pas les mêmes raisons, je jouis d'un bonheur parfait. Vous n'avez pas idée de mon enthousiasme au milieu de ces superbes montagnes, dont les cimes menacent les cieux. Dans ces beaux vallons si frais, si bien cultivés, si tranquilles, je me crois sur la Terre promise; tout respire la paix, le bonheur, l'abondance et la liberté... »

La lettre est de 1778, quand madame de Sabran s'essaye encore au langage de l'amour et de la nature. Mais voici un croquis de juin 1786 qui donne bien le ton particulier à cette *jolie âme* et le ton général auquel, en ce temps de roman qu'allait suivre un âge de fer d'histoire, étaient montés la plupart des esprits et des cœurs :

« M. le comte d'Artois nous a donné hier une fête charmante à Bagatelle, c'est-à-dire, à toute la société : un dîner excellent, une promenade en calèche dans le bois de Boulogne, où il nous a menés aussi vite que le vent, des proverbes joués par Dugazon à faire mourir de rire, et pour finir une illumination dans le genre de celle de Trianon, qui a réussi à merveille. Le temps était fort doux et la nuit presque aussi belle qu'une de tes nuits du Sénégal. Dans ce charmant paradis, je me croyais transportée dans les champs Élyséens, et je sentais mon âme s'élever par degrés et se dégager insensiblement de cette misérable enveloppe dont elle a tant à souffrir. La vue de cette belle voûte azurée, où brillaient à l'envi tant de mondes et tant de soleils, me rendait si petite à mes propres yeux, que je me disais en moi-même, pénétrée d'admiration et d'humilité : Que suis-je pourtant dans ce vaste univers, et quel droit ai-je de m'y plaindre quand rien n'y va à ma fantaisie? Prend-on garde au murmure du ciron qu'on écrase, et dois-je me flatter que ce grand mouvement, l'âme de l'immensité et le père du destin qui distribue aveuglément à toute la nature les biens et les maux, les plaisirs et les peines, entende mes plaintes et s'embarrasse de mon bonheur? Il ne connaît que l'ordre immuable avec lequel il gouverne et à qui tout doit céder; j'ai beau verser des larmes quand mon amant m'abandonne, il n'en est pas plus touché *que lui;* la mort est l'unique consolation qu'il nous laisse, et dont on fait usage le plus tard que l'on peut. Mais ce n'est pas tout : à ce degré d'élévation où mes esprits voyageaient, les objets se rappe-

tissaient tellement à mon imagination, que tu ne me paraissais qu'un ciron non plus (pour soutenir ma comparaison), et j'étais indignée qu'un aussi petit animal eût le pouvoir de me faire autant de mal et de me faire voir les objets tout de travers. Car de même que l'ivrogne à qui la tête tourne, croit que tout tourne autour de lui, dans mon humeur chagrine, je crois que toute la nature est attristée : les prés me paraissent moins riants et les forêts plus sombres, et même au chant du rossignol je trouve un ton mélancolique. Mais comme une goutte d'eau disparaît dans la mer, toutes mes peines s'évanouissaient insensiblement dans les espaces infinis où j'étais perdue, et mon âme, se suffisant alors à elle-même, me demandait avec fierté que m'importait ton départ, ainsi que ton retour, ton souvenir ou ton oubli... »

Voilà la note mélancolique ; voici maintenant la note tranquille et gaie :

« Me voici à Saint-Amand, dans la plus jolie petite maison du monde, et dans l'endroit le plus sauvage ; on ne voit que des prés émaillés de fleurs, de petites chaumières de distance en distance pour récréer la vue, et l'on ne rencontre que de jolis petits moutons, et de jeunes bergers mieux tournés que nos bergers modernes, couronnés de lilas, mangeant de grosses tartines de pain bien noir, recouvertes de fromage bien blanc, ou bien chantant à l'unisson le charme naïf de leurs bergères. D'après mon goût pour la bergère, pour les champs, pour le repos, tu imagines bien combien tout cela m'enchante ; je m'en trouve une fois plus légère. Je me suis promenée tout le jour, et dans le moment je sors du bain ; il est minuit... Les bains, comme le reste, se ressentent de la simplicité rustique de ce lieu : c'est un misérable tonneau enfoncé dans la terre, mais recouvert d'un drap bien propre ; un petit lit de toile, dont les rideaux n'ont que la moitié de l'ampleur raisonnable ; les quatre murailles bien blanches, et de petits fagots de sarments qui petillent et qui font une petite flamme brillante qui ressemble à ton esprit dans ses bons moments ; ils réjouissent comme lui, et sans beaucoup de nécessité, j'en fais brûler plusieurs tandis que je me baigne. C'est une grande dégénération de la splendeur et de la commodité des bains d'Aix, mais je ne saurais le regretter [1]. »

[1] Ce 15 mai 1787. (P. 245.)

Cette femme qui vient de se peindre sans y songer, — et beaucoup de femmes de son temps lui ressemblaient, avec le talent en moins, par ce goût tout nouveau, ce sentiment attendri de la nature, de la solitude, de la rêverie, ce qui nous excuse d'insister sur son portrait, — savez-vous où elle était, pendant qu'on signait à Versailles le contrat de mariage de sa fille Delphine, qui, sous le nom de madame de Custine, devait être, comme sa mère, encore plus que sa mère, heureuse et malheureuse par l'amour? Savez-vous où elle était, secouant le joug importun de l'étiquette et de la brillante servitude de la cour? Écoutez son aveu caractéristique :

« Sais-tu ce que je faisais pour me délasser d'un cérémonial qui m'étouffe? J'ai été dîner seule avec mes enfants dans le parc de Meudon, fraîchement assise sur l'herbe, auprès d'une petite fontaine dont le doux murmure nous invitait au repos et la pureté de l'eau à nous rafraîchir. A ce trait tu reconnaîtras facilement ta pauvre veuve, qui est de la nature des oiseaux, à la constance près, et qui ne se plaît qu'au grand air et en liberté. »

Et dans les réjouissances des noces de sa fille, célébrées sous de si heureux et de si menteurs présages (à six ans de l'échafaud du mari, qui unissait ses vingt ans aux seize ans de Delphine de Sabran), savez-vous ce qui plaira le plus à cette imagination éprise de tableaux rustiques, à cette sensibilité toujours prête aux attendrissements? C'est encore elle qui va nous le dire :

« Si tu te rappelles les contes des fées, tu pourras avoir une idée de la fête charmante que l'évêque de Laon vient de nous donner à Bartais. Je n'ai rien vu de ma vie qui fût aussi agréable. M. Le Clerc avait illuminé tout ce charmant Élysée avec des lampions couverts comme à Trianon, qui donnaient une lumière si douce et des ombres si légères, que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien. La lune avait voulu être aussi de la fête, quoiqu'on ne l'en eût pas priée; mais son éclat argenté et incertain, loin de la ternir, lui prêtait des charmes, et elle se réfléchissait tout entière dans l'immensité d'eau que tu connais. Elle aurait donné à rêver aux plus indifférents et pénétré dans l'âme des

plus endurcis. De la musique, des chansons; une foule de paysans bien gaie et bien contente suivait nos pas, se répandait çà et là pour le plaisir des yeux. Au fond du bois, dans l'endroit le plus solitaire, était une petite cabane, humble et chaste maison; la curiosité nous y porta, et nous trouvâmes Philémon et Baucis, courbés sous le poids des ans, et se prêtant encore un appui mutuel pour venir à nous. Ils donnèrent d'excellentes leçons à nos jeunes époux, et la meilleure fut leur exemple. Nous nous assîmes quelques instants avec eux, et nous les quittâmes, attendris jusqu'aux larmes d'un tableau si touchant... »

Combien la même veine de sensibilité et de goût du pittoresque, si abondante chez notre aimable épistolière, s'épanche encore gracieusement dans le tableau suivant :

« Mais revenons à Pouilly. C'est un endroit charmant, précisément comme je voudrais avoir une terre, sur le bord de la Meuse, entouré de vallons riants, de petits villages dont tous les toits sont couleur de rose, de petits bois bien plantés, et de prairies couvertes de bestiaux. Dès le matin, on entend le chant rustique des bergers, on voit les petites bergères avec la quenouille et le fuseau; tous ont l'air heureux et content : des ruisseaux de lait abreuvent les enfants, et partout on voit régner la paix et l'abondance. Que l'homme est fou d'aller chercher si loin des biens imaginaires aux dépens de ces biens réels que la nature lui prodigue! Sur un des côtés de la maison, on aperçoit un petit pont de planches et de branchages qui conduit à un bois bien frais et bien touffu, où les enfants vont sans cesse tendre des piéges aux oiseaux sur le bord d'un petit ruisseau qui le parcourt. »

A la date du 3 septembre 1787, madame de Sabran nous raconte en ces termes ce qu'on pourrait appeler son initiation au culte du soleil, admiré pour la première fois à son majestueux lever :

« Pendant ce temps, la belle aurore préparait l'arrivée du soleil pour notre plaisir et semait son chemin de topazes et de rubis, au milieu desquels on voyait briller l'étoile du jour. Insensiblement il parut à nos yeux comme un globe de feu d'où s'échappa en peu d'instants un foyer de lumière que l'œil ne pouvait plus fixer, et

devant lequel j'étais tentée de me prosterner d'admiration. Quel éclat! quelle majesté! En vérité, je crois que c'est le Dieu du monde. On n'a pas idée de ce spectacle quand on ne l'a vu que de la plaine, et je me sais bien bon gré de m'être donné un peu de peine pour me procurer un si grand plaisir. Nous regardâmes ensuite tout le pays avec attention, et nous vîmes très-distinctement le mont Saint-Bernard et le mont Blanc, toute la chaîne des montagnes Noires, le Rhin, une partie de l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté. La vue n'a de bornes, à cette hauteur, que celles des yeux. »

Mais ce qui prouve, bien mieux encore que l'enthousiasme et l'attendrissement de madame de Sabran en présence des beautés de la nature, la révolution qui s'est accomplie, à ce point de vue, dans les esprits et dans les mœurs, c'est la conversion bien plus inattendue à des sentiments nouveaux pour lui, du frivole, badin, sceptique chevalier de Boufflers. Le journal épistolaire de son séjour au Sénégal est rempli, à ce point de vue, de surprises et de trouvailles exquises pour le lecteur. Est-ce bien le chevalier de Boufflers qui a pu écrire, par exemple, le 8 février 1787 :

« J'achète en ce moment une petite négresse de deux ou trois ans, pour l'envoyer à madame la duchesse d'Orléans. Si le bâtiment qui doit la porter tarde quelque temps à partir, je ne sais pas comment j'aurai la force de m'en séparer. Elle est jolie, non pas comme le jour, mais comme la nuit. Ses yeux sont comme de petites étoiles, et son maintien est si doux, si tranquille, que je me sens touché aux larmes en pensant que cette pauvre enfant m'a été vendue comme un petit agneau... »

Oui, c'est le chevalier de Boufflers qui a écrit ce qui précède. Et c'est lui qui a écrit aussi ce qui suit, encore plus caractéristique du nouveau *modus vivendi :*

« Je suis un barbare, ma fille; je viens d'une chasse aux petits oiseaux. J'en ai pris une douzaine dans les filets; ils sont absolument comme les tiens. Je me reproche de les tenir en captivité jusqu'à ce que je les envoie en France au péril de leur vie. Mais ce

n'est pas là ce que j'ai fait de pis : j'ai tiré un grand coup de fusil, et du même coup j'ai tué deux charmantes tourterelles. Elles étaient sur le même arbre, se regardant, se parlant, se baisant, ne pensant qu'à l'amour; et la mort est venue au milieu de leurs doux jeux. Elles sont tombées ensemble sans mouvement et sans vie, la tête penchée avec une certaine grâce triste et touchante qui aurait presque fait penser qu'elles aimaient encore après leur mort; tout en les plaignant, je les enviais. Elles n'ont point souffert, leur existence n'a point fini par la douleur. Leur amour n'a point fini par le refroidissement, leurs pauvres petites âmes voltigent peut-être encore, et se caressent dans les airs ; elles n'ont plus de mort à craindre ; mais peut-être craignent-elles d'être un jour condamnées à naître à des époques éloignées l'une de l'autre, et par conséquent à vivre l'une sans l'autre. Tout cela donne beaucoup à penser, surtout à toi qui aimes tant à te perdre dans les systèmes et dans les sentiments. Adieu, mon enfant. »

Nous pourrions citer dans cette correspondance du chevalier de Boufflers, rendant un compte journalier de ses impressions pendant son séjour au Sénégal en 1787, plus d'un tableau du même genre que celui qui précède, avec le même accent, dans le même ton de vivacité sentimentale et pittoresqne. Mais ce que nous venons de lire suffit largement pour nous faire comprendre et apprécier la transformation morale et sociale qui, — préludant ainsi à des révolutions bien autrement profondes au point de vue politique, — avait si profondément modifié les habitudes, les goûts, le langage des contemporains de madame de Sabran et du chevalier de Boufflers, et avait rempli les champs d'adorateurs sincères de la nature, disciples enthousiastes et passionnés de Diderot et de Rousseau.

Elle en avait rempli non-seulement les champs et les jardins, mais tous les lieux de réunion publique ou privée, les cafés et les salons. L'influence de Diderot et de Rousseau, en effet, n'avait pas seulement profondément modifié la langue et les mœurs de l'amour et de cette passion qu'il était devenu de mode d'afficher pour les miracles de la science et les beautés

de la nature, elle avait aussi ouvert d'autres voies, d'autres horizons à la conversation, changé son ton, ses habitudes, ses formules, ses exemples et ses modèles. L'anglomanie et l'Encyclopédie aidant, l'entretien, jadis raffiné, frivole et galant, auquel présidaient des femmes qui, avec un éventail pour sceptre, en gardaient facilement la direction, avait dégénéré en monologues étincelants ou en dialogues passionnés, plus voisins de la dispute parlementaire que de la controverse académique ou philosophique, et souvent plus dignes de la tribune que du salon. Mais dans l'histoire de l'esprit français et dans l'histoire de Rivarol, un des plus brillants causeurs qui aient existé, l'histoire de la conversation, à cette heure critique de transformation et de décadence, est un chapitre assez important et assez intéressant, qui mérite quelques développements. Nous allons esquisser rapidement cette histoire au dix-huitième siècle, en marquant successivement les traits caractéristiques de la physionomie de la conversation française à ces diverses phases, de façon à y ménager la place de Rivarol et de son règne oubliés, par un étrange oubli ou un dédain plus étrange encore, dans deux monographies consacrées à l'histoire des salons au dix-huitième siècle [1], de façon aussi à permettre au lecteur d'apprécier combien et comment aux diverses époques que nous allons parcourir, la conversation française s'est approchée ou éloignée de ce modèle idéal que Delille a placé en tête de son joli poëme de la *Conversation*. C'est là qu'il a tracé, d'une façon digne du sujet, les règles principales de cet art de plaire dans un salon, où il était passé maître. Il n'avait qu'à se souvenir de ses succès et des salons où il les avait obtenus, pour faire en ces termes le tableau non de tel ou tel salon, mais du salon lui-même à la fin du dix-huitième siècle :

« Une société de personnes spirituelles et polies, réunies pour s'entretenir ensemble et s'instruire dans une conversation agréable,

[1] Garat, *Mémoires historiques sur le dix-huitième siècle et sur M. Suard.* Paris, 1820, 2 vol. in-8°. — Émile Deschanel, *Histoire de la conversation.*

par la communication mutuelle de leurs idées et de leurs sentiments, m'a toujours paru la plus heureuse représentation de l'espèce humaine et de la perfection sociale. Là, chacun apporte son désir et ses moyens de plaire, sa sensibilité, son imagination, son expérience, le tout embelli par la politesse et contenu par la décence; là se montre un instinct mutuel d'affection bienveillante, un doux sentiment de confiance, inspiré par le caractère et fortifié par l'habitude; là, sans règlement, sans contrainte sévère, une douce police, fondée sur le respect qu'inspirent les uns aux autres les hommes réunis, sur le besoin qu'ils ont d'être bien ensemble et sur une sorte de pudeur qui, devant un grand nombre d'auditeurs et de témoins, repousse tout ce qu'il y a d'offensant, de maladroit et d'injuste; là, un mot, un coup d'œil, fait sortir un aveu, prévient une inconvenance, commande un égard, réveille l'attention, réprime la pétulance; là, l'esprit, exercé par l'observation et par l'expérience, lit dans les yeux, sur le visage, dans le maintien de chacun, ce que son amour-propre craint ou désire d'entendre, et assure à la société l'équilibre des prétentions opposées et des vanités rivales, forme de tout ce qui pourrait dégénérer en lutte et en combat, l'accord le plus harmonieux, rend agréables les uns aux autres les hommes réunis, leur inspire le désir de se revoir, et sème la veille les jouissances du lendemain. »

La marquise de Lambert et madame de Tencin se partagent la royauté des salons et le sceptre de la conversation pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Chez l'une et chez l'autre le personnage dominant, l'influence souveraine saluée après elle par tout le monde, et qui se maintient par le charme plus que par le respect, c'est Fontenelle. C'est dire, quoiqu'il ait prétendu le contraire, qu'on y raffine sur les mots et les choses; qu'on y cherche le fin du fin; qu'on y analyse les passions jusque dans leur extrême quintessence; qu'on y a beaucoup d'esprit, mais que l'esprit qu'on veut avoir y gâte parfois celui qu'on a, enfin qu'y est en honneur cette préciosité du dix-huitième siècle qu'on nommera le marivaudage. Il va sans dire aussi que ces deux salons ont une porte ouverte sur l'Académie. Ne pouvant être académiciennes, madame de Lambert et madame de Tencin s'en consolent en faisant des aca-

démiciens. La plupart de leurs amis le seront. Un autre côté commun entre les deux salons, c'est que la maîtresse de la maison se pique à la fois d'écrire et s'en cache. Les conseils moraux de madame de Lambert et les romans de madame de Tencin sont restés anonymes; elles ne les avouent point, l'une par scrupule aristocratique, l'autre par scrupule diplomatique; l'une parce qu'elle est grande dame, l'autre parce qu'elle est femme politique, et que dans le premier cas il est inconvenant, dans le second dangereux de passer pour écrire. Mais là ou la nature et les moyens de l'influence de madame de Lambert et de madame de Tencin diffèrent comme leurs caractères, c'est que l'une affiche l'humeur brusque et l'autre l'humeur tendre; que l'une les appelle ses philosophes et l'autre ses *bêtes,* que celle-ci s'occupe de leurs sentiments et celle-là de leurs intérêts; que celle-ci leur donne des conseils et celle-là des culottes. Les différences qui dérivent de celle-là et qui marquent de traits distinctifs la physionomie de la conversation dans les deux salons sont faciles à apprécier si l'on veut comparer les portraits et les tableaux qu'ont tracés des deux femmes et des deux salons Fontenelle, Marmontel et Marivaux lui-même, le premier dans le *Mercure* de 1733, le second dans ses *Mémoires,* et le troisième dans *Marianne* (où le salon de madame Dorsin n'est autre que celui de madame de Tencin).

Le salon de madame Geoffrin, le salon de la marquise du Deffand et celui de mademoiselle de Lespinasse, succèdent aux salons de madame de Lambert et de madame de Tencin dans l'exercice de cette influence philosophique, littéraire, artistique, académique, mondaine, dont quelques femmes d'élite auront le monopole pendant tout le cours du siècle. L'empire des journaux est encore à naître. L'opinion se fait par les conversations des salons en vogue, par les lettres de Voltaire, qui sont des conversations écrites, et par les chansons; car ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

Dans cette seconde phase, dans cette seconde évolution, il convient de remarquer et de signaler quelques traits caracté-

ristiques. Et d'abord ni madame Geoffrin, ni mademoiselle de Lespinasse, ni madame du Deffand ne se piquent d'écrire, même *incognito*, comme madame de Lambert et madame de Tencin. Elles ne sont femmes de lettres qu'en ce sens qu'elles écrivent beaucoup de lettres, madame Geoffrin, avec un bon sens qui touche parfois à l'esprit et un sans façon bourgeois qui ne recule pas devant les fautes d'orthographe; mademoiselle de Lespinasse et madame du Deffand, elles, ont écrit au jour le jour pour la poste des chefs-d'œuvre de finesse dans l'analyse ou d'éloquence dans la passion qui sont arrivés à la postérité, pour laquelle ils n'étaient point faits.

Nous possédons aussi la correspondance de madame Geoffrin avec Stanislas-Auguste, roi de Pologne, avec Marie-Thérèse le Grand, impératrice d'Autriche, et Catherine le Grand, impératrice de Russie. Elles n'ajoutent rien à la réputation de cette bourgeoise avisée, de cette grande bourgeoise, dont la gloire consiste surtout à avoir su grouper et retenir autour d'elle la plupart des hommes illustres de son temps et à s'être fait une auréole des reflets de leur illustration. Avec elle, la tradition de madame de Tencin continue, en ce sens qu'elle s'occupe autant des intérêts et des affaires de ses amis que de leurs ouvrages et de leurs succès. Bourrue bienfaisante, elle pensionne Thomas, d'Alembert, Morellet, mademoiselle de Lespinasse, gronde et secourt maternellement Marmontel.

Le trait caractéristique de sa physionomie comme maîtresse de maison, c'est qu'elle a le goût ou tout au moins le sentiment des arts, et se pique de protéger non-seulement les gens de lettres, mais les artistes qui ont chez elle leur jour particulier; c'est aussi qu'elle écoute beaucoup plus qu'elle ne parle, assistant plutôt que présidant à la conversation, se bornant à la maintenir dans une certaine mesure, dans une certaine décence, une certaine discipline, un certain diapason qu'elle ne souffre pas qu'on dépasse. Assez libre et tolérante d'esprit, elle n'est point hardie d'idées, et ses oreilles se dressent

à certains mots ou à certains sujets. L'impiété l'offusque, et elle est chatouilleuse à l'endroit des ménagements dus à l'autorité. Elle ne veut point que ses amis aillent à la Bastille, et boude Marmontel pour l'avoir risquée. Elle a gardé la crainte de Dieu et du lieutenant de police; et elle mourra en dévote, d'un refroidissement pris aux offices du jubilé. Quand la conversation s'anime, s'échauffe, se débride par trop et s'en donne à travers les sujets réservés, elle a un « Holà ! » sec qui fait tout rentrer dans l'ordre; et le plus sage de ses habitués, celui qu'elle a constitué comme son maréchal de salon, intervient au besoin et envoie les disputeurs, par son ordre, achever au jardin des Tuileries ou au jardin du Palais-Royal ces entretiens ou ces controverses d'une audace « à faire tonner », comme elle dit.

Les *Mémoires* de Morellet et ceux de Marmontel permettent de se faire une idée nette de la conversation chez madame Geoffrin, sous tous ses aspects. Chez mademoiselle de Lespinasse, victime languissante de Vénus, tout entière à sa proie attachée, esclave de ses sentiments, et préoccupée de ses affaires de cœur au point de ne goûter jamais que rêveuse et distraite les plaisirs de l'esprit, la conversation est philosophique, économique, politique, humanitaire, avec cette pointe de sentimentalité, cette tendance à l'attendrissement, ce goût de roman qui caractérisent la maîtresse de maison. Elle cause avec ses amis en femme qui songe surtout à ses amants absents, et ne voit dans l'amitié que la monnaie de l'amour. Pourtant elle gardera assez de cette abondance de cœur que n'épuiseront pas deux passions grâce à elle immortelles, de ce feu d'affection qui la consumera, pour que nul de ceux qui l'ont approchée n'ait à se plaindre de l'avoir trouvée un jour égoïste ou indifférente, d'avoir manqué un jour de sa part de sollicitude et de dévouement, et nul reproche ne pourra se mêler aux regrets et aux larmes dont d'Alembert, Turgot et Condorcet honoreront sa mémoire.

Madame du Deffand est, c'est Walpole qui l'a dit, une

débauchée d'esprit qui, revenue des illusions de la galanterie et incapable de goûter les consolations de la dévotion, ne craint que l'ennui et ne croit qu'à l'amitié. Chez cette femme, justement appelée par M. Villemain la *femme Voltaire,* une force naturelle d'observation aiguisée par l'expérience, et favorisée par cette cécité même qui a éteint les yeux de son corps au bénéfice des yeux de son esprit, atteint sans efforts aux dernières finesses de l'analyse, aux suprêmes délicatesses du goût. Toutes les notabilités de la cour et de la ville passent chez la curieuse et hospitalière douairière, lui portent les nouvelles du jour et recueillent de ses lèvres, dans des arrêts formulés en bons mots, les jugements qui feront loi demain. Plus aristocratique encore que littéraire, ce salon est aussi cosmopolite. Il n'est pas seulement le rendez-vous de Paris, mais celui de l'Europe. Tout étranger de marque tient à honneur d'y être présenté. Ce fauteuil en tonneau, où trône la si clairvoyante aveugle, a eu des rois pour courtisans; et ce souper qu'elle dit être une des quatre fins de l'homme, ce souper sans luxe, où l'on s'asseoit surtout pour causer, et où la médiocrité des mets est assaisonnée par le sel de la plus piquante et de la plus variée conversation, a compté, parmi ses convives, toutes les illustrations de la pensée ou du rang, en France et en Europe. Cette conversation, tour à tour mondaine, politique, critique, qui aborde tous les sujets, qui comporte tous les tons, est difficile à définir, et nul ne l'a essayé. Si l'on veut s'en faire une idée, il faut parcourir ces cinq volumes de Lettres de madame du Deffand au président Hénault, à d'Alembert, à Voltaire, à Horace Walpole et à la duchesse de Choiseul, qui sont comme les mémoires du siècle, écrits au jour le jour par le siècle lui-même, et où une femme admirablement douée, trop tôt aveugle et trop tard amoureuse, a trouvé son talent dans son ennui et sa gloire dans son malheur.

Ce document sur le salon de madame du Deffand, s'il est incontestablement le meilleur, n'est pas le seul. Ce nouvelliste acharné, étrange censeur royal, mort d'une mort volontaire et

désespérée, fin naturelle d'une vie équivoque, Pidanzat de Mairobert, qui a rédigé la plus grande partie des *Mémoires secrets* et de l'*Espion anglais,* et dont la mémoire a été étouffée par celle de son collaborateur Bachaumont, était admis à titre de confident banal, d'habitué parasite, de comparse bon à tout faire, dans le salon de la marquise, où il s'occupait, en apparence, à un inoffensif travail de tapisserie, travail de contenance destiné à masquer son attentive observation, qui eût paru indiscrète, si l'on avait su qu'il avait des yeux de témoin et des oreilles de greffier. C'est pourtant à cette attention et à cette indiscrétion que nous devons un compte rendu, un procès-verbal, une sténographie, dirait-on aujourd'hui, de la conversation tenue chez la marquise du Deffand, le 1er janvier 1777, entre elle et des visiteurs et interlocuteurs successifs, dont le dénombrement est curieux. Mairobert y remarque un des dons, un des secrets de madame du Deffand : comme maîtresse de maison, « elle a le talent, dit-il, de mettre chacun à son aise, en le faisant parler de ce qui le concerne[1] ».

Nous ne mentionnerons qu'en passant le salon de madame Doublet, sanctuaire profane du commérage, temple de la chronique scandaleuse, où l'on ne cause pas, où l'on raconte, où l'on rapporte plutôt, et où la médisance écrit sous la dictée de la curiosité la gazette anecdotique, quotidienne, dont les feuillets formeront le volumineux journal de Bachaumont.

Nous arrivons à la troisième période, à la troisième phase du règne des salons et de l'influence de la conversation, à la phase qu'on peut dire encyclopédique, du nom du monument de vulgarisation, de critique et de révolution qui la domine.

Chez madame d'Épinay, chez mademoiselle Quinault, chez Helvétius, chez le baron d'Holbach à Paris, à la Chevrette, au

[1] Les *Conversations du jour de l'an chez madame du Deffand, le 1er janvier 1777*, ont été recueillies et publiées à part par un bibliophile érudit, qui fut aussi un imprimeur et un libraire de premier ordre, A. Poulet-Malassis, en une plaquette élégante, contenant aussi un fac-simile de la reliure aux chats, favoris de madame du Deffand.

Grandval, Duclos, Diderot, Grimm, Saint-Lambert, l'abbé Galiani, Suard et quelque grand seigneur philosophe, comme le prince de Beauvau, pouvaient se réunir pour causer à leur aise, et tenir de ces longues conversations d'après-dînée, à la ceinture dénouée, où les problèmes les plus délicats, les plus subtils de la philosophie, de l'économie politique, de l'histoire, de l'esthétique, de la critique, étaient traités, sinon résolus, avec une abondance, une liberté, une hardiesse d'idées « à faire tonner », comme disait madame Geoffrin, et une crudité de langage à faire rougir une femme qui n'eût pas été philosophe; mais on sait que celles-là avaient sur la pudeur, sentiment, selon elles, tout artificiel et de convention, des idées particulières, prétendaient qu'une honnête femme pouvait tout entendre sans s'offenser de rien, et se donnaient, par une tolérance d'oreille à toute épreuve, ce brevet d'honnêtes femmes que la complaisante morale de la vertu dans le sentiment et du devoir selon la conscience ne leur chicanait pas.

Là, dissertation orale à outrance et préoccupation à peu près exclusive des choses de l'esprit. Là, plus rien ou presque plus rien de la conversation frivole, mondaine, saccadée, hachée, de courte haleine, tout en questions et en réponses, en nouvelles et en mots, en gestes, en mouvements de tête, d'épaules, en clignements d'yeux, qu'on croit entendre dans ce fragment croqué au vol par Horace Walpole :

« Avez-vous lu les deux Éloges[1]? — Ah! mon Dieu! le petit Cossé est mort, c'est une désolation! — M. de Clermont qui vient de perdre sa femme! — Eh bien! madame, et M. Chamboneau qui doit reprendre la sienne; mais c'est affreux! — A propos, on dit qu'on vient de nommer deux dames à Madame Élisabeth : si je le sais! — Bon; ne voilà-t-il pas que je viens de me faire écrire chez madame de Roncherolles! — Soupez-vous, par hasard, chez madame de la Reynière?

« Telle est, madame, la quintessence de l'état actuel de Paris, le 9 septembre 1775, à midi moins un quart, et si vous recevez ma

[1] Du maréchal de Catinat.

lettre d'ici à huit jours, vous pourrez vous vanter d'avoir les nouvelles les plus fraîches et les plus à la mode, de ce qui s'est dit à huit heures et demie, dans l'une des premières maisons de la capitale [1]. »

Dans les salons de ces fermiers généraux ou de ces financiers, protecteurs et collaborateurs de l'Encyclopédie, qui fournirent à la Révolution future les armes avec lesquelles elle renversa le régime dont ils exploitaient et critiquaient les abus, la conversation s'inquiétait peu des nouvelles du jour, ou si elle en prenait une, c'était pour en faire le thème à variations, le sujet de controverse entre les tenants habituels, les jouteurs favoris de ces tournois d'éloquence, de ces parties d'argumentation tour à tour graves ou plaisantes, tranquilles ou passionnées, railleuses ou sentimentales, ironiques ou attendries, où Diderot était passé maître, et dont ses lettres à mademoiselle Voland contiennent, reproduites par lui-même, des types variés et d'étonnants exemples. Cette conversation qui se personnifie si bien avec ses qualités et ses défauts, ses avantages et ses inconvénients, son débordement d'idées, ses entraînements de mots, ses éclats de voix, ses excès de geste, son perpétuel et souvent brusque passage du trivial au sublime, cette conversation oratoire, déclamatoire, lacrymatoire, ambulatoire, où l'échange des idées n'est plus un jeu voluptueux, mais une lutte passionnée, une tempête, cette conversation trop facile à imiter, ou même à parodier, comme l'a fait Garat dans le récit en charge

[1] Horace Walpole à la comtesse d'Ossory. — *Lettres de Horace Walpole écrites à ses amis pendant ses voyages en France* (1739-1775), traduites et précédées d'une introduction par le comte DE BAILLON. Didier, 1872, in-8°, p. 307. Notre histoire en raccourci de la conversation ne s'applique qu'aux entretiens et réunions publiques, de cercle et de salon, et non aux conversations privées, à deux, aux dialogues. De ces dialogues, nous aurions des types curieux et caractéristiques à citer, notamment la conversation entre le duc de Choiseul et madame de Guéménée en 1778, notée par le cardinal Loménie de Brienne (*Tableaux de genre et d'histoire,* par F. BARRIÈRE), et les conversations entre madame d'Épinay et une de ses amies (*Correspondance de Grimm,* édit. Tourneux, t. IX), et entre madame de Maupeou et M. de Plémont (*la Jeunesse de madame d'Epinay,* par Gaston MAUGRAS et Lucien PEREY, 1882, in-8°).

de son entrevue avec Diderot, qui fit rire Diderot lui-même [1], il faut en chercher les modèles dans ces scènes du Grandval qu'il résume ou qu'il conte [2] par le menu avec un art qui leur conserve la chaleur et la vie à un si prodigieux degré, ou dans les *Mémoires* de madame d'Épinay. Celle-ci nous rendra aussi d'après nature, avec un admirable talent d'analyse et de reproduction, une conversation de la *Société du bout du banc* chez mademoiselle Quinault, conversation où nous verrons briller d'autres causeurs que Diderot et d'autres manières de causer, avec moins d'enthousiasme et plus de logique, les mêmes offenses à la morale et à la pudeur, mais peut-être plus de respect du goût.

Avec un talent moins sûr et un art moins souple, Garat nous a rendu une conversation chez Helvétius, qu'il tourne peut-être un peu trop à l'honneur de M. Suard, causeur d'ailleurs exquis dans le genre tempéré. On ne feuillette pas non plus les *Mémoires de Morellet* sans profit, au point de vue de ces

[1] *OEuvres de Diderot*, édit. Assézat-Tourneux, t. I, p. 21.

[2] Voici, par exemple, le récit d'une promenade et d'une conversation à Marly entre Diderot, d'Holbach, le baron de Gleichen et d'autres amis, le 9 mai 1759. On y surprend sur le vif, à leur moment le plus chaud, les procédés de conversation de Diderot. « Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bois avant dîner ; nous dînâmes tous d'appétit. Notre baron fut d'une folie sans égale. Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates ; tel il était entre nous. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplaît que quand il est mal placé. Oh ! combien il fut regretté, cet ami ! que ce fut un intervalle bien doux que celui où nos âmes s'ouvrirent et où nous nous mîmes à peindre et à louer nos amis absents ! Quelle chaleur d'expressions, de sentiments et d'idées ! Quel enthousiasme ! Que nous étions heureux d'en parler ! qu'ils l'auraient été de nous entendre ! O mon Grimm ! qui est-ce qui nous rendra vos discours ?

« Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour ; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises ; du sentiment et du ver de l'immortalité ; des hommes, des dieux et des rois ; de l'espace et du temps, de la mort et de la vie ; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre baron se faisait toujours distinguer. »

détails et de ces exemples sur les conversations [1] auxquelles il prenait une digne et parfois éclatante part, cet homme doué au plus haut degré de l'art de provoquer et de diriger un entretien, et que Rœderer citera comme un maître dans cet art difficile. C'est là que nous trouvons ce mot de Diderot qui le peint si bien : « Quand un philosophe a de l'imagination, je veux que l'imagination soit un peu *ébouriffée.* » C'est l'abbé Morellet qui a peint, dans les termes suivants, la conversation de Diderot dans ses bons jours, quand elle n'était pas trop torrentielle, volcanique, et suivant son mot, trop *ébouriffée :*

« La conversation de Diderot, homme extraordinaire dont le talent ne peut pas plus être contesté que ses torts, avait une grande puissance et un grand charme; sa discussion était animée d'une parfaite bonne foi, subtile sans obscurité, variée dans ses formes, brillante d'imagination, féconde en idées et réveillant celles des autres. On s'y laissait aller des heures entières, comme sur une rivière douce et limpide dont les bords seraient de riches campagnes ornées de belles habitations.

« J'ai éprouvé peu de plaisirs de l'esprit au-dessus de celui-là, et je m'en souviendrai toujours [2]. »

La plupart des causeurs, des virtuoses et des dilettanti de conversation que nous avons vus passer chez le baron d'Holbach, madame Geoffrin, madame du Deffand, Helvétius, madame d'Épinay, se retrouvaient dans les trois centres de réunion qui continuent et prolongent jusqu'aux environs

[1] Sur ces diverses conversations typiques, voir dans les *Lettres de Diderot à mademoiselle Volland* celles du 15 octobre 1759 (t. XVIII, p. 407), du 30 octobre (p. 417), du 15 octobre 1760 (p. 492), du 6 novembre 1760 (t. XIX, p. 4), 3 septembre 1762 (p. 121), 4 octobre 1767 (p. 262).

Les deux conversations reproduites par madame d'Épinay, et qui eurent pour théâtre la salle à manger de mademoiselle Quinault, — une fois les enfants et les domestiques renvoyés, — avec Saint-Lambert, Duclos, le docteur Malouin, le prince de Beauvau, et en plus J. J. Rousseau dans la dernière, pour interlocuteurs, se trouvent dans ses *Mémoires*, édition Boiteau (t. I, p. 215 et suiv., année 1750, et même tome, p. 371 et suiv., année 1751).

La conversation entre Helvétius, Diderot et Suard est au tome Ier, p. 232 et suiv., des *Mémoires* de Garat sur Suard.

[2] Morellet, *Mémoires,* t. I, p. 28.

de 1789 l'influence des salons, et c'est grâce aux souvenirs qu'ils y ont laissés que nous pourrons retracer et caractériser la quatrième période de son histoire.

Ces trois centres sont le salon de la maréchale de Luxembourg, protectrice de Rousseau, mais dont l'autorité s'occupait moins des idées que des mœurs, et s'étendait surtout sur les questions d'usage, de mode, d'étiquette, de savoir-vivre, dont elle décidait à peu près souverainement. La politique n'entrait guère, et la littérature ne faisait que passer. Mais la philosophie, la littérature, l'économie politique eurent leurs grandes et petites entrées chez madame de Marchais, plus tard madame d'Angivilliers, dont Garat et le duc de Lévis ont esquissé la figure et défini l'influence, mais surtout chez madame Necker. Nous ne citons que pour mémoire le salon de la marquise de Créqui, qui, comme sa maîtresse, une madame de Lambert chrétienne et sans préciosité, a des allures à part, tranquilles, retirées, est moins un salon qu'un *coin* d'observation et de conversation à demi-voix, entr'ouvert plutôt qu'ouvert sur les agitations et le bruit du monde.

C'est le salon de madame Necker à l'hôtel Le Blanc, rue de Cléry, et à Saint-Ouen, puis à l'hôtel du contrôle général, qui sera le grand salon, le salon caractéristique de la fin du siècle, et reflétera toutes les vicissitudes de la transition de l'ancien régime au nouveau. Les vendredis de madame Necker, qui eut l'art de ne pas se poser en rivale, mais en émule et sous leurs auspices mêmes, de madame Geoffrin et de madame du Deffand, se placèrent dans la semaine de gens qui dînaient, au double profit de la philosophie et de la gourmandise, à peu près tous les jours en ville, entre les lundis et les mercredis de madame Geoffrin, les mardis d'Helvétius, les jeudis et les dimanches du baron d'Holbach. Là se rencontraient ou plutôt se retrouvaient Suard, Marmontel, Saint-Lambert, l'abbé Morellet, l'abbé Raynal, Thomas, Grimm, Diderot, d'Alembert. Madame Necker, qui préparait laborieusement, ne s'en fiant pas à l'improvisation, ses bonnes fortunes d'esprit, et tenait

note soigneusement de ce qu'elle devait dire et de ce qu'elle entendait dire, nous a laissé le croquis de quelques-unes de ces conversations du vendredi, et le digne historien, par le droit du talent autant que par celui de la naissance, de son salon, n'a pas manqué d'en reproduire quelques-unes, notamment celle qui nous montre « chacun fidèle à son caractère, Gentil-Bernard galant, M. Necker distrait, Morellet hargneux, Suard contredisant, Thomas emphatique et Marmontel badin [1] ». On y peut saisir sur le vif une des dernières évolutions de l'art de la conversation déjà en décadence, et qui ne se relève que lorsque Diderot, trop rare commensal de madame Necker, fait entendre sa voix oraculaire et parcourt à grandes enjambées le champ des idées et des sentiments.

Ce salon de madame Necker se continue, mais plus politique que littéraire, depuis l'entrée aux affaires de M. Necker jusqu'à sa chute irrémédiable du ministère. Depuis le mariage de Germaine Necker avec l'ambassadeur de Suède, il a eu une sorte de succursale plus jeune, plus vive, dans le salon même de l'ambassadrice, qui, dès 1788, sera incontestablement le plus important et le plus influent des centres d'opinion, des asiles offerts aux partisans des idées nouvelles. Mais c'est pourtant à ce moment de suprême éclat que la conversation française entre, sous la pernicieuse influence des passions politiques et de l'argot parlementaire, dans une phase de transformation qu'on peut bien appeler de décadence, quand on se reporte aux brillants et tranquilles débats, à la belle humeur, à la politesse, à la galanterie des temps précédents. Il faut bien que cette impression de critique et de regret soit juste, puisqu'elle fut celle de la presque unanimité des contemporains eux-mêmes, d'accord pour reconnaître que la Révolution n'avait pas seulement été le triomphe d'idées nouvelles, mais celui moins avantageux pour les plaisirs sociaux et la politesse générale, de mœurs nouvelles.

[1] *Le Salon de madame Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet,* par le vicomte d'Haussonville. Calmann-Lévy, 1882, t. I, p. 127 et 165.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que madame de Staël, génie tout viril, fait de force plus que de grâce, et plus apte à étonner qu'à plaire, qui voyait triompher dans son salon et dans sa personne, par l'éloquence devenue l'instrument du gouvernement, les principes qui passionnaient en elle une ambition généreuse, sa principale et peut-être son unique passion, ait vu les choses en beau, avec cet enthousiasme attendri qui poétise à nos yeux les événements dont fut témoin notre jeunesse. Il n'y a pas lieu de s'étonner des couleurs optimistes qui animent le tableau qu'elle trace de ce réveil, plus tumultueux qu'il ne lui semble, de la passion politique jusque-là à peu près inconnue au monde élégant et frivole des salons, occupés seulement d'idées, de spéculations et d'utopies, thèmes propres à faire valoir les beaux causeurs, et à permettre aux philosophes commensaux de payer éloquemment leur écot.

« Les étrangers ne sauraient concevoir le charme et l'éclat tant vanté de la société de Paris, s'ils n'ont vu la France que depuis vingt ans; mais on peut dire avec vérité que jamais cette société n'a été aussi brillante et aussi sérieuse tout ensemble, que pendant les trois ou quatre premières années de la Révolution, à compter de 1788 jusqu'à la fin de 1791 [1]. Comme les affaires politiques étaient encore entre les mains de la première classe, toute la vigueur de la liberté et toute la grâce de la politesse ancienne se réunissaient dans les mêmes personnes. Les hommes du tiers état, distingués par leurs lumières et leurs talents, se joignaient à ces gentilshommes plus fiers de leur propre mérite que des priviléges de leur corps; et les plus hautes questions que l'ordre social ait jamais fait naître étaient traitées par les esprits les plus capables de les entendre et de les discuter.

« Ce qui nuit aux agréments de la société en Angleterre, ce sont les occupations et les intérêts d'un État depuis longtemps représentatif. Ce qui rendait au contraire la société française un peu superficielle, c'étaient les loisirs de la monarchie. Mais tout à

[1] Talleyrand fixe de 1785 à 1787 (un court espace) ce moment, dont il dit que quiconque n'a pas vécu alors n'a pas connu la douceur de vivre. Selon madame de Staël, ce n'est qu'en 1788 que ce bonheur commence. La différence des deux génies et des deux sociétés est dans cette différence de dates.

coup la force de la liberté vint se mêler à l'élégance de l'aristocratie; dans aucun pays ni dans aucun temps l'art de parler, sous toutes ses formes, n'a été aussi remarquable que dans les premières années de la Révolution.

« Les femmes en Angleterre sont accoutumées à se taire devant les hommes, quand il est question de politique. Les femmes en France dirigeaient chez elles presque toutes les conversations, et leur esprit s'était formé de bonne heure à la facilité que ce talent exige. Les discussions sur les affaires publiques étaient donc adoucies par elles, et souvent entremêlées de plaisanteries aimables et piquantes. L'esprit de parti, il est vrai, divisait la société, mais chacun vivait avec les siens.....

« ...C'est la dernière fois, hélas! que l'esprit français se soit montré dans tout son éclat; c'est la dernière fois, et à quelques égards aussi la première, que la société de Paris ait pu donner l'idée de cette communication des esprits supérieurs entre eux, la plus noble jouissance dont la nature humaine soit capable. Ceux qui ont vécu dans ce temps ne sauraient s'empêcher d'avouer qu'on n'a jamais vu ni tant de vie ni tant d'esprit nulle part; l'on peut juger par la foule d'hommes de talent que les circonstances développèrent alors, ce que seraient les Français, s'ils étaient appelés à se mêler des affaires publiques dans la route tracée par une constitution sage et sincère [1]. »

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. On comprend l'enthousiasme et les regrets de madame de Staël à propos de l'époque la plus brillante de son génie, de son influence, de son salon. Mais on comprend aussi le désappointement et les regrets en sens tout à fait inverse d'un autre bon juge en matière d'esprit, le comte de Ségur, lorsque, à son retour en France, il se trouva transporté de la cour de Catherine en pleine et orageuse lune de miel de la liberté française, et eut tant de peine à se reconnaître et à reconnaître la société qu'il avait aimée, au milieu des transformations faites pour la dénaturer aux yeux d'un homme qui l'avait quittée au moment du règne des salons et la retrouvait au moment du règne des clubs.

[1] *Considérations sur la Révolution française*, par madame DE STAEL, édit. Charpentier, t. I, p. 299 et suiv.

« J'employais mes soirées à parcourir les différents cercles de la capitale, à revoir ces sociétés qui avaient fait le charme de ma jeunesse; je les retrouvais plus vives, plus spirituelles, plus animées que jamais : il eût été difficile d'y rencontrer la langueur ou l'ennui. Cependant elles semblaient avoir perdu pour moi leur plus aimable attrait : on n'y voyait plus cette douceur, cet atticisme, cette urbanité qui avaient fait si longtemps la véritable école du goût et de la grâce.

« Les passions politiques, en s'introduisant dans nos salons, les avaient presque métamorphosés en arènes, où les opinions les plus opposées se choquaient et se heurtaient sans cesse. On ne discutait plus, on disputait; le seul et éternel sujet de conversation était cette politique, qui ne permettait que bien rarement aux arts, aux Muses, à la galanterie, de varier les entretiens.

« Chacun parlait haut, écoutait peu; l'humeur perçait dans le ton comme dans le regard. Souvent, dans un même salon, les personnes d'opinions opposées se formaient en groupes séparés. Bientôt une animosité toujours croissante désunit et divisa totalement ces sociétés dont l'aménité n'était plus le doux lien.

« Dans les maisons où se réunissaient les personnes d'une même opinion, la chaleur des débats n'était pas moindre, ni les sujets de conversation plus variés; on y voyait seulement moins d'aigreur.

« Les femmes perdaient beaucoup à ce grand changement; les expressions douces conviennent seules à leur grâce, à leur délicatesse, à leur voix comme à leurs traits; la modestie est leur premier charme; aussi rien ne leur sied plus mal que les passions politiques : l'humeur les dépare, et la colère les enlaidit.

« Cependant plusieurs d'entre elles brillaient dans ces entretiens philosophiques, par leur éloquence et par leurs saillies; je n'en citerai qu'une seule, madame de Staël : peu d'orateurs auraient pu la surpasser en verve et en dialectique; elle étonnait, persuadait et entraînait.

« Un grand intérêt animait constamment de tels entretiens; c'était toujours le même, et je cherchais en vain, dans les conversations, cette variété, cet enjouement, cette tolérance mutuelle, cette aimable légèreté qui les rendaient autrefois si attrayantes.

« Aussi mon frère, le vicomte de Ségur, l'un des plus aimables hommes de son temps, et dont l'esprit ennemi de tout travail pénible ne voulait prendre de chaque objet que sa fleur, disait assez plaisamment : — Je ne puis souffrir cette révolution : *elle m'a gâté*

mon Paris; et tandis qu'elle se vante d'une philosophie chimérique, d'un grand amour du bien public, d'une abnégation absolue de tout intérêt privé, elle ne fait qu'étendre à tous l'ambition de quelques-uns; on pourrait la peindre en deux mots : *Ote-toi de là que je m'y mette.*

« Au reste, je n'accuse personne des torts de cette révolution, car tout le monde d'abord en a voulu; chacun a essayé d'en prendre sa part, suivant sa force et sa mesure; et depuis jusqu'au plus petit particulier de son royaume, tous y ont plus ou moins travaillé; l'un lui permettait d'avancer jusqu'à la boucle de son soulier, l'autre jusqu'à sa jarretière; celui-là jusqu'à la ceinture, celui-ci jusqu'à l'estomac; enfin, j'en vois qui ne seront contents que lorsqu'ils en auront par-dessus la tête. Je leur souhaite toutes sortes de prospérités; mais je leur reprocherai toujours *de m'avoir gâté mon Paris;* car de tous leurs torts celui que je leur pardonne le moins, c'est d'avoir changé la capitale des plaisirs en un foyer de dispute et d'ennui[1]. »

Exprimés le plus souvent dans le langage même de ces salons d'autrefois qui avaient disparu, les témoignages et les regrets du genre de ceux que le comte de Ségur met dans la bouche de son frère sont nombreux, précis, concordants. Les étrangers mêmes, dont plus d'un a pu apprécier ce changement, le constatent et le déplorent.

Il n'échappe point même aux voyageurs anglais et américains, comme Arthur Young ou Governor Morris, qui, bien qu'occupés particulièrement de politique, d'économie politique ou d'agronomie, ne le sont pas exclusivement et ne sont pas insensibles aux charmes de l'esprit. Un autre voyageur étranger, l'historien Karamsine, en est plus frappé. Il nous a laissé un vif et moqueur croquis d'un des salons du temps, celui de madame G..., où il démêle très-bien les signes de cette décadence, dont se plaint à lui, avec une mélancolie comique, un dépaysé de l'ancien régime, dégoûté du nouveau, l'abbé X...

« Paris n'est plus ce qu'il était jadis. Un nuage menaçant plane sur ses tours et assombrit la physionomie de cette ville somp-

[1] *Mémoires du comte de Ségur,* édit. Didot, t. II, p. 212-214.

tueuse. Le luxe qui y régnait autrefois a quitté ce séjour préféré, en jetant sur toute chose un voile de crêpe noir, et ne laissant à sa place qu'un reflet incertain de sa splendeur passée. Les horreurs de la Révolution ont chassé de Paris ses plus riches habitants; la haute noblesse a émigré, et ceux qui sont restés vivent pour la plupart très-retirés, dans le cercle restreint de leurs amis et de leurs proches parents.

« Ici, me disait l'abbé X.., en suivant avec moi la rue Saint-Honoré et en désignant avec sa canne de grandes maisons inhabitées, ici, chez le marquis D.., se réunissaient le dimanche les femmes à la mode, les hommes de haut parage, les beaux esprits les plus renommés; les uns jouaient, les autres dissertaient sur la philosophie, sur les sentiments, sur le goût, sur le beau idéal. Là, chez la comtesse A..., venaient tous les jeudis les plus profonds politiques des deux sexes; on y comparait les idées de Mably à celles de Jean-Jacques, on les discutait et on posait les bases d'une nouvelle Utopie... Vous arrivez trop tard à Paris, mon cher monsieur, les beaux jours sont loin de nous; on ne soupe plus, la bonne compagnie s'est éparpillée dans tous les coins du monde. Un homme *comme il faut* ne sait plus que faire, que devenir ni où passer sa soirée [1]. »

C'est de la même façon que s'exprimait un des héros des salons d'autrefois, Marmontel, quand il faisait tristement à M. de Dampmartin confidence de ses déceptions et de ses appréhensions :

« Je trouvai Marmontel fidèle à sa politesse, un peu coupée sur les formes anciennes, et avec ce maintien noble qui imprimait le respect, mais n'amenait pas l'épanchement. Fort loin d'être ébloui par les chimères de la Révolution : — Monsieur le chevalier, me dit-il, vous nous voyez avec la fureur de devenir des Grecs ou des Romains. Que Paris est changé! Ni le ton, ni le langage, ni la scène, ni les acteurs, rien ne se ressemble [2]. »

[1] Karamsine, *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse* (1789-1790), traduites du russe par V. de Porochine. 1867, Paris, Meillier, p. 209-215.

[2] *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'émigration,* par Dampmartin, t. I, p. 181.

Voici enfin l'opinion de Rœderer :

« Jamais la société n'a été plus animée, plus bruyante qu'elle ne l'est maintenant à Paris. Jamais il n'y eut plus de dîners, plus de bals, plus de jeux, plus de fêtes; jamais fêtes aussi nombreuses, tables mieux servies, jamais meilleure chère, jamais autant d'excellents vins. J'ajoute que les jolies femmes sont plus jolies qu'autrefois et en plus grand nombre; les hommes n'en sont pas moins amateurs; leur commerce aussi libre, plus libre qu'autrefois... Eh bien, la société, quoique bruyante, est moins vivante, moins animée, moins intime qu'autrefois. Elle a fait à la Révolution une perte immense, peut-être irréparable pour cinquante ans : elle a perdu la conversation [1]... »

Si l'on veut avoir une idée de la transformation des mœurs, de la corruption de l'ancienne sociabilité, de l'ancienne politesse, de l'ancienne galanterie françaises par les idées et les passions politiques du temps, de l'aigreur qu'elles avaient introduite dans les rapports, de l'âpreté qu'elles avaient donnée au langage, il faut se reporter au témoignage de l'abbé Morellet, qu'une discussion politique avec Cabanis avait brouillé avec madame Helvétius, et à ce qu'il dit de l'impression que lui causait cette conversation de Chamfort d'où il revenait comme on revient d'une exécution. C'est Chamfort, partisan effréné des idées nouvelles, après avoir été le courtisan du régime déchu, qui devait, brûlant ce qu'il avait adoré, renversant l'autel où il avait sacrifié et dont il avait vécu, porter à l'Académie française, ce dernier des salons, dont les prix avaient nourri sa jeunesse, dont les suffrages avaient honoré sa maturité, le coup mortel d'un pamphlet parricide. C'est Chamfort qui personnifia le plus exactement, non-seulement au dire de Morellet, le défenseur contre lui de l'Académie, mais de Rœderer, le futur historien de la société polie, cet accent nouveau, cette éloquence nouvelle, cet esprit corrosif et dissolvant, cette éloquence ironique et amère, ce charme empoisonné. On peut en trouver des exemples caractéristiques dans

[1] Roederer, *Œuvres,* t. V, p. 296. — *De la conversation,* fragments.

la conversation entre Marmontel et Chamfort que le premier cite dans ses *Mémoires* [1], dans la conversation entre Chamfort et Lauraguais rapportée par ce dernier [2], dans la conversation entre Champcenetz, Rivarol et Chamfort, reproduite par Alexandre de Tilly, qui y fut aussi un des interlocuteurs [3]. Les lettrés et littérateurs choisis, les économistes et les politiques du salon de madame Necker et du salon de madame de Staël s'effarouchaient aussi des conciliabules du Louvre chez madame de Flahaut, dont la vocation littéraire n'était pas encore éveillée et qui vivait ses romans avant de les écrire. L'influence de l'évêque d'Autun qui y prédominait n'était pas assez littéraire pour les y attirer. Et ils ne trouvaient un dernier asile, un dernier sanctuaire désintéressé des Grâces et des Muses françaises, que chez la comtesse Françoise de Beauharnais.

Rivarol, qui n'allait ni chez madame Necker, ni chez madame de Staël, ni chez la marquise de Sillery-Genlis, ayant toujours affiché le mépris des femmes sans sexe, et traité madame de Genlis et madame de Staël en hommes, c'est-à-dire sans galanterie dans ses épigrammes; Rivarol, qui n'allait ni chez madame Helvétius, ni chez madame de Beauharnais où gouvernait son ennemi intime Cubières, ni chez madame de Flahaut, où gouvernait Talleyrand, un de ces roués politiques qu'il avait en horreur; Rivarol ne devait point regretter ce Paris où un homme comme lui ne pouvait plus souper, en effet, ni savoir où passer sa soirée, où trôner adossé à la cheminée, tirant gaiement ses feux d'artifice d'esprit, et n'admettant dans son discours comme seules dignes d'un auditoire poli que les passions de l'esprit et les colères du goût.

Fermé était ce salon du garde des sceaux, Champion de Cicé, où Dampmartin nous le montre en ces termes, étalant

[1] Marmontel, *Mémoires*, t. IV, p. 74 (*Œuvres posthumes*).
[2] Lettres de L. B. Lauraguais à Madame, an X (1802), p. 159 et suiv.
[3] *Mémoires du comte Alexandre de Tilly.*

dans son suprême éclat sa séduisante supériorité de causeur, et recueillant d'unanimes applaudissements :

« La maison de M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, pour lors garde des sceaux, me procurait des moments agréables, lorsque je perdais de vue le faubourg Saint-Jacques et le Manége. Les dîners y étaient le rendez-vous de plusieurs hommes éclairés. Les membres estimables des divers partis n'avaient pas rompu toutes les mesures : ils se voyaient, ils discutaient, ils s'éclairaient et même parfois ils calmaient les passions trop violentes. Mallet du Pan et le chevalier de la Bentinaye se trouvaient souvent voisins. La logique pressante du premier et la finesse déliée du second s'exerçaient à soutenir des systèmes diamétralement opposés.

« Rivarol ravissait les suffrages par sa rapide et lumineuse éloquence. Mon imagination me retrace souvent cet homme rare dont la superbe figure et la voix harmonieuse embellissaient la diction, qui chez aucun autre n'atteignit à un si haut degré de perfection. Entraîné par un charme irrésistible, on ne se lassait pas de l'entendre. Dans sa bouche, les sujets les plus sérieux prenaient de l'intérêt et les plus arides appelaient l'attention. Sa délicatesse ingénieuse donnait de la valeur aux choses ou légères ou frivoles. Un tact heureux des convenances le sauvait du pédantisme et l'éloignait de la présomption. Enfin, signe rare mais incontestable de sa supériorité, il faisait éprouver une satisfaction qui prévenait le développement des germes de la jalousie [1]. »

Fermé était le salon de M. de la Porte, l'intendant de la liste civile, dont il avait été le conseiller, le souffleur en titre. Fermé le salon de Lauraguais à Paris et même à son château de Manicamp, asile devenu peu sûr pour lui-même et par conséquent pour les autres ; fermé le salon de la marquise de Chambonas, où Rivarol aiguisait et empoisonnait avec un groupe d'hommes d'esprit enragés pour complices, les traits des *Actes des apôtres*, et faisait à la Révolution la petite guerre du ridicule après la grande guerre de la raison [2].

[1] *Mémoires de Dampmartin*, t. I, p. 179.

[2] *La Société française pendant la Révolution*, par E. et J. de Goncourt, p. 17. — *Le Département des affaires étrangères pendant la Révolution*, par Frédéric Masson, p. 185.

Fermés d'autres salons ou d'autres boudoirs ignorés de nous, et qui n'ont pas d'histoire, comme la sagesse ou comme le bonheur. Fermée enfin, fermée surtout cette période de l'histoire des mœurs et de la sociabilité françaises, où l'on préférait, comme Rivarol lui-même en faisait profession sans paradoxe, l'art à la nature, la morale du sentiment à celle du devoir, Épicure à Lycurgue, les agréments des salons à la poésie des bois, et la tête au cœur, la volupté à la passion dans la langue et les effets de l'amour. Rivarol, qui n'aimait la nature que pour chicaner à la fois Delille et Florian, qu'en artiste de cabinet, à la Buffon, et non à la Rousseau, et à la Bernardin de Saint-Pierre, Rivarol, qui avait trop d'esprit pour avoir trop de cœur avec les femmes et perdre longtemps pied même dans le ciel, Rivarol dont tous les amis et les amies étaient en prison ou en émigration, et qui redoutait moins la mort que l'ennui, et surtout le dégoût, se résigna presque gaiement à quitter la France, où le culte de la nature et la religion du sentiment lui portaient doublement sur les nerfs, et il vit moins dans l'exil une fuite qu'un voyage, et un malheur qu'une délivrance.

LIVRE III

L'ÉMIGRATION

1792-1800

LIVRE III

L'ÉMIGRATION.

1792-1800.

CHAPITRE PREMIER

BRUXELLES ET LONDRES.

1792-1795.

La Révolution française à l'étranger. — Négligeant les grands aspects de ce sujet complexe, il y a lieu de s'en tenir aux vérités certaines, aux faits acquis. — Parmi les ferments qui aigrirent et corrompirent le mouvement révolutionnaire, il faut placer en premier lieu l'intervention avouée de l'étranger dans nos affaires, la résistance des princes et des émigrés aux objurgations de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — La guerre étrangère précipita la chute de la royauté. — Classification rationnelle des émigrés. — La doctrine impartiale de Rœderer et de Morellet l'emporte enfin sur la doctrine implacable de Merlin. — Les émigrés inoffensifs et les émigrés dangereux, les émigrés innocents et les émigrés coupables : les fugitifs et les traîtres. — Opinion de Malesherbes, d'après Chateaubriand. — Opinion de Montlosier. — Il part pour Coblentz aux frais de l'Assemblée. — Les duels d'outre-Rhin. — La princesse de Lamballe. — Le comte de Bridge. — L'émigré militant et héroïque. — L'émigré malgré lui. — Lettre de M. de Faucigny-Lucinge à Rœderer. — Rivarol est un émigré malgré lui. — Il quitte Paris le 10 juin 1792. — Lettre de Rivarol à son père racontant ce départ et ses circonstances. — Les débats du procès de Louis XVI justifient sa prudence. — L'armoire de fer. — Le *viatique* de Rivarol est fait de son *pécule* de journaliste. — Il n'était pourtant pas tendre pour ses abonnnés. — Bruxelles est la première étape de l'émigration de Rivarol. — Il ne part pas seul. — Manette. — Rencontre avec Chateaubriand à Bruxelles. — Récit des *Mémoires d'outre-tombe*. — Le groupe Breteuil et le groupe

Calonne. — Histoire du manifeste du duc de Brunswick. — Rivarol rédige un contre-manifeste. — M. de Limon. — Aveux de M. de Fersen. — Mission de Mallet du Pan. — Rivarol publie une *Lettre à la noblesse française au moment de sa rentrée en France.* — Relations de Rivarol avec Fersen. — La baronne d'Angel. — *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût.* — Opinion de la marquise de Coigny sur cet ouvrage. — *De la vie politique, de la fuite et de la capture de M. de La Fayette.* — Rivarol brise sa plume de pamphlétaire et polémiste politique, et reprend en spectateur et en causeur la vie de salon. — Relations de Rivarol avec Mallet du Pan, Malouet, Montlosier. — Le salon de madame de Monregard. — *Monsieur Roulé.* — Malignes révélations de Montlosier sur les procédés et les artifices de Rivarol comme causeur. — Le roman de l'*Émigré,* de Sénac de Meilhan. — *Souvenirs* du comte d'Haussonville. — Une remarque de M. de Sybel. — L'émigré par vanité, d'après Arnault. — L'émigré bravache et spadassin. — Duel, sous un réverbère, du frère de Rivarol avec le fils du prince de Ligne. — Les émigrés. — Madame de Matignon. — Madame de Coigny. — Madame de Béthisy. — Le prince de Ligne. — Correspondance inédite de Rivarol avec le banquier David Cappadoce. — Départ de Rivarol pour Londres. — Entrevue avec Burke et Pitt. — L'émigration à Londres. — La mansarde de Mary-le-Bone street. — Dîner chez le lord-maire et escarmouches d'épigrammes entre Cazalès et Rivarol. — Dégoût de Londres. — Rivarol éprouve, après Mirabeau et André Chénier, la contagion du spleen britannique. — Il pense à se retirer à Hambourg.

L'histoire de l'émigration, c'est-à-dire de la Révolution française à l'étranger, des aventures et des mésaventures de l'exode d'une partie de notre aristocratie territoriale et militaire, réduite à la vie nomade, aux déchéances d'un brusque changement de condition, à la solde ou au pain de l'ennemi, est un sujet curieux, dramatique, encore neuf, également intéressant pour le moraliste et pour le politique.

Ce n'est point ici le lieu de nous livrer à une discussion approfondie à propos des questions encore passionnément controversées que soulève ce seul mot : l'émigration. Le principe de cette religion de la résistance armée aux persécutions révolutionnaires, qui a eu aussi ses susperstitions, ses intolérances, ses aveuglements, ses chimères, et qui, en fin de compte, a été funeste au Dieu, fatale au temple ; ses mobiles si divers, quelques-uns d'une source sacrée comme les erreurs du devoir, de la fidélité, du sacrifice, quelques autres d'une

source toute profane comme les illusions de l'orgueil, de la haine, les calculs de l'ambition ou de la peur : il nous est interdit d'aborder tous ces grands aspects du problème, tous ces grands côtés de la thèse dans un travail sommaire et forcément superficiel.

Mais nous pouvons et nous devons dégager du chaos des opinions contraires quelques points arrivés à l'état de fait acquis, quelques vérités éprouvées et devenues incontestables.

Tout d'abord un fait acquis, c'est que, parmi les ferments qui corrompirent et envenimèrent le mouvement révolutionnaire, et précipitèrent ses plus redoutables et irréparables explosions, il faut mettre au premier rang l'intervention de l'étranger dans nos discordes intérieures, l'alliance de la coalition et de l'émigration, la résistance des frères du Roi, des princes et de la noblesse aux objurgations de Louis XVI, de Marie-Antoinette, les pressant de déposer les armes, de cesser leurs intrigues et de rentrer dans leurs foyers.

Cette résistance fut le plus impolitique des calculs, la plus coupable des erreurs, et elle fournit aux adversaires de la monarchie le plus légitime, le plus irritant de ses griefs.

La guerre étrangère, en poussant les passions à l'extrême, en exaspérant l'opinion, en donnant à la Révolution l'irrésistible élan de la fierté nationale offensée, en lui communiquant la fièvre d'une sorte de patriotique délire, fit plus contre la royauté et le Roi que la guerre civile de la Vendée elle-même. Elle rendit à jamais impossible la conciliation espérée. Elle amena la défaite des modérés; elle donna le pouvoir aux violents, aux enragés, comme on disait alors. Louis XVI périt plus par la faute de ses amis que par le crime de ses ennemis. L'émigration est, par voie de conséquence, la complice des pires excès de la Révolution.

Mais si l'histoire a le droit d'être sévère, elle a le devoir d'être juste. La Révolution, que ses adversaires combattaient par tous les moyens, et qui les employait tous contre eux, ne pouvait faire de distinction entre eux. Elle n'en fit pas, et ce

tort des hommes fut aussi celui des circonstances. L'œuvre de la justice, et il n'y a pas de justice sans distinction entre les crimes et sans gradation dans les peines, est essentiellement une œuvre de paix. Ce n'est qu'après la paix que la raison reprit son empire et qu'on put dire impunément qu'être suspect, ce n'est pas être convaincu ; qu'être fugitif, ce n'est pas être coupable ; qu'être émigré, ce n'est pas, *ipso facto,* mériter la mort. L'appréciation des actes n'est pas complète sans l'examen des mobiles, des intentions, des conséquences.

De là, quand le trouble général des consciences se fut apaisé, quand les fumées sanglantes de la lutte à outrance eurent disparu, les efforts et le triomphe de ces philosophes du pardon, de ces jurisconsultes de la clémence qui firent rentrer dans l'exécution d'une loi implacable de salut public le tempérament des circonstances atténuantes, qui classèrent enfin les émigrés en fugitifs involontaires, ou volontaires mais inoffensifs, et en émigrés armés, traîtres et rebelles, arrachant les premiers à la délation, à la confiscation, à l'échafaud, et n'abandonnant que les seconds à la vindicte publique.

Cette doctrine, soutenue après thermidor par Rœderer, Morellet et plusieurs autres à leur exemple, ne tarda pas à l'emporter dans la pratique sur la théorie absolue de Merlin, auteur d'une loi inflexible, et qui avait trop peu tenu compte de la maxime : *Summum jus, summa injuria :* le droit strict est souvent de l'injustice. C'est ce qu'un éminent historien, son biographe, a reconnu en ces termes :

« Le Directoire le rappela de nouveau au ministère de la justice, dont les devoirs devinrent très-pénibles pour lui. Les partis avaient recommencé leurs entreprises, et gouverner se réduisait de nouveau et presque uniquement à combattre. Défenseur de l'ordre existant, au moyen de lois politiques souvent aussi passionnées que les partis eux-mêmes, M. Merlin se servit d'elles quelquefois avec rigueur. Il éprouvait une sorte d'animosité patriotique contre ceux qui avaient quitté la France pour combattre la Révolution, et ce sentiment, qui prenait sa source dans l'amour de son pays et de sa

cause, le disposait à être trop sévère envers les émigrés. Aussi se montrait-il à leur égard l'interprète inflexible d'une justice écrite dans la loi, mais qui n'était pas toujours avouée par l'équité [1]. »

C'est sous l'empire de cette double considération : 1° que l'émigration, à l'envisager à la fois au point de vue de l'intérêt du pays et à celui du salut de la monarchie, fut plus qu'un crime, fut une faute ; 2° que dans cette appréciation de l'émigration, il faut se garder de confondre, comme le fit le gouvernement de la Terreur, comme n'a pas le droit de le faire l'histoire, l'émigration inoffensive et innocente avec l'émigration armée, coupable de rébellion et de trahison; c'est sous l'empire de cette double considération que le lecteur impartial doit se placer, suivant nous, s'il veut juger en juge.

De 1789 à 1795, la question était loin d'être aussi claire. On était en ces temps terribles où la notion du juste et de l'injuste s'obscurcit, et où le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où est le devoir. Aussi est-ce non sans douleur, mais sans surprise, que nous voyons un philosophe, un sage comme Malesherbes céder à l'irritation d'une classe privilégiée dont il ne partagea jamais les préjugés, et consulté par Chateaubriand, soutenir devant lui la légitimité de l'émigration, non-seulement comme le droit de fuir, mais encore comme le devoir de combattre, par tous les moyens, même avec l'appui de l'étranger, les fureurs révolutionnaires [2], et tenir, pour pousser dans l'armée des princes le futur auteur de *René*, le même langage que Pitt, cherchant en vain à démontrer à M. de Narbonne la nécessité de l'intervention étrangère et à l'enrôler parmi les défenseurs de la coalition [3].

M. de Malesherbes n'était pas le seul à considérer l'émigration comme un droit légitime ou comme un mal inévitable. M. de Montlosier, dans ses *Mémoires*, après avoir toutefois

[1] Mignet, *Notices et portraits historiques et littéraires*, t. I, p. 312.
[2] *Mémoires d'outre-tombe*, édit. grand in-8°. Bruxelles, 1852, t. I, p. 186.
[3] Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, t. I, p. 62.

donné la préférence à la guerre civile sur la guerre étrangère, conclut comme Malesherbes. Il fit plus, il agit en conformité de son opinion et partit, dès le lendemain de la dissolution de l'Assemblée constituante, pour l'étranger, où l'avaient précédé ses collègues Monnier et Lally-Tollendal, et où il devait se rencontrer avec Malouet. Il raconte gaiement lui-même comment il trouva le moyen de se faire payer par la caisse de la nation elle-même ses frais de poste jusqu'à Coblentz :

« Une aubaine à laquelle je ne m'attendais pas, c'est l'argent que l'Assemblée voulut bien nous donner pour nos frais de retour dans nos pays. Quand l'homme de notre comité des finances, qui était chargé de cette partie, vint me trouver pour me demander l'état de mes frais de poste, au lieu de compter le nombre des postes jusqu'à Clermont, où je ne voulais pas aller, il me parut plus simple, plus franc et plus gai de lui demander mes frais de poste jusqu'à Coblentz. « Cela ne me fait rien, me dit-il, je ne suis pas chargé de savoir où « vous allez. » Tout homme du côté gauche qu'il était, il compta alors avec moi en riant, dans son livre, les postes de Paris à Coblentz, et m'en paya les frais. Quand je racontais cela ensuite à Foucaud et à Guilhermy, ils en riaient de tout cœur. Toutefois, par crainte d'indiscrétion, nous supputâmes en comparaison les postes de Paris à Clermont; la différence se trouva peu de chose [1]. »

M. de Montlosier, parti si gaiement, ne riait déjà plus quand il eut traversé les préjugés féodaux, les prétentions auliques, les frivoles regrets, les plus frivoles espérances et les intrigues et les jalousies des divers centres de réfugiés français, l'émigration *fate* de Bruxelles, et l'émigration *brouillonne* de Coblentz. A peine arrivé aux cantonnements des bords du Rhin, il trouva dans le camp royaliste non l'union d'une même cause, mais les dissensions de mille partis qui se disputaient l'honneur et escomptaient d'avance les profits d'une chimérique victoire. Accueilli par le rire sardonique des uns, l'indifférence égoïste des autres, la résistance inhospitalière de tous, traité en retardataire par tous ces ardélions hâtifs, en suspect par tous ces

[1] *Mémoires de M. le comte de Montlosier,* t. II, p. 341 à 345.

fanfarons de fidélité, il dut payer sa bienvenue de son sang, et ne conquit qu'au prix d'un duel où tout autre que lui eût laissé la vie, sa place au bivac et aux coups de fusil. Chateaubriand a raconté dans ses *Mémoires d'outre-tombe* ce début tragi-comique qui fut compensé, pour lui-même, par d'autres mésaventures et d'autres humiliations.

Ainsi continua, en 1791 et 1792, ce mouvement irréfléchi, aveugle de l'émigration, inauguré dès 1789 par le départ du comte d'Artois, des princes de Condé, de la famille de Polignac, plus tard par celui de Mesdames, tantes du Roi : mouvement où il faut faire la part de la surprise, de la panique, de l'indignation, de la contagion de l'exemple, mais aussi celle de sentiments moins avouables : la haine, l'ambition, la vanité, l'espoir de vengeresses revanches.

En soi et quand bien même il n'aurait pas eu les conséquences funestes que nous avons énumérées, ce mouvement serait déplorable, ne fût-ce que pour avoir, en un moment si critique, si militant, privé le pays, la monarchie, la résistance légale, la direction de l'opinion, la politique et les lettres d'hommes comme Mounier, Lally, Malouet, Montlosier, Portalis, Sénac de Meilhan, Rivarol, Mallet du Pan, Chateaubriand, Beaumarchais, l'abbé Delille, le général Mathieu Dumas, le comte de Narbonne, — ces deux derniers du moins avec l'excuse de n'avoir désespéré qu'au dernier jour et quand la lutte sembla d'inégale devenue impossible; — de femmes comme madame de Staël, madame de Genlis.

Il y a là à plaindre sans doute bien des fatalités, à tenir compte de bien des impossibilités peut-être de faire autrement. Pourtant c'est à ceux qui affrontèrent le péril jusqu'au bout, à ceux qui restèrent, en dépit de la prison et de l'échafaud, ou qui allèrent chercher sur les champs de bataille de la Vendée, à l'heure héroïque, pure de toute souillure étrangère, une mort de soldat, c'est à ceux-là que demeurent surtout acquises notre sympathie, notre pitié et quelquefois notre admiration.

Parmi ceux qui partirent, il faut aussi tenir compte de ceux qui revinrent, par nostalgie de cœur, par attrait du foyer même dévasté, par folie de dévouement et de sacrifice, et en dépit du pressentiment du martyre : comme cette douce et intrépide princesse de Lamballe, qui, après avoir fait son testament à Aix-la-Chapelle en 1792, reprenait, malgré les supplications des siens, les objurgations de la Reine elle-même, auprès de Marie-Antoinette, le poste désert de l'affection, et se rejetait, comme on la dissuadait en vain de le faire, dans la gueule du tigre : véritable amie de la Reine, celle-là, la seule, l'amie des jours de danger, l'amie tombée en première victime du prochain holocauste, tandis que madame de Polignac devait mourir dans son lit, foudroyée de loin par la stérile douleur de la suprême catastrophe, peut-être par le regret et le remords de n'y avoir pas assisté.

Parmi ceux qui partirent et ne revinrent pas, il faut aussi garder une place à part et un rang honoré dans la foule commune à ceux qui du moins n'eurent à se reprocher ni pensée de vengeance, ni illusion de lucre, et ne virent dans leur exil que le droit et le moyen de se faire tuer. Il y eut quelques-uns de ces fous sublimes, de ces héros naïfs. Montlosier en cite un en ces termes :

« Voici, en ce genre, une première nuance de caractère qui pourra faire quelque impression, si je sais la dessiner, car elle m'a fait une grande impression à moi-même. Il y a un brave homme (je le nommerai : M. le comte de Bridge) qui, de Paris où il occupait un poste honorable, quitte tout à coup et ce poste et la France, et qui, sans s'embarrasser des sacrifices et des dangers, va se réunir à l'armée des princes. Si je suis bien informé, il fait la première campagne comme simple soldat, son sac sur le dos, subissant avec joie les peines et les privations attachées à cette situation. Cela ne lui suffit pas; il en fait une seconde semblable et de la même manière à l'armée de Condé. Cela ne lui suffit pas encore : l'armée de Condé étant licenciée, il entend dire qu'il y a un autre rassemblement armé qui projette d'entrer en France par la Bretagne. Des extrémités de l'Allemagne, il se rend aussitôt en Angle-

terre. Quelle ardeur jusque-là! quelle activité! Soldat à Quiberon, comme il l'a été à Coblentz, il est fait prisonnier comme ses autres camarades; un décret le condamne; la mort l'attend. Alors de tous côtés des amis s'occupent des moyens de le sauver; mais, pour cela, il faudrait qu'il prenne telle précaution, qu'il implore telle assistance, qu'il emploie tel subterfuge, qu'il gagne tel gardien, enfin qu'il se livre pendant un temps donné à une contention continuelle d'activité et d'efforts. Quand tout cela lui est présenté, et comme imposé, il n'y tient pas : « *J'aime mieux,* dit-il, *mourir* « *en paresseux.* » Il mourut, en effet. Ses os, comme ceux de nos autres amis, sont aujourd'hui épars dans les champs de Vannes. Cet homme, paresseux pour lui, ne l'avait pas été pour son roi et sa patrie [1]. »

Nous l'avons dit : il y en eut quelques-uns comme ceux-là, héros naïfs, inconscients de leur grandeur et de leur mérite, humbles et obscurs dans un salon, silencieux et contemplatifs sous la tente, ne tenant à être les premiers qu'au feu, ou, comme de Bridge, se battant pour le devoir de se battre et mourant pour le plaisir de mourir. On en vit portant devant la fusillade suprême le sourire de ces frivoles stoïques qui, de la prison de Luxembourg ou des Carmes, allaient à l'échafaud comme à une fête, plaisantant avec le bourreau, et lui disant sur la charrette, comme jadis à leur cocher : « Mène-nous bien, et sans trop de cahots; tu auras bon pourboire. »

Après avoir dessiné la physionomie de l'émigré militant, héroïque, plein de foi ingénue, ou se faisant tuer avec le désespoir d'un scepticisme ennuyé, il convient d'esquisser celle de l'émigré simple fugitif, pacifique, philosophe, vivant péniblement, dans les greniers de Londres, d'un métier manuel, d'un commerce subalterne ou d'un art banal, et après avoir subi pendant des années avec résignation le sort de sa caste et la fatalité de son nom, aspirant au retour dans la patrie et à une modeste retraite, abritée aux ruines du château détruit, ou, ce qui est plus cruel, voisine du manoir

[1] MONTLOSIER, *Mémoires,* t. II, p. 246, 247.

remis à neuf et habité par un parvenu des biens nationaux.

Rœderer cite une lettre qu'il déclare et qui est en effet très-curieuse, faisant revivre devant nous, en traits caractéristiques, cette figure, qui a aussi son originalité, de l'émigré malgré lui, fort ennuyé de l'exil, et envoyant promener la politique qui lui a rapporté si peu et lui a coûté si cher. Un de ses anciens collègues de l'Assemblée constituante, de ceux qui s'y étaient fait remarquer par leur loyauté et aussi par leur violence plus militaire que parlementaire, écrivait de Londres à Rœderer, en possession de la faveur du premier consul, le 11 avril 1802 :

« Monsieur,

« Nous avons été collègues dans la même assemblée; c'était en 1789, et nous sommes en 1802. Vous étiez dans un parti, moi dans un autre. Vous êtes vainqueur, je suis vaincu et, qui plus est, soumis :

« L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

« Vous m'avez peut-être vu capable d'un mouvement de colère; je ne l'ai jamais été d'une mauvaise action, je ne l'ai jamais été d'un manque de parole.

« J'ai aujourd'hui douze ans de plus. Je les ai passés à faire des portraits, c'est-à-dire à exercer ma patience, en même temps que celle des autres.

« J'ai une femme à revoir, trois grands enfants à connaître. Toute ma politique est là désormais. Rendez-les-moi et rendez-moi à eux. Faites qu'on me reçoive à Calais et que j'y trouve un ordre qui m'envoie promener en Bourgogne. Ce ne sera pas tout à fait pour moi la Côte-d'Or, mais j'y aurai ma femme, mes enfants, un toit, encore quelques arpents de terre, et je vous jure que vous n'entendrez parler de moi que quand je vous remercierai du bien que vous nous aurez fait à tous.

« Vous me demanderez pourquoi j'ai imaginé de m'adresser à vous plutôt qu'à un autre; c'est, Monsieur, parce que je me rappelle votre figure, que j'entends souvent prononcer votre nom, et que je lis quelquefois vos écrits, quoique je ne sois pas un grand lecteur.

Or, j'entends dire, et cela me paraît vrai, que vous parlez un langage de sagesse, de conciliation, d'humanité, de générosité. Par Dieu ! Monsieur, daignez m'appliquer tous ces sentiments-là, *car je vous confie que j'ai de l'émigration par-dessus la tête.* Tirez-m'en, de grâce, faites mon affaire, excusez mon style et éprouvez mon cœur. Salut et respect.

« FAUCIGNY.

« Panton street, n° 22, Leicester square, London. — *Faucigny*, miniature painter [1]. »

Ces considérations préliminaires, qui nous ont paru utiles, épuisées, il est temps de revenir à Rivarol.

Il importe tout d'abord de rappeler qu'il ne quitta la France qu'après avoir épuisé tous les moyens d'être utile à la cause de la monarchie et du Roi ; que sur l'ordre même de son auguste et infortuné client ; que dans l'espoir de le servir encore ; enfin que le plus tard possible, à la dernière extrémité et lorsqu'il n'y eut pour lui ni pour les autres plus de doute sur le péril.

Rivarol n'est donc pas un émigré de principe, de sang-froid, comme Montlosier, par exemple, qui se fait tranquillement compter, par le trésorier de l'Assemblée nationale, ses frais de poste jusqu'à Coblentz ; ce n'est pas un émigré d'enthousiasme, d'illusion, comme cet Olivier d'Argens, qui, au premier appel, ira, simple soldat de la contre-révolution armée, se battre et mourir pour son roi ; ce n'est pas non plus un émigré de raison, de nécessité, de fatalité, un serviteur sceptique, un fidèle mécontent, comme Chateaubriand, prenant le chemin de l'étranger et endossant le harnois des fanatiques de Coblentz, non-seulement sans fanatisme, mais sans conviction, sans foi, sans espérance, uniquement par esprit de caste ou de corps, par point d'honneur militaire, pour faire son métier de cadet de famille, bon pour les aventures, sans avoir le droit de les choisir, et cherchant l'héroïque à travers le romanesque.

[1] M. de Lucinge Faucigny. *Œuvres du comte Rœderer*, publiées par son fils, t. III, p. 312.

Rien de ces mobiles si variés, si complexes de l'émigration, depuis la crainte de l'envoi de la quenouille d'infamie, jusqu'à l'espoir d'un avancement de service en campagne, d'une charge en cour ou d'un bon mariage au retour, depuis les plus orgueilleux calculs de l'ambition, jusqu'aux plus basses suggestions de l'intérêt, de la vanité ou de la peur, rien de tout cela n'entra dans la détermination de Rivarol. Il ne fit ni le désespéré ni le bravache; il ne se piqua point d'aller chercher une fortune, une charge, une influence, en exploitant les passions qui s'agitaient autour des princes, passions nobles ou passions qui ne l'étaient pas. Il n'était pas fait pour jouer les rôles de compagnon d'infortune, de conseiller d'aventure, de confident d'auberge, de secrétaire par occasion, de ministre *in partibus*, de chevalier errant, de paladin de la légitimité. Il n'avait pas l'aveuglement du séide, l'obstination du sectaire; il voyait trop clair dans le passé et le présent pour garder grande confiance en l'avenir; il connaissait trop les princes et les grands pour en avoir le fétichisme; et sa foi dans la royauté était sans superstition. Mais la question ne se posa point pour lui d'une façon spéculative, désintéressée, comme un cas de conscience; il eut trop à s'inquiéter des conséquences de son opiniâtreté à rester pour s'occuper des suites de son départ. Les motifs pour lesquels il émigre sont simples et de ceux qui n'exigent pas délibération, ne souffrent pas discussion. Il partit pour préserver sa liberté et sa vie menacées. Il partit parce qu'il n'y avait pas moyen ne faire autrement; il partit, non comme les gens animés par l'ambition, la vanité ou la peur, qui commencèrent dès la fin de 1789 les rassemblements de Coblentz, mais comme un fugitif de la dernière heure, celle du danger suprême et de l'unique salut. Il émigra malgré lui, regrettant non le Paris présent, mais le Paris passé, ce Paris d'autrefois où il plaisait et où il se plaisait, regrettant cette patrie qu'on n'emporte pas à la semelle de ses souliers, et destiné, il le savait d'avance, à porter, à chaque station de cet exode dont les déceptions abrégèrent certainement sa vie, le fardeau de

plus en plus fatigant de l'activité stérile, de la fidélité importune, et la nostalgie de plus en plus inconsolable des lieux familiers, du sol natal.

Nous aurons occasion de définir bientôt les idées, conformes au rôle qu'il joua dans ses conseils ou plutôt dans la coulisse de son théâtre, de Rivarol sur l'émigration, au point de vue politique. Nous verrons qu'elles aussi furent au-dessus des corruptions de l'événement, éloignées du parti pris de guerre civile et de guerre étrangère sans scrupule et sans remords, dont se targuait, au départ du moins, Montlosier, et dont le sage et vertueux Malesherbes professait, — s'il faut en croire Chateaubriand, car Dampmartin le contredit sur ce point, — la théorie avec une âpreté, une sorte de noble cynisme qui nous surprennent singulièrement et semblent détonner dans sa bouche [1].

Nous aurons à rechercher en quoi la théorie de l'émigration, au point de vue politique, dans ses causes et dans ses effets, dans ses mobiles et ses résultats, subit les fluctuations de l'opinion et les vicissitudes des faits, en quoi elle se rapproche ou s'éloigne de la doctrine du groupe des constitutionnels, des *monarchiens*, comme disaient les *enragés* dont ils étaient la bête noire, et qui, par la plume de d'Entraigues, flétrissaient les Lally, les Malouet, les Mallet du Pan, les Mounier, les Montlosier, à l'égal des Marat, des Danton, des Robespierre. Ce que nous voulons constater dès le début, dès le départ, c'est que Rivarol fut un émigré *malgré lui*. La date tardive de ce départ établit qu'il ne céda au légitime souci de la conservation de sa vie et non au dégoût du rêveur, à la haine du sectaire, aux préjugés de la naissance ou aux chimères de l'ambition, que tout à fait *in extremis*.

C'est le 10 juin 1792 qu'il se décida, non sans raison, comme on va le voir, à se dérober à la haine coalisée, impatiente, d'un double talion, de ses adversaires politiques et de ses victimes

[1] *Mémoires d'outre-tombe. — Mémoires sur la Révolution et l'émigration*, par M. de Dampmartin.

littéraires. C'est à ce double danger, a écrit Sainte-Beuve, que Rivarol, qui connaissait bien les gens de lettres, faisait allusion, en disant avec plus de gaieté que d'invraisemblance : « Si la révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant, j'ai échappé à quelques jacobins de mon *Almanach des grands hommes.* » Il avait dit, notamment, de Condorcet, « qu'il écrivait avec de l'opium sur des feuilles de plomb », et Condorcet s'intéressait en revanche, paraît-il, et en assez nombreuse compagnie d'écrivains, dont il avait nié le talent, mais qui lui prouvaient qu'ils n'étaient pas sans mémoire, à son arrestation. Rivarol se déroba donc, et il fit bien, par la seule issue ouverte, celle de la fuite, au sort réservé à Champcenez, son ami et collaborateur, sort qui, dès le 10 août, atteignait Suleau et, dès le 25, frappait Du Rosoy. Un passage d'une lettre *inédite* de Rivarol à son père, datée de Hambourg le 12 mai 1800, nous fixe avec une irrécusable autorité sur la date et les circonstances de ce départ fort opportun.

« Mon frère doit vous avoir dit, écrit Rivarol, que je quittai Paris le 10 juin 1792 fort à propos; car on vint, sept jours après, soit pour me massacrer dans sa maison, soit pour me mener à l'échafaud. Les brigands dirent en entrant chez moi : « Où est-il, ce grand homme? nous venons le raccourcir. » C'est un des caractères de la révolution que ce mélange de plaisanterie et de férocité. »

Les attentats du 20 juin, bientôt suivis de ceux du 10 août, ne justifièrent que trop la résolution prise par Rivarol de s'expatrier. Elle dut lui paraître encore plus prévoyante et sensée, lorsqu'il put lire dans les papiers publics le décret de la Convention de décembre 1792, motivé par la découverte des fameux papiers de l'armoire de fer, et qui le désignait nominativement à la vindicte nationale, en compagnie de quelques autres suspects, notamment de M. de Talleyrand. Enfin, combien il dut s'en féliciter, non avec la joie égoïste de la délivrance, mais avec une satisfaction empoisonnée par des regrets

amers, lorsqu'il apprit que M. de la Porte, intendant de la liste civile du roi Louis XVI, confident des plus intimes pensées de son maître, et son intermédiaire dévoué dans ses relations secrètes avec ses conseillers de la dernière heure, notamment Rivarol, avait été la victime expiatoire immolée, dès le 24 août 1792, par le premier tribunal chargé des représailles de la révolution triomphante! Plus tard, à la barre de la Convention, Louis XVI devait être directement interpellé par Barère sur ses rapports avec Rivarol, dont une lettre de M. de la Porte, saisie dans la fameuse armoire de fer, avait fourni la trace. Le Roi, qui ne voulait ni mentir ni trahir, garda le silence.

Heureusement pour Rivarol, heureusement aussi pour les compagnons d'exil, moins heureux ou moins avisés, dont il secourut généreusement les misères, il n'était pas parti démuni de ressources. Il emportait même, selon le témoignage de son frère, un assez fort pécule, produit de ses bénéfices de journaliste et, chose plus incroyable encore, de ses économies. Oui, le *Journal politique national,* cet hebdomadaire défi si crânement jeté pendant un an à la tyrannie populaire, n'avait pas été, au point de vue financier,[1] une mauvaise affaire. Grâce au talent de Rivarol et malgré son courage, son journal, très-lu et réimprimé deux fois en 1790, faisait de l'argent, et malgré ses habitudes élégantes et prodigues, il lui en était demeuré assez pour constituer un enviable viatique.

Si le *Journal politique national* avait fait de l'argent, ce n'était certes pas que Rivarol, bravant d'un côté l'impopularité, fît rien pour conquérir, de l'autre, la faveur de son public lui-même, et ménageât plus ses amis que ses adversaires. Rien ne peut mieux donner l'idée du sans façon avec lequel il traitait ses lecteurs que l'*Avis* suivant, à eux adressé en réponse à quelques plaintes reçues de leur part, sur son défaut de mettre trop de philosophie dans la politique et de traiter en un style trop relevé les question du jour. Sans doute sa réponse, d'une désinvolture si ironique, visait surtout ses contradic-

teurs. Mais elle n'était pas sans brutaliser un peu ses abonnés, dont on peut dire que s'il les caressait, c'est à rebrousse-poil, trouvant même moyen, par la même occasion, de se moquer de son éditeur et de ses collaborateurs.

« Quelques-uns de nos lecteurs, chefs de nos municipalités, députés ou suppléants du tiers état, se sont plaints du style des *Résumés*. Ils prétendent que cette manière d'écrire *donne trop à penser, et qu'il n'existe point de journal où l'on ait si peu d'égards pour eux*. Ils demandent nettement un style plus *familier*, plus *populaire* et, pour tout dire, plus *national*. C'est donc pour leur plaire que M. Salomon, notre éditeur, leur a donné l'*Adresse aux impartiaux*, insérée dans le numéro 10. On ne se plaindra pas, je pense, des airs de hauteur de cette prose-là, ni de l'aristocratie du style. Cette Adresse parle à la classe la plus respectée comme à la plus respectable, sans acception de personne, et nous comptons sur la reconnaissance de ceux de nos lecteurs auxquels la prose des *Résumés* a donné des soucis. Mais nous les avertissons que nous ferons rarement le sacrifice de notre manière, et que nous ne donnerons que fort peu de ce style aisé qui leur plaît tant; nous ne nous sommes pas retiré à la campagne pour nous gêner. D'ailleurs, si nous descendions toujours, pour leur éviter la peine de monter, nous laisserions la bonne compagnie qui nous suit depuis longtemps, et qui est plus aisée à vivre qu'on ne pense, puisqu'elle n'exige pas qu'on sépare les égards qui lui sont dus de ceux qu'on doit à la langue, au goût, au véritable ton et à la majesté de l'histoire... »

Un homme qui traitait ses lecteurs avec une telle indépendance ne devait pas être plus indulgent pour les illusions, les erreurs, les fautes de ses coreligionnaires politiques. Nous aurons plus d'une occasion de voir, en effet, qu'il se montra sans complaisance pour l'émigration, qu'il n'approuvait pas, en principe, qu'il approuvait encore moins dans les préjugés et les rancunes qui la rendirent si fatale à la monarchie qu'elle acheva de perdre, ainsi que le monarque, en prétendant les sauver malgré eux et contre eux. Nous ne tarderons pas à voir Rivarol aux prises avec un parti qui se flattait de ne rien

apprendre et de ne rien oublier, et vengeant ses déceptions par des épigrammes où la colère de l'homme de goût se joint à celle de l'homme d'État, et où les fautes de style ne le trouvent pas moins implacable que les fautes politiques.

Mais il importe d'abord de le suivre à Bruxelles, première étape de son voyage d'exil, et de le peindre au milieu de cette société réfugiée, dont les dîners n'eurent pas de plus spirituel convive, dont les travers n'eurent pas d'observateur plus avisé. Un détail que nous ne pouvons omettre, parce qu'il est caractéristique de l'homme et du temps, c'est que Rivarol ne partit pas seul pour l'exil au prix duquel il avait dû acheter le salut. Il emmenait avec lui, digne compagne d'un philosophe épicurien, une femme qui a joué un certain rôle dans son existence intime, à laquelle il a adressé des vers, et qu'il a ainsi associée un peu indiscrètement à son immortalité, qui gardera toujours des côtés frivoles et fragiles.

Cette femme, que d'ailleurs il n'avait enlevée à personne, n'était cependant pas la sienne, dont il s'était séparé, comme nous le savons, depuis plusieurs années. Tout en faisant les réserves du moraliste à propos de ce trait fâcheux, mais essentiel, de mœurs et de caractère, il était impossible au biographe de le passer sous silence. Afin, d'ailleurs, que le lecteur soit complétement édifié et se garde du tort également fâcheux d'un excès d'indulgence ou d'un excès de sévérité, nous donnerons quelques détails sur l'objet de cette liaison qui permettront de l'apprécier.

Nous parlerons donc un instant de cette Manette, de cette aimable aventurière qu'avait tentée un destin d'aventure, de cette jolie vagabonde au minois chiffonné qui eut l'honneur de partager l'exil de Rivarol et le mérite de l'en consoler. Voici ce que dit M. Arsène Houssaye, auquel on doit une agréable biographie de Rivarol, un peu *romancée* à l'ordinaire, de cette compagne *in partibus*, de cette *femme de campagne,* par opposition à madame de Rivarol demeurée à Paris, la grande ville :

« Il fonda un autre intérieur avec Manette, dont le babil rieur et l'entrain léger le charmèrent à certaines heures. Cet autre intérieur n'était pas exempt d'orages. Manette avait beaucoup voyagé. Elle avait laissé des traces de son pied léger en Italie et en Angleterre. Femme qui voyage laisse voyager son cœur. Rivarol était volage, mais jaloux. Il lui arriva plus d'une fois, selon Garat, de prendre aux cheveux sa douce amie, et de la vouloir bien tendrement jeter par la fenêtre; mais il se ravisait à temps. Manette était tout simplement une aimable copie de Manon Lescaut, venue de sa province, ignorante et pauvre, mais jolie et perverse. Elle avait de l'esprit, mais surtout l'esprit de l'amour. D'ailleurs, elle avait été à l'école de Sophie Arnoult. »

« On avait pardonné, dit un autre biographe, à Dufresny et à Boissy d'avoir épousé leur blanchisseuse, à Diderot d'avoir pris pour femme sa gouvernante; enfin on savait que Le Brun avait contracté mariage avec sa cuisinière, appelée malignement par quelqu'un *son Pégase*. Le premier de nos comiques avait illustré sa servante *La Forêt* et Jean-Jacques sa *Thérèse*. Rivarol, soit qu'il voulût ou non s'autoriser de ces exemples, montrait à ses amis, peut-être même à ses ennemis, une certaine Manette, espèce de *bonne* qui occupait chez lui une place dans le salon; mais elle finit par quitter son maître deux ou trois ans avant qu'il mourût, et s'en revint de Hambourg en France[1]... »

« La veille de son départ de Paris, dit un troisième biographe, remarquable par sa diffusion et son emphatique naïveté, il dit à Manette : Ma chère, si vous voulez être souveraine, restez à Paris; si vous voulez être toujours Manette, il faut me suivre. Manette y consentit, courut le monde, vit des princes par la grâce de Dieu soupirer pour ses charmes, fut sage, quoique jolie, écouta les vers et la prose de Rivarol, fit les honneurs de plus d'un grand souper, fut aimée partout, partagea les chances de sa bonne et de sa mauvaise fortune; enfin, Manette fut pour lui une providence de soins délicats[2]. »

Rivarol, comme beaucoup de gens d'esprit, aimait les femmes qui n'en ont pas. Sa femme l'avait à jamais dégoûté

[1] *Notice sur Rivarol,* par M. H. DE LA PORTE. Paris, Fournier, 1829.

[2] *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol,* par Sulpice DE LA PLATIÈRE, 2 vol., 1802.

de celles qui en ont. Il ne perdit depuis aucune occasion de s'en venger sur madame de Genlis, madame de Staël elle-même. Il disait d'elles qu'elles n'avaient point de sexe, et ne respectait pas même le génie en jupons. C'est à cette Manette, qui ne paraît avoir eu que par des boutades fort passagères des prétentions au titre de bas bleu, et semble s'être contentée de l'esprit que suppose toujours un joli visage, qu'il a adressé cette *Épître* souvent citée, d'un tour si vif, d'une conclusion si imprévue, où cet original épicurien la supplie de persévérer dans sa charmante ignorance :

Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

Manette semble avoir exaucé complétement ce vœu, quoiqu'elle eût par moments ses petites velléités d'ambition littéraire. « Manette, écrivait Rivarol, trouve très-mauvais que je ne la comprenne pas dans la nomenclature des femmes beaux-esprits. Elle m'assure qu'elle ferait tout comme une autre ce qu'on appelle un *roman*. Mais je suis sourd à ses insinuations. Manette auteur me plairait mille fois moins que lorsque je me moquais de sa naïve ignorance. »

« Il faut savoir, dit M. de la Porte, qu'il y avait beaucoup à dire sur la fraîcheur de Manette, et très-peu sur son esprit. Un jour qu'elle était malade, et qu'elle témoignait à Rivarol une vive inquiétude de ce qu'elle deviendrait dans l'autre monde : « Laisse « faire, lui dit-il, je te donnerai une lettre de recommandation pour « la servante de Molière [1]. »

Manette rentra en France du plein gré de Rivarol lors de son voyage à Berlin. On devine sans peine, quand on connaît

[1] *Notice* de M. de la Porte.

le but de ce voyage que nous raconterons plus loin, les motifs impérieux de convenance qui lui firent rendre la clef des champs à ce bel oiseau de Paris, tourmenté du *spleen* de la frivolité natale. Il lui écrivait souvent, tantôt pour la mettre à la piste d'Esmenard, le poëte voyageur, qui lui avait emprunté, et avait oublié de lui rendre, un exemplaire de Dante, couvert de notes marginales et de corrections de sa main, destinées à une nouvelle et définitive édition de sa traduction de l'*Enfer,* tantôt pour lui annoncer sa prochaine visite en France, — où il ne devait jamais revenir. La dernière lettre qu'il ait écrite est en effet adressée à Manette, qu'il espérait encore rejoindre. On peut la lire dans Sulpice de la Platière, qui composa en grande partie sa prolixe biographie d'après les souvenirs et grâce aux communications de Manette, la Lisette du philosophe de l'émigration.

A Bruxelles, Rivarol devint bien vite un héros de société, comme il était un virtuose de conversation. La finesse et la malice de son esprit, dont la longue lutte d'où il sortait avait à la fois émoussé les angles et aiguisé la pointe, le faisaient rechercher de tous, même de ceux qui pouvaient le craindre, et n'en étaient que plus empressés à le désarmer par la flatterie, à laquelle ce grand donneur de ridicules ne se montrait pas trop insensible. D'un autre côté, il offrait aux personnages qui participaient ou prétendaient à la direction des affaires de l'émigration, si peu favorable qu'elle parût à une ambition prévoyante, les ressources d'une sagacité politique pleine d'expédients, que l'événement ne déconcertait jamais et que nulle déception ne put décourager. Utile à ceux-ci, agréable à ceux-là, riche relativement à tant d'autres qui se trouvaient réellement pauvres, sans en avoir, comme lui, l'habitude, Rivarol fut de toutes les fêtes, de tous les conciliabules; il exerça, par ses relations et ses conseils, une influence plus superficielle peut-être que solide, mais qui ne tenait pas seulement au charme de son esprit et ne se dépensa pas tout entière en bons mots.

Cette influence s'imposa même à ceux qui ne goûtaient point l'homme ou l'écrivain, et qui durent compter avec l'autorité qu'ils contestaient, ou constater le charme qu'ils refusaient de subir. De ce nombre furent deux hommes de race et de marque, qui méritent qu'on s'arrête à leur impression. Le premier, — à tout seigneur tout honneur, — fut un futur grand écrivain, alors aussi inconnu que pauvre et déjà mécontent des autres et de lui-même. Celui-là fut de ceux qui demeurèrent réfractaires, à une première rencontre (et celle-là entre eux devait être à la fois la première et la dernière), à ce prestige d'éloquence, d'esprit et de malice qui trouvait, en général, si peu de résistances. C'était le vicomte de Chateaubriand; c'était l'ex-lieutenant au régiment de Navarre, qui, revenu des forêts d'Amérique, aux bruits avant-coureurs des catastrophes prochaines, s'était marié à la fin de mars 1791, « afin de se procurer le moyen de s'aller faire tuer au soutien d'une cause qu'il n'aimait pas ». C'est lui-même qui le dit. C'est lui aussi qui nous a expliqué comment, entraîné par un point d'honneur chevaleresque, par une de ces illusions du cœur qui font taire la raison, il émigra tout en sentant « que l'émigration était une sottise et une folie », et fit campagne à l'armée des princes, tout en aimant, comme M. de Malesherbes, qui pourtant approuvait et encourageait son départ, la liberté et la patrie. Les temps troublés ont de ces vertiges auxquels ne résistent pas même les têtes les plus solides.

Le grand écrivain, inconnu de tous, à peine deviné de lui-même, qui avait déjà, dans son bagage, parmi ses paperasses, *Atala* et les *Natchez*, a tracé de l'émigration à Bruxelles, en ces premiers temps d'insouciance, d'illusions, de frivolité, un tableau d'une sévère ressemblance, mais d'une couleur un peu outrée. Le malheur est qu'il vit Rivarol lui-même à travers la bile dont ses yeux étaient pleins, et eut le tort de le confondre avec des gens dont il était loin de partager les erreurs. C'est sous le bénéfice de ces réserves nécessaires qu'il faut lire le court et âpre récit suivant :

« Bruxelles était le quartier général de la haute émigration. Les femmes les plus élégantes de Paris et les hommes les plus à la mode, ceux qui ne pouvaient marcher que comme aides de camp attendaient dans les plaisirs le moment de la victoire; ils avaient de beaux uniformes tout neufs; ils paradaient de toute la vigueur de leur légèreté. Des sommes considérables qui les auraient pu faire vivre pendant quelques années, ils les mangèrent en quelques jours. Ce n'était pas la peine d'économiser, puisqu'on serait incessamment à Paris... Ces brillants chevaliers... nous regardaient dédaigneusement cheminer à pied, le sac sur le dos, petits gentilshommes de province ou pauvres officiers devenus soldats...

« Je fus invité à dîner avec mon frère chez le baron de Breteuil; j'y rencontrai la baronne de Montmorency, alors jeune et belle, et qui meurt en ce moment... de jeunes magistrats transformés en colonels hongrois, et Rivarol, que je ne vis que cette unique fois dans ma vie. On ne l'avait point nommé; je fus frappé du langage d'un homme qui pérorait seul et se faisait écouter avec quelque droit comme un oracle. L'esprit de Rivarol nuisait à son talent, sa parole à sa plume... J'avais repris l'habit d'un mesquin sous-lieutenant d'infanterie; je devais partir en sortant du dîner, et mon havre-sac était derrière la porte; j'étais encore bronzé par le soleil d'Amérique et l'air de la mer; je portais les cheveux plats et noirs. Ma figure et mon silence gênaient Rivarol. Le baron de Breteuil, s'apercevant de sa curiosité inquiète, la satisfit : « D'où vient votre « frère le chevalier? » dit-il à mon frère. Je répondis : « De Nia- « gara. » Rivarol s'écria : « De la cataracte! » Je me tus. Il hasarda un commencement de question : « Monsieur va... — Où l'on se « bat », interrompis-je. On se leva de table.

« Cette émigration fate m'était odieuse; j'avais hâte de voir mes pairs, des émigrés comme moi, à six cents livres de rente. Nous étions bien stupides, sans doute, mais du moins nous avions notre rapière au vent, et si nous eussions obtenu des succès, ce n'est pas nous qui aurions profité de la victoire... »

Nous laisserons l'émigré mécontent, désabusé avant la déception, reprendre sa marche vers les cantonnements de Trèves, où, plus heureux que M. de Montlosier, il n'eut pas à acheter d'un coup d'épée le droit de prendre place au bivac et à la victoire, qui se trouva une déroute, et nous reviendrons à

Rivarol, que nous ne tardons pas à trouver en relation avec un autre personnage d'histoire et de roman, le comte de Fersen, dont le journal et la correspondance, récemment publiés, ont gardé la trace de ces passagers et intimes (moins la confiance peut-être de part et d'autre) rapports.

Rivarol, à Bruxelles, semble avoir attaché sa fortune à celle du baron de Breteuil, qui s'efforçait en vain d'imprimer l'impulsion d'une direction commune à toutes les notabilités de l'émigration, dispersées au contraire en groupes hostiles et jaloux. C'est contrairement aux vues d'union et de modération du groupe Breteuil, sous l'inspiration secrète du comte de Fersen, par la plume de M. de Limon, et au profit de l'influence rivale de M. de Calonne, que fut rédigé l'imprudent et maladroit manifeste, par la publication duquel le duc de Brunswick fit précéder son entrée en France.

Ce manifeste avait, au point de vue politique, bien des torts : il traitait d'avance la France en pays vaincu et Paris en capitale conquise, et menaçait l'une et l'autre non des châtiments raisonnés de la justice, mais des aveugles déchaînements de la vengeance. En affichant le langage de la violence, qui n'est entendu que des passions, il compromettait l'effet et contrariait les intentions d'une intervention qui se prétendait libératrice, réparatrice, pacificatrice. Il eût été plus sage de ne pas se priver des ressources de la raison qui décide les esprits et de la clémence qui séduit les cœurs. Il eût été plus habile de ne pas irriter et exaspérer, et jeter à jamais dans la même cause, en les menaçant d'un même traitement, des coupables si différents et même des innocents. Au lieu de distinguer entre les actes et de choisir entre les hommes, le général de l'invasion achevait de rendre impopulaire la monarchie elle-même, qu'il prétendait restaurer. Il faisait du Roi un otage et déjà presque une victime. Il assurait à la cause de la révolution les scrupules, les révoltes, les enthousiasmes du patriotisme; il faisait du danger de quelques-uns le danger de tous, et il permettait à leur salut de s'appeler le salut public. Il fer-

mait l'issue à la modération, à la conciliation, se condamnait à être implacable : ce qui, en cas de victoire, expose à être odieux, et, en cas d'échec, à être ridicule. Le duc de Brunswick aurait dû comprendre tout cela. Mais les préjugés de la haine allemande s'unissaient en lui aux illusions de l'ambition personnelle, pour lui faire considérer comme le meilleur le parti le plus favorable à ses calculs. On sait combien il se trompa et comment la victoire brisa entre ses mains cette épée de la coalition qu'il avait dédaigné de voiler d'olivier, et avec laquelle il avait présomptueusement tranché les nœuds qu'il s'agissait de dénouer, renonçant, par une double faute qui mît contre lui la raison et la fortune elle-même, à se réserver les voies de la modération en cas de succès et jusqu'aux voies, en cas de défaite, d'une retraite honorable.

Il est pénible de penser que ce fut un Français qui épaissit le bandeau sur ses yeux. Il est consolant de savoir qu'un Français essaya de le lui ôter, et eut le courage de prêcher la modération et de recommander la clémence à des gens assez infatués, assez enivrés pour croire au succès d'un programme politique qui se résumait dans la remise de la France en l'état où elle était avant les états généraux, et dont le principal moyen consistait à mettre à feu et à sang la capitale coupable.

Rivarol écrivit et data du 8 août une sorte de contre-manifeste officieux qui exprimait la pensée à ce moment du baron de Breteuil, seul dépositaire des pleins pouvoirs du Roi, et fut destiné à contre-balancer dans l'opinion l'effet de ce manifeste fatal, triste chef-d'œuvre de la collaboration mystérieuse du dévouement sincère, mais imprévoyant, du comte de Fersen, avec le zèle intrigant d'un Limon, l'ardeur ambitieuse d'un Calonne et la chevaleresque impatience du comte d'Artois, exploités par la politique prussienne et autrichienne, pleine, de réticences et d'arrière-pensées.

Nous connaissons aujourd'hui, par les aveux de Fersen lui-même dans son journal, éclairé par ses lettres, tous les détails de ce manége occulte, de cet *imbroglio* funeste qui ne porta

bonheur à aucun de ses auteurs, même de ceux qui, comme Fersen et le comte d'Artois, n'y participèrent que par suite d'illusions généreuses, de nobles entraînements, et ne virent que le salut du Roi et celui de la France, là où d'autres ne reculaient pas devant l'hypothèse d'une déchéance ou d'un démembrement.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails, qui déborderaient notre cadre, sur cette affaire du manifeste de Brunswick, aujourd'hui entièrement élucidée par le lecteur qui veut prendre la peine de comparer, de compléter et contrôler l'un par l'autre le témoignage de Bertrand de Motteville, des auteurs des Mémoires du prince de Hardenberg, et surtout les récits circonstanciés de Mallet du Pan et de Fersen. Ce dernier est le seul qui apporte à l'enquête des faits nouveaux. C'est par lui, en effet, que nous apprenons la part qu'il prit au manifeste, dont l'auteur, M. de Limon, s'était mis sous son patronage spécial. C'est de lui qu'est cet aveu qui démasque l'inspirateur, jusqu'ici inconnu, de la fameuse déclaration. C'est lui qui nous initie, dans son journal, à tous les secrets des conférences où le texte définitif fut adopté, non sans avoir reçu, de la pudeur du prince de Brunswick, quelques amendements et changements, dont il a voulu profiter plus tard pour se réhabiliter aux yeux de l'opinion et répudier une responsabilité qui lui demeure tout entière. C'est lui enfin qui écrit, le 29 juillet, à M. Silfverstolpe : « C'est moi qui ai fait faire la déclaration du duc de Brunswick par M. de Limon, celui qui était autrefois attaché au duc d'Orléans, et elle a été adoptée avec de très-légers changements [1]. »

Cette déclaration n'était pas du tout la même que celle que Mallet du Pan, chargé par le roi Louis XVI d'une mission secrète auprès du prince, dont il nous a laissé le récit appuyé

[1] *Le Comte de Fersen et la cour de France*, extraits des papiers du grand maréchal de Suède, comte Jean Axel de Fersen, par son petit-neveu, etc. Didot, 1878, t. II, p. 2, 3, 18, 21 à 28. Voyez aussi la lettre au baron de Taube, p. 338.

sur des pièces authentiques, leur proposait de patronner et de publier [1]. Celle-là eût sans doute prévenu ou réparé une partie du mal que fit l'autre, sans atteindre pourtant au succès complet qu'on n'eût pu attendre que d'une perfection impossible. C'était en effet un problème bien ardu, peut-être insoluble, que celui de concilier, dans un programme écrit, ce qui est toujours dangereux, sous l'empire de flatteuses et décevantes espérances d'une facile et prompte victoire, tant d'éléments contradictoires et peut-être même inconciliables. Qu'on y songe : il s'agissait de trouver la mesure juste, le degré efficace, dans lesquels on pouvait tenir compte à la fois des droits de la nation et de ceux du Roi, des susceptibilités du patriotisme, froissé par une intervention étrangère, et des nécessités d'une situation telle qu'il ne demeurait à Louis XVI, entouré d'ennemis et qui avait perdu la direction effective de son propre parti, d'autre chance de salut que dans le recours à cette médiation armée.

Si cette médiation eût été confiée à des juges éclairés, impartiaux, désintéressés, elle pouvait réussir, et n'eût peut-être pas eu besoin de tirer l'épée pour défendre un arrêt pacificateur. Une circonstance favorable à ce succès possible d'une démonstration qui eût ajouté le prestige de la modération à celui de la force, c'est que la guerre n'avait pas été déclarée par les puissances, que l'Assemblée en avait pris l'initiative, et qu'elle n'avait, pour ainsi dire, pas réellement commencé, lorsque, le 4 août, le manifeste des armées, mises en mouvement le 30 juillet, fut connu à Paris. Mais qu'espérer d'une manifestation exclusivement provocatrice, qui ne tenait aucun compte des faits acquis, qui refusait toute concession à ce qu'il y avait en eux d'inévitable, d'irréparable, de désirable même, et qui se bornait à menacer tout le monde d'une réaction à outrance au profit de l'émigration victorieuse, grâce à l'appui de

[1] *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan,* pour servir à l'*Histoire de la Révolution française,* recueillis et mis en ordre par A. SAYOUS. Paris, 1851, t. Ier, p. 280 à 330.

l'étranger? L'aveuglement était tel, que non-seulement Mallet du Pan essuya toutes sortes de déboires pour avoir tenté de faire prévaloir les conseils les plus conformes aux intérêts du Roi, mais qu'on eut grand'peine à pardonner à Rivarol, demeuré suspect jusqu'à ce que l'événement lui eût donné raison, d'avoir prêché aux futurs vainqueurs la clémence, dans des termes beaucoup plus complaisants, à coup sûr, pour les illusions de l'émigration, beaucoup plus caressants pour ses susceptibilités, que les adjurations énergiques et sensées de Malouet dans sa *Lettre aux émigrants* [1], et le programme suggéré par Mallet du Pan, en vue, non d'une *contre-révolution,* mais d'une *contre-constitution,* c'est-à-dire d'un compromis, d'une transaction constitutionnelle, entre ce que l'autorité invoquait comme nécessaire et ce que la liberté réclamait comme légitime [2].

Rivarol, dans sa *Lettre à la noblesse française au moment de sa rentrée en France,* n'avait pas à parler en monarchiste constitutionnel, puisqu'il ne l'était pas, ou ne l'était pas en tout cas au même degré que les Malouet, les Mounier, les Lally, les Montlosier, les Mallet du Pan. C'était surtout, sinon seulement, un royaliste modéré, prévoyant, avisé, qui tenait compte de l'expérience, qui profitait de ses déceptions, qui, en sa qualité d'homme d'esprit, ne croyait pas à la durée de ce qui ne repose que sur la force. Il avait déjà, dans ses Mémoires, remis à Louis XVI par M. de la Porte, parlé sans complaisance des préjugés et des illusions de cette émigration qu'il ne connaissait pas encore en 1791 pour l'avoir vue de près comme en 1792.

« D'abord, les émigrants, sans s'en douter, ont donné jusqu'ici un grand degré d'énergie à l'Assemblée; ce sont les terreurs qu'ils inspirent qui rallient tous les cœurs et tous les esprits autour du Corps législatif. En effet, si les émigrants étaient rentrés depuis six mois, et si les Français étaient sans crainte à cet égard, il n'est pas douteux que l'Assemblée nationale n'eût éprouvé de grandes

[1] *Mémoires de Malouet,* t. II, p. 255.
[2] Mallet du Pan, p. 283, 285, 293 et suiv.

avanies depuis longtemps, et ces avanies auraient tourné au profit du trône... J'observerai encore, au sujet des émigrants, que les princes sont peut-être plus séduits par les propos de cette noblesse ardente qui les environne, et par la tournure héroïque et romanesque que leur donne leur position, que par les promesses des puissances étrangères. Car, comment M. le comte d'Artois sera-t-il jamais bien sûr des véritables intentions de l'Empereur et du roi de Prusse? Il est plus que probable que ces puissances n'accorderont aux princes émigrés, « s'ils accordent quelque chose », qu'un secours au-dessous d'une si vaste entreprise; ils donneront de quoi tourmenter la France et non de quoi la retourner. D'ailleurs, quand même les puissances étrangères seraient magnifiques dans leurs dons, et fidèles dans leurs intentions et dans leur conduite, quand même les princes français, après avoir renversé tout obstacle, rentreraient triomphants dans Paris, il me semble que leurs embarras commenceraient le lendemain de leurs succès. Ce n'est pas tout de vaincre, il faut régner, et pour régner il faut payer, etc. [1]... »

Rivarol, qui, en 1792, connaissait aussi bien les émigrés du dehors qu'il connaissait ces émigrés du dedans dont il trace, dans ces mêmes Mémoires au Roi, un si ressemblant et si sévère portrait [2], leur épargnait pourtant, dans sa lettre d'adieux, de trop dures vérités. Les reproches du désenchantement n'eussent pas été à leur place, mêlés aux conseils dictés, inspirés par l'espérance de la victoire. On retrouve toutefois dans plus d'un passage l'observateur pénétrant et désabusé, et l'on sent la griffe sous le velours de plus d'une de ses adjurations. Il y rend énergiquement et habilement au Roi, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, l'hommage de respect et d'obéissance que lui refusent par trop cyniquement ces politiques sans scrupules, qui donnent l'exemple de l'indifférence personnelle pour les malheurs du Roi, de l'oubli, du mépris même de ses vertus, et prétendent le sauver malgré lui, contre lui, et plutôt que de lui laisser abdiquer un de leurs prétendus principes, préféreraient

[1] *Écrits et pamphlets de Rivarol,* recueillis pour la première fois et annotés par A. Poulet-Malassis. A. Lemerre, 1877, p. 73-74.

[2] *Ibid.,* p. 55.

le voir périr écrasé par les ruines mêmes de la monarchie.

Ces politiques qui, rebelles aux objurgations du baron de Breteuil, sourds aux avis de Mallet du Pan, employaient les derniers loisirs de la veille des armes à composer des ministères, et considérant même comme impuissant un souverain qui leur paraissait incapable, presque indigne de l'autorité qu'il avait laissé avilir entre ses mains, amusaient par des plans de régence leur impatience d'une déchéance que, victorieux, ils eussent peut-être prononcée; ces politiques aux chimères absurdes, aux hypothèses ingrates, à l'ardélionage stérile, pouvaient se reconnaître, sans oser s'en fâcher, dans certaines phrases où l'auteur de la *Lettre à la noblesse française,* passé maître dans tous les prestiges et tous les artifices de l'escrime de plume, les égratignait dans un sourire et les souffletait dans un salut.

« A quoi sert de dissimuler? Ceux qui ont nécessité votre exil calomnient déjà votre retour. Ils publient que vous ne rentrez en France que pour égaler le châtiment aux crimes et la vengeance aux outrages. Ils disent au peuple que c'est lui qui doit tout expier; et c'est ainsi qu'après l'avoir plongé dans la révolte par tant de manœuvres, ils l'endurcissent par des terreurs; c'est ainsi qu'ils lui défendent le repentir et l'associent deux fois à leur sort, d'abord par le crime, et ensuite par le désespoir. »

Mais ce qui ressortait surtout, — à travers la séduction et les magiques enveloppements d'un style plein d'art, — de cette épître brillante, au ton oratoire, qui ressemble à une harangue, c'est cette double leçon à l'ingratitude et à l'infatuation du groupe, alors prépondérant, de l'émigration, d'un hommage délicat au Roi trop oublié, à la Reine trop méconnue, et de la constatation, légèrement ironique, du petit nombre des gentilshommes imbus du préjugé féodal, par rapport à cette masse arrivée à la lumière, avec laquelle il fallait compter, sous peine d'être étouffés par elle.

« Le Roi surtout, le Roi seul sera le juge et le grand médiateur entre les auteurs et les instruments de la révolution, entre les scé-

lérats éclairés et d'aveugles coupables, entre les victimes et les bourreaux.

« Songez que son cœur a porté, pendant plus de trois années, le poids, les longs détails, et toute la réalité des maux dont le seul récit vous a fait tant de fois frémir.

« Qui pourra pardonner, si ce n'est lui? et s'il pardonne, qui osera condamner?

« Songez à celle qui a compté avec lui les heures de la révolution, et voyez comment l'inexpérience d'une jeune princesse, arrêtée dans sa course par de si grands revers, s'est tout à coup trouvée plus avancée dans le malheur que la philosophie après ses épreuves et ses méditations.

« Songez encore à celle qui, à force de constance, de résignation et de désintéressement, a fait perdre à nos philosophes leur long procès contre la religion.

« Et, s'adressant plus particulièrement à la noblesse. Rivarol lui rappelait les fautes passées, tout en feignant de ne lui donner des conseils pour l'avenir.

« N'oubliez jamais qu'en effet vous n'êtes point en rapport avec l'énorme population de la France; que si, avant la révolution, vous viviez en sûreté au sein de ce peuple immense, c'est qu'on ne l'avait pas accoutumé à vous regarder comme son ennemie; qu'une fois rentrée et comme répandue dans ce vaste royaume, vous y péririez une seconde fois par une conspiration universelle, si vous ne secondiez pas la raison, si vous ne consolidiez pas par la sagesse le nouvel ordre... qui se prépare.

« Repoussez tout esprit de système, tous ces plans que l'intrigue s'empresse d'offrir à l'ambition, et sauvez-nous de tous ceux qui veulent nous sauver.

« Vos embarras commenceraient le lendemain de vos succès, et vous jetteriez, sans le savoir, les germes d'une nouvelle révolution, si vous ne vous reposiez pas aveuglément sur la sagesse d'un roi qui a vu le mal et le danger de plus près que vous, et à qui tout le peuple français doit de plus hautes réparations. Il n'oubliera pas que le peuple est enfant, que tout gouvernement est père, et il fondera la justice sur la raison, et la raison sur la clémence. »

Malheureusement pour l'effet de ces conseils d'une politique dont Rivarol disait « qu'un peu de philosophie en écarte

et que beaucoup y ramène », ils étaient un peu tardifs. Des deux côtés les événements furent livrés aux hasards de la passion et de la force. Dix jours après le manifeste de Brunswick, deux jours après le manifeste de Rivarol, le Roi, chassé de son palais en flammes et en sang, se réfugiait à l'Assemblée et devenait le prisonnier de la révolution; et le 5 septembre, le canon victorieux de Valmy répondait au canon insurrectionnel de la place des Tuileries; et le 5 novembre, Jemmapes consommait la défaite de la coalition et ouvrait la Belgique aux armées de la république.

C'est le dimanche 2 septembre que Rivarol inaugura, avec Fersen, par une visite dont il avait pris l'initiative, — des relations courtes et, des deux parts, assez peu cordiales — sous la courtoisie des paroles et des procédés. Dans cette entrevue, il ne fut naturellement pas question, entre les deux interlocuteurs, des massacres qui, ce jour-là même, ensanglantaient les prisons de Paris, et dont la nouvelle ne fut connue que le 5 à Bruxelles. Mais on s'y entretint du 10 août, de ses causes et de ses conséquences. Rivarol soutint, et le comte de Fersen en convint avec lui, « que le Roi avait eu tort d'abandonner le château et de se mettre sous le glaive des décrets jacobins de l'Assemblée; que s'il était resté, la canaille aurait toujours été repoussée et les constitutionnels auraient eu le dessus, ce qui valait mieux, puisque du moins la vie de Leurs Majestés était assurée ». C'était l'avis de Bonaparte, alors simple témoin de l'attaque populaire, hésitante au début, et dont l'absence d'une résistance prompte et résolue fit surtout, de l'aveu même de Barbaroux, le succès. Un roi militaire se fût certainement tiré d'affaire à son honneur. Mais Louis XVI n'était pas Henri IV, et avec plus de vertus que son prédécesseur, il n'avait pas, comme lui, le courage qui domine les circonstances, il n'avait que celui qui les subit. Il n'était pas fait pour être un héros, mais pour être un martyr. Il ne sut pas résister, mais il sut mourir.

Quoi qu'il en soit, l'entretien que résume Fersen, à la date

du dimanche 2 septembre, dans son *Journal,* ne fut pas suivi de beaucoup d'autres. On le devine au ton un peu dédaigneux avec lequel Fersen écrit : « M. de Rivarol vint me voir le soir. Il parla beaucoup, fort bien, mais dit peu de chose... » et à la méfiance avec laquelle, plus séduit que convaincu par la prestigieuse conversation dont les traits l'éblouissent sans le pénétrer, il conclut assez sèchement : « Il a raison, mais, pour bien juger, il faut bien connaître toutes les circonstances[1]. »

Nous ne trouvons plus dans les papiers de Fersen d'autre trace de rapports entre lui et Rivarol qu'à la date du 12 septembre 1792. C'est une lettre du baron de Breteuil au comte, datée de Verdun, où le baron fait allusion à une négociation dont Rivarol s'était chargé. Il s'agissait d'ouvertures à faire passer à Dumouriez par l'intermédiaire de la baronne d'Angel, sœur de Rivarol, intimement liée avec le général[2]. La tentative, déconcertée par les événements, n'aboutit pas, Rivarol ayant sans doute mis peu de zèle à favoriser une intrigue dont les moyens étaient indignes de lui et convenaient à un cynique plus qu'à un sceptique qu'il était. En tout cas, Fersen, qui ne croyait qu'aux négociations dont il avait la direction, et, par dévouement de partisan, par orgueil aussi de diplomate, ne s'intéressait au jeu que lorsqu'il avait les cartes en main, n'en parle guère[3], et sa réserve ne peut être interprétée comme favorable au projet. En dehors du peu de goût que les hommes d'action ont, en général, pour les hommes d'esprit ou d'intrigue, Fersen, évidemment, n'aimait pas Rivarol, trop son supérieur par l'esprit, pas assez son égal pour le caractère, qu'il ne pouvait à son gré contredire ni mépriser. Le marquis de Limon, pour lequel il avait un faible dédaigneux, qu'il protégeait sans estime, et dont il se servait sans

[1] *Le Comte de Fersen et la cour de France,* etc., t. II, p. 33.

[2] *Papiers de Fersen,* t. II, p. 370.

[3] Sauf dans sa lettre du 28 septembre au baron de Breteuil et pour changer d'intermédiaire. Fersen propose de substituer M. de Sainte-Foix à la baronne d'Angel, p. 377.

confiance, lui était plus commode et faisait mieux son affaire.

C'est sans doute l'affront de cette rivalité et de cette préférence, bien plus que le conflit né de la divergence de leurs vues, que Rivarol fit expier à M. de Limon, dans un court pamphlet de sa façon, daté aussi de Bruxelles et du même temps, intitulé : *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût.* Le fatal intrigant, auteur du manifeste de Brunswick, y était flagellé de main de maître, berné et persiflé de façon à ne pas s'en relever, si le ridicule était en effet aussi mortel que le disent et que le croient ceux qui le donnent; mais il faut penser que c'est là une illusion, car le marquis n'en continua pas moins impunément et même lucrativement son manége, bien qu'il n'ait pas toujours été payé. Les *Mémoires d'un homme d'État* nous apprennent, en effet, qu'il essuya un refus quand il réclama de la cour de Berlin les honoraires qui lui étaient dus pour la rédaction du fameux manifeste, et qu'il lui fut répondu que c'était à ceux qui lui avaient donné l'ordre de le rédiger de le récompenser.

C'est ainsi que le marquis de Limon, que Mallet du Pan nous représente comme peu constant dans ses opinions, et de partisan exalté de la révolution devenu royaliste non moins intempérant, se trouva avoir, dans le double sens du mot, « travaillé pour le roi de Prusse ». Nul ne l'en plaignit, pas même Fersen, qui écrivait sans façon de lui : « Le Limon est un gueux; mais il faut le ménager et s'en servir, sans y avoir confiance [1] »; encore moins le public d'élite de l'émigration, où tous les rieurs furent du côté de Rivarol, si l'on en juge par cet éloge hyperbolique de la marquise de Coigny : « Je ne me rappelle point avoir ri d'aussi bon cœur : c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. » Ce jugement piquant d'une femme de sens et d'esprit, que nous allons mieux connaître tout à l'heure, est fait pour redoubler nos regrets de ne pouvoir le confirmer par

[1] *Papiers de Fersen,* t. II, p. 18.

une appréciation fondée. Mais malgré des recherches que nous n'avons pas été seul à faire, le *Dialogue* est demeuré pour nous introuvable. Rivarol écrivait en grand seigneur d'esprit, et s'imprimait en grand seigneur par la fortune, c'est-à-dire le plus souvent à ses frais, ou tout au moins sans arrière-pensée de lucre, et abandonnait au libraire les profits de ces élégantes brochures, tirées à petit nombre, en vue de l'élite et non de la foule. De là l'extrême rareté de la plupart de ses écrits de circonstance. Quant au résultat moral, le seul dont il se préoccupât, Rivarol s'en tira, comme d'ordinaire, avec un succès et quelques ennemis de plus.

Ce fut là aussi le profit le plus clair que lui rapportèrent deux opuscules d'un genre fort différent, et d'une inspiration qui l'est encore plus. Dans l'un, consacré à la défense du Roi, Rivarol s'efforçait en vain, avant Malouet, avant Lally et en parlant plus au cœur qu'à la raison, d'attendrir et de désarmer les geôliers de Louis XVI. Dans l'autre, oubliant les droits de la Fayette à l'estime, malgré ses torts, ceux que sa fuite, sa proscription et bientôt son incarcération, après son échec d'un tardif mais courageux essai de résistance à la tyrannie jacobine, lui créaient à la pitié, Rivarol manquait à la fois de justice et de générosité, en accablant de ses sarcasmes un adversaire vaincu, en ameutant contre un fugitif les passions de l'émigration, en excitant à la rigueur contre un prisonnier ces haines de l'Autriche, qui n'avaient pas besoin d'être attisées.

Ce fragment d'une *Histoire de la Révolution* qu'il n'écrivit point, et où il se servait plutôt, à en juger par ce morceau, de la plume de la satire que de celle de l'histoire, est intitulé : *De la vie politique, de la fuite et de la capture de M. de la Fayette*[1]. C'est loin d'être un chef-d'œuvre, encore moins un chef-d'œuvre de Rivarol, quoiqu'on y trouve par places beaucoup d'esprit et de verve. Il nous paraît plus convenable de chercher à l'excuser que de chercher à le louer. Pour trouver des

[1] Par M. de Rivarol l'aîné. Liége, 1792, 16 p. in-8°.

explications, sinon des atténuations à la conduite si contradictoire de Rivarol, exhortant d'abord les émigrés présumés vainqueurs à la modération, et excitant les émigrés vaincus à se montrer implacables, demandant aux jacobins la grâce de Louis XVI, et le lendemain réclamant aux Autrichiens l'exemple du châtiment de la Fayette, il faut se rendre compte des difficultés de sa situation au milieu des passions dont il était entouré. Le dépit de la fuite de la Fayette, qui, selon lui, ne prenait jamais le bon parti que trop tard et ne causait pas moins de mal par ses repentirs que par ses illusions, fit-il sortir exceptionnellement Rivarol de son impassibilité habituelle? céda-t-il, sans s'en rendre compte, à la contagieuse influence des fièvres de colère et de désespoir qui bouillonnaient autour de lui? Voulut-il leur donner la diversion d'une représaille, leur payer, par une exécution qui coûtait peu à sa sensibilité (car il détesta de tout temps la Fayette, c'était sa bête noire, comme Necker fut celle de Sénac de Meilhan), la rançon de ces critiques, de ces conseils dont la clairvoyance et la modération avaient déplu aux mécontents qui formaient désormais l'incontestable majorité de l'émigration, où le plus grand nombre avaient en effet à se plaindre de leurs fautes ou de leurs malheurs, des autres ou d'eux-mêmes? Nous ne résoudrons pas ce problème complexe. Il entra sans doute quelque chose de tous ces mobiles dans la détermination d'un homme si sévère pour la Fayette et si indulgent pour Dumouriez, qui épargna au second, à propos des mêmes fautes, du moins de la même fuite, tous les reproches qu'il prodigua au premier.

Quoi qu'il en soit des motifs pour lesquels Rivarol, sortant de sa ligne de modération et de son habitude d'en appeler des passions à la raison, se donna le tort d'attaquer la Fayette, au moment même où sa disgrâce et les causes de cette disgrâce le rendaient inviolable, il brisa sa plume de pamphlétaire et de polémiste, après le succès équivoque, et dont lui-même n'était pas content, de cette œuvre mal venue, pour laquelle il gardait une prédilection secrète, dont l'exemple est à ajouter à

celui de tant d'autres erreurs et de tant d'autres faiblesses de la paternité littéraire.

Nous ne trouvons plus trace d'aucun ouvrage politique de Rivarol, si ce n'est une brochure, sans doute de commande, d'impression anglaise, intitulée : *Adresse du peuple belge à Sa Majesté l'Empereur;* c'est une sorte de consultation politique, où Rivarol plaide pour le maintien de la constitution belge, objet de mésintelligence entre la maison d'Autriche et ses sujets des Pays-Bas [1]. Il nous est donc permis, à propos de ce séjour à Bruxelles pendant les années 1792 et 1793, de nous arrêter un instant à ces succès de salon qui dédommageaient Rivarol de plus d'une contradiction et de plus d'une déception, et de jeter, avec lui ou les personnages que le hasard des événements lui fit rencontrer et dont le témoignage nous reste, un coup d'œil sur cette société de l'émigration dont Bruxelles eut la première, parmi les capitales de l'exil, la bonne fortune de voir passer les types les plus caractéristiques.

Les émigrés politiques ou spéculatifs s'étaient d'abord réfugiés à Bruxelles, qui était devenu leur centre, tandis que les émigrés militants et d'action avaient choisi Coblentz pour rendez-vous de leurs rassemblements. Rivarol n'alla point à Coblentz, où il n'avait que faire, et se fixa à Bruxelles, où il paraît avoir séjourné pendant le double intermède d'attente et de sécurité qui précéda et qui suivit l'invasion de la Belgique par les armées de Dumouriez. C'est durant le premier de ces séjours que Rivarol servit la cause de la réaction raisonnable par les écrits que nous avons analysés; c'est durant le second que, réduit à une attitude d'observation qui convenait peut-être davantage à ses habitudes et à ses goûts d'épicurien, il borna son rôle aux conseils discrets et aux épigrammes sournoises d'un homme désabusé qui ne protestait plus contre les succès de ses adversaires et les fautes de ses amis qu'en maintenant, au milieu des promiscuités et des décadences d'une

[1] Par M. le comte de Rivarol, à Londres, chez Owen, 1793, in-8°, 8 pages.

ville de passage, hôtellerie des réfugiés les plus divers, les traditions, menacées de désuétude, de la politesse et de la galanterie françaises.

C'est ainsi qu'il se trouva mis en relation par le hasard des événements, plus fort que toutes les répugnances et toutes les divergences, avec la plupart des tenaces et courageux disgraciés du parti *monarchien* ou constitutionnel : Mallet du Pan, qui publia à Bruxelles, en mars 1793, le plus connu de ses ouvrages, les *Considérations sur la Révolution française;* Malouet, Montlosier, et que, sans partager plus les illusions des royalistes modérés que les préjugés et les rancunes des enragés, il contribua par ses égards à venger les uns des insultes des autres.

Nous savons, par les papiers de Montlosier, embryon de ses *Mémoires* inachevés, récemment explorés et analysés avec finesse dans un très-intéressant ouvrage de M. Bardoux [1], que Rivarol et Montlosier se rencontrèrent, et en dépit de leurs humeurs si différentes, sans trop de chocs, dans quelques-uns des salons de Bruxelles, et notamment dans celui de madame de Monregard, une émigrée d'esprit qui cherchait et rencontrait parfois la raison dans le paradoxe et se vengeait de ses malheurs en en riant, de crainte d'en pleurer. C'est elle qui disait, par exemple, avec gaieté, en réponse moqueuse aux faiseurs de grandes tirades sur les abus de l'ancien régime : « Les abus, mais c'est ce qu'il y avait de mieux. » C'est chez elle qu'eut lieu cette scène plaisante entre Rivarol et un abbé irréconciliable, dont le nom était moins connu que le sobriquet qu'on lui avait donné en souvenir de son vœu de porter les cheveux *roulés* jusqu'à la contre-révolution. On l'appelait, pour ce serment plus risible que terrible, *Monsieur Roulé*. Il avait pour principe que, dans un État, les arts et les sciences n'étaient d'aucune utilité, et soutenait cette opinion avec affectation et

[1] *Le Comte de Montlosier et le gallicanisme*, par A. Bardoux. Calmann-Lévy, 1881, in-8°.

sans ce qu'il fallait pour rendre piquant un de ces paradoxes où la sauce est tout. Rivarol, blâmant une certaine mesure, venait de dire : « Si l'on avait eu un peu d'esprit, on aurait évité cette faute. — De l'esprit, de l'esprit, interrompit le discoureur en levant les bras au ciel, c'est l'esprit qui nous a perdus! — Monsieur, demanda Rivarol avec sa tranquille impertinence, pourquoi donc ne nous avez-vous pas sauvés? »

Montlosier avait fréquenté d'assez près Rivarol, dont M. de Tressan lui avait fait faire la connaissance. Et comme il ne manquait pas, lui non plus, d'esprit et de malice, il notait curieusement les coquetteries savantes et les procédés un peu factices, un peu mécaniques, selon lui, auxquels Rivarol devait cette prestesse de réplique et cette sûreté d'improvisation qui éblouissaient le vulgaire, mais laissaient plus froids les initiés, au courant de cette laborieuse incubation du matin, où il préparait, selon les mauvaises langues, son esprit et ses succès du soir. Que l'esprit de Rivarol fût le chef-d'œuvre de la mémoire autant que celui de l'imagination, et dût encore plus à l'art qu'à la nature, ce fait ne semble pas douteux. Que sa méthode consistât à recueillir le matin les traits ingénieux et piquants qui traversaient sa pensée, qu'il les écrivît sur des cartes fixées à sa glace devant sa cheminée, qu'il les apprît par cœur en se mirant et lançât le soir dans la conversation ces baguettes redorées et rechargées d'anciens feux d'artifice, la chose est bien possible. Il n'en est pas moins vrai que son entretien était prestigieux et que, selon Montlosier lui-même, « madame de Staël seule a pu approcher de ce talent et de ce succès de causeur ».

Rivarol, qui n'ignorait pas sans doute les malignes révélations de son observateur, rendait pourtant justice à ses connaissances variées, quoique un peu confuses, à son éloquence abrupte et à la générosité de ce tempérament qui faisait l'illusion d'un caractère. Il n'en tira d'autre vengeance que cette définition de Montlosier qui témoigne qu'il le connaissait mieux encore qu'il n'en était connu : « Montlosier est un

homme qui aime la sagesse avec folie et la modération avec transport. »

Rivarol n'a pas laissé de notes sur ses souvenirs d'émigration, mais il est demeuré de lui plus d'un jugement en un bon mot, plus d'un portrait en une épigramme (et nous aurons lieu de les rappeler au moment convenable) à propos de ces types caractéristiques de l'émigration, qu'il avait eu occasion de voir de près, et qu'il n'avait pas pu voir impunément.

Quel dommage que la paresse de sa nature ou le dégoût du spectacle ne lui aient pas permis de nous donner, lui aussi, son roman de l'*Émigré,* contre-partie de l'étude intéressante, mais superficielle, de Sénac de Meilhan! Que de traits il eût pu ajouter au tableau, que de touches aux portraits et que de figures nouvelles! car l'ouvrage de Sénac de Meilhan est moins d'un observateur que d'un penseur; il préférait, c'est lui qui l'avoue, « ce qui est bien trouvé à ce qui est vrai » ; il aimait mieux se peindre lui-même que de peindre les autres, et c'est lui-même surtout qu'il a peint sous son double aspect dans le Saint-Albans père et le président de Longueil du roman.

C'est donc à Rivarol, à celui qui a le mieux défini, en général, les préjugés et les illusions de l'émigration et le vice fatal de ses projets et de ses efforts : « Les coalisés ont toujours été en retard d'une année, d'une armée et d'une idée » ; c'est à Rivarol qu'il faudrait demander, s'il n'eût préféré les parler que les écrire, ces portraits d'original des émigrés typiques rencontrés et souvent persiflés par lui. On trouverait certainement, par exemple, dans sa galerie, l'émigré chevaleresque et frondeur, se battant avec courage et sans illusion, et ne pouvant s'empêcher d'estimer les soldats contre lesquels il se battait; celui-là, nous en avons du moins l'ébauche tracée par une main habile dans ce que M. le comte d'Haussonville nous a dit de son père lui-même :

« La cause qu'il servait lui plaisait plus que la manière dont elle était servie; son bon sens sut tout de suite à quoi s'en tenir sur les folles espérances de ses compagnons d'armes; leur confiance ne le

rassurait guère, et leur jactance lui déplaisait. Plusieurs fois, j'ai prié mon père de mettre par écrit ses souvenirs d'émigration; ils auraient été intéressants, car il avait vu beaucoup de choses, la plupart de fort près, et il avait tout retenu... Il savait mille anecdotes curieuses qui peignaient, d'une façon vive et quelquefois plaisante, l'état d'esprit de cette fraction de la noblesse qui, sortie de son pays par haine des idées dominantes et des tendances du moment, subissait elle-même, à son insu, l'influence qu'elle était allée combattre, et qui, par ses mœurs, par ses goûts, sinon par ses opinions, demeurait française encore à force d'inconséquences. L'esprit, le ton et les modes de Paris ne cessèrent pas un instant de régner exclusivement parmi ce monde qui n'avait pas craint de se liguer avec l'étranger, mais qui redoutait plus que tout de devenir provincial. Les chansons nouvelles que chaque jour voyait éclore dans la capitale de la Révolution étaient aussitôt répétées dans le camp des émigrés. On commençait par mettre des paroles royalistes sur les airs des jacobins. C'est ainsi qu'il y eut successivement un *Chant du départ,* une *Marseillaise,* une *Carmagnole* des émigrés; mais les couplets primitifs avaient plus de verve; les premiers moments passés, on les chantait entre soi tout uniment et sans changement; on les apprenait aux officiers allemands tout ébahis de tant de liberté d'esprit; mon père n'avait pas oublié une seule des folies de ce temps[1]... »

M. de Sybel rapporte que les choses allaient parfois plus loin, et que l'on ne s'en tenait pas à l'échange plaisant des chansons, « car le sentiment national était aussi vif à Coblentz qu'à Paris, et après l'échec de Biron, près de Mons, on avait vu de vieux gentilshommes pleurer sur le malheur de leurs compatriotes les révolutionnaires[2] ». M. d'Haussonville raconte aussi qu'à la suite d'une entrevue d'avant-postes sous le pavillon parlementaire, il y eut des deux côtés des désertions, certains soldats et officiers de Pichegru le quittant et se trouvant remplacés par des émigrés plus patriotes encore que mécontents qui n'avaient pu résister à l'attraction du camp français.

[1] Le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, *Souvenirs et mélanges,* p. 24.

[2] *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* t. Ier, p. 479.

Il y avait encore une autre espèce d'émigrés, plus commune qu'on ne pense, que Rivarol certainement dut connaître, car le prince de Ligne l'a définie d'un mot d'après nature, et nous n'aurions pas à chercher longtemps dans les mémoires contemporains pour avoir des détails précis et jusqu'à des noms. Le prince de Ligne, donc, écrivant à Sénac de Meilhan une lettre où il signale et discute les changements que la Révolution devra apporter dans les mœurs publiques et dans le goût, ne manque pas de noter « les gens qui se sont flattés d'être des gentilshommes en émigrant... de sorte qu'un des résultats de l'émigration aura été de vulgariser la noblesse ». La boutade est fondée sur des observations personnelles assez faciles à faire, car Arnault les fit aussi pour son compte, dès le premier jour de son arrivée à Bruxelles, et cela publiquement, en plein théâtre.

C'est à lui que nous devons le croquis un peu chargé, mais amusant, de l'émigré par vanité :

« Tel était un housard long et sec comme don Quichotte, et sur le visage duquel deux moustaches se dessinaient en point d'interrogation. Entrant après le commencement de la pièce, il dérangea deux fois, pour aller prendre possession, au milieu de l'orchestre, de la place qu'il avait fait occuper par son laquais, la totalité des personnes qui se trouvaient entre cette place et la porte par où il était entré et par où son laquais devait sortir. Dieu sait que de sarcasmes lui attira cette double importunité! Loin de le protéger contre eux, son équipement belliqueux les provoquait. Quelles moustaches! disait l'un; je n'en ai pas vu de pareilles en Turquie, où pourtant on en porte de belles. — Quelle sabretache! disait l'autre, quel dolman! Ce monsieur vient de Hongrie, assurément. — Monsieur, disait un troisième, prenez garde à vos mouvements; si les pistolets que vous portez à votre ceinture venaient à tomber sur vos pieds, cela pourrait vous blesser. — Ils ne sont pas chargés, répondit naïvement l'homme aux moustaches, qui, au mépris des bienséances, se présentait en effet au théâtre avec des pistolets.

« Quand ce héros fut placé, les plaisanteries s'arrêtèrent, mais ce n'était qu'une trêve. Pendant l'entr'acte, le feu recommença plus vivement; j'eus lieu de reconnaître, alors, qu'il y avait plus de

niaiserie que d'impertinence dans l'individu auquel elles s'adressaient.

« Cet alpache, disait-on, est un bas Normand, riche propriétaire, qui, tourmenté du désir d'être colonel, a demandé aux princes l'autorisation de lever à ses frais une légion à laquelle il donnerait son nom. Ayant obtenu, non pas sans peine, la permission de se ruiner, depuis ce moment-là il ne quitte pas le harnois, s'identifiant avec son uniforme qui tient à lui comme la peau tient au corps; il use jusqu'à l'abus du droit d'être ridicule, droit qu'il a payé de toute sa fortune, et s'en donne, comme vous voyez, pour son argent[1]. »

Il y avait encore l'émigré bravache, spadassin farouche, fanatique; celui qui, à la réunion des cantonnements de Bretagne, s'opposait à l'admission de Chateaubriand, considéré comme retardataire, bien que venant d'Amérique et arrivant avant toute rencontre avec l'ennemi; celui qui, à Trèves, fit à Montlosier (un *monarchien!* cela se prononçait avec la même moue de colère et de mépris qu'un *jacobin!*) un accueil si insultant, que, dès le soir même, il fallut aller s'aligner sur les bords du Rhin, où il embrocha net son adversaire, qui en revint pourtant. Le comte d'Haussonville raconte que son père lui-même dut payer tribut à la mauvaise humeur de ces grognards du royalisme et conquérir par le coup d'épée de bienvenue sa place à ces bivouacs inhospitaliers[2].

Rivarol, ayant toujours préféré le courage civil à l'autre et la plume à l'épée, avait dû plus d'une fois, au Parc, rencontrer ces chercheurs de querelles qui avaient exigé pour leurs camarades du tiers état un uniforme différent du leur[3], qui mettaient leurs chapeaux en clabaud d'un coup de poing crispé, et tourmentaient leur rapière quand ils rencontraient un Malouet, un Mallet du Pan, un Montlosier, coupables, que dis-je! criminels de *constitutionnalisme;* il n'avait même qu'à regarder autour de lui, dans sa propre famille, pour y trouver

[1] *Souvenirs d'un sexagénaire,* par Arnault, t. Ier, p. 403-404.

[2] *Souvenirs et mélanges,* p. 23.

[3] *Mémoires d'outre-tombe.*

dans son frère cadet un type de ces ferrailleurs, mais spirituel, quoique d'un esprit de seconde main : « C'est une montre à répétition, disait de lui Rivarol; il a de l'esprit quand il me quitte. » Ce qui était bien à lui, par exemple, c'est le courage impatient, chevaleresque, aventureux, dont il fit preuve en mainte occasion, notamment à Bruxelles même, où il dégaîna follement en pleine rue, sous un réverbère, et croisa l'épée, avec qui? Avec ce brillant et intrépide jeune homme, le digne et bien-aimé fils du prince de Ligne, qui avait conquis à vingt ans, pour actions d'éclat, la croix de Marie-Thérèse, et qui devait mourir d'une balle française à l'une des premières escarmouches des défilés de l'Argonne.

Tous ces types d'émigrés et bien d'autres, Rivarol les esquissait de son mieux ou se dédommageait de leur présence, quand, par hasard, ils s'y risquaient, en les narguant dans ces dîners où il fallait payer son écot avec de l'esprit comptant, et où l'on remplaçait, comme chez madame Scarron, le rôti par des histoires; dans ces salons où il exerçait, par le charme de sa conversation, auquel ne nuisaient pas une belle figure et de belles façons, un empire que les hommes subissaient, mais que les femmes ne contestaient pas, tant il voulait et savait leur plaire. Car c'est là le caractère original de l'influence de Rivarol à Bruxelles : elle fut surtout sociale et eut pour zélées propagandistes toutes les femmes d'esprit de l'émigration. Chez elles, au moins, la frivolité était naturelle, et dans les malheurs qu'elles traversaient si gaiement, elle avait son héroïsme. Ces femmes, parmi lesquelles il faut citer madame de Matignon, fille du baron de Breteuil; madame de Coigny, présente par ses lettres quand elle n'éclairait pas de sa beauté et de son esprit un salon en y entrant; madame de Béthisy, madame Cromot de Fougy, madame Sullivan et quelques autres éprises des grâces qui ne se fanent pas et des plaisirs qu'on peut trouver partout et goûter sans remords, qui auraient pu dire comme la marquise de Créqui : « Je suis si frivole que j'aime l'esprit, et je suis si bête que j'aime la justesse. »

Nous avons nommé la marquise de Coigny, qui fut une des amies de Rivarol, et nous avons cité son jugement sur le *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût.* Nous dirons quelques mots de cette aimable femme, originale en deux façons, puisque assez jolie pour se passer d'esprit, elle en eut beaucoup et du meilleur; et qu'assez jolie pour inspirer beaucoup de passions, elle n'en partagea aucune et mit un orgueil alors assez rare à ambitionner et à mériter le titre d'honnête femme.

Louise-Marthe de Conflans d'Armentières avait épousé en 1775 François-Marie-Casimir de Franquetot, marquis de Coigny. Sa sœur, madame de Montbazon, était la bru du prince et de la princesse de Rohan-Guéménée, gouvernante des enfants de Marie-Antoinette. Nous la voyons figurer dans le cercle intime de la Reine, même quand la faveur de madame de Polignac a succédé à celle de madame de Guéménée, et égayer de sa jeunesse, de sa beauté, de ses rires, de ses saillies, ces réunions dont les lettres du chevalier de Lille au prince de Ligne, de 1779 à 1782, nous font la piquante histoire [1].

C'est d'elle, de son enjouement, de son esprit, de ses succès, que Marie-Antoinette disait, enveloppant peut-être un reproche dans un compliment, avec une grâce flatteuse et malicieuse à la fois : « Je ne suis que la reine de Versailles; c'est madame de Coigny qui est la reine de Paris. » Elle eût pu enchaîner, pour parler le langage du temps, à son char tous les gens à la mode; elle se contenta des hommages de Lauzun, sans les encourager, et lui imposa une telle estime, qu'il n'a pas osé la déshonorer et qu'elle est peut-être la seule des femmes qu'il a aimées dont il parle avec respect dans ses indiscrets *Mémoires* [2]. Mais elle préférait les conquêtes de l'esprit à celles du cœur, parce qu'elles sont plus sûres, plus durables, et ne coûtent jamais de larmes. C'est dans ces termes qu'elle fut liée avec le comte de Ségur, qui lui dédia ses meilleures chansons, et

[1] *Tableaux de genre et d'histoire*, par François Barrière, p. 222 à 303.
[2] *Mémoires du duc de Lauzun*, 1747-1783, p. 264, 272 et 300.

avec le prince de Ligne, qui lui a adressé les neuf lettres sur son séjour auprès de Catherine en 1787, qui sont peut-être son chef-d'œuvre. La première de ces lettres débute par ce feu d'artifice de compliments, où la part de la vérité demeure assez flatteuse, déduction faite de celle d'une galante exagération :

« Savez-vous pourquoi je vous regrette, Madame la marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre, et que je ne suis pas un homme comme un autre, car je vous apprécie mieux que ceux qui vous entourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas ; c'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue; on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous, mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme; c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez dans cinquante ans une madame du Deffand pour le piquant, une madame Geoffrin pour la raison, et une maréchale de Mirepoix pour le goût. A vingt ans, vous possédez le résultat des trois siècles qui composent l'âge de ces dames. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands mots de vous à citer que de bons mots : « Ne point prendre d'amants parce que ce serait « abdiquer », est une des idées les plus profondes et les plus neuves. Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante, et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde, comme ceux qui ont peur des voleurs qui chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus... »

C'est encore du prince de Ligne qu'est ce charmant portrait dans un charmant tableau :

« Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux; vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens; accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries ; permettre à un quatrième de vous suivre au spectacle, encourager un cinquième dans son amour malheureux; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion et qui espère vous séduire en

vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment; je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent, mettre votre esprit à fonds perdus avec les autres; mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes, dont vous n'êtes pas la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller. Vous ne prenez que le parti des gens qui vous amusent, et vous adoptez pour opinions politiques celles qui vous inspirent les mots les plus piquants et les plus spirituels... »

La marquise de Coigny, d'après ce que nous venons de voir, devait faire cas de Rivarol, et celui-ci n'avait pas été sans apprécier la solidité et l'attrait de son commerce. Séparés par les vicissitudes du temps, ils étaient en correspondance quand ils n'étaient pas en relation; et c'est sans doute autant pour la revoir, elle et quelques autres, que pour faire connaissance avec Burke, son admirateur, que Rivarol entreprit le voyage de Londres. En attendant, il lui faisait part d'une perte commune dans la lettre suivante qu'il lui adressait, gracieuse et touchante oraison funèbre d'une femme tuée par l'exil, et desséchée, fleur mélancolique, par l'âpre vent de l'étranger : la comtesse de Béthisy. La lettre est de la fin de 1793.

« Cette jeune Béthisy, dont votre main légère a touché en passant le douloureux souvenir, était en effet un être très-rare. Mariée avant de s'être développée, elle est morte avant d'être connue. Elle est morte à vingt ans, en trente-six heures, avec un enfant dans le sein, trop persuadée que les maux de la France étaient sans remède; ainsi vous voyez que sa mort a été funeste. Convaincue qu'il fallait aimer peu de gens et connaître beaucoup de choses, elle avait de bonne heure concentré ses affections et agrandi ses idées. Son appétit de savoir s'alliait à un grand goût, et la variété de ses connaissances s'étendait avec ordre et dessein. Dans les sujets de métaphysique, exercice qu'elle aimait beaucoup, ses questions abrégeaient les difficultés; ses réponses redressaient souvent l'explication. Ayant d'abord été un peu romanesque, comme toutes les âmes sensibles, mais ayant tout aussitôt rencontré des gens qui l'avaient désenchantée, elle avait tiré de ce que les femmes appellent

un revers des avantages certains. L'indépendance et la fierté de son caractère se fondaient dans une mélancolie douce et habituelle; mais elle trouvait dans son extrême jeunesse et dans sa belle imagination des armes contre cette mélancolie. Combien de gens ont cherché inutilement en amour ce qu'on trouvait dans sa tendre amitié! D'ailleurs, point de superstition, quoiqu'il lui eût été facile d'être une sainte Thérèse; point d'égarements, quoiqu'elle eût l'âme d'Héloïse. Environnée d'esprit et d'intérêts différents, tel se croyait en état de l'admirer qui ne savait que l'aimer, et tel autre l'aimait qui ne croyait que l'admirer. Voilà une faible esquisse de ce que le monde a perdu, et n'oubliez pas que cette perte se fit cruellement sentir au milieu de tant de pertes. »

Madame de Coigny (nous ne la quitterons pas sans achever sa courte histoire) ne devait pas avoir la mort prématurée de madame de Béthisy, et devait survivre bien des années à Rivarol lui-même. Elle était de la race d'acier qui plie et ne rompt pas. Après avoir traversé les tempêtes et les disgrâces de l'émigration, nous la retrouvons en 1808 toujours la même, non de figure sans doute, n'ayant plus les joues rondes, roses et fraîches, que célébrait le prince de Ligne en 1787, ni peut-être au même degré ce don d'enchantement, cet art de plaire sans le vouloir ni le savoir, ce charme dans le bon sens, cette grâce dans la raison, cet enjouement dans la dignité, qui ravissaient et désespéraient Lauzun, en 1783. Mais elle portait encore avec aisance le poids léger pour elle de souvenirs sans remords, sinon sans regrets; elle était presque charmante encore avec son grand air d'autrefois, ses couleurs un peu fanées de pastel effacé, et ses cheveux blanchissants qui ne semblaient que poudrés; elle avait gardé aux yeux un peu de l'ancienne flamme; elle avait encore l'humeur enjouée, la repartie prompte, la saillie vive et gaie; elle jouissait, aux confins du sexagénariat, de ces succès de salon et de ces discrets hommages qui sont les petits bonheurs de cet âge aux tendresses maternelles, aux amitiés profondes, aux recueillements religieux, dont une femme a si bien peint la majesté mélancolique, la grâce voilée et comme lunaire, par ce nom : l'*âge d'argent*.

Celle qui a trouvé ce mot charmant dans son esprit et dans son cœur de femme n'est autre que madame de Tracy; et c'est à elle, à son journal d'un *Voyage à Plombières,* que nous devons de retrouver, car elle y tient une grande place, cette marquise de Coigny de 1808 qui n'avait pas trop gardé rancune à l'Empire de l'avoir tirée de la Révolution et de l'émigration, et qui ne boudait plus qu'en riant l'Empereur, protecteur de son gendre, le général comte Sébastiani. L'Empereur, non plus, ne lui en voulait pas trop de ses malices et de ses épigrammes. Lorsqu'il la rencontrait, et parfois même aux Tuileries, où elle allait de temps en temps à cause de sa fille, il ne manquait pas de lui faire un accueil à la fois flatteur et goguenard, la saluant le plus souvent de ces mots : « Comment va la langue? »

La marquise de Coigny était donc sur un pied de coquetterie joviale avec Napoléon lui-même, et tâchait d'en faire, sans trop de peine, sa dernière conquête... d'esprit. Elle avait gardé un certain faible, qu'elle avouait elle-même un peu dépravé, pour Voltaire; mais elle rendait aussi à Dieu ce qui est à Dieu, trouvant moyen d'être à la fois royaliste et impérialiste, voltairienne et dévote, et prêtant à ces mélanges et à ces contrastes ce charme indélébile chez elle qui lui permettait de se tirer de tout sans ridicule et avec les honneurs de la guerre. Madame de Tracy, qui était alors mademoiselle Newton, dans son journal de jeune fille [1], nous la montre toujours éveillée, curieuse de tout, même de la nature, quoiqu'elle ne fût point « champêtre », suivant le mot du prince de Ligne, raisonnable, positive, avec une pointe de fantaisie, et trouvant en se jouant de ces maximes de conduite dont elle fournissait à la fois le précepte et l'exemple, disant « que c'est fort bon de lire de temps en temps des ouvrages ennuyeux » ; disant aussi que « s'ennuyer est quelque chose de méprisable » ; remarquant « que le temps semblait passer plus vite quand on l'em-

[1] *Essais, lettres et pensées de madame de Tracy,* 3 vol. imprimés pour la famille et les amis en 1852.

ployait d'une manière uniforme » ; enfin donnant à sa jeune pupille des leçons de prononciation, de ponctuation, lui recommandant de faire des notes sur tout ce qu'elle lit et d'écrire tous les jours ce qu'elle pense.

Nous ne pouvons mieux finir qu'en la montrant occupée de contribuer par ses conseils à une éducation qui lui a fait honneur, car madame de Tracy fut une femme accomplie, avec la marquise de Coigny, qui n'est morte, heureuse, aimée et respectée de tous ceux qui l'ont connue, que le 13 septembre 1832.

Nous aurions terminé avec les détails qui précèdent le récit du séjour de Rivarol à Bruxelles, si une correspondance inédite et, à certains égards, précieuse, qui nous a été communiquée avec une obligeance et une libéralité auxquelles il ne nous est permis de rendre ici qu'un discret hommage, ne nous fournissait des détails, grâce auxquels nous pouvons rendre à certaines dates conjecturales la précision de la certitude, ajouter quelques traits à la physionomie de Rivarol émigré, et compléter l'histoire de ses relations avec ses compagnons d'infortune, par celle de ses relations avec quelques étrangers de distinction que lui attachèrent bien vite la séduction de son esprit et l'aménité de son caractère. Parmi ces amis de la première heure d'exil, qui furent aussi ceux de la dernière, par une fidélité qui honore les deux parties, nous devons citer le banquier d'Amsterdam, plus tard réfugié à Hambourg, David Cappadoce Pereira, homme d'esprit et de goût, qui devait rendre à l'émigration en général, et à Rivarol en particulier, des services désintéressés que celui-ci, du moins, ne récompensa point par l'ingratitude.

David Cappadoce, avec lequel Rivarol, qui haïssait d'écrire autant qu'il aimait à causer, entretint, durant les absences qui les séparaient, un commerce épistolaire dont il demeure d'assez nombreuses traces pour témoigner d'une complète intimité, avait dû rencontrer Rivarol à Bruxelles dans le courant de l'année 1793, et probablement (l'hypothèse est fondée sur une

tradition de famille) chez le prince de Ligne. Plus tard, un voyage de Rivarol à Amsterdam, qu'il faut placer, d'après des inductions tirées de leur correspondance, avant le 1er octobre 1793, resserra les liens d'une mutuelle sympathie. Nous avions toujours supposé, sans en avoir de preuves positives, mais en nous fondant sur des concordances d'opinion, des fraternités de cause et des affinités d'esprit incontestables, que le prince de Ligne, qui s'était fait le courtisan du malheur de tous les gens d'esprit jetés à Bruxelles par la disgrâce de la Révolution, n'avait pas pu négliger la bonne fortune du séjour de Rivarol dans son voisinage, et résister au plaisir de lui offrir ses services. Rivarol, en effet, comme Sénac de Meilhan, devait être l'obligé et l'hôte du prince de Ligne. Nous le voyons même assez sûr de la faveur du châtelain de Bel-OEil, pour pouvoir sans indiscrétion presser David Cappadoce de venir passer avec lui quelque temps dans le pavillon dont il dispose au milieu des célèbres jardins chantés par Delille.

C'est ce qui résulte de la lettre suivante, en date de Bruxelles, 21 février17 94 :

« Il vous est plus aisé, mon cher disciple, d'envoyer cinquante louis à vos amis que de leur écrire quatre mots. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma dernière lettre? Vous saurez que le banquier a pris dix-huit livres de France pour le change ou le simple transport des cinquante louis, et comme c'est exorbitant, il rejeté la faute sur le banquier hollandais.

« Je ne sais pourquoi, toutes les fois que vous étes si longtemps sans m'écrire, je me figure toujours que vous allez arriver. Il vous sera plus aisé de vous expliquer que de vous excuser, mais qu'importe? écrivez-moi ce que vous voudrez, et trompez-moi si vous voulez; mais promettez-moi de venir nous voir. Le prince de Ligne m'a donné la jouissance d'un joli pavillon à Bel-OEil, garni de livres et de meubles; arrangez-vous pour me décider à y passer mai, juin et juillet, car je pourrai vous y donner un lit. Adieu, mon cher disciple. Si vous ne me répondez pas, je ne serai ni votre maître ni le mien, et je vous maudirai au nom de l'esprit et de l'amitié. »

Ce premier point vidé, qui avait son importance, il n'est pas sans agrément ni même sans utilité de remonter le cours de cette correspondance de Bruxelles, entre Rivarol et le banquier lettré qui est son admirateur, se dit son disciple, par un hommage flatteur pour tous deux, et devient bientôt son ami dévoué. Elle s'ouvre le 1er octobre par un billet d'un ton caressant et d'un joli tour qui donne bien l'idée de l'art d'insinuation, d'enlacement, d'ensorcellement de Rivarol, quand il voulait plaire à une femme ou enjôler un homme. Cette première passe magnétique est du 12 octobre 1793.

« Que vous est-il donc arrivé, mon cher et très-aimable disciple? Je suis menacé de votre absence pour tout l'hiver; écrivez-moi un mot pour m'instruire et me consoler de ce contre-temps. Il y a longtemps que je vous ai rangé parmi ces excellentes choses qui embellissent la prospérité et qui charment le malheur. Je n'étais point du tout préparé à me passer de vous; songez que je ne suis pas homme à me payer de faibles raisons. Adieu. Je ne vous recommande pas d'être toujours aimable, mais de m'aimer toujours...

« ...Voici quelques traits mêlés de gaieté et d'amertume, vous verrez de quoi il s'agit. Il y a assez de ridicule ici et assez d'infortune à Paris pour qu'on puisse rire d'un œil et pleurer de l'autre. Le duc de Choiseul m'a chargé, en partant pour la Suisse, de vous faire mille compliments. »

Cette lettre d'inauguration d'une liaison agréable et utile avec un galant homme ami de l'esprit et du plaisir, et d'un cœur plus généreux que ne le comporteraient son état et ses intérêts de banquier, est datée du 12 octobre 1793. Les suivantes nous montrent Rivarol continuant son manége de charmeur, paradant de tout son esprit et faisant faire la roue à son cœur, et achevant de conquérir pour la vie cet aimable Cappadoce, qui n'a jamais été à pareille aubade épistolaire et littéraire dans son cabinet sur le Heer-Graaf à Amsterdam. Rivarol s'informe avec sollicitude du sort du paquet où il a enfermé à son adresse ses œuvres fugitives, ses pamphlets de

circonstance; il l'entretient en termes émus de la perte prématurée que toute l'émigration, et en particulier quelques amis intimes dont il est, ont faite dans la personne de la jeune et charmante et touchante comtesse Ch. de Béthisy [1]; il déplore avec lui « l'affreuse mort de la Reine, l'échec reçu par M. de Cobourg et l'anéantissement de Lyon »; il négocie auprès de lui, comme fondé des pouvoirs du duc de Choiseul, pour qu'il facilite à son ami, « qui a deux cent cinquante mille livres de revenu en fonds de terre, dont une partie va se trouver dégagée par la brillante marche du duc de Brunswick sur l'Alsace et la Lorraine, sans compter ce qui lui revient des grands biens de la duchesse de Grammont », un emprunt de douze mille livres en Hollande. « Si cela ne suffisait pas, M. de Duras, qui a une habitation de cinquante mille écus de rente, non brûlée, à Saint-Domingue, le cautionnerait, et cette île est regardée aujourd'hui d'un assez bon œil, puisque les colons ont trouvé déjà d'assez fortes sommes en Angleterre. Si je ne cherche pas ces cinq cents louis à Bruxelles, c'est que nos jeunes et nos vieux ont fait ici de si détestables affaires, ils ont mis à l'argent un prix si fou qu'ils l'ont rendu inaccessible. Le duc d'Uzès, par exemple, a emprunté trente mille livres et a fait un contrat de soixante-six mille [2]. » Le 10 novembre, Rivarol apprend à son ami « que l'affaire du duc de Choiseul a obtenu un secours inespéré, en même temps qu'elle a presque changé de nature avec les circonstances ». Il ajoute :

« Il faut garder vos cinquante louis d'abord pour vous, et ensuite pour moi, si l'édition que je me propose de faire m'entraînait à des frais au-dessus de mes forces. En voici le prospectus. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle. J'aurai le plaisir d'être secouru par vous, et celui de vous devoir une plus prompte expédition dans une affaire qui doit décupler mes avances. Mais tout ceci suppose deux choses : l'une que je ferai en effet cette édition, et l'autre qu'on me refusera du crédit, à Londres, pour le papier

[1] Lettre du 15 octobre 1793.
[2] Lettre du 16 octobre.

qu'on ne peut se procurer que là; car si quelque orage politique ou militaire nous chasse d'ici, je ne pourrai me livrer à une entreprise qui exige trois grands mois de repos, et si on me fait du crédit, je trouverai dans mes petits fonds de quoi pousser l'entreprise à bout, de sorte que j'aurai goûté la double satisfaction de ne pas être à charge à un ami, et pourtant d'avoir compté entièrement sur lui.

« Pour sentir et partager avec vous la douceur de voir une mère et de la voir revivre pour un fils tel que vous, mon cher disciple, il ne faut que sentir avec tant d'amertume et d'horreur l'état où j'ai laissé la mienne en France, et c'est donner une terrible mesure à votre bonheur. Quoique je n'aie pas eu celui d'être présenté à madame votre mère lors de mon passage à Amsterdam, vous me faites éprouver pour elle qu'on ne peut aimer un bon ouvrage sans aimer aussi son auteur.

« Voulez-vous que je vous envoie le portrait que j'ai esquissé de cette touchante et malheureuse Béthisy?

« Malgré la malveillance, ou si vous voulez la malveillance des puissances, notre horizon politique s'éclaircit un peu. Je termine en ce moment un petit tableau de notre révolution et de l'Europe. Il vous offrira quelques clartés. Je vous en enverrai une copie manuscrite que vous ne communiquerez qu'à vos amis, mais sans jamais l'abandonner à personne : vous sentirez aisément la raison de ce secret. Adieu, mon très-aimable disciple. »

Nous ignorons auquel de ses ouvrages Rivarol fait allusion quand il annonce son projet d'en faire une nouvelle édition. S'agit-il du *Discours sur l'universalité de la langue française*, ou de la traduction de l'*Enfer* de Dante? On peut supposer l'un ou l'autre. Quant à ce *Tableau de la Révolution et de l'Europe*, à moins que cette rubrique ne désigne, par périphrase, un des écrits de circonstance de Rivarol, à Bruxelles, nous ne pensons pas qu'il ait jamais été imprimé, s'il a jamais été achevé.

Nous continuons l'analyse de cette correspondance, qui contient des détails intéressants sur les vicissitudes et les misères de la vie d'émigration, en même temps qu'il nous montre Rivarol aussi habile qu'heureux dans l'art d'arranger sa vie, de s'accommoder de l'exil, et de s'y ménager des amitiés, des

influences, des ressources; ce fanfaron de paresse ne manque pas d'activité, de manége et, dans le sens indulgent du mot, d'intrigue, sous ses apparentes insouciances et son sourire ébauché, l'œil mi-clos, d'épicurien qu'on réveille. Il ne dormait plus quand il s'agissait de procurer à un ami le nécessaire ou à lui le superflu... qui lui était aussi nécessaire.

« 8 décembre 1793.

« M. de Gontaut a dû vous porter de mes nouvelles; il a bien voulu se charger des intérêts de ma cave et de ma pipe; mais comme il faut vous taxer de peur que vous ne donniez trop, à peu près comme nos Prussiens taxent, de peur qu'on ne donne pas assez, je vous fixe à six ou sept bouteilles de vin de Cap, à deux ou trois rouleaux d'huile de vanille et à quelques petits bâtons de vieux aloès pour fumer. Voyez quelle tournure discrète je donne à mon indiscrétion.

« Quant aux cinquante louis que vous destinez à me soulager du poids des avances nécessaires à mon édition, je les ai acceptés et je les accepte encore, parce que je suis décidé à payer le papier comptant; c'est une économie de cinq ou six louis. Ainsi, mon cher disciple, vous pouvez m'adresser cette somme par telle voie qu'il vous plaira, et si cela vous est indifférent, par une traite sur M. Lys de Mulmester, banquier de Bruxelles...

« Dites-moi dans votre réponse si vous avez renoncé à cette ville pour jamais; je vous avoue que j'en ai par-dessus les oreilles, et que j'y souffre autant de la présence de certaines gens que de votre absence... »

Ce dégoût du séjour de Bruxelles n'avait pas besoin d'être aggravé par le danger, pour porter à son comble l'impatience de cet esprit bientôt las du joug de la moindre habitude, quand le cœur ne l'aidait pas à s'y résigner, et avide d'air nouveau, d'espérances nouvelles. Rivarol ne devait donc pas tarder à mettre la mer entre lui et la révolution armée qui allait bientôt envahir la Hollande et la Belgique, et forçait les émigrés à recommencer leur exode. Il écrivait, au mois de janvier 1794:

« Je ne sais, mon cher disciple, si vous avez reçu ma dernière

lettre. On me dit que vous êtes à Aix-la-Chapelle; je hasarde ces quelques mots que M. de Morin se charge de vous faire parvenir. C'est sous de bien tristes auspices que cette année commence. Pourquoi ne vous est-il pas tombé dans le cœur de venir nous voir ici un moment? Répondez-moi le plus tôt que vous pourrez sur ma dernière lettre. Je ne suis pas avec vous comme madame de Sévigné avec sa fille; je ne vous aime pas de si loin : le silence et l'absence qui embellissent les liaisons ordinaires font le malheur de la nôtre... »

David Cappadoce répondait enfin, s'excusant sur ses sollicitudes de père de ses négligences d'ami, et recevait la charmante et intéressante épître du 16 janvier 1794, que nous transcrivons ici :

« J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher disciple, et par les inquiétudes que vous a données la santé de votre charmante fille, et que vous me peignez si bien, je vois trop qu'un homme sensible, qui devient père, donne des otages à la fortune, et qu'au lieu de lui demander combien il a d'enfants, on pourrait lui dire : *Par combien d'endroits pouvez-vous être blessé?*

« Puisque le rétablissement de cette chère enfant vous laisse le cœur et l'esprit plus libres, je voudrais bien pouvoir vous faire le tableau de notre situation, et donner à la fois des bornes à vos craintes et des bases à vos espérances. Mais je voudrais vous tenir là, et nous en dirions plus dans une heure que je ne pourrais en écrire dans vingt pages. Vous voyez, en peu de mots, que la partie a été mal liée entre les puissances, que celle-ci n'a voulu que des frontières, celle-là que des colonies, et l'autre qu'un lopin de la Pologne, de sorte que pour avoir péché dans le but, elles ont mérité d'errer dans les moyens. Au lieu de se partager la difficulté, elles se sont partagé la France. L'Autriche, en particulier, sera la dupe de la foi punico-britannique et des tours de gobelet de la Prusse; je ne sais qui elle doit le plus craindre, ou de ses alliés ou de ses ennemis. Son traité particulier avec l'Angleterre est illusoire, car Vienne ne peut rien contre les possessions maritimes des Anglais, et Londres ne peut pas garantir à l'Autriche des usurpations continentales. Vous savez les grandes fautes de M. de Würmser; elles lui sont déjà comptées pour des crimes. La campagne qui va s'ouvrir et qui s'ouvre déjà sera décisive.

« Je ne saurais trop vous remercier de votre obligeante exactitude. M. Lys vous fera présenter ladite lettre de change selon l'arrangement convenu; votre petite caisse sera la bienvenue, et si vous n'avez pas oublié le bon vieux bois d'aloès, je mêlerai votre agréable souvenir à son parfum dans la pipe que vous me connaissez, et tout mon plaisir ne s'en ira pas en fumée... »

Dans une autre lettre du 1er avril 1794, nous lisons les intéressants détails qui suivent :

« Je reviens, mon cher disciple, d'une tournée de quelques jours aux frontières, où j'ai été témoin d'une affaire d'avant-postes et de la première attaque des Carmagnols, depuis le Cateau jusqu'au delà de Cambrai, sur onze lieues de front. Ces drôles ont eu les prémices de la campagne et ont d'abord emporté deux redoutes; mais elles ont été reprises le même jour, et le lendemain, ils ont été attaqués à leur tour. Il leur en a coûté quatre ou cinq cents hommes et cinq canons. Voilà l'état des choses; si vous êtes étonné de la stagnation de deux grandes et belles armées qui ont perdu un mois en présence de l'ennemi, sachez qu'Anglais et Autrichiens comptaient également sur une révolution à Paris. Mais voilà le parti jacobin plus triomphant que jamais, et c'est à lui qu'il faut désormais avoir affaire, sans s'appuyer davantage sur des négociations et des trigauderies intérieures. L'Empereur arrive dans quinze jours, et sa présence donnera plus d'activité et surtout plus de fixité aux plans militaires et politiques... »

Dans les deux lettres qui suivent, et où respirent tour à tour une belle humeur printanière qui s'entr'ouvre à l'espérance, et une vivacité, une alacrité tout estivales, s'épanouissant au plaisir du changement et de la nouveauté (Amsterdam, 24 avril; la Haye, 23 août 1794), il n'y a guère à noter que les remercîments câlins qui récompensent le présent annoncé en vins, liqueurs et bois d'aloès, qu'il fumera dans sa pipe avec le raffinement d'un voluptueux de parfums, d'un dilettante d'odeurs, de l'école, sur ce point, du maréchal de Richelieu, et la nouvelle du départ pour Rotterdam, où l'émigré libéré de la Belgique, que l'Angleterre attire, sauf à le lasser encore plus vite, est allé faire sa cour au comte d'Artois et recevoir ou

croire peut-être recevoir, dans un de ces compliments dont les princes ont le secret et qui n'engagent que celui qui les reçoit, ses lettres de crédit d'agent *in partibus* (avec bien d'autres) et de diplomate d'aventure de l'émigration.

La lettre qui clôt la correspondance de Belgique la ferme comme avec un bruit de paroles hâtives, de pas pressés, d'adieux fiévreux, de sollicitudes mêlées d'espérances. L'homme du Midi s'étourdit l'imagination avec des projets et des chimères qui ne laisseront qu'une déception de plus à enregistrer sceptiquement au Parisien dégrisé. Ce double homme, qui est dans Rivarol, se reconnaît bien aux mélanges et aux contrastes de ton de sa lettre du 30 août 1794, griffonnée sur une table d'hôtel de Rotterdam, par l'ancien locataire de l'hôtel de la rue aux Vents, près Sainte-Gudule, à Bruxelles, voué d'ailleurs dès sa jeunesse, passée à Paris à l'hôtel d'Espagne, rue Richelieu, à la vie vagabonde et au foyer banal des logis mercenaires :

« Je pars en ce moment, mon cher disciple, pour Helvoet; le vent a été absolument contraire jusqu'aujourd'hui. J'ai attendu vainement depuis huit jours une réponse de vous à ma dernière lettre datée de la Haye.

« Le duc de Choiseul doit vous faire passer un effet de dix louis, que vous aurez la bonté de m'envoyer en forme de lettre de change à Londres, Sablonier's hotel, Leicesterfield square, où je logerai.

« J'ai appris hier la mort de mon Mécène, le comte de Mercy. Il est mort le 25, à Londres.

« Je me suis assuré de l'illustre prisonnier (le comte d'Artois) qu'il existait une invitation formelle du roi d'Angleterre, mais il n'en est pas moins retenu ici par l'insignifiance des dernières dépêches. J'arriverai donc à Londres avant lui, si je ne péris pas en route. Adieu, mon cher disciple; je vous embrasse de tout mon cœur. »

Nous avons peu de détails sur le séjour à Londres de Rivarol. Nous savons, par le témoignage de M. Hippolyte de la Porte, qu'il vint à Hambourg, de Londres, en 1795, et nous pouvons préciser la date. Nous avons, d'après les mêmes docu-

ments, le droit d'affirmer que c'est dans les premiers jours de septembre 1794 qu'il y arriva, pour achever de s'y dégoûter, — après quelque négociation avortée dont il n'est pas demeuré de trace, — de la politique militante et pour y revenir, comme tant d'autres, au culte des lettres nourricières et consolatrices, trop longtemps déserté. Son carnet de notes de ce temps, qui est passé sous nos yeux, est presque exclusivement consacré aux recherches et aux aperçus philologiques qui occupaient déjà et allaient absorber l'activité de sa pensée.

Il fut d'ailleurs accueilli comme il devait l'être, c'est-à-dire avec des égards flatteurs, par Burke et même par Pitt [1]. Mais cette bienveillance s'en tint aux démonstrations de courtoisie et demeura stérile. Il n'était pas l'homme qu'il fallait pour réussir dans un pays où les calculs de la politique font peu de cas et tiennent peu de compte des considérations d'esprit ou de sentiment. Il était trop spéculatif pour ces positifs, trop malin pour ces habiles. On se méfia dans les régions ministérielles d'un homme qui n'était pas assez désabusé pour s'être dépouillé de l'orgueil national ; et il dut paraître beaucoup trop libéral aux politiques à courte vue qui dirigeaient dans le sens de la lutte à outrance les affaires de l'émigration. Partout on redoutait, d'ailleurs, encore plus qu'on ne l'admirait, l'observateur à la pénétration importune, à la clairvoyance indiscrète, qui ne pardonnait pas l'injure faite à son goût ou à sa raison, et se servait si bien pour la punir de l'arme du ridicule.

En dehors de ces considérations personnelles, si l'on veut se faire une idée des difficultés que devait rencontrer Rivarol, en

[1] On serait même tenté de trouver une marque d'ironie plutôt qu'une preuve d'enthousiasme, et une sorte de représaille de Gascon du Nord à Gascon du Midi, dans l'hyperbolique compliment attribué à Pitt par un des biographes de Rivarol, M. de la Porte. « Je devrais, lui dit cet illustre ministre, vous voir avec chagrin, car vous êtes la cause du seul vol que j'ai été dans le cas de me reprocher depuis que j'existe. J'avais emprunté votre livre et je n'ai plus voulu le rendre; je le pourrais cependant sans scrupule ni regret, car je le sais par cœur. » Et Burke avait appelé Rivarol le Tacite de la Révolution. Décidément il avait raison de se méfier des Anglais.

proie aux méfiances officielles et aux jalousies privées, et suspect, en sa qualité de modéré, à tous les partis, il faut lire les *Mémoires* et la correspondance de Malouet et de Mallet du Pan. Il faut se représenter surtout la situation en général, les événements de France que la mort de Robespierre avait compliqués plutôt que dénoués; la conduite incertaine, au point d'en paraître ambiguë, des princes; les intrigues de leur entourage, les évolutions de Pitt, manœuvrant plus dans le sens de la prépondérance de l'Angleterre que dans celui d'une intervention impartiale dans les affaires de France; le resserrement des nœuds de la coalition opéré par lui à la fois contre l'opposition, inspirée par des mobiles si divers, de Fox et de Sheridan, d'un côté, et de Burke, de l'autre; enfin l'état d'esprit de ce dernier, assistant vivant au déclin de son influence, ne croyant plus ni aux illusions des émigrés ni aux succès de la coalition, et que ce désespoir d'esprit devait entraîner, en 1797, dans la tombe où l'avait déjà jeté à moitié le désespoir de cœur de la mort de son fils [1].

Londres était devenu le rendez-vous général des émigrés français refoulés de tous côtés par les victoires des armes françaises ou la méprisante lassitude de leurs premiers hôtes étrangers. On y comptait plus de quatre mille ecclésiastiques groupés autour de leurs évêques, et notamment de celui de Saint-Pol et Léon, et vivant du préceptorat, du travail manuel et du subside uniforme d'un shilling par jour. Parmi ces prélats, l'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, qui avait été lié, au début de la Révolution avec Rivarol, était sans crédit. Les hardiesses d'esprit que Rivarol mêlait à son orthodoxie politique (il n'avait pas encore été suffisamment ramené aux idées religieuses par l'expérience des vanités de la philosophie et de son peu de ressources dans les malheurs publics et privés) écartaient de lui naturellement ces prêtres, accueillis

[1] Voir, sur les rapports de Burke avec les émigrés et les vicissitudes de ses opinions sur leurs espérances, l'*Angleterre au dix-huitième siècle,* de M. de Rémusat, et son *Étude* magistrale sur *Burke*, p. 412 et 415 du t. II.

d'ailleurs avec respect par le clergé anglican et avec sympathie par le peuple, qui partageaient leur vie entre les devoirs de leur état et les travaux nécessaires à leur subsistance, enseignant la langue et la littérature françaises en fabriquant des chapeaux de paille, des fleurs artificielles, des cartons dans les quartiers de Summers-Town et Saint-George-Field.

Pour ces réfugiés doux, modestes, tranquilles et attristés, il y avait encore beaucoup trop de frivole et de profane dans Rivarol, qui retrouva changé à ne pas le reconnaître ni à en être reconnu, jusqu'à Peltier lui-même, le Peltier des *Actes des apôtres,* dont les *Mémoires d'outre-tombe* nous ont décrit si plaisamment l'humeur et l'industrie, et qui, à bout de transformations, venait de faire une fin encore lucrative, en se convertissant et en consacrant à la guerre aux *monarchiens,* c'est-à-dire aux émigrés raisonnables, sa plume mercenaire.

Pour une autre classe d'émigrés, au contraire, Rivarol était trop sérieux, trop grave, trop critique du passé, trop prophète de l'avenir. Ceux-là, hommes et femmes, n'aimaient à s'inquiéter ni de la veille ni du lendemain. Ceux-là, comme madame de Montregard et madame de Médavy, arrivées de Hollande et débarquées à Londres avec deux petites filles, trois domestiques, puis l'abbé précepteur, et se trouvant sans un shilling après avoir payé leurs frais de route, n'en louaient pas moins un hôtel dans Green-Street, vivant avec luxe et insouciance d'un emprunt de dix-huit louis, qui ne devait pas être le dernier, et attendant dans leur lit, en dormant la grasse matinée, la fortune qui venait les trouver quelquefois.

M. d'Haussonville a peint bien agréablement, d'après les souvenirs de son père, un coin de cette société un peu frivole, mais toujours aimable et gaie, toujours française et d'un bon rire épanoui en face de la jovialité sarcastique et du bilieux rictus de l'humeur britannique :

« Les Harcourt, les Beauvau, les Vérac, les Fitz-James et les Mortemart formaient le fond de cette société. Toutes les personnes

que je viens de nommer étaient, dans les premiers temps, réduites à une extrême pénurie; elles la supportaient avec beaucoup de résignation et de bonne grâce, les femmes surtout. Les hommes qui savaient quelque chose (c'était le petit nombre) donnaient des leçons; les femmes vendaient les ouvrages de leurs mains, car il était de mode à Londres de payer fort cher les mille colifichets que faisaient, en se jouant, ces nobles exilées. Malgré toute cette gêne, on se voyait beaucoup entre soi; on employait mille moyens ingénieux pour continuer dans la misère où on était tombé la même vie de distractions à laquelle on avait été habitué. Les ménages les plus aisés prenaient des convives en pensions. On donnait des dîners où chacun devait apporter son plat; on convenait d'aller le soir prendre le thé alternativement les uns chez les autres. Dans certains cercles, il était entendu que chacun devait fournir son sucre. C'était une galanterie qu'on faisait à la maîtresse de la maison de tirer une bougie de sa poche et de la poser tout allumée sur la cheminée... »

Après Quiberon, il n'y eut guère là de famille qui ne fût en deuil. Mais les regrets duraient peu alors comme toute chose, d'autant plus que peut-être, en secret, plus d'un vivant enviait leur paix aux morts. L'humeur générale de l'émigration ne paraît pas plus s'être ressentie à fond de ce désastre, qu'elle n'avait été profondément affectée de la mort du Roi et de la Reine. On se blase sur tout, sur le tragique comme sur le comique. Le caractère français a une telle élasticité, un tel ressort, qu'on vit un jour, étonnés seulement de l'étonnement qu'ils inspiraient, des émigrés naufragés, à peine sauvés et débarqués, organiser, en arrivant demi-nus sur la plage, une joyeuse partie de barres, pendant que leurs habits séchaient à l'écart sous la garde des dames.

Rivarol ne rencontra pas, à Londres, Chateaubriand, qui y était pourtant, mais triste et misérable, grelottant le froid et la faim dans une mansarde de Mary-le-Bone-Street, et, quand il avait quelque aubaine, envoi de la famille de Bédée ou avance des libraires Baylie et Deboffe, s'en allant tout de même danser chez ses tantes et cousines, après les modes

enrubannées et les chapeaux faits, avec son cousin La Boëtardais et son ami Hingant. Ces deux compagnons d'exil avaient émigré sans ressources et même sans hardes, l'un, avec son bonnet carré et sa robe rouge qui lui servait de robe de chambre; l'autre, avec quelques livres et le manuscrit commencé d'un roman qn'il griffonnait dans la mansarde commune, tandis que son collègue, mettant son bonnet carré, chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes.

Plus tard, Chateaubriand alla travailler aux matériaux d'une histoire du comté de Suffolk, chez le ministre de Beecles, et il n'eut plus l'occasion de se croiser avec Rivarol, qui fréquentait d'ailleurs de plus hautes régions, et se laissait entraîner parfois par l'espoir, le plus souvent déçu, de causer raison avec un ministre, jusqu'à dîner chez le lord-maire, au risque d'y rencontrer quleq'un de ses anciens amis : le chevalier de Guer, devenu fanatique; le chevalier de Panat, à la tenue et à l'humeur diogéniques; Malouet, courtois et froid; Montlosier, chaud, mais fantasque et distrait; ou quelqu'un de ses anciens ennemis, M. de Cazalès, par exemple. Celui-ci, malgré sa valeur, son courage, son éloquence, ses services, ou peut-être à cause de tout cela, n'était pas en faveur auprès de la petite cour de l'émigration. Cette sorte de disgrâce l'offusquait et le rendait peu commode à ses amis royalistes comme lui, mais pas de la même façon, et avec lesquels il était en débat perpétuel, Malouet et Montlosier surtout. A l'égard de Rivarol, il n'avait jamais varié, et tous deux se détestaient cordialement. Leurs voisins s'en aperçurent bien au dîner d'installation du lord-maire, dont Montlosier nous a laissé le curieux récit.

Malouet se trouvait placé, au banquet, entre Cazalès et Rivarol, et essayait, sans y parvenir, de se partager impartialement entre eux. Quand il parlait à Rivarol, Cazalès impatienté le tirait par sa basque en grommelant : « Comment, vous parlez à ce drôle-là ? Il est bien étonnant que le lord-maire ait admis un tel homme ici ! » Rivarol, qui n'aimait pas les con-

versations dont il se sentait l'objet, sans y prendre part, retournait, agacé, Malouet de son côté : « Comment! vous parlez à Cazalès? Cet homme a quelques fumées dans le ventre, mais pas une idée dans la tête. » Malouet, redoutant un éclat, épuisait sa douceur et sa politesse à calmer ses deux interlocuteurs intermittents. « Monsieur de Rivarol, vous ne rendez pas justice à Cazalès, c'est un homme plein de talent et d'énergie. — Allons donc! répondait Rivarol, un vase à digestion, voilà tout. » Malouet prenait alors Cazalès à part et lui adressait sa petite remontrance : « Vous n'appréciez pas convenablement Rivarol, il a quelquefois des traits de génie. Vous lui accorderez au moins qu'il a de l'esprit. — Oui, mâchonnait Cazalès, comme un garçon perruquier. » Tout le dîner se passa ainsi. Malouet fut mal à l'aise, on peut le croire, entre ses deux voisins, heureusement trop dédaigneux l'un de l'autre pour s'injurier directement.

Pour ces causes et d'autres, Rivarol ne plut que médiocrement en Angleterre, et ne s'y plut pas du tout, lui qui avait besoin pour vivre de plaire et de se plaire. Il ne nous a pas confié par le menu les motifs de son désabusement, comme avant lui l'avaient fait Mirabeau, dans ses lettres de 1787 à Chamfort, et à la même date André Chénier, dans les vers où respire un désespoir que hante l'idée du suicide :

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
Par la vague jeté sur cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort,
Je compte les moments, je souhaite la mort...

Nous possédons, toutefois, quelques aveux de Rivarol. Nous trouvons dans ses notes la raison d'une de ses antipathies : « l'usage du tabac funeste à une tête pensante. » Nous trouvons aussi dans une de ses lettres à l'abbé de Villefort (de la fin de 1795) quelques allusions aux dégoûts et aux ennuis qui l'ont poussé à quitter l'Angleterre. Mais c'est une simple bou-

tade, où il se venge par des épigrammes, et fort éloignée de la mélancolie intense, de la misanthropie amère et de l'implacable ironie des soupirs de Chateaubriand.

« Votre lettre adressée à Londres, mon cher abbé, m'est parvenue à Hambourg. J'ai quitté l'Angleterre pour deux raisons : c'est que d'abord le climat ne me convient pas, et qu'ensuite j'ai besoin d'être sur le continent pour mon dictionnaire de la langue. D'ailleurs, je n'aime pas un pays où il y a plus d'apothicaires que de boulangers, et où l'on ne trouve de fruits mûrs que les pommes cuites. Les Anglaises sont belles, mais elles ont deux bras gauches.

Et la grâce plus belle encor que la beauté,

a dit notre la Fontaine, qui a dit tant de choses; les Françaises doivent trouver ce vers charmant. »

Nous ne demanderons pas à Rivarol ses autres raisons, car il est évident que lorsqu'on en donne de telles, c'est qu'on ne veut pas dire les vraies. Et avec les hommes comme Rivarol, il faut se contenter de ce qu'ils disent; il est imprudent, presque impertinent, de chercher à les deviner.

Ce n'est pas cependant sans y trouver de l'intérêt, et sans y voir même passer à travers les lignes de ces lumières qui éclairent la situation morale et sociale de leur auteur, que le lecteur prendra connaissance des lettres qui, dans sa correspondance avec David Cappadoce, se rapportent au séjour, à Londres, de Rivarol. Si elles n'ajoutent pas grand'chose à l'histoire des déboires publics et privés qui dégoûtèrent promptement Rivarol des brumes et des fumées britanniques, elles confirment, par le témoignage le plus autorisé, les inductions que nous avons émises sur la cause probable de cet effet.

La première lettre de Rivarol à son banquier et ami Cappadoce, datée de Londres, est du 23 octobre 1794. Elle lui est adressée à Hambourg, où l'invasion de la Hollande par Pichegru l'avait obligé de se réfugier.

« Est-il vrai, mon cher disciple, que vous soyez à Hambourg? Votre déplacement et l'horrible situation où va se trouver la

Hollande, ainsi que la cherté et l'engorgement de la ville où vous êtes, me font espérer que vous tournerez les yeux vers l'Angleterre. Engagez-y toute votre famille; je crois le conseil bon, et c'est pourquoi je vous le donne; le désir de vous voir ici ne fait pas cette fois incliner ma raison. Tout se réunit à ce que je vous propose. Car ou la Hollande sera inondée d'eau ou de Carmagnols, et cette dernière inondation aura lieu, qu'on fasse la paix ou qu'on continue la guerre. Dans tous les cas, un homme sage ne peut rester en Hollande, ni même à portée de la Hollande, s'il a surtout sa fortune en Angleterre.

« Je ne sais si ce bout de lettre vous parviendra. Adieu, répondez-moi, Broad-Street, n° 16, Golden-Square, London...

« *P. S.* — Par les dernières lettres que je reçois de la Haye, il me semble qu'on se persuade que la Hollande ne sera pas tout à fait envahie; voilà ce qu'on dit de plus favorable. En attendant, les Anglais ont quarante-trois vaisseaux de transport à Dost et leurs hôpitaux à Helvœtsluis. »

Le 23 décembre, Rivarol insiste encore amicalement et galamment auprès de ses amis, pour les décider à venir le rejoindre à Londres et y installer ce foyer hospitalier, ce refuge d'intimité qu'il n'y a pas trouvé et qui lui manque, ainsi qu'on le sent à la mélancolie qui s'y mêle à son enjouement. Londres est la ville mercantile et égoïste par excellence, et les esprits et les cœurs délicats, nous l'avons vu, y trouvent plus amère que partout ailleurs la tristesse de l'isolement.

« Il n'y a que vous au monde, mon cher disciple, qui me fassiez entendre la voix et le langage de l'amitié. Votre lettre, pleine de sentiment, me consolerait de votre absence, si je pouvais vous pardonner de préférer Hambourg à Londres sur d'aussi faibles raisons que celles que vous me donnez. Je gronderais bien mademoiselle Péreira, si je la tenais, et je vous jure que si elle ne vient en Angleterre que l'été prochain, c'est moi qui serai le corsaire. J'irai l'attendre sur la Baltique, et elle n'en sera pas quitte pour la peur. Je pardonnerais plutôt à madame votre mère, elle aura cédé aux conseils de la peur; mais les demoiselles sont ordinairement plus courageuses, et je crois qu'il y a dans l'enfer de Dante un petit

vilain donjon pour les filles poltronnes. Voyez où j'en serais si j'étais son mari; dites-lui bien toute ma colère.

« Je vois d'ici l'affreux état où vous vous êtes trouvée à Osnabrück, avec votre jolie enfant. Heureusement que vous avez pour lui le cœur d'une mère. Parlez-lui de moi, je vous prie, et qu'il sache de bonne heure aimer ceux qui vous aiment.

« Vous me demandez mon avis sur la longue agonie de l'Europe. Je travaille en ce moment à lui composer un viatique. Pour avoir péché dans le but, les puissances ont mérité de périr dans les moyens. J'écrivais dernièrement à un ministre de ce pays qu'il ne fallait pas se donner un voisin puissant et ruiné, car s'il vient à tourner ses armées vers la conquête et sa marine vers la piraterie, il peut nous présenter à la fois Rome et Alger. Mais quand on se l'est donné, il ne faut rien épargner pour l'écraser. Aussi fait-on ici les derniers efforts; on a des intelligences sûres et rapides avec la France et même avec les meneurs; ce malheureux pays est aux abois; son dernier soupir sera un *roi*. En attendant, vous êtes le prix des colonies plus mal défendues que mal usurpées. Il paraît que les Carmagnols ont passé le Wahal; ces gelées leur pavent le chemin.

« Je travaille beaucoup à mon ouvrage; la mort inopportune de M. de Mercy m'a beaucoup dérangé, il devait m'avancer les premiers fonds; mais je ne me rebute pas. Adieu; mille compliments à vos dames. Vous savez tout ce que je vous suis. »

La correspondance de Londres se ferme sur une lettre du 26 avril 1795, où Rivarol, par un revirement qu'expliquent à la fois les événements et son caractère, conseille à son ami de renoncer au voyage d'Angleterre et de l'attendre à Hambourg, où il se dispose à le rejoindre :

« Je n'entends rien à vos rigueurs, mon cher disciple; voilà deux lettres de moi sans réponse et une lacune de six mois entre nous. Pythagore recommandait le silence à son école, et moi je n'aime pas ce régime avec vous; toute métempsycose me fait peur; restons tous deux dans notre ancienne enveloppe, les émigrations ne valent rien. Répondez-moi donc, assurez-moi que vous êtes toujours vous-même. Quant à moi, j'ai toujours le *mens sana in corpore sano ;* et vous verrez que je n'ai pas cessé d'être votre émule, et même votre maître en amitié.

« J'attends de vos nouvelles, de celles de vos enfants et de vos deux dames. Écrivez-moi sur-le-champ, si toutefois cette lettre vous parvient, car je présume qu'il s'en perd beaucoup, toute l'Angleterre s'en plaint. Vous savez le malheur arrivé à notre pauvre duc de Choiseul et au comte de Damas. Nous ne sommes pourtant pas sans espoir de les sauver; ils sont dans les prisons de Dunkerque [1].

« Comme vous pouvez présumer, avec quelque probabilité, que la Hollande sera évacuée, peut-être que vous aurez renoncé au voyage d'Angleterre; je n'en serai pas autrement fâché, car je me propose de quitter cette capitale de l'émigration; j'ai de fortes raisons de me rapprocher de Monsieur. Je passerai donc par Hambourg, et je vous préviens qu'il pourra bien arriver que le comte de Périgord vous laisse, en partant de cette ville pour venir ici, son chariot de poste; je le fais avertir en ce moment de s'adresser à vous, et je compte sur votre amitié à cet égard. Vous savez que ces sortes de voitures sont indispensables pour voyager en Allemagne; et si M. de Périgord ne me laissait pas la sienne, je serais forcé d'en acheter une autre, car ma diligence est à Rotterdam, entre les mains des Carmagnols, sans doute. Adieu, mon cher disciple, je vous embrasse de tout mon cœur. »

[1] Il s'agit de Claude-Antoine-Gabriel de Choiseul, neveu du célèbre ministre, né le 26 août 1760, mort à Paris, le 2 décembre 1838, qui, colonel d'un régiment de hussards, émigré au service de l'Angleterre, avait été fait prisonnier en mars 1795. Il parvint à s'échapper des prisons de Dunkerque, mais ce fut pour retomber peu de temps après aux mains du Directoire, avec les autres naufragés de Calais, et pour n'éviter la mort que grâce au 18 brumaire.

CHAPITRE II

HAMBOURG.

1795-1800

Lettre de Rivarol à l'abbé de Villefort. — Il trouve à Hambourg des débris de sa famille. — Hambourg, lieu d'asile par excellence, rendez-vous de prédilection des émigrés. — Étranges renversements de conditions. — Liste d'industriels titrés. — *Le Spectateur du Nord.* — Le libraire Fauche. — Traité de Rivarol avec Fauche. — M. de Baudus. — Ch. de Villers. — Collaboration intermittente de Rivarol au *Spectateur.* — Sa revendication épigrammatique de l'*Essai sur l'amitié.* — *Nouvèau Dictionnaire de la langue française.* — Conditions de l'entreprise. — Rivarol en affaires. — Sa paresse et sa générosité. — Lettre de Rivarol à son père. — La baronne d'Angel. — Lettre de Rivarol à sa tante. — Raphaël. — La société française à Hambourg, de 1795 à 1800. — Le salon de madame de Genlis. — *Les chevaliers du Cygne.* — Madame Mathiessen. — Paméla. — Le restaurateur Gérard. — La villa de Hamm. — Klopstock. — David Cappadoce. — Le salon du baron de Breteuil. — Rivarol et l'abbé Delille chez la comtesse de Verthamy. — La nièce de Delille. — Sénac de Meilhan. — Alexandre de Tilly. — Le marquis de Bonnay. — La cassette aux poules. — Le portefeuille de l'amour. — Chênedollé. — Tableau des relations de Rivarol. — Le marquis de la Tresne. — L'ancien évêque d'Autun et Rivarol chez la princesse de Vaudemont. — La comtesse de Flahaut. — Les passe-ports de Méhée. — Madame Cromot de Fougy. — La société des femmes. — Lettre à madame Cromot de Fougy. — Première entrevue de Chênedollé et de Rivarol. — Une conversation de Rivarol. — Une observation caractéristique. — La conversation de Rivarol était toute une comédie. — Ses charges et ses parodies. — Le plus gras des hommes sensibles. — Marmontel et Panard. — Colnet et La Harpe. — Côté plaisant, mystificateur, farceur, de Rivarol. — Publication de la première partie du *Discours préliminaire* du *Dictionnaire dė la langue française.* — La Capoue de Hamm. — Fauche-*Tarentule.* — Lassitude et mélancolie. — Travaux philosophiques. — Relations avec Blankenburg. — L'émigration s'éclaircit et se disperse. — Le salon-atelier de Sophie de Tott. — Brouille de Rivarol avec Chênedollé. — Disgrâce définitive de Hambourg. — Disgrâce de Manette. — Rivarol part pour Berlin, chargé d'une mission de Louis XVIII. — Béatrix Slave.

Rivarol, dans sa lettre à l'abbé de Villefort, ajoutait, sans

en avoir l'air, à l'aveu humoristique de ses raisons de quitter Londres, la confidence plus sérieuse, sous une forme toujours plaisante, de ses motifs pour se fixer à Hambourg. Après plusieurs années d'une existence nomade, insouciante et stérile, il se trouvait à bout de ressources et avait dû considérer comme providentiel le succès de l'affaire qui l'avait conduit à Hambourg, et qui allait lui permettre d'y vivre, selon ses goûts, en grand seigneur subventionné par les lettres. « Vous me dites, écrivait-il à l'abbé de Villefort, que votre pinceau vous fait vivre; il ne faut que cela pour un émigré. Faites donc des *croûtes pour avoir du pain.* Ma plume me rend le même service : *Venter largitor ingenii...* »

C'est donc pour avoir du pain, pour gagner sa vie, problème imprévu dont la solution difficile tourmentait alors tant d'émigrés comme lui, que Rivarol prit, en 1795, le parti de renoncer à l'estime indifférente et aux hommages illusoires dont il jouissait à Londres, *à ses frais,* et se mit en quête d'un asile où il pourrait trouver des amis plus dévoués, des lecteurs plus fidèles et surtout des libraires hardis et entreprenants comme lui.

Il devait rencontrer tout cela à Hambourg et y retrouver même quelques débris de sa famille, de quoi reconstruire la moitié de son foyer. Sa sœur, en effet, la baronne d'Angel, qu'il avait déjà rencontrée à Bruxelles, venait d'accompagner à Hambourg, dans un exil moins irréprochable que celui de son frère, Dumouriez et sa fortune; et, chose plus importante pour Rivarol, dont le cœur étourdi par l'esprit se réveillait quelquefois, il allait pouvoir y conquérir les moyens d'appeler auprès de lui son fils qu'il avait laissé à Paris, et de faire cesser ce douloureux orphelinat d'un enfant que l'abandon maternel et l'exil paternel avaient réduit à la dangereuse tutelle de sa section.

Il le fit, comme nous allons le voir, aussitôt que son traité avec le libraire Fauche lui assura un revenu. Se créer une occupation et un salaire, tel était, en effet, le premier soin de

quiconque mettait le pied dans cette ville de Hambourg, hospitalière aux étrangers, mais laborieuse, positive, mercantile, et qui ne donnait pas son hospitalité, d'autant plus qu'elle n'était pas embarrassée pour la vendre. Hambourg, en effet, de 1796 à 1799, est le lieu d'asile par excellence, le rendez-vous de prédilection de l'élite de l'émigration, ou plutôt des émigrations qui avaient succédé l'une à l'autre de 89 à 93, réunissant parfois, dans une même infortune, des proscrits qui n'étaient pas également innocents ni intéressants, ce qui faisait appeler plaisamment, par Rivarol, Hambourg : « *Consolatrix afflictorum et refugium peccatorum.* »

Émigrés à des titres et à des degrés divers, tous ou presque tous, car peu étaient partis riches, n'en étaient pas moins obligés de faire argent de leurs talents et de déballer leur marchandise. De là de bien étranges renversements de condition, des déchéances relevées par le courage ou le dévouement [1], et une liste d'industriels aristocratiques, facile à dresser avec les renseignements fournis par les mémoires contemporains, dont les contrastes sont piquants et la leçon touchante. Nous apprenons, par exemple, par les intéressants souvenirs du comte de Neuilly [2] et les citations qu'il y fait de la correspondance de sa mère et de sa sœur, quelle était la profession embrassée par la plupart des émigrés et émigrées de marque à Hambourg et dans les pays voisins. Voici d'abord les détails qu'il nous donne sur le parti pris par les siens :

« Ma mère, qui était douée d'une raison aussi juste que son courage était ferme, envisagea, dès son arrivée à Hambourg, la desti-

[1] Et aussi par la franchise, le naturel, la crânerie avec laquelle on acceptait l'arrêt du sort. Pas une émigrée qui se sentît honteuse d'être marchande de modes ou maîtresse de langue, et qui se crut obligée, comme la duchesse de Tyrconnel (la mademoiselle Jemmings des *Mémoires* de Hamilton), tombée à l'indigence et devenue mercière place de la Bourse, de vendre sa marchandise vêtue d'une robe blanche, en victime, avec un masque blanc sur le visage, qu'elle n'ôta jamais, dit H. Walpole, qui raconte le fait.

[2] *Dix années d'émigration. Souvenirs et correspondance du comte de Neuilly*, publiés par son neveu, Maurice de Barberey. Paris, Douniol, 1865.

née qui nous attendait. Elle ne se flatta pas d'espérances chimériques, et ne se berça d'aucune illusion qui l'eût empêchée de chercher à se créer des ressources par elle-même pour l'avenir. Avec la somme dont elle était munie, elle fit les premiers frais d'établissement d'un petit commerce de modes, d'objets de lingerie et de parfumerie, qu'elle s'employa de tout son cœur à faire prospérer; et elle y réussit. En peu de temps, elle eut une clientèle brillante dans tout ce qu'il y avait de noblesse et d'honnêtes gens à Hambourg, sans parler des émigrés français des deux sexes. Ma sœur, de son côté, se mit à entreprendre une foule de petits ouvrages où elle excella. Elle fit d'abord des bagues en crin avec des lettres entrelacées, des noms, une devise; puis elle broda des fleurs sur des rubans pour faire des ceintures nuancées avec de la soie de diverses couleurs et des fils d'argent ou d'or. Elle faisait aussi des bourses en perles et en filet qui étaient de véritables petits chefs-d'œuvre... Aucun des émigrés n'était oisif à cette époque, et lorsqu'on avait passé toute la journée à s'occuper de ses affaires, souvent avec bien de la fatigue et de l'ennui, on se trouvait trop heureux, le soir, d'oublier ensemble, pendant quelques heures, des soucis qui revenaient toujours assez vite. Quand ma mère s'apprêtait pour aller aux assemblées ou à la comédie, elle nous disait quelquefois, en riant, à ma sœur et à moi : « Je m'en vais faire un peu la dame; j'ai assez fait la marchande toute la journée. »

Et l'on va voir qu'elle n'était pas la seule : la comtesse d'Asfeld était associée avec le marquis de Romance, pour un commerce de vins et de comestibles, à Hambourg; M. d'Apchon était maître de dessin à Kiel; madame de Bermond, marchande de modes à Schwérin. M. de Laeniere était maître d'armes; le comte de Gimel, distillateur; M. du Vivier, marchand de musique. La comtesse de Tessé, fille du maréchal de Noailles, plus heureuse, c'est-à-dire un peu moins dénuée, s'adonnait à l'agriculture; elle avait acquis le domaine de Witmold, près de Ploën, et l'exploitait avec intelligence; sa laiterie était alimentée par trente vaches, et sa nièce, la marquise de Montagu, en exerçait consciencieusement la direction. MM. d'Hargicourt, de Toustain et de Château-Thierry s'étaient associés pour mettre en rapport une maison de campagne, où

ils avaient établi un café et une restauration d'été. M. et madame de Milon géraient de concert l'établissement de l'hôtel Potocki pour les bals, les concerts, le café de la Comédie, et se chargeaient des dîners et soupers commandés. Le chevalier de Montmorency avait fondé, à Hambourg, une pâtisserie renommée. Le baron de la Flotte avait acheté et faisait valoir une petite ferme près de Munster. MM. de Langeac et de Saint-Hilaire s'étaient faits tapissiers décorateurs. Madame de Biencourt vendait du tabac. Les instituteurs, institutrices, maîtres de français, dames de compagnie les mieux blasonnés se comptaient par douzaines : l'abbé d'Esparbès, madame de Belleport, M. de la Treiche, M. de Gouvion. Mademoiselle de Neuilly elle-même, fatiguée du commerce de modes, très-précaire sous ses apparences brillantes, était entrée comme demoiselle de compagnie chez la baronne de Lutzow, où elle eut le bonheur de trouver une famille adoptive [1].

Professeur de français, secrétaire public ou privé, tel était le titre réservé à Rivarol, qui ne pouvait faire payer le plaisir de le voir et de l'entendre, la mode des lectures et conférences n'étant pas encore près de naître, et qui, malgré ses connaissances gastronomiques, n'aurait point sans doute trouvé, comme l'émigré de Brillat-Savarin, à louer un louis la soirée les conseils de son expérience et son art de faire la salade. Une double et heureuse circonstance le préserva de ces dérogeances et lui permit de vivre et, chose plus rare, de bien vivre du noble métier des lettres. Rivarol trouva à Hambourg, fort à point, le *Spectateur du Nord,* pour accueillir ses articles, et l'imprimeur copropriétaire de cette feuille, le libraire Fauche-Borel, pour éditer ses ouvrages. Le journal fut hospitalier et dévoué; le libraire, entreprenant et magnifique. Double bonne fortune dont Rivarol était digne, mais qu'il n'en apprécia pas moins comme une exception des plus inattendues.

Nous avons sous les yeux le traité de Rivarol avec Fauche,

[1] *Souvenirs du comte de Neuilly,* p. 127.

dont il convient tout d'abord de dire quelques mots. Il mérite cette présentation par le génie d'affaires qui en avait fait le Panckoucke de Hambourg et un rival de Cotta. Ce Pierre-François Fauche s'était rapidement annoncé comme un des libraires les plus entreprenants et les plus industrieux de l'époque. D'une activité infatigable, que revers ou succès animaient également, il avait multiplié ses établissements et enveloppé l'Allemagne et la France du réseau de ses affaires. Il avait deux imprimeries, l'une à Hambourg, l'autre à Brunswick, et des magasins à Leipsick, à Londres et à Paris. C'était le digne frère de cet autre Fauche-Borel, que ses intrigues aventureuses ont rendu fameux, et qui, de libraire-imprimeur du Roi à Neufchâtel (Suisse), s'était fait et quelque peu improvisé le messager secret, le courtier audacieux des conspirations et des corruptions contre-révolutionnaires. Ardélion de ces entreprises dangereuses et stériles, se sacrifiant par dévouement à l'infamie d'équivoques services, et par dévouement aussi exposant non-seulement sa liberté, sa vie, mais son honneur conjugal lui-même, s'il faut en croire Shendhal, Fauche-Borel, qui devait trouver dans l'un de ses nombreux procès un si éloquent avocat dans Lombard de Langres, était arrivé, à force d'activité, à une sorte d'importance, et, à force de courage, à une sorte de dignité. Mais ses efforts, plus désintéressés, mais aussi plus compromettants que beaucoup d'autres, ne recueillirent du gouvernement de la Restauration que de dérisoires récompenses. Et il mourut pauvre et désespéré, après avoir employé ses dernières ressources à faire imprimer ces *Mémoires* hyperboliques, où il exalte son rôle de mouche du coche, et prétend prouver qu'il a fait plus de mal à Napoléon que toutes les armées des alliés, et plus de bien au Roi que tous ses autres serviteurs.

Fauche (de Hambourg), qui partageait les convictions de son frère, les servit avec plus de discrétion et d'habileté, et ne s'exposa pas à l'ingratitude. Il avait senti l'utilité, pour en faire le point d'appui de ses relations commerciales, d'un organe

périodique accrédité; et aussitôt que le *Spectateur du Nord*, qu'il ne s'était pas donné la peine de fonder, eut fait preuve de quelque vitalité, il lui prêta ses presses, l'aida de son concours et profita largement, pour ses intérêts, de son influence.

Pendant le rude hiver de 1795, un émigré français traversa à pied toute la Westphalie, conduisant une charrette qui portait une dame de ses parentes avec deux enfants en bas âge, et il alla s'établir à Altona, où, pour se créer une ressource, il fonda un journal portant le nom de cette ville (*Gazette d'Altona*, de juillet 1795 à janvier 1796). Il avait déjà travaillé, de septembre 1793 à janvier 1795, à la *Gazette de Leyde*. Cet émigré journaliste, après avoir été émigré soldat, durant l'inutile campagne de 1792, s'appelait Jean-Louis-Amable de Baudus. Il était né à Cahors, en 1761, d'une famille de robe distinguée, et, après des études brillantes, y avait exercé les fonctions d'avocat du Roi de la sénéchaussée. A l'époque de la division de la France en départements, il fut nommé procureur général syndic du Lot. Esprit à la fois conservateur et libéral, ami des traditions et du progrès, mais ennemi de tout excès, il crut devoir refuser son concours aux mesures prises contre les ecclésiastiques insermentés, et avait dû quitter, à la fin de 1791, la France, dont le séjour était devenu dangereux pour lui. Durant l'exil, comme tant d'autres, il avait cherché dans le travail littéraire une autorité, une consolation et une ressource. Il se fixa enfin à Hambourg, où il eut l'heureuse idée d'utiliser ses connaissances, son expérience et ses relations, en groupant autour d'un journal nouveau, bientôt écouté, les efforts de cette élite de l'émigration française qui voulait apprendre au parti vaincu à profiter de ses malheurs et rendre sa résistance à la révolution plus efficace, en la dégageant de préjugés opiniâtres et d'aveugles ressentiments.

Son principal collaborateur en cette œuvre si difficile, surtout à ses débuts, fut ce Ch. de Villers, connu surtout par ses relations avec madame de Staël, dont il fut l'initiateur dans l'étude de la philosophie et de la littérature allemandes, pro-

scrit pour un ouvrage publié en 1791, et intitulé : *De la liberté.* Bientôt le *Spectateur* compta parmi ses rédacteurs tous ceux qui, dans l'émigration de Hambourg, savaient quelque peu tenir une plume.

Rivarol ne collabora à ce recueil que peu de temps, et n'y donna guère que les rognures de son esprit. Il s'y fit surtout représenter par son frère, son clair de lune, qui lui fournit plusieurs morceaux, dont quelques-uns assez remarquables, dans les rares intermèdes littéraires d'une vie militante, traversée de missions hasardeuses, parfois interrompues par un emprisonnement au Temple. Son frère aîné fut de bonne heure accaparé par son *Dictionnaire,* dont les travaux préliminaires ont l'ampleur des portiques d'un monument malheureusement demeuré inachevé, et il eut assez de peine à disputer à ses travaux le temps de ses plaisirs, pour pouvoir consacrer au *Spectateur* des inspirations fraîches et des loisirs désintéressés. Nous trouvons dans le *Spectateur* de 1797 à inscrire au bilan de Rivarol, outre deux extraits raisonnés qui ne sont pas de lui, de son *Discours préliminaire* du *Nouveau Dictionnaire de la langue française,* un *Essai sur l'amitié,* précédé de cette courte et mordante *Note :*

« Feu Mirabeau, dont le portefeuille était, comme celui des courtiers, rempli des effets d'autrui, ayant eu quelque temps à sa disposition le morceau suivant, le donna comme sien à ses amis d'Allemagne. (Voyez le recueil de ses lettres à M. Mauvillon, professeur à Brunswick, qui lui faisait sa *Monarchie prussienne.*) Mirabeau, n'ayant qu'une copie manuscrite de cet *Essai sur l'amitié,* ignorait qu'on l'avait inséré dans le *Mercure* près d'un an auparavant. Nous le donnons ici retouché par l'auteur. »

Nous trouvons à la page 416 du tome Ier un morceau intitulé : *De la littérature française en* 1788, *à l'occasion d'un ouvrage de M. de Florian;* et à la suite un autre article qui peut lui être attribué, signé : *Lucius Apuleius,* et intitulé : *Lettre au Spectateur,* sur l'ouvrage de madame de Staël : *De l'influence des passions.* Il ne faut pas oublier non plus quelques essais

de traduction de l'*Énéide* avec des remarques et des notes.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur cette courte et brillante campagne de Rivarol qui, ces quelques fusées d'en cas tirées en l'honneur du nouveau recueil, rentra pour jamais dans une réserve dédaigneuse, suivant peut-être encore de l'œil ce filleul un peu lourd (de ceux qu'on n'avoue pas trop), mais ne l'encourageant plus du geste ni de la voix. Cette abstention prématurée s'explique d'ailleurs, quand on songe que, dès 1798, le *Spectateur du Nord* s'imprime à Holstein et non plus à Hambourg, et que, tout en continuant de recevoir des abonnements, Fauche, l'éditeur de Rivarol, affecte de n'être plus intéressé dans le journal. Était-ce la réalité? était-ce un subterfuge pour dépister certaines concurrences ou désarmer certaines rancunes? Toujours est-il que, dès 1798, Fauche et Rivarol ne semblent plus prendre au succès du *Spectateur du Nord* qu'un médiocre intérêt. Ce que l'un et l'autre en voulaient surtout, et ils l'avaient obtenu, c'était le concours de sa publicité pour la propagation du *Nouveau Dictionnaire de la langue française*. Or l'affaire inaugurée par la publication de la première partie du *Discours préléminaire,* qui contenait toute une théorie philosophique du langage et tout un système de critique philologique, était désormais lancée et absorbait impérieusement tous leurs soins.

C'était une entreprise compliquée, car Fauche y avait ajouté des rouages qui témoignent d'une expérience consommée des faiblesses du public et des appâts avec lesquels on l'attire. On trouve, au tome III du *Spectateur* et en tête de chaque exemplaire du *Discours préliminaire,* un prospectus dont les amorces appartiennent au mercantilisme le plus raffiné, et dont les combinaisons n'ont rien à envier aux plus belles inspirations du *puffisme* contemporain. Fauche s'engage à remettre à tout souscripteur à ce *Dictionnaire* (3 vol. in-4°), révélateur de tous les mystères de la langue française, réparateur de tant d'injures qui lui sont faites, libérateur d'un joug qui de léger est devenu si dur, vengeur de l'indigne tyrannie de la routine

académique (l'Académie, n'ayant pas repris la parole, ne pouvait se défendre, et Rivarol ne l'épargnait pas plus que Chamfort), Fauche, donc, s'engage à remettre à tout souscripteur un billet numéroté de loterie donnant droit à un lot de cinq cents livres tournois, qui écherra par la voie du sort à chaque centième billet sorti de la roue. Un lot de six mille livres tournois appartiendra au porteur du billet correspondant à chaque millième numéro. Mais là où la rouerie allemande se mêle à la finesse française et y éclate, non sans un discret sourire, c'est dans la disposition qui porte que l'affaire n'intéressant que des lecteurs au-dessus d'une pensée de lucre, c'est non en *francs* qu'on les soldera, mais en *livres* de la librairie Fauche, à choisir dans son catalogue de quatre mille numéros. Rien ne manque à cette combinaison digne des plus beaux jours de la spéculation *livresque* parisienne, pas même les remises exceptionnelles de 10 pour 100 à qui placera douze exemplaires; 15 pour 100, de treize à vingt-quatre exemplaires; 20 pour 100, de vingt-cinq à cinquante, etc...

Nous avons sous les yeux le traité conclu entre « M. Antoine, comte de Rivarol, de l'Académie royale de Prusse, etc... *d'une part,* et M. Pierre-François Fauche, imprimeur-libraire, domicilié à Hambourg, *d'autre part* ». Il nous montre Rivarol en affaires, les traitant avec une désinvolture de grand seigneur qui n'exclut point les vues fines et les calculs judicieux. Par cette convention du 26 mars 1796, Fauche s'engage à payer à Rivarol — par anticipation sur ses droits d'auteur, fixés à la moitié des bénéfices, après prélèvement fait sur le produit des ventes, de toutes les dépenses spécialement relatives à l'entreprise — une somme de cinquante louis par mois. Ces avances mensuelles de rédaction pour Rivarol et ses collaborateurs, qu'il demeure seul chargé de choisir et de payer, courront pendant un an. L'auteur s'oblige, à peine d'un dédit de douze mille livres tournois, à fournir, dans les six mois de la date du traité, le manuscrit du *Discours préliminaire* et celui des six premières lettres. Fauche demeure aussi tenu de plusieurs

obligations, notamment la fourniture gratuite des livres nécessaires à la rédaction. Enfin, en cas de difficulté entre les parties, elles stipulent que le différend sera réglé à l'amiable par des arbitres.

Comme nous le verrons, le *Dictionnaire* ne fut qu'un de ces magnifiques châteaux en Espagne, sur lesquels la complaisante imagination de Rivarol donnait de très-bonne foi des hypothèques, dont le gage ne consistait guère que dans les portes, réellement existantes, d'un domaine pour tout le reste idéal. Mais le succès du *Discours préliminaire* suffit certainement à indemniser Fauche de ses avances, et il ne paraît pas qu'il y ait eu difficulté entre lui et les héritiers de son pensionnaire, quand une mort prématurée brisa sa plume et qu'il ne fut plus permis d'espérer l'achèvement d'un monument qui avait été sérieusement et consciencieusement fondé, et qui n'était pas de ceux qu'on improvise. En dépit de l'*alea* tenant au caractère et à la paresse de Rivarol, Fauche s'exécuta de bonne grâce, certain de s'y retrouver toujours, et d'ailleurs ensorcelé, comme tant d'autres, par cet homme si séduisant, qu'il était, lorsqu'il le voulait, irrésistible.

Un des premiers soins de Rivarol, assuré du lendemain, fut de contribuer à améliorer la position des siens et de faire venir son fils, ainsi qu'en témoigne une lettre qui fait plus d'honneur encore à son cœur qu'à son esprit, au contraire de la plupart de celles qu'a écrites ce grand railleur qui n'était pas ce qu'il aurait dû être, comme tous les railleurs, égoïste; car la moquerie est un plaisir d'esprit qu'on ne peut se donner qu'aux dépens du plaisir d'autrui, et non sans qu'il en coûte à la charité. Eh bien! si Rivarol aimait à rire et à faire rire aux dépens des autres, il faut reconnaître qu'il avait aussi ses heures de générosité et d'abnégation. Il entretenait, sur la somme à lui allouée par Fauche, plusieurs de ses compagnons d'émigration, déguisant l'aumône sous l'apparence du salaire d'un travail à peu près stérile : « Ils croient m'être fort utiles, disait-il parfois en souriant, et je le leur laisse croire. » D'un autre

côté, la solitude de l'exil et ses inévitables amertumes avaient ravivé en lui le sentiment de la famille, un peu engourdi à Paris. Tout cela résulte agréablement de la lettre inédite suivante de Rivarol à son père :

« Hambourg, le 12 mai.

« Mon frère m'a fait parvenir enfin de votre écriture. Vous auriez eu de mes nouvelles peu de temps après la mort de Robespierre, si je n'avais eu affaire à des agents infidèles qui ont retenu l'argent que j'envoyais à mon fils, et disposé à leur gré du paquet de lettres que j'envoyais à mon frère. Un honnête négociant de Londres me rendit enfin le service de faire compter à Paris l'argent nécessaire au voyage de cet enfant; car vous sentez combien il était *dur pour moi* de voir ce petit malheureux, dans les rues de Paris, manquer à la fois de pain et d'instruction; et mon frère me l'envoya ici l'année dernière. Vous savez qu'il a passé ici six mois, et j'aurais bien voulu qu'il y demeurât plus longtemps, il m'aurait aidé dans mon grand travail sur la langue, et nous serions rentrés ensemble; mais Paris l'attirait, et il n'a pu résister. Me voilà donc avec mon fils à Hambourg; ma sœur qui demeure à la campagne à une demi-lieue de... »

Ici il existe une lacune provenant d'une coupure motivée sans doute par des détails intimes sur cette sœur *prodigue* de Rivarol, la baronne d'Angel (madame de Barruel-Beauvert), et son ménage avec Dumouriez, détails faits pour effaroucher les susceptibilités de la famille, et qu'un scrupule respectable confisque à notre curiosité. Rivarol ne ménageait point sa sœur de propos, et la rabrouait volontiers, surtout quand de Bruxelles ou de Hambourg même, rendant son voisinage importun, elle implorait son intervention en faveur de Dumouriez, que dévorait l'ennui de son oisiveté, et qui passait son temps à offrir aux princes ses services suspects. On jugera de la tension des rapports entre le frère et la sœur par cette rebuffade épistolaire. Elle avait écrit : « Tirez donc Dumouriez de son tombeau : par ce qu'il a fait, on doit juger de ce qu'il fera encore. » L'argument ne paraissait pas concluant à Riva-

rol, qui répondait brusquement : « L'opinion a tué Dumouriez, lorsqu'il a quitté la France. Dites-lui donc en ami de faire le mort; c'est le seul rôle qu'il lui convienne de jouer; plus il écrira qu'il vit, plus on s'obstinera à le croire mort. »

Après avoir raconté son départ de Paris, le 10 juin 1792 (nous avons déjà donné cet extrait), Rivarol continue :

« ...J'ai, depuis, essuyé bien des petits revers, et, entre autres, deux naufrages. A quinze pieds dans l'Océan, ma présence d'esprit ne m'a point abandonné et m'a sauvé. Je vous conterai tout cela, car je n'ai point perdu l'espoir de vous revoir encore.

« J'étais à Bruxelles, en 1792, lorsque j'appris votre fuite de Marseille; je vous fis passer cent francs en assignats dans une lettre à M. Matteras, à Aix, je crois; car c'est là qu'on m'avait écrit que vous étiez réfugié; enfin, il ne faut plus penser aux maux passés; les malheurs ne sont bons qu'à oublier. Il faut, au contraire, bénir le sort qui a voulu que, dans un massacre aussi général, nous ayons tous été épargnés; il n'y avait pourtant pas à parier pour nous.

« Je fais passer ce paquet par Bordeaux, nous verrons ce qu'il en arrivera; j'ai remis en même temps six louis qui doivent vous être comptés par MM. Bascon et Branemann, négociants et banquiers à Montpellier. Bagnols est un trou si reculé qu'on ne peut le trouver sur la carte de commerce. Au reste, le change étant contre la France, vous devriez toucher un peu plus de six louis. Dès que vous aurez reçu ma lettre et cette petite somme, vous m'écrirez directement à cette adresse : *A M. Fauche, imprimeur-libraire à Hambourg*, et sous l'enveloppe : *A l'auteur du Dictionnaire*. Votre lettre m'arrivera plus vite... »

Rivarol, poursuivant sa lettre avec l'abandon familier de la conversation, revient à son fils et se complaît à le peindre :

« Pendant la longue détention de mon frère et de sa femme, ce pauvre enfant errait, morne, nu, dans les rues de Paris, et recevait le pain des sections. On lui avait déjà mis un fusil sur l'épaule, et je ne doute pas qu'il ne fût déjà aux frontières, si j'avais hésité plus longtemps à l'appeler auprès de moi. Je l'ai trouvé extrêmement rouillé, le latin oublié, et tout le reste à proportion; nous travaillons à réparer tant de ruines; ce n'est plus un enfant, il court sur sa dix-septième année, et le voilà haut de cinq pieds

quatre pouces et plus. Il a de la douceur et de la noblesse dans la figure, la taille et la jambe belles, et, ce qui vaut mieux, le cœur sensible et l'esprit juste; il a un furieux désir de vous revoir : la plus belle émulation existe entre lui et son cousin, qui est un très-aimable enfant. Il se prépare à battre mon fils en latin; celui-ci prépare ses batteries en allemand, qu'il parle déjà assez bien. Il monte à cheval et dessine passablement; mais point de musique, quoiqu'il ait la voix belle; je me suis aperçu que le chant ne faisait que des hommes frivoles et des histrions...

« Il me semble que ma tante l'aînée doit être mal à l'aise; ses petites rentes ont dû longtemps être payées en chiffons, et peut-être qu'elle ne touche rien en ce moment. Je connais votre cœur, ainsi je ne doute pas que vous ne veniez à son secours. Il faudra, sauf meilleur avis, lui donner dix écus par mois, mon intention étant de vous faire passer six louis chaque mois, tant que ma position me le permettra. Je voudrais que la route que je me suis ouverte par Bordeaux et Montpellier fût sûre et prompte; nous éviterions par là le 5 pour 100 que la poste exige.

« Si, comme je le présume, vos deux boîtes n'ont pas résisté aux rigueurs de la Révolution, il faut que je vous dise que j'en ai encore deux autres que je vous réserve depuis longtemps, une d'homme et une de femme; je n'attends qu'une occasion sûre, elles sont rares.

« Je finis ma lettre, car je suis accablé d'ouvrage; vous savez ce que c'est qu'une entreprise comme celle du Dictionnaire de la langue; il s'agit de refondre entièrement cette langue française et de la brasser jusque dans ses fondements. On prétend que cette opération me vaudra deux cent mille livres. Dieu le veuille! J'ai, outre cela, sur le chantier, une *Histoire de la Révolution* et un grand *Traité sur la nature du corps politique.*

« Si je n'avais pas craint de vous séparer trop de ma mère, je vous aurais proposé, en 92, de venir à Paris et de me suivre; vous m'auriez été très-utile; mais, réflexion faite, il faut du repos à votre âge, et je me suis privé de cette douceur. Au reste, voilà la paix; j'espère que nous nous rapprocherons...

« ...Je vous embrasse tous de cœur et d'âme. A propos, mille tendres remercîments pour votre quatrain. Vous avez donc dérouillé votre veine pour moi; je suis charmé que vous soyez toujours ami des Muses. Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd.

Quand vous applaudissez à mes faibles écrits,
De votre cœur vous parlez le langage.
Mais vous ne songez pas qu'en louant votre fils,
Vous ne louez que votre ouvrage.

« Dites-moi en peu de mots jusqu'à quel point la Révolution et la guerre ont dégarni votre pays d'ouvriers et de cultivateurs, et si la journée de travail est renchérie. Croyez-vous qu'avec vingt-cinq louis vous puissiez ranimer un peu vos champs?

« Je voudrais savoir aussi ce qu'est devenu votre clergé. Le curé m'écrivit, en 1789 ou 90, en style révolutionnaire. J'espère qu'il aura eu le temps de cuver la Révolution et qu'il doit être bien dégrisé. Je finis tout de bon. Voici un mot du petit et un autre de ma sœur[1]. »

Dans une autre lettre inédite de Rivarol à sa tante, de la même époque, datée seulement du 18 août, nous retrouvons, avec les répétitions naturelles aux lettres adressées à des membres de la même famille, quelques détails nouveaux et intéressants :

« Je voudrais, comme César, dicter à quatre en même temps, pour répondre à la quadruple lettre que je viens de recevoir. Je voudrais surtout que ma mère et vous, ma chère et bonne tante, vous ne fussiez pas occupées de votre âge au point de désespérer de me voir. Il n'y a que les mauvais effets de votre gouvernement boiteux qui puissent mettre obstacle à mon voyage. Quoique nous soyons séparés par onze degrés de latitude, c'est-à-dire par plus de trois cents lieues, rien ne pourra m'arrêter dès que la terre ne tremblera plus sous vos pieds; mais votre gouvernement est un peu trop l'ouvrage des hommes et de leur orgueil pour acquérir quelque fixité; et si j'attendais, je ne dis pas la prospérité, mais le simple repos de ce pauvre royaume, nous risquerions, en effet, de ne plus nous revoir. Je profiterai donc de quelque moment de répit, d'un de ces intervalles qui séparent les tempêtes chez vous. Vous voyez qu'à l'heure où je vous écris, votre horizon se rembrunit beaucoup.

[1] La suscription de la lettre, datée de 1800, par une main étrangère et postérieurement à la réception, date qui nous paraît discutable, est ainsi conçue : *A M. J. Rivarol, à Bagnols, près le Pont-Saint-Esprit.*

« J'attends le retour du correspondant de Montpellier pour vous faire passer quelques fonds; il est à Francfort. On ne saurait prendre trop de précautions dans un pays comme celui-ci, peuplé de tous les banqueroutiers de l'univers. J'ai confié deux fois quinze louis pour mon frère, et deux fois on m'a trompé. Si vous n'étiez pas dans un vilain trou ignoré de tous les commerçants du monde, vous n'auriez qu'à tirer quelques traites sur moi, et vous sentez qu'elles seraient fidèlement acquittées...

« ...Dites à mon beau-frère que je suis très-sensible aux assurances qu'il me donne de son amitié. Il suffit qu'il mérite la vôtre pour être sûr de la mienne. Si on ne m'avait pas pillé ma bibliothèque, je lui aurais adressé une pacotille de livres; il faudra qu'il se contente de mes faibles ouvrages que je lui ferai passer. La politique n'est pas la science de la jeunesse; les conjonctures malheureuses où je me suis trouvé m'ont forcé à tourner mes vues de ce côté. Mais je ne doute pas qu'avec son bon esprit, il ne parvienne à y prendre goût. L'art de gouverner les hommes sera toujours le premier des arts; cette sotte espèce est, en effet, bien difficile à mener. On a toujours affaire ou à leur malice dans les temps calmes, ou à leur barbarie dans les temps de troubles.

« Ma sœur, qui vous embrasse tous bien tendrement, doit écrire à la petite Paule. Raphaël, fier de ses seize ans et de ses cinq pieds cinq pouces, partirait tout à l'heure, si je le laissais faire. Il veut absolument tâter de la bise et des figues du Languedoc, et surtout voir ses grands-parents et en être vu... »

Ce vœu de la double curiosité du cœur et de l'imagination de cet intéressant jeune homme, beau comme son père, dit un contemporain, fut-il jamais exaucé? Connut-il jamais autrement que par quelque portrait et les conversations de son père ces vieux grands parents, qui eurent tous deux la douleur de survivre à leur illustre enfant? Nous l'ignorons; mais ce que nous regrettons de savoir, c'est qu'il mourut lui-même très-jeune, brillant officier au service du Danemark, selon les uns, de la Russie, suivant les autres, et ne tarda pas de dix ans à suivre son père au tombeau de l'exil, celui où l'on descend plus triste de toute la douleur que le regret de la patrie ajoute au regret de la vie.

La société à Hambourg, de 1795 à 1800, offrait aux Français qui avaient gardé le goût de la conversation élégante et polie, et que tourmentait, au milieu de tant d'autres privations, la nostalgie des salons, des ressources aussi nombreuses que variées, presque périodiquement renouvelées par les vicissitudes du temps. C'était en effet, depuis l'occupation des Pays-Bas, un perpétuel va-et-vient, un flux et reflux d'arrivants et de partants. L'émigration à Hambourg n'était pas immobile et stagnante, comme en d'autres lieux d'asile. C'était un flot vif et courant de réfugiés de toutes sortes. On peut voir par la liste qu'a dressée le comte de Neuilly des relations de sa mère dans cette ville, où elle persista à demeurer jusqu'à ce que le retour du roi légitime lui rouvrît dignement les portes de la patrie, — serment tenu par elle avec une constance héroïque, — que Rivarol, qui y figure, dut voir passer devant lui, car sa maison était devenue dès le premier jour un centre de réunion, un rendez-vous où ne manquait aucun émigré de marque, et où il était de bon ton, quand on se piquait d'esprit, d'être admis, presque toutes les figures originales de l'émigration en Allemagne. Les quelques personnages de cette élite qu'il ne voyait pas chez lui, il les rencontrait chez la comtesse de Neuilly, la comtesse d'Asfeld, la marquise de Verthamy, madame Cromot de Fougy, et quelques autres. Passer en revue les plus importantes et les plus caractéristiques des relations de Rivarol, c'est faire à la fois son histoire et celle de l'émigration elle-même à Hambourg, pendant cette période brillante qu'il anima de son esprit et de son influence.

Cette verve ne petilla point, cet empire fut contesté dans un salon où Rivarol était en disgrâce, et qu'il avait contribué par ses impitoyables railleries à mettre en quarantaine : c'était celui de madame de Genlis, qui, réfugiée à Hambourg avec toute sa famille et toute sa coterie, y tenait à part un bureau d'esprit fréquenté seulement par les indigènes, les étrangers et quelques jeunes gens qui n'y venaient pas pour elle. Avec

ce mélange de goûts romanesques et de calculs pratiques qui a semé sa vie de tant de piquants contrastes et d'étonnantes contradictions, madame de Genlis écrivait d'une main, pour les libraires, les *Chevaliers du Cygne*, et de l'autre semait la ville de petits billets du matin dont l'appât éventé lui fit encore quelques profitables recrues. Elle trouva moyen de marier sa nièce, Henriette de Sercey, à un riche bourgeois d'Hambourg, M. Mathiessen, et sa pupille, Paméla, à lord Édouard Fitz-Gérald, le héros malheureux de l'insurrection irlandaise de 1798. Elle étendit ainsi ses moyens d'action que, de son côté, accroissait de son mieux son frère, le chimérique marquis Du Crest, toujours occupé de projets et d'inventions, dont la femme, jadis mademoiselle Pradher, était une personne aimable et une musicienne distinguée. Les deux salons, en se prêtant mutuellement leurs habitués, faisaient encore figure; le frère entretenait le sien avec ses gains du jeu, la sœur avec le produit de sa plume active et mercenaire, et le coup de filet de cette double influence allait encore assez loin, en dépit du passé politique justement suspect de l'ex-chancelier et de l'ex-gouvernante du duc d'Orléans, et de l'ennui de certaines séances littéraires et dramatiques.

Rivarol et la comtesse de Genlis, pour pouvoir s'épargner l'un l'autre, l'un par un reste de galanterie, l'autre par un reste de charité, affectaient d'ignorer mutuellement leur présence et même leur existence. Ils évitaient les occasions de se rencontrer, car toute rencontre eût été un choc entre deux électricités non sympathiques; parfois pourtant leur nature l'emportait et faisait violence à la tacite convention; alors c'était, du côté de Rivarol, un feu roulant de lazzi dont on peut juger par maint passage de ses œuvres où madame de Genlis n'est pas en bonne posture; et, de son côté, le vindicatif *bas bleu* l'a drapé dans ses *Mémoires* avec un art de médisance qui permet de juger de la façon dont elle devait l'accommoder dans ses conversations en petit comité.

Hormis chez *la* Genlis et *les Du Crest,* comme il les appelait,

Rivarol allait un peu partout, quand on parvenait à l'arracher à ce goût de plus en plus envahissant des siestes prolongées qui avaient sur la fin alourdi sa démarche, jadis si ailée, et pâli son visage ; on le voyait trôner et pérorer chez le restaurateur à la mode, Gérard, au milieu d'un essaim de jeunes admirateurs ; mais comme il n'avait de voiture que par intermittences, de même qu'un secrétaire et un cuisinier, réformant son train de maison le 15 du mois et le reprenant le 30, au lendemain de la réception de son subside, et qu'il n'aimait pas à marcher, on ne le rencontrait guère ni parmi les spectateurs au théâtre ni parmi les flâneurs du *Steing-Weg* ou du *Jung fersteig*. Le plus souvent, surtout à la belle saison, il se tenait dans la jolie maison que Fauche lui avait louée au village de Hamm, sorte de faubourg de Hambourg, sur la route de Berlin, et surtout dans le jardin, à l'ombre de ce petit bosquet de pins, de tilleuls et de sycomores panachés où Chênedollé ressentit si vivement son charme, qu'il en demeura deux ans comme ensorcelé, et entendit la fameuse conversation qu'il a reproduite avec la mémoire et l'enthousiasme d'un poëte.

Parmi les étrangers, quand Rivarol consentait à quitter son ermitage l'été ou son cabinet l'hiver, on avait quelque chance de le rencontrer, moins dans le salon des représentants officiels des divers pays de l'Europe que dans quelques cercles plus neutres et où il était plus libre de ses allures. Chez la princesse d'Holstein-Beck, chez la comtesse de Schulembourg, chez le prince Zouboff et son amie madame Duval, émigrée lyonnaise à la mode, on le trouvait plus souvent que chez les ministres de Russie qui se succédèrent, M. d'Alopeus et M. de Mourawieff, chez M. Fraser, le ministre d'Angleterre, ou chez le ministre d'Espagne, le chevalier d'Ocaritz, qui donnait à l'émigration grave et pieuse l'hospitalité de son salon et celle de sa chapelle. Il ne s'était pas fait présenter chez la nièce du poëte Klopstock, madame Schrœder, dans son patriarcal salon du Oude-Gracht. Rivarol ne faisait guère cas

de l'esprit allemand et de la poésie allemande, mousse de bière, fumée de pipe à ses yeux. Il était trop élégant et trop subtil de verbe pour espérer jamais être compris de l'illustre auteur de la *Messiade,* qui ne se comprenait pas lui-même et confessait avec bonhomie qu'il s'égarait lui-même dans ses propres obscurités.

Une maison qu'il ne dédaignait pas, parce qu'on l'y traitait en prince, et que c'était, selon lui, un des derniers endroits où l'on sût encore manger et causer, c'était celle du riche et hospitalier David Cappadoce, banquier juif émigré de Hollande, philosophe épicurien fort éloigné de la sobriété de son compatriote Spinosa, et que Rivarol peignait plaisamment, suivant son habitude, dans une épigramme, en disant : « Son existence se compose des alarmes de sa santé et des témérités de sa gourmandise ; il ne connaît de remords que ceux de son estomac. » Rivarol avait beau se moquer de son hôte, il n'était pas sans partager ses faiblesses et préférait certainement dîner chez lui que chez ses compatriotes, le ci-devant garde du corps ou le ci-devant conseiller au parlement de Bretagne, établis restaurateurs à trente-deux sous le dîner, ou chez les restaurateurs allemands (à cuisiniers français d'ailleurs), où l'on reconnaissait les émigrés à leur appétit et à la quantité de pain qu'ils mangeaient, au grand étonnement de leurs voisins du cru.

En somme, les relations de Rivarol furent surtout littéraires, comme il fallait s'y attendre d'un homme chez qui tout était littéraire, les goûts, les habitudes et jusqu'à la plaisanterie, toujours formulée avec art et taillée à facettes. Il n'avait fait de la politique que par accident, par suite des circonstances, et s'il prisait haut cet art de la politique, qui relève de la littérature et de la philosophie, il n'en était que plus dégoûté en voyant combien de *grimauds* et de *trigauds* (c'étaient ses mots de colère et de mépris) s'en mêlent et y échouent, faute de littérature et de philosophie, ou parfois y réussissent à la grande honte du hasard, au grand ridicule de la fortune. A l'époque où nous sommes,

son *Dictionnaire* l'absorbait; c'était surtout son *Dictionnaire* qu'il faisait en causant, qu'il parlait, excepté lorsque, chez le baron de Breteuil, dans la jolie et hospitalière maison qu'il avait achetée à Hamm, il se trouvait en présence d'interlocuteurs tels que le maître de la maison, M. Chaumont de la Millière, ancien intendant des finances, et son commensal et ami M. de la Porte; ou lorsque, chez madame de Neuilly, il se rencontrait avec le comte d'Angivilliers que sa femme n'avait pas voulu suivre en exil, en dépit des promesses de fidélité d'une union romanesque, et qui vivait seul à Kiel, au milieu des débris d'une grande fortune et de souvenirs sans espérance.

En dehors de ces occasions, c'est surtout de littérature que causait volontiers Rivarol, et parfois les vicissitudes de l'émigration le mettaient sur ce terrain favori en présence d'interlocuteurs dignes de lui renvoyer le volant, à ce jeu des brillants propos où il était passé maître. Il en vint un dans l'été de 1799, et leurs assauts de compliments ironiques et de malices voilées firent les délices de la galerie. C'était en effet, une assez rare bonne fortune que de voir aux prises Rivarol et l'abbé Delille. Tous deux étaient royalistes, tous deux émigrés, et c'eût été là une double raison de s'épargner. Mais commeut oublier le passé? Rivarol s'y était donné plus d'un tort envers l'abbé Delille, dont les succès de littérature et de salon lui portaient ombrage. Il avait, dans sa *Lettre sur le poëme des Jardins*, critiqué avec un goût un peu dédaigneux et une malignité parfois excessive les défauts de cet ouvrage; et dans son *Dialogue du chou et du navet,* reprochant au poëte courtisan de toutes les puissances, même celle de la mode, et parasite de toutes les hospitalités lucratives, d'avoir flatté les fleurs, adulé les fruits, et de n'avoir pas même osé nommer les utiles et modestes légumes, il avait formulé cette prophétie vengeresse du peuple des potagers :

Delille passera : les navets resteront.

Delille ne manquait pas, sous ses apparences d'indolente

bonhomie, de finesse ni de malice. Il ne parlait pas mal, s'il lisait à merveille; et le traducteur des *Géorgiques* avait appris dans le commerce des abeilles l'art de recueillir le poétique miel et de darder le satirique aiguillon. Comme elles, il n'attaquait pas, mais il se défendait, comme elles, à merveille; et son dard suffisait à plus d'une blessure.

Rivarol ne put éviter de se rencontrer avec l'abbé, qui, dans l'été de 1799, arriva de Brunswick à Hambourg, pour se rendre de là en Angleterre [1]. Ils se trouvèrent en effet plusieurs fois ensemble chez la comtesse de Verthamy, aimable Française, qui n'avait pas reculé devant le danger de donner à la fois l'hospitalité à deux hommes dont les querelles étaient connues. Mais ce détail-là n'était pas fait pour décourager une Française, soit que sa malice se promît du duel inévitable un frivole plaisir, soit que sa charité recherchât l'occasion d'un rapprochement heureux entre deux hommes faits pour s'estimer et que leur talent devait réconcilier, si leurs œuvres avaient pu les brouiller.

Les deux héros de cette expérience généreuse ou malicieuse témoignèrent tout de suite de leur supériorité, en ne s'en fâchant pas. Ils se saluèrent courtoisement et se mirent tous deux en frais de congratulation et de coquetteries, d'un manége fort amusant. Rivarol avait bien des épigrammes à faire oublier à celui qu'il avait appelé l'*abbé Virgile;* celui-ci, au contraire, affecta de ne s'en souvenir que pour en louer l'esprit et parfois la justesse. Il répéta plusieurs vers de la fameuse satire et rendit hommage à son reproche le plus mérité, en annonçant qu'il réparerait l'omission par un morceau sur le potager, ajouté en effet dans sa nouvelle édition des *Jardins*. Rivarol,

[1] Il est impossible de ne pas rappeler ici, comme trait de mœurs et de caractère, que si Rivarol voyageait avec Manette, Delille avait aussi pour compagne de route cette madame de Vaudchamp dont il fit sa nièce d'abord, sa femme ensuite, et de qui, durant cette première phase, avant la régularisation, Rivarol, qui avait été mal reçu par elle, disait à Delille lui-même : « Puisque vous avez choisi votre nièce, vous auriez pu la mieux choisir. »

à ce procédé, reconnut un maître, rit et fut désarmé, et non moins habile à donner la louange que le ridicule, il guérit avec le baume de l'esprit les blessures que l'esprit avait faites. Telle fut la première entrevue, celle qui devait être décisive, parce que la surprise pouvait pousser l'un ou l'autre des interlocuteurs à céder à la tentation du premier mouvement, qui, on le sait, n'est pas toujours le meilleur. Depuis, les deux ennemis intimes prirent le parti de vivre ainsi sur ce pied de paix armée, et c'est à peine si de temps en temps le naturel reprenait chez eux son empire, et si l'on sentait l'épine sous la rose, la griffe sous le velours.

Un Français lettré, ami des deux écrivains, et qui a laissé d'intéressants souvenirs sur l'émigration et sur Rivarol, M. Hippolyte de la Porte, nous a montré, dans maint léger croquis, les deux puissances littéraires de l'émigration se prodiguant avec une affectation trop politique pour n'être pas, malgré eux, aussi ironique, la fausse monnaie de l'estime et de la confiance mutuelles. Voici une de ces scènes de *chatterie* rendue au naturel :

« J'arrivai chez madame la comtesse de Verthamy, Française aimable et spirituelle, à la suite d'un dîner où ces deux personnages s'étaient successivement encensés et légèrement piqués. Le chantre des *Jardins,* ayant à cœur de relever une assez vive atteinte qui venait de lui être portée, riposta, en riant, par le vers de la *Rome sauvée* de Voltaire :

Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.

« Pour moi, dit à demi-voix un Hollandais, homme à repartie « prompte (et non un Allemand, comme on l'a souvent répété), je « retournerais volontiers le vers. » On m'a assuré que Rivarol avait entendu l'épigramme, et n'avait fait qu'en sourire. »

Delille, sans doute, souriait aussi. Pourtant son dernier mot sur Rivarol — c'était à Londres, où on lui demandait des nouvelles de leur rencontre — se ressent plus encore de sa rancune contre le railleur que de son admiration pour l'homme d'esprit :

« C'est, dit-il un peu trop sans façon, le plus aimable vaurien que j'aie jamais rencontré. »

Rivarol put aussi rencontrer, s'il ne l'évita pas, à Hambourg, un homme qui ne l'aimait pas, il est vrai, et auquel il le rendait bien, mais qui n'en est pas moins une des figures considérables et originales de l'émigration. C'est Sénac de Meilhan, l'ancien intendant, demeuré populaire à Valenciennes, l'ancien adjoint au ministère de la guerre du comte de Saint-Germain, l'ami de Choiseul et de la marquise de Créqui, l'ennemi de Necker, philosophe politique de la contre-révolution, moraliste élégant de la décadence des mœurs, auteur de ces *Considérations sur l'esprit et les mœurs,* et surtout de cet ouvrage sur le *Gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la Révolution,* qui l'ont placé au premier rang parmi les écrivains de la fin du dix-huitième siècle. Sénac de Meilhan, par ses idées, son talent, ses souvenirs, ses regrets, ses espérances survivant à son scepticisme, la finesse brillante de son esprit et l'agrément de sa conversation, si exaltés par un connaisseur, le prince de Ligne, enfin, s'il faut tout dire, par ses goûts frivoles et son épicurisme transcendant, était de ceux qui devaient apprécier un raffiné d'esprit et de mœurs, un *voluptueux d'idées* (selon le mot de Joubert) comme Rivarol. Il devait aussi en être recherché. Pourtant ils ne se fréquentèrent pas, pendant le séjour que Sénac de Meilhan fit, en quittant Aix-la-Chapelle, à Hambourg, seconde étape de cette vie errante qui devait chercher encore, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, un asile définitif, pour ne le trouver qu'à Vienne, dans la tombe où le chagrin le jeta, fatigué avant l'heure, en avril 1803.

Si Rivarol ne fréquenta point Sénac de Meilhan, sans autre grief contre lui que de ne l'aimer point (entre gens d'esprit les antipathies sont plus irréconciliables que les haines), en revanche, il eut des rapports intermittents, mais assez intimes, jusqu'à l'inévitable brouillerie finale, avec le comte Alexandre de Tilly, celui qu'on appelait à Hambourg, selon le comte de

Neuilly, le *beau Tilly,* comme on avait appelé Lauzun le *beau Lauzun,* et qui justifia ce surnom par des aventures plus romanesques qu'héroïques, qui devaient le conduire au tragique dénoûment du suicide. Triste et juste ressemblance de destinée entre deux hommes du même caractère et du même talent, qui tous deux nous ont laissé, dans les indiscrètes et cyniques révélations de scandaleux *Mémoires,* un tableau trop fidèle, et plus ressemblant que flatté, de la corruption de leur temps, et de cette brillante décadence de la société française dont ils furent les héros. L'un finira par l'échafaud de la Terreur et mourra avec un courage et un repentir qui expieront les fautes de sa vie; l'autre périra de sa main, à Bruxelles, en 1816, au sortir d'un tripot où il avait tout perdu, même l'honneur, auquel il ne voulut pas survivre, par un désespoir qui mêle en sa faveur un peu de pitié au mépris... Mais revenons à Hambourg, où Tilly, qui avait fui, le 25 août 1792, grâce à la connivence de Danton et de Manuel, sinistres protecteurs, la haine de Condorcet et de Fabre d'Églantine , séjourna en 1797 et en 1799, après avoir habité Londres trois ans, et Hambourg à ces deux dates. Comme précédemment en Angleterre, comme plus tard à Berlin, Tilly fut en relation à Hambourg avec Rivarol, qu'il avait connu assez intimement en 1785, et avec lequel il avait collaboré aux *Actes des Apôtres.* Il avait été lié aussi avec Champcenetz, qu'il avait en vain essayé, à son départ, de dissuader de la confiance ou plutôt de l'insouciance qui le fit demeurer à Paris, où la Terreur, comme il s'en flattait, ne l'oublia pas et ne l'épargna pas.

Tilly, très-capable, par son esprit et sa culture littéraire, d'être plus qu'un partenaire alerte à la réplique et un compagnon de table pour Rivarol, dont il éluda les offres de collaboration, dut vivre, à Hambourg, de sa ressource habituelle, le jeu, et y mena, contre le gré de son ami, qui, rangé à une certaine sagesse par l'expérience et la nécessité, lui prodigua en vain les conseils et les reproches, cette existence de roué, perpétuel défi à la gravité des circonstances, dont il avait l'ha-

bitude, et dont ses départs précipités ne lui laissaient pas toujours le temps d'anéantir les compromettants trophées.

Par une mésaventure qu'il partagea avec le marquis de Bonnay, et dont tous deux purent rire ensemble à Hambourg, où tous deux se rencontrèrent certainement dans la société de Rivarol, l'un et l'autre avaient émigré sans avoir le temps de détruire leur cassette aux poulets, et ils eurent à regretter tous deux les suites de cette légèreté odieuse pour Tilly, ridicule pour M. de Bonnay. Tilly s'excuse, dans ses *Mémoires,* en rejetant le tort sur Champcenetz, qu'il avait chargé de l'auto-da-fé préservateur, et qui ne s'acquitta pas de la commission. La municipalité en fit des gorges chaudes aux dépens des correspondantes de Tilly, et il reçut, à Hambourg même, en 1797, de justes et vifs reproches d'une personne compromise par sa faute, et sans doute aussi un peu par la sienne propre.

Pour le marquis de Bonnay, la chose fut encore plus grave, c'est-à-dire plus drôle, et fit beaucoup parler et rire à ses dépens; et la découverte de ses papiers dans ce mobilier, confisqué comme bien d'émigré, et qu'il s'était flatté un peu étourdiment de retrouver intact, eut un tel retentissement, qu'il a trouvé un écho jusque dans les plus austères biographies. Le 1er novembre 1792, le ministre Roland prit la peine d'écrire à la Convention nationale que des commissaires, chargés de se transporter chez Bonnay, ex-constituant émigré, venaient de lui envoyer des paquets sur lesquels étaient écrits ces mots : «*Pour être brûlés après ma mort, sans qu'il en reste de vestiges; je le demande par le respect dû aux morts.*» Le député Merlin, qui flairait un délit pour lequel il était indulgent, se piqua d'honneur et demanda vainement que les intentions du marquis, mises sous la sauvegarde d'un sentiment sacré, fussent respectées. La Convention, qui n'avait pas de ces scrupules, décida que les paquets seraient ouverts par son comité de sûreté générale, et bientôt, comme rapporteur de ce comité, Manuel vint annoncer solennellement, aux rires de l'Assemblée et des tribunes, que les fameux papiers n'étaient qu'un *portefeuille*

de l'amour. Et après avoir ri, on passa à l'ordre du jour.

Il est un autre émigré d'un grand talent et qui a approché, dans les lettres, de la célébrité, qu'il faut s'empresser de présenter au lecteur, qui lui devra les plus sûres et les plus curieuses informations sur le séjour à Hambourg de Rivarol, avec lequel il fut en relations intimes et habituelles : c'est le poëte Lioult de Chênedollé, auquel il témoigna une affection presque paternelle, dont il encouragea les débuts et qu'il associa même, moins qu'il ne l'eût voulu, à ses travaux. Sa conversation éblouissante subjugua entièrement l'enthousiaste disciple, encore novice aux voluptés de l'esprit, et laissa en lui une impression ineffaçable. Il a tracé de sa première entrevue avec le grand fascinateur un récit encore frémissant et qui respire la plus naïve et, par moments, la plus sagace admiration. Il a esquissé aussi, dans les *Souvenirs* dont Sainte-Beuve a tiré un si habile et intéressant parti, les principales figures de ce cénacle d'émigrés épicuriens et beaux esprits qui formaient, pour la plupart, la rédaction du *Spectateur du Nord,* et comme la cour de Rivarol. Il faut citer le passage où Sainte-Beuve, dans sa grande étude sur *Chateaubriand et son groupe*, auquel Chênedollé appartint à tant de titres, a enchâssé, comme dans une sorte de mosaïque, les traits caractéristiques empruntés à Chênedollé :

« La société habituelle de Rivarol à Hambourg, durant ces années, était tout ce qui passait dans cette ville et y séjournait un peu. Je cite au hasard : madame Cromot de Fougy, la princesse de Vaudemont, madame de Verthamy, madame de Flahaut, « qui faisait, quand elle le voulait, des yeux de velours » ; Alexandre de Tilly, « louvoyant entre la bonne et la mauvaise compagnie, « agréable dans la bonne, exquis dans la mauvaise » ; Armand Dulau, « l'homme qui avait porté le plus de grâce dans l'ignorance » ; Baudus, directeur du *Spectateur du Nord,* « qui avait le style « grisâtre » ; l'abbé Louis et l'abbé de Pradt, tous deux rédacteurs ; le duc de Fleury, le duc de la Force, le comte d'Esternod, de beaux débris de l'ancien monde ; l'abbé Delille, l'aimable philosophe Jacobi, l'abbé Giraud, qui disait à tout propos : *C'est stu-*

pide! tellement que Rivarol prétendait qu'il « laissait tomber partout « sa signature » ; et bien d'autres. »

A ces noms, en effet, il convient d'ajouter le marquis de la Tresne, homme d'esprit et de talent, traducteur habile de Virgile et de Klopstock; le marquis de Romance de Mesmont, « homme du monde, qu'une aventure malheureuse avait obligé de se retirer de la société, et qui était devenu sauvage et mélancolique, mais d'une mélancolie de bon goût » ; et enfin l'ancien évêque d'Autun, l'ami de Mirabeau, le prélat officiant de la Fédération, qui attendait, en pelotant sourdement partie, cette heure propice des grandes chutes et des grands événements, où on le vit, chaque fois avec le même zèle, « venir au secours du plus fort ».

Celui-ci, qui vivait surtout chez la princesse de Vaudemont, était d'un groupe moins intime et familier, composé des émigrés hétérodoxes ou *suspects,* à l'égard desquels on se tenait sur un certain pied de réserve ironique. C'étaient, pour la plupart, d'anciens constituants, que les orthodoxes du parti punissaient de leurs illusions, comme s'ils n'en avaient pas eu eux-mêmes, et de pires, et auxquels on reprochait le mal qu'ils n'avaient pu empêcher, comme s'ils l'eussent fait. Rivarol ne perdait guère l'occasion de passer ces gangrenés au fil de l'épigramme, moins par rancune que par malice, car il n'avait rien d'implacable, comme les gens qui sentent qu'ils ont eux-mêmes besoin de quelque indulgence. Rivarol ne fut jamais implacable que pour les sots; la bêtise était, à ses yeux, innocente; mais la sottise était coupable. C'est lui qui a dit « qu'elle méritait toujours ses malheurs ». Ce n'est pas à ce titre qu'il raillait des gens auxquels on ne pouvait refuser de l'esprit et qui en faisaient encore preuve en riant, quand Rivarol disait d'eux, en faisant allusion à leurs conseils inutiles et à leurs regrets tardifs : « Les bonnes gens! après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir pour être pompiers! » Le chef de ces repentants, qui n'eurent jamais qu'une contrition très-imparfaite, était M. de Talleyrand, qui laissait s'émousser sur

son élégante imperturbabilité les épigrammes dont le fusillait Rivarol.

Un soir qu'il entrait malencontreusement dans la réunion quotidienne, au moment même où l'on était en train de juger plus que sévèrement son rôle dans les derniers événements, il demanda de quoi il était question. « Nous parlions, dit Rivarol, importuné par cette curiosité, de quelqu'un que l'on pourrait prendre pour la justice d'Horace, si ce n'était elle qui, depuis longtemps, court après lui. » On sait que le futur diplomate était boiteux, ce qui ne l'a pas empêché depuis de faire son chemin. Il fit, dans cette occasion, honneur à cette réputation de sang-froid qu'il s'exerçait à mériter ; car il ne répondit que par le plus indifférent des sourires à cette impertinente algarade de Rivarol, se réservant seulement *in petto* de ne pas s'exposer souvent à l'épreuve. Il trouvait d'ailleurs facilement à se dédommager de ces petits déboires dans quelques salons choisis où il était le favori, et n'avait ni à disputer ni à partager l'empire. Outre celui de la princesse de Vaudemont, il put passer quelques bonnes heures à savourer cette domination souriante et discrète qu'il y exerçait par le privilége d'une ancienne et intime liaison, chez la comtesse de Flahaut, déjà connue littérairement par le succès de son joli roman d'*Adèle de Sénanges*.

Madame de Flahaut avait épousé, au sortir du couvent, pour aller habiter le Louvre avec lui, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, puisqu'il avait déjà cinquante-sept ans. Il était intendant du jardin et des cabinets du Roi; et son frère, le comte d'Angivilliers, était surintendant des bâtiments du Roi. La hache révolutionnaire trancha les nœuds d'une union mal assortie, dont les incompatibilités n'avaient pas éclaté publiquement, grâce au tact des deux époux. Les circonstances qui rendirent à madame de Flahaut la liberté du veuvage sont même assez curieuses pour être rapportées ici. Il existe une double version, dont les auteurs invoquent chacun le témoignage même de madame de Flahaut. Sainte-Beuve raconte en

ces termes la mort de M. de Flahaut, qui n'aurait pas été seulement courageuse, mais héroïque :

« Madame de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fut bientôt victime. A force d'or et de diamants prodigués par la famille et les amis du dehors à l'un des geôliers, il était parvenu à s'évader et vivait dans une cachette sûre. Mais quelqu'un raconta devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile; M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite dès six heures du matin, et se rendit à la Commune, où il se dénonça lui-même; il fut peu de jours après guillotiné [1]. »

Nous avons eu sous les yeux une note manuscrite de M. de Mommerqué, qui raconte les faits autrement :

« Madame la marquise de Souza me racontait que M. le comte de Flahaut, son premier mari, s'était gravement compromis vis-à-vis des révolutionnaires par sa belle conduite au 10 août. Le marquis de Viomesnil y avait été blessé, et M. de Flahaut lui donna le bras à travers le jardin des Tuileries pour le conduire chez l'ambassadeur de Venise, rue Saint-Florentin (aujourd'hui l'hôtel de Talleyrand); il n'eut plus qu'à se cacher, et il écrivit à sa femme d'aller de très-bonne heure chez Méhée de la Touche, secrétaire adjoint de la Commune du 10 août, et de tâcher de lui obtenir un passe-port. Quand madame de Flahaut se présenta, Méhée était en peignoir entre les mains de son coiffeur. Cet homme se retire, et madame de F... annonce l'objet de sa visite. Méhée dit qu'il n'a pas envie d'être guillotiné, qu'aucune considération ne pourrait le déterminer à délivrer un passe-port à M. de Flahaut : « Voilà bien « des passe-ports, dit-il en mettant la main sur un paquet de papiers; « mais vous n'en aurez pas, ma vie serait compromise. » Peu d'instants après, il demande la permission de passer dans une autre pièce pour ôter son peignoir, et madame de F... se voyant seule, porte rapidement la main sur les passe-ports, dont elle prend une poignée. « J'espère que vous m'en laisserez », s'écrie Méhée, qui avait tout vu à travers une porte vitrée. « Mais, ajouta-t-il, cela « ne peut pas vous servir, il n'y a pas de signature; en voilà un qui « la porte, je vous le confie, à la condition que vous me le rappor-

[1] SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, p. 41-42.

« terez demain. » Les passe-ports furent pendant la nuit revêtus de fausses signatures, et M. de Flahaut se rendit à Boulogne.

« Ce fut un de ces passe-ports que madame de F... donna à M. Bertrand de Molleville, qui s'embarqua à Boulogne, comme il le raconte; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que, par ses imprudences, il causa la perte de M. de Flahaut. Un jour que ce dernier était avec le perruquier, on apporte une caisse venant d'Angleterre, et envoyée par M. Bertrand. Ignorant ce qu'elle pouvait contenir, M. de Flahaut l'ouvre devant le coiffeur; elle était remplie de faux assignats de la fabrique des princes. M. de Flahaut fut aussitôt dénoncé, arrêté, et périt révolutionnairement. »

Madame de Flahaut, qui avait d'abord émigré en Angleterre, et de là s'était fixée en Suisse, à Bremgarten, vint à Hambourg, en mars 1795, avec le duc d'Orléans (plus tard Louis-Philippe), qu'elle avait rencontré à Bremgarten, grâce aux subsides que leur avait généreusement avancés Gouverneur Morris, le diplomate américain, leur ami commun. C'est par le *Mémorial* de Gouverneur Morris que nous apprenons ce fait; c'est lui aussi qui nous a fait connaître la tendre amitié qui unissait, en 1789, M. de Talleyrand et madame de Flahaut. Ils purent en renouveler les témoignages durant le séjour que fit à Hambourg M. de Talleyrand, avant de partir pour l'Amérique; et les *Mémoires* de madame de Genlis nous apprennent aussi que cette intimité avec une personne qui la haïssait n'empêcha point le futur diplomate, déjà passé maître dans l'art de louvoyer entre les écueils des rivalités politiques, littéraires et féminines, de la visiter et de lui témoigner son intérêt par des offres généreuses. C'est à Hambourg que madame de Flahaut connut le diplomate portugais qu'elle devait épouser en 1802.

Nous n'avons trouvé aucune trace des relations de Rivarol avec le comte d'Angivilliers, que sa femme, en dépit des apparences d'une affection passionnée, n'avait pas voulu suivre en exil, et qu'elle tenta vainement plus tard de rappeler auprès d'elle. M. d'Angivilliers, qui s'était établi à Kiel, avait retrouvé à Hambourg une famille, dans ses nièces et petites-nièces,

mesdames de Capellis, de Nadaillac et de Cintré; dans son amie madame de Tessé, et dans sa pupille, la comtesse de Neuilly, qui tint jusqu'en 1814 le serment qu'ils avaient fait ensemble et que celui qu'elle appelle *son tuteur* tint jusqu'à sa mort (1810), de ne rentrer en France qu'avec le Roi. Nous n'avons pas non plus trouvé de traces écrites des relations de madame de Flahaut avec Rivarol, qu'elle connut et apprécia certainement, suivant le témoignage de Chênedollé. Mais Rivarol n'écrivait guère, et il n'avait pas besoin d'écrire à madame de Flahaut, puisqu'elle habitait la même ville que lui, et qu'il pouvait la rencontrer à son gré. Peut-être aussi ces relations ne furent-elles jamais très-intimes, Rivarol aimant à dépenser son esprit et son cœur en menue monnaie, et variant et multipliant volontiers ces liaisons de salon, où la galanterie n'est que l'ornement et la parure de la sympathie, et où l'infidélité, si elle est quelquefois une faute, n'est jamais un crime. Madame de Saint-Chamond, madame Cromot de Fougy et d'autres avaient aussi leurs droits et leur lot dans ces partages sans jalousie.

Parmi les très-rares (pas vingt en tout) lettres d'un homme qui n'aimait pas la plume, « cette triste accoucheuse de l'esprit, avec son long bec affilé et criard », et qui préférait parler, essayer ses idées sur un auditoire choisi et s'exciter à l'inspiration par le succès, il nous en est demeuré une adressée à madame Cromot de Fougy. C'était une de ces jolies et aimables, sinon spirituelles Françaises, avec lesquelles Rivarol se plaisait à coqueter pour amuser son cœur blasé par l'expérience de plus d'un succès, de plus d'une déception, incapable peut-être d'un effort plus généreux que celui qu'exige la simple galanterie, et pour aiguiser son esprit.

Talleyrand, qui aimait beaucoup aussi la société des femmes, les appréciait surtout en raison de leur faculté divinatoire, de leur fécondité en expédients, de leur talent instinctif à jouer du cœur humain, de leur aptitude naturelle à la diplomatie. C'était pour lui une volupté de dilettante raffiné en matière de

finesse, de ruse et d'habileté, que de les entendre causer et développer sans y songer toutes les ressources de cet art dans lequel il devint un maître, de parler pour dissimuler ou pour aiguiser sa pensée. Rivarol se plaçait à un point de vue à la fois plus égoïste et plus élevé. Il aimait à causer avec ou plutôt à parler devant les femmes, parce qu'il préférait, comme qualité et comme charme, leurs applaudissements à ceux des hommes, parce que nulles louanges ne lui semblaient plus délicates que les leurs, qu'accompagnent des sourires et des regards dont manque l'éloge viril, enfin et surtout parce qu'il les considérait, non sans raison, comme plus expertes que les hommes dans les finesses et des délicatesses du langage. Il y a dans les *Mémoires* de Marmontel un passage qui exprime spirituellement le parti que, comme lui, à l'heure calmée de la maturité, à cet automne de la vie qui est la saison des déclins du cœur et des fruits de l'esprit, Rivarol tirait du commerce des femmes, les limites auxquelles il réduisait ses conquêtes, et les succès qui suffisaient à son ambition :

« Je vivais au milieu des femmes les plus séduisantes, sans tenir à aucune par les liens de l'esclavage... Aucune de celles avec qui je me plaisais le plus ne troublait mon repos. Comme je savais bien qu'elles ne pensaient pas à moi, je n'avais ni la simplicité ni la fatuité de penser à elles; j'aurais pu dire comme Atys, et avec plus de sincérité :

J'aime les roses nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir;
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerais à les cueillir.

« Ce qui me ravissait en elles, c'étaient les grâces de leur esprit, la mobilité de leur imagination, le tour facile et naturel de leurs idées et de leur langage, et une certaine délicatesse de pensée et de sentiment qui, comme celle de leur physionomie, semble réservée à leur sexe. Leurs entretiens étaient une école pour moi, non moins utile qu'agréable : et autant qu'il m'était possible, je profitais de leurs leçons. Celui qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur, peut ne vivre qu'avec des hommes; mais celui

qui veut dans son style avoir de la souplesse, de l'aménité, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très-bien, je crois, de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifiait tous les matins aux Grâces, ce que j'entends par là, c'est que tous les jours Périclès déjeunait avec Aspasie[1]. »

Madame Cromot de Fougy, à laquelle Rivarol adressait cette lettre moitié vers, moitié prose, qui donne l'idée de ses procédés de galanterie et de cette innocente *flirtation* qui empruntait, en la rajeunissant par une vivacité inaccoutumée, la langue de Dorat, était, pensons-nous, la femme ou la bru du surintendant de la maison de Monsieur, comte de Provence. Ses démêlés avec M. Geoffroy de Limon, intendant des finances du même prince, avaient occupé la ville et la cour en 1777, et leur rivalité avait abouti à la disgrâce de M. de Limon, congédié l'année suivante avec une pension de six mille livres. Pendant l'émigration, ces deux remuants et un peu intrigants personnages avaient fait bande et camp à part; et Rivarol, qu'offusquaient la suffisance et l'insuffisance de M. de Limon, avait pris parti pour le groupe Cromot de Fougy, avait drapé et raillé de main de maître les plans aventureux de l'auteur du manifeste de Brunswick, et avait été récompensé de ce service par les bonnes grâces du régent et, après la mort de Louis XVII, du roi de France de l'exil. Louis XVIII, on le sait, était un homme d'esprit et aimait les gens d'esprit. A ce compte, il devait préférer la politique diplomatique de Rivarol, où il entrait beaucoup de philosophie et de littérature, à la politique chevaleresque et chimérique de l'émigration militante, qui s'agitait stérilement autour de son frère le comte d'Artois, et

[1] Sur les agréments et les profits moraux et intellectuels de ce commerce d'entretien avec les femmes, Marmontel, Talleyrand, Rivarol, se rencontraient avec La Rochefoucauld, qui a écrit : « J'ay une civilité fort exacte parmy les femmes, et je ne croy pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. »

dont le funeste chef-d'œuvre avait été Quiberon. L'influence de madame Cromot de Fougy et de son groupe ne dut pas nuire à cette faveur de l'auguste émigré de Blankenbourg et de Mittau, dont Rivarol allait recueillir de précieux et flatteurs témoignages.

Nous ne voulons retenir de la lettre à madame Cromot de Fougy, qui n'a, pour une étude du genre de celle que nous poursuivons, qu'un intérêt psychologique, symptomatique en quelque sorte, que la note mélancolique qui y perce, jusqu'au milieu de ces fusées d'esprit et de jovialité qu'y tire son auteur. Nous n'en sommes encore qu'au sourire de cet ennui qui envahit peu à peu Rivarol; bientôt son enjouement vivace se voilera de plus en plus sous l'influence d'un climat brumeux et d'un travail énervant, et nous devinerons, sans jamais les voir, les larmes secrètes que le regret de la famille et de la patrie lui arrachèrent sans doute plus d'une fois dans la solitude, au milieu des fatigues de cet art de penser et d'écrire dont le but, c'est lui qui l'a dit, recule sans cesse. Mais avant d'insister sur les causes de ces chagrins et de ces dégoûts qui lui firent quitter Hambourg, nous voulons, avec Chênedollé, fixer en quelques traits l'image de Rivarol improvisateur et causeur, tel qu'il apparut en un jour d'inspiration et de verve, sous les ombrages de Hamm, à un auditeur qu'il voulait conquérir, et qui en demeura fasciné, ensorcelé, lui laissant l'éblouissement de cet éclat suprême de son éloquence, pareil à celui que jette un flambeau épuisé avant de s'éteindre.

Chênedollé raconte qu'il avait tant entendu vanter l'esprit de Rivarol et le charme irrésistible de sa conversation par quelques personnes avec lesquelles il vivait, qu'il brûlait du désir de faire sa connaissance. Il l'avait aperçu deux ou trois fois dans les salons d'un restaurateur français, nommé Gérard, alors fort en vogue à Hambourg. Il s'était trouvé à table assez près de lui, et ce qu'il avait pu saisir au vol de cette conversation prestigieuse, de cet esprit rapide et brillant, qui rayonnait en tout sens et s'échappait en continuels éclairs, l'avait

jeté dans une sorte d'enivrement fiévreux dont il ne pouvait revenir. « Je ne voyais, dit-il, que Rivarol, je ne pensais, je ne rêvais qu'à Rivarol : c'était une vraie frénésie, qui m'ôtait jusqu'au sommeil. »

Enfin, « après bien des tentatives inutiles pour pénétrer jusqu'à son idole », le jeune poëte obtint du marquis de la Tresne la faveur d'être présenté par lui à Rivarol. On prit rendez-vous, et le 5 septembre 1795, « jour que je n'oublierai jamais », remarque Chênedollé, eut lieu cette audience familière et solennelle à la fois du roi de la conversation.

« Il faisait un temps superbe, calme et chaud, et tout disposait l'âme aux idées les plus exaltées, aux émotions les plus vives et les plus passionnées. Je ne puis dire quelles sensations j'éprouvai quand je me trouvai à la porte de la maison; j'étais ému, tremblant, palpitant... Mille sentiments confus m'oppressaient à la fois: le désir violent d'entendre Rivarol, de m'enivrer de sa parole, la crainte de me trouver en butte à quelques-unes de ces épigrammes qu'il lançait si bien et si volontiers, la peur de ne pas répondre à la bonne opinion que quelques personnes avaient cherché à lui donner de moi; tout m'agitait, me bouleversait, me jetait dans un trouble inexprimable. J'éprouvais au plus haut degré cette fascination de la crainte, quand enfin la porte s'ouvrit. On nous introduisit auprès de Rivarol, qui, en ce moment, était à table avec quelques amis. Il nous reçut avec une affabilité caressante, mêlée toutefois d'une assez forte teinte de cette fatuité de bon ton qui distinguait alors les hommes du grand monde (Rivarol, comme on sait, avait la prétention d'être un homme de qualité). Toutefois, il me mit bientôt à mon aise, en me disant un mot aimable sur mon ode à Klopstock, que j'avais fait paraître depuis peu. « J'ai lu « votre ode, me dit-il, elle est bien; il y a de la verve, du mouve- « ment, de l'élan. Il y a bien encore quelques *juvenilia,* quelques « images vagues, quelques expressions ternes, communes ou peu « poétiques; mais d'un trait de plume, il est aisé de faire dispa- « raître ces taches-là. J'espère que nous ferons quelque chose de « vous; venez me voir, nous mettrons votre esprit en *serre chaude,* « et tout ira bien. Pour commencer, nous allons faire aujourd'hui « une débauche de poésie. »

« Il commença, en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était vraiment prodigieux. Le fond de son thème était celui-ci : le poëte n'est qu'un sauvage très-ingénieux et très-animé, chez lequel toutes les idées se présentent en images. Le sauvage et le poëte font le cercle ; l'un et l'autre ne parlent que par hiéroglyphes, avec cette différence que le poëte tourne dans une orbite d'idées beaucoup plus étendues. Et le voilà qui se met à développer ce texte avec une abondance d'idées, une richesse de vues si fines et si profondes, un luxe de métaphores si brillantes et si pittoresques, que c'était merveille de l'entendre.

« Il passa ensuite à une autre thèse, qu'il posa ainsi : « L'art doit « se donner un but qui recule sans cesse, et mettre l'infini entre lui « et son modèle. » Cette nouvelle idée fut développée avec des prestiges d'élocution encore plus étonnants : c'étaient vraiment des paroles de féerie. Nous hasardâmes timidement, M. de la Tresne et moi, quelques objections qui furent réfutées avec le rapide dédain de la supériorité (Rivarol, dans la discussion, était cassant, emporté, un peu dur même). « Point d'objections d'enfant », nous répétait-il : et il continuait à développer son thème avec une profusion d'images toujours plus éblouissantes.

« Il passait tour à tour de l'abstraction à la métaphore, et revenait de la métaphore à l'abstraction avec une aisance et une dextérité inouïes. Je n'avais pas l'idée d'une improvisation aussi agile, aussi svelte, aussi entraînante. J'étais tout oreilles pour écouter ces paroles magiques qui tombaient en reflets petillants, comme des pierreries, et qui d'ailleurs étaient prononcées avec le son de voix le plus mélodieux et le plus pénétrant, l'organe le plus varié, le plus souple et le plus enchanteur. J'étais vraiment *sous le charme,* comme disait Diderot. »

Nous ne pouvons suivre ni Rivarol ni Chênedollé, qui l'a si bien peint d'après nature et avec une fidélité qui va jusqu'à nous rendre l'impression de sa parole, dans les méandres savamment capricieux de cette conversation merveilleuse, où le naturel était le comble de l'art et où l'improvisation s'aidait si habilement de la mémoire. Rivarol passa successivement en revue tous les personnages littéraires du dix-huitième siècle ; il développa, à propos des principaux, Voltaire, à qui il en voulait d'avoir su s'attribuer le monopole universel de l'esprit,

à qui il ne pardonnait pas d'être venu le premier et d'avoir pris sa place; Buffon, Rousseau, Montesquieu, son opinion en forme, *in fiocchi,* avec un appareil de couleurs et un éclat d'antithèses vraiment prestigieux; n'accordant aux auteurs de second ordre, de Thomas à Delille, de Chamfort à Le Brun, de Mercier à Palissot, qu'une de ces épigrammes brillantes et rapides, qui frappaient dans un éclair, comme l'épée dans la main de ce saint Georges auquel on le comparait pour l'escrime de la parole.

On comprend, en lisant le récit de Chênedollé (que serait-ce si l'on avait entendu, comme lui, Rivarol lui-même!), son émotion de dilettante devant ces tours de force de virtuosité d'un causeur unique, et qu'il serait curieux de comparer, sous ce dernier rapport, avec Voltaire qu'il jalousait, dans une de ces scènes de conversation où tous deux excellaient, mais à des titres différents. A en juger, en effet, par les entretiens avec Voltaire, que Marmontel et le prince de Ligne ont, ce dernier surtout, si curieusement reproduits, Voltaire, d'un caractère trop ardent et d'un esprit trop clair et trop vif pour attendre longtemps la réplique ou pour se perdre dans les considérations oiseuses, pour faire, enfin, parade d'imagination et de style, l'emportait sur Rivarol dans le dialogue, où il était tour à tour, selon les passions qui l'agitaient, d'un tragique ou d'un comique inimitables et d'un irrésistible effet. Rivarol était de l'école de Diderot, sauf qu'il était gai, là où l'autre était tendre, et cherchait à provoquer le rire, là où l'autre eût vu son triomphe à faire pleurer. Mais tous deux affectionnaient le monologue (forme égoïste et voluptueuse de la conversation), qui permet de se développer dans toute son envergure, de faire faire la roue à son esprit et de ne frapper le coup décisif sur l'auditeur ébloui qu'après l'avoir longuement préparé et balancé, comme un coup de foudre subit, dans la pourpre et l'azur du ciel de l'imagination. Chênedollé, qui devait avoir la bonne fortune de connaître et d'entendre tour à tour Rivarol et madame de Staël, et qui les distingue et les juge, comme

causeur, en amateur raffiné de cet art sans règles et sans limites, où tout est abandonné au hasard, c'est-à-dire au génie, clôt son récit en ces termes :

« Trois heures s'écoulèrent dans ces curieux et piquants entretiens, et me parurent à peine quelques instants. Le soleil, cependant, avait disparu de l'horizon, et la nuit qui tombait nous avertit qu'il était temps de nous retirer.

« Nous prîmes donc congé de Rivarol, qui, en nous quittant, nous dit quelques-uns de ces mots aimables qu'il savait si bien trouver, et nous fit promettre de revenir. Puis il me remit sa traduction de Dante, en me disant : « Lisez cela! il y a là des études de style qui « formeront le vôtre, et qui vous mettront des formes poétiques dans « la tête. C'est une mine d'expressions où les jeunes poëtes peuvent « puiser avec avantage. »

« Nous reprîmes la route de Hambourg. M. de la Tresne et moi, confondus, terrassés, éblouis par les miracles de cette parole presque fabuleuse... L'oreille et la tête encore pleines de la conversation de Rivarol, nous marchions silencieusement sous cette magique clarté d'une lune d'automne, et le profond silence n'était interrompu que par les exclamations répétées vingt fois : « Il faut con- « venir que Rivarol est un causeur bien extraordinaire! » De tout ce soir-là, il nous fut impossible de trouver d'autres paroles. »

Chênedollé était un enthousiaste, c'était aussi un clairvoyant; le poëte en lui était doublé d'un critique, et c'est peut-être pour cela qu'il n'a pas été un grand poëte, sa raison retenant sans cesse son imagination, et la crainte de la chute l'écartant des vertigineuses hauteurs pour le confiner aux « coteaux modérés ». Chênedollé, qui nous a rendu dans tout son frémissement d'initié l'impression de sa première visite au dieu de la conversation, n'en a pas moins noté avec soin, sa ferveur une fois refroidie, les traits qui permettent, sans cesser d'admirer Rivarol, d'apprécier ses procédés, le factice de son inspiration, le prémédité de son improvisation, le sang-froid de son apparent abandon, le côté théâtral de cette conversation d'un grand causeur, qui eût été un grand orateur, qui eût eté aussi un grand acteur. Madame de Staël mettait plus d'âme à ses discours et

parfois s'y livrait tout entière, ainsi qu'en témoignait la flamme de ces yeux passionnés qui étincelaient d'un enivrement sincère. « Rivarol, dit encore Chênedollé, redevenu l'observateur perspicace et incorruptible que nous avons signalé, était trop l'homme du salon pour atteindre à la perfection (autre que celle du moment, du soir) ; le lendemain, on s'apercevait que cette conversation si spontanée en apparence, si laborieuse et industrieuse en réalité, sentait la lampe, l'effort et le travail du cabinet ; que « c'était un feu d'artifice sur l'eau », brillant et froid ; que « son talent manquait de probité ». C'est ainsi qu'il ne donnait pas toute la réalité, mais seulement une admirable image de l'éloquence, lorsque sur ce fauteuil dont il avait fait son trône ou adossé à la cheminée qui formait sa tribune habituelle, pâle de cette pâleur du lit et de la chambre qu'il ne quittait guère que pour la table, pâle de cette atmosphère de la serre chaude où il mûrissait trop hâtivement, il débitait ses phrases magiques, sans que son regard, demeuré terne, participât à l'animation du reste de son visage. C'est Chênedollé qui a formulé cette dernière observation, si décisive.

« Tout l'esprit de madame de Staël était dans ses yeux, qui étaient superbes. Au contraire, le regard de Rivarol était terne, mais tout son esprit se retrouvait dans le sourire le plus fin et le plus spirituel que j'aie vu, et dans les deux coins de sa bouche, qui avait une expression unique de malice et de grâce. »

Chênedollé, qui fréquenta intimement Rivarol pendant deux ans, a pu le voir et le peindre sous tous ses aspects. Chaque fois qu'il en parle, il nous découvre un trait nouveau de cette physionomie complexe. C'est ainsi que, pour connaître et posséder, comme lui, Rivarol tout entier, il faut tenir compte d'une dernière et merveilleuse faculté de ce brillant esprit, une de celles qui expliquent le mieux la fascination universelle qu'il exerçait. Ceux qui avaient résisté à son éloquence étaient désarmés par les saillies mordantes qui lui échappaient à tout moment et toujours à propos, et par l'art prodigieux d'évoca-

tion et de mimique avec lequel, rompant le monologue, il introduisait dans la conversation, comme sur une scène, en leur faisant parler leur langage, les personnages mêmes dont il voulait se moquer. Parmi les séductions dont se composait son prestige, il faut noter ce don de peindre un homme en un mot, celui de l'évoquer en un dialogue dont la verve comique était souvent irrésistible et eût provoqué le rire même de la victime qu'il contrefaisait si gaiement. Son discours était parfois ainsi toute une comédie. Il ne se bornait pas à parler sa conversation, il la jouait. Il s'amusait notamment, quand il était en belle humeur, à conter de ces bonnes histoires dialoguées, où l'émigration était bernée de main de maître dans ses types caractéristiques. Rien ne peut donner une idée de son art de saisir les travers et les ridicules, de faire causer et agir devant ses interlocuteurs, comme des marionnettes, les rétrogrades, les *perruques* du parti que chacun reconnaissait aussitôt et dont on murmurait le nom avec des rires étouffés.

C'est de Rivarol qu'est ce dialogue, si simple, mais si saisissant de ressemblance, où il représentait, non pour en rire et en faire rire, mais tout au plus avec un sourire de respectueuse pitié, le doux entêtement à l'espérance, la naïve confiance dans leur cause et la résignation à la volonté du ciel, de certains de ces prélats de l'émigration, qui laissaient faire les fortes têtes, et attendaient de Dieu seul le salut en réchauffant leurs rhumatismes au pâle soleil de l'exil, et en cherchant et trouvant encore le moyen de se consoler de l'attente par une bonne action et de prélever la dîme de l'aumône sur la charité même dont ils vivaient. Rivarol montrait les deux bons et vieux évêques se promenant ensemble au parc de Bruxelles, en avril 1792, tous deux appuyés sur leur canne à bec de corbin et grelottant sous leur douillette de feuille morte. L'un des deux respectables personnages, après un long silence, disait à l'autre : « Monseigneur, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin? — Mais, monseigneur, répondait l'autre, non sans y avoir mûrement réfléchi, je n'y vois point

d'inconvénient. » Et ils continuaient à lire leur bréviaire, un moment interrompu. On retrouve cette scène, dont Rivarol était l'auteur, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* dans les papiers de Montlosier, partout où a écrit un des contemporains qui l'a entendu dire par Rivarol, et n'a pu l'oublier.

C'est de Rivarol encore qu'est cette pochade, souvent répétée et reproduite par Chênedollé, où il mettait en scène l'égoïste Lally, qu'il appelait « le plus gras des hommes sensibles », et où il raillait le contraste de sa sensiblerie et de sa gourmandise, de façon à désopiler la rate d'un splénétique. Il représentait Lally à souper, racontant les horreurs de la révolution. « Oui, messieurs, j'ai vu couler ce sang ! — Voulez-vous me verser un verre de vin de Bourgogne? — Oui, messieurs, j'ai vu tomber cette tête ! — Voulez-vous me faire passer une aile de poulet? » Rien n'était plus amusant que ce jeu de scène, forcé chaque fois et toujours suivant la double loi de contraste et de progression qui rend d'un comique irrésistible un procédé qui n'est d'ailleurs pas nouveau. On pourrait trouver le germe de la scène de Lally dans plus d'une scène semblable, plus authentique, celle, par exemple, où Marmontel nous raconte la façon dont Panard exprimait ses regrets de la mort de son ami Gallet[1] :

« Après la mort de son ami Gallet, l'ayant trouvé sur mon chemin, je voulus lui marquer la part que je prenais à son affliction : « Ah ! monsieur, me dit-il, elle est bien vive et bien pro« fonde ! Un ami de trente ans, avec qui je passais ma vie ! A la « promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble ! Je l'ai « perdu, je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui; il est « mort, je suis seul au monde, je ne sais plus que devenir. » En se plaignant ainsi, le bonhomme fondait en larmes, et jusque-là rien de plus naturel; mais voici ce qu'il ajouta : « Vous savez qu'il est

[1] C'est le même jeu de scène, le même procédé de contraste qui a inspiré la jolie page où Colnet nous représente La Harpe à dîner et après dîner, partagé entre les tentations de sa gourmandise et les scrupules de sa conscience. Sainte-Beuve l'a citée tout au long. (*Causeries,* t. V, p. 107.)

« mort au Temple? Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle « tombe! Ah! monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, « depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau! »

Nous n'avons pu qu'effleurer ici — mais il était nécessaire de le noter — ce côté de la physionomie de Rivarol, le côté plaisant, mystificateur et, s'il est permis de le dire, farceur. Cette jovialité sans doute avait besoin du soleil français; car peu à peu elle se voila et s'éteignit presque sous les brumes du Nord. Nous arrivons à la période de transformation suprême que subirent vers 1799 l'esprit, le caractère, les habitudes de Rivarol; à cette époque, cet homme si volontiers gai était désormais plus volontiers grave et même triste. Il n'est pas indifférent pour nous de rechercher les causes de cette tristesse, faite des plus nobles soucis de l'esprit et du cœur, de cette mélancolie qu'il sut rendre charmante aux autres jusqu'au bout, ne confiant qu'à la plus intime amitié le secret de ces lassitudes et de ces pressentiments qui font de l'automne de la vie, comme de l'automne de l'année, la saison des maturités douloureuses et des déclins attendris.

En tête des causes de préoccupation et de sollicitude de Rivarol, il faut d'abord placer ce travail immense du *Dictionnaire* et sa fatigue à poursuivre, presque sans l'espoir de l'atteindre, ce but qu'il avait donné à sa vie, et que l'art reculait sans cesse. Le *Dictionnaire* n'avançait donc pas, et sans doute Fauche s'impatientait contre Rivarol, qui s'impatientait contre lui-même, sans pouvoir triompher assez de cette paresse qu'il savourait avec délices, d'autant plus que pour l'y encourager les scrupules de l'artiste se faisaient les complices des faiblesses de l'homme.

La publication de la première partie du *Discours préliminaire,* qui est à elle seule tout un ouvrage, tout un traité de la philosophie du langage, plein de vues profondes et fines, d'aperçus neufs et hardis, s'était faite en 1797, avec un succès qui permettait les plus ambitieuses espérances. Aiguillonné

un moment par ce succès des débuts d'une entreprise dont son éditeur n'évaluait pas pour lui à moins d'un million les bénéfices, sur lesquels la dîme de l'auteur pouvait se supputer à deux cent mille francs, Rivarol avait préparé d'abord avec ardeur la seconde partie de cet ouvrage qui ouvrait aux études philologiques de nouvelles perspectives et faisait dans les paisibles régions de la grammaire régénérée toute une révolution. En même temps il mettait en chantier les matériaux destinés au futur édifice, dont il avait creusé et posé les fondations. Mais bientôt l'ardeur de la composition s'était refroidie, et ce n'est plus que par accès intermittents qu'il procédait à ces recherches minutieuses que la méditation interrompait plus qu'elle ne les fécondait. Il employait à ce travail ingrat et charmant tout le temps qu'il pouvait dérober à la sieste de l'après-midi, aux promenades du matin et du soir, sous les ombrages de sa maison de Hamm, et à ces longs soupers, soit chez madame de Verthamy, madame de Fougy, madame de Saint-Chamond, ou de toute autre Française belle, aimable et hospitalière, soit chez son ami le riche et généreux David Cappadoce. Comment faire pour se refuser aux empressements flatteurs de ces réunions de gais convives, narguant philosophiquement la commune infortune, où tous les raffinements de l'esprit et de la bonne chère attiraient l'élite de l'émigration, et repousser ce siége d'honneur de la royauté du festin, où ses variations étincelantes sur tous les thèmes offerts recueillaient de si gracieux suffrages, de si unanimes applaudissements?

Rivarol avait de la peine à s'arracher ces faciles et délicieux triomphes du dîner et du salon. Les occasions se multipliaient autour de lui avec de telles séductions qu'il ne leur résistait que le temps de trouver une excuse ou de faire un serment qui étouffaient les murmures de sa conscience. C'est à peine si de temps en temps, le devoir parlant plus haut que le plaisir et la nécessité aidant à la ponctualité, Rivarol parvenait à s'arracher à l'attrait de son propre sortilége; car ce Cagliostro de la

parole prenait, lui aussi, un vif plaisir à ses prestiges; il jouissait et s'enivrait de son éloquence; il s'enchantait lui-même en enchantant les autres, et la volupté qu'il trouvait à leur parler n'était pas moindre que celle qu'ils trouvaient à l'entendre. Ce n'est donc que par intermittences et par boutades, dans des conditions qui rendent stérile l'activité énervée, que Rivarol poursuivit ces études dont il avait à la fois la curiosité et le dégoût. Il s'évertuait à ces travaux d'analyse linguistique, durant lesquels il se comparait « à un amant obligé de disséquer sa maîtresse ».

Malgré ses efforts et ceux de ses collaborateurs — collaborateurs plus d'habitude que d'occasion et d'agrément que d'utilité, sauf Chênedollé — la besogne n'avançait pas. Improvisateur prodigieux, mais à la condition d'une préparation préalable, d'une trame fournie par la mémoire et sur laquelle l'imagination et l'inspiration n'avaient plus qu'à broder, Rivarol écrivait laborieusement, péniblement, et était aussi avare de sa copie que prodigue de sa parole. Il fallut l'arracher brutalement, par la ruse et par la force, aux délices de sa Capoue de Hamm et à ces dîners dont il devait être la victime après en avoir été le héros. Il fallut le consigner, le séquestrer et retirer ainsi feuille à feuille la copie de cette seconde partie du *Discours préliminaire,* qui n'a jamais pu être achevée, comme le monument auquel il devait servir de péristyle, l'un et l'autre conçus sur un plan trop vaste et trop grandiose pour les forces d'un seul homme, n'eût-il pas été paresseux comme Rivarol. L'enfantement toujours interrompu, à force d'échappatoires ingénieuses ou de violentes ruptures de ban, de cette œuvre gigantesque, les scènes entre l'auteur prisonnier et son hospitalier geôlier-éditeur, fourniraient matière à un véritable poëme héroï-comique, et Rivarol l'eût peut-être écrit s'il en avait eu le temps.

« Paresseux à l'excès, raconte un de ses biographes, son ami et commensal de ce temps même à Hambourg, M. Hippolyte de la Porte, Rivarol avait déjà passé le terme où son

Dictionnaire devait être achevé, qu'il n'avait pas encore fait un article de ce dictionnaire. Fauche l'attire chez lui, l'y loge, l'y enferme, met des sentinelles à sa porte et la défend aux écouteurs dont Rivarol aimait à s'entourer. En un mot, il le força d'écrire. Rivarol, prisonnier, fournit lentement, mais fournit enfin aux ouvriers de Fauche trois ou quatre pages chaque jour, en faisant l'appel de beaucoup de pensées éparses dans son portefeuille ou plutôt dans de petits sacs étiquetés où il avait coutume de les jeter. »

C'est à cette époque qu'il écrivait à un de ses amis :

« Mon séjour à Hambourg m'a prouvé que l'on peut y demeurer longtemps sans être tenté d'y acquérir le droit de bourgeoisie; nos usages sont si différents de ceux des gens du Nord, qu'il faut que la chaîne de la nécessité fasse supporter ceux-ci, pour qu'on puisse s'y accoutumer. Tout est ici commerçant ou spéculateur. L'homme qui a le plus de ce qu'on appelle *des marcs* est l'homme par excellence. Avec des êtres de cette trempe, vous imaginez bien que le titre d'hommes de lettres est auprès d'eux la plus légère recommandation. On ne sait même pas ce que ce titre impose à celui qui ose le prendre. Les sociétés se ressentent de l'esprit mercantile qui est la base de l'industrie locale. Quelques maisons de négociants méritent cependant une exception particulière, mais leur tour de politesse tue le goût français. Quant aux femmes, ce sont des espèces de momies *imparlantes,* dont la robuste enveloppe interdit jusqu'aux désirs. Le spectacle est détestable, quoiqu'il coûte beaucoup d'argent. Les libraires meurent de faim; mais en revanche les marchands de vin sont millionnaires...

« Si Hambourg ne roulait pas perpétuellement sur un cercle d'étrangers qui se renouvellent, il faudrait ou périr de consomption, ou se faire Hambourgeois pour en finir. Ne pouvant voir ce qu'on appelle le monde, il faut bien s'imposer la loi d'une occupation qui remplace le vide de la société. Ma paresse a beau me faire valoir ses anciens priviléges, je la traite comme une vieille connaissance; je travaille *le plus que je peux,* mais jamais autant que je le voudrais. Une tarentule, qu'on nomme Fauche, aussi avide d'une page de texte qu'un chien de chasse l'est de la curée, est continuellement à ma piste. Mon ami, il faut faire son sillon

d'angoisse dans ce bas monde, pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense, assez bien rempli le mien... »

Toutes les lettres de Rivarol du même temps respirent la même lassitude, la même mélancolie voilée d'enjouement d'un homme dégoûté de l'uniformité de sa vie, de la monotonie d'un travail étouffant de mineur dans les entrailles souterraines de la langue, dont les rares conquêtes sont payées de si durs efforts et de si longues obscurités. La nostalgie de la patrie et de Paris surtout, cette patrie dans la patrie, pour les hommes comme Rivarol, le besoin de changer d'air, de renouveler son horizon, éclatent à tout propos dans ces lettres. « Adieu, écrit-il à Alexandre de Tilly, nous pourrions faire commerce d'anecdotes et de littérature, et les Hambourgeois nous laisseraient faire. » — « Paris est mon élément, écrit-il à l'abbé de Villefort, et je crains bien de ne plus le revoir. Ma santé est pourtant assez bonne, mais la lame use le fourreau; et le physique chez moi n'est plus au niveau du moral. J'approche de la cinquantaine, et dans quelques années je serai dans cet âge où tout *décède* dans l'homme avant la mort. »

La même lettre contient, sur les travaux de Rivarol et les menaces de persécution de la part du gouvernement français qui succédèrent à des avances fièrement repoussées, des détails intéressants et bons à reproduire, parce qu'ils nous fournissent des lumières sur cet état moral que nous cherchons à définir dans ses intimes causes, et dont l'effet va être la disgrâce irrémédiable de Hambourg, la renonciation passagère aux études et aux ambitions littéraires, le brusque départ pour Berlin.

« J'ai trouvé enfin la règle des participes et celle du placement de l'épithète avant ou après le substantif. Excepté un jeune homme que je forme, il se nomme Chênedollé, ceux qui m'entourent ne m'entendent guère, et ce n'est pas tant pis pour moi. Vous me parlez de mon frère, et vous l'appréciez très-bien; c'est me faire grand plaisir. Le malheureux, après avoir échappé aux boucheries de Robespierre, vient d'être jeté dans les tours du Temple par Bonaparte, et c'est aux missions que le comte d'Ava-

ray lui a fait avoir du Roi qu'il doit tout cela. Mon frère m'aurait été fort utile pour mon Dictionnaire. Le Roi vient de m'envoyer pour lui un brevet de colonel : cela ressemblerait-il à ceux que Jacques Second donnait à Saint-Germain? Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire des lettres aussi honorables que bien écrites, et on est fort content à Blankenbourg de la correspondance de mon frère; mais le malheureux se fera fusiller, car il ose tout et brave tout.

« J'avais prévu que la Révolution finirait par le sabre, et le premier consul sait très-bien s'en servir. Il faut voir à présent jusqu'où le poussera l'enivrement du pouvoir; on se perd souvent pour vouloir aller plus loin que ses espérances, et l'ambition se dévore elle-même. On m'a fait des offres de *grandeur* et de fortune si je voulais rentrer en France, je les ai repoussées : *le Roi est un principe,* on ne peut s'en écarter. Adieu, mon cher abbé; je suis et serai toujours tout à vous. Écrivez-moi quelquefois, et je vous répondrai; je ne réponds pas à tout le monde. »

Nous touchons à la seconde des principales causes de l'ennui de Rivarol à Hambourg : la disgrâce dangereuse du gouvernement français succédant à une faveur offerte et dédaignée, à cause du prix dont il fallait la payer. Pendant son séjour à Hambourg, Rivarol n'avait pas été sans avoir parfois maille à partir avec la police du Directoire et les brutales représailles que ce gouvernement de décadence tentait d'opposer à ses bons mots. Les quinquemvirs n'entendaient pas la plaisanterie, faute de pouvoir y répondre, et ils n'eussent pas été fâchés de passer pour terribles, ne fût-ce que pour cesser de passer pour ridicules. Une mission de Léonard Bourdon, digne émissaire de tels hommes et de tels desseins, n'avait réussi qu'à effrayer les émigrés contre lesquels elle était dirigée, sans trop intimider le sénat hambourgeois, qui avait bravement éludé les exigences de l'envoyé français, en feignant de retirer aux proscrits une hospitalité qu'il leur maintenait.

Mais au Directoire avait succédé le Consulat; et à des hommes qui ne savaient pas se faire craindre, en dépit des mauvaises intentions, et préféraient les succès de la ruse aux triomphes de la

force, un homme qui savait tout, voulait tout, pouvait tout, qu'il était dangereux de mécontenter, et auquel il était impossible de désobéir. Le sénat hambourgeois, composé de marchands qui comptaient avec leurs intérêts, n'avait rien de ces sénats héroïques et catoniens qui ne s'inquiètent que de leur honneur. Aussi avait-il fait un tout autre accueil à M. de Bourienne et à ses remontrances qu'à Léonard Bourdon et à ses menaces; et l'attitude prise par Rivarol vis-à-vis d'un gouvernement impérieusement réparateur, qui ne souffrait pas les refus, encore moins les affronts, rendait son séjour à Hambourg difficile à concilier avec le besoin de sécurité qu'éprouvait le sénat hambourgeois et qu'il éprouvait lui-même.

A côté de ces craintes qui inspirèrent et justifièrent son éloignement, d'autres sentiments bien différents, des espérances de réparation, des offres séduisantes, des retours par bandes dans la patrie apaisée, décimaient chaque jour l'émigration française à Hambourg et la décapitaient de sa fleur. Tout le monde rentrait, profitant des facilités offertes par un gouvernement qui ne proscrivait plus que les proscripteurs, fermait les listes néfastes, rouvrait les églises et relevait les autels. C'était une fureur, c'était une mode de revenir en France, comme, quelques années auparavant, ç'avait été une fureur, ç'avait été une mode de la quitter. Hormis une élite éclaircie de nobles entêtés, il ne demeurait plus à Hambourg que les suspects, que les déchus, que les déclassés de l'émigration, les faux émigrés exploitant, à la dégoûter, la pitié publique, dont Tilly nous a révélé les manœuvres et raconté les exploits; et les émigrés véritables, mais que des métiers dégradants, que des unions par trop dérogeantes, que la misère et le vice retenaient dans la patrie adoptive, ceux auxquels faisait allusion Rivarol quand il parlait « de ces métamorphoses contre nature qui lui avaient montré non plus des chenilles devenant papillons, mais des papillons devenant chenilles ».

Rivarol, ayant donc perdu la visite et l'entretien de tous les Français qui méritaient d'être écoutés et valaient les frais de

la réplique : M. des Dunes, le brillant officier aux gardes; M. d'Espinchal, le gazetier ambulant, l'homme qui savait le premier arrêter et accommoder à la française quelques nouvelles qui voletaient à la Bourse ou au Cours d'un vol lourd de canard; M. de Fleury, le mari divorcé, au veuvage non inconsolable, de la belle et spirituelle Aimée de Coigny, chantée par André Chénier, sous le nom de la *Jeune Captive;* M. des Entelles, aux saillies chevaleresques et soldatesques; M. de Mesmont; M. de la Porte; M. de Tilly, parti pour une aventureuse et romanesque campagne d'Amérique, était obligé d'aller passer ses soirées, à défaut des Verthamy, des Fougy, des Saint-Chamond, ces belles envolées et rentrées au nid natal ou conjugal comme des colombes après l'orage, chez la comtesse de Neuilly, la comtesse d'Asfeld, aimables femmes, mais d'un esprit reposé, rangé, souvent attristé par des préoccupations et des sollicitudes domestiques, dont le salon était trop étroit pour l'envergure de sa conversation aux grandes ailes, qu'il n'aimait pas à reployer. Restait le salon-atelier de la belle Sophie de Tott, laquelle, fatiguée elle-même de devoir sa vie à cet art de la peinture qui condamne à peindre de si vilaines gens, songeait à plier ses toiles, à fermer sa boîte de couleurs et à partir pour Paris. Restaient au moins la conversation et le concours de Chênedollé. Voilà que ce dernier et fragile lien qui retenait Rivarol à son officine philologique, à son laboratoire de la chimie du langage, allait se rompre lui-même.

Chênedollé a raconté lui-même avec une entière sincérité les circonstances futiles qui le séparèrent — sans les brouiller — de Rivarol, de ce maître auprès duquel il avait vécu deux ans dans un continuel éréthisme de la pensée, dans un enchantement littéraire continuel. A cette absorption il fallait des distractions, des diversions. Chênedollé, jeune homme et poëte, c'est-à-dire accessible à plus d'une tentation, trouva du plaisir à secouer ses ailes alourdies par la collaboration au Dictionnaire, à dégourdir, pour parler sans métaphore, ses jambes engour-

dies par les longues séances entre les angles d'un bureau, en compagnie des joyeux et aimables viveurs qui entouraient le prince Zouboff et l'aidaient à se consoler de la disgrâce de Paul Ier. Les festins et les promenades firent bientôt un Sybarite du Spartiate, un vagabond de l'assidu, un déserteur du fidèle, un absent du toujours présent d'autrefois. Il aurait toujours fallu pour aide et compagnon un bénédictin à Rivarol, ou même une troupe de bénédictins. Il n'avait plus qu'un apprenti arrivant au travail en rechignant, les yeux battus des fatigues du plaisir, un auxiliaire qu'il fallait aider, un secrétaire d'en cas, un collaborateur d'occasion. Enfin ce pis aller outra l'orgueil de Rivarol délaissé. De là des reproches non sans aigreur qui furent reçus non sans susceptibilité. De là choc des électricités hostiles, et conflit orageux dégageant de part et d'autre des plaintes malignes, malignement repoussées.

L'incompatibilité d'humeur s'envenima par suite d'une réclamation de Rivarol, formulée en termes qui firent grief. Il n'avait pas beaucoup de livres, et il se souvenait trop d'avoir prêté au poëte Esménard, de passage à Hambourg, un Dante chargé de corrections et d'annotations précieuses en vue d'une nouvelle édition de l'*Enfer,* exemplaire qui ne lui avait jamais été rendu, et qu'il fit vainement réclamer à l'oublieux emprunteur de retour en France. Mais laissons parler Chênedollé :

« Nous faisions souvent des parties à la campagne, et nous revenions fort tard. On sent facilement que cette vie avait dû me déranger un peu, et que souvent je n'étais pas très-exact à venir travailler au *Dictionnaire*. Rivarol, un matin, me le fit sentir avec une aigreur marquée; de mon côté, je répondis avec humeur. Cependant je me remis au travail, mais ce travail fut silencieux, les communications sèches et froides; et je sortis sans rien dire à Rivarol qui travaillait dans son cabinet. Piqué sans doute de ce ton fort déplacé chez un jeune homme, il m'adressa le lendemain matin un billet fort sec, dans lequel il me redemandait une *Jérusalem* italienne que j'avais à lui; je renvoyai la *Jérusalem* avec un billet écrit du même style, et dès ce moment je résolus de briser là. Le marquis de Mesmont, avec qui j'étais fort lié et qui allait

aussi chez Rivarol, fit tout ce qu'il put pour me raccommoder avec lui. Je tins bon et je lui déclarai que je n'y retournerais point. Je finis en lui disant : « J'adore le talent de Rivarol et j'aime sa per« sonne, mais je ne le reverrai plus. » Depuis longtemps, j'avais envie de rentrer en France, et je saisis cette occasion pour rompre des engagements qui commençaient à me peser ; je partis pour la Suisse. »

Cette séparation d'avec Chênedollé, qui ne les brouilla point d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne une lettre postérieure adressée de Berlin par Rivarol à son collaborateur, acheva de lui faire prendre en grippe son travail à Hambourg, et consomma la disgrâce d'une ville qui n'avait plus à offrir à Rivarol, pour le retenir, que les agréments de son séjour et l'esprit de ses habitants. C'était trop peu pour le malin épicurien, qui avait épuisé depuis longtemps les maigres ressources d'un tel séjour : ses trois théâtres, allemand, anglais et français, où l'on jouait en anglais Racine, qui n'y peut gagner, et où l'on chantait en allemand ce Mozart dont l'italien semble la langue naturelle ; ses restaurateurs, où l'on était empoisonné par des compatriotes, ce qui est doublement cruel ; ses promenades à Hamm, à Wandsbeck, à Altona, qu'il est si agréable de faire pour la première fois... et pour la dernière.

Las de ces vulgaires et mercenaires délices, qui ne peuvent plaire qu'à l'homme d'affaires peu délicat sur les distractions, Rivarol l'était encore plus des inconvénients de cette ville de marchands et de banquiers, gouvernée par un sénat qui n'avait rien de romain, administrée par des *prêteurs* qui tiennent surtout exactement le livre des étrangers, et qui profitent de leur magistrature pour se faire des clients. Il a raillé, dans sa lettre en vers à madame de Fougy, et le témoignage de M. de la Porte, qui peut lui servir de commentaire, confirme ses griefs, ces gardes de villes armés de bâtons, ces veilleurs au cri monotone qui annoncent en psalmodie l'heure qu'il est, le temps qu'il fait et l'incendie qui s'allume ; ces comparses d'enterrement portant, en fraise Henri IV et l'épée au côté, la bière

d'acajou aux anneaux d'argent du parvenu qui entoure sa mort du luxe qu'il s'est refusé pendant sa vie; ces boutiques qui sont des caves, ces maisons neuves et banales (Hambourg, devenu le caravansérail de l'Europe, avait augmenté en cinq ans, de 1795 à 1800, ses constructions d'un sixième) ; ce bureau de poste aux courriers toujours en retard et à la flegmatique affiche : *Noch nicht angekommen* (point encore arrivé) ; son bœuf fumé, à l'odeur funéraire ; ses poêles de faïence à terne feu de tourbe, et ses lits trop étroits à l'étouffant édredon. Pour les habitants, point de relations, point de conversations possibles avec eux. Rivarol les criblait d'épigrammes à chaque rencontre. C'est aux Hambourgeois qu'il pensait, à leur allure bovine, à leur béotisme contemplatif, qui semble ruminant, quand il parlait de ces Allemands qui se cotisent pour entendre un bon mot; et quand, provoqué à parler, il refusait de distiller pour de tels dégustateurs les finesses de sa conversation : « Que voulez-vous, disait-il, que je m'extravase pour ces gens-là ? »

C'en était trop. Le parti fut vite pris. Réglant, avec plus de promesses que de réalités, ses affaires avec Fauche, Rivarol, incapable de passer une heure de plus dans cet air physiquement et moralement délétère qu'il ne pouvait respirer qu'épuré par des fumigations aromatiques, partit pour Berlin, à l'automne de l'année 1800.

Rivarol allait arriver à Berlin dans des conditions qui plaisaient à sa curiosité, qui flattaient son ambition et qui concordaient heureusement avec les sentiments nouveaux, fruit amer et sain de la maturité de la vie et de l'expérience des hommes, qui avaient élevé son esprit et épuré son cœur. Ce Rivarol nouveau, précurseur des de Maistre et des de Bonald, qui sera avant eux, sous des formes plus profanes, moins inspirées, moins hiératiques, le philosophe de la contre-révolution, était déjà apparu, grave, décent, toujours éloquent, mais sans déclamation, toujours spirituel, non sans quelque subtilité, dans le *Discours préliminaire* de son *Dictionnaire,* œuvre si

redoutée, malgré ses apparences exclusivement littéraires, par cette Terreur directoriale, tour à tour odieuse et ridicule, que la police en avait d'avance prohibé l'introduction en France, proscrivant jusqu'aux prospectus où elle était annoncée et expliquée.

C'est que les gouvernements de décadence ont peur de tout ce qui rappelle les grandeurs du passé, et regardent même comme injurieux le souvenir de ses gloires littéraires ; que les gouvernements de corruption craignent tout ce qui est honnête, et s'offusquent même de la probité dans le langage. Après tout, Barras et ses collègues avaient raison. Ils se rendaient justice en traitant en ennemi l'homme de goût et le Français par excellence. Le goût n'est pas autre chose que la conscience de l'esprit ; et il est des époques où l'histoire même du passé semble le pamphlet du présent, et où la critique des mots semble la satire des hommes qui n'ont pu arriver au pouvoir qu'à la faveur de l'oubli universel du sens des mots. Il y a, dans le *Discours préliminaire* de Rivarol, des pages sur les vanités de la philosophie et les cruautés de la Terreur qui sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Tout un ordre d'hommes et de choses pouvait trouver là un jugement, comme tout un autre ordre de choses et d'hommes pouvait y voir une réhabilitation. Sans faire même de catégories, sans distinguer entre les vainqueurs et les vaincus, tout le monde pouvait espérer un bien de ce qui paraissait un mal au Directoire. Quels prodiges nouveaux, quels décisifs chefs-d'œuvre ne devait-on pas attendre de cette généreuse et délicate nature arrivée aux suprêmes progrès, aux suprêmes fécondités de la maturité, que l'exil avait régénérée comme un maître sévère, que l'isolement ramenait à la famille, que l'expérience ramenait à la foi et qu'une renaissance inattendue rendait enfin capable même de vertu ! Nous verrons tout à l'heure quels projets nourrissait Rivarol, et de quels ouvrages nouveaux il emportait le plan et les matériaux, dispersés malheureusement après lui, avec ses papiers devenus le jouet des vents, *ludibria ventis*.

C'est dans ces dispositions dont témoignera un fait intime des plus significatifs, le renvoi de Manette, qui ne pouvait plus désormais faire partie de la suite d'un homme revenu pour jamais de toute frivolité, que Rivarol arriva à Berlin, précédé par cette réputation qu'avait commencée le *Discours sur l'universalité de la langue française,* et qu'avait consacrée le *Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire de la langue française.* Recommandé au souverain par les lettres flatteuses qu'il avait reçues jadis de Frédéric lui-même, l'accès de la cour ne pouvait lui être fermé. Membre de l'Académie de Berlin, ce titre suffisait à lui ouvrir les salons littéraires ou mondains. Chargé par Louis XVIII, alors à Mittau, d'une mission officieuse auprès du roi de Prusse, cette qualité obligeait les ministres à écouter ses communications. Son esprit lui assurait partout les succès personnels de l'homme, si les circonstances contrariaient ceux du négociateur. Enfin, il allait rencontrer une amitié choisie, de celles qui décident du bonheur et de la gloire de la fin d'une carrière; son cœur allait s'épanouir, comme son esprit, dans ce rayonnement d'une liaison suprême, inspiratrice et tutélaire. Le traducteur de Dante allait trouver, lui aussi, sous le ciel du Nord, sa Béatrix ornée de toutes les grâces et de tous les attraits de la Muse slave.

CHAPITRE III

BERLIN.

1800—1801.

Dernière incarnation de Rivarol. — Rivarol ambassadeur *in partibus* de Louis XVIII. — Frédéric-Guillaume III. — Les envoyés de la république française à Berlin. — Sieyès et Caillard, Duroc et Bournonville. — Conduite fantasque et cruelle de Paul I[er] envers l'exilé de Mittau. — Le maréchal de Castries hôte de son vaincu de Clostercamp, le duc de Brunswick. — Louis XVIII chassé de Mittau. — Rivarol adjoint à la mission du marquis de Moustier. — Cabale hostile. — Le prince Louis Bonaparte à Berlin. — Le comte de Haugwitz. — La reine Louise. — Premier résultat des négociations de Rivarol. — Froideur officielle, faveur officieuse de l'accueil fait à Rivarol. — Le comte de Tilly chambellan. — Lettre de Rivarol sur ses impressions de voyage à Berlin. — Le chevalier de Boufflers et madame de Sabran. — Madame de Krüdener. — La princesse Dolgorowki. — Sa liaison avec Rivarol. — L'été de la Saint-Martin. — Ébauches et projets. — Lettre à Chênedollé. — M. de Dampmartin. — Lettre à David Cappadoce. — Lettre à Manette. — Récit romanesque de la mort de Rivarol. — Récit authentique par Dampmartin. — Obsèques triomphales. — Titres de Rivarol à la bienveillance de la postérité.

Nous devons, avant de peindre Rivarol dans sa dernière incarnation, l'incarnation diplomatique, donner un fond à ce nouveau portrait, original comme le modèle, de l'ambassadeur sans mandat d'un roi sans couronne, réduit, pour tous moyens d'influence, à ses séductions personnelles, avec l'ordre de tirer le meilleur parti possible des plus mauvaises circonstances possibles pour toutes instructions. Par ces mots : donner un fond au portrait, nous entendons fournir au lecteur, sur les événements du moment, les explications qui peuvent le mettre à même d'apprécier les difficultés d'un tel rôle, et le talent et le bonheur qu'il fallait avoir non pour y réussir, même à moitié, mais pour n'y pas piteusement échouer.

Les *Mémoires* de M. de Dampmartin, compatriote, ami de Rivarol et témoin, à Berlin même, de ses efforts et de ses triomphes, nous initient parfaitement aux circonstances qui présidèrent à l'envoi de Rivarol à Berlin et le réconcilièrent avec cette ville dont le séjour lui avait, à son retour d'Angleterre, paru plus insupportable encore pour un Français et surtout pour un royaliste, que celui de Hambourg. Dampmartin nous raconte, en effet, qu'en juin 1795, au dîner chez David Cappadoce, qui célébrait l'arrivée de Rivarol à Hambourg et où il recevait lui-même les adieux de ses amis, Rivarol le blâma d'aller à Berlin. « A l'entendre, ce séjour devait répugner à tout vrai royaliste. Sa fureur contre le roi de Prusse le portait à flétrir ce prince du titre de *jacobin des têtes couronnées.* »

Cette fureur de Rivarol contre Frédéric-Guillaume II s'explique par l'attitude équivoque du roi de Prusse, que les émigrés accusaient, non sans quelque raison, de n'être entré dans la coalition que pour la faire échouer, et, après avoir laissé passer sans les saisir les occasions de la victoire, d'avoir recherché, au contraire, avec un empressement flagorneur, les occasions, et non les meilleures, de faire sa paix avec la république victorieuse.

Frédéric-Guillaume III, sans plus de caractère que son père, avait su au moins exempter sa conduite de ces tergiversations et de ces ambiguïtés qui avaient nui à la considération de son prédécesseur. S'il avait maintenu la paix de Bâle, tant reprochée à la Prusse, qui ne l'avait cependant conclue que lorsqu'elle eut la preuve que l'Autriche négociait en secret un accommodement dont elle voulait seule profiter; s'il avait accueilli avec des égards sans bassesse les divers envoyés de la république française qui s'étaient succédé à Berlin après Sieyès et Caillard, c'est-à-dire Duroc et Beurnonville, il s'efforçait de concilier, sans toujours y réussir, les intérêts de son peuple et les sentiments de son cœur, sa neutralité politique avec la pitié et la protection dues à d'augustes infortunes. Il n'avait

pas cette humeur fantasque et cette absence de scrupules qui avaient fait passer l'empereur de Russie, Paul Ier, tour à tour admirateur fanatique et plagiaire maniaque de Frédéric et de Bonaparte, des procédés les plus chevaleresques et les plus généreux envers l'auguste exilé de Mittau, ses fidèles gardes du corps et les courtisans de son infortune, à l'oubli des plus vulgaires prescriptions de la dignité et de l'humanité.

C'est peu de temps après que le maréchal de Castries eut pris des mains du baron de Flaschlanden mourant la direction de ses affaires, et eut essayé dans ce château de Wolfenbüttel où il devait l'hospitalité à la générosité du général qu'il avait vaincu à Clostercamp, le duc de Brunswick, de renouer avec les puissances protectrices des relations longtemps relâchées, que le brusque revirement accompli dans la politique de la Russie, ou plutôt de son empereur, vint mettre à une nouvelle et délicate épreuve la constance du roi exilé et l'habileté de ses conseillers. Dans une de ces lubies de lunatique, de ces inspirations originales, disaient ses courtisans, qui firent du règne de Paul le plus triste exemple des soubresauts et des contradictions d'un régime despotique, il chassa de ses États, au fort de l'hiver, ces gardes du corps dont il avait récompensé la fidélité, et il intima à son hôte de Mittau l'ordre d'abandonner au plus tôt cet asile qu'il lui avait offert et qu'il lui retirait. Ainsi se conduisait, à la honte de la mémoire maternelle, le fils indigne de la grande Catherine, protectrice si ardente et si généreuse de la monarchie déchue et exilée.

C'est à ce moment que, dans le but de lutter contre l'influence impérieuse de l'envoyé français à Berlin, le général Beurnonville, de neutraliser les dispositions hostiles du ministère, de déjouer les intrigues jalouses qui complotaient à la cour la disgrâce de l'émigration, d'obtenir du cœur du Roi et de la Reine, en se ménageant leur faveur à force d'esprit, un refuge honorable pour le Roi chassé de Mittau, des secours pour ses serviteurs, Rivarol fut adjoint au marquis de Moustier, qui avait lui-même demandé un auxiliaire, sinon indiqué celui-là.

Dampmartin nous a donné, sur la mission politique de Rivarol et l'accueil si différent que le négociateur importun et le brillant causeur reçurent, à Berlin, de la cour et de la ville, des détails intéressants qu'il faut lui emprunter :

« Le marquis de Moustier, que jusqu'à ce jour il (le roi Louis XVIII) s'était applaudi d'avoir pour correspondant, se persuada que les procédés aimables dont la Reine le comblait ne devaient pas lui cacher que la politesse de réserve du Roi couvait un éloignement profond. Il pensait d'ailleurs que la gravité de l'âge et l'habitude de la réflexion pouvaient bien maintenir ses droits à l'estime d'une cour jeune et amie des fêtes, sans lui laisser les moyens d'y plaire; ce fut ce double motif qui l'engagea à demander un homme propre à le seconder. Son zèle et son dévouement donnaient la garantie qu'il offrirait de bon cœur les secours d'une parfaite connaissance et des courtisans et des ministres.

« Sur le choix de Louis XVIII, Rivarol parut à Berlin; il possédait au suprême degré le don de la parole, il entraînait par une séduction irrésistible dans sa logique, et son cœur était plein d'enthousiasme pour les princes de la maison de Bourbon. Ce célèbre Français ne pouvait que causer de l'embarras et de l'inquiétude aux partisans de la république française. Les dispositions peu favorables d'un ministère très-circonspect furent encore augmentées par l'accueil presque triomphal que firent au nouvel arrivé les hommes de lettres et les savants de profession autour desquels se groupaient tous les individus qui avaient des droits ou des prétentions au titre de gens d'esprit. La haute société accourut à sa rencontre et lui prodigua les prévenances avec les invitations. L'éclat fut tel que le général de Beurnonville fit à un exilé sans fortune et sans support l'honneur de l'attaquer comme si c'eût été une puissance. »

La cabale officielle triompha. Le Roi, « ennemi de tout genre de luxe, même de ceux de l'imagination et de l'habileté, sourit peu à l'idée d'admettre officiellement en sa présence Rivarol ». On opposa à sa demande de présentation ou d'audience les rigueurs de l'étiquette. Le feu roi avait décidé que les émigrés de distinction seraient admis à la cour, faute d'un intermédiaire accrédité, puisque les rois exilés n'ont pas

d'ambassadeur, sur le certificat de quatre de leurs compatriotes déjà présentés, et attestant que le postulant était digne de cet honneur. Frédéric-Guillaume III, qui voulait éviter d'exciter les ombrages de l'ambassadeur de la république, au moment surtout du passage à Berlin de Louis Bonaparte, frère du premier consul, qu'il fêtait avec des égards affectés, s'opiniâtra à exiger une recommandation officielle qu'il savait bien impossible.

Rivarol était incapable de l'obtenir et même de la demander. La négociation se poursuivit; et les représentations du général de Beurnonville, aiguillonné par les dépêches de Fouché qui signalait Rivarol à toute sa surveillance et, au besoin, à toutes ses rigueurs, ne favorisèrent pas son succès. Le premier ministre, le comte de Haugwitz, « que notre éloquent parleur avait effrayé par une ambition peut-être trop ardente de le charmer », s'arma, pour lui interdire l'accès officiel de la cour, de ces susceptibilités avec lesquelles il fallait compter. Rivarol ne fut pas présenté; et condamné au supplice, à la fois blessant pour son amour-propre et décevant pour son ambition, de jouir d'autant de faveur qu'on peut en avoir sans le moindre crédit, et d'être traité exclusivement en homme d'esprit, il dut attendre une occasion plus opportune pour déployer ses talents sérieux, en faisant le meilleur usage possible de ses talents frivoles. Ce n'est que par intermédiaire — et il sut se ménager du moins celui de la Reine elle-même, la gracieuse et généreuse Louise, populaire alors par la beauté et la bonté, comme elle devait l'être plus tard par le courage et le malheur — qu'il contribua à faire accorder à Louis XVIII et à sa nièce, ses augustes clients, la triste faveur d'un asile à Varsovie, sous l'*incognito* du titre de *comte de Lille* et de *marquise de la Meilleraye*. Les gardes du corps, chassés par Paul Ier, furent aussi secourus et plus tard pour la plupart rapatriés par la protection du roi de Prusse, que, loin de la contrarier, M. de Beurnonville seconda; ses instructions, d'accord avec son caractère, l'autorisaient à être indulgent pour les servi-

teurs, en s'opposant seulement, en ce qui touchait les maîtres, à des égards trop prononcés. Les augustes exilés goûtèrent du moins cette consolation à leur sort rigoureux, d'apprendre que la fortune s'était adoucie à l'égard de leurs compagnons. L'avénement réparateur d'Alexandre leur réservait à eux-mêmes des dédommagements prochains.

Pour Rivarol, il trouva aussi une compensation à la froideur officielle, dont il ne désespérait pas de rompre la glace, dans les témoignages d'estime et de sympathie qui lui rendirent moins pénible le contraste de cette disgrâce déguisée avec l'impertinente faveur dont jouissait au même moment son ami le frivole Tilly, revenu de Russie avec la croix de Malte, pour recevoir à Berlin la clef de chambellan. Bonne fortune inouïe et imméritée, dont il ne devait pas tarder à abuser, et qu'il devait gâter, comme les autres.

Les impressions de Rivarol, malgré ses déboires et grâce sans doute aux succès personnels qui les atténuèrent, furent beaucoup plus favorables à Berlin qu'à Hambourg. Le souvenir du grand Frédéric y était encore tout chaud, et il semblait se survivre à lui-même dans son ouvrage, dans cette monarchie prussienne, qui conservait encore sa grandeur sinon sa force, en dépit de ces causes de décadence dont Mirabeau avait malignement noté les premiers symptômes et dont l'épreuve de la campagne de 1792 avait découvert les premiers effets. Rivarol, observateur perspicace, ne s'y trompait pas sans doute, mais il ne pouvait s'empêcher d'être indulgent pour une ville où il recueillait tant d'hommages, et même de se faire illusion sur les espérances que faisait naître l'avénement d'un roi honnête et sérieux et d'une reine gracieuse et bonne. Il n'est pas sans intérêt de parcourir quelques lettres où Rivarol a familièrement jugé le pays dont il était en ce moment l'hôte favori :

« Me voir en Prusse est une des choses qui m'étonnent le plus. Je m'étais bien proposé de faire une fois en ma vie un pèlerinage

au temple de Mars; mais, certes, je ne prévoyais pas que les circonstances rendraient mon bénéfice sujet à résidence. Quoique tout ait ici l'aspect militaire de Sparte, les Muses y ont aussi leur sanctuaire. Certaines soirées de Rheinsberg valent sûrement mieux que celles des nouveaux riches de Paris. Ici, le maître, sans oublier les devoirs que son rang lui impose, sait se faire aimer, sans cesser d'être respecté. Quiconque a des talents réels trouve en lui un protecteur; qui est malheureux est sûr d'être prévenu. Si la tactique militaire y a le pas sur les philosophes, c'est qu'on prise plus les hommes qui font métier de tuer et de se faire tuer que ceux qui ne participent point aux chances de la guerre. Le grand Frédéric a tellement accoutumé l'élite de sa nation à vivre pour mourir et à mourir pour vivre, qu'il en résulte qu'on ne voit presque point de gens qui ambitionnent d'autre gloire que celle des armes. Lorsque la puissance est toute militaire, il faut naturellement que l'esprit belliqueux devienne l'esprit national. La même impulsion a gagné votre France. Si vous ne devenez pas le peuple le plus heureux du monde, du moins vous occuperez de longues et belles pages dans les fastes de l'histoire. »

Si Rivarol voyait Berlin avec des yeux indulgents, quand il considérait en soi cette capitale dont Frédéric avait fait l'Athènes de l'Allemagne, ses yeux redevenaient d'une clairvoyance *implacable* quand il la comparait à Paris, cette capitale du monde pour l'esprit, l'élégance, le goût à l'état spontané et original, non à l'état de pâle imitation ou de contrefaçon maladroite.

« Tout comme vous, mon cher marquis, je pensais que la révocation de l'édit de Nantes avait transplanté nos arts utiles en Allemagne, et qu'ils pouvaient se passer d'entretenir avec la France des relations de première nécessité; j'avoue que j'ai été dupe de ma crédulité, et chaque jour me prouve davantage combien on est loin de la perfection qu'ont acquise à juste titre les manufactures de Sedan, de Louviers et d'Elbeuf. Les matières premières leur parviennent bien, mais le goût et le talent des fabrications ne franchissent pas la distance qui les sépare de leurs modèles. La porcelaine qu'on fabrique à Berlin ne peut être comparée ni à celle de Sèvres, ni à celle du duc d'Angoulême; la noblesse élégante des

formes antiques est encore au berceau. On en est à mille lieues de distance pour le brillant du coloris.

« L'architecture est en général, ici, lourde; en voulant calquer les palais italiens, on a imité sans goût les originaux, qui ont décelé le larcin des copistes. Le ciseau aérien des artistes romains y est invisible... Les jardins royaux se ressentent de la main qui les a tracés; le climat a pourtant été quelquefois vaincu par l'art, mais l'art à son tour a aussi été vaincu par la rigueur du climat.

« La cour est toute militaire, les grades seuls nuancent les rangs. Le peuple ne sait qu'obéir, payer et craindre. Les lois sont sévères, mais justes; personne n'ose les braver. Frédéric envoya à Spandau son chancelier pour un acte arbitraire. La diplomatie prussienne a le génie du monarque qui l'a créée; son ombre veille encore sur son ouvrage, et cette surveillance le fait respecter. L'Académie, en perdant le Salomon du Nord, Voltaire et Maupertuis, a escompté les hommes célèbres sur l'âge actuel. Une place à l'Académie prussienne ressemble assez à un canonicat. Le chevalier de Boufflers a joui plusieurs années des honneurs du fauteuil; il s'y est tellement assoupi qu'il va, dit-on, en France se réveiller et mourir... »

Sur cette plaisanterie qui ramène sa pensée vers la patrie où tant d'autres rentrent et où il voudrait bien, lui aussi, revenir, Rivarol redevient sérieux, et il termine par ces mots mélancoliques :

« Voilà une lettre bien longue, mon cher marquis; c'est une victoire remportée sur ma paresse. Adieu. La vraie terre promise, c'est celle où vous êtes. Je la vois de loin, mais je n'y rentrerai peut-être jamais. »

En attendant, pour l'entretenir dans cette vivifiante espérance du retour et lui adoucir les regrets d'un délai inévitable, Rivarol jouissait de relations aussi honorables et flatteuses qu'utiles et agréables, qui multipliaient à l'envi autour de lui les occasions de distraction, de consolation, et ne lui laissaient pas le temps de s'ennuyer.

Il avait retrouvé à Berlin le chevalier de Boufflers et la charmante madame de Sabran qu'il venait d'épouser; il y avait

retrouvé le comte de Tilly, qu'il rencontrait fréquemment dans le salon du baron de Krüdner, ministre de Russie à Berlin, où la grâce, la beauté et le talent de sa femme, l'auteur encore inédit de *Valérie,* la future illuminée, la future Égérie mystique de l'empereur Alexandre, ne jetaient encore que pour l'intimité un modeste et timide éclat. Disgracié de ce salon, par suite d'un bon mot sur M. de Krüdner, indiscrètement répété, Rivarol n'avait pour le remplacer que l'embarras du choix; tous les ministres étrangers se le disputaient, et la particulière bienveillance dont il était l'objet de la part de la Reine, l'amitié qu'il avait contractée avec le secrétaire du cabinet, Lombard, avec le major des gardes du corps, Gualtieri, et d'autres liens de ce genre, noués d'un côté par l'admiration, de l'autre par l'estime, ne lui permettaient guère qu'à titre d'exception et de repos de passer ses soirées au logis. Mais c'est ici le lieu d'insister sur une liaison particulièrement heureuse et salutaire pour Rivarol, et qui eût exercé sur sa vie la même féconde influence que sur son esprit et sur son cœur, si une mort prématurée n'en eût jalousement rompu le charme.

Dans plusieurs de ses lettres, notamment dans une lettre de la fin de 1800 à Chênedollé, Rivarol fait allusion à la princesse Dolgorowki, dont la bienveillance exquise l'avait touché au cœur, et dans le salon de laquelle il passait tout le temps qu'il pouvait dérober à ses autres devoirs, non à ses autres plaisirs, car il n'en était pas pour lui de plus vif et de plus doux que de s'entretenir avec une des femmes les plus intelligentes et les plus séduisantes qu'il eût jamais rencontrées [1]. La princesse avait fait sa conquête à ce point qu'il éluda, pour ne pas la quitter un seul jour, les avances qui l'attiraient au château de

[1] La princesse Dolgorowki n'avait pas seulement fait la conquête de Potemkin et de Rivarol. Le prince de Ligne ne l'avait pas vue impunément, et l'on peut le compter aussi au nombre de ses *inamorati,* s'il faut en juger par le portrait de la princesse Basile Dolgorowki, qu'on trouve au t. III, p. 231, de ses *OEuvres choisies,* publiées par Albert Lacroix, 1860, in-18.

Rheinsberg, chez le prince Henri de Prusse, seul et véritable héritier du génie de Frédéric, qui pratiquait envers les émigrés de distinction la plus généreuse et la plus charmante hospitalité.

Pour rendre hommage à la vérité, au risque de diminuer un peu le mérite de ce refus de Rivarol, il faut ajouter que les opinions philosophiques du prince ne lui convenaient plus, ni même peut-être ses opinions politiques, bien qu'il eût érigé dans ses jardins un monument expiatoire à la mémoire de Malesherbes; il se méfiait surtout des inégalités de caractère du prince et des intrigues de palais qui devaient rendre le séjour de Rheinsberg insupportable à ses hôtes les plus assidus, le comte de Boufflers et la marquise de Sabran, et qui en éloignèrent bientôt Sénac de Meilhan, que Rivarol, d'ailleurs, ne tenait pas plus à y rencontrer qu'il n'avait tenu à le rencontrer à Hambourg.

Quoi qu'il en soit, Rivarol écrivait à Chênedollé :

« Berlin, si je n'avais pas vécu si longtemps à Paris, serait pour moi une ville agréable, et la charmante reine, qui est toute Française, m'honore de sa bienveillance; ce qu'on appelle *mon esprit* lui plaît beaucoup, et la princesse Dolgorowki fait chorus avec elle. »

Quelle était la femme capable d'exercer sur un homme comme Rivarol un empire qui ne le trouva pas un seul jour rebelle et dont le joug léger lui fut, au contraire, si doux? Il ne nous l'a pas dit; et nous l'ignorerions, et l'objet de cette suprême amitié qui fit un si beau soir, si tranquille et si pur, à la vie orageuse et courte de Rivarol, demeurerait à nos yeux mystérieux comme cette amitié elle-même, si la main d'une femme, d'une artiste, n'avait levé pour nous les voiles qui nous cachaient le visage de celle que madame Vigée-Lebrun avait peinte dans le costume, avec les attributs et l'air inspiré de la Sibylle, et qui fut, en effet, la dernière sibylle, la dernière muse de Rivarol.

Madame Vigée-Lebrun raconte, dans ses intéressants *Mémoires,* qu'elle dut au comte de Cobentzel, le fameux diplomate autrichien, la connaissance de la princesse Dolgorowki, durant le séjour qu'elle fit à Saint-Pétersbourg, en 1795 et 1796 :

« Le comte de Cobentzel désirait beaucoup me faire faire connaissance avec une femme dont javais entendu vanter l'esprit et la beauté, la princesse Dolgorowki. Je reçus d'elle un billet d'invitation pour aller dîner à Alexandrowki, où elle avait une maison de campagne, et le comte vint m'y prendre pour m'y conduire avec ma fille. Cette maison fort grande était meublée sans aucune recherche ; mais la rivière terminait le jardin, et c'était un grand plaisir pour moi que la vue de ce passage continuel de barques, dans lesquelles les rameurs chantaient en chœur. Les chants du peuple russe ont une originalité un peu barbare, mais ils sont mélancoliques et mélodieux.

« La beauté de la princesse Dolgorowki me frappa. Ses traits avaient tout le caractère grec, mêlé de quelque chose de juif, surtout de profil. Ses longs cheveux châtain foncé, relevés négligemment, tombaient sur ses épaules; sa taille était admirable; et toute sa personne avait à la fois de la noblesse et de la grâce sans aucune affectation. Elle me reçut avec tant d'amabilité et de distinction, que je cédai volontiers à la demande qu'elle me fit de rester huit jours chez elle. L'aimable princesse Kourakin, avec qui je fis connaissance alors, était établie dans cette maison, où ces deux dames et le comte de Cobentzel faisaient ménage en commun. La société était fort nombreuse, et personne ne songeait à autre chose qu'à s'amuser. Après dîner, nous faisions des promenades charmantes dans des barques fort élégantes, ornées de rideaux de velours cramoisi à crépines d'or. Des musiciens, nous devançant dans une barque plus simple, nous charmaient par leur chant, car ce chant était toujours d'une justesse parfaite, même dans les sons les plus élevés. Le jour de mon arrivée, nous eûmes de la musique le soir, et le lendemain un délicieux spectacle. On donna le *Souterrain* de Dalayrac. La princesse Dolgorowki jouait le rôle de Camille; le jeune de la Ribaussière, qui depuis a été ministre en Russie, celui de l'enfant, et le comte de Cobentzel, celui du jardinier; je me souviens que pendant la

représentation un courrier arriva de Vienne, chargé de dépêches pour le comte, qui était ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, et qu'à la vue d'un homme costumé en jardinier, il ne voulait pas lui remettre les dépêches, ce qui éleva dans la coulisse une contestation fort piquante[1]. »

La princesse Dolgorowki était non-seulement belle de cette beauté étrange et expressive qui réunissait au galbe grec la pureté de lignes biblique; elle était spirituelle comme une Française, aimait tout de la France, qui semblait avoir été pour elle une patrie adoptive, tant elle s'en était assimilé les mœurs, les modes et les goûts, à faire retrouver chez elle, écrit madame Vigée-Lebrun, Paris à Saint-Pétersbourg. Elle était bonne et ne tyrannisait que le comte de Cobentzel, qui ne s'en plaignait pas, trop heureux d'acheter au prix de maint caprice et de mainte raillerie les dédaigneuses bonnes grâces d'une femme trop supérieure à son sexe et même à l'autre, pour trouver autre chose qu'un plaisir de domination dans les hommages dont elle était l'objet.

Ces hommages, avant de les recevoir du comte de Cobentzel et de toute une petite cour d'admirateurs empressés, elle les avait reçus de ce fameux prince Potemkin lui-même, dont l'histoire véridique ressemble à un conte des *Mille et une Nuits*. C'est en son honneur qu'il avait donné ce légendaire festin où l'on apporta, par son ordre, au dessert, des coupes de cristal remplies de diamants que l'on servit aux dames à pleines cuillers. C'est pour elle qu'il avait, un autre jour, envoyé à Paris un exprès chargé de lui apporter, en courant nuit et jour, pour une fête annoncée, ces souliers de bal qu'elle faisait faire en France, et dont sa provision était épuisée. Par les prodiges de cette galanterie tout orientale, celui qui avait su trouver le chemin du cœur de sa souveraine n'avait pas triomphé de cette indépendance que la princesse Dolgorowki préférait à tout le reste. Il n'avait séduit que son esprit; et

[1] *Souvenirs de madame Vigée-Lebrun,* t. I, p. 317-319.

Rivarol ne fut pas plus heureux et ne prétendait, sans doute, pas l'être davantage.

Il avait apprécié les délicatesses exquises et les clairvoyantes fiertés qui avaient toujours empêché la princesse de se choisir un esclave, c'est-à-dire un maître, et d'abdiquer cet empire sur tous, qu'elle préférait à l'empire sur un seul. Hormis le sacrifice de sa liberté, elle était d'ailleurs capable de tous les autres, et savait récompenser la soumission de ceux qu'elle réduisait à son amitié, en y laissant entrer ces nuances de tendresse, ces douceurs de sentiment et ces témoignages mutuels d'admiration et de dévouement, qui assurent à un commerce ainsi épuré et réglé la durée d'un bonheur sans déception et sans repentir. C'est avec les écrivains et les artistes surtout que la princesse aimait à parer sa beauté de son esprit, sans se défendre de montrer son cœur. Elle avait traité madame Vigée-Lebrun en amie, la mettant immédiatement sur le pied flatteur de l'égalité et la faisant partout marcher à côté d'elle, comme une sœur, asseoir à côté d'elle à table ou dans sa loge. Jamais elle ne refusa un service ou un bienfait, et elle savait gré à ceux qui lui procuraient l'occasion d'encourager le talent ou de secourir une infortune imméritée. C'est elle qui mit à la mode, à Saint-Pétersbourg, les jolis sabots élastiques qu'un émigré français, le comte d'Autichamp, fabriquait pour gagner sa vie, et c'est par sa protection que l'aristocratique ouvrier reçut de l'Empereur une place qui convenait mieux à son rang, à ses mérites et à ses goûts. Lorsque madame Vigée-Lebrun eut fait son portrait en Sibylle, elle la paya avec autant de délicatesse que de générosité par le présent d'une belle voiture qu'elle envoya tout attelée à sa porte, et le don qu'elle mit elle-même à son bras d'un bracelet fait d'une tresse de ses cheveux, sur laquelle étaient brodés en diamants les mots suivants : *Ornez celle qui orne son siècle.* C'est elle, enfin, qui disait à Rivarol, relevant d'une maladie durant laquelle il avait reçu les marques de la sympathie universelle : « Votre santé nous a prouvé que vous étiez

très-aimable, et votre maladie, que vous étiez très-aimé », compliment charmant, car il réunissait tout ce que l'esprit peut inspirer de plus flatteur à tout ce que le cœur peut inspirer de plus délicat.

L'amitié d'une telle femme était faite pour consoler Rivarol de bien des mécomptes, pour triompher de la lassitude qui le gagnait peu à peu à la paresse, faute d'un stimulant plus intime et plus doux que l'ambition de la gloire, et pour le réconcilier avec toutes les espérances, même celle de revoir la patrie. Aussi, tout en continuant de faire tous ses efforts en faveur du succès d'une mission contrariée par les circonstances, Rivarol attendit sans trop d'impatience l'occasion décisive et réparatrice que cherchait à lui ménager, avec un zèle ingénieux, la princesse elle-même. Ne pouvant paraître à la cour en personne, il lui avait en quelque sorte transmis ses pouvoirs. Profitant des fêtes offertes par la reine de Prusse à la duchesse de Mecklembourg-Schwérin, fille de Paul Ier, de l'animation charmante que donnait à une cour jeune et aimable la présence de ces deux jolies princesses, ne se disputant que pour se le partager dans une rivalité sans aigreur, toute fraternelle, l'empire des esprits et des cœurs, Rivarol avait formulé en vers galants et gracieux, que la princesse Dolgorowki s'était chargée de remettre à leur adresse, à la faveur des libertés permises au bal masqué, sa requête de suppliant, ornée de tous les luxes de son esprit. La Reine et la princesse n'avaient pas assez de crédit pour l'emporter sur la raison d'État; mais tout en gardant le silence, elles avaient pu répondre à l'hommage du poëte par ce sourire de bienveillance et ces regards de gratitude qui, sur des visages augustes, annoncent la fin d'une disgrâce, sinon le commencement d'une faveur.

Une amitié qui lui ménageait de tels suffrages, ses succès, pour ne pas dire ses triomphes de salon, car il y recueillait les marques d'un véritable enthousiasme, et les égards dont en lui l'homme était partout l'objet même dans les régions officielles où on la dédommageait ainsi de la froideur témoignée

au négociateur, firent passer Rivarol sur des dégoûts inévitables et passagers, et l'enhardirent à se fixer sur le théâtre même de son échec, avec l'ambition et l'espoir de ne le quitter que sur une victoire. L'accueil des femmes que son esprit enchantait le dédommagea largement de celui des ministres; et sans faire parmi ses admiratrices des ravages pareils à ceux que Tilly devait expier bientôt par de cruels regrets et un inutile repentir, il trouva dans cette popularité exquise qui le fit le favori, le lion du Berlin élégant pendant le brillant hiver de 1801, des compensations de nature à le consoler de tout le reste. Heureux d'avoir retrouvé un but pour sa vie, reconquis l'inspiration pour son esprit, l'ambition pour son cœur, depuis que pour lui comme pour Dante et plus heureux que Dante, la charmante tutelle de Béatrix vivante et non l'ombre de Béatrix morte présidait à ses travaux et souriait à ses succès, Rivarol avait senti se ranimer sa verve et sa gaieté; et son esprit jeta durant cette période semblable à une seconde jeunesse, qui fut comme son été de la Saint-Martin, l'incomparable éclat de ces soleils d'automne, qui semblent se dédommager et se venger de la décadence prochaine. Dans cette reconnaissance, qui marquait en lui l'évolution suprême, la définitive transformation, Rivarol apportait les flammes tranquilles, celles qui éclairent et ne brûlent pas, d'un esprit pacifié et d'une raison conquise peu à peu à la foi. Cette liaison salutaire eût été féconde autant que les autres avaient été stériles. Elle allait porter ses fruits, étouffés ailleurs sous trop de fleurs. Elle allait, par son heureuse influence, ajouter la gloire à la célébrité de Rivarol. Elle ne put, hélas! qu'assurer des soins à son agonie et des larmes à son tombeau.

Pourquoi faut-il que les plus légitimes espérances soient si souvent trompées, et que le salut attendu vienne presque toujours trop tard? C'est le secret de Dieu, qu'il faut adorer avec lui. Rivarol, régénéré moralement, ne l'avait pas été physiquement au même degré. Il l'avait dit lui-même : *La lame a usé le*

fourreau, à un de ces moments où de mélancoliques pressentiments voilaient à ses yeux l'image de la patrie et la vision du retour. Pourtant l'espoir tenace survivait à ces crises, et il fallut pour le déraciner le coup de foudre d'une maladie dès le premier jour reconnue implacable. Déjà, en février 1801, Rivarol avait reçu un de ces premiers ou plutôt derniers avertissements dont, par insouciance naturelle ou répugnance invincible à rompre un genre de vie trop mondain, trop enivrant, trop dévorant, il n'avait pas tenu assez de compte. Il avait foi en la Providence, mais trop encore de cette foi égoïste qui n'est qu'une forme de la confiance en soi, et qui ne compte que sur les bontés et non sur les leçons de la justice divine. Il consacrait ses rares loisirs à des sollicitudes qui n'avaient que rarement la tristesse testamentaire ; il réunissait ses notes éparses et ses manuscrits inédits, pour les envoyer en France, sachant bien qu'il y a des livres qu'il ne faut publier, sinon faire, qu'à Paris.

C'est à Paris seulement qu'il pouvait songer, quand un régime réparateur irait jusqu'à donner à la France cette liberté qu'il aima mieux remplacer par la gloire, pour y publier son *Traité du corps politique et de la souveraineté du peuple* (dont il était l'adversaire convaincu), son *Histoire de la Révolution* ou ses *Mémoires sur la Révolution,* ses *Mémoires littéraires,* essayés sur le grand Frédéric par un fragment dont le Roi philosophe et littérateur avait flatteusement accepté l'hommage; et ce livre critique sur les révolutions du goût et les vicissitudes de la renommée qu'il se proposait d'écrire sous ce titre singulier : *les Vivants morts et les morts vivants.* Dans sa balance impartiale, Rivarol se proposait d'y faire subir aux gloires littéraires l'épreuve d'un jugement dernier; il les eût pesées définitivement; et sa conversation avec Chênedollé est un témoignage de la sagacité et de l'inflexibilité qu'il eût apportées dans ses arrêts. Cette démolition et cette reconstruction, sur un nouveau plan, du Panthéon littéraire français, du *Temple de la gloire,* occupaient avec prédilection ses der-

nières pensées; il comptait plus encore sur cet ouvrage que sur le *Dictionnaire,* dont il n'abandonnait pas le projet et dont les matériaux s'augmentaient chaque jour pour assurer, dans les deux sens du mot, « *son vivre à venir* ».

Ce *vivre à venir,* c'est en France, au sein de la patrie, de la famille, que Rivarol espérait en jouir sans dommage pour une amitié qui ne l'eût pas abandonné (car la princesse Dolgorowki aimait Paris autant que lui), et la liberté de sa vie cosmopolite n'avait à compter avec aucun obstacle qui pût contrarier ce projet de leur réunion dans la capitale. Toutes les lettres de Rivarol, à cette date de 1801, témoignent de ce désir, de cet espoir de revoir la patrie, qui eussent triomphé de scrupules et de répugnances affaiblis par la déception, et que rien n'obligeait à l'héroïsme. Pouvant servir d'ailleurs sa cause à Paris plus que partout ailleurs, il n'eût pas été sans doute retenu par cette consigne de la fidélité que Louis XVIII levait tout le premier volontiers en faveur de ses amis. Il n'eût pas été, pour la garder, plus inflexible que le Roi lui-même. Après avoir repoussé une première fois les offres de radiation, de fortune et de faveur qu'il avait reçues de la part de Bonaparte, il n'eût pas sans doute résisté plus que Montlosier, que Baudus et tant d'autres, lui qui avait encore moins d'illusions qu'eux sur la politique de l'émigration, qui convenait des fautes de ses princes et qui comptait sur leur ingratitude, aux avances honorables du second sénatus-consulte du 6 floréal an X (avril 1802), qui permettait sans condition la rentrée des émigrés en France, sauf ceux exclus nommément de cette faveur. Tilly le fut par suite de notes de police, où ses vices étaient signalés comme dangereux plus que ses opinions. Rivarol, sans doute, eût obtenu de ne l'être pas, rachetant par la dignité de sa vie, la défense de l'autorité en général, et l'éclat de son talent, ce qui, dans son passé, pouvait exciter les ombrages d'un Fouché, mais eût certainement trouvé grâce devant Napoléon, dont la gloire militaire faisait volontiers la cour à la gloire littéraire.

C'est cette espérance d'un prochain retour en France, dont il comptait tout d'abord se rapprocher, dès le printemps de 1801, à la distance du Rhin, qui anime ses dernières lettres et ajoute à leur intérêt une impression de tristesse et de regret. Il écrit à Chênedollé :

« J'ai trouvé ici un ami, émigré comme moi, M. de Dampmartin, qui doit rentrer en France; il portera à mon père tout ce que j'ai d'inédit; j'aime mieux que tout cela soit publié en France qu'en Allemagne, et c'est tout simple.

« Vous apprendrez à Paris, et cela m'a fait la plus grande peine, que mon frère est détenu dans les tours du Temple. Quand il en sortira, dites-lui de ne plus se mêler de politique, quoiqu'il s'y entende assez bien, et de continuer sa traduction de la *Jérusalem délivrée*. Je fus très-content de ses vers, et en effet il a du talent pour la poésie; je lui disais un jour devant vous : *Je vous laisse les vers, laissez-moi la prose;* et il me répondit plaisamment : *Je ne vous la dispute pas*. Quelquefois il me blâmait d'avoir publié mon *Petit Almanach des grands hommes,* qui me fit tant de sots ennemis, et il vient de m'envoyer un petit poëme très-original et très-spirituel qui lui en fera bien autant, c'est la *Prise de l'Hélicon*. Au reste, quand j'ai publié cet *Almanach,* il se conduisit très-bien à mon égard, et je ne l'oublie pas; il disait à ceux qui criaient tant et me menaçaient : *C'est moi qui ai fait votre article, et je suis à vos ordres*. On le connaissait, et les choses n'allaient pas plus loin : *calamus gladium timet*. »

A un autre ami, Rivarol écrit :

« Aujourd'hui, en répudiant tout souvenir du passé, je n'ai sauvé du naufrage que mon indiscrète sensibilité et ma bonne paresse. Condamné à vivre en Allemagne, j'y ai toujours l'âme d'un Français; l'injustice de quelques hommes ne me détachera jamais de ma patrie. Lorsque le tonnerre gronde, il doit être permis de chercher un abri. C'est ce que j'ai fait. Si l'horizon politique change, je reverrai Paris; si la mort, au contraire, me surprend avant, elle nivellera les regrets de mes amis et la haine de mes persécuteurs. »

Voici encore une lettre *inédite* que Rivarol écrivait à son

père, le 26 janvier 1801, au sortir de cette maladie dont la convalescence surmenée devait dégénérer en une rechute fatale :

« Je vous écris ce peu de mots pour vous prévenir que Dampmartin, m'ayant remis vos lettres et celles de de Gaste, s'est aussi chargé de vous faire parvenir ma réponse. Ce paquet est à l'adresse de M. de Gaste ; prévenez-le que l'enveloppe contient d'abord une courte lettre pour lui, mais que tout le reste, quoique sans adresse, est pour vous. J'espère que prévenu, il ne perdra pas un moment et vous fera passer ce qui vous concerne bien enveloppé. Dites-lui encore que le pape Pie VI étant mort dans son voisinage, sous la tyrannie du Directoire, et que ce pontife étant vraiment un grand homme, j'ai imaginé qu'une bonne tête de ce pape, gravée en Italie sur une espèce de pierre imitant la sardoine, lui ferait plaisir; je la lui ferai monter en bague qui fera cachet...

« Lorsque je passai d'Yarmouth à Cuxhaven, nous fûmes suivis de si près par un corsaire français, que je me vis, à mon grand regret, obligé de jeter un gros paquet de lettres dans la mer. Il y en avait de bien importantes et de bien honorables, entre autres un bref du Pape dont je viens de vous parler.

« Je vous fais, dans le paquet adressé à de Gaste, une courte description de la maladie dont je sors à peine. Je suis toujours mieux, mais il m'est resté un grand dégoût pour le vin; c'est un singulier résultat, et c'est un peu fâcheux dans un pays où les eaux sont si vicieuses.

« Écrivez-moi à *M. Delze, sous les Tilleuls*, n° 55, à Berlin, et donnez-moi pour vous répondre l'adresse de quelque *Dumas*, de quelque *Flandrin*, qui vous rendra le service de vous prêter son nom. Tant que le vôtre et le mien seront sur une adresse, vous pouvez être sûr que ces lettres seront décachetées, tant en France qu'en Allemagne. Adieu, vous savez tout ce que je vous suis. »

Le 21 février (on voit que, par une sorte de pressentiment, Rivarol, en ce moment, multipliait ses relations épistolaires avec ses amis et semblait goûter un suprême plaisir à les passer une dernière fois en revue), il écrivait à David Cappadoce, à Hambourg, lui donnant rendez-vous à Londres pour le printemps, comme il donnait rendez-vous pour la même époque,

au bord de la France, sinon en France même, à ses amis du Midi et de Paris.

« Vous avez raison, mon cher ami, nous aurions besoin d'une grande conversation sur cette pauvre Europe. Je vous ai souvent dit que M. Pitt, cocher de l'Europe, nous verserait; il a tout perdu par ses lenteurs et ses hauteurs : les premières ont envenimé la Révolution ; les secondes ont irrité les cabinets. Mais voyez l'aveuglement de ces derniers ! ils tournent contre l'Angleterre la haine qu'ils ne devaient qu'à la France ; et la France, après avoir insulté, ébréché, détruit la plupart des puissances, dit au peu qui reste : « Maintenant que je vous ai bien bâtonnées, vous allez me « servir de bâtons ; vous serez les bras et les fléaux dont je me ser- « virai contre l'Angleterre. » Et tout cela après les proclamations héroïques de Paul et de Gustave, après le système obstiné de neutralité de ce pays-ci ! Milord Carisford n'attend que son courrier pour nous quitter. Il faudrait parler cent ans sur tout cela, et je n'aime pas les écritures.

« Il est de votre intérêt et de celui de tout capitaliste de courir même fortune que l'Angleterre; il faut donc y aller, vous pourrez bien m'y voir; car, ici, point de liberté pour un écrivain. Le comte de Schul... (embourg) a ri de votre article sur notre querelle. Je le vois tous les jours; mais je voudrais que vous vous assurassiez dextrement du ton sur lequel le baron de Bre... (teuil) lui a parlé de moi; ceci entre nous.

« Mille tendresses à madame votre mère.

« Comme vous aimez les choses piquantes, je vous dirai que, l'autre jour, un masque en chauve-souris a dit à la Reine, dont le front luisait étoilé d'un croissant de diamants :

Puisque le sort me fait chauve-souris,
Je vois en vous le bel astre des nuits.
Il faut de sa métamorphose
Que chaque être garde le ton ;
Car si j'étais un papillon,
Je vous prendrais pour une rose.

« On est fêté, caressé, applaudi, cité : mais pas d'autres faveurs. Adieu [1]. »

[1] A M. D. Cappadoce-Pereyra, en face du *Petit-Saint-Michel,* à Hambourg. Cette lettre est *inédite,* comme toutes celles adressées au même ami, que nous avons reproduites.

Enfin, dans une autre lettre, la dernière que Rivarol ait écrite, du moins à notre connaissance, et adressée, le 22 février 1801, à une personne de son intimité, à Manette elle-même, nous trouvons à citer les passages suivants, très-caractéristiques de l'état physique et moral de Rivarol, à la veille de cette rechute que devait précipiter un trop hâtif et fébrile usage de ses forces revenues :

« Mon projet est d'aller en France... mais il ne faut pas y aller pour être persécuté, et la sottise de don Quichotte (*son frère*) me met dans l'embarras; il a rendu son nom suspect fort mal à propos et pour rien [1]. J'ai été très-malade pendant un mois entier; me voilà bien remis... On a eu des attentions infinies pour moi; et M. d'Engestroem, ministre de Suède, que vous avez vu à Londres, s'est signalé. J'ai fait un petit impromptu à la Reine, qui a fort réussi. C'est un masque en chauve-souris qui lui parle au bal :

Puisque le sort m'a fait chauve-souris, etc. [2].

« La Reine est très-jeune et très-jolie. Je serai certainement sur les bords du Rhin aux premiers jours d'avril. »

Aux premiers jours d'avril, date de ce rendez-vous fixé avec tant de confiance, Rivarol était mort. Déjà il s'avançait sans le savoir vers le tombeau, de fête en fête et par une route semée de fleurs, selon l'expression de M. de Dampmartin, qui lui voilèrent l'abîme jusqu'au moment d'y tomber. Rivarol jouissait en virtuose de ces applaudissements d'un cercle de dilettanti qui dégustaient son esprit avec le même enthousiasme que le vin de Champagne de France, et se plaisaient à comparer entre elles cette liqueur légère, mousseuse, et cette éloquence captieuse, étincelante et petillante comme elle. Peu de jours après son dernier festin et son dernier triomphe, qui semblait

[1] On sent dans la mauvaise humeur de Rivarol l'impatience du retour dans la patrie et le dégoût des intrigues stériles de l'émigration, qui faisaient écrire par un autre exilé désabusé, le comte de Faucigny-Lucinge, la lettre que nous avons citée plus haut.

[2] Voyez la lettre précédente.

en présager tant d'autres, une fin prématurée vint voiler de deuil ces myrtes et ces lauriers, et enlever Rivarol au milieu de la surprise et de la douleur universelles, attristant d'un regret éternel les éloges de la postérité.

Retombé malade le 5, il mourut, le 11 avril 1801, d'une fièvre pernicieuse selon les uns, d'une fluxion de poitrine bilieuse suivant les autres. Une communication précieuse nous met à même de donner des détails aussi exacts que nouveaux sur ses derniers moments. Ce récit, écrit pour la famille par M. de Dampmartin, compatriote, ami et exécuteur testamentaire de Rivarol, renverse l'échafaudage puéril de circonstances dues à leur imagination dont certains romanciers de l'histoire ont cru devoir entourer et masquer, sous prétexte de l'embellir, la vérité touchante et simple de cette illustre agonie.

Il est encore plus important de bien connaître les circonstances de la mort des hommes célèbres que les événements de leur vie. Leur vie est une leçon, leur mort est un exemple. C'est dans cette dernière épreuve d'ailleurs que se révèle leur vraie valeur morale, et malheur au juge qui négligerait dans l'appréciation d'un homme ce suprême et décisif témoignage qui lève tant de doutes et éclaircit tant de mystères. Il n'est cependant pas d'agonie dont les circonstances, dans une intention qui n'est pas facile à démêler, aient été plus étrangement dénaturées que celle de Rivarol.

Selon Sulpice de la Platière [1], qui nous paraît avoir cédé à l'envie, alors commune, de broder à l'antique ce beau canevas, Rivarol mourut en païen, en épicurien, en artiste, à la façon théâtrale de Mirabeau :

« Il voulut être transporté à la campagne, et exigea que sa chambre fût remplie de fleurs printanières, et que ses fenêtres restassent ouvertes pour qu'il pût contempler jusqu'à la fin un parterre de roses et en respirer les parfums. Sentant que la vie lui échappait, il dit aussi aux personnes qui étaient près de lui : « Mes

[1] *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, 2 vol. in-12, 1802.

« amis, voilà la grande ombre qui s'avance, ces roses vont se changer « en pavots. Il est temps d'entrer dans l'éternité. » Puis il eut un court instant de délire et demanda des figues attiques et du nectar. »

Le même prolixe et crédule biographe ajoute, après avoir emphatiquement décrit les regrets excités par la mort de Rivarol et énuméré les tributs flatteurs payés à sa mémoire :

« Rivarol n'était plus, et les bienfaits de la princesse Dolgorowki le suivaient encore au tombeau. Cette noble bienfaitrice, lorsque le poëte philosophe eut cessé d'être, fit mettre dans tous les journaux allemands que les créanciers de Rivarol, porteurs ou non de titres, n'avaient qu'à se présenter chez elle, qu'elle était dépositaire des sommes appartenant à M. de Rivarol, qu'elle croyait devoir destiner à ses créanciers. »

Ce récit, reproduit par le *Journal des Débats* du 14 mai 1801 et par tous les biographes de Rivarol [1], est complétement et coupablement controuvé. Nous avons sous les yeux la *Relation inédite* de la mort de Rivarol, écrite par cet ami qui en avait été jusqu'au bout le témoin et le consolateur, M. de Dampmartin lui-même, entre les bras duquel Rivarol expira, et qu'il nomma son exécuteur testamentaire.

Le 26 octobre 1802, il adressait au père et à la mère de Rivarol, qui devaient lui survivre encore longtemps, les détails authentiques destinés à fixer pour eux et pour la postérité cette suprême image de son illustre ami. Nous donnons aujourd'hui pour la première fois la lettre pleine de détails intéressants par laquelle Dampmartin attestait et certifiait, sous la foi de sa parole d'honneur, la sincérité des détails fournis par la relation qui accompagnait sa lettre. Voïci cette lettre datée de Montségur, par Saint-Paul-Trois-Châteaux, département de la Drôme, et adressée au frère de Rivarol :

[1] M. Arsène Houssaye, M. Lefèvre-Deumier, M. Léonce Curnier, la *Biographie Michaud,* reproduisent, même en y ajoutant, ce récit apocryphe. M. de la Porte, dans sa *Notice* (1829), s'est abstenu sans le contredire. Sainte-Beuve seul, avec son flair exercé, a deviné la supercherie. (*Causeries du lundi,* t. V.)

« ...Tous les récits de la mort de votre illustre frère sont surchargés de circonstances romanesques dont la plupart n'ont pas le moindre fondement. Celui qui se lit dans le *Journal des Débats* est fort bien fait, quant au style et quant aux sentiments, mais il n'a pas la moindre exactitude. Il a été cause que je n'ai rien dit de positif et de clair sur cet événement d'après l'idée que vous approuviez cette rédaction dans laquelle on vous cite, ainsi que votre fils; cela suffisait pour m'imposer de justes égards.

« Rivarol ne s'est nullement fait transporter à la campagne; il a souffert et il est mort dans sa chambre garnie, au milieu de Berlin, d'où l'on ne pouvait assurément voir ni campagne ni ruisseau; mais ses hôtes lui ont montré un attachement, un zèle dignes d'éloges.

« N'ayant pas recouvré sa tête les deux derniers jours, il n'a point pu prononcer les discours qu'on lui prête. A l'instant de sa mort, il n'y avait près de lui que *le curé, son cher Donadei,* l'hôte, son fils et moi.

« Madame la princesse Dolgorowki prenait le plus vif intérêt à votre frère, et je ne doute pas de ses regrets, mais elle ne fit pas mettre dans les journaux qu'elle payerait les dettes de Rivarol. Une telle annonce eût été fort extraordinaire, puisqu'il avait vécu fort décemment et qu'il n'avait puisé que dans la bourse de Donadei; ce qui était un secret entre ces deux véritables amis. Bien plus, la princesse devait encore trente-cinq louis à Rivarol; et son amie, madame de Galitzin, vingt-cinq pour l'achat de sa petite bibliothèque. Les deux sommes ont été payées avec promptitude; mais, certes, ce n'était pas le cas d'annoncer qu'on payerait des créanciers imaginaires.

« Tous les effets et tous les manuscrits ont été soigneusement réunis et placés sous un scellé que l'on n'avait pas encore levé lors de mon départ de Berlin. D'après les intentions de Rivarol, j'écrivis au général Dumouriez pour l'instruire de l'événement et le charger d'en faire part au fils. L'un et l'autre m'écrivirent. Ils désiraient que l'ambassadeur de Danemark obtînt la suppression des formes de la justice : mais la chose ne fut pas possible, parce que Fauche prenait sur les manuscrits une opposition pour cinq cents louis. Sur ces entrefaites, il arriva des lettres de la veuve au général de Beurnonville, ainsi qu'au doyen de l'Académie. Ces messieurs, qui croyaient la dame morte, furent fort étonnés et me chargèrent de la voir à Paris, surtout de la détourner de son projet de voyage à Berlin, qui lui serait aussi dispendieux qu'inutile. Je me

suis présenté chez cette dame, et quoique je me sois efforcé, comme de mon devoir, d'être honnête, j'ai eu le malheur de la mécontenter; car elle a voulu faire insérer dans plusieurs journaux des plaintes contre moi. Que pouvais-je lui dire de fort consolant lorsque Rivarol, tant en bonne santé que durant sa maladie, n'avait fait aucune mention d'elle? J'ai su de Berlin qu'il y avait eu un procès entre la mère et le fils, que ce dernier a gagné. L'opposition de ce brave Fauche est également levée; j'ignore par quels sacrifices.

« Je crois que votre frère ne prévoyait pas qu'un jour on ajouterait à ses ouvrages [1]. Cette hardiesse pénètre de surprise. Vous, possesseur des flèches, c'est à vous de venger sa mémoire.

« Je vous fais parvenir une *Relation* sur l'exactitude de laquelle vous pouvez compter. Je la garantis sur ma parole d'honneur.

« J'écrirai demain à M. d'Azémar, quoique bien persuadé que cet excellent homme n'a besoin que de consulter son cœur pour vous rendre service; il a, d'ailleurs, reçu du préfet de l'Isère la lettre la plus pressante. Il est bien essentiel que vous acheviez l'éducation de votre fils, dont Rivarol avait conçu la plus haute idée; il le regardait comme un sujet fait pour parvenir à tout. Vous aurez sans doute un puissant support dans M. le marquis de Lucchesini, l'ami de votre frère.

« Voulez-vous bien dire les choses les plus empressées à monsieur votre père, présenter mes respects à madame votre mère, et croire que je regarderai comme un bonheur d'acquérir de nouveaux droits à votre amitié, que je payerai d'un sincère retour?

« DAMPMARTIN. »

Voici maintenant la relation annoncée par Dampmartin, et faite pour adoucir les regrets de la famille de Rivarol, où, après avoir réfuté, comme nous venons de le voir, péremptoirement, les allégations de Sulpice de la Plâtière, il expose les faits dans leur vérité et dit ce qui fut après avoir dit ce qui ne fut pas :

« Rivarol se sentit légèrement incommodé le samedi 4 avril 1801. Le dimanche, il garda la chambre et se mit au régime. Le lundi,

[1] Allusion à la publication, avec mutilations et interpolations, faite à Hambourg, par l'abbé Sabatier de Castres, de l'ouvrage de Rivarol sur la *Théorie du corps politique*.

son indisposition continua, mais sans prendre de caractère sérieux. Ce fut plutôt à titre d'homme d'esprit et d'ami qu'à celui de médecin que, le soir, il reçut le docteur Formey. Le mardi, Donadei, qui venait de passer deux jours à Potsdam, le trouva, comme à son ordinaire, faisant les délices d'un cercle nombreux d'auditeurs. Il parlait peu de son malaise, mais il le faisait d'une manière lumineuse en l'attribuant à deux causes : la fatigue de son estomac que l'on éprouvait sans cesse par de grands dîners et par de grands soupers; la fantaisie qu'il avait eue, plusieurs jours de suite, de se promener fort avant dans la nuit.

« Le mercredi matin, il se plaignit d'une mauvaise nuit et demanda Formey. Celui-ci vint et dit en sortant de sa chambre : « Messieurs, je vous annonce avec regret que Rivarol est attaqué « d'une maladie très-dangereuse. » Quoique ce discours parût être un peu forcé, l'alarme devint cependant fort vive. De cet instant le malade fut entouré et servi par ses compatriotes, qui se relevaient avec un zèle bien digne d'éloges, car quelques-uns ne le connaissaient que sur sa brillante réputation. Nul ne se distingua davantage que le savant et vertueux Donadei, dont l'amitié constante est un des plus beaux éloges de Rivarol. Un jeune Français, dont le nom nous est inconnu, mais qui réunit figure, esprit et sensibilité, suspendit le cours d'un grand voyage pour rendre des soins empressés au malade [1]. Les habitants de Berlin de tous les rangs donnèrent des preuves flatteuses d'intérêt. Le major Gualtieri, maintenant envoyé de Prusse en Portugal, ne cessa point de se montrer ardent enthousiaste ainsi qu'ami sincère. M. d'Engestroem, envoyé de Suède, eut tous les procédés d'un homme sensible et

[1] Ce jeune Français doit être le comte d'Adhémar, qui écrivait de Berlin, le 25 mai 1801, à la comtesse de Neuilly, sa cousine : « ...Vous me demandez quelques détails sur ce pauvre Rivarol; vous l'aviez très-bien jugé, son cœur était aussi bon que sa langue quelquefois l'était peu. Bon fils, bon père, bon ami, c'est un hommage que je lui dois, et sa société journalière était aussi douce qu'aimable; fêté, caressé par toutes les belles dames de notre superbe ville, il a été victime des coulis truffés et bonbons qu'on lui prodiguait. Il est mort comme Vert-Vert.

« Attaqué d'un érysipèle à la tête, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il ne s'est pas assez soigné dans sa convalescence; l'humeur bilieuse qui le dominait, déterminée par un gros rhume, s'est jetée sur sa poitrine, et dès les premiers jours de sa seconde maladie, il n'y avait plus moyen de le sauver. Sa tête était prise; il n'a point eu connaissance de son état, et a très-peu souffert. »

généreux. Donadei veilla seul le malade. Les douleurs furent cruelles; à plusieurs reprises, il s'écria : « Moi seul suis capable « de soutenir de telles souffrances; heureusement, mes poumons « sont de bronze. » Dans des instants de relâche, il parla d'une manière bien touchante de sa famille et de ses amis.

« Cet homme, si redoutable pour les sots, était bon et possédait, en un mot,une âme de niveau avec son esprit, la nature ayant voulu, sous tous les rapports, le combler de ses dons les plus riches. Les mots malins étaient les étincelles d'une imagination brûlante et les plaintes d'un goût excessivement délicat; mais ils ne partaient pas du cœur. A plusieurs reprises, il annonça la ferme résolution de revoir la France : « Nous irons respirer pendant six mois le bon « air du Languedoc, nous nous rendrons ensuite à Paris; vous « éprouverez qu'il n'y a personne au monde avec qui il soit plus « facile de vivre. »

« La journée du jeudi fut orageuse; le docteur prononça que la maladie était une fluxion de poitrine bilieuse. Les grandes douleurs de la nuit précédente étaient provenues de la gangrène qui rongeait les poumons. Sur le soir, Rivarol voulut être quelques instants seul avec Donadei. Sans paraître alarmé de son état, il s'entretint avec beaucoup d'émotion de son père, de sa mère, de son fils, de son frère, de son neveu et de ses deux sœurs. Donadei étant entré dans la pensée que le docteur exagérait le danger de sa situation, lui conseilla de régler néanmoins ses affaires. Il répondit : « Tout ce que je possède appartient à mon fils; je « souhaiterais seulement que mon père touchât vingt louis qui « doivent, au premier jour, m'arriver pour une Bible précieuse « que j'ai cédée à un prince. » Il termina l'entretien. « Quelque « douleur que je souffre dans ma position, je ne puis me fâcher « contre mon lit, puisque c'est où j'ai conçu toutes mes idées. Mon « ami, je n'ai jamais couru après l'esprit, il est toujours venu me « chercher. »

« Le vendredi matin, le malade se sentit beaucoup mieux et demanda d'être levé. Pour le satisfaire, on l'approcha des fenêtres. Ce fut alors qu'il dit avec un sourire charmant : « Ce cher docteur « Formey a eu bien peur de me déformer. » Il donna quelques ordres relatifs à la propreté de sa personne ainsi qu'à celle de son appartement, ensuite il demanda Donadei. Mais lorsque cet ami vint, Rivarol le méconnut. De cet instant l'usage de sa raison lui

fut à jamais ravi. Le reste de ce jour se passa dans un état de délire qui se prolongea durant la nuit. Dès les premiers signes d'égarement, les clefs du bureau et celles de l'armoire furent remises à deux hommes recommandables par leur rang et plus encore par leur mérite personnel.

« Le samedi matin, le malade tomba dans un affaissement qui ne lui permettait plus que de respirer avec peine. Ses yeux étaient fermés ou bien hagards s'ils s'ouvraient. Une sueur abondante ne discontinuait pas. Les docteurs Brorun et Huem, hommes fort célèbres, joignirent leurs lumières à celles de Formey, mais sans aucun succès. On fit, sur les trois heures, appeler le curé, qui lui fit des exhortations et qui l'administra. Ce prêtre dit, sur les quatre heures : « Donadei, quittez votre position, car vous ne « tenez dans vos bras qu'un cadavre. »

« Cette mort, arrivée le 11 avril 1801, produisit une grande sensation. L'illustre Ancillon, arrivé quelques minutes après dans sa chambre, s'écria de l'accent le plus douloureux : « Quel génie nous « venons de perdre! »

« La société qui se rassemblait chez la princesse Delgorowki fit prendre son plâtre pour faire exécuter son buste en marbre. Donadei et Dampmartin remplirent les fonctions testamentaires ; les scellés d'exécuteurs furent posés sur tous les effets. On s'empressa de lui rendre avec décence les derniers devoirs. La pompe funèbre offrit un spectacle touchant. La douleur était peinte sur tous les visages; on voyait que les étrangers, aussi bien que les Français, sentaient que nous venions de faire une perte irréparable. Rivarol a laissé d'immenses matériaux pour son Dictionnaire, mais je les crois informes. Il écrivait beaucoup de notes marginales au Dictionnaire de l'Académie. Son ouvrage sur la politique contre la souveraineté du peuple est achevé. Son Traité de grammaire aurait bientôt paru. Son bel ouvrage sur l'intelligence humaine est corrigé, augmenté. La seconde édition, prête à paraître, ajoute de beaucoup à sa réputation. Les pièces fugitives sont en grand nombre. La Bible fut renvoyée trois jours après la mort [1]. »

[1] Nous lisons encore, dans la lettre du comte d'Adhémar, déjà citée, à madame de Neuilly :

« Je ne l'ai pas quitté; entouré de ses amis et des miens, il a fini en nous souriant. Son masque, que j'ai fait prendre, en garde l'empreinte. Pour ses papiers et ses affaires, il n'y avait aucun ordre. J'ai tout rassemblé avec un

Rivarol n'aura pas en vain compté sur la postérité; elle recueillera maternellement cet enfant prodigue du génie français, qui en a si heureusement et si brillamment défendu les mérites, célébré les conquêtes, étendu le prestige. Il n'a guère laissé d'œuvres complètes et achevées. Sans cesse arraché à lui-même, il a sacrifié tantôt à la frivolité, tantôt à la fidélité, tantôt à la nécessité, les heures sacrées de l'inspiration. Il a perpétuellement manqué les occasions de devenir un grand homme. Il ne fut que célèbre. Pourtant, si fragile qu'elle soit, sa gloire lui survivra. Il a laissé, quoi qu'on en dise, plus que des promesses et il a fait plus que montrer ses forces. Il a laissé la plus fidèle et la plus brillante image de la conversation et de l'esprit français à l'heure de leurs derniers triomphes. Il a inauguré l'étude de la philosophie de notre langue, et, le premier, il a engagé contre les sophismes et les excès révolutionnaires une lutte où il ne s'est pas contenté du courage, mais où il a armé et orné d'esprit la raison.

de ses amis, et nous y avons mis de suite nos sceaux. Nous avons écrit à la famille et au fils, mais personne n'a encore paru; j'avoue que je suis mécontent de l'insouciance qu'on paraît y mettre, et pour peu qu'on tarde, la justice s'emparera de tout, et Dieu sait ce qui arrivera. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE DE RIVAROL

1753-1789

LIVRE II

LA RÉVOLUTION

1789-1792

La Révolution, tant prédite, tant attendue, tant redoutée, arrive et surprend tout le monde. — Symptômes de l'éruption, d'après Rivarol. — Il observe et se recueille. — Il reçoit les avances de plusieurs partis. — Ambassade de Lauzun auprès de lui. — Rivarol le renvoie à Mirabeau. — Rivarol refuse de s'engager et se fait un point d'honneur de demeurer libre. — Cette réserve n'est inspirée ni par l'égoïsme, ni par le scepticisme. — Il est de ceux que la clairvoyance rend méfiants, et qui devancent l'expérience. — Mot de la marquise de Créqui à Sénac de Meilhan. — Rivarol fait son choix la veille de la prise de la Bastille. — Il choisit, pour la défendre, une cause déjà perdue, celle de la monarchie. — Il faut faire, dans cette détermination, la part de ses haines et de ses mépris, plus encore que celle de son goût et de ses affections. — Il est de bonne heure sans illusions, sans ambitions et sans préjugés. — Il voit les fautes de la cour, mais les bévues de ses adversaires le frappent encore plus que celles de ses amis. — Sans la Révolution, il n'eût peut-être pas été royaliste. — Il se fit royaliste, moins par confiance dans ceux qui l'étaient que par méfiance de ceux qui ne l'étaient pas. — Il aimait à être seul de son parti. — Les courtisans de la nation le dégoûtent et le rangent parmi les courtisans du malheur. — Raisons morales, littéraires et sociales plus encore que politiques de son attitude. — Rivarol se fait journaliste. — Rapide aperçu des idées politiques de Rivarol. — Son opinion sur le parti révolutionnaire. — Sur le Roi et les royalistes. — Il ne flatte ni le Roi ni la cour. — Il regarde comme inévitables la décadence et la déchéance des classes supérieures. — Rivarol, si remarquable dans les jugements épigrammatiques qu'il portait sur les événements, était moins heureux dans ses jugements sur les hommes, parce que, impartial vis-à-vis des événements, il était passionné vis-à-vis des individus. — Il est injuste pour Necker, Lafayette, madame de Staël, le duc d'Orléans. — Analyse du *Journal politique national*. — Ce qui constitue son originalité. — C'est une suite de réflexions sur les décrets de l'Assemblée nationale, sur les fautes du gouvernement et sur les malheurs de la France. — Le recueil de ses articles se lit aujourd'hui comme un livre; il jouit du crédit d'une histoire auprès de la postérité. — Contradictions prétendues de son rôle politique. — Il n'a de parti pris que contre l'erreur, la cruauté et le ridicule. — Premier résumé de Rivarol. — Son opinion sur les assemblées politiques. — Occasion unique que tout le monde a laissé perdre. — Louis XVI agit sans cesse au rebours de la vraie nécessité de la situation. — La séance royale du 23 juin. — La déclaration de ce jour eût pu devenir la grande charte du peuple français. — Causes de

---

LIVRE III

L'ÉMIGRATION

1792-1801

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



